

DESCARTES  
selon la Laïcité;  
mieux dite Paganisme-

---

« TU PENSES,  
donc  
TU NUIS ».

---



*Freddy Malot*

**Volume 10**

---

**2004-2005**

---

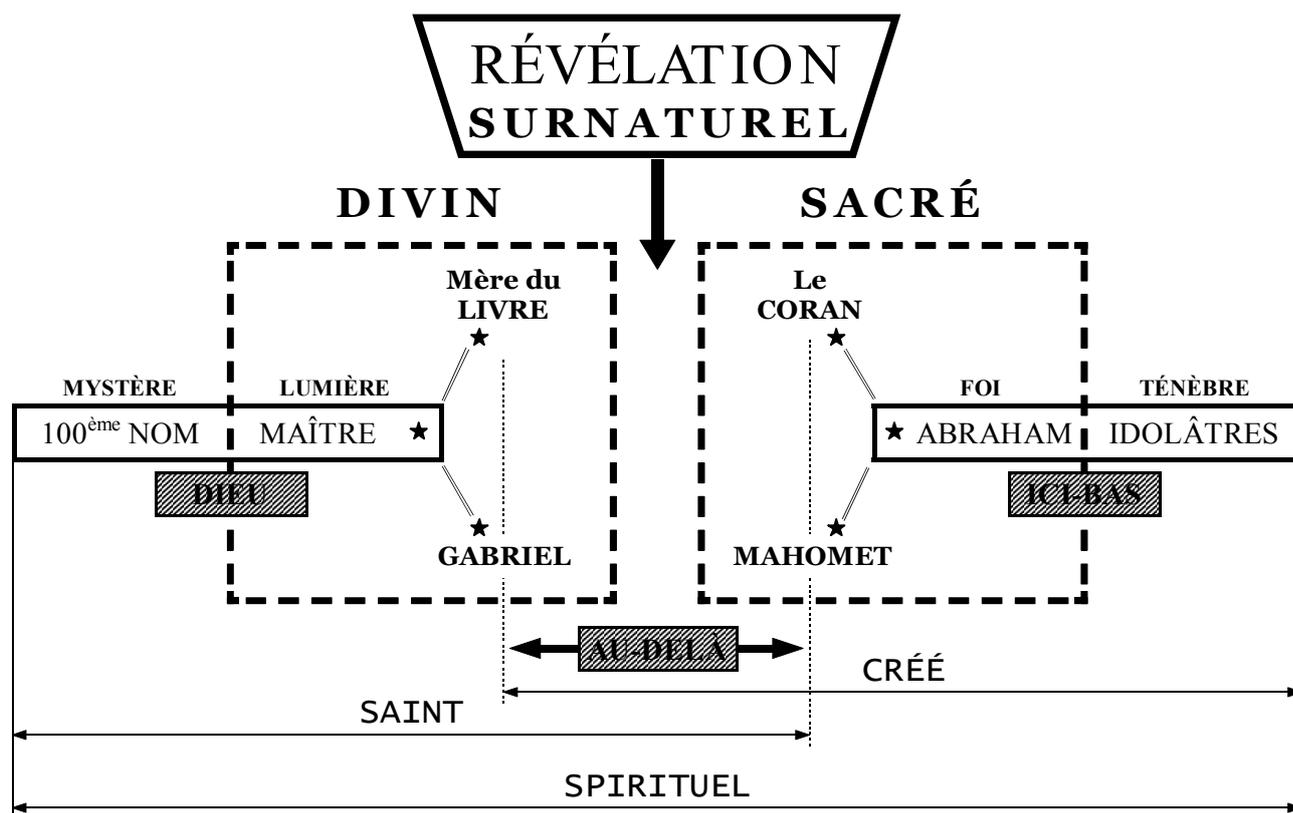
*Église Réaliste Mondiale*



# La Mentalité Religieuse

Suivi de

## Deux Révolutions Totales



طالب فيردي – mars 2004

# LA FOI

Que signifie **la découverte de Dieu** ? Cela coïncide avec la proclamation Dogmatique – violente et paradoxale – que toute la Réalité ne prend de sens qu’à partir du moment où on la regarde comme placée sous le signe de **l’ESPRIT**.

Il est vrai que rien de la réalité que nous pouvons éprouver, imaginer et même concevoir ne correspond à Dieu, au Ciel comme sur la Terre, car tout cela est empreint de **MATIÈRE** d’une façon ou d’une autre ; mais c’est pour cela même qu’il nous faut admettre que tout ce qui n’est pas Dieu est **De-dieu**. Diderot lui-même, qui passe pour matérialiste, dit : “La divinité est aussi clairement dans l’œil d’un ciron (d’un acarien microscopique) que la faculté de penser dans les écrits de Newton”<sup>1</sup>.

Mais quelle signification faut-il donner au mot Esprit ? C’est la vraie substance de la réalité, ce qui fait non seulement que l’humanité est une société de **personnes**, mais aussi que la nature est un **système** de choses. Comment peut-on avoir une idée de cette substance immatérielle de la réalité ? Elle s’imposa, spontanément, précisément aux vraies **Personnes**, libres et responsables, c’est-à-dire civilisées, et mesurant tout ce qu’impliquait leur condition d’Individus particuliers appartenant au Genre humain général.

Il est vrai que **pratiquement**, dans la civilisation, l’humain particulier ne s’affirme qu’au travers de la **Cellule** civile qu’est le Ménage, et que l’humanité générale ne s’exprime que par le biais du **Corps** politique qu’est la Nation ; mais ces limites ne viennent que des contraintes matérielles particulières que nous connaissons ici-bas. Ainsi s’explique la combinaison qui nous est imposée : de **Liberté** par la procréation Domestique et la production par l’Entreprise privée, et de **Monopole** par la souveraineté dans la Patrie commune et par l’Administration publique.

Quoi qu’il en soit, la **Personne** se connaît pleinement libre et responsable dans le Chef de ménage légal ; et chacun des membres physiques de la cellule, parvenu à l’âge de raison, découvre que **son Âme** commande fondamentalement à son corps ; que la **Spontanéité** pure de sa conscience accompagne invariablement ses diverses idées, et que sa **Volonté** lui permet de faire prévaloir l’impératif du Bien sur le penchant au Mal.

La Personne qui reconnaît ainsi en elle-même l’Âme comme sa vraie substance a immédiatement foi dans le fait qu’il lui faut aspirer à la condition de vrai **Sujet** dans une autre vie, dans la vraie vie en vérité, où l’Âme revêtue d’un corps glorieux exercera une hégémonie sans entrave sur ce dernier, de sorte que l’existence du Sujet sera immortelle.

<sup>1</sup> Le microscope fut inventé par le Hollandais Jansen (lunetier) en **1590**.

## *La Mentalité Religieuse*

D'ailleurs, la même personne **Rationnelle**, conduite à admettre que son Âme constitue son vrai "Moi", fait une autre expérience la décidant pour la religion en tant qu'**Éclairée** socialement : c'est celle des **Grands Hommes**. Qui peut nier l'apparition, dans la Civilisation, des Génies, des Hommes Providentiels, tels Rousseau et Robespierre, Helvétius et Napoléon ?

Que sont donc ces personnes, qu'on dit "nées sous une bonne étoile", qui semblent données à point nommé à la société civilisée comme le **Modèle attendu** de l'exécution du **Mal** et du mépris de la **Mort** ; qui ne paraissent liées à un Ménage que pour exalter l'Individu, et attachées à une Nation que pour glorifier le Genre humain ? Celles-ci, sans aucun doute, attestent la destinée céleste du Croyant. Et c'est bien pourquoi, l'Assemblée Constituante décréta en avril 1791 que le **Panthéon** serait le Temple où seraient reçues les cendres des Grands Hommes<sup>2</sup>.




---

<sup>2</sup> Oui, **hâtons l'heure** où le Panthéon cessera d'être souillé par l'intrusion des païens tels Hugo et Zola, et où y seront enfin intronisés les fervents tels Helvétius, Lamennais, Marx, Malcolm X...

# LA MENTALITÉ RELIGIEUSE

## Qu'est-ce que la Religion ?

Les maîtres à penser de notre époque – qu'ils se disent Croyants ou pas – ne s'emploient qu'à organiser la confusion sur cette question. Or, être clair sur cette question est de première importance !

Pour cela, quelques points décisifs sont à souligner :

**1-** La Religion est par-dessus tout une **MENTALITÉ SOCIALE**, et même à prétention nécessairement universelle.

**2-** L'objet de cette mentalité est de **RENDRE COMPTE DE LA RÉALITÉ**, de toute la réalité : dans son ensemble comme dans le détail.

**3-** Le contenu de cette mentalité consiste à envisager **LA RÉALITÉ SELON L'ESPRIT** de part en part ; cela veut dire déclarer dogmatiquement que la "vraie substance" de la réalité, son étoffe authentique, est du type de l'Âme "immatérielle" des hommes.

**4-** La mentalité religieuse existe comme **VÉRITÉ OBJECTIVE**, c'est-à-dire indépendamment des "opinions" – illusions ou préjugés – que telle ou telle personne peut entretenir à l'égard de la conception spiritualiste de la réalité.

**5-** Par suite, dès qu'il y a Religion, une **DOCTRINE ORTHODOXE** de la réalité selon l'esprit s'affirme, se démarquant nettement des formes jugées Hétérodoxes, anormales, de la mentalité religieuse. Exemples :

- Le Pape, pour qui Dieu n'est invoqué que pour servir l'Église – et non l'inverse –, et les bigots qui subordonnent la Foi au Culte – et non l'inverse –, doivent être déclarés ennemis de la religion.

- À l'inverse, l'Athée qui nie bruyamment "l'existence de Dieu", mais qui est irréprochable dans son attachement à la Raison ordinaire et à la Morale, partage complètement – dans cette limite – la mentalité religieuse sans s'en rendre compte. Marx disait : ce qui compte n'est pas ce qu'on croit être, mais ce qu'on est !

•••

Insistons bien sur le caractère Social et Objectif de la mentalité religieuse.

**1-** Toute l'expérience historique établit un fait indiscutable : la mentalité religieuse est le postulat même de la **SOCIÉTÉ CIVILISÉE** ; si bien que s'il y a le moindre doute à ce propos, c'est que nous ne sommes plus en Civilisation !

## ***La Mentalité Religieuse***

Jamais l'humanité civilisée n'a considéré la conception spiritualiste de la Réalité comme une "idéologie", ou une "option philosophique" parmi d'autres qui se proposerait aux citoyens. Ne pas être Croyant, en civilisation, ne pouvait être le fait que d'idolâtres, d'hérétiques, d'infidèles, d'athées, de païens et de suppôts de Satan, combattus ou tolérés provisoirement.

**2-** Dans la société civilisée, il était exclu que la Réalité puisse être conçue officiellement autrement que selon l'Esprit. Réciproquement, on ne pouvait pas imaginer que de "**VRAIS**" **HOMMES** aient pu être dans le passé, ou puissent être à l'avenir, autre chose que spiritualistes sans sombrer dans la "barbarie" socialement.

**3-** La société civilisée fut toujours animée par les valeurs suivantes, données comme des couples indissociables : **FOI-RAISON** en théorie et **MORALE-LIBERTÉ** dans la pratique. Ainsi, dès qu'il était porté atteinte à la Foi, la Raison se trouvait immédiatement malade ; et dès que la Morale se trouvait bafouée, la Liberté était immédiatement menacée. Il est malheureusement bien nécessaire que ces vérités premières soient aujourd'hui rappelées...

•••

Il convient à présent d'étudier méthodiquement comment la mentalité spiritualiste parvient à rendre compte de la Réalité de façon complète et cohérente. Cette **Réalité Religieuse** est figurée dans notre tableau du "Système d'Allah", qu'il suffit donc d'explorer à fond.

Notre travail sera facilité si nous décomposons l'analyse en deux étapes :

**1-** D'abord, le tableau sera expliqué en laissant complètement de côté les références à l'Islam qui y sont indiquées. De cette première étape résulteront deux enseignements importants :

- Nous comprendrons la Réalité Religieuse sous sa **forme Pure**, la plus générale, indépendante de toutes les péripéties qu'a pu connaître la mentalité Civilisée selon les contrées et les époques.

- Le caractère profondément **Orthodoxe** de l'Islam sera prouvé indiscutablement.

**2-** La deuxième étape sera consacrée à faire ressortir le caractère absolument **Original** de la conception de la Réalité par l'Islam à son berceau, c'est-à-dire selon le Coran, et donc à Médine, du temps de Mahomet et des premiers Califes (les Califes "bien guidés"<sup>3</sup>).

---

<sup>3</sup> رَاشِدُونَ = RACHIDUN.

# LA RÉALITÉ RELIGIEUSE

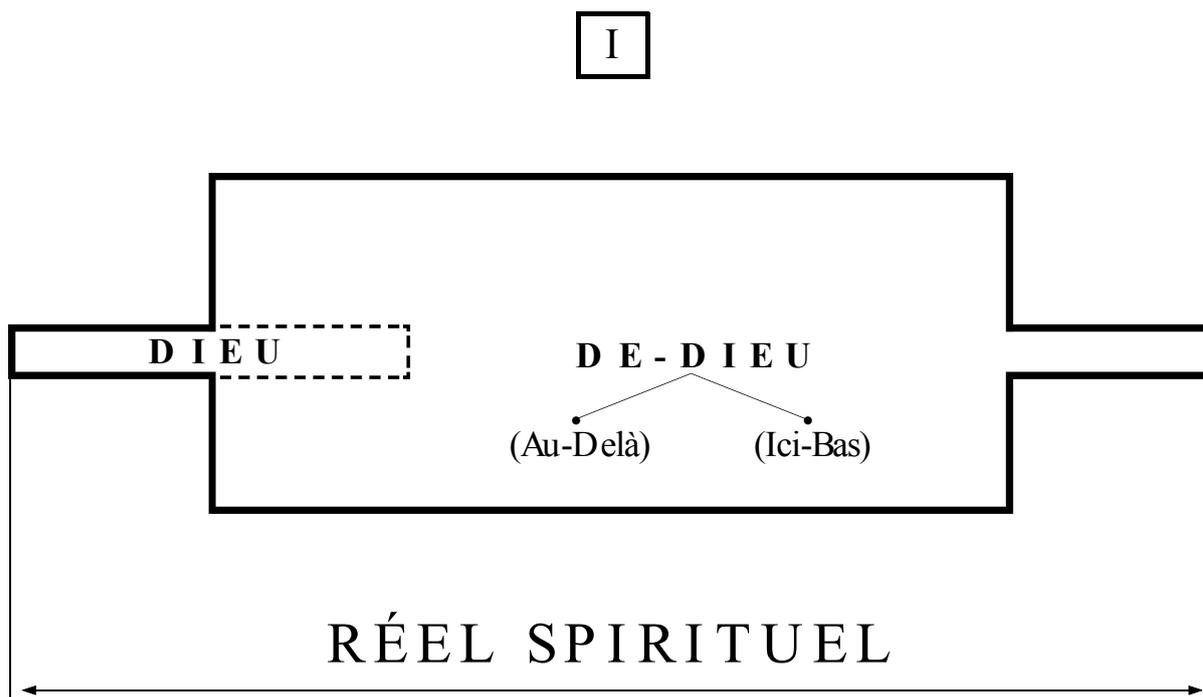
La Réalité Religieuse sous sa forme Pure, la plus générale, se développe logiquement et aisément en Quatre Temps.

I	II a	II b	III	Temps Facettes
Monisme	Complémentarité	Polarité	Hégémonie	1 Contradiction
Statique	Pondérée	Défaillante	Dynamique	2 Réalité
FOI	CONFIANCE	ANGOISSE	ILLUMINATION	3 Mentalité
Anti- Matérialisme	Certitude	Ignorance	Anti- Superstition	4 Exemple : Réforme
Spirituel	Intelligible	Énigmatique	Perfectible	Caractère
Âge Héroïque	Prêtre	Moine	Moment Béni	Phases
	Âge Classique-Dramatique			



# I

La toute première chose que proclame la mentalité religieuse se résume dans l'affirmation dogmatique élémentaire suivante : **tout ce qui est vraiment Réel l'est parce que Spirituel** à un titre ou un autre. En bref, tout ce qui n'est pas Dieu est De-Dieu, sans plus.



## Commentaire :

1- Dans cette proclamation première, la distinction entre Dieu et De-Dieu importe peu ; au contraire, ce qui compte est l'assertion catégorique du **MONISME** spiritualiste, ne souffrant aucune contradiction interne.

En précisant, nous pouvons dire : tout ce qui mérite le nom d'“être” le doit au fait que sa Substance consiste dans l'esprit ; ceci entraînant que tout être ainsi posé se présente dans sa Forme comme indivisible (Identique ou Un, Sujet ou Objet).

2- Accepté comme tel, l'impératif premier auquel la Réalité se trouve soumise – le règne légitime exclusif de l'esprit – n'offre de cette Réalité qu'une image manifestement **STATIQUE** : elle EST spirituelle, un point c'est tout.

## ***La Mentalité Religieuse***

**3-** Le caractère Moniste et Statique qui nous est donné dans un premier temps de la Réalité Religieuse correspond, chez les Croyants, à la découverte de la nécessité primordiale de la **FOI** chez de vrais hommes.

Ceci est absolument Intuitif, de certitude immédiate, et point du tout Discursif, ayant besoin de démonstration quelconque. Là est le moment décisif, le “premier pas qui coûte” de la Mentalité religieuse et de la Réalité religieuse.

**4-** Pourquoi cette déclaration première, concernant la Réalité religieuse, revêt-elle à tous points de vue une allure Acerbe et Péremptoire ? C’est que le dogme spiritualiste tout nu traduit chez les Croyants un engagement subversif total contre le Mythe adverse du Matérialisme dominant, qui s’avère Obscurantiste et Oppressif à l’extrême, synonyme du Mensonge et du Malheur.

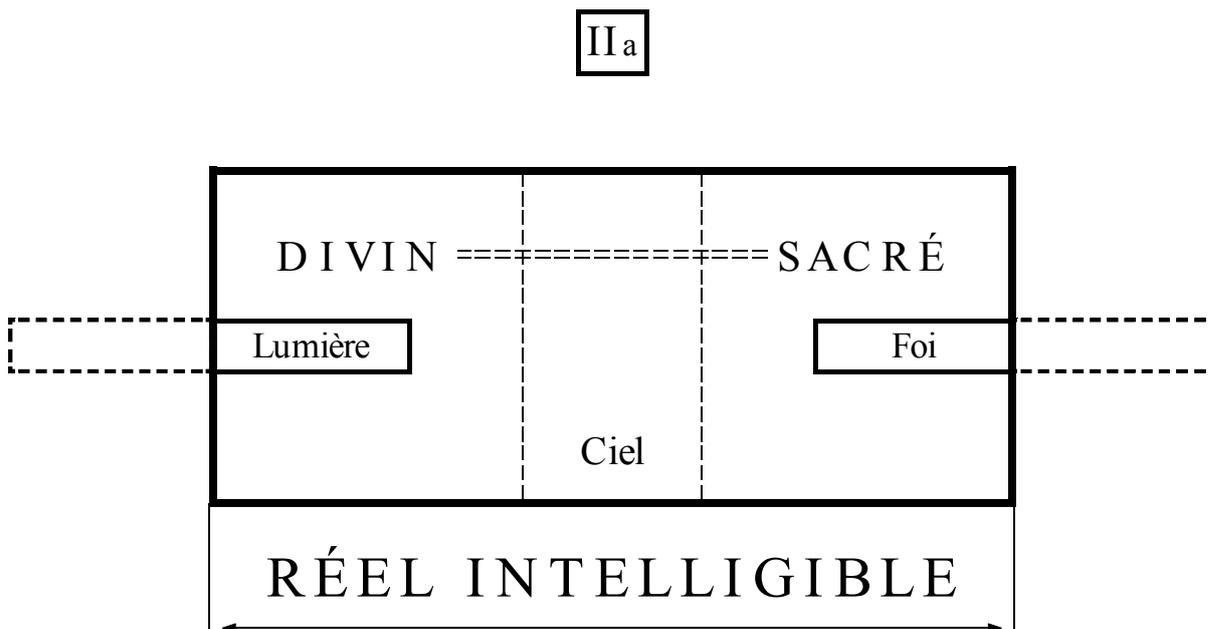
La Foi ainsi simplement déclarée, comme venant de “possédés” du spiritualisme, saisie comme **ANTI-MATÉRIALISME** sur toute la ligne, voit se lever un corps de Croyants qui répond sans balancer à l’injonction de la Réalité grosse de Colère : dans un Dynamisme déchaîné, cette équipe de fidèles assume sa mission de la laver de l’outrage et d’effacer la défiguration qui la frappe.

Au matin des Temps Modernes, le type de ces HÉROS de la Religion surgit en la personne de Martin **Luther** (1517).



## II a

En un second temps, la Réalité Religieuse nous est exposée en deux blocs différenciés : le Divin et le Sacré qui s'épaulent mutuellement ; ce qui rend désormais **le Réel Intelligible** à proprement parler.



### Commentaire :

1- Cette fois, en effet, une **COMPLÉMENTARITÉ** se dévoile au sein de la Réalité entre, d'une part Dieu en tant qu'il est Pour-Nous, et d'autre part notre Monde en tant qu'il est Pour-Dieu.

L'Apologie de la Religion est à présent permise : la Réalité Religieuse possède une solidité incontestable dans le couple Créateur-Création ; la Lumière de Dieu rayonnante et la Foi établie ici-bas se font manifestement écho.

2- Acceptée comme telle, l'harmonie de la Réalité selon l'Esprit offre une image **PONDÉRÉE** au point que, dans l'Au-delà, le Ciel semble empiéter d'une part sur le Divin et d'autre part sur le Sacré ; de sorte que les Bienheureux paraissent courir à la rencontre de l'Éternel, tandis que les Mortels languissent de se trouver agrégés à leurs frères déjà sauvés ; la tâche déjà effectuée de civilisation du monde donne toute assurance quant à celle qui reste à accomplir.

## ***La Mentalité Religieuse***

**3-** Le caractère Complémentaire et Pondéré de la Réalité religieuse correspond chez les Croyants à une sereine **CONFIANCE** : Dieu quoique Transcendant et le Monde quoique empreint de Matière n'empêchent pas que Dieu est Vérité et son Œuvre Bonne. C'est l'heure pour l'Église officialisée de fournir ses Docteurs, pour la Raison de se mobiliser au service de la Religion, pour la Théologie de produire ses "preuves" de l'existence de Dieu avec tous ses Attributs, ainsi que les formes fixes du Culte.

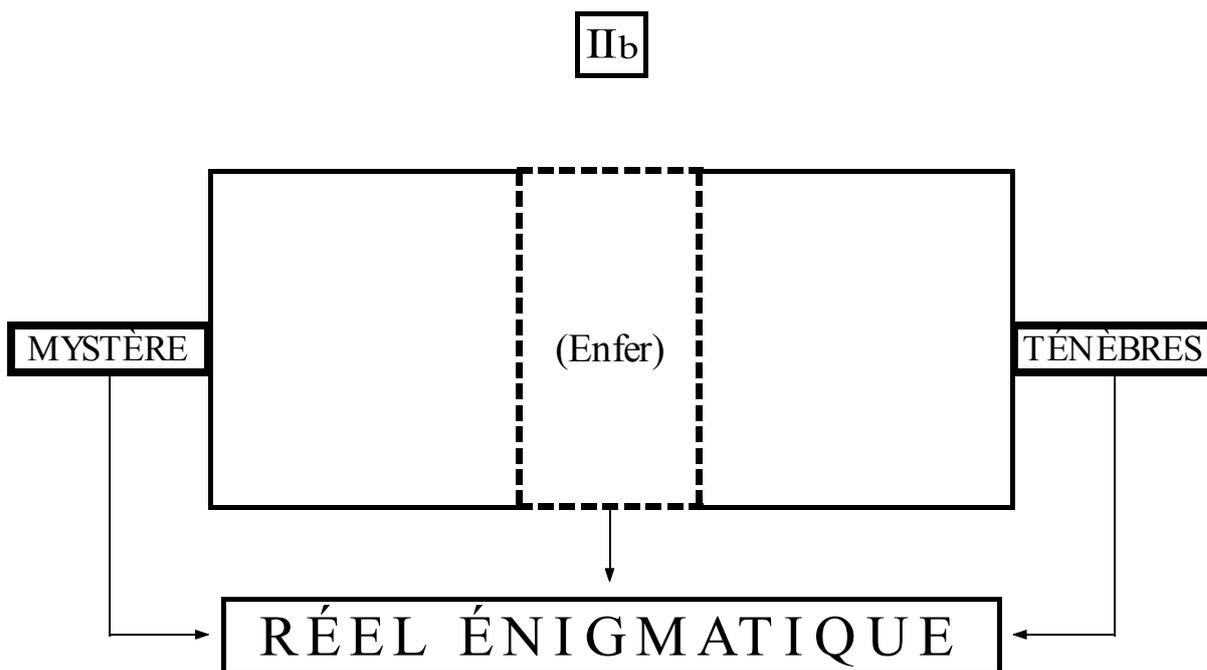
**4-** Pourquoi cette tranquille **CERTITUDE** de la Mentalité religieuse et la majesté débonnaire de la Réalité selon l'esprit en cette conjoncture ? C'est que la religion vient de conquérir sa position de Droit, après la grande tribulation et le martyre ; il n'est que justice qu'elle exerce son empire magnanime ! Car une fois la Matière ayant perdu la bataille, une nouvelle tâche commence, non point si âpre et périlleuse, mais réclamant sérieux et entrain soutenus : remodeler, comme on se l'était promis, l'homme et le monde selon l'Esprit.

Après l'orage matinal des Temps Modernes – la Réforme –, le type du CLERC SÉCULIER (le prêtre) nous est donné avec René **Descartes** (1637).



## II b

En vérité, le second temps de la Réalité Religieuse comporte une autre face ; un puissant mouvement parallèle au contentement, celui de la Mentalité religieuse indignée, s'écrie : la mariée est trop belle ! Hélas, tout l'inverse se confirme : **le Réel est Énigmatique** au dernier degré.



### Commentaire :

1- Le revers de la médaille de la religion établie, c'est l'étalement de la **POLARITÉ** qui déchire la Réalité selon l'esprit, la présente tendue entre les deux extrémités que sont, d'une part le Mystère insondable de Dieu en En-Lui-même, et d'autre part les Ténèbres s'avérant absolument inhérentes à notre Monde.

Ici, l'Accusation religieuse est de mise. Que Dieu a-t-il donc à faire d'un Monde, lui qui se suffit dans sa Transcendance véritable qui est Absolue ? Supposer que l'Esprit puisse produire la Matière, c'est-à-dire le Temps et l'Espace que nous expérimentons, à côté de Lui ou bien partie de Lui, n'est-ce pas pur blasphème vis-à-vis de son Éternité et son Immensité ? Et puis, n'est-ce pas pure dérision que le discours selon lequel nous sommes faits "à son image et ressemblance", alors que le penchant à la Mécréance est visiblement enraciné dans notre espèce, allant jusqu'à maculer la Nature tout entière ?

## *La Mentalité Religieuse*

**2-** Acceptée comme telle, la Réalité énigmatique de part en part se révèle essentiellement **DÉFAILLANTE**, au point qu'entre ce Dieu Abscons et muré dans son Indifférence pour-Nous, et notre Monde frappé de Caducité et résolument Hostile à la Sainteté, il ne peut y avoir de place que pour l'Enfer où se dresse le trône de Satan. Oui, c'est bien l'Enfer qui ronge, d'un côté le Divin qui ne nous regarde que comme Poussière, et de l'autre côté le Sacré qui ne voit en nous que pécheurs voués à la Damnation.

**3-** Le caractère Polaire et Défaillant de la Réalité religieuse correspond chez les Croyants à une **ANGOISSE** tragique, celle-là même qui nourrissait les lamentations de Job. C'est l'heure où l'Église confiante suscite les "Fous de Dieu", où les Âmes ardentes pleurent l'Indigence spirituelle de la religion mondaine, où la Mystique lève l'armée des Humiliés de vocation, entendant foudroyer par l'exemple l'officielle "justification par les œuvres", qui met la Grâce en sourdine et porte à faire du Tout-Puissant notre valet !

**4-** Pourquoi cette proclamation douloureuse de notre **IGNORANCE** fondamentale attestée par la Réalité civilisée ? C'est que la religion de Fait vient immédiatement et sévèrement contredire la position de Droit qu'elle s'est acquise. Aussi, les dévorés de l'Esprit dénoncent-ils la foi des théologiens comme scandaleuse vanité d'une minorité de Doctrinaires. Rien, chez ces tièdes, ne parle au Cœur, clament-ils ? Les pauvres, les femmes et les simples n'auraient-ils donc été que les dindons d'une farce Héroïque ? Cela ne se peut !

En plein midi des Temps Modernes, et combattant passionnément la bonne conscience des clercs séculiers, le type du CLERC RÉGULIER (Moine) nous est donné par Jacob **Böhme** (1620). À l'ouverture de la terrible guerre de Trente Ans (1618-1648), où les Jésuites jouent leur va-tout en Europe centrale, le "Théosophe Teuton", cordonnier sans titre, nouveau Saint Antoine (275) en proie aux tourments qu'il vit dans son Désert intérieur, hurle à tous les vents : nos ministres Protestants ne valent pas plus cher que la prêtraille du Pape ! Sur la Réalité entière pèse le joug du Supplice (Qual) !

•••

***“Ce n'est pas ce qu'on croit d'entrer chez les dieux ;***

***Ce bonheur a souvent de mortelles angoisses.”***

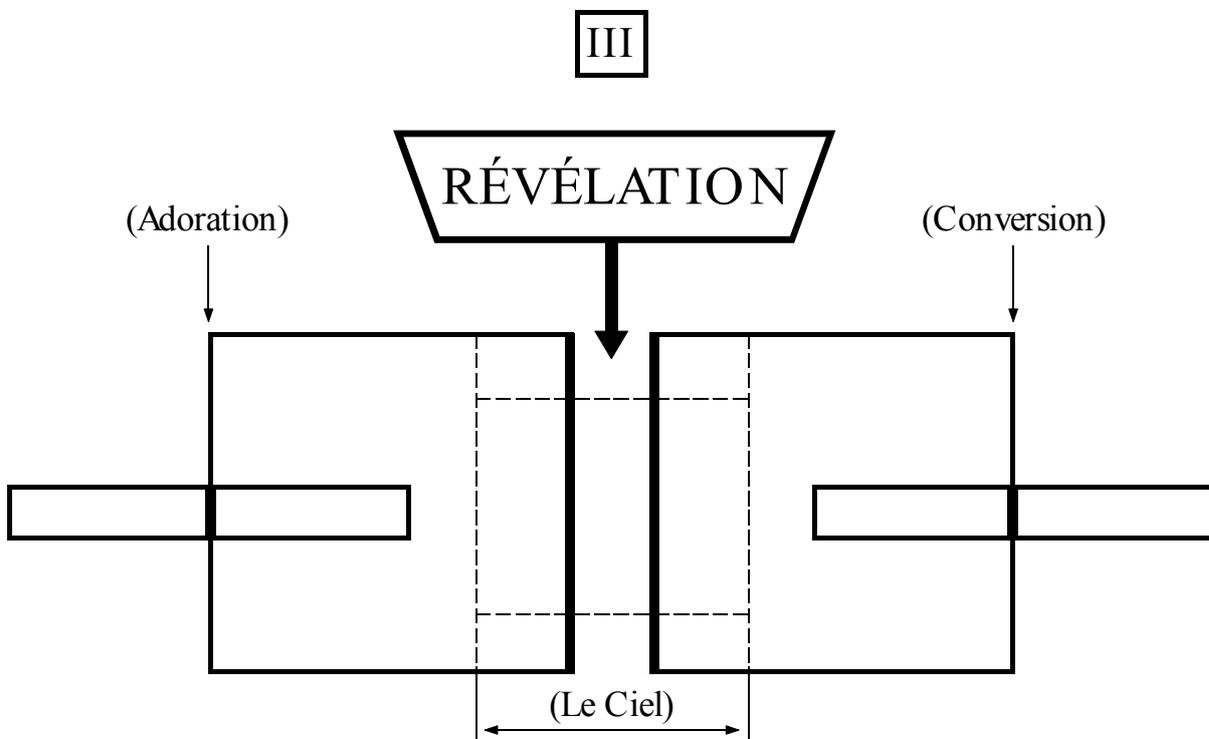
La Fontaine



### III

Le troisième temps de la Réalité Religieuse vient bouleverser la situation de la manière la plus imprévisible. Car c'est un Drame que vit la Religion établie : la Réalité bascule de plus en plus dangereusement entre les deux ornières de l'Intelligible et de l'Énigmatique, l'exotérique et l'ésotérique, le splendide et le scandaleux.

Une issue est-elle possible ? Elle ne se trouve que dans la passion agissante, dans la Déclaration solennelle reconnaissant résolument que **le Réel Immuable ne se laisse atteindre que par le Perfectible.**



#### **Commentaire :**

1- En effet, au moment même où l'on craint le plus de voir la Réalité sombrer dans l'Abîme, retourner au Tohu-bohu<sup>4</sup> (Genèse 1 : 2) originel, d'une bouche obscure, un cri de délivrance retentit, de ceux dont on dit : Vox Populi, vox Dei. Assez ! ordonne la voix prophétique ; vous, les vrais Fidèles, qui de longtemps avez prêté le serment Anti-

---

<sup>4</sup> TOHOU VA-BOHOU = תהו ובהו

## ***La Mentalité Religieuse***

matérialiste, vous avez brûlé vos vaisseaux ! Assez tergiversé, et pas question de reculer : il n'est d'autre ressource que dans la victoire. Le Décret est rendu : l'**HÉGÉMONIE** irréversible de l'Esprit sur la Matière, quoi qu'il advienne, sera la Loi naturelle de la Réalité Religieuse ; celle opposée à tout obstacle positif qui pourra barrer la route de la Religion.

**2-** Acceptée comme telle, la Réalité soumise à l'hégémonie de l'Esprit se révèle essentiellement **DYNAMIQUE**, tout à l'opposé de ce qu'elle paraissait dans le Monisme du premier temps.

“Dieu le veut” (1095) a dit la voix prophétique ; c'est qu'elle était l'Écho de la Parole Suprême crevant le Ciel, Parole qui, au même instant, tel un Éclair, provoquait l'ébranlement total de l'Être. D'un coup, en effet, la Réalité paraît réconciliée en tous ses points avec elle-même, sous l'effet d'une Palingénésie (métamorphose) merveilleuse (Palingénésie : Charles Bonnet – 1769). Oui, tout alors, l'Homme, le Monde et Dieu lui-même, se découvre avec un visage inattendu, haussé à un degré supérieur de Vérité.

Par exemple : Dieu n'est plus dit Père des êtres, mais leur Auteur ; le Soleil n'est plus vu comme une planète, mais une étoile ; il n'est plus de sujets nobles et vilains, mais des Citoyens actifs et passifs. Des gnomes de l'intellect n'assistent à cette révolution de la Réalité que pour y voir la Science dévorant la Religion. Balivernes méprisables ! Le fait est que la Religion purifiée entraîne avec elle la promotion de la Science. Lessing l'atteste dans son “Éducation du Genre Humain” : Dieu veille à rabattre un coin de voile, et couvrir ainsi mieux encore son Mystère, au temps marqué où cela ne peut tenter notre incrédulité.

**3-** Le caractère Hégémonique et Dynamique de la Réalité religieuse correspond chez les Croyants à une **ILLUMINATION** salvatrice, celle-là même qui foudroya les grands Amants de Dieu : Saint Paul, Mahomet, Bouddha et quelques autres. L'Illumination est le grand Miracle : les Saints du siècle, voyant toutes les blessures de la Réalité se fermer, voient dans le même moment les stigmates qu'ils en portaient guérir dans leur Personne.

- L'Illumination est d'abord **Révélation**, ce nouvel embrassement de l'Âme et du Corps de l'Élu, reflet du réenlacement du Divin et du Sacré dans le Réel en général.

- L'Illumination est aussi expression dans le Croyant de la Réparation effectuée aux deux bornes de la Réalité : d'une part, Dieu chez qui l'on retrouve soudés, et son Mystère terrible, et sa Lumière sublime, reçoit l'**Adoration** totale qui lui revient ; d'autre part, en Ici-bas partagée entre la Foi et les Ténèbres, l'heure de la **Conversion** recommence à sonner.

Ainsi voyons-nous, sous le signe de l'Illumination, tout se trouver prêt pour que les Souffrants se muent en Vaillants, pour qu'à nouveau se lève la milice de Dieu, vouée au triomphe de Son Règne exclusif, au terme indéfini du Temps. Le slogan de Tertullien, lancé il y a 1800 ans (210), ne cessera de prévaloir dans la religion vivante : “Je crois parce que c'est absurde !” (Credo quia absurdum).

**4-** Pourquoi cette toujours neuve et jeune folie de la foi, attestée par la Réalité Civilisée ? C'est que l'enjeu n'est autre que la Civilisation du Monde ; et l'emporter dans une seule bataille ne suffit évidemment pas pour gagner la guerre !

## *La Mentalité Religieuse*

- Alors, un cycle complet en quatre temps de la Mentalité-Réalité religieuse, représente-t-il une Réforme, ou bien une Révolution de la Religion ? Le moment Béni de l'Illumination, et l'affrontement impitoyable du temps de la Foi, décident pour la Révolution ; mais c'est le même Dieu, la même Réalité selon l'Esprit, qui empruntent cette voie pour aller seulement de leur forme Simple du début à leur forme Pure de la fin. C'est le Dogme spiritualiste et son ambition Hégémoniste qui imposent ces passages scabreux et survoltés ; sur le fond il s'agit bien d'une **Réforme Révolutionnaire**. D'ailleurs, le cycle se prépare toujours au nom de la Réforme ; et ce n'est qu'à l'âge Classique central, après la victoire, qu'on commémore cette dernière sous le nom de Révolution.

- Un dernier point. Quand la nécessité d'une Réforme Révolutionnaire de la Religion se fait jour, l'élite civilisée animée du feu sacré déverse inmanquablement un flot d'imprécations à l'encontre du "**matérialisme**" **envahissant** le monde. On peut le comprendre, sans pour autant l'excuser : le matérialisme ne peut jamais concerner qu'un monde étranger à la civilisation spiritualiste, tel celui des "barbares", des "idolâtres" ; mais ces derniers ne sont nullement concernés par une quelconque Réforme Révolutionnaire de la religion ; à preuve les simples "missionnaires" qu'on leur destine. Et pourtant, les catholiques ont traité Rome se réclamant de Jupiter d'idolâtre ; et les Réformés ont qualifié la Messe-sacrifice du Pape de matérialiste. De quoi s'agit-il ? La Réforme Révolutionnaire est une affaire intérieure du monde déjà religieux, et qui débouche sur une guerre Civile : la Guerre Sainte que des croyants Dégénérés – des Païens – ont imposé aux croyants Régénérés comme seule alternative. C'est ainsi que la Réforme Révolutionnaire de la religion ne fait que surmonter la propre Inconséquence de la Religion, le préjugé passager qui paraît nécessairement au sein du Dogme et fait obstacle à l'affermissement de ce dernier. Le combat essentiel mené par la Religion n'est pas Anti-matérialiste, mais **ANTI-SUPERSTITION**.

Dans une nuit de pleine lune, Nuit heureuse d'Adoration des Bergers, l'Illumination vint résoudre la crise de la Réforme. Sur le continent européen, c'est Pascal qui lance son "Pari" aux égarés : "Nous sommes embarqués, il faut choisir ! Et pourquoi hésiter : il n'y a que la Mort à perdre, et l'Immortalité à gagner !" (1654). Pendant ce temps, ce que Pascal disait, **les Saints de Cromwell** le faisaient Outre-Manche, ayant inscrit sur leurs bannières : "Réformons la Réforme ! C'est la Lumière Intérieure qui nous mène, et c'est de la seule Église Invisible que nous sommes les serviteurs !" (1650).



# NOTES

## Les “Quatre Temps”

I	II a	II b	III	Temps Facettes
Monisme	Complémentarité	Polarité	Hégémonie	Contradiction <sup>1</sup>
Statique	Pondérée	Défaillante	Dynamique	Réalité <sup>2</sup>
FOI	CONFIANCE	ANGOISSE	ILLUMINATION	Mentalité <sup>3</sup>
Anti-Matérialisme	Certitude	Ignorance	Anti-Superstition	Exemple : Réforme <sup>4</sup>
Spirituel	Intelligible	Énigmatique	Perfectible	Caractère
Âge Héroïque	Prêtre	Moine	Moment Béni	Phases
	Âge Classique-Dramatique			

•••

C'est un CYCLE complet de la Religion. Devons-nous être étonné que le SYSTÈME de la Religion vive ! Ledit Système, c'est-à-dire la Mentalité-Réalité religieuse, “immobilisé” à un moment donné, se doit en effet de parcourir le Temps ; et cette aventure temporelle forme un Cycle.

Le Cycle vraiment complet de la Religion couvre en théorie TOUT le Temps, de l'Origine à la Fin du Monde ; bornes posées au Temps de façon absolument nécessaire (même si on les repousse à Perpétuité), puisqu'il ne saurait y avoir aucune commune mesure entre le Temps de la Création et l'Éternité du Créateur.

En pratique, cependant, on n'a longtemps parlé de l'Origine et de la Fin du Monde qu'à propos de la MOITIÉ seulement du Monde, celui d'Ici-bas qui est notre souci direct.

## *La Mentalité Religieuse*

Concernant le temps Global de ce Bas-monde, on devait aussitôt le subdiviser en “temps partiels” : ainsi, la Création, la Chute, la Rédemption et le Jugement. Voici une première expression de “Quatre Temps”.

Il y a une autre façon de mettre en relief Quatre Temps : c’est relativement à l’œuvre de “Civilisation” du Monde, qui est le motif même de la Religion. C’est un point décisif que notre brochure *Vos âmes, Citoyens !* tient à souligner d’entrée : “La religion est parue pour civiliser le monde. Oui, ce fut sa tâche ici-bas, “dans le siècle”, en vue de l’au-delà” (II-1). Sous cet angle, Quatre Temps ressortent encore en Occident : Hellénisme, Catholicisme Impérial, Catholicisme Papal, Déisme.

Ce que souligne le présent exposé, c’est qu’il y a de même des mini-cycles à l’intérieur de ces grandes époques, c’est-à-dire des phases bien distinctes de “perfectionnement”, qui se prêtent aussi à un examen en Quatre Temps. L’exemple historique donné à la ligne 4 de chaque temps est pris dans la première étape du Déisme, celle de la Réforme (cf. Tableau ci-dessus).

Le lecteur de notre exposé pourra être dérouté par l’ordre de succession qui est adopté des Quatre Temps de la Réforme, s’étonnant que ce soit le temps de la Foi qui semble amorcer le Cycle, et non celui de l’Illumination, qu’on peut dire devoir s’imposer à maints égards. Bien sûr que l’Illumination précède la Foi agissante et décide de tout le Cycle. Pourtant, si on n’oublie pas ce moment-clef, son importance est relative d’un autre côté, car les cycles successifs s’enroulent les uns les autres en une spirale ininterrompue. Ce qui a motivé la présentation de notre exposé est encore un autre aspect des choses : ne pas induire en erreur en comparant ce qui n’est pas comparable. En effet, le cycle de la Réforme n’est qu’un mini-cycle à l’intérieur du cycle plus large de la religion Moderne, Déiste ; son importance inégalée tient au fait qu’il initie le cycle Déiste tout entier ; mais c’est justement pour cela que l’Illumination qui motive la Réforme est d’un tout autre ordre que celle qui provoquera les autres MINI-cycles du Déisme : celui des Puritains, celui des Francs-maçons, et finalement celui des Déistes proprement dits (Kant est un “second Luther”, ayant tiré profit de la période intercalaire dédoublée en Puritains-Maçons). Si Luther provoque un séisme religieux, c’est qu’il tourne la grande page du Catholicisme Latin, qui avait duré quelques 600 ans (740-1340), deux fois plus que la durée des Temps Modernes ! Aussi, l’Illumination qui souleva Luther fut le fruit tourmenté de 150 ans de domination du Paganisme barbare (1/3 de la population européenne périt dans cette affaire !). Comment mûrit l’Illumination qui souleva Luther ? Ce fut dans un foisonnement de vocations : d’abord le grand axe qui va de Wyclif aux Hussites ; puis les deux vagues de Mystiques : celle du “dominicain” Eckhart et celle du “franciscain” Bernard Délicieux ; puis les deux courants de la Renaissance (1450) : les néo-platoniciens de Florence et les néo-péripatéticiens de Padoue ; enfin la tragédie du martyr de Savonarole (1498), moins de vingt ans avant les “Placards” de Luther (1517). C’est tout cela que revécut en raccourci Luther, avec le déclic que fut sa rencontre de la “Théologie Teutonne”, cet anonyme de Francfort datant, nous dit-on, de 1435 environ.

**I****Dieu et De-dieu :**

La Religion de l'Âge Héroïque est massive, entière, ne souffrant aucune discussion et nulle opposition, au point de paraître "fanatique". Pourquoi cela, alors qu'en d'autres temps elle fait l'objet de tant de controverses, et est l'occasion de tant de schismes et d'hérésies ?

Quand on entend rendre compte de la Réalité par la simple proclamation impérative de la solidarité entre Dieu et De-dieu, on déclare indissociables : d'une part l'Esprit-sujet ABSOLU, et d'autre part l'esprit-sujet RELATIF. Ce faisant, on affirme deux choses bien distinctes, et on affiche en même temps la résolution de les admettre dans une conviction unique et sans faille. Peut-on justifier cela ?

- D'un côté, l'Absolu et le Relatif se donnent comme exclusifs, disjoints et étrangers mutuellement à la limite. Ainsi, Dieu domine sa Création à sens unique, laquelle Lui est d'ailleurs inutile ; telle est la **Transcendance** divine comprise strictement. Réciproquement, le Croyant pris irrémédiablement dans la Matière, dépend totalement de Dieu ; il sait que si tout son être se réduisait à la poussière de son corps, cela l'obligerait déjà à entonner l'Alléluia, en gratitude d'être sorti du néant ; il avoue également que "la foi est un don de dieu, c'est lui qui la met dans notre cœur" (Pascal), tandis qu'aucune de ses œuvres ne peut payer son salut. Telle est la **Prédestination** humaine comprise strictement.

- D'un autre côté, Absolu et Relatif sont évidemment liés, conjoints, mariés fondamentalement. Puisque Création il y a, Dieu y est nécessairement **Immanent**, de même que l'Homme est **Libre**, chargé d'une mission qui affecte les bases mêmes du Monde, et dont il aura à rendre compte.

Comment la religion héroïque peut-elle unir en une conviction "aveugle" ces deux choses ? C'est toute l'affaire du DOGME spiritualiste. Dieu est Mystère en Lui-même ? Oui, mais non pas mystère de n'importe quoi ; mystère de l'Esprit-sujet, qui est aveuglante Lumière vis-à-vis du Mythe adverse de la Matière-objet qui est à terrasser s'il est question de Civilisation du Monde. La Foi est sans preuve en elle-même ? Oui, mais pas foi en n'importe quoi ; foi que la Raison conséquente découvre comme sa propre limite, et frontière qu'elle doit tracer de la manière la plus précise pour étendre convenablement l'empire qui lui est réservé.

C'est ainsi que la religion héroïque se lance dans l'action, balayant toute objection d'une seule sentence : Eh, quoi ! qui a jamais prêché une "religion sans mystère !" Rions-nous de tous ceux qui voudraient fissurer Mystique-Théologie, Théologie-Science, Prédestination-Libre-arbitre et Grâce-Mérite ! Ce qui n'est pour d'autres que la foi qui sauve, et aussi la foi qui SE sauve, en ne voulant connaître qu'un Culte en Action.



**II a*****Complémentarité :***

La Réalité devient vraiment Intelligible, non plus de manière spontanée, mais réfléchie ; non plus pour la seule Intuition, mais aussi pour la Spéculation.

***Pondérée :***

La Réalité Complémentaire indique par cela même qu'elle cache un Mouvement intime : Pondéré = équilibré par des actions contraires. C'est donc la négation directe du premier temps marqué par le Statisme interne ; et le mouvement intime invisible du second temps s'oppose aussi directement à l'assaut déclaré contre le Matérialisme au premier temps.

**II b*****Polarité :***

Il y a à présent une tension explicitée, un "tourment" interne mis à jour au sein de la Réalité. Ceci donne un Couple de contraires Complémentarité-Polarité précisément affirmé.

***Défaillance :***

Nouveau couple affirmé : Pondération-Défaillance ; tout allait bien et rien ne va plus. Ceci fait référence au "péché originel" entendu au sens large, c'est-à-dire au Scandale de la Réalité De-dieu blessée par le Mal et la Mort. Cela n'accuse-t-il pas Dieu lui-même ? Se révéla-t-il sadique et se plaisant à encourager l'impiété en se faisant Créateur ? Satan est-il le plus fort ? Ou bien, lui convient-il vraiment de nous écraser de sa Puissance pour nous arracher l'aveu que le moindre bien de notre part est impossible sans son Secours ?

***Angoisse :***

Ce sont les Tribulations intérieures, contraire direct de la Confiance.



Dernier point : le couple **Prêtre-Moine**. Ce n'est pas au sens étroitement médiéval qu'il faut comprendre ces deux noms, dont le couple caractérisa le dédoublement des Clercs. À l'époque Moderne, le Clerc se nomme l'Intellectuel, et c'est à ce titre que Descartes peut être dit occupant la fonction de "prêtre".

## *La Mentalité Religieuse*

- Chez les Hellènes de l'Antiquité (jupitériens de religion), on vit ce même dédoublement : le Sage se donnant, soit comme Philosophe, soit comme Initié aux Mystères d'Eleusis ou Samothrace ;

- En Orient, les mêmes Sages, adorateurs du "Ciel", se firent soit prêtres de Confucius, soit moines de Lao-tseu ou Bouddha ;

- Dans l'Islam, un siècle après Mahomet, les Soumis d'Allah devinrent soit Oulémas, soit Soufis.

•••

## Confiance – Angoisse

150 ans de domination destructrice du Paganisme Intégral ont rendu moribondes la religion au sens strict et la mentalité religieuse plus largement ; ce qui en est prétendument toléré, mais en réalité impérativement exigé, n'est plus qu'une religiosité interminablement expirante d'un côté, et une anti-religion toujours plus fanatique de l'autre côté. Il ne faut pas croire que les mal nommés Libres-penseurs sont les principaux agents de la putréfaction de la religion ; ce sont au contraire leurs complices Cléricaux, ces forcenés de la bondieuserie, qui se montrent les principaux responsables de cette dépravation.

De ce fait, il incombe à notre Église Réaliste **deux tâches** simultanées mais essentiellement distinctes :

- Rappeler, de A à Z, ce que fut la Religion Vivante d'hier à tous ceux qui restent profondément attachés à la mentalité spiritualiste, et souffrent violemment du sort qui lui est fait aujourd'hui, sans parvenir à rien comprendre au déchirement qu'ils éprouvent ;

- Expliquer ce qui est de toute façon impérissable dans l'idée de Dieu, ce qui vaudra demain comme hier de cette idée, bien qu'il soit absolument impossible de revenir au temps de la religion vivante, et bien que les plus grands Croyants du passé n'aient jamais eu la moindre idée de ce qu'il y avait de vraiment "immortel" dans l'objet de la foi.

•••

La religion établie fut toujours nécessairement travaillée par le double sentiment de Confiance-Angoisse. Les païens dominants attribuent invariablement et sournoisement la confiance religieuse à l'Idiotie congénitale de la masse des Fidèles, et l'Angoisse religieuse au "Haut-mal" héréditaire qui afflige les Saints. Persuadons-nous bien de ce fait, en n'en retenant qu'une seule chose : les célébrités du genre de Léon XIII, le "pape ouvrier", et Émile Combes, Défroqué en chef du Grand Orient, "fils d'un humble prolétaire", ne doivent pas nous amuser de leurs scènes de ménage ; elles forment tout bonnement un couple païen monstrueux et, tels les Frères Siamois Chang et Eng, si la mésintelligence peut parfois troubler l'accord de la paire, il n'est qu'une seule volonté méphistophélique pour la mouvoir au bout du compte.

L'esprit affranchi de ce redoutable diversionnisme peut enfin s'appliquer à ce qui est véritablement de son ressort. Confiance et Angoisse travaillaient à juste titre l'âme du Croyant soucieux Ici-bas de son salut ; mais devait-il pour autant négliger l'étude de ce

## *La Mentalité Religieuse*

qu'il advenait de ce Drame dans l'Au-delà ? La question se posait infailliblement. À ce propos, deux préjugés vulgaires doivent être écartés :

- Le premier préjugé prétend qu'on ne peut rien dire de l'Autre Monde. Ceci est totalement inadmissible pour la religion vivante : l'autre monde n'est jamais que du Monde, une contrée du domaine des Créatures, qu'il est donc indigne d'amalgamer au Mystère même de Dieu. Nous pouvons et Devons nous prononcer précisément sur l'Au-delà dès que nous nous voulons Croyants.

- Le second préjugé consiste à régler hâtivement le problème de l'Au-delà en déclarant superficiellement : les Sauvés y éprouveront une Confiance entière, dépourvue d'Angoisse, et les Réprochés auront en partage une Angoisse complète privée de Confiance. N'oublions pas que l'Autre Monde ne se distingue de celui-ci que par le fait qu'il est le Vrai monde, perpétuel et non éphémère, et en particulier la vraie patrie des Hommes, où ils connaîtront en plein le sort qu'ils se sont choisi dans l'Épreuve que propose l'Ici-bas.

Qu'on ne dise donc pas que l'Autre Monde est peuplé d'âmes au sens d'esprits "nus", dépourvus de tout corps ; ses habitants ont bel et bien un corps de matière "subtile" (invisible), lesquels corps appartenant eux-mêmes à une "Nature" surnaturelle, celle-là même qui constitue la Cité de l'Au-delà.

Qu'on ne dise pas non plus que les habitants de l'Autre Monde sont comme "minéralisés", soit dans le Bien soit dans le Mal, les Bienheureux soumis au gavage des Récompenses et les Damnés soumis au canonage des Peines. Les païens disent ou pensent : on doit bien s'ennuyer dans la compagnie des Béats ! C'est ce qui fait leur perte : le Ciel est le commencement de la Vraie vie pour les Bons, de même que l'Enfer est le commencement de la vraie Mort pour les Méchants, lesquels sont donc rémunérés avec justice, selon leur propre vœu, puisqu'ils n'ont jamais pratiqué que le culte de la Mort, en combattant par tous les moyens la civilisation de la Terre. La montagne des victimes de leur barbarie en témoigne !

•••

Détails sur la condition des Trépassés.

### ***LES AGRÉÉS DU CIEL***

Ceux-ci sont bien délivrés de l'Angoisse vécue Ici-bas. Mais point du tout pour connaître une Confiance passive. Ce dont ils sont délivrés, c'est seulement de tout Doute concernant l'existence de Dieu et du décret de ce dernier quant à leur Salut. Ceci établi, le Vrai Travail des Élus commence, et c'est ce que signifie la vraie Vie : travail cette fois purement Intellectuel, et qui ne connaît ni repos ni sommeil.

Quel est l'objet du Travail des Élus ? Il est parallèle à l'œuvre civilisatrice poursuivie par les Croyants de l'humanité charnelle de notre monde, et consiste à dissoudre, abolir toujours plus la double frontière qui délimite le royaume d'"En-haut" : celle qui sépare l'Au-delà de l'Ici-bas (frontière que nos Croyants attaquent de l'autre côté) et celle qui sépare l'Au-delà de Dieu.

Comment se présente le Royaume ? En prenant pour exemple le schéma catholique, disons que la Communauté des Saints y a pour Chef le Christ, l'homme-Dieu (lui-même

## **La Mentalité Religieuse**

adossé au Verbe Éternel), tandis que la Cité surnaturelle est présidée par sa Mère, la Vierge “reine du ciel”.

Que fait la Communauté des Saints, animée de la plus grande et croissante **FÉBRILITÉ**, sous la direction du couple béni Jésus-Marie ? Elle tend d’abord à se souder elle-même toujours plus, visant à former un seul Sujet, revêtu d’un corps glorieux, Unique ; ensuite, parallèlement, s’opère la dissolution incessante de la matière Subtile de l’Au-delà ; ce qui correspond à la confusion intensifiée des Habitants et de la Cité du Ciel.

Quel est le résultat de cette sanctification ininterrompue du Ciel ? Il est paradoxal pour la Raison humaine, mais confirme d’autant le Mystère de l’Esprit absolu. Peut-on concevoir que l’œuvre de la Communauté des Saints aboutisse ? Est-il possible que la Droite Perpétuelle du Temps cesse d’être le “mauvais infini” de Hegel, une Asymptote du Cercle Immobile de l’Éternité ? Asymptote signifie A-SUN-PIPTEIN, “sans tomber avec”, s’approcher constamment sans jamais rencontrer. Que se passerait-il si le Temps “tombait” dans l’Éternité en parvenant à y toucher, se ramassant alors, pour s’y évanouir, en un seul Point tangent de son Orbe ? Peut-on imaginer que le Relatif puisse se faire l’Absolu ? Ou bien supposer l’inverse même : que l’Absolu se noie dans le Relatif ?

Si le Christ peut envelopper la Communauté des Saints pour ne faire qu’un Sujet Divin dans l’Au-delà, ce même Sujet Divin se dépouille dans le même moment de son corps glorieux ; par suite tout le non-être matériel de la Création tombe dans le néant de Dieu ; alors, le Verbe créateur éternel se fond indistinctement dans la Trinité ; finalement, Dieu n’est plus qu’Un, sans aucune expression Personnelle, et seul Subsiste le Mystère. Dieu sans Création ? L’abolition de la Création serait-elle la réussite du plan voulu par Dieu ? Dieu est le Bien, disait Thomas d’Aquin, et “le propre du Bien est de se diffuser” (Bonum est sui diffusium). Faut-il que la Foi aille jusqu’à abandonner cette conviction, pour ne pas porter atteinte à la Transcendance absolue ?

Les Bienheureux du Ciel n’éprouvent plus l’Angoisse qui les tenaillait périodiquement Ici-bas ; mais à présent, pressant toujours plus le Temps d’accrocher l’Éternité, ils expérimentent toujours plus le fait qu’ils en reculent d’autant la limite indéfinie, mesurent toujours plus qu’en s’approchant de Dieu-pour-Nous, ils s’éloignent dans la même proportion de Dieu-en-Lui-même ; bref, la Fébrilité croissante des Élus s’accompagne d’une **STUPEUR** croissante devant le Mystère : Dieu ne leur présentera à jamais que sa “nuque”, et non point sa “face” (Exode, 33 : 20, 23). À moins qu’Il n’en décide autrement, et qu’en un Instant ahurissant tout s’abîme dans son Néant...

**“Stupeur ! Outre mouvance dont tous les jours sont faits,  
Un autre mouvement est là, gros d’épouvante :  
Les choses ne muent plus comme avant désormais...”**

**Luis de Camões (1525-1580) : Mudança**

...

**LES DAMNÉS DE L'ENFER**

Un mot sur ces derniers.

Ce furent des créatures humaines, dotées d'une âme incorruptible, et pour cela trouvant place dans l'Au-delà. Dans la mesure où Dieu ne nous est Intelligible que comme Créateur, et la Création nous étant avérée, nous ne pouvons concevoir que Dieu anéantisse ces âmes qui se sont démontrées "rebelles" Ici-bas.

Quel est le sort réservé à ces Damnés ? C'est celui qu'ils se sont choisis. L'âme des Damnés travaille avec acharnement à sauver leur corps subtil, dont elle se trouve revêtue, de la Dissolution irrésistible à laquelle œuvrent les Bienheureux. Les Damnés sont les ennemis directs de Marie, maîtresse du Corps général de la Cité céleste. C'est à ce corps général que celui des Damnés s'agrippe toujours plus étroitement, se faisant partisans fous d'une Rechute dans le Temps discontinu d'Ici-bas, associé à la Chair corruptible.

Pourtant, les Damnés aveuglés ne peuvent que suivre la Désincorporation progressive de l'Au-delà, et leur cohue ne fait que se désintégrer toujours plus, s'agglutinant hystériquement au corps central de Satan en un essaim mu par la seule Haine mutuelle croissante.

Cette verrue des Damnés sur le corps de la Création a-t-elle malgré tout l'espoir que sa malfaisance sera Perpétuelle, sauf l'in vraisemblable Mystère-des-Mystères d'un reniement par Dieu de son œuvre première ?

•••

Ce qui précède veut être un aperçu d'une Théologie GÉNÉRALE de la Religion, ce que le Déisme moderne même ne put se proposer, ne se comprenant pas Historiquement. J'espère sincèrement que des Croyants mieux armés s'en occuperont.

•••

**Âge Classique-Dramatique**

Ce moment central du cycle de la Religion est dit **Classique** en mettant l'accent sur la Prospérité de la religion établie qui le caractérise au premier abord. Mais en y regardant de plus près, on découvre cet Âge sourdement **Dramatique** simultanément. Ainsi découvre-t-on dans le moment central une face Exotérique et une autre Ésotérique, la première marquée par l'optimisme et la seconde par le pessimisme. C'est tout au long du moment central que les deux courants se côtoient, et que leur aversion mutuelle se creuse.

C'est donc un tout autre problème que le développement de la prospérité religieuse en deux étapes mutuellement contraires : la première dominée par l'Idéalisme et la seconde par l'Empirisme. Ne nous trompons pas à ce sujet.

- Dans le mini-cycle qui nous sert d'appui, l'Idéaliste Descartes suscite aussitôt l'Empiriste Hobbes, fils de F. Bacon et père de Locke (Hobbes : Traité du Citoyen – 1642).

- Pourquoi prendre pour exemple de Théologien, au sein de l'époque de la Réforme, le catholique Descartes ? Parce que Descartes dominera toute la première étape de la prospérité religieuse Moderne, autrement plus large que la phase restreinte de la Réforme.

## ***La Mentalité Religieuse***

Et parce qu'on entre précisément dans l'âge Classique du fait que la révolution protestante s'impose irrésistiblement à tous, les catholiques se trouvant forcés de prendre le pli du Calvinisme : d'où le Gallicanisme d'Edmond Richer (1611 – La même année, Bérulle fonde nos Oratoriens anti-Jésuites, appui de Richelieu), le Cartésianisme (1637) et le Jansénisme (1654). La victoire sur le fond de la Réforme amène des formes imprévues ! D'ailleurs, on assiste à l'apostasie lamentable des princes luthériens durant la guerre de Trente Ans, tandis qu'un étranger, le Suédois Gustave Adolphe, doit prendre la tête de la résistance à la Réaction Jésuitique Austro-Bavaroise, le coup de grâce donné au monstre gothique étant laissé au "catholique" Richelieu.

• C'est donc bien sous le signe de la Réforme que vont se développer les Temps Modernes, quelles que soient les étiquettes. La première preuve en est que l'époque suivante, Puritaine, sera pour une bonne part le fait de disciples anglais du Théosophe allemand Böhme, et non pas de l'"Introduction à la vie dévote" (1608) de François de Sales !

N'est-il pas vrai qu'il n'y a **que l'Historisme qui vaille** ?

La Réforme ayant curé à fond l'égout païen du Vatican, et des Monarchies nationales étant fermement assises, des catholiques comme Descartes sont en droit de porter leur attention, plus sur la richesse accumulée par les docteurs Latins durant 600 ans que sur la perversion finale du Papisme. Ainsi, Descartes est émule de Saint Augustin et exhume la "preuve Ontologique" de Saint Anselme. Il est pourtant interdit dans sa doctrine par le Roi et le Parlement, et l'Université papiste de Louvain le condamne, pêle-mêle, avec Calvin et Jansénius...

N'oublions pas qu'en 1633 l'Inquisition peut obliger Galilée à abjurer à genoux, à l'âge de 70 ans.

N'oublions pas non plus que l'Anglicanisme, bien qu'ayant valu à Élisabeth d'être excommuniée par Rome, semble aux yeux de la Réforme n'avoir rompu que politiquement avec le Pape, et ne pratiquer qu'un catholicisme découplé du Saint Siège depuis Henry VIII (qui attaqua Luther en 1521, et promulgua la "Loi de Suprématie" de l'État sur l'Église en 1534).

•••

## **Idéalisme et Empirisme**

Il y a deux manières inverses de justifier la Religion ; elles correspondent aux deux piliers Classiques de la Religion : l'Idéalisme et l'Empirisme. En prenant pour base notre Tableau de la religion complète, on peut dire que chaque École l'aborde par un des deux bouts de la lorgnette : soit en partant de DIEU pour aller vers l'ICI-BAS, soit en partant de l'ICI-BAS pour aller vers DIEU. Dans le premier cas, le croyant se trouve muni d'un Microscope, et dans le second cas d'un Télescope.

- On dit que **l'Idéaliste** s'appuie sur un Postulat, un premier principe donné par l'Intuition, et que, partant de là, il DÉDUIT toute la richesse de la religion. On parle pour cela d'Apriorisme. En s'appuyant ainsi sur un fait intime, l'Idéalisme mettra à l'honneur la

## ***La Mentalité Religieuse***

Volonté, l'altruisme, la puissance de la société CIVILE, et donc de la masse des Manuels et des Ignorants (les LAÏCS)

- On dit de l'**Empiriste**, au contraire, qu'il s'appuie sur l'Expérience (d'où son nom) et, s'aidant de son Entendement nourri par ses sens, il INDUIT les vérités les plus abstraites de la religion. On parle pour cela d'Apostériorisme. En s'appuyant ainsi sur le conditionnement objectif, l'Empirisme mettra à l'honneur l'Intérêt, l'égoïsme légitime, la puissance de l'autorité POLITIQUE, et donc de l'élite des Intellectuels et des Savants (les CLERCS).

•••

- Reprenons.

Idéalisme et Empirisme sont les deux piliers Classiques de la religion parce qu'ils recueillent les fruits d'une Révolution Réformatrice de l'idée de Dieu pour éduquer l'Homme et cultiver la Nature selon cette idée purifiée de Dieu. Ainsi, après Luther et Calvin (la Réforme), Descartes (1628 : Règles), puis Locke (1670 : Essai), se présentent successivement pour diriger cette tâche de Bâisseurs.

La première affaire, base du reste, c'est de produire les "**PREUVES** de l'existence" du Dieu purifié ; en effet, on "croit" toujours d'abord au Dieu émancipé de certaines superstitions, et on en "prouve" l'existence ensuite. Remarquons bien ce fait. Ainsi, Descartes et Locke élèvent d'un degré la religion Latine devenue "parfaite" avec Duns Scot, et "purifient" respectivement la preuve "Ontologique" de Saint Anselme et la preuve "Cosmologique" de Thomas d'Aquin. Ceci veut dire qu'ils donnent une "qualité supérieure", l'un du Créateur latin, et l'autre de la Création latine.

- Quelques précisions encore.

C'est en deux temps que se trouve parcourue l'époque Classique du Cycle religieux : **d'abord** la phase Idéaliste, **ensuite** la phase Empiriste. Et l'on a successivement deux démarches inverses qui se complètent, et épuisent donc les possibilités offertes par la Révolution Réformatrice initiale.

Entre les deux phases, il y a toujours un **grand bouleversement** : par exemple, la Révolution Communale (1150) entre Anselme et Thomas ; la Révolution Puritaine (1650) entre Descartes et Locke.

Les appellations "Idéalisme" et "Empirisme" peuvent être trompeuses si on les comprend mal. En effet, des deux côtés on s'appuie sur une **Évidence** première, qu'on dit tirer d'une **Expérience** ! La différence est que Descartes fait primer l'expérience INTERNE sur l'expérience externe, tandis que Locke fait primer l'expérience EXTERNE sur l'expérience interne. D'ailleurs, l'Idéalisme et l'Empirisme revendiquent de la même manière le "composé" humain, la Personne comme union Âme-Corps, et la réalité des DEUX expériences distinctes (c'est pourquoi le Dictionnaire Philosophique de Moscou – 1939 – accuse Descartes et Locke ensemble de "dualisme" !). Quel est l'"idéalisme" commun des deux partis ? C'est que leur "évidence première" est également aprioriste, ne vaut absolument que dans la limite historique de la civilisation, du spiritualisme. Descartes insiste sur le fait que l'**Identité** de la Personne dans le TEMPS ne repose que sur l'Âme, le Corps étant divisible indéfiniment ; Locke insiste sur le fait que l'**Unité** de la Personne

## *La Mentalité Religieuse*

dans l'ESPACE ne se conçoit pas sans le Corps, l'Âme étant une "feuille de papier blanc", privée d'idées, sans grain à moudre sans les impressions des sens.

Il reste que l'Idéalisme et l'Empirisme, faisant état d'une Évidence première précise et nettement caractérisée, sous-entendent ensemble que la "nouvelle Révélation" est ACQUISE (celle de la Réforme dans le cas de Descartes et Locke), et qu'il n'est question que de la mettre en œuvre, soit en partant de la nouvelle image du Créateur, soit en partant de la nouvelle image de la Création. Aussi, le mystère du **Néant** en Dieu et le mystère du **Mal** en l'Homme ne peuvent entraver l'action de ces Bâtisseurs.

Notons enfin que la Révolution Protestante avait dû s'en tenir, en **Morale**, à l'Hégémonie des Mœurs sur le Droit (Calvin); et en **Physique** à l'Hégémonie de l'Astronomie sur la Médecine (Kepler). Dans la phase Classique – donc avant la Révolution Déiste de Kant –, on observe les deux temps suivants :

- Descartes : Mathématique et Médecine ;
- Locke : Logique et Droit.

•••

Les acteurs de la Religion Vivante – historique – n'eurent pas un regard Lucide sur leur propre œuvre. Ainsi, le fait qu'Idéalisme et Empirisme forment un couple de contraires identiques, contribuant chacun pour sa part à nourrir la phase Classique du cycle religieux, ne fut jamais admis sans arrière-pensées, une rivalité sourde se maintenant entre les deux courants.

J'en donne deux exemples, l'un chez les Catholiques, l'autre chez les Musulmans.

1- Chez les Catholiques, on a le problème des "**deux natures**" de **Dieu-le-Fils**. C'est l'histoire du Concile de Nicée (325) et de ses suites. Quel était le problème ? Le Fils est tout à la fois, et mystérieusement, vrai-Dieu et vrai-Homme.

- Il est vrai-Dieu, MAIS distinct du Père et de son Esprit, "seulement" Verbe.
- Il est vrai-Homme, MAIS distinct des Prophètes et des Héros grecs, "seulement" exempt du Péché, mourant comme n'importe qui ceci dit.

Bref, le Fils est indissolublement le **Messie** de Paul de Samosate (Antioche), une "apothéose" humaine (ou Élie "enlevé" au Ciel) ; et le **Logos** de Sabellius (Alexandrie), une "épiphany" divine.

Face à cela, les deux successeurs de Constantin sont divisés :

- **Constance**, à Constantinople, dit que le Fils est *SEMBLABLE* au Père. Constance est flanqué par un extrémiste "arien", Eusèbe de Nicomédie (Constance : 337-361).

- **Constant**, à Rome, dit que le Fils est *LE MÊME* que le Père. Constant est flanqué par un extrémiste "gnostique", Athanase (Constant : 337-350).

SEMBLABLE = homo-OIOUSOS ;

LE MÊME = homo-OOUSOS – différence "d'un iota" !

Les Semblablistes accusent leurs adversaires : Philosophes ! Courtisans !

Les Mêmistes accusent leurs adversaires : Juifs ! Séditieux !

## *La Mentalité Religieuse*

Quelle était la position Orthodoxe ? C'était celle du grand **Constantin** et de son théologien **Eusèbe de Césarée** : Jésus est "au-dessus" de tout homme ordinaire, mais le Verbe est "inférieur" (logiquement) au Père (et à son Esprit).

Or, que voyons-nous ? Les Latins, par un anachronisme incroyable, accusent Constantin et de Césarée... de "semi-arianisme" ! À la poubelle, le grand Constantin et Nicée ! C'est ne rien comprendre au **christianisme IMPÉRIAL**, et à tout ce que les Latins doivent aux Grecs. Bien évidemment que Constantin fut Iconoclaste ! Qu'aurait voulu dire le christianisme et sa victoire sur le jupitérianisme païen sans cela ? De plus, nous apprenons que Constant, ce débauché, est qualifié de "catholique" par les Latins, pour avoir soutenu Athanase, lequel n'a que 26 ans à Nicée, et sert les MOINES grecs, non point un quelconque "Pape" ! (Ce ne sera d'actualité que 400 ans plus tard ! Histoire !).

(Chose qui ne manque pas de sel : le Larousse de 1865 exalte les Ariens les plus furieux en en faisant les "protestants" de l'époque !)

**2-** Chez les Musulmans, on eut la querelle équivalente, à propos des "**deux natures**" **du CORAN**. C'est l'histoire du Coran "créé" ou "incrée".

- Coran CRÉÉ – **830** : AL-'ALLÂF (Abdul-Hudhail). Le calife est Al-Mamun. C'est l'École du Kalam, les Mutazilites, de BASRA (Coran "arabe").

- Coran INCRÉÉ (Coran Éternel ; sous le Trône de Dieu, la "Mère du Livre") – **850** : Ibn-HANBAL. Le calife est Al-Mutawakkil. C'est l'École des Salafis (Grands Anciens), les Sunnites (gens du Hadith), de KÛFA.

Ces deux Écoles n'ont toujours pas fait la paix ! Les "laïcards" tirent le Kalam à eux !

•••

• N'espérons surtout pas que le **Paganisme Intégral** dominant de notre temps puisse aider à éclairer ces vieux conflits ! Par exemple, Catholiques dégénérés et Orthodoxes dégénérés sont plus que jamais à couteaux tirés : de la Crète au golfe de Finlande, en passant par la Grèce, la Macédoine, la Yougoslavie, la Roumanie, l'Ukraine, la Biélorussie, tous les higoumènes sont prêts à se lever comme un seul homme contre l'institution du "Prix Charlemagne" d'Aix-la-Chapelle !

Ne comptons pas plus sur d'éventuelles flambées de **Panthéisme Intégral** pour cicatriser les plaies ; le problème les dépasse totalement.

• Mais nous avons, nous, à être clairs quand nous explorons Mentalité et Réalité Religieuses, à être conscients que nous adoptons, soit le cheminement Idéaliste, soit le cheminement Empiriste. Simple question de rigueur, qui ne change rien au fond.

**J'aborderai le tableau du Système d'Allah par le côté Idéaliste** : en partant du Mystère de Dieu pour rejoindre les Ténèbres d'Ici-bas. (Si quelqu'un veut entreprendre le chemin inverse, peut-être les remarques ci-dessus peuvent-elles l'aider).

**III*****Les vrais Fidèles :***

En arabe : Fidèles = Moumînim.

***Brûlé vos vaisseaux :***

Se rapporte au grec AGATHOCLE, qui brûle ses vaisseaux devant Carthage (-311). Ainsi, ce révolutionnaire de Syracuse (-359/-287) porte-t-il le théâtre de la guerre sous les murs de l'ennemi.

Tergiverser = tourner le dos (tergum = dos).

MARAT utilise cette expression à l'occasion de l'exécution de Louis Capet (21 janvier 1793).

***Hégémonie :***

La déclaration d'Hégémonie est Évolutionniste de fait, alors que le Monisme était implicitement Fixiste. On avoue maintenant qu'il faut Devenir en fait ce qu'on Est en droit, sans reculer éventuellement devant une Guerre Prolongée. On y est amené sans le vouloir ni le théoriser, parce que ce n'est plus contre le Matérialisme dominant qu'on se dresse, mais contre le danger menaçant le Spiritualisme déjà établi.

•••

***Dieu le veut !***

Cri qui résume toute la "Geste de Dieu par les Francs", commencée dans la Croisade décidée par Urbain II (Geste = Exploit).

***Rabattre un coin du voile (Lessing) :***

Je ne dis pas LEVER un coin du voile, parce que la Religion purifiée entraîne un approfondissement du Mystère de l'Esprit Absolu, et non l'inverse.

•••

***Conversion :***

Il ne s'agit évidemment pas d'un frisson du Moi n'engageant absolument à rien, qu'on trouve chez les Cléricaux païens, un Baptême ou une Circoncision pour adultes asociaux de la Laïcité ! La Conversion est une Renaissance totale d'un homme d'Église, membre de l'"Épouse" collective et militante du Créateur incarné.

## *La Mentalité Religieuse*

Saint Paul compare la Conversion à une “crucifixion” personnelle qui nous arrive : “Notre vieil homme asservi au péché a été crucifié” (Rom. 6 : 6). À la lettre, cependant, cela n’arrive qu’à l’élite avec une telle force.

•••

### **Réforme Révolutionnaire :**

Le quatrième temps de la Réalité Religieuse force la Théologie trop sûre d’elle-même à se régénérer par la Mystique, et la Mystique trop exaltée à régler ses négations fécondes pour les mettre au service de l’œuvre civilisatrice qui est à reprendre. Cela se ramène toujours, finalement, à se mettre audacieusement au service de la Masse populaire devenue plus exigeante en matière de Liberté bourgeoise, à découvrir sans trembler l’Inconséquence de ce qu’on tenait pour Vérité à l’étape précédente.

Entreprendre et mener à bien les Réformes révolutionnaires a toujours demandé des Inspirés Pugnaces de l’étoffe de Saint Paul, n’hésitant pas à dire : “Il faut des Hérésies”, sinon comment se ferait la sélection des Saints ! (I – Cor. 11 : 19).

### **Anti-Superstition :**

Il s’agit bien de la lutte imposée pratiquement, et non délibérée, contre la Superstition au sein du Dogme spiritualiste, et non contre ce Dogme même. N’empêche ! La Religion fut de fait amenée à dire et redire : la meilleure démonstration de l’existence de Dieu est d’en PURIFIER l’image que nous nous en faisons. Cela fait penser à Diogène qui, pour répondre à Zénon d’Élée niant la réalité du mouvement, se contenta de se mettre à marcher.

C’est **Kant** qui alla le plus loin pour prendre en compte toute l’expérience religieuse antérieure, en professant l’Anti-apriorisme dogmatique. C’est la Morale qui fonde la Foi et y mène, et non l’inverse, dit-il. On ne peut pas rigoureusement “démontrer” a priori l’existence de Dieu ; celle-ci est seulement une Supposition (hypothèse) nécessaire et certaine, comme condition de toute notre “expérience” concernant le vrai et le bien. “Dieu est la limite a priori de l’Ici-bas, où l’expérience est le guide de nos connaissances ; l’Au-delà en est la limite a posteriori” (1770).

### **Pascal :**

L’apologétique de Pascal ayant recours au calcul de Probabilités est reprise par lui de Pomponace (1462-1525), de l’école de Padoue (Averroès), lequel la tirait d’Alexandre d’Aphrodise (200), grand disciple d’Aristote.

C’est aussi simple que “Priez et vous croirez”... Il est trop facile d’en rire, prenons-y garde.

## **Dieu Perfectible**

Cet aspect de la Religion (mentalité et réalité tout à la fois) **se fait jour au terme de ses moindres “cycles”** : par exemple au terme de la Réforme, qui n’est que la phase initiale du cycle plus large du Déisme couvrant l’ensemble des Temps Modernes. Ce caractère Perfectible de la Religion lui est tellement inhérent – un trait constitutif – que,

## *La Mentalité Religieuse*

après avoir été longtemps principalement Objectif, marquant la religion comme malgré elle, il finit par être incorporé doctrinalement, d'une certaine manière, à l'apogée des Temps Modernes, à l'heure de la "Religion Parfaite", époque qui sera dominée par Kant (après 1760).

Examiner soigneusement le caractère Perfectible de la religion est un devoir majeur ; il n'en va pas moins que de l'avenir de Dieu !

•••

Tout le problème se résume dans l'analyse de l'Unité Contradictoire du SYSTÈME de Dieu et du CYCLE de Dieu.

- **Le Système** de Dieu nous est donné en arrêtant sa vie en une seule époque ; ainsi "immobilisée", la Religion vue au travers de l'époque s'offre à nous comme la lumière blanche, traversant un prisme, étalant dans l'espace ses "couleurs simples" dispersées, comme son ÊTRE dévoilé.

- **Le Cycle** de Dieu, lui, examine l'EXISTENCE de la Religion, son développement dans le temps qui prend précisément une forme de spirale, superposant des cycles et partant de la religion simple originelle pour aboutir à la religion pure finale.

Ces deux approches de la Religion sont évidemment indissociables puisque, de quelque point de vue où l'on se place, la religion est Une. Mais en insistant sur le caractère Perfectible de la Religion, donc la Chronologie de Dieu, il faut être averti du fait que tous les Théologiens ont toujours considéré **le Système de Dieu comme substantiel, et le Cycle de Dieu comme accidentel**. Même quand Rousseau, Helvétius et Kant incorporent doctrinalement la Perfectibilité de Dieu, ceci a une valeur principalement rétroactive : enfin, le Dieu de toujours est reconnu dans toute sa pureté. On avait toujours CRU cela aux étapes antérieures, or cette fois c'était VRAI, d'où l'audace permise de reconnaître la Perfectibilité formelle, mais aussi le fait que cette reconnaissance ne pourra plus servir à rien ! Que va devenir la religion devenue Parfaite ? Question redoutable qui ne tardera pas à se poser.

Si on y prête un peu d'attention, la même chose s'exprima à la même époque dans tous les domaines. Ainsi en biologie avec la Transformation des espèces professée par Lamarck. Et ainsi avec les "Droits Naturels" du Propriétaire et du Citoyen "reconnus" par l'Assemblée Nationale de 1789. Le "matérialisme historique" de Marx n'échappera pas réellement au schéma, lui qui dit : "La religion n'a pas d'histoire", et "les idées religieuses ne méritent pas un examen approfondi, il n'y a pas de Vérité éternelle, au 18<sup>ème</sup> siècle les idées chrétiennes cédèrent la place aux idées de Progrès" (Manifeste).

Une chose peut étonner : la Religion est fondée sur le drame du Temps (Création-Fin du Monde, Genèse-Apocalypse), le Cycle religieux se montre haché de réformes Révolutionnaires éclatantes, la Science du monde religieux en arrive à revendiquer l'Évolutionnisme physique et le Progrès moral, et la Théologie avoue finalement la Perfectibilité de Dieu ; et tout cela pourtant ne reste que formel ! La réponse est simple : **Chronologie n'est pas Histoire**. Les païens barbares, s'accrochant au fait que le Système de Dieu eut toujours l'hégémonie sur le Cycle de Dieu, auront la partie belle. Ainsi

## *La Mentalité Religieuse*

peut-on lire dans un Dictionnaire des Hérésies sorti de l'ancre obscurantiste du Vatican : "l'Église est dépositaire de la Vérité inaltérable, la doctrine de l'Église est Invariable, le cercle de l'erreur est achevé depuis longtemps, les hérésiarques novateurs n'ont fait que se répéter" (Guyot – 1857). Mais les grands profiteurs de la Barbarie Païenne, Comte et Proudhon, furent plus adroits, proscrivant tout l'Absolu d'une main, et mettant une majuscule de l'autre au mot Progrès !

•••

Nous savons qu'on peut dire de la Religion ce que Marx disait de son Communisme : "ce n'est pas un état, mais un processus" ; en ajoutant que ce processus revêt la forme d'un Cycle complet, de la religion simple à la religion pure. Précisons encore :

- La Religion Simple, tout entière mobilisée contre le Matérialisme, peut s'enfermer totalement dans le Système de Dieu qui est le sien, restant dans la plus grande Ignorance du Cycle de Dieu dans lequel elle s'engage inexorablement. À l'inverse, la Religion Pure se trouve toute pénétrée du Cycle de Dieu, précisément parce que celui-ci se trouve entièrement parcouru ; mais c'est pourquoi elle se trouve complètement dans l'Ignorance que son Système de Dieu "parfait" va très bientôt trembler sur ses bases.

- C'est que la Perfectibilité de la Religion n'a rien à voir avec le Progrès de Condorcet ! Elle signifie que plus la Mentalité-Réalité selon l'Esprit s'est perfectionnée, plus elle a intensifié son Dogmatisme. L'ironie de l'histoire veut que le Dogmatisme devenu Absolu s'accompagne du credo de la Tolérance ! Tel est le côté dramatique des "Lumières du 18<sup>ème</sup> siècle"...

- Que fut le moteur de la Perfectibilité de la religion ? Si l'on met de côté les racines sociales de l'affaire, deux choses se trouvent en relief. La première, c'est la rivalité alternative de Méthode des théologiens, que souligne en particulier l'opposition des Écoles Idéaliste et Empiriste. La seconde chose est le recours systématique à l'"allégorie" pour régénérer la religion : on dit que tel ou tel point vénéré par la tradition doit être compris selon l'esprit et non point selon la lettre.

- Le Perfectionnement de la religion s'est opéré par "bonds qualitatifs", donnant lieu à une Réforme Révolutionnaire. Ceci ne fut jamais voulu, mais "Nécessité fait Loi" ! Quand la religion établie, c'est-à-dire de Droit, se voyait confrontée au Fait d'un besoin de spiritualisme de degré supérieur, on laissa toujours les choses aller de mal en pis en haut lieu, jusqu'au krach spirituel. Alors le paganisme se trouvant à tous les coups passagèrement dominant, un sursaut avait lieu, brisant l'Antagonisme et surmontant la crise dans le même mouvement, par la proclamation de l'Hégémonie religieuse dans des termes considérés comme tout "naturels", mais qui auraient paru "invraisemblables" la veille encore.

طالب دکتوری – mars 2004

# **Deux Révolutions Totales**



# La Religion :

## Racine de la Civilisation

### Origine du Temps<sup>5</sup>

Le point fondamental auquel il faut s'accrocher est que la Civilisation nécessita à sa racine la Religion.

Ensuite intervient le fait que l'homme civilisé se doit de proclamer que le règne de l'Esprit existe "depuis que le Monde est monde", du fait qu'il est Intelligible ; et connu comme tel "depuis que l'Homme est l'homme", du fait qu'il est Intelligent.

La Religion soulève donc simultanément deux problèmes distincts : celui du Monde, ou de la Création, qui concerne Dieu ; et celui de l'Homme, ou de la Révélation, qui Nous concerne.

• **La Création** n'est admissible, religieusement, qu'empreinte de Matière, sinon la Créature s'identifierait au Créateur, resterait "en puissance", dans l'Idée de Dieu, sans encore donner lieu à "l'acte" créateur, au FIAT = SOIT ! (Gen. 1 : 3). Mais la Matière ne peut que figurer le Non-être du Monde, sa dépendance essentielle de l'Esprit absolu. Or, la Création donne immédiatement l'occasion à une Faction de créatures spirituelles de vouloir ériger le non-être Matériel au rang de Substance même de la Réalité ; c'est la Rébellion menée par l'Adversaire, SATAN (שָׂטָן). La Création, à son origine même, est donc un enjeu ANTI-MATÉRIALISTE. Ceci peut encore être interprété comme une Révolte du Tohu-bohu précédant le Fiat, en refus de la Création, y voyant une **Révolution totale** inadmissible dans un ordre "éternel" revenant au règne de la Matière.

L'exemple cité ici est pris dans l'Ancien Testament des chrétiens. Il n'est pas exceptionnel. Au contraire, il n'est aucune forme de la Religion qui ne fasse état, à sa base, d'une telle Révolution totale anti-Matérialiste. Hésiode, le premier en Occident, montra que le règne de Zeus ne put s'établir qu'en terrassant les Titans, adversaires de la formation du Cosmos. Etc.

• **La Révélation**, indissociable de la Création, se situe cependant dans un autre registre. Il s'agit de la communication à l'Humanité, à sa naissance même, du Dogme indiscutable de la souveraineté de droit de l'Esprit sur la Réalité entière, étant tenu pour acquis que le Mythe selon lequel la Matière serait la Substance de ladite Réalité est totalement inavouable, ne pouvant correspondre qu'à un culte absurde du Néant même. Mais les révélations historiques concrètes, datées et localisées précisément, avec le bouleversement connu du monde qu'elles ont déclenché, et qui nous affectent directement, ne sont pas contemporaines d'Adam, de Noé, ou même de Moïse. Quand on parle sérieusement de révélations religieuses, avec l'émotion violente de la civilisation qui leur est immédiatement attachée, c'est à Hésiode, Confucius, Bouddha, Jésus-Christ et

<sup>5</sup> Les titres de chapitres ainsi que les sous-titres sont de l'édition. (nde)

## *La Mentalité Religieuse*

Mahomet, et à leur époque, que nous sommes renvoyés. (Pour ce qui en dérivait en Europe occidentale, on peut citer Boniface, Luther, Milton, Anderson, Kant). Or, la Révélation se présente dans tous les cas avec la plus grande ambiguïté aux yeux de ceux-là mêmes qu'elle illumine :

- D'un côté, les Apôtres et disciples de la Révélation mènent à bien une véritable **Révolution Réformatrice** de la religion, payée par le sang des Martyrs et qui renouvelle la face de la civilisation ;

- D'un autre côté, ils soutiennent mordicus la version inverse, qu'il ne s'agit que d'une **Réforme Révolutionnaire**. Deux prétextes sont invoqués en faveur de cette thèse. Le premier prétexte allègue l'acquis de la Révolution Totale opérée à l'origine, lors du franchissement du seuil qui sépare l'Éternité du Temps, dont furent informés nos premiers parents. Le second prétexte est que les Croyants furent provoqués à la Révolution par l'Apostasie du clergé établi ; une Réforme "aurait dû" suffire.

Tous les faits de la Révélation vivante confirment l'ambiguïté que nous signalons. Exemples : les adeptes grecs de Zeus déclaraient avoir été éduqués en matière de religion par les prêtres égyptiens offrant des sacrifices au dieu Horus à tête d'épervier ! Les premiers chrétiens prétendaient être le "vrai Israël", bien que les juifs voulussent que "le sang des boucs et des taureaux, et la cendre d'une vache dont on asperge ceux qui ont contracté quelque souillure, sanctifie et procurent du moins la pureté du corps" (Hébreux 9 : 13) ! Les disciples de Luther et Calvin ne se sont jamais dits que Protestants ou Réformés. Etc.

Comment s'y retrouver dans cette contradiction entre les actes de la Religion et le discours des religieux ? Pourquoi l'Évangile soutient-il : "Je ne suis pas venu pour abolir la Torah et les Prophètes, mais pour les accomplir" ? (Ceci ne convainc d'ailleurs jamais les chefs de la synagogue !). La raison en est le caractère inévitablement Dogmatique de la religion : l'Esprit est la Substance du réel, la Matière ne peut y advenir qu'au titre d'Accident, marquant que le Monde n'est que De-dieu. Par suite, toutes les Révolutions Réformatrices consécutives à la Révélation que nécessite la lutte ANTI-PAÏENNE, et qui scandent la Chronologie religieuse, sont mesurées à l'aune de la Révolution Totale liée à la Création dont le caractère est ANTI-MATÉRIALISTE, et qui se rapporte à l'Origine du temps.

Les preuves abondent qui appuient cette analyse. Les Chrétiens accusèrent, sous le nom de Païens, les adeptes de Jupiter de Matérialisme : "leurs statues sont des Idoles, dont les démons se servent pour tromper les hommes". Les Protestants accusèrent les Catholiques du même nom de Païens pour dénoncer leur Matérialisme : la Messe-sacrifice, le culte de la Vierge et des Saints, les Reliques, l'eau bénite... manifestent leur Idolâtrie. De nos jours les Musulmans se soulèvent en accusant le "matérialisme occidental".

•••

## Deux Traditions

Pourtant, l'Anti-matérialisme et l'Anti-paganisme sont deux choses bien différentes ! (L'Anti-paganisme correspond, dans la table à double entrée, à III-4 : Anti-superstition).

**Les Païens** sont des Spiritualistes, et non pas des Matérialistes. Cependant, ces spiritualistes sont Dégénérés, et cela n'en fait pas pour autant des Matérialistes. Les Païens ont été Croyants, et ils appartiennent à "l'histoire de Dieu", à la Chronologie de la Religion, même dans leur dégénérescence, se contentant d'intervertir les rôles de Dieu et de Satan.

**Le Matérialisme** n'appartient pas à la Chronologie de la Religion ; il se situe, dans l'esprit des Croyants, à l'Origine de cette Chronologie, à son "point zéro", sur le seuil du temps, où le Mal (la Faute Heureuse) fut introduit dans la Création et, en fait, avec nos premiers parents. Kant est très frappé par ce caractère Extra-chronologique du Matérialisme, au point de commencer sa "Religion" d'avril 1792 en parlant de cela : "Que le monde soit mauvais, c'est une plainte **aussi vieille que l'histoire**. Tous laissent le monde commencer par le Bien, mais ce bonheur, ils **le font aussitôt (au même instant) disparaître comme un songe**, et c'est la chute dans le Mal, si bien que maintenant nous vivons dans les derniers temps ; mais **ce Maintenant est aussi vieux que l'histoire**". Ainsi le Matérialisme est un **SONGE** du Spiritualisme, expliquant le "penchant au mal" qui marque notre NATURE Ici-bas et l'inévitabilité des réprouvés dans l'Au-delà, donc ce qui est attaché au Temps "du début à la fin" (si Dieu le veut, évidemment ; mais que le Temps puisse cesser nous est, à nous, inimaginable, et à la limite de l'inadmissible ; en arrivant à ce point, les Théologiens ou bien disent : "Dieu peut tout, sauf se contredire", c'est-à-dire abolir la Création ; ou bien désavouent leurs écrits comme n'étant rien que "de la litière pour les écuries", comme fit Thomas d'Aquin écrasé par le Mystère ultime).

Il y a donc **DEUX Traditions complètement distinctes** qui soutiennent la Religion : l'une Anti-matérialiste et l'autre Anti-païenne. Mais la Religion ne fait pas du tout clairement la différence entre ces deux Traditions, l'une relevant de la Création au "principe" du Temps, et l'autre relevant de la Révélation "dans" le Temps. Le point de contact entre ces deux traditions, c'est le problème du Mal. Le côté hétérogène de ces deux traditions, c'est que la première figure dans l'"Ancien Testament" de la Religion, et la seconde dans son "Nouveau Testament" (cette appellation catholique ne doit pas nous tromper : dans toute forme de la Religion on a la même chose sans les mêmes noms).

Il n'est pas question de "reprocher" à la religion Vivante de s'être chargée de deux Traditions et de les avoir mal distinguées. Le Dogme de l'Esprit l'exige ; de même que le Temps "participant" de l'Éternité qui lui est néanmoins "étrangère" ; et du fait de la Morale qui veut un Bien seulement Relatif au monde, tandis que le Bien Absolu doit être "par ailleurs" amoral. Avec ces difficultés, la religion Vivante s'en sortait admirablement au bout du compte !

Comment le Matérialisme et l'Anti-matérialisme, qui n'avaient rien à faire en un sens dans la Religion proprement dite, chronologique, étaient pourtant partout présents ?

## *La Mentalité Religieuse*

**1-** Il y avait le “songe” de l’Origine : il s’en est fallu de peu que l’on ait eu une Création placée sous le signe de la Matière, et non de l’Esprit. Et l’Ancien Testament en témoigne. Cela s’est passé “au début”, lors de la Création, et les Hommes n’étaient pas encore réellement en cause. Ce n’est que le “dernier” jour de Travail de Dieu qu’il créa les hommes, dans la Genèse. Dans le Coran, Iblis (Satan) refuse de s’incliner devant Adam.

**2-** La Religion traîne son Ancien Testament **tout au long de son histoire**, et elle ne le met pas au placard ! Qu’est-ce que les chrétiens ont plus médité que la Genèse ? Cette Origine est ce qu’il y a de plus grandiose : pourquoi et comment y eut-il le Temps, le Monde ; pourquoi l’Esprit et le Bien sont ce qui compte ?...

**3- Dans les Révolutions Réformatrices**, où il faut vaincre le Paganisme dominant, c’est la menace que la Création tombe dans le Tohu-bohu matérialiste, que Dieu interdit lui-même à l’origine, qui semble planer et contre laquelle le Croyant se sent le devoir de se soulever, sinon Dieu, cette fois, laisserait faire.

D’ailleurs, **les Païens**, qui ne sont que des Croyants Dégénérés, **semblent “à long terme” n’aspirer qu’à cela**. Exemples : Hitler se prend ridiculement pour un Roi Assyrien, mais Roosevelt ne peut voir dans le “racisme” (Volkisme) nazi qu’une idéologie de **Nègre** matérialiste avec, “en plus”, la puissance de la civilisation retournée contre la Religion. De même, Roosevelt se prend ridiculement pour un Pharaon Égyptien, mais Hitler ne peut voir dans le “cosmopolitisme” démon-crate qu’une idéologie de **Juif** errant matérialiste avec, “en plus”, la puissance de la civilisation retournée contre la Religion.

**4-** Dans l’Au-delà, sous prétexte qu’il n’est guère concevable que le Temps prenne fin, **les Damnés ne désespèrent pas** de prendre leur Revanche un jour ou l’autre, dans une Contre-révolution Totale.

•••

Ce qui complique tout, dans cette affaire de la Perfectibilité de la Religion, est la chose suivante : la confusion inévitable entre l’Anti-**paganisme** et l’Anti-**superstition** (c’est le complément de la confusion entre les Matérialismes “à l’Origine” du Temps et “Dans” le Temps).

- Le Matérialisme est absolument étranger à l’Éternité (à Dieu) ; mais il ne se situe (comme hypothèse aussitôt écartée) qu’à l’INSTANT sans durée qu’est l’origine du Temps, et non pas comme MOMENT réel de ce Temps.

- De manière analogue, le Paganisme n’entre dans l’histoire de la Religion que comme un HASARD malencontreux ; tandis que la Superstition y figure comme une NÉCESSITÉ constitutive. Démêlons un peu cela.

- Périodiquement, des Croyants sont amenés à se soulever contre le Paganisme devenu dominant, c’est-à-dire contre la forme très particulière de la Religion de l’étape précédente, qui se montre frappée d’une dégénérescence également très particulière. Ce Paganisme est spontanément rattaché par les Croyants au défi originel du Matérialisme de principe

## *La Mentalité Religieuse*

contre le Spiritualisme de principe. Les Croyants se posent donc de fait comme Révolutionnaires, ayant même à l'esprit la **Révolution Totale** de l'origine. L'on est alors angoissé par l'idée d'une "fin du monde" imminente, devant se déclarer Ici-bas, ce qui met les "tristes" **Adventistes** en dissidence vis-à-vis de l'ordre officiel établi. L'attitude révolutionnaire est pensée sur le mode Réactionnaire : toute la Tradition religieuse ne fut jamais que d'origine "humaine", perversion de la religion Primitive à laquelle il faut revenir.

- Une fois que la crise de la Religion se trouve surmontée, les Croyants l'envisagent d'une façon complètement opposée : le Spiritualisme de principe a été sauvé, le Paganisme dominant ne fut qu'un "accident de parcours". Le chrétien, par exemple, "oublie" que les Grecs furent Idolâtres, et fait état du "divin Platon", déjà chrétien chez les jupitériens. La "fin du monde" n'est pas abolie, mais elle n'est plus imminente et sera finale ; elle ne sera pas le fait de l'excès du Mal, mais de la surabondance du Bien ; elle se déclarera non plus sous l'action des Méchants d'Ici-bas, mais sous celle des Bienheureux de l'Au-delà, conformément à la mentalité "joyeuse" des **Pentecôtistes**. La tourmente qu'on vient de traverser est vue comme une Réforme, avec même le caractère de **Réforme Stricte** (n'ayant rien de Révolutionnaire). La Superstition qui "défigurait" la Religion a été vaincue. C'est le même discours que celui disant : "si on avait écouté Turgot, il n'y aurait pas eu besoin de prendre la Bastille". Et aussi : le Krach économique est un dérapage de la Prospérité ; la Guerre est une bavure de la Paix ; la folie est un accroc du normal. Les pacifistes entretiennent le précepte d'Alexandre : la Plume doit dominer l'Épée. Un jour, cependant, on verra que le stylo à bille est valet du bombardier, et qu'il faut passer à autre chose : briser la Plume pour abolir l'Épée.

- La vérité **historique** découvre que la Religion est Perfectible parce que menant le Dogme spiritualiste de sa forme Simple à sa forme Pure ; que les Superstitions vaincues dans ce processus sont les Inconséquences de la Religion ; que si l'on sort du carcan Éternité-Temps, l'Histoire religieuse ne montre ni Révolution Totale ni Réforme Stricte, mais d'inévitables **Révolutions Réformatrices** dans la forme, qui ne sont que des **Réformes Révolutionnaires** sur le fond : chaque forme et étape de la Religion est neuve, originale, mais ne fait que perfectionner le spiritualisme ; il y a Révolution vis-à-vis du Paganisme accidentellement dominant, mais Réforme vis-à-vis d'un état "dépassé" de la Religion. C'est ainsi que l'on a :

- 1- Dieu comme Maître, qui Forme le monde, sous le signe du Beau ;
- 2- Dieu comme Père, qui Engendre le monde, sous le signe de la Bonté ;
- 3- Dieu comme Auteur, qui Crée le monde, sous le signe du Vrai. (La Création au sens strict, d'un Temps vraiment perpétuel et d'un Espace vraiment illimité, à partir d'un vrai Néant, ne se trouve en effet qu'à la fin, avec la religion Parfaite, le Déisme).

•••

## Quel est l'avenir de la Religion ?

Quel est l'avenir de la Religion ? C'est à cette question que toutes nos analyses veulent finalement répondre.

Rappelons sur quoi reposait son passé :

**1-** Il y a le "songe" d'une Révolution Totale Anti-matérialiste ;

**2-** Puis il y a la carrière Chronologique de la religion, scandée de :

- Révolutions Réformatrices anti-Païennes, qui se résolvent en
- Réformes Révolutionnaires anti-Superstition.

**3-** Ceci visant l'"idéal" de la Religion Parfaite, dont la tâche se réduirait à une Propagande planétaire générale.

Or, un point est décisif dans ce passé de la Religion : son "idéal" de religion Pure fut effectivement atteint !

Il le fut **théoriquement**, pour l'essentiel, en Europe à l'apogée Moderne, avec **Kant** et sa "révolution copernicienne" (1775), la Foi se donnant comme le couronnement libre de la Morale de l'"Impératif catégorique", confortée par une Physique supposant légitimement l'Harmonie dynamique de la Nature. Avec cela, tandis qu'il n'y a plus à admettre aucun "miracle" Ici-bas, tous les faits "démontrés" peuvent aussi bien être reconnus comme "miraculeux". Dans l'Au-delà enfin, non seulement les "anges" sont évacués, mais le chœur des Saints n'a plus à "intercéder" directement pour notre Humanité, tout son travail intellectuel étant consacré à faire dépérir la matérialité de la Nature.

De plus, **pratiquement**, la **Révolution** Française fut le "banc d'essai" du Déisme : en 1790, par la Constitution Civile du Clergé (Sieyès) ; en 1794, par le Culte de l'Être Suprême (Robespierre) ; et en 1801, par le Concordat (Napoléon).

•••

Ceci nous amène à porter la plus grande attention au fait suivant : la Grande Révolution fut aussi le théâtre des **Grandes Manœuvres du Paganisme Intégral**, l'entraînement préparatoire à l'assaut général lancé un tiers de siècle plus tard contre la Religion en tant que telle. C'est ainsi que la Constitution Civile fut sapée à fond par le parti des Feuillants dirigé par Mirabeau ; l'Être Suprême de même, par les Girondins de Condorcet ; et le Concordat par les Idéologues de Benjamin Constant.

On peut noter que les plus grands ennemis de la religion Moderne et du Déisme ne sont pas tant le Pape et ses Chouans que le tandem Anglo-tsariste. Or, le tsar Alexandre I<sup>er</sup> avait eu le projet d'adopter le Calendrier Républicain, et l'Angleterre n'entendait pas recevoir de leçons en matière de Révolution. Mais à Londres, on en était resté à 1688, avec une religion Maçonnique inconséquente : Royauté, Chambre des Pairs, façade conservée de l'Anglicanisme comme religion d'État (c'est l'Union Américaine qui adoptera pleinement la "religion de Noé").

## *La Mentalité Religieuse*

En France donc, ce sont les Arrivistes de 1789, les “Ci-après”, qui mineront constamment la Révolution et le Déisme. Cette poignée de Haut placés est cependant présente partout : dans le Négoce, la Banque, l’Administration et l’Armée ; elle arbore la cocarde tricolore et sait “prendre le vent” en toute circonstance. Ce sont avant tout des Spéculateurs et des Aventuriers : les premiers jouent sur les Assignats, se gavent de Biens Nationaux et se font Munitionnaires ; les autres intriguent pour la Légion d’Honneur, les Titres Impériaux et Majorats, les Grands Offices et Préfectures. Les deux factions ne veulent ni régime Constitutionnel pur, ni démocratie Citoyenne, ni démocratie Propriétaire ; seul un régime de Coterie et de Combine leur convient : les “droits de l’homme Taré” devant être consacrés comme Naturels.

Tel est le fumier d’où sortira la Grande Apostasie païenne : nos Pasteurs renégats qui pontifient sans relâche : “rendez aux Puissants ce qui revient au Peuple, et au Diable ce qui revient à Dieu” ; tandis que le troupeau des Fidèles déserte les temples pour se disputer la drogue de mille officines Occultistes.

•••

## Questions

Le Dogme spiritualiste veut que la Réalité se trouve sous l’empire de l’Esprit “depuis toujours et pour toujours”. Ceci se trouve en défaut :

**1-** D’abord par le fait récent et aisément vérifiable que la religion Parfaite fut connue dans le dernier tiers du 18<sup>ème</sup> siècle, et tenta même de s’établir autour de 1800. Le règne de l’Esprit pouvait-il donc **cesser avant la fin des temps** ?

**2-** Ensuite, abstraction faite des “Anciens Testaments” qui préfacent toutes les Révélations de la religion, l’origine concrète de la religion Vivante ne remonte pas plus haut que 25 siècles en arrière, avec la Civilisation proprement dite, en Grèce et en Chine. N’est-ce pas depuis ce temps seulement qu’on eut Foi/Raison, Philosophie/Science, Logique/Mathématique, Art/Mystique, Propriété/Citoyenneté, Ménage/Entreprise, État/Marché, Individu/Genre humain ? Le règne de l’Esprit **ne commença-t-il donc pas avec l’origine du Temps** ?

Sans qu’on n’y prenne garde, poser ainsi la question comporte un piège. Lequel ? C’est que nous trouvons la Religion en défaut relativement à sa durée dans le Temps ! Cela ne peut aller, pour la bonne raison que l’idée du Temps, couplée nécessairement avec l’idée d’Éternité, est solidaire de la civilisation religieuse. En appeler donc au Temps pour malmener la religion ne peut donc venir que d’un esprit religieux, qui s’accuse par-là même directement et doit aussitôt se rétracter...

## *La Mentalité Religieuse*

De deux choses l'une :

- Ou bien la Religion n'a concerné qu'**un morceau du Temps** (et même un morceau minuscule, infime, en ne considérant encore que le passé et sans mettre l'avenir dans la balance !) ; et alors on doit en conclure qu'elle n'avait qu'une réalité **Subjective**, qu'elle fut l'œuvre de l'imagination des hommes, une illusion fondée sur la crédulité de la masse des fidèles et la rouerie des prêtres. Triste conclusion pour un esprit religieux !

- Ou bien le règne de l'Esprit eut un fondement **Objectif**, à voir avec la Perpétuité du temps, et par suite **avec l'Éternité** (pour qui la perpétuité n'est pas même un instant) ; et alors les Croyants historiques, ceux de la brève religion Vivante, se trouvent disqualifiés, dépourvus de tout moyen pour en rendre compte, contraints à l'humilité vis-à-vis de "plus religieux" qu'eux en quelque sorte. Quelle vexation pour un esprit religieux ! Et que peut vouloir dire "plus que religieux" ? Où irait-on pêcher cette espèce de Croyants dont le monde n'a jamais entendu parler ?

Comment sortir de ce dilemme ?

•••

## **Issue**

Effectivement, nous ne trouvons aucun point d'appui : ni dans la civilisation religieuse, ni dans la barbarie païenne qui lui fit suite jusqu'à présent.

Avant tout il faut être clair en ce qui concerne **l'ennemi** : la Secte dominante du Paganisme Intégral qui, tel Protée, change de forme à volonté. Ce sont les faux Libres-penseurs comtistes et les Cléricaux proudhoniens ; les Cyniques et les Occultistes ; les faux Humanistes, vrais francs-maçons dégénérés de la Démon-cratie, et les Racistes du nazisme.

Face à cette Domination forcenée planétaire (onusienne), la religion persécutée se trouve acculée, d'une part dans le Millénarisme, d'autre part dans le Panthéisme de combat. L'Islam vivant, qui fait trembler la Caste Barbare, avec l'éveil de son milliard de fidèles, ne doit pas faire illusion, ses faiblesses sont graves. Depuis 1840, avec l'Égyptien Méhmet Ali et le Perse Mirza Mohamed (le Bâb), il se lève par vagues successives pour trouver son Luther, c'est-à-dire pour engendrer sur son propre fond un Déisme Moderne ; en vain ! Le Paganisme dominant, qui l'accuse de refuser la "modernité", lui INTERDIT la chose absolument, et par le fer et le feu à la moindre velléité. C'est le Diktat du Cléricalisme, mâtiné d'occultisme, qu'on veut lui imposer ; et pour ce faire, on bat le rappel dans le monde musulman afin d'y recruter des mercenaires Libres-penseurs et Cyniques. Diviser pour Régner ! Bref, l'Islam vivant si puissant virtuellement, ne possède pas un centimètre carré de Terre d'Islam (Dar al-Islam) ! Et avant même de s'être Modernisé de façon Orthodoxe Parfaite, il est contraint de découvrir un Panthéisme et un Millénarisme de forme Intégrale, qui le mettent sur la Défensive stratégique et le poussent à la Marginalisation. Voilà donc où en sont tous nos **amis**, si on ne craint pas de regarder la réalité en face.

## *La Mentalité Religieuse*

Trouver une issue, c'est connaître la domination païenne, mais ne rien y rechercher qui concerne le problème. De même, le panthéisme n'offre aucun élément permettant de surmonter la Crise Générale de la Religion. Que nous proposaient en 1840 Pierre Leroux et Auguste Blanqui ? Leroux, spéculatif, prêchait la spiritualisation complète de la Métempsychose des premiers Grecs : la "réexistence en l'humanité", sans aucun souvenir possible des vies antérieures. Blanqui, sensualiste, aboutit à quelque chose d'analogue, certifiant que nous avons dans l'univers illimité nécessairement des Sosies parfaits, des "Ménechmes" (l'Éternité par les Astres). Que pouvons-nous faire de ces fantaisies sincères et hardies ? Ce n'est pas avec des rêveries qu'on renversera le trône du Grand-Lama du Vatican, qu'on fera taire ses obscénités du genre : "la nécessaire nouvelle évangélisation catholique ne saurait être confondue avec le prosélytisme" (Jean-Paul II : "L'Église en Europe" – juin 2003).

•••

La solution de la Crise Générale de la Religion (y compris l'Athéisme) demande de revenir au dilemme que nous avons rencontré, mais en retournant les données qui menaient à une impasse. Il faut dire aux héritiers de la religion Vivante :

- Force est de reconnaître que le règne de l'Esprit comme tel n'a concerné qu'un morceau du Temps, mais cela ne met pas du tout en cause son fondement **Objectif**, sa validité vis-à-vis même de l'Éternité !

- À condition que les Croyants classiques, orthodoxes, y compris les adeptes de la religion parfaite, Déiste, acceptent de remettre en cause leur équipement **Subjectif** par une **Réforme Totale**, ils se feront les seuls vrais soldats de Dieu, perpétuant le BON DÉPÔT impérissable de l'ancienne religion Vivante par ailleurs révolue ; à la façon de Saint Paul, haï par le Sanhédrin, sacrifié par Rome, et bravant les assassins de la secte judaïsante de Jérusalem, Paul qui prêche "SON Évangile", se fait héroïque "Apôtre des GENTILS" et par suite véritable bâtisseur de l'Église catholique.

•••

### Paul : à Timothée et Tite

"Tu sais que tous ceux d'Asie m'ont lâché. Et à mon premier procès, personne ne m'a soutenu.

Sache-le bien : dans les derniers jours, il y aura une période pénible : les hommes deviendront ennemis des bons et n'auront de la pitié que les dehors. Tous ceux qui voudront vivre pieusement en Jésus-Christ auront à subir la persécution.

Tu es un bon soldat de Jésus-Christ, souffre avec moi. Ce n'est pas un esprit de timidité que Dieu nous a départi.

Évite les disputes concernant la Torah ; elles sont inutiles et vaines. Par la vertu du Saint-Esprit qui habite en nous, CONSERVE LE BON DÉPÔT DE JÉSUS-CHRIST."

•••

Reprenons.

**1-** Le fait que la page de la religion Vivante orthodoxe **est tournée depuis 200 ans** n'est guère difficile à admettre, et à prouver dès que l'on a consenti à l'admettre. La "crise des vocations" au Cléricalisme païen ne doit pas étonner, même si la réaction "intégriste" donne un alibi en or au "modernisme" officiel, alors que ce dernier remplit sa vraie mission dictée par la Caste barbare au pouvoir : étouffer dans l'œuf toute résurgence de Panthéisme qualifié de "fanatisme", et toute expression de Millénarisme dans la chasse aux "sectes". Le Pape de la bondieuserie, champion de la "Repentance" et "canoniseur" à jet continu, n'est pas près d'annistier Félicité de Lamennais !

**2-** Ce qui doit être précisé est le point suivant : de même que la religion Vivante a pris fin, de même elle eut **un début relativement récent** dans l'histoire humaine. En principe, il suffirait de rappeler aux Croyants que ce n'est pas Isaïe qui fit la révolution chrétienne, mais bien Jésus-Christ, que ce ne fut pas Abraham qui fit la révolution musulmane, mais bien Mahomet, et ainsi de suite.

Mais il faut aller plus loin, et replacer carrément tous les "Anciens Testaments" à la place qui leur revient. L'adhésion au Dogme de **l'hégémonie de l'Esprit sur la Réalité** (depuis l'Au-delà de l'au-delà jusqu'en Ici-bas) fut **la chose la plus difficile du monde à concevoir pour l'homme "Naturel"**, porté au contraire totalement dans le sens INVERSE : vers le Mythe de l'hégémonie de la Matière. Ceci "dépassé l'entendement" du Croyant classique (et même du Païen dominant actuel, qui n'est, rappelons-le toujours, qu'un croyant putréfié). Or, réciproquement, une fois le Dogme de l'Esprit-roi admis, on a ce qu'on appelait autrefois **l'homme "Policé"** – qui se dit plus tard "Civilisé" –, **pour lequel l'homme "Naturel" est la chose la plus difficile du monde à concevoir.** Entendons-nous bien sur ce point : pour l'homme Policé, l'homme Naturel "aurait pu" exister, mais alors **il n'y aurait pas eu** de Création ! Et il "pourrait" exister, mais alors **il n'y aurait plus** de Création. Bref, si le Mythe de l'hégémonie de la Matière sur la Réalité devait être admis, la Réalité ne pourrait se concevoir que comme Chaos, quasi-néant, sinon Néant même, au point qu'il n'y aurait même pas de Matière au sens que le civilisé donne à ce mot !

Quelle est l'issue possible de ce labyrinthe crétois où nous a fourré l'analyse de la Religion ? "L'homme Naturel" a-t-il existé, oui ou non ? C'est bien l'homme du monde religieux qui a créé cette expression ; où est-il allé la pêcher, et quel sens exact lui donna-t-il ? L'homme Naturel, c'est ce à quoi l'Antiquité faisait allusion en parlant de "Grecs et Barbares", et ce à quoi on fit allusion en parlant d'"Européens et Sauvages". Ce n'était donc pas une fiction, un homme "impossible", mais un fait, quoique "anormal" aux yeux de la civilisation religieuse. Mais accusait-on pour autant ces Barbares et Sauvages de professer le Mythe de l'hégémonie de la Matière ? Oui et non ! Comment cela, oui et non ; n'est-ce pas l'un ou l'autre ? Le Croyant est perturbé par l'existence d'hommes Naturels.

## *La Mentalité Religieuse*

Nous sommes dans un Présent pris dans le Temps, et **IL Y A** des “peuples sans lois”, comme si nous étions, soit au Début du monde, soit à la Fin du monde ! Lors des Invasions Barbares, autour de 400, le chrétien Prudence dit : “Comme l’homme est supérieur aux animaux, de même les Romains chrétiens sont supérieurs aux Barbares idolâtres”. Et Synésius : les Germains sont rebelles à toute assimilation civilisée. Devant le danger barbare, Jérôme dit : “Ce sont nos péchés qui font la force des Barbares. Nous déplaisons tant à Dieu que la rage des Barbares est l’instrument de sa colère à notre endroit”. Après le passage de la vague Vandale en Espagne, Orose dit : Dieu a toléré les invasions pour mettre ces peuples au contact du monde catholique qui les convertira. Et Augustin, qui inclinait à croire à la fin de Rome et du monde quelques années plus tôt, dit alors : l’un des signes de la fin du monde annoncée par l’Évangile est loin d’être encore réalisé : la conversion des barbares au Christ. La menace est devenue une chance, la crainte espérance.

•••

Que sont donc les hommes Naturels, dont l’existence réelle doit être reconnue, pour la Religion (qu’elle fleurisse ou dépérisse) ? Sont-ils effectivement Matérialistes ? La question n’est pas posée clairement de cette façon. Mais objectivement (inconsciemment), la Religion voit l’homme Naturel Matérialiste en puissance, mais nullement en acte. Concrètement :

- En aucune façon les Croyants ne voient les Sauvages comme des Païens (comme des Croyants dégénérés, qu’ils découvrent exclusivement dans leurs propres rangs. Salvien disait : le parjure chez le Franc est-il aussi criminel que chez le Romain ? Le Franc pense que le parjure est normal, et se parjure au nom d’une idole qui n’est qu’un démon ; le vrai crime est celui du Romain, qui trahit sa propre doctrine, et qui se parjure en se donnant pour un sectateur du Christ).

- Tant qu’il y a des hommes, hier comme demain, ce ne peuvent être que des Spiritualistes, virtuels ou effectifs, sains ou malades.

- Les communautés d’hommes Naturels doivent être regardées de la même manière que les enfants d’une famille Civilisée : ils demandent à être éduqués, et on peut les élever bien ou mal. Le fait que les peuples-enfants comprennent des ADULTES-enfants ne pose pas problème (là est la faille).

Voyons comment Croyants et Païens abordent les peuples-enfants, point sur lequel ils sont d’accord, mais qu’ils traitent différemment.

### **1- CROYANTS**

- **L’Idéaliste** déclare que, au nom de la FOI, les sauvages doivent être convertis à la Religion, qui les ouvrira à la Science.

- **L’Empiriste** déclare, au nom de la RAISON, que si l’on transmet aux sauvages les bienfaits de la Science, ils s’ouvriront à la Religion.

Les Mystiques exclusifs se cantonneront à la Foi ; les Athées exaltés s’en tiendront à la Raison.

## *La Mentalité Religieuse*

**2- PAÏENS** (ils prétendent que, en tout temps, on ne peut être que païen)

- **Le Clérical** prétend subordonner la Foi au Culte. Les sauvages ne sont donc que de malheureux Croyants dégénérés, que les curés bondieusards doivent prendre en main, de peur qu'ils ne se régénèrent et se fassent Rationalistes empiristes ou, pire, Athées.

- Le prétendu **Libre-penseur** prétend subordonner la Raison au "Bon Sens" vulgaire. Les sauvages ne sont donc que d'heureux Croyants dégénérés, que les "instituteurs" scientifiques doivent prendre en main, de peur qu'ils ne se régénèrent et se fassent Fidéistes idéalistes ou, pire, Mystiques.

Les Occultistes crient : vive la Sorcellerie ! les Incantations, la Magie et la Divination !  
Les Cyniques crient : vive la Razzia ! le Potlatch, le Pillage et les Orgies !



# Le Matérialisme, ce spectre qui hante le Croyant

## Deux Matérialismes

Voilà donc où nous en sommes : du point de vue de la Religion, de l'Esprit-roi, le Matérialisme se trouve partout, comme un spectre qui hante la Réalité et le Croyant.

- On le trouve **aux bords extrêmes du Temps** de façon dramatique et épique ; pour prendre l'exemple chrétien :

- **SONGE** : C'est le Serpent de **la Genèse** (3 : 1 ; 3 : 14), cause de la Chute et qui fut maudit.

- **VISION** : C'est le même Serpent "qui n'est autre que Satan" de **l'Apocalypse** (20 : 12), inspirant les Méchants Maîtres de la terre, vaincus par l'armée céleste au Grand Jour de la Guerre de Dieu (Apoc. 16 : 16).

- Et l'on trouve le Matérialisme **dans tout le cours du Temps**, devant le nez des Croyants, en chair et en os, dans l'existence des Sauvages. Mais il s'agit cette fois d'une Épreuve toute pratique pour les Croyants, un défi mais non une réalité :

- Le **Méchant sauvage** est menace matérialiste dans la limite où il appelle les Croyants à confesser leur infidélité, leur propre déchéance païenne ;

- Le **Bon sauvage** est chance invitant les Croyants à DRESSER les Sauvages, pour que ces Adultes-enfants évitent un développement matérialiste en étant portés à l'Âge de Raison (7 ans) sous la férule civilisatrice des Croyants.

La Religion nous mène la vie dure ; car ce n'est pas une mince affaire que de prendre au collet le Matérialisme qui l'obsède incontestablement, de son propre aveu.

- Ce n'est pas le règne de Satan que Dieu, comme **Créateur**, n'a jamais voulu ni ne voudra jamais admettre ;

- Ce n'est ni le Paganisme triomphant chez les Croyants, ni l'Idolâtrie victorieuse des Sauvages, que la **Révélation** armant les hommes ne tolérera jamais.

Qu'est donc ce Monstre insaisissable du Matérialisme qui, tel celui du Loch Ness (Nessie), habite les eaux de la Religion ?

•••

Ce qui achève de semer la confusion, c'est la facilité avec laquelle on associe le Matérialisme qui hante la religion avec le **Matérialisme Philosophique** ; chose la moins admissible de toutes, au point qu'il faudra bien un jour trouver deux noms distincts pour désigner ces deux idées complètement étrangères l'une à l'autre.

## *La Mentalité Religieuse*

Le Matérialisme Philosophique rigoureux élève bien la Matière au rang de Substance concurrente de l'Esprit pour rendre compte de la Réalité, et coïncide avec l'Athéisme, représenté par le courant qui va de Démocrite (-410) à d'Holbach (1770).

Mais ce Matérialisme Philosophique n'a point du tout le caractère du matérialisme que nous avons vu défier la Réalité Religieuse en son cœur, de manière dogmatique, comme le fantôme de Satan ; et de manière empirique, dans les Sauvages inquiétants. Pourquoi donc ?

- Parce que, précisément, c'est une **École** philosophique et, à ce titre, un mouvement de pensée qui est partie prenante de la civilisation religieuse, en aucune façon essentiellement "étranger" à cette dernière comme l'est le matérialisme que nous pourchassons.

- En effet, le matérialisme Philosophique retourne simplement la **Raison** du monde religieux contre sa Foi, et la Matière du monde religieux contre son Esprit. Il s'agit donc d'une joute de caractère théologique que l'Orthodoxie religieuse doit périodiquement affronter contre les Athées, qui n'est pas plus redoutable que celle qu'elle doit livrer contre les Mystiques exaltés.

- La Matière dont s'emparent les Athées n'a rien à voir avec le Tohu-bohu ténébreux et rageur des juifs, qui a son équivalent dans le Chaos des Grecs. Tout au contraire : il s'agit de la Matière admise et revendiquée sous le règne de l'Esprit, telle la "**Matière Première**"<sup>6</sup> d'Aristote, qu'il ne voit pas d'inconvénient à poser comme co-éternelle de Zeus.

- Le Matérialisme des Athées choque bien sûr les Croyants, mais ne peut guère les effrayer, puisque c'est essentiellement LEUR matière qu'ils empruntent et prétendent retourner contre Dieu et l'Âme (les Croyants disent même que le Corps humain est "temple de l'âme") : une matière essentiellement **Inerte** et Passive, ne pouvant admettre que le mouvement **Mécanique**, et se résolvant en Atomes (insécables ultimes). Ce dont les Croyants accusent les Athées, c'est surtout de nier la Liberté et la Responsabilité humaines.

---

<sup>6</sup> C'est cette MÊME Matière Première que la religion Pure des déistes modernes nommera le "Néant" de Dieu. C'est cela, passer du Simple au Pur ! Qu'on n'objecte pas que "déjà" les chrétiens médiévaux parlent de création EX NIHILO ; on ignore alors la distinction tranchée entre Non-être et Néant, et ce qui préoccupe d'abord est la diversité et la hiérarchie des êtres dans un monde Défini. Saint Thomas d'Aquin lui-même se contente de dire : "rien ne nous oblige à admettre l'éternité de la matière première, et seule la foi nous contraint de la déclarer créée" (Compendium – chap. 99). Et dans la Somme contre les Gentils, il dit : "Les êtres COMPOSÉS, unissant une forme et une matière, sont soumis à la contrariété, et sont donc engendrés et corruptibles. Les êtres simples, au contraire, sont incorruptibles et doivent être "créés" directement par Dieu. Tels sont : les Anges/les Âmes ; les Astres ; et la Matière Première" (L. II, chap. 42, 8). Il y a donc selon Saint Thomas :

- de l'esprit créé **actif**, lequel est **Multiple** : Anges/Âmes ; esprits **NOBLES** ;
- de l'esprit créé **passif**, lequel est **Un** : la Matière Première ; esprit **VIL** ;
- et de l'esprit créé **MIXTE** : les Astres (faits de matière première incorruptible, et soumis à un mouvement circulaire sans repos, produit par un ange ; ce mouvement a pour but la multiplication des hommes pour la vie éternelle, de sorte qu'une fois le nombre COMPLET des élus obtenus, à la fin du monde, leur mouvement cessera et ils subsisteront immobiles perpétuellement (Compendium – chap. 74 et 171).

Ainsi, la Matière Première, quoique créée, est "Immortelle"...

## *La Mentalité Religieuse*

Bien sûr, les Athées doivent reconnaître l'existence du Mouvement dans le Monde, mais ce ne peut être qu'un mouvement Provoqué, Accessoire, sous peine de basculer dans le Panthéisme Sensualiste. Épicure adoptait pour cela l'idée de la "Déclinaison des atomes" et la variété de ces derniers. D'Holbach introduisait des Molécules hétérogènes à l'intérieur de chaque corps individué, fournissant l'"énergie" de ces corps par leurs actions et réactions. Mais, tout en déclarant : "tout est mouvement dans l'Univers", d'Holbach ajoutait : "Tout corps est mû par quelque autre corps qui le frappe. À proprement parler, il n'y a point de mouvements spontanés dans les corps". Bref, en exagérant le "conditionnement des hommes par le milieu" professé par les Croyants empiristes, pour que l'Humanité se comporte comme la Nature à tout point de vue, ces derniers ne se posaient qu'en extrémistes d'un courant central de la Religion, tandis qu'ils se posaient comme la droite des Panthéistes Sensualistes, en sacrifiant l'Unité, l'Homogénéité de la Matière (D'Holbach "régresse" donc sur ce point par rapport à Spinoza).

- Le Matérialisme Philosophique n'ébranla jamais les bases de la Société Religieuse, **tout au contraire**. Pourquoi ?

- Il ne fut jamais professé que par **une poignée de gens de l'élite dirigeante**. Robespierre disait que l'Athéisme était une idéologie d'"aristocrates". Et bien que ces personnages fussent périodiquement très influents dans le monde intellectuel, on ne vit jamais, durant 25 siècles de civilisation, s'établir une société Athée. Dans les brèves expériences de la chose, tel le Culte de la Raison en 1794 et le régime finissant de l'Albanais Enver Hodja, les quelques personnes sincèrement Athées furent submergées par les Cyniques et finalement manipulées par les faux Libres-penseurs.

Il en alla de même pour les Mystiques exaltés, parti diamétralement opposé et identique à celui des Athées. Lesdits Enthousiastes, eux, trouvaient un large écho dans les dernières classes de la société, mais ces "Assassins", "Anabaptistes" et autres, entraînés à des excès, vite divisés, finirent par être traités comme des purs bandits pour n'avoir été que des utopistes.

- En vérité les Athées – tout comme les Exaltés – ont toujours surgi lors de crises de croissance aiguë de la société Religieuse, et les uns et les autres **ont réellement contribué, complètement à leur insu, au perfectionnement de la civilisation** et donc de l'idée de Dieu, absolument nécessaire à leur époque. Les excès mêmes des extrémistes empêchaient de revenir en arrière et permettaient de curer à fond ce qu'on considérait désormais comme des "superstitions". L'orage passé, la nouvelle Orthodoxie ne se privait pas de retenir la part précieuse de l'apport des deux mouvements, et de "recycler" les éléments raisonnables. Ainsi, le Cardinal De Cues, pourtant "platonicien" invétéré, s'il condamne le Hasard de l'athée Épicure, rend hommage à sa dénonciation de l'anthropomorphisme des jupitériens Vieux-Romains, à l'heure où Rome faisait à son tour sa révolution "socratique" (-290).

- Ce ne sont pas les Croyants, **mais les Cléricaux Païens** qui ont toujours diabolisé le matérialisme philosophique. Au 18<sup>ème</sup> siècle, l'Athée d'Holbach, le Franc-maçon Voltaire, l'Idéaliste déiste Rousseau, l'Empiriste déiste Helvétius et le Mystique Saint Martin formaient une même armée contre le Paganisme dominant, Clérical (Bergier) et Libre-penseur (d'Alembert). Traiter les Croyants – ou spiritualistes au sens large – d'Athées est

## ***La Mentalité Religieuse***

une vieille habitude des Cléricaux ! C'est le titre qu'ils donnèrent aux chrétiens ! Pensez donc : la "religion de nos pères" est en danger ! Les Koraïchites firent aussi le coup à Mahomet. Certes, Cléricaux et Libres-penseurs, Occultistes et Cyniques, dualistes démonistes et dualistes angélistes, HAÏSSENT la religion Vivante ; telle est la horde des Païens.

•••

Il nous faut à tout prix mettre la main sur le "Matérialisme" qui hante la Réalité Religieuse et la Mentalité Religieuse !

Nous savons que ce Matérialisme n'a rien à voir avec **le Paganisme**, qui n'est que corruption du Spiritualisme. Nous savons aussi qu'il n'a rien à voir avec le matérialisme Philosophique, lequel, même sous la forme stricte de **l'Athéisme**, contribue indirectement au perfectionnement du règne de l'Esprit.

Alors ? Alors il faut revenir au point où la Religion nous a montré elle-même qu'elle traînait ce Matérialisme derrière elle comme son ombre :

- Aux deux bornes du Temps, la religion nous montre le Matérialisme sous sa forme **Absolue**, mais comme un **Phantasme**, représenté par **Satan**, cette créature spirituelle révoltée, nourrissant le rêve fou de "rétablir" le Tohu-bohu mythique qui aurait précédé la Création même (aucun détail ne nous en est donné ; c'est un "épouvantail") !

- Dans tout le cours du Temps, la religion nous montre le Matérialisme sous une forme tout à fait **Sensible**, mais on ne peut plus **Relative**, chez les "**Sauvages**", ces Adultes-enfants, qui **nous** alertent du danger de "fin du monde" que provoque notre propre impiété ; ou bien qui "risquent" de développer chez eux le matérialisme si nous manquons à notre devoir de les éduquer selon la Civilisation (Foi-Raison).

C'est à ces deux données que nous devons solidement nous accrocher, si nous voulons résoudre le problème qui tenaille inévitablement les Croyants – et spiritualistes au sens large – de nos jours : la religion Vivante n'a effectivement concerné qu'un "morceau" du Temps, mais elle n'en a pas moins un fondement qui dépasse même le Temps tout entier et marque l'"Éternité". Le Croyant Classique qui, selon le Dogme de l'Esprit, fonctionne Éternité Absolue et Temps Relatif, ne peut pas s'y retrouver tout seul. Nous devons donc l'aider, et nous ne pouvons le faire que sans trop bousculer son Dogme dans un premier temps. Ceci se peut de la manière suivante : conserver **les notions** auxquelles il est attaché et qu'il comprend – Éternité-Temps –, et en intervertir **le rôle** qui leur est traditionnellement assigné, lui proposant donc d'examiner ce que cela donne si on envisage le Temps ABSOLU et l'Éternité RELATIVE.

- Si l'on accepte de considérer – par simple hypothèse – **le Temps comme absolu**, il ne s'agit plus de la traditionnelle Chronologie, une durée Perpétuelle où il ne se passe fondamentalement quasiment rien, sauf à ses Bornes indéfinies : Genèse-Apocalypse, Chute originelle-Jugement dernier. Au contraire, c'est ce qui SE PASSE concrètement au sein du Temps qui prend une valeur décisive, et en particulier l'effort des Hommes liés à la

## *La Mentalité Religieuse*

Nature, et les bouleversements sociaux qui affectent les relations des hommes Entre Eux. Or, dans cette nouvelle approche, **chaque “morceau du temps”** qui se distingue qualitativement du reste, par ce qui s’y passe et par la nature de l’effort des hommes, est ABSOLU. Tel est le cas des **25 siècles du règne de l’Esprit**, de la découverte de la réalité de l’Esprit et de l’approfondissement de cette réalité pour en Purifier la forme Simple initiale. Bref, le temps vu comme absolu conduit à honorer sans réserve la Religion, non pas comme une “invention”, mais comme ayant mis le doigt sur le fait que **l’Esprit est OBJECTIVEMENT constitutif de la Réalité même**, de la Réalité en Elle-même, de la Réalité “Éternelle”.

- Mais si c’est le Temps qui a le privilège d’être Absolu, et ne pouvant y avoir deux absolus (!), le complément nécessaire de l’absolu, **le RELATIF**, vient **caractériser l’Éternité**, qu’on ne peut évidemment pas abandonner dans la mesure où on continue à parler du Temps. Qu’est-ce que cela peut vouloir dire : Éternité Relative ? C’est que concevoir l’Éternité, la Réalité en Elle-même, exclusivement sous l’angle de l’Esprit est UNILATÉRAL ; que **la Réalité en Elle-même peut tout aussi bien être dite le contraire : Matière** ; que la Réalité UNE est “à double face”, Matière/Esprit ; que ces deux Substances considérées auparavant de façon exclusive ne forment qu’une Réalité qui n’est ainsi “différenciée” que par les deux manières possibles – et également fondées – de l’envisager ; que Matière et Esprit sont deux contraires IDENTIQUES en dernière analyse, si on parvient à une idée Pure de chacun de ces “**pôles**” ; bref, que la Réalité qui ne forme qu’un seul “**aimant**”, est Une absolument mais Duelle RELATIVEMENT.

Il peut sembler difficile à un Croyant de prendre un tel recul, avec sang-froid, vis-à-vis de sa Foi. Évidemment, c’est lui demander une **RÉFORME TOTALE** de la Religion Classique. Mais qu’a-t-il à perdre, dans le naufrage actuel du spiritualisme sous domination païenne ? En vérité, il n’y a PAS d’autre choix que cette Réforme Totale, de sorte qu’il Y AURA de toute façon des Croyants d’élite pour embrasser cette cause proposée par notre Église avec la plus grande ardeur, et quelles que soient les tribulations à endurer. Et cela suffira bien à la longue ! D’ailleurs, s’il n’y a rien à perdre à la Réforme Totale de la Religion, il y a tout à gagner.

- **Dans le Temps**, c’est découvrir la Religion Vivante plus vraie et glorieuse que ce qu’on crut durant 25 siècles. La Révélation ponctuelle ne vaut-elle point par ce que l’on en FIT ? Les Apôtres, les Martyrs, les Apologistes, les Docteurs et les Saints n’ont-ils fait que s’amuser à rappeler la Vérité Immuable ? Non pas ! Ils furent la Religion elle-même. Et les Jupitériens, les Catholiques, les Confucéens, les Bouddhistes, les Musulmans, les Déistes, n’ont-ils pas “providentiellement” apporté leur pierre à la Religion Unique, comme ils le pouvaient et comme ils le devaient, dans les contrées et aux époques où ils se trouvaient ?

- **Dans l’Éternité**, avec la Réforme Totale, Dieu se trouve sauvé, puisque invinciblement constitutif de la Réalité. Certes, il faut que les Croyants aillent à la découverte de “l’autre face” de la Réalité, cette Matière énigmatique qui hanta la Religion, tellement “étrangère” au Dogme de l’Esprit, avec ce sens insidieux d’étranger (= hostem, hostile). Mais quelle aventure, que d’entreprendre de faire de cet hostem (étranger

## *La Mentalité Religieuse*

ennemi) un hospitem (hôte, maître de l'étranger) ! En même temps que l'Œcuménisme devenu enfin possible (depuis 1250 ans, même Orthodoxes et Catholiques campent dans leurs chasses gardées !), c'est découvrir que Civiliser le Monde n'était pas tout ! qu'une tâche totalement inédite nous était "réservée" : unir réellement la famille humaine et donner un essor réel aux personnes ; féconder la Liberté par l'Égalité ; briser le joug des Armes et des Frontières, de l'Argent et des Classes sociales ; nous faire Esclaves de la Nature pour en être vraiment Maîtres. C'est tout cela que nous appelons le Comm-Anar et l'avènement de la "3<sup>ème</sup> espèce" de la Race d'Homme.

•••

Alors, ce fichu "revers" de la médaille de la Réalité, **la Matière**, comment se dévoile-t-il ? Précisons cela, car le paragraphe précédent allait un peu vite ! Revenons à notre hypothèse du Temps ayant le privilège de l'Absolu, "schème régulateur" (comme disait Kant) immédiatement fécond, puisqu'il conserve la Chronologie mais nous porte à cette sorte de Quête du Graal qui consiste à aller recueillir sa sève, à nous dépouiller de tout parti-pris pour nous laisser aller à "vivre" le Temps tel qu'il s'est lui-même "passé".

Le morceau de Temps se laisse "absolument" identifier (malgré les contorsions des faux savants païens) depuis les Grecs jusqu'à la Révolution française en Occident. Y eut-il jamais de Socrate chez les Mèdes, à Mycènes, chez les "Centaures" de Thessalie, et chez les Doriens avant la Guerre de Troie ? Et où donc se montre un Kant de nos jours ! Quand Pisistrate (-560) fixe le canon homérique, cela fait 125 ans qu'il n'y a plus de "roi" à Athènes, mais deux Archontes électifs annuels et un Aréopage, et c'est avec un œil religieux, civilisé, qu'on lit maintenant les chants du vieil aède "barbare", dont l'existence légendaire est supposée dater de 300 ans en arrière, Homère côtoyant Lycurgue (9<sup>ème</sup> siècle avant J.-C.).

Ce que nous devons examiner, ce ne sont donc plus les "sauvages" que les Cités civilisées vont rencontrer, ne plus comprendre et laborieusement réduire durant les siècles de Religion Vivante, mais le "morceau de Temps", absolument identifiable lui aussi, qui a précédé l'époque Religieuse. Que fut cette époque ? Ce fut celle de la Société Parentale, et c'est cette humanité qui professa le Matérialisme que nous cherchons, qui n'est ni le Paganisme, ni l'Athéisme, mais le matérialisme ABSOLU plongé dans le "Temps", et que les "Anciens Testaments" de la religion transportent au seuil de l'Éternité (soit par le "Songe" de l'origine des siècles, soit par la "Vision" de la consommation des siècles).

Oui, une Humanité, un Monde et une Réalité matérialistes ont bien existé en plein dans le "Temps" ; et cette époque du Matérialisme peut être située très précisément : si celle de l'Esprit fut celle de nos parents, celle de la Matière, qui en fut l'"antithèse", fut tout bonnement celle de nos grands-parents, époque de l'homme Naturel qui ne fut précédée d'aucune autre, et sans laquelle il n'y aurait jamais eu ni Civilisation ni Religion.

•••

## Matérialisme “Originel”

Examinons de plus près l'époque du Matérialisme “originel”, “primitif”, Pré-religieux.

- Le Matérialisme est transporté aux “limites” du Temps par le Spiritualisme. C'est tout à fait logique. D'abord, fondamentalement il ne peut pas en être autrement, puisque le Règne de l'Esprit ne peut se concevoir lui-même que comme couvrant tout le temps d'une manière ou d'une autre. Ensuite, le règne de l'Esprit doit nécessairement conserver l'écho de celui de la Matière, puisqu'IL EN VIENT ; d'où sa **mention dans les “anciens testaments”** de la Religion. D'où, en particulier, l'histoire des mystérieux NEPHÏLIM dans la Bible juive (Genèse 6 : 4 ; Nombres 13 : 33) ; ces redoutables Géants, chasseurs invincibles, nés des Génies mâles (fils d'Élohim) ayant engrossé les “appétissantes” femelles humaines. La Bible dit que ces Géants ne sont autres que les FORTS d'antan, les GIBBÔRIM, tels Nemrod. On précise même : ce sont les ANAQÏM, les Chefs, régnant sur les “montagnes” (altitude 900 m) de la région d'Hébron, vers -1250 (On situe l'Exode de Moïse vers -1230). L'histoire des Titans grecs que Zeus doit vaincre pour sortir le monde du règne matérialiste de Cronos est de même nature.

- Pour comprendre cette mémoire mythique et tragique du règne de la Matière chez les Croyants, il faut considérer que **ce souvenir épouvantable vient de l'effondrement** de l'époque matérialiste, qui n'est plus vue que comme une époque folle ; mais elle ne fut pas toujours telle ! Que dirions-nous s'il nous fallait juger la civilisation religieuse d'après la barbarie païenne actuelle ?

- Il nous faut surtout comprendre **la Mentalité Parentale** de nos grands-parents. Là est d'ailleurs tout le problème ! Quand les Espagnols débarquèrent chez les Amérindiens, à la fin du 15<sup>ème</sup> siècle, il y eut une incompréhension mutuelle ABSOLUE entre l'ancien et le nouveau Monde. Des deux côtés, mais de manière opposée, le monde d'en-face était “fascinant, indéfinissable et souvent effrayant” (Histoire du nouveau monde – Fayard 1991). Du côté indien, les blancs eux-mêmes étaient vus comme des génies sensibles, des “invités” aériens bienfaisants ou malfaisants selon la conjoncture. Or, aujourd'hui encore nos “intellectuels” ne comprennent RIEN à nos grands-parents, leur donnant des “dieux”, les faisant croire à des “esprits”. Lévi-Strauss a même élevé cette incompréhension au rang de théorie : eux et nous, c'est deux voies étrangères que l'homme peut prendre...

- Il est grand temps de comprendre le Matérialisme des **Adultes-enfants** ! Contrairement au matérialisme Philosophique, celui-là fut l'“âme” d'une société, et durant des dizaines de milliers d'années, depuis l'âge des cavernes jusqu'aux Grecs archaïques en Occident ; et jusqu'aux Chinois archaïques en Orient.

Que veut dire Adultes-enfants ? Ce sont des enfants, parce que c'est la première humanité, qui ne peut être que Matérialiste, comme le sont et le seront toujours VIRTUELLEMENT les enfants. Ce sont des Adultes, parce qu'ils sont Matérialistes EFFECTIVEMENT, formant une société authentique qui est Matérialiste, une société

même étonnamment solide parce que la Matière est réellement constitutive de la Réalité en Elle-même.

- Qu'est la Matière de l'homme Naturel, de la société Parentale ? C'est simple, pour-Nous (non en Elle-même), la Matière est VIE. Non pas notre "vie" à nous, celle de la biologie distincte de la mécanique parce que mécanique "plus complexe" ! Le Matérialisme Primitif, le seul historique, âme d'une société, fait de **la Vie** ce qu'est pour nous **la Pensée**. Rien donc non plus à voir avec le Panthéisme Sensualiste des civilisés qui professe l'idée de "la matière en mouvement". Dans le vrai Matérialisme, celui de nos grands-parents (celui de nos parents n'est qu'un "accident" du Spiritualisme), c'est dans la Matière, qui se donne immédiatement comme Vie, que se trouve exclusivement toute Spontanéité pure (ce qui est la Conscience religieuse). Ceci dit, de la même façon que dans la religion il y a l'esprit ACTIF résidant chez les Personnes et l'esprit PASSIF marquant les Choses, dans la mentalité matérialiste la vie ACTIVE réside dans les "choses" de la Nature et la vie PASSIVE marque les "personnes" de l'Humanité. Car il n'y a pas nos "choses" à nous, mais les rameaux de l'Arbre naturel, ou les organes de l'Animal naturel ; et il n'y a pas nos "personnes" à nous, mais la Communauté parentale, la communauté de sang, avec son Cerveau Collectif. De sorte que s'il y a l'équivalent de l'Inerte, de l'Inorganique, c'est chez certaines peuplades parentales que l'Homme Primitif peut le trouver (ou individus indésirables de la parenté directe même) !

- Quelle allure prend la croyance **Matérialiste comme Système** ?

- De façon **immédiate**, le membre de la Communauté parentale ne dit pas "JE", ce qui ne vaut que pour un individu "privé", qui se veut acteur ; il dit "MOI", ce qui désigne un "objet" affecté : "représentant" de ses ancêtres et "objet" d'une initiation à une Tradition Immémoriale et intangible le liant à ses frères de sang et à sa contrée. Il ne dit pas non plus je "suis", qui veut dire "j'ai l'ÊTRE" ; mais moi "ai", qui veut dire "je suis l'EXISTENCE". (Il n'y a pas d'autre moyen d'exposer tout cela que d'utiliser les mots dont nous disposons, en tâchant de les "maltraiter" convenablement...). Ceci bouscule totalement nos Catégories mentales et semble difficile à saisir ; mais la difficulté cesse dans la mesure où nous parvenons à sacrifier notre préjugé voulant que "notre" corps – comme on dit ! – est une chose, et donc une machine. La pensée de l'homme parental s'exprime totalement dans le SOUFFLE qui lui permet de PARLER (aidé par les Gestes de son corps) ; la parole prononçant des NOMS "efficaces" : d'où les malédictions et le nom "secret" de l'individu. Ensuite, le SOUFFLE vient du CŒUR, qui est lui-même moyen du SANG. Le "JE" civilisé croit penser parce qu'il émet une OPINION qui lui permet de JUGER (aidé par son Instruction issue d'écrits) ; l'opinion prétend transmettre des VÉRITÉS "démonstrées". Ensuite, l'OPINION vient de la TÊTE, qui est elle-même le moyen de l'ÂME (dont la substance, par exemple chez les stoïciens, consiste d'Éther, c'est-à-dire de Quintessence, cinquième Élément de nature incomparablement plus "subtile" que le Feu même. C'était une manière de parler de l'esprit). Suite aux Noms efficaces venaient donc les arts opératoires : Divination et Magie.

## *La Mentalité Religieuse*

- **La source** directe de la vie immédiate ne peut être envisagée autrement que dans la Fécondité sensible générale de Mère Nature. Telle était la Puissance Pour-nous, reflétée dans le régime social essentiellement Matriarcal.

- Reste alors l'intuition que l'homme Naturel avait de la Matière **en Elle-même**. Cette Mère Secrète se donnait comme l'Existence même, ce dont nos Occultistes se gargarisent en prenant un air profond, sous prétexte qu'ils ne peuvent la nommer que Vacuité ou Néant. Ce fameux Néant des Hindouistes, les juifs le nomment En-Sof.

• Le Matérialisme de la première humanité a une **riche et très longue histoire**, depuis l'homme des cavernes jusqu'à "l'Orient Ancien" : Égypte et Assyrie, où il atteint sa Perfection, sa forme Pure. Alors on a un calendrier Luni-solaire, la Vigueur du Taureau reconnue intervient dans la Fécondité de la Vache. C'est que les crues fertilisantes spontanées et périodiques des Grands Deltas du Nil et de l'Euphrate sont domestiquées par des canaux d'assèchement-irrigation, ceci permettant l'avènement d'"empires" autour d'une Ville-Temple qui se veut "nombril du monde", centre des quatre points cardinaux. Le monde est conçu comme un Ordre "bio-astrologique" (René Berthelot – 1938), objet de **Rituel Scrupuleux** (premier sens de "religion"). En effet, tout dépend du mouvement Circulaire annuel invariable du Soleil, parcourant les douze constellations du Zodiaque, et des relations de ce mouvement avec les phases de la Lune. D'où la dévotion Sidérale, centrée sur la Lune et son frère-époux le Soleil. En Égypte, le soleil est RÂ, et en Assyrie MARDOUK ; ils sont les maîtres non pas de l'Éternité, mais de l'**Immensité**. Ici-bas, il est un Chef (et la Grande Dame sa compagne) de l'**Illimité**, de "ce que le Soleil encercle" dans son parcours. Ce Chef est vu de manière inverse en Égypte et en Assyrie (La Royauté et les Dieux – Henri Frankfort, 1951) : c'est le FILS du Soleil en Égypte, et l'ÉLU du Soleil en Assyrie. Le **FILS** du Soleil est "Horus Vivant" ; l'**ÉLU** du Soleil est "Enlil le Fort". Horus et Enlil sont de manière analogue comptables de l'ordre Cosmique, veillant à ce que le Soleil ne "meurt" pas entre son coucher et son lever.

• Quand on arrive à la Pureté finale du Matérialisme, avec le **SECRET** complet de la Matière qui se trouve "derrière" la pure **IMMENSITÉ**, on a le contraire absolument identique de ce à quoi parviendra le Spiritualisme parfait : le **MYSTÈRE** complet de l'Esprit qui se trouve "derrière" la pure **ÉTERNITÉ**. Autant dire que le Matérialisme et le Spiritualisme furent tous deux absolument fondés en se saisissant d'un aspect vraiment constitutif de la Réalité, et qu'ils furent tous deux unilatéraux, ne rendant compte que d'une "moitié" de la Réalité.

Une fois parvenus à leur perfection respective, ayant épuisé ce qu'ils avaient de légitime, le Mythe de la Matière comme plus tard le Dogme de l'Esprit, devaient entrer en Crise à cause de leur Unilatéralisme commun (En effet, si objectivement les deux systèmes souffraient du même **SUBSTANTIALISME** unilatéral, subjectivement il y correspondait le même **PRÉJUGÉ** exclusif : Matière et Esprit dans le premier cas, Mythe et Dogme dans le second cas).

Signalons aussi ceci : du côté de l'**Absolu** chacun était partial en privilégiant soit l'Immensité, soit l'Éternité ; parallèlement, du côté du **Relatif** chacun était également partial, privilégiant soit la Cosmographie (espace), soit la Chronologie (temps).

Enfin, un fait qui n'est pas sans conséquence doit être retenu : **chacun des deux Systèmes s'effondra bien avant d'avoir achevé son œuvre.**

Nous avons tous des grands-parents d'une société parentale matérialiste : les Achéens en Grèce, les Latins à Rome, les Gaulois en France, les Bretons en Angleterre, les Germains en Allemagne, etc. Dans leur grande majorité, ces peuples ne furent pas incorporés aux "empires" de la première humanité, malgré la prétention "illimitée" de ces derniers ; et ils ne parvinrent pas eux-mêmes à ce "stade suprême", la société citoyenne spiritualiste s'étant déjà mise en travers (Ex. : les "empires" gaulois, sous Vespasien en 70 et sous Claude II en 270, sont complètement bâtards et sans avenir). De même, après la Révolution française, où en était la spiritualisation de l'Inde, du Zaïre, etc. ! La Barbarie Intégrale en Occident vint presque aussitôt briser toute perspective civilisatrice pour l'humanité restée semi-parentale et matérialiste.

•••

## Héritage

À présent que nous touchons le fond du Paganisme Intégral, et que nous avons épuisé toutes les possibilités offertes par le Panthéisme Intégral pour s'y opposer, le moment est venu de mettre en parallèle l'effondrement du règne de l'Esprit qui frappe nos parents depuis 150 ans, et l'effondrement du règne de la Matière qui frappa nos grands-parents il y a plus de 2500 ans. Ce faisant, nous nous découvrons d'un coup en position d'anéantir la Grande Prostitution qui se couvre du manteau de la LAÏCITÉ.

- Nous sommes **les enfants et les débiteurs des deux humanités** qui nous ont précédés, et cela dans la mesure où ce furent des "vrais hommes" ; ce qu'ils furent tant qu'ils s'appuyèrent fermement et de façon conséquente sur un des deux aspects réellement constitutifs de la Réalité – Matière, puis Esprit – ; avec la mentalité cohérente correspondante – Mythique, puis Dogmatique – ; chacune de ces Mentalités étant réellement un aspect de la Lucidité théorique du Réalisme.

- Que chacune de ces humanités n'ait occupé qu'un MOMENT du "temps" et un ENDROIT de l'"espace" (ceci formulé dans le langage civilisé) faisait justement que cela s'appliquait à l'ÉTERNITÉ et à l'IMMENSITÉ respectivement, donc **recelait une valeur impérissable**. C'est ce qui se confirme dans les formes Pures du Spiritualisme et du Matérialisme, qui se révèlent absolument comme des contraires Identiques, deux manières de dire la même chose.

- Ceci nous indique d'emblée la tâche qui est la nôtre, tout à fait inédite, que ni nos parents ni nos grands-parents ne pouvaient ni ne devaient soupçonner : **confondre en un seul RAPPORT** Matière et Esprit, Mythe et Dogme. Nous ne pouvons faire autrement, puisqu'il nous faut à tout prix nous évader de la Nuit Païenne et du régime social Barbare qui lui correspond. Mais ceci n'est encore que l'"occasion" de notre ouvrage, le fond de l'affaire étant de tourner la page de la **Préhistoire** humaine, marquée du

## *La Mentalité Religieuse*

Substantialisme unilatéral et du Préjugé unilatéral. C'est une troisième humanité, complète et équilibrée, que nous avons à mettre au monde, Réaliste objectivement et Lucide subjectivement. Et en ajoutant à cela : dès lors que Matière et Esprit se trouvent "confondus", la Réalité en Elle-même devient théoriquement **Réalité** tout court ; quant à la Réalité pour-Nous, la Réalité pratique, elle devient **Histoire**, ce terme devant être entendu comme confusion de l'Espace-Temps, de la Cosmographie et de la Chronologie, l'Histoire devenant le nouveau nom de la Providence (A-t-on besoin de préciser que la "confusion" de l'Espace-Temps nous fait jeter aux orties tout à la fois la Relativité – 4<sup>ème</sup> dimension du temps ! – et les Quanta, Einstein et Max Planck, briser le cercle vicieux et véritablement schizophrénique des "ondes" et des "particules" où se trouve prisonnière la Physique).

- Il convient encore de préciser qu'il est légitime de "**dédoubler**" le **Rapport** unique de la Réalité en Matière "et" Esprit, **mais avec certaines précautions** ! Il ne s'agit pas de se retrouver avec les deux Substances d'antan ; ce sont seulement deux manières également fondées, et qui se "complètent", de voir la Réalité. Deuxième précaution : dans le Rapport Matière/Esprit, "**matière**" **occupe la "première" place** dans le couple. Ceci justifie que le Matérialisme DÛT s'imposer en premier à juste titre, un point c'est tout. Il ne faut pas en déduire pour autant qu'il y a "hégémonie" de la Matière sur l'Esprit ! Y a-t-il hégémonie du (+) sur le (-) dans un aimant ? Y a-t-il hégémonie de l'Avers sur le Revers d'une médaille ? Bref, "toute" la Réalité peut être dite "tout autant" matière qu'esprit, bien que la matière soit première, de la même façon que l'Humanité fait "plus" partie de la Nature que la Nature de l'Humanité (sous prétexte qu'elle l'embrasse par la pensée). Le **Panthéisme Sensualiste**, y compris celui de Marx, tombait dans l'"hégémonie" de la Matière. Que disaient les marxistes ? "La matière est la donnée première, parce qu'elle existe en dehors et indépendamment de la conscience". Quelle est donc cette Conscience, qui se veut toute matérielle, mais en même temps extérieure à la matière ? ! Ce ne peut être que la Conscience d'un SUJET de la société religieuse, refusant simultanément la Religion...

- L'abbé François Pluquet, ce bourreau de travail, dit dans son "Histoire des Hérésies" (1762) : "**Le matérialisme vient de la PARESSE** qui empêche la Raison de s'élever au-dessus des Sens". L'argument n'est pas irrésistible : Épicure et d'Holbach n'ont pas une réputation de paresseux. Et en dirait-il autant d'un mystique exalté comme Münzer, très laborieux lui aussi ? En revanche, cela peut s'appliquer aux vrais matérialistes, pré-civilisés, que les Croyants ont toujours jugé "indolents" ; mais d'un autre côté l'objection n'a pas de sens, puisque notre Raison n'avait pour eux aucune signification !

- À propos du Panthéisme Sensualiste, j'attire l'attention sur **ALMÉRIC DE BÈNE** (autour de 1200), qui professe ce "matérialisme" en même temps que Joachim de Flore professe le Panthéisme Spéculatif inverse (cf. document annexe). On y voit clairement le caractère religieux de ce "marxisme" avant l'heure, puisque les "Amauriciens" annoncent l'avènement imminent de l'âge du "Saint Esprit". Sur quoi s'appuient-ils ? Ils s'appuient avant tout sur l'idée de "Matière Première" d'Aristote. Ils disent : 1- selon Aristote, la

## *La Mentalité Religieuse*

Matière existe positivement, n'est pas non-être ; 2- la matière Première est définie comme Puissance Pure, sans aucune propriété déterminée, comme le bois, le fer, le marbre, etc. Or, ces deux traits sont habituellement attribués à Dieu ; pourquoi donc la Matière ne serait-elle pas la vraie Substance de la Réalité, qui se différencie "ensuite" en corps inertes et corps pensants (la pensée étant simplement une forme "supérieure" particulière de la VIE<sup>7</sup> générale) ? Cela était tentant à l'époque turbulente de Philippe Auguste, après la ruine de Jérusalem (1187), dans la fermentation Albigeoise de tout le Midi, et alors qu'affluaient de Constantinople les œuvres ignorées d'Aristote, dans une Europe bouleversée par la Révolution Communale et la naissance de l'Université de Paris (1150). Il est intéressant de noter qu'Alméric se sert d'Aristote, et de la "Fontaine de VIE" du juif Ibn Gabirol ; et qu'il se dit confirmé dans son "matérialisme" par le Tohu-bohu originel figurant dans l'Ancien Testament...



---

<sup>7</sup> On croit à fond à la Génération Spontanée alors.

# La Tragédie du Paganisme Intégral

## Réforme Totale...

Voici où nous en sommes arrivés : la Tragédie sans égal du Paganisme Intégral de l'Occident qui domine le monde nécessite intensément l'existence de **l'Église Réaliste**. Comment, sans Église Réaliste, la MASSE humaine actuelle livrée en proie à la Caste Barbare dominante, peut-elle donner le jour à un Front populaire libérateur, même sous forme d'ébauche ?

- **La Masse** est prostrée parce qu'elle n'a aucun moyen de se connaître elle-même, et ne peut spontanément que tracer une fausse ligne de démarcation entre elle et ses ennemis, qui la paralyse dès le départ et la laisse captive d'un clan païen quelconque contre ses frères captifs d'un autre clan, se trouvant ainsi jouée dans une succession d'"alternances" qui la désespère toujours plus.

- Quant aux velléités d'**amorce de Front** populaire, elles se ruent obligatoirement dans un Panthéisme usé, jamais clairement différencié de toute la gamme païenne occupant le terrain "associatif", un panthéisme donc rapidement divisé et finalement réprimé sans ménagement, sans laisser aucune "leçon par la négative" aux acteurs du mouvement (cf. 1968) ! Où sont, dans le prétendu Mouvement Altermondialiste, ceux qui proposent une analyse critique de Mai 68 (ils n'osent même pas s'en réclamer !) ?

L'Église Réaliste prend en charge **les intérêts de TOUTE la Masse humaine**, clairement distingués de ceux de la Caste dominante, et elle indique clairement ce qui différencie fondamentalement cette Masse : il y a ceux qui VOUDRAIENT être Spiritualistes et ceux qui VOUDRAIENT être Matérialistes. Je dis "voudraient être", car les uns et les autres ne le peuvent PAS sous la Barbarie Païenne dominante. Et j'ajoute : s'ils le pouvaient, la différence entre les deux courants, loin d'être facteur de division, ferait éclater la richesse cachée dans la masse.

Je dis encore "voudraient être" pour les raisons suivantes :

- **Du côté Spiritualiste**, la grande majorité des Croyants potentiels sont envahis par la camelote Cléricale païenne, le reste étant des croyants sans Église, ce qui n'a pas de sens, d'autant qu'ils ignorent que JAMAIS PLUS il n'y aura l'équivalent de l'Église Classique (cela vaut pour les chrétiens, les musulmans, les bouddhistes, etc.). Par-dessus le marché, les Athées ignorent totalement qu'ils appartiennent au courant, à la "mentalité" religieuse, et ils ne sont d'ailleurs avant tout, dans leur grande majorité, que des Libres-penseurs (!) païens qui s'ignorent.

## *La Mentalité Religieuse*

- **Du côté Matérialiste**, on a les juifs, les Africains “animistes”, les Celtistes, les Nordistes, les Hindouistes (qui se croient Bouddhistes le plus souvent !), les dévots de NEVROS (Kurdes), les Berbères (AMAZIGH : ces “Nobles” mêlent le rite de l’eau et du feu dans la végétation, kharedjisme, maraboutisme), les dévots de Zoroastre, ceux du Shinto, et, ... les convertis du Pape ou de Khrouchtchev. Au total la majorité écrasante de ces adeptes, non éclairés sur ce qu’ils voudraient être, repliés dans leur “exception” communautaire, sont pain béni pour le Paganisme Intégral et les grandes puissances, pour manipuler chaque identité ; et la Caste y recrute de merveilleux fanatiques, et de la Libre-pensée, et du Racisme nazi.

N’oublions pas que des deux côtés, Occultistes et Cyniques s’en donnent aussi à cœur joie !

•••

Ce n’est pas une mince affaire d’éveiller de nos jours des Religieux d’un côté, et des Ritualistes de l’autre côté ! Cela demande même une **RÉFORME TOTALE** à oser entreprendre au sein de chaque courant (rappel : Religieux veut dire Spiritualistes au vrai sens historique du mot ; Ritualistes veut dire Matérialistes au vrai sens historique du mot).

Prenons l’exemple des Religieux.

Au vrai sens historique du mot, cela veut dire tout d’abord qu’un religieux de nos jours ne peut esquiver le fait que “l’âge d’or” de la Religion ne concerna qu’un “morceau du temps”. Il doit regarder cela en face, même s’il se l’explique mal, sans aucune crainte, et déclarer “dogmatiquement” qu’il reste absolument convaincu que cet âge d’or a, “par ailleurs”, une valeur “éternelle”.

Ensuite, le religieux a deux grands défis à relever :

**1-** Découvrir que la religion sous toutes ses formes se trouve **sous la coupe** impitoyable **de grabataires païens** (croyants dégénérés). Ceci peut être douloureux à admettre, mais un vrai religieux craindrait-il de s’y résoudre si c’est indispensable pour sauver quelque chose de “l’âge d’or” ? Cette résolution prise, il apparaîtra très vite que tout le vacarme qui est fait à présent autour de l’Islam tient à un seul fait : il y a du VRAIMENT religieux chez les musulmans, et on veut les “paganiser” (cléricaliser) à tout prix comme les autres ; d’autant plus qu’ils donnent “le mauvais exemple” aux chrétiens et autres qui voudraient s’éveiller ! Donc, premier devoir des religieux en herbe : nettoyer l’écurie de tous les “vaticans” cléricaux (l’expression est de Saint Bernard).

**2-** Dès qu’un noyau quelconque de religieux se formera, étant donné que nous sommes sous domination du Paganisme Intégral, **l’immense danger** est que ce noyau verse dans le **Panthéisme Intégral** (à la sauce catholique, protestante ou autre). Cette expérience a déjà été faite et n’a mené qu’à la défaite ; tirons-en la leçon. Le Panthéisme Intégral fut héroïque ; il s’exprimera spontanément et aura le droit de le faire ; mais il ne doit pas dominer le mouvement. Ex. : un catholique qui s’éveille doit démontrer que le Pape est un apostat vis-à-vis d’Augustin et Saint Thomas, et non pas essentiellement vis-à-vis de Savonarole ou Lamennais ; le locataire du Vatican serait trop content d’avoir en face de lui des cathos qui se marginalisent d’emblée, et qu’il traitera en “extrémistes”.

•••

## *La Mentalité Religieuse*

La Réforme Totale, incontournable, de la Religion Classique porte encore sur d'autres choses :

- Découvrir sereinement que **les Athées** – ainsi que les Panthéistes Sensualistes, de type marxiste en particulier – étaient à fond religieux dans leur démarche, malgré l'idée qu'ils se faisaient d'eux-mêmes ;

- Découvrir sans frémir qu'il y a des "religions" reconnues qui sont en tant que telles sorties de la Religion. Ainsi, vis-à-vis du Christianisme, les Arméniens, Coptes, Maronites, Chaldéens, etc., sont **des déchets religieux**, déchus en cultes "ethniques", ce qui est incompatible avec l'"universalisme" religieux.

- À l'inverse, appartient pleinement à la Religion **la foi antique gréco-romaine** en Zeus-Jupiter, que l'on classe honteusement dans les "Mythologies" et qu'on traite outrageusement de "Polythéisme". Quelle ingratitude inadmissible de la part des chrétiens qui lui doivent toute leur base historique, et qui peuvent la voir comme "morte" parce qu'ils se sont incorporés la majeure partie de ce qu'elle avait d'"impérissable" (pour le règne de l'Esprit) ! **Aurélien Prudence**, que l'Église a nommé "le premier poète chrétien" dit dans son traité contre le préfet Symmaque, en 385 : "la puissance de Rome ne vint ni des idoles, ni du hasard ; elle entra dans les desseins de Dieu le Père. C'est grâce au fait que l'univers fut réuni sous un même sceptre impérial, que les voies furent ouvertes au Catholicisme. Avec Auguste, le Christ pouvait paraître, le monde était prêt à le recevoir. Rome et le Christ ne sont plus ennemis comme on le croyait, ils servaient aux mêmes desseins de la Providence et n'ont plus lieu de se méconnaître." Prudence n'était pas loin de la vérité ; pouvons-nous lui être inférieurs ?

- Ensuite, il y a l'infamie même : mettre absolument sous le boisseau **le Déisme Moderne**, conspiration commune aux Catholiques, Protestants, Maçons et Néo-kantiens ! Quand on pense que même les Catholiques se sont trouvés du bon côté, malgré la Saint Barthélemy : les Gallicans, les Jansénistes et les Oratoriens ! C'est que la clique de tous les conspirateurs a la hantise de ce qu'a pu être la religion Pure, et que le premier pare-feu contre la religion Vivante est de rayer la phase Moderne, de "médiévaliser" cette dernière en donnant la primauté du Culte sur la Foi, ce qui est l'essence du Paganisme Intégral (Il n'est pas nécessaire de "sacrer" le Président de la République !).

- Ensuite, le croyant en herbe doit découvrir laborieusement qu'il existe un État-major de tous les Cléricalismes depuis 1840 : la Franc-**Maçonnerie dégénérée**, elle aussi "paganisme", et qui forme le "Club Discret" idéal pour remplir cette fonction. Le détail de la rivalité entre Maçonnerie "régulière" (reconnaissant le Grand Architecte) et la Maçonnerie "libérale" (ouvertement agnostique) n'a qu'une importance "géopolitique" et nullement spirituelle. D'ailleurs c'est la Maçonnerie "à la française" qui est la plus aiguillonnée par sa filiale Occultiste en contrepartie (le fameux Écossisme) !

- Enfin, la Réforme Totale que le religieux en herbe peut et doit s'infliger à lui-même demande que toutes les formes de la Religion abordent audacieusement le Matérialisme qui marque systématiquement leurs "**Anciens Testaments**". Dans le cas des chrétiens et musulmans, il s'agit de la Question Juive. Cela semble dépasser les possibilités des

## *La Mentalité Religieuse*

religieux, en grande partie parce que nous sommes sous la Barbarie Intégrale et que cette dernière lança le “Sionisme Politique” dès son berceau (vers 1845 – cf. brochure *Les Hébreux, peuple de l'échec ?*). Or, à l'époque Moderne Déiste, une grande part critique à ce sujet était acquise, ce dont on nous maintient dans l'ignorance ! C'est pourquoi, d'ailleurs, il est scandaleusement de mode aujourd'hui de faire passer Luther, Voltaire, Kant, etc. pour des “antisémites” !

(L'“État” du Vatican n'est pas une monstruosité moindre que l'“État” d'Israël).

•••

### ... et Révolution Totale

La Réforme Totale à laquelle doivent procéder religieux et ritualistes (spiritualistes et matérialistes au sens historique) n'est pas tout ! Nous en avertissons les intéressés : cette Réforme Totale, qu'ils prendront eux-mêmes et délibérément en main, les conduira automatiquement, sans qu'ils l'aient voulu, à une **RÉVOLUTION TOTALE** dans leur mentalité. Comme dit Saint Paul : avec la Réforme Totale “Vous en êtes seulement à avoir besoin de lait, et pas encore de nourriture solide” (Hébr. 5 : 12). Mais vos dents perceront et votre estomac se formera, de sorte que la bonne viande de la Révolution Totale vous agréera !

À la source de la Religion, nous avons vu qu'il y a la Révolution Totale Anti-matérialiste que fut la **Création** marquée du sceau de l'Esprit, et que la **Révélation** consiste à communiquer à l'homme qu'il en fut ainsi peu avant qu'il paraisse lui-même, et qu'il n'est paru que pour en témoigner électivement dans le cours du Temps.

Nous en arrivons à présent à une sorte de **seconde Révélation, Historiste** celle-là, qui nous enjoint de témoigner d'une seconde Révolution Totale ; à l'exemple d'Aurélien Prudence, nous disons : “C'est grâce au Matérialisme que les voies furent ouvertes au Spiritualisme. Matière et Esprit ne sont plus ennemis comme on le croyait ; ils servaient les mêmes desseins de l'Histoire, et n'ont plus lieu de se méconnaître”. Souvenons-nous :

- L'“hypothèse” Matérialiste figure dans tous les **Anciens Testaments** de la Religion, et cela parce que la société Parentale qui produisit ces Anciens Testaments (comme tradition toujours Orale) rencontra ce matérialisme effectivement ÉTABLI au monde ;

- Que cette hypothèse est reléguée, dans le Songe ou la Vision, aux bornes du Temps comme impossibilité de principe, parce que les intéressés en ont connu l'épouvantable **effondrement final** (Même l'Islam, qui vint après le jupitérisme et le Catholicisme pourtant, a recours au même rejet du Matérialisme sous le nom de Jahilya = âge des Ténèbres) ;

- Que tous nous avons des **grands-parents** Matérialistes ;

## *La Mentalité Religieuse*

• Que c'est dans les phases concrètes du Temps, originales, neuves, irréductibles, que réside l'Absolu, ce qui fait de l'**Histoire** le relais de l'ancienne Providence ;

• Que, réciproquement, l'Éternité devient Relative, c'est-à-dire un membre du couple Matière-Esprit de la **Réalité complète** et que, à ce titre, ce qui est impérissable de l'Esprit se trouve conservé dans ce RAPPORT.

Qu'ajouter de plus ? Qu'il nous revient d'inaugurer et de forger la 3<sup>ème</sup> espèce de la race humaine, l'homme complet et équilibré Réaliste et Historiste, dans une vraie société, celle du Comm-Anar (communisme-anarchiste) !

•••

*“Avez-vous des yeux pour ne pas voir ?*

*Avez-vous des oreilles pour ne pas entendre ?”*

Marc 8 : 18



طالب فركدي – mars 2004

# ANNEXES

## Les 3 espèces de la race-Homme

	MENTALITÉ	HUMANITÉ	SOCIÉTÉ
1	Matérialisme (Mythe)	Adultes (1) — Enfants (a)	Société Parentale (Égalité)
2	Spiritualisme (Dogme)	Enfants (2) — Adultes (b)	Société Citoyenne (Liberté)
3	Réalisme (Lucidité)	Homme Complet	Comm-Anar

(1) Non-animaux – (a) Gardiens de la Tradition

(2) Non-bienheureux – (b) Pionniers de l'Idéal



طالب ٢٠٠٤ – mars 2004

**Genèse 1 : 27**

La fameuse “Image-Ressemblance” de Dieu que nous serions, n’est-ce pas pure dérision ?

Pourquoi donc nous est-il dit :

**“Élohim émana l’Hominalité première  
comme ombre visible de  
sa propre DUALITÉ Forme-Puissance,  
dans la PAIRE Mâle-Femelle ?”**

طالب ٢٠٠٤ – janvier 2004

**JOB**

Job le Juste, sur lequel s'abattaient cependant tous les malheurs, gémissait horriblement :

*“Dieu se rit du désespoir des Innocents,  
et la terre est livrée aux Méchants !  
D’ailleurs, qui descend au royaume de  
la Mort (le Schéol<sup>8</sup>) n’en remonte pas !  
Et puis, ce serait folie que d’imaginer  
un Procès possible entre Dieu et moi,  
avec un arbitre pour nous départager !  
Périsse le jour où je suis né !  
Alors pourquoi ce Dieu cruel  
qui ne laisse pas sa main trancher  
le fil de mon existence ?”*

---

<sup>8</sup> SCHEOL = שְׁאוֹל

# Le “Pari” de Pascal

Pensées – 1660

## 3- Infini-rien : Le Pari

451. [3] *Infini-rien*<sup>9</sup>. – Notre âme est jetée dans le corps, où elle trouve nombre, temps, dimensions. Elle raisonne là-dessus, et appelle cela nature, nécessité, et ne peut croire autre chose.

L'unité jointe à l'infini ne l'augmente de rien, non plus qu'un pied à une mesure infinie. Le fini s'anéantit en présence de l'infini, et devient pur néant. Ainsi notre esprit devant Dieu ; ainsi notre justice devant la justice divine. Il n'y a pas si grande disproportion entre notre justice et celle de Dieu, qu'entre l'unité et l'infini.

Il faut que la justice de Dieu soit énorme comme sa miséricorde<sup>10</sup>. Or, la justice envers les réprouvés est moins énorme et doit moins choquer que la miséricorde envers les élus.

Nous connaissons qu'il y a un infini, et ignorons sa nature. Comme nous savons qu'il est faux que les nombres soient finis, donc il est vrai qu'il y a un infini en nombre. Mais nous savons ce qu'il est : il est faux qu'il soit pair, il est faux qu'il soit impair, car, en ajoutant l'unité, il ne change point de nature ; cependant c'est un nombre, et tout nombre est pair ou impair (il est vrai que cela s'entend de tout nombre fini). Ainsi, on peut bien connaître qu'il y a un Dieu sans savoir ce qu'il est.

N'y a-t-il point une vérité substantielle, voyant tant de choses vraies qui ne sont point la vérité même ?

Nous connaissons donc l'existence et la nature du fini, parce que nous sommes finis et étendus comme lui. Nous connaissons l'existence de l'infini et ignorons sa nature, parce qu'il a une étendue comme nous, mais non pas des bornes comme nous. Mais nous ne connaissons ni l'existence ni la nature de Dieu, parce qu'il n'a ni étendue ni bornes.

---

<sup>9</sup> Port-Royal publie ce fragment au chapitre VII de son édition des *Pensées*, sous le titre “*Qu'il est plus avantageux de croire que de ne pas croire ce qu'enseigne la religion chrétienne*”, et le fait précéder de cet Avis qui en explique le sens et la portée : “*Presque tout ce qui est contenu dans ce chapitre ne regarde que certaines sortes de personnes, qui n'étant pas convaincues des preuves de la Religion, et encore moins des raisons des athées, demeurent dans un état et suspension entre la foi et l'infidélité. L'auteur prétend seulement leur montrer par leurs propres principes, et par les simples lumières de la raison, qu'ils doivent juger qu'il leur est avantageux de croire, et que ce serait le parti qu'ils devraient prendre, si ce choix dépendait de leur volonté. D'où il s'ensuit qu'au moins en attendant qu'ils aient trouvé la lumière nécessaire pour se convaincre de la vérité, ils doivent faire tout ce qui les y peut disposer, et se dégager de tous les empêchements qui les détournent de cette foi, qui sont principalement les passions et les vains amusements.*”

<sup>10</sup> Au sens [C] défini plus haut (note au fr. 230), que Pascal, ici comme dans les *Écrits sur la grâce*, rattache étroitement au sens [A] : l'homme ne peut juger de la justice divine [C], tout ce qu'il en peut et doit affirmer, c'est qu'elle est *ordre* (au sens A), et ordre supérieur, qui n'est pas *notre* ordre. Cf. le fr. 431.

Mais par la foi nous connaissons son existence ; par la gloire nous connaissons sa nature. Or, j'ai déjà montré qu'on peut bien connaître l'existence d'une chose sans connaître sa nature.

•••

[4] Parlons maintenant selon les lumières naturelles.

S'il y a un Dieu, il est infiniment incompréhensible, puisque, n'ayant ni parties ni bornes, il n'a nul rapport à nous. Nous sommes donc incapables de connaître ni ce qu'il est, ni s'il est. Cela étant, qui osera entreprendre de résoudre cette question ? Ce n'est pas nous, qui n'avons aucun rapport à lui.

Qui blâmera donc les chrétiens de ne pouvoir rendre raison de leur créance, eux qui professent une religion dont ils ne peuvent rendre raison ? Ils déclarent, en l'exposant au monde, que c'est une sottise, *stultitiam* ; et puis, vous vous plaignez de ce qu'ils ne la prouvent pas ! S'ils la prouvaient, ils ne tiendraient pas parole : c'est en manquant de preuve qu'ils ne manquent pas de sens.

– “Oui ; mais encore que cela excuse ceux qui l'offrent telle, et que cela les ôte de blâme de la produire sans raison, cela n'excuse pas ceux qui la reçoivent.”

– Examinons donc ce point, et disons : “Dieu est, ou il n'est pas.” Mais de quel côté pencherons-nous ? La raison n'y peut rien déterminer : il y a un chaos infini qui nous sépare. Il se joue un jeu, à l'extrémité de cette distance infinie, où il arrivera croix ou pile. Que gagerez-vous ? Par raison, vous ne pouvez faire ni l'un ni l'autre ; par raison, vous ne pouvez défendre nul des deux.

Ne blâmez donc pas de fausseté ceux qui ont pris un choix ; car vous n'en savez rien.

– “Non ; mais je les blâmerai d'avoir fait, non ce choix, mais un choix ; car, encore que celui qui prend croix et l'autre soient en pareille faute, ils sont tous deux en faute : le juste est de ne point parier.”

– “Oui ; mais il faut parier. Cela n'est pas volontaire, vous êtes embarqué. Lequel prendrez-vous donc ? Voyons. Puisqu'il faut choisir, voyons ce qui vous intéresse le moins. Vous avez deux choses à perdre : le vrai et le bien, et deux choses à engager : votre raison et votre volonté, votre connaissance et votre béatitude ; et votre nature a deux choses à fuir : l'erreur et la misère. Votre raison n'est pas plus blessée, en choisissant l'un que l'autre, puisqu'il faut nécessairement choisir. Voilà un point vidé. Mais votre béatitude ? Pesons le gain et la perte, en prenant croix que Dieu est. Estimons ces deux cas : si vous gagnez, vous gagnez tout ; si vous perdez, vous ne perdez rien. Gagez donc qu'il est, sans hésiter.

– “Cela est admirable. Oui, il faut gager ; mais je gage peut-être trop.”

– Voyons. Puisqu'il y a pareil hasard de gain et de perte, si vous n'aviez qu'à gagner deux vies pour une, vous pourriez encore gagner ; mais s'il y en avait trois à gagner, il faudrait encore jouer (puisque vous êtes dans la nécessité de jouer), et vous seriez imprudent, lorsque vous êtes forcé de jouer, de ne pas hasarder votre vie pour en gagner trois, à un jeu où il y a pareil hasard de perte et de gain. Mais il y a une éternité de vie et de bonheur. Et cela étant, quand il aurait une infinité de hasards, dont un seul serait pour vous, vous

## *La Mentalité Religieuse*

auriez encore raison de gager un pour avoir deux<sup>11</sup> ; et vous agiriez de mauvais sens, en étant obligé à jouer, de refuser de jouer une vie contre trois<sup>12</sup> à un jeu où d'une infinité de hasards il y en a un pour vous, s'il y avait une infinité de vie infiniment heureuse à gagner. Mais il y a ici une infinité de vie infiniment heureuse à gagner, un hasard de gain contre un nombre fini de hasards de perte, et ce que vous jouez est fini. Cela ôte tout parti : partout où est l'infini, et où il n'y a pas infinité de hasards de perte contre celui du gain, il n'y a point à balancer, il faut tout donner. Et ainsi, quand on est forcé à jouer, il faut renoncer à la raison pour garder la vie, plutôt que de la hasarder pour le gain infini aussi prêt à arriver que la perte du néant.

Car il ne sert de rien de dire qu'il est incertain si on gagnera, et qu'il est certain qu'on hasarde, et que l'infinie distance qui est entre la *certitude* de ce qu'on s'expose<sup>13</sup>, et l'*incertitude* de ce qu'on gagnera, égale le bien fini, qu'on expose certainement, à l'infini, qui est incertain. Cela n'est pas ; aussi tout joueur hasarde avec certitude pour gagner avec incertitude ; et néanmoins il hasarde certainement le fini pour gagner incertainement le fini, sans pécher contre la raison. Il n'y a pas infinité de distance entre cette certitude de ce qu'on s'expose et l'incertitude du gain ; cela est faux. Il y a, à la vérité, infinité entre la certitude de gagner et la certitude de perdre<sup>14</sup>. Mais l'incertitude de gagner est proportionnée à la certitude de ce qu'on hasarde, selon la proportion des hasards de gain et de perte<sup>15</sup>. Et de là vient que, s'il y a autant de hasards d'un côté que de l'autre, le parti est à jouer égal contre égal ; et alors la certitude de ce qu'on s'expose est égale à l'incertitude du gain : tant s'en faut qu'elle en soit infiniment distante. Et ainsi, notre proposition est dans une force infinie, quand il y a le fini à hasarder à un jeu où il y a pareils hasards de gain que de perte, et l'infini à gagner. Cela est démonstratif ; et si les hommes sont capables de quelque vérité, celle-là l'est.

[4] – “Je le confesse, je l'avoue. Mais encore n'y a-t-il point moyen de voir le dessous du jeu ?”

– Oui : l'Écriture, et le reste, etc.

---

<sup>11</sup> C'est-à-dire de gager votre vie actuelle contre une éternité de vie et de bonheur. En effet, un infini du second ordre (comme est une infinité de vie et de bonheur) multiplié par l'unité (une chance) équivaldrait au produit d'un infini du premier ordre (comme est une infinité de hasards, par un autre infini du premier ordre (comme serait une infinité de vie) et surpasse, ce qui est le cas considéré, le produit d'un infini du premier ordre (infinité de hasards) par un nombre fini (les biens finis de cette vie), produit qui représente, au plus, l'avantage du joueur qui mise sur la vie présente et parie contre Dieu. Or cela revient à dire : Pariez pour Dieu. Mettez qu'il existe : s'il n'est pas impossible, – s'il y a une chance qu'il soit, – prenez cette chance. Comme, d'autre part, il est l'infini, comme il est partout et tout entier partout, il suffit que vous le cherchiez pour le trouver. – Sur tout ceci voir les *Notes* de J. Lachelier *sur le pari de Pascal* (1901, rééd. 1933), l'article du P. Aug. Valensin (1919, rééd. *Dictionnaire apologétique*, s. v. *Pascal*), le 4<sup>ème</sup> appendice à notre *Pascal* (Plon, nouv. éd., 1949) et le livre de Georges Brunet, *le Pari de Pascal* (Desclée de Brouwer 1956).

<sup>12</sup> Une éternité de vie, et une éternité de bonheur, d'une qualité infinie.

<sup>13</sup> “Hasarde”, c'est-à-dire du fait que l'on court un risque.

<sup>14</sup> L'incertitude est ce qui fait et qui donne lieu au parti qui détermine exactement ce qui appartient.

<sup>15</sup> Car, entre l'incertitude du gain et la certitude de ce qu'on expose, il y a une commune mesure, qui est le nombre total des chances. Si je prends, par exemple, 100 billets de loterie sur 100, j'ai la certitude de gagner ; si j'en prends 1, mon incertitude est égale à 1/100 de certitude. De sorte que, s'il n'y a pas infinité de hasards de perte, et que la valeur de l'enjeu soit infinie, cette valeur dépassera toujours infiniment celle de la mise, qui par définition est finie.

## *La Mentalité Religieuse*

– “Oui ; mais j’ai les mains liées et la bouche fermée ; on me force à parier, et je ne suis pas en liberté ; on ne me relâche pas. Et je suis fait d’une telle sorte que je ne puis croire. Que voulez-vous donc que je fasse ?”

– Il est vrai. Mais apprenez au moins que votre impuissance à croire, puisque la raison vous y porte, et que néanmoins vous ne le pouvez, vient de vos passions<sup>16</sup>. Travaillez donc, non pas à vous convaincre par l’argumentation des preuves de Dieu, mais par la diminution de vos passions. Vous voulez aller à la foi, et vous n’en savez pas le chemin ; vous voulez vous guérir de l’infidélité, et vous en demandez les remèdes : apprenez de ceux [4] qui ont été liés comme vous, et qui parient maintenant tout leur bien ; ce sont gens qui savent ce chemin que vous voudriez suivre, et guéris d’un mal dont vous voulez guérir. Suivez la manière par où ils ont commencé : c’est en faisant tout comme s’ils croyaient, en prenant l’eau bénite, en faisant dire des messes, etc. Naturellement même cela vous fera croire et vous abêtira.

– “Mais c’est ce que je crains.”

– Et pourquoi ? Qu’avez-vous à perdre ?...

Mais, pour vous montrer que cela y mène, c’est que cela diminue les passions, qui sont vos grands obstacles.

*Fin de ce discours.* – Or, quel mal vous arrivera-t-il en prenant ce parti ? Vous serez fidèle, honnête, humble, reconnaissant, bienfaisant, ami sincère, véritable. À la vérité, vous ne serez point dans les plaisirs empestés, dans la gloire, dans les délices ; mais n’en aurez-vous point d’autres ? Je vous dis que vous y gagnerez en cette vie, et que, à chaque pas que vous ferez dans ce chemin, vous verrez tant de certitude du gain, et tant du néant de ce que vous hasardez, que vous connaîtrez à la fin que vous avez parié pour une chose certaine, infinie, pour laquelle vous n’avez rien donné.

[4] – “Oh ! ce discours me transporte, me ravit, etc.”

– Si ce discours vous plaît et vous semble fort, sachez qu’il est fait par un homme qui s’est mis à genoux auparavant et après, pour prier cet Être infini et sans parties, auquel il soumet tout le sien, de se soumettre aussi le vôtre pour votre propre bien et pour sa gloire ; et qu’ainsi la force s’accorde avec cette bassesse. (233.)

•••

## **4- Soumission et usage de la Raison**

452. [130] S’il ne fallait rien faire que pour le certain, on ne devrait rien faire pour la religion ; car elle n’est pas certaine. Mais combien de choses fait-on pour l’incertain, les voyages sur mer, les batailles ! Je dis donc qu’il ne faudrait rien faire du tout, car rien n’est certain ; et qu’il y a plus de certitude à la religion, que non pas que nous voyions le jour de demain : car il n’est pas certain que nous voyions demain, mais il est certainement possible que nous ne le voyions pas. On n’en peut pas dire autant de la religion. Il n’est pas certain qu’elle soit ; mais qui osera dire qu’il est certainement possible qu’elle ne soit pas ? Or,

---

<sup>16</sup> Vous ne renverseriez pas la raison en croyant, puisqu’on est obligé à croire ou à ne pas croire.

quand on travaille pour demain, et pour l'incertain, on agit avec raison ; car on doit travailler pour l'incertain, par la règle des partis qui est démontrée.

Saint Augustin a vu qu'on travaille pour l'incertain, sur mer, en bataille, etc. ; mais il n'a pas vu la règle des partis qui démontre qu'on le doit. Montaigne [III, 8] a vu qu'on s'offense d'un esprit boiteux, et que la coutume peut tout ; mais il n'a pas vu la raison de cet effet.

Toutes ces personnes ont vu les effets, mais ils n'ont pas vu les causes<sup>17</sup> : ils sont à l'égard de ceux qui ont découvert les causes comme ceux qui n'ont que les yeux à l'égard de ceux qui ont l'esprit ; car les effets sont comme sensibles, et les causes sont visibles seulement à l'esprit. Et quoique ces effets-là se voient par l'esprit, cet esprit est à l'égard de l'esprit qui voit les causes comme les sens corporels à l'égard de l'esprit. (234.)

453. [64.] Par les partis, vous devez vous mettre en peine de rechercher la vérité ; car, si vous mourez sans adorer le vrai principe, vous êtes perdu. – “Mais, dites-vous, s'il avait voulu que je l'adorasse, il m'aurait laissé des signes de sa volonté.” – Aussi a-t-il fait ; mais vous les négligez. Cherchez-les donc ; cela le vaut bien. (236.)

454. [63.] *Partis*. – Il faut vivre autrement dans le monde selon ces diverses suppositions : 1) Si on pouvait y être toujours ; 2) s'il est sûr qu'on n'y sera pas longtemps, et incertain si on y sera une heure. Cette dernière supposition est la nôtre. (237.)

455. [63.] Que me promettez-vous enfin (car dix ans est le parti), sinon dix ans d'amour-propre, à bien essayer de plaire sans y réussir, outre les peines certaines ? (238.)

456. [235.] *Objection*. – Ceux qui espèrent leur salut sont heureux en cela, mais ils ont pour contrepoids la crainte de l'enfer.

*Réponse*. – Qui a plus de sujet de craindre l'enfer, ou celui qui est dans l'ignorance s'il y a un enfer, et dans la certitude de damnation, s'il y en a ; ou celui qui est dans une certaine persuasion qu'il y a un enfer, et dans l'espérance d'être sauvé, s'il est ? (239.)

457. [41.] – “J'aurais bientôt quitté les plaisirs, disent-ils, si j'avais la foi.” – Et moi, je vous dis : “Vous auriez bientôt la foi, si vous aviez quitté les plaisirs.” Or, c'est à vous à commencer. Si je pouvais, je vous donnerais la foi. Je ne puis le faire, ni partant éprouver la vérité de ce que vous dites. Mais vous pouvez bien quitter les plaisirs, et éprouver si ce que je dis est vrai. (240.)

458. [485.] *Ordre*. – J'aurais bien plus de peur de me tromper, et de trouver que la religion chrétienne soit vraie, que non pas de me tromper en la croyant vraie. (241.)

459. [409] La foi dit bien ce que les sens ne disent pas, mais non pas le contraire de ce qu'ils voient. Elle est au-dessus, et non pas contre. (265.)

460. [225.] Combien les lunettes nous ont-elles découvert d'astres qui n'étaient point pour nos philosophes d'auparavant ! On entreprenait franchement l'Écriture sainte sur le grand nombre des étoiles, en disant : “Il n'y en a que mille vingt-deux, nous les savons.”

Il y a des herbes sur la terre ; nous les voyons. – De la lune on ne les verrait pas. Et sur ces herbes des poils ; et dans ces poils de petits animaux : mais après cela, plus rien. – Ô présomptueux ! – Les mixtes sont composés d'éléments ; et les éléments, non. – Ô présomptueux ! voici un trait délicat. – Il ne faut pas dire qu'il y a ce qu'on ne voit pas. – Il faut donc dire comme les autres, mais ne pas penser comme eux. (266.)

<sup>17</sup> [467.] *Rem Viderunt, causam non viderunt*. (235.)

461. [161.] *Soumission*<sup>18</sup>. – Il faut savoir douter où il faut, assurer où il faut, en se soumettant où il faut. Qui ne fait ainsi n’entend pas la force de la raison. Il y [en] a qui taillent contre ces trois principes, ou en assurant tout comme démonstratif, manque de se connaître en démonstration ; ou en doutant de tout, manque de savoir où il faut se soumettre ; ou en se soumettant en tout, manque de savoir où il faut juger<sup>19</sup>. (268.)

462. [406.] Saint Augustin [Ep. 120] : La raison ne se soumettrait jamais, si elle ne jugeait qu’il y a des occasions où elle se doit soumettre. Il est donc juste qu’elle se soumette, quand elle juge qu’elle se doit soumettre. (270)

463. [247.] Soumission et usage de la raison, en quoi consiste le vrai christianisme. (269.)

464. [165.] La Sagesse nous envoie à l’enfance : *Nisi efficiamini sicut parvuli*<sup>20</sup>. (271.)

465. [214.] Il n’y a rien de si conforme à la raison que ce désaveu de la raison. (272.)

466. [247.] La dernière démarche de la raison est de reconnaître qu’il y a une infinité de choses qui la surpassent ; elle n’est que faible, si elle ne va jusqu’à connaître cela.

Que si les choses naturelles la surpassent, que dira-t-on des surnaturelles ? (267.)

## 5- Utilité des preuves par la machine : l’automate et la volonté

467. [265.] C’est être superstitieux, de mettre son espérance dans les formalités ; mais c’est être superbe, de ne vouloir s’y soumettre. (249.)

468. [435.] Ce n’est pas l’absolution seule qui remet les péchés au sacrement de Pénitence, mais la contrition, qui n’est point véritable si elle ne recherche le sacrement. Ainsi, ce n’est pas la bénédiction nuptiale qui empêche le péché dans la génération, mais le désir d’engendrer des enfants à Dieu, qui n’est point véritable que dans le mariage. Et comme un contrit sans sacrement est plus disposé à l’absolution qu’un impénitent avec le sacrement, ainsi les filles de Loth, par exemple, qui n’avaient que le désir des enfants étaient plus pures sans mariage que les mariées sans désir d’enfants. (923.)

469. [90.] Il faut que l’extérieur soit joint à l’intérieur pour obtenir de Dieu ; c’est-à-dire que l’on se mette à genou, prie des lèvres, etc., afin que l’homme orgueilleux, qui n’a voulu se soumettre à Dieu, soit maintenant soumis à la créature. Attendre de cet extérieur le secours est être superstitieux, ne vouloir pas le joindre à l’intérieur est être superbe. (250.)

470. [195] Car il ne faut pas se méconnaître : nous sommes automate autant qu’esprit ; et de là vient que l’instrument par lequel la persuasion se fait n’est pas la seule démonstration. Combien y a-t-il peu de choses démontrées ! Les preuves ne convainquent que l’esprit. La coutume fait nos preuves les plus fortes et les plus crues ; elle incline l’automate, qui entraîne l’esprit sans qu’il y pense. Qui a démontré qu’il sera demain jour,

---

<sup>18</sup> Il faut avoir ces trois qualités : pyrrhonien, géomètre, chrétien soumis ; et elles s’accordent et se tempèrent en doutant où...

<sup>19</sup> *La copie ajoute* : “ pyrrhonien, géomètre, chrétien : doute, assurance, soumission ” (81, 4).

<sup>20</sup> “Si vous ne vous convertissez et ne devenez comme les petits enfants, vous n’entrerez point dans le royaume des cieux” (Mat. XVIII, 3).

## *La Mentalité Religieuse*

et que nous mourrons ? Et qu'y a-t-il de plus cru ? C'est donc la coutume qui nous en persuade ; c'est elle qui fait tant de chrétiens, c'est elle qui fait les Turcs, les païens, les métiers, les soldats, etc. (Il y a la foi reçue dans le baptême aux chrétiens de plus qu'aux païens.) Enfin il faut avoir recours à elle quand une fois l'esprit a vu où est la vérité, afin de nous abreuver et nous teindre de cette créance, qui nous échappe à toute heure ; car d'en avoir toujours les preuves présentes, c'est trop d'affaire. Il faut acquérir une créance plus facile, qui est celle de l'habitude qui sans violence, sans art, sans argument, nous fait croire les choses, et incline toutes nos puissances à cette croyance, en sorte que notre âme y tombe naturellement. Quand on ne croit que par la force de la conviction, et que l'automate est incliné à croire le contraire, ce n'est pas assez. Il faut donc faire croire nos deux pièces : l'esprit, par les raisons, qu'il suffit d'avoir vues une fois en sa vie ; et l'automate, par la coutume, et en ne lui permettant pas de s'incliner au contraire. *Inclina cor meum, Deus*<sup>21</sup>.

La raison agit avec lenteur, et avec tant de vues sur tant de principes, lesquels il faut qu'ils soient toujours présents, qu'à toute heure elle s'assoupit ou s'égaré, manque d'avoir tous ses principes présents. Le sentiment n'agit pas ainsi ; il agit en un instant, et toujours est prêt à agir. Il faut donc mettre notre foi dans le sentiment ; autrement elle sera toujours vacillante. (252.)

471. [25.] *Lettre qui marque l'utilité des preuves, par la machine.* – La foi est différente de la preuve : l'une est humaine, l'autre est un don de Dieu. *Justus ex fide vivit*<sup>22</sup> ; c'est de cette foi que Dieu lui-même met dans le cœur, dont la preuve est souvent l'instrument, *fides ex auditu*<sup>23</sup> ; mais cette foi est dans le cœur et fait dire non *scio*, mais *credo*. (248.)

472. [141.] Il y a une différence universelle et essentielle entre les actions de la volonté et toutes les autres.

La volonté est un des principaux organes de la créance, non qu'elle forme la créance, mais parce que les choses sont vraies ou fausses, selon la face par où on les regarde. La volonté qui se plaît à l'une plus qu'à l'autre, détourne l'esprit de considérer les qualités de celles qu'elle n'aime pas à voir ; et ainsi l'esprit, marchant d'une pièce avec la volonté, s'arrête à regarder la face qu'elle aime ; et ainsi il en juge par ce qu'il y voit. (99.)

473. [*Ms. Guerrier*, 71.] M. de Roannez disait : “Les raisons me viennent après, mais d'abord la chose m'agrée ou me choque sans en savoir la raison, et cependant cela me choque par cette raison que je ne découvre qu'ensuite.” Mais je crois, non pas que cela choquait par ces raisons qu'on trouve après, mais qu'on ne trouve ces raisons que parce que cela choque. (276.)

---

<sup>21</sup> “Incline mon cœur, ô Dieu...” (Ps. CXVIII, 36).

<sup>22</sup> “Le juste vit par la foi” (Rom. I, 17).

<sup>23</sup> “La foi vient d'avoir entendu” (Rom. X, 17).

# L'Éducation Divine du Genre Humain

– 1780 –

“L'Éducation terrestre est une révélation progressive donnée à l'Individu par ses maîtres.

La Révélation céleste, elle, est l'éducation progressive donnée au Genre Humain par le Maître Suprême.”

•••

“Chaque manuel scolaire convient à un âge précis ; conserver le même livre en passant dans la classe supérieure serait très préjudiciable.

Dira-t-on donc que le Genre humain ne doit jamais parvenir à une Lumière complète, à la pureté du cœur nous rendant capables d'aimer la Vertu pour elle-même ? Blasphème !”

•••

“Il viendra, oui, assurément, ce temps de l'Évangile Éternel qui nous a été promis !”

Gotthold-Éphraïm LESSING (1729-1781)



طالِب ٢٠٠٤ – janvier 2004

## Saint Paul – Éphésiens 6 : 10

Vivre la religion n'a jamais été présenté comme un état confortable de rentier, mais au contraire comme un engagement risqué d'entrepreneur. On ne préconisait pas de jouir de son appartenance à l'Église, mais de s'y trouver mobilisé afin de purifier la Religion, ce qui ne faisait qu'un avec le perfectionnement de la Civilisation.

“Ceignez-vous les reins” était le mot d'ordre ; c'est-à-dire : trouvez-vous équipés en vue de grandes luttes ! Rien à voir avec les mièvreries païennes du genre papiste, et laïques en général !

•••

Voici ce que prêche Saint Paul à la communauté d'Éphèse :

***“Revêtez l'ARMURE de Dieu pour être***

***à même d'affronter les Ruses diaboliques.***

***Oui, tenez bon, les reins CEINTURÉS de Vérité,***

***le corps CUIRASSÉ de Justice,***

***les pieds CHAUSSÉS de Zèle pour annoncer l'Évangile.***

***Tenez surtout le BOUCLIER de la Foi,***

***où viendront s'éteindre toutes les flèches enflammées du Malin.***

***Prenez le CASQUE du Salut et l'ÉPÉE de l'Esprit,***

***qui est la Parole de Dieu.”***

## Un “VEILLEUR” Turc

Être Croyant ne veut évidemment pas dire être Docteur de la Foi ;  
Il en est de très simples, mais d'une ardeur indéfectible :

On se souvient d'un boutiquier musulman qui, chaque vendredi, et jusqu'à la fin de ses jours, prenait son sabre, endossait sa cote de mailles, et montait la garde devant chez lui depuis l'aube.

Notre Veilleur était fin prêt pour l'apparition annoncée du MAHDÎ, du Guide de l'Heure dernière ; il était prêt à s'enrôler sous sa bannière, pour livrer la bataille suprême qui doit assurer la Victoire complète et définitive de la Religion Unique.

Docteur : 'Âlim – عالم

Le Mahdî : Guidé – مهدي

L'Heure : Sa'a – ساعة

طالب فيربي – janvier 2004

# Descartes

*selon la Laïcité ;*

*mieux dite Paganisme.*

...

**“TU PENSES,  
donc  
TU NUIS”.**

---

طالب ٢٠٠٤ – janvier 2004

# Ô Faute Heureuse !

Saint Augustin

## Ô FELIX CULPA !

Oui, c'est bien du "péché originel" d'Adam et Ève qu'il est question.

Quelle parole scandaleuse du "Grand Ancêtre" des boutiquiers du Christ que nous connaissons de nos jours, à commencer par les curés protestants !

Cette expression est tirée d'une **Homélie** de Saint Augustin (354-430). La phrase qu'elle introduit est la suivante :

**"Ô Faute heureuse, qui mérita un si grand Rédempteur !"**

"Ô felix culpa, quae talem ac tantum meruit habere redemptorem !"

Ces paroles devinrent célèbres quand elles furent insérées officiellement dans l'**Hymne** chanté le "Samedi Saint" pendant la bénédiction du Cierge Pascal. Le titre de l'Hymne est :

**"Exulte alors la foule des Anges du Ciel."**

"Exultet jam angelica turba coelorum."

Cette phrase peut aussi se traduire : "Hurle alors la Cohue des anges du Ciel."

La Bénédiction du Cierge Pascal fut instaurée par l'Évêque de Rome (dit "pape" !) **ZOSIME** (417-418).

•••

Quelques détails sur le Cierge Pascal et sa Bénédiction.

Nous sommes à **Pâques**, il importe de le souligner. Pâques est le pivot du calendrier liturgique catholique, c'est-à-dire au centre du culte chrétien, le cœur de la vie chrétienne. Pourquoi ? Parce que c'est le temps de la Résurrection, du Christ Triomphant. Rien à voir avec notre christianisme dégénéré, qui met alternativement l'accent sur Noël et la Passion, la naissance du petit-Jésus et la mort du Crucifié ; et oscille donc entre le gnan-gnan de Thérèse de Lisieux et le morbide de Thérèse d'Avila.

**Le Cierge** pascal figure Jésus-Christ lui-même, dont on va commémorer la Résurrection et le Triomphe, le Sauveur représenté par une Colonne géante de cire.

## *La Mentalité Religieuse*

Ce cierge géant est béni dans **chaque paroisse** pour la fête de Pâques, et reste allumé, au côté de l'Évangile tout le temps pascal pour les offices solennels : à la Grand-messe et aux Vêpres, le jour de Pâques et les deux jours suivants ; puis le samedi de la Quasimodo (1<sup>er</sup> dimanche après Pâques), et chaque dimanche jusqu'à l'Ascension.

C'est **un Diacre** qui officie vis-à-vis du Cierge Pascal, dérogation extraordinaire à la Discipline de l'Église, réservant ce droit aux prêtres et évêques ! Pourquoi ? Parce que le Fils de l'Homme se montra d'abord aux Disciples (Cléophas et un autre), et seulement ensuite aux Apôtres. Le Diacre représente ici le Disciple de la première apparition faisant suite à sa sortie du tombeau.

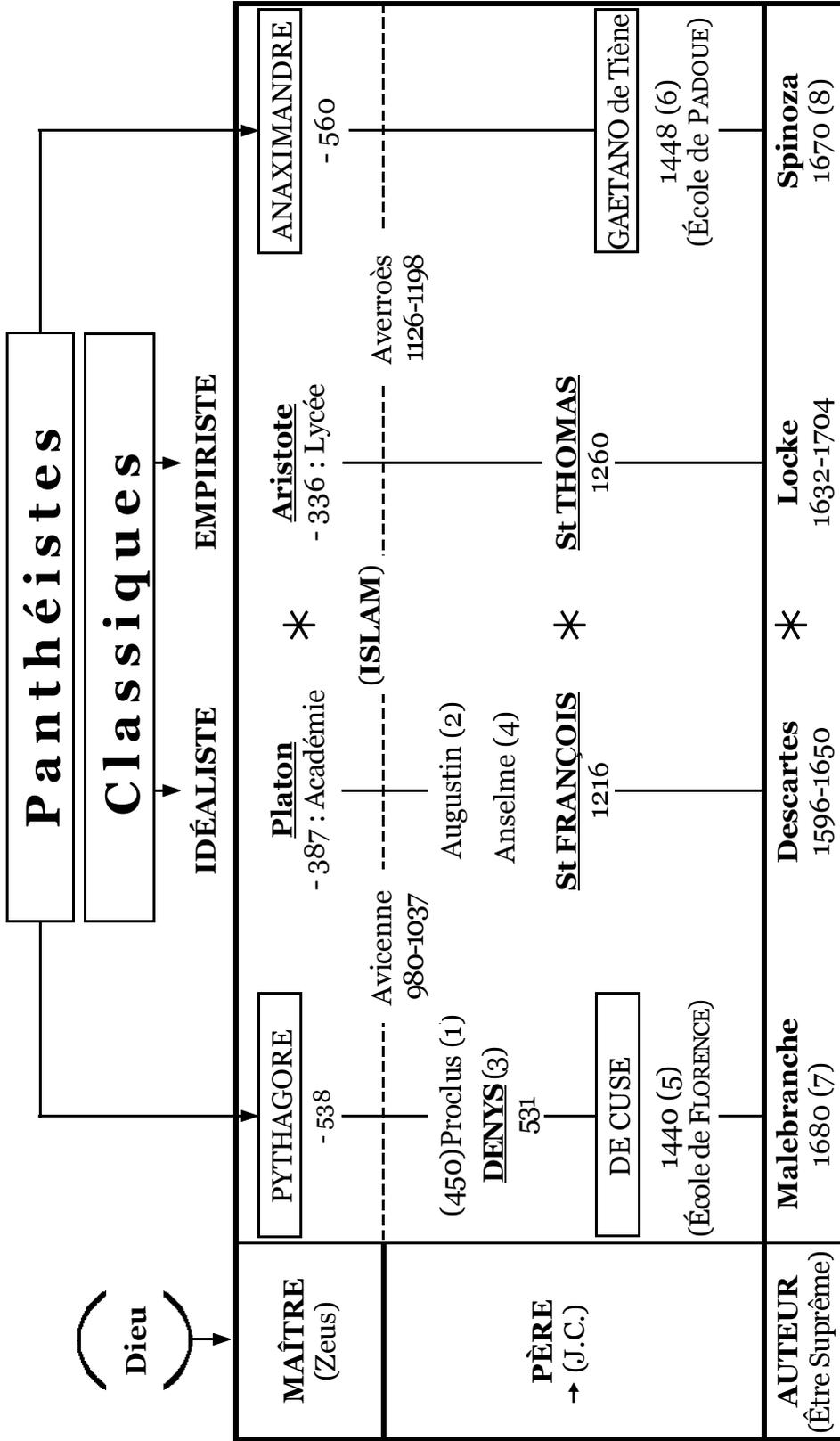
Le Diacre procède à **la Bénédiction** du Cierge, en chantant l'"Exultet" : c'est la seconde cérémonie du Samedi Saint (samedi de la seconde semaine de Pâques).

Le Diacre insère ensuite dans le Cierge **Cinq grains d'encens** en forme de Croix, pour représenter les Aromates dont le corps du Christ fut embaumé, ainsi que les cinq Plaies du Sauveur.

Le Diacre **allume** enfin le Cierge pour annoncer que Jésus-Christ est ressuscité.

طالب فيردي – février 2004





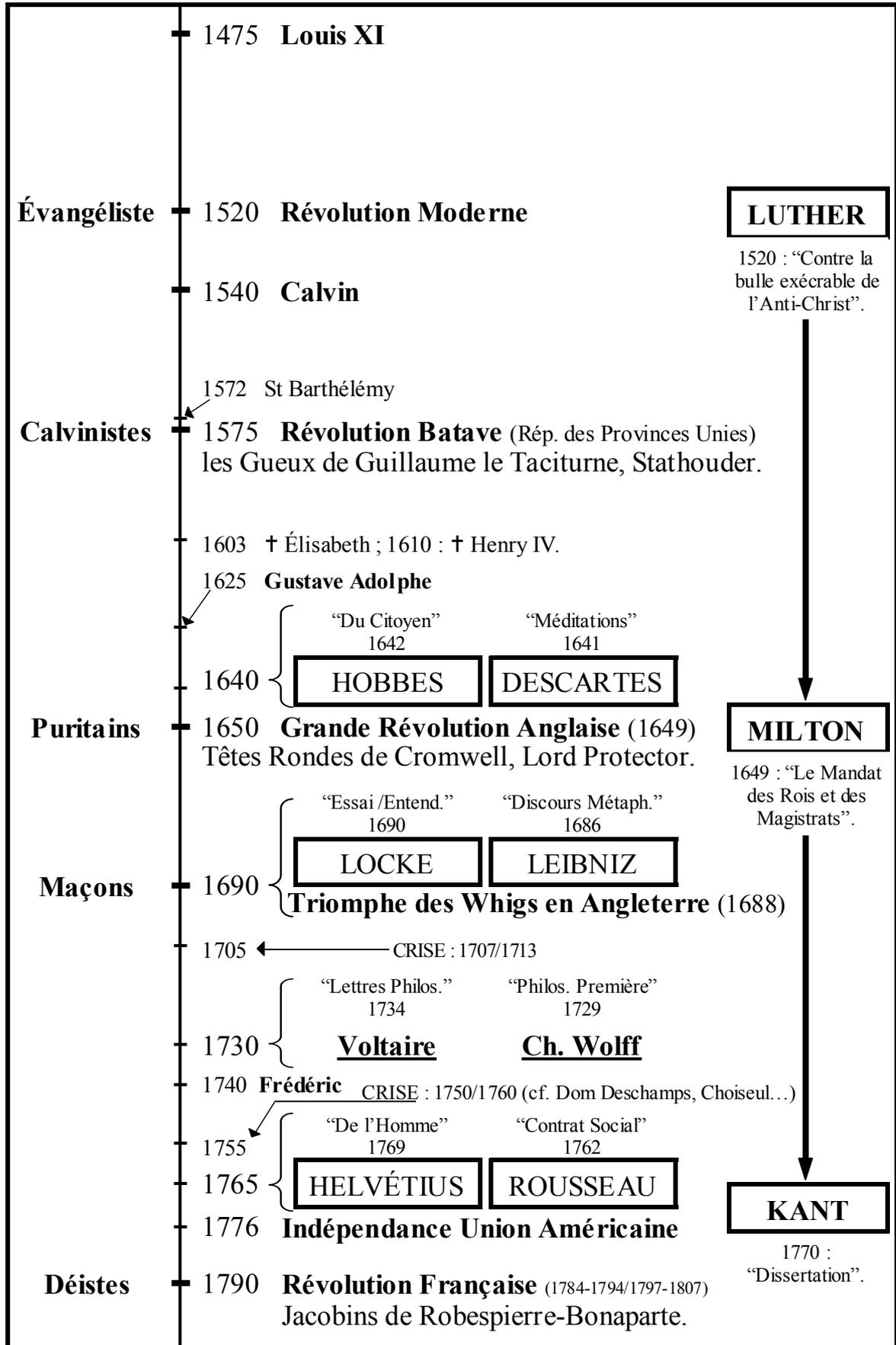
Les Panthéistes ont la plus grande importance dans la fermentation Utopiste, pré-révolutionnaire. De Cuse n'a pas du tout l'importance de Pythagore ! Même s'il sera le maître de G. Bruno (1550-1600). Même à son époque, Ockam, Marsile de Padoue, Tauler et Jean Hus présents plus dans les esprits. À cause de l'exaltation de Pythagore par De Cuse, mes Panthéistes sont pris au ~6<sup>ème</sup> siècle, alors que mes Classiques sont du ~4<sup>ème</sup> siècle.

Il y a mention des musulmans, parce que les latins les mêlent fortement à leur "platonisme" et leur "aristotélisme".

(1) Proclus est un Hellène attardé. (2) 354/430. (3) Crise des Théodosiens : 379-518. (4) 1033/1109. (5) Docte Ignorance.

(6) Traité de l'Âme → Pomponat (1462-1524). (7) La Nature et la Grâce. (8) Traité théologico-politique.

# Cycle Moderne



# Panthéisme Sensualiste

• **Alméric de Bêne**

• **Marx/Engels**

---

## Histoire du Pape Innocent III et de ses contemporains

par Frédéric Hurter, traduit de l'allemand – 1855

•••

L'hérésie, dont l'auteur appelé **Alméric de Bêne**, du nom d'un village du diocèse de Chartres, a émis ses doctrines à l'université de Paris, était indépendante de ces sectes qui minaient la foi chrétienne ou ébranlaient l'édifice de l'Église. Elle fut le résultat de l'union de la théologie catholique avec des subtilités philosophiques, et n'aurait jamais pris racine dans le peuple, quand même, elle n'eût pas été promptement étouffée. Parmi les nombreux maîtres qui se consacraient à l'enseignement de la théologie, comme la première de toutes les sciences, il pouvait arriver facilement que l'un ou l'autre s'écartât de la route prescrite par l'Église, soit par orgueil, soit pour se faire un nom chez ses auditeurs. Peu de temps avant cette époque, on se plaignait de la négligence apportée dans l'étude de l'Écriture sainte ; les maîtres cherchaient plutôt à acquérir de la réputation qu'à enseigner avec une connaissance approfondie de leurs matières, et les écoliers ne goûtaient que ce qui était nouveau ; on composait d'autres manuels pour gagner la faveur des auditeurs ; on avait recours à des interprétations nouvelles, comme si les ouvrages qui expliquaient l'Écriture sainte dans le même esprit où elle a été écrite, ne suffisaient plus ; on tenait des conférences publiques sur les mystères impénétrables du Christianisme ; de sorte qu'il en résultait autant d'hérésies qu'il y avait de maîtres, autant de scandales qu'il y avait de salles, autant de blasphèmes que de rues. On disait donc qu'il était temps d'appliquer un remède contre cette maladie. Innocent aussi se plaignit de ce qu'un si grand nombre de maîtres qui s'écartaient de la vérité tendaient, par leur mauvaise interprétation de l'Écriture sainte, par leurs raisonnements subtils et par leur étalage de rhéteur, un triple piège dans lequel les gens simples et les imprudents étaient pris.

Alméric était un des professeurs les plus distingués des arts libéraux à Paris. Ayant acquis de la réputation, il se livra à l'étude de la théologie, mais il y apporta ce caractère d'étrangeté qui faisait que déjà, dans l'exposition et la manière d'envisager les autres sciences, il aimait la singularité. Quoiqu'il ait été généralement admis à cette époque qu'Alméric avait découvert dans **les livres d'Aristote sur l'origine des choses**,

**retrouvés peu de temps auparavant**, des solutions plus satisfaisantes des problèmes que l'Écriture n'explique pas à l'homme, et qu'il avait voulu compléter la Bible par ces livres, il est cependant plus certain que la philosophie néo-platonicienne, et principalement **l'ouvrage condamné de l'écossois Jean Érigène, sur la Nature de toutes choses**, l'ont conduit dans le dédale obscur du mysticisme ; il donna à ses opinions réalistes une plus grande extension que ne le comportait la croyance de l'Église. Le tout universel, enseignait-il, est le principe et la fin de toutes choses, et se révèle dans tous les êtres qui rentrent de nouveau dans son sein. Le mouvement, nécessaire et éternel de sa nature, est la grande puissance formatrice. La Trinité désigne trois faces des choses divines, qui constituent trois phases de l'histoire des hommes. À présent, disait-il, est arrivée la seconde époque, pendant laquelle le Christ se trouve également dans tout autre objet, comme dans le pain consacré. Chaque chrétien a souffert réellement par les souffrances du Christ, et toute la foi consiste dans la conviction d'être un de ses membres ; mais le royaume du Saint-Esprit, dont Alméric se disait le prophète, est déjà proche ; alors la grâce intérieure du Saint-Esprit rendra superflus tous les moyens extérieurs pour la recevoir. Selon lui, Dieu s'est fait homme dans Abraham comme dans le Christ, et il a parlé aussi bien par la bouche d'Ovide que par celle de saint Augustin. Sans le péché, les hommes n'auraient pas été séparés en deux sexes.

Alexandre III avait-il tort d'ordonner à l'évêque de Paris de veiller à ce que des questions subtiles et inutiles en matière de théologie ne fussent pas agitées en France ?

La doctrine d'Alméric fit du bruit, et l'Université l'accusa auprès du pape. Innocent le manda à Rome, et après avoir entendu l'audacieux professeur, lui imposa une rétractation qu'il devait faire à Paris. Alméric reconnut son erreur par ses paroles, mais son cœur ne changea pas ; **il fut si affligé de sa rétractation, qu'il tomba malade peu de temps après et mourut.**

Sa doctrine ne s'éteignit pas avec lui ; il avait des disciples qui la commentèrent et la développèrent. Le principal d'entre eux était **David de Dinant**, désigné comme un esprit profond. On ne peut plus décider ce qui parmi les fragments de ce système appartient au maître et ce qui appartient au disciple, car l'ouvrage dans lequel Alméric a déposé le résultat de ses méditations, n'est pas parvenu jusqu'à nous. Ce qui paraît certain, c'est que le disciple **s'est servi d'expressions plus outrées** pour désigner ce que le maître a exprimé en termes plus mesurés ou plus subtils. Conséquents dans leur doctrine, ils détruisaient toute différence entre la vertu et le vice, et commettaient les désordres les plus abominables ; car, disaient-ils, ce que les autres appellent péché n'est point un péché, pourvu que cela se fasse par amour ; Dieu n'a pour attribut que la bonté et non pas la justice ; chacun porte l'enfer en lui-même, comme chacun a une dent gâtée dans la bouche. Par la contemplation, l'âme pourra transformer son existence actuelle dans celle qu'elle a eue au sein de l'âme divine. En annonçant l'arrivée prochaine du royaume du Saint-Esprit, il déclarait que toutes les institutions de l'Église étaient inutiles, les sacrements désormais superflus, la grâce du Saint-Esprit opérant dans l'intérieur suffit à la félicité sans le secours de tous les autres signes extérieurs. Ils s'accordaient avec les Catharéens et les Vaudois dans leurs calomnies contre le pape ; un certain **orfèvre**, nommé **Guillaume**, était le prophète de cette nouvelle école ; il prédit de grands malheurs qui devaient arriver dans les cinq années prochaines ; le dernier, disait-il, sera le feu du ciel qui consumera tous les prélats ; alors, **la domination de la France embrassera l'univers**, et Louis, fils de

Philippe, régnera jusqu'à ce que tous les êtres soient rentrés en Dieu. À Paris, à Rouen et dans d'autres diocèses, des hommes et des femmes se laissèrent séduire par ces idées ; il est probable que la licence qu'elles favorisaient excitait plus d'attraits que les subtilités métaphysiques<sup>24</sup>.

Peu de temps après, Guillaume l'orfèvre révéla les menées des disciples d'Alméric. On nomma des commissaires qui devaient épier ces sectaires dangereux. Aussitôt que l'évêque de Paris eut reçu les informations nécessaires, il fit arrêter les principaux d'entre eux, prêtres et laïques, hommes et femmes, opération pour laquelle le frère Warin, vice-chancelier du roi, un des hommes les plus instruits et un des chevaliers les plus vaillants de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, lui fut d'un grand secours. L'évêque convoqua en 1210 un synode, auquel on adjoignit les autorités temporelles de Paris. Ce synode condamna quatorze disciples d'Alméric à être brûlés ; **dix** d'entre eux seulement **furent exécutés le 20 décembre**, et la peine des quatre autres fut commuée en une détention ; on pardonna à ceux qui paraissaient avoir été séduits. Les condamnés n'obtinrent aucune pitié. **Les ossements d'Alméric furent déterrés** de la tombe où ils étaient renfermés près du couvent de Saint-Martin-des-Champs, **et on les brûla**. Le peuple crut voir dans l'orage qui éclata au moment même de leur exécution les dernières convulsions de la rage de ces hérétiques. Les écrits d'Alméric et **la métaphysique d'Aristote** furent également jetés dans les flammes ; on défendit la lecture des ouvrages de David de Dinant, et **on menaça de l'excommunication tous ceux qui copieraient les livres d'Aristote venus de Constantinople**. Bientôt après, le **cardinal Robert de Courçon ordonna**, sur l'ordre du roi, **de ne plus expliquer à l'Université aucun écrit de ce philosophe grec, excepté sa logique**. Le concile de **Latran condamna Alméric et sa doctrine**, non-seulement comme hérétique, mais comme insensée.



Voir aussi : Dict. universel des Hérésies (Deux « Matérialismes » Civilisés – oct. 99)

<sup>24</sup> Chron. Reichersperg. in Ludwig, II, 288. Hæresis pro quibus Sacerd. Paris, igne combusti sunt, in Martene Thes., IV, 163. – Le jugement d'Innocent est de l'année 1204. Spondan. Adh. Ann., n° 17. Sa mort eut lieu l'année suivante. Vinc. Bellov. Spec., XXIX, 107 ; Antonini, Op. Hist., t. III. L'ouvrage d'Alméric avait pour titre, Physion ; Hist. Littér. De la France, XVI, 588. – **Les doctrines des saint-simoniens** et celles des nouveaux-croyants de Wildspuch (la chair ne peut pas pécher) **se concilient très facilement avec les principes d'Alméric**. – Antonini, Op. Hist. ; Guill. De Nangris Chron, in d'Achery Spicil., II, 24. – Crévier se trompe en donnant à Alméric le titre de *un des patriarches de la secte des Albigeois*. Sa vie et ses opinions détruisent cette assertion. Labbé, Bibl. Mscr., t. I.

# Friedrich Engels

## Dialectique de la Nature

Manuscrits de 1875-1880, Publiés en URSS en 1925

...

### Préface (éditions sociales)

La correspondance de Marx et d'Engels révèle que, dès 1873, Engels envisageait d'écrire un grand travail sur la dialectique dans la nature. Dans une lettre à Marx du 30 mai 1873, il fait part à son ami de ses pensées sur la science de la nature. Il y formule déjà trois idées fondamentales de sa *Dialectique de la nature* : 1- l'indissolubilité de la matière et du mouvement (le mouvement est une forme d'existence de la matière) ; 2- les formes qualitativement différentes du mouvement et les diverses sciences qui les étudient (mécanique, physique, chimie, biologie) ; 3- le passage dialectique d'une forme du mouvement à l'autre et par suite d'une science à l'autre. Il termine sa lettre en disant que l'élaboration de ces idées "demandera encore beaucoup de temps".

### Lettre de Engels à Marx, du 30 mai 1873

Cher Maure<sup>25</sup>,

Voici les idées dialectiques qui me sont venues ce matin au lit à propos des sciences de la nature :

Objet de la science de la nature : la matière en mouvement, **les corps**. Les corps sont inséparables du mouvement ; leurs formes et leurs espèces ne se reconnaissent qu'en lui ; il n'y a rien à dire des corps en dehors du mouvement, en dehors de toute relation avec d'autres corps. Ce n'est que dans le mouvement que le corps montre ce qu'il est. La science de la nature connaît donc les corps en les considérant dans leur rapport réciproque, dans le mouvement. **La connaissance des diverses formes du mouvement est la connaissance des corps**. L'étude des différentes formes du mouvement est donc l'objet essentiel de la science de la nature<sup>26</sup>.

1- La forme du mouvement la plus simple est le changement de *lieu* (dans le temps, pour faire plaisir au vieil Hegel) : le mouvement *mécanique*.

a) Le mouvement d'un corps *isolé* n'existe pas : à parler relativement, la chute peut cependant en faire figure. Mouvement vers un centre commun à de nombreux corps. Cependant, dès que le mouvement d'un corps doit s'effectuer dans une direction *autre* que

---

<sup>25</sup> Maure est le surnom de Marx.

<sup>26</sup> En marge, remarque de Schorlemmer : Très bien, tout à fait mon opinion. C. S.

celle du centre, ce corps tombe toujours, il est vrai, sous les lois de la chute, mais celles-ci se modifient<sup>27</sup>.

b) en lois de la trajectoire et mènent directement au mouvement réciproque de plusieurs corps ; mouvement planétaire, etc., astronomie, équilibre (temporaire ou apparemment dans le mouvement lui-même). Mais, en fin de compte, le résultat *réel* de ce genre de mouvement est toujours... le *contact* des corps en mouvement : ils tombent l'un sur l'autre.

c) Mécanique du contact : corps en contact. Mécanique courante, levier, plan incliné, etc. Mais le *contact n'épuise pas par-là ses effets*. Il se manifeste directement sous deux formes : frottement et choc. Tous deux ont la propriété de produire, à un certain degré d'intensité et dans des conditions déterminées, des effets nouveaux qui ne sont plus purement mécaniques : *chaleur, lumière, électricité, magnétisme*.

2- *La physique proprement dite*, science de ces formes du mouvement qui, après l'étude de chacun d'eux, constate que, sous certaines conditions, *ils se convertissent l'un en l'autre* et qui trouve en fin de compte que, à un degré d'intensité déterminé, variable selon les corps en mouvement, ils produisent des effets qui dépassent le domaine de la physique, des modifications de la structure interne des corps : des effets *chimiques*.

3- *La chimie*. Pour l'étude des formes précédentes du mouvement, il était plus ou moins indifférent qu'ils s'opèrent sur des corps vivants ou inertes. Les corps inertes faisaient même apparaître les phénomènes dans leur *pureté* la plus grande. Par contre, la chimie ne peut connaître la nature chimique des corps les plus importants que sur des substances issues du processus de la vie. Sa tâche essentielle sera de plus en plus de produire artificiellement ses substances. Elle constitue le passage à la science de l'organisme, mais le passage dialectique ne pourra être établi que lorsque la chimie aura effectué le passage réel ou sera sur le point de l'effectuer<sup>28</sup>.

4- L'organisme. Sur ce point, je ne me hasarderai pour l'instant à aucune dialectique<sup>29</sup>. Comme tu es au centre des sciences de la nature, c'est toi qui seras le mieux en mesure de juger ce que cela vaut.

Ton F. E.

Si vous croyez que cela vaut quelque chose, n'en parlez pas afin que quelque diable d'Anglais ne me vole pas la chose : l'élaboration demandera encore beaucoup de temps. (N.R.)

...

## **Dialectique de la Nature – Extraits**

Pour quiconque nie la causalité, toute loi de la nature est une hypothèse et, entre autres, également l'analyse chimique des corps de l'univers à l'aide du spectre obtenu par un prisme. Quelle platitude de pensée que d'en rester là !

<sup>27</sup> Remarque de Schorlemmer : Très juste !

<sup>28</sup> Remarque en marge de Schorlemmer : Voilà le hic !

<sup>29</sup> Remarque en marge de Schorlemmer ; Moi non plus. C. S.

***Sur l'incapacité de Nægeli de connaître l'infini – Nægeli, p. 12,***  
**13**

Nægeli dit d'abord que nous ne pouvons pas connaître de différences qualitatives réelles, et il dit, tout de suite après, que de telles "différences absolues" ne se rencontrent pas dans la nature ! (p. 12.)

Premièrement, toute qualité a d'infinies gradations quantitatives, par exemple, nuances de couleur, dureté et mollesse, longévité, etc., et celles-ci, bien que qualitativement différentes, sont mesurables et connaissables.

Deuxièmement, il n'existe pas de qualités, mais seulement des choses *avec* des qualités, et, en vérité, un nombre infini de qualités. Dans deux choses différentes, il y a toujours certaines qualités communes (tout au moins les propriétés de la matérialité), et d'autres graduellement différentes, d'autres encore peuvent manquer entièrement à l'une des choses. Si, en prenant à part ces deux choses extrêmement différentes, – un météorite et un homme, par exemple, – nous les rapprochons, il n'en sortira pas grand-chose, tout au plus que toutes deux ont en commun la pesanteur et d'autres propriétés physiques générales. Mais entre les deux s'intercalent une série infinie d'autres choses naturelles et d'autres processus naturels, qui nous permettent de compléter la série du météorite à l'homme et d'assigner à chacun sa place dans la connexion naturelle, par suite de les *connaître*. Cela, Nægeli lui-même l'admet.

Troisièmement, nos différents sens peuvent, dit-on, nous donner des impressions absolument différentes qualitativement. Les propriétés dont nous faisons l'expérience par la vue, l'odorat, l'ouïe, le goût et le toucher seraient, par suite, absolument différentes. Mais, même ici, les différences tombent à mesure que progresse la recherche. L'odorat et le goût sont reconnus depuis longtemps comme des sens apparentés, connexes, qui perçoivent des propriétés connexes, sinon identiques. La vue et l'ouïe perçoivent toutes deux des vibrations ondulatoires. Le toucher et la vue se complètent réciproquement à tel point qu'à la vue d'une chose nous pouvons assez souvent prédire ses propriétés au toucher. Et, enfin, c'est toujours le même *moi* qui recueille en lui et élabore, donc synthétise en une unité, toutes ces diverses impressions des sens, et de même ces différentes impressions sont fournies par la même chose, dont elles apparaissent donc comme les qualités *communes*, qu'elles aident donc à connaître. Expliquer ces propriétés différentes, accessibles seulement à des sens différents, établir une connexion interne entre elles, voilà justement la tâche de la science ; et jusqu'ici, elle ne s'est pas plainte que nous n'ayons pas un sens général au lieu des cinq sens spéciaux, ou que nous ne voyions pas ou n'entendions pas les goûts et les odeurs.

Où que nous nous tournions, nulle part nous ne trouvons dans la nature ces "domaines qualitativement ou absolument différents" qui sont déclarés inintelligibles. Toute la confusion vient de la confusion sur la qualité et la quantité. Selon l'opinion mécaniste régnante, toutes les différences qualitatives ne passent pour expliquées aux yeux de Nægeli que dans la mesure où elles peuvent se réduire à des différences quantitatives (sur quoi le nécessaire a été dit ailleurs) ou bien parce que la qualité et la quantité sont pour lui des catégories absolument différentes. Métaphysique.

## *La Mentalité Religieuse*

“Nous ne pouvons connaître *que le fini*, etc. Cela n’est tout à fait juste que dans la mesure où seuls des objets finis tombent dans le domaine de notre connaissance. Mais cette thèse a besoin du complément : “Au fond, nous ne pouvons connaître que l’infini.” En effet, toute connaissance réelle, exhaustive ne consiste qu’en ceci : nous élevons en pensée le singulier de la singularité à la particularité et de celle-ci à l’universalité, nous découvrons et constatons l’infini dans le fini, l’éternel dans le périssable. Mais la forme de l’universalité est forme du fermé en-soi, donc de l’infini, elle est la synthèse des nombreux finis dans l’infini. Nous savons que le chlore et l’hydrogène, dans certaines limites de température et de pression et sous l’action de la lumière, se combinent en explosant pour former du gaz chlorhydrique et dès que nous savons cela, nous savons aussi que cela se produit *partout et toujours*, là où les conditions citées sont réunies, et il peut être indifférent que cela se répète une fois ou des millions, et sur combien de corps célestes. La forme de l’universalité dans la nature est *loi*, et personne plus que les savants n’a à la bouche *l’éternité des lois de la nature*. Donc, lorsque Nægeli dit qu’on rend le fini insondable dès qu’on ne veut étudier simplement ce fini, mais qu’on y mêle de l’éternel, ou bien il nie le caractère connaissable des lois de la nature, ou bien il nie leur éternité. Toute connaissance vraie de la nature est connaissance vraie de l’éternel, de l’infini, et par conséquent essentiellement absolue.

Mais à cette connaissance il y a un écueil, et de taille. De même que l’infinité de la substance connaissable se compose uniquement d’éléments finis, de même l’infinité de la pensée qui atteint la connaissance absolue se compose aussi d’un nombre infini de cerveaux humains, finis, qui travaillent à côté les uns des autres et les uns après les autres à cette connaissance infinie, commettent des bévues pratiques et théoriques, partent de prémisses infécondes, unilatérales, fausses, suivent des voies inexactes, tortueuses, incertaines, et souvent ne trouvent même pas ce qui est juste lorsqu’ils tombent le nez dessus (Priestley)<sup>30</sup>. C’est pourquoi la connaissance de l’infini est bardée de doubles difficultés, et, de par sa nature, elle ne peut s’accomplir que dans une progression asymptotique infinie. Et cela nous suffit complètement pour pouvoir dire : l’infini est tout aussi connaissable qu’inconnaissable, et c’est tout ce qu’il nous faut.

Il est assez comique que Nægeli dise la même chose :

Nous ne pouvons connaître que le fini, mais nous pouvons aussi connaître *tout fini* qui tombe dans le champ de notre perception sensible.

Le fini qui tombe dans le champ, etc., constitue précisément par sa somme l’infini, *car c’est en elle précisément que Nægeli est allé chercher son idée de l’infini !* Sans ce fini, etc., il n’aurait absolument aucune idée de l’infini ! (On parlera ailleurs du mauvais infini en tant que tel.)

•••

Avant cette étude de l’infini, ce qui suit :

- 1- Le “domaine minuscule” dans l’espace et le temps ;
- 2- Le “manque probable de perfectionnement des organes des sens”.

---

<sup>30</sup> Engels fait allusion à la découverte de l’oxygène par Joseph Priestley qui ne soupçonna même pas qu’il venait de découvrir un nouveau corps chimique, et que cette découverte était destinée à provoquer une révolution en chimie.

### *La Mentalité Religieuse*

3- “Nous ne pouvons connaître que le fini, le transitoire, le changeant et le graduellement différent et relatif, de même que nous pouvons seulement transposer les notions mathématiques sur les choses de la nature et que nous ne pouvons juger de ces dernières que par les mesures que nous en prenons. Nous n’avons pas la moindre représentation de l’infini ou de l’éternel, du permanent et du stable, des différences absolues. Nous savons exactement ce que signifient une heure, un mètre, un kilogramme, mais nous ne savons pas ce que sont le temps, l’espace, l’énergie et la matière, le mouvement et le repos, la cause et l’effet.”

C’est toujours la vieille histoire. D’abord, on fait des abstractions des choses sensibles, et ensuite, on veut les connaître par voie sensible, on veut voir le temps et flairer l’espace. L’empiriste s’enfonce à tel point dans l’habitude de la connaissance empirique qu’il se croit encore dans le domaine de la connaissance sensible lorsqu’il manie des abstractions. Nous savons ce qu’est une heure, un mètre, mais nous ne savons pas ce que sont le temps et l’espace ! Comme si le temps était autre chose que tout simplement des heures et l’espace autre chose que tout simplement des mètres cubes ! Les deux formes d’existence de la matière ne sont naturellement rien sans la matière, ce sont des notions vides, des abstractions qui n’existent que dans nos cerveaux. Mais alors nous ne devrions pas non plus savoir ce que sont matière et mouvement ! Naturellement, puisque personne n’a encore vu ni éprouvé autrement la matière comme telle et le mouvement comme tel, mais seulement les diverses substances et formes de mouvement existant réellement. La substance, la matière, n’est pas autre chose que l’ensemble des substances duquel ce concept est abstrait ; le mouvement comme tel n’est pas autre chose que l’ensemble de toutes les formes de mouvement perceptibles par les sens ; des mots comme matière et mouvement ne sont que des *abréviations*, dans lesquelles nous réunissons d’après leurs propriétés communes beaucoup de choses différentes perceptibles par les sens. La matière et le mouvement *ne peuvent donc pas* être connus autrement que par l’étude des substances singulières et des formes de mouvements singuliers, et quand nous connaissons ces dernières, nous connaissons aussi dans la même mesure la matière et le mouvement *comme tels*. Donc, lorsque Nægeli dit que nous ne savons pas ce que sont le temps, l’espace, la matière, le mouvement, la cause et l’effet, il dit simplement que nous nous faisons d’abord dans notre tête des abstractions du monde réel et que nous ne pouvons pas alors connaître ces abstractions que nous avons faites nous-mêmes, parce qu’elles sont des objets de pensée et non des choses sensibles, tandis que toute connaissance est *mesure sensible* ! Exactement comme la difficulté chez Hegel : nous pouvons bien manger des cerises et des prunes, mais pas du *fruit*, car personne n’a encore mangé du fruit en tant que tel.

•••

Quand Nægeli prétend qu’il y aurait vraisemblablement dans la nature toute une foule de formes de mouvement que nous ne pouvons pas percevoir par nos sens, c’est là une pauvre excuse qui équivaut à la suppression, *au moins pour notre connaissance*, de la loi selon laquelle le mouvement ne peut être créé. Car elles peuvent tout de même *se transformer en mouvement perceptible pour nous* ! Par exemple, l’électricité de contact serait ainsi facilement expliquée !

## *La Mentalité Religieuse*

À l'adresse de Nægeli : inconcevabilité de l'infini. Dès que nous disons : matière et mouvement ne sont pas créés et sont indestructibles, nous disons que le monde existe comme progrès infini, c'est-à-dire sous la forme du mauvais infini, et nous avons de ce fait saisi dans ce processus tout ce qu'il y a à saisir. Tout au plus peut-on encore se demander si ce processus est une répétition éternelle, – en grand circuit, – du même au même, ou si les cycles ont des branches ascendantes et des branches descendantes.

•••

*Le mauvais infini.* Hegel plaçait déjà, à juste titre, le véritable infini dans l'espace et le temps *remplis*, dans le processus naturel et l'histoire. Maintenant, la nature entière se résout elle-même en histoire et l'histoire ne se distingue de l'histoire de la nature que comme le processus de développement d'organismes *conscients*. Cette multiplicité infinie de la nature et de l'histoire n'implique l'infini de l'espace et du temps – le mauvais infini – que comme moment dépassé, certes essentiel, mais non prédominant. La limite extrême de notre science de la nature est jusqu'ici *notre* univers et nous n'avons pas besoin des univers infiniment nombreux qui sont hors des limites du nôtre pour connaître la nature. Bien plus, parmi des millions de soleils, un seul soleil et son système constituent la base essentielle de nos recherches astronomiques. Pour la mécanique, la physique et la chimie terrestres, nous sommes plus ou moins limités à la petite terre ; pour la science organique, nous le sommes tout à fait. Et, pourtant, cela ne porte aucun préjudice essentiel à la multiplicité pratiquement infinie des phénomènes et à la connaissance de la nature, pas plus que la limitation semblable, et même plus grande encore, à un temps relativement court et à une portion relativement petite de la terre ne nuit à l'histoire.

•••

1- Selon Hegel, la progression à l'infini est le vide absolu, car elle n'apparaît que comme *la répétition éternelle de la même chose* : I+I+I, etc.

2- Or, en réalité, elle n'est nullement une répétition, mais un développement, un progrès ou une régression et devient par-là une forme nécessaire du mouvement. Sans compter qu'elle n'est nullement infinie : on peut prévoir dès maintenant la fin de la période de vie de la terre. Par contre, la terre n'est pas non plus l'univers entier. Le système hégélien excluait tout développement dans le temps de l'histoire de la nature, sans quoi celle-ci ne serait pas l'Être-en-dehors-de-soi de l'Esprit. Mais, dans l'histoire des hommes, la progression à l'infini est reconnue comme la seule forme vraie d'existence de l'Esprit, à ceci près que, par un effet de l'imagination, on admet une fin de ce développement... avec l'établissement de la philosophie de Hegel.

3- Il y a aussi une connaissance infinie<sup>31</sup> : *questa infinità che le cose non hanno in progresso, la hanno in giro*<sup>32</sup>. Ainsi, la loi du changement de forme du mouvement est une

---

<sup>31</sup> Dans le manuscrit il y a ici une remarque complémentaire d'Engels : "(Quantité, p. 259. Astronomie)\*".

\*Ceci renvoie à la *Grande Logique* de HEGEL (Livre I, 2<sup>ème</sup> section : quantité). "Il y eut des astronomes qui considéraient leur science comme sublime parce qu'elle a affaire à des quantités *innombrables* d'étoiles, à des espaces et à des durées échappant à toute mesure... Leur science... mérite en effet notre admiration, non à cause de cette infinité quantitative, mais, au contraire, à cause des rapports de mesure et des lois que la

## *La Mentalité Religieuse*

loi infinie, se renfermant sur elle-même. Mais pareilles infinités sont à leur tour entachées de finitude, elles ne se présentent que fragmentairement. De même  $1/r^2$ .<sup>33</sup>

•••

*Les lois éternelles de la nature se transforment aussi de plus en plus en lois historiques.*

•••

*Mouvement mécanique.* Pour les savants, il va toujours de soi d'identifier le mouvement au mouvement mécanique, au changement de lieu. C'est un héritage du 18<sup>ème</sup> siècle, qui ne connaissait pas encore la chimie, et cela rend beaucoup plus difficile la conception claire des processus. Le mouvement, appliqué à la matière, c'est le *changement en général*. C'est du même malentendu que vient aussi la rage de tout réduire au mouvement mécanique, – déjà Grove inclinait fortement à penser que les autres états de la matière sont ou du moins seront finalement reconnus comme des variétés du mouvement (p. 16)<sup>34</sup>... – ce qui brouille le caractère spécifique des autres formes de mouvement. Cela ne veut pas dire que chacune des formes supérieures du mouvement ne soit pas toujours liée à quelque mouvement mécanique réel (externe ou moléculaire), de même que les formes supérieures du mouvement en produisent aussi simultanément d'autres et que l'action chimique n'est pas possible sans changement de la température et de l'état électrique, la vie organique sans changement mécanique, moléculaire, chimique, thermique, électrique, etc. Mais la présence de ces formes accessoires n'épuise pas dans chaque cas considéré l'essence de la forme principale. Nous "réduirons" certainement un jour par la voie expérimentale la pensée à des mouvements moléculaires et chimiques dans le cerveau ; mais cela épuise-t-il l'essence de la pensée ?

•••

*Dialectique de la science de la nature*<sup>35</sup> : objet : la matière en mouvement. On ne peut connaître à leur tour les diverses formes et aspects de la matière que par le mouvement ; ce n'est qu'en lui qu'apparaissent les propriétés des corps ; il n'y a rien à dire d'un corps qui

raison découvre dans ces phénomènes et qui constituent l'infini rationnel par opposition à l'autre, qui est l'infini irrationnel." (Trad. Jankélévitch, t. I, p. 251-252.) (N.R.)

<sup>32</sup> "Cette infinité que les choses n'atteignent pas dans la progression, elles l'atteignent dans la rotation." (GALIANI : *Della Moneta*, p. 156.) Cette citation a déjà été utilisée par Marx dans le livre I du *Capital* (E.S. t. I, p. 157 n.). (N.R.)

<sup>33</sup> Les mots : De même  $1/r^2$  ont été ajoutés en supplément par Engels. Il est possible qu'Engels pense ici au nombre  $\pi$  qui a une signification tout à fait déterminée mais ne peut être exprimé par aucune fraction décimale exacte ni par aucune fraction ordinaire. Si l'on prend pour unité la surface du cercle, on tire de la formule  $\pi r^2 = 1$  l'égalité  $\pi = 1/r^2$  ( $r$  étant le rayon du cercle). Cette note est tirée de la première liasse. (O.G.I.Z., Obs.)

<sup>34</sup> Engels cite sans doute d'après la 3<sup>ème</sup> édition du livre de Grove. Par "états de la matière" (*affections*) Grove entend "la chaleur, la lumière, l'électricité, le magnétisme, l'affinité et le mouvement chimiques" (p. 13) et par "mouvement" (*motion*) le mouvement mécanique et le changement de lieu. (O.G.I.Z., Obs.)

<sup>35</sup> Cette esquisse a été écrite sur la première feuille de la première liasse de *Dialectique de la nature*. Par son contenu elle coïncide avec la lettre d'Engels à Marx du 30 mai 1873. Celle-ci commence par ces mots : "Voilà les idées dialectiques qui me sont venues ce matin au lit à propos des sciences de la nature." (MEGA, III 4, p. 396). La disposition des idées elle-même est plus au point dans la lettre que dans l'esquisse en question. D'où l'on peut déduire que l'esquisse a été écrite le jour même, mais avant la lettre (10 mai 1873).

## *La Mentalité Religieuse*

n'est pas en mouvement. Des formes du mouvement découle donc la nature des corps en mouvement.

1- La première forme de mouvement, la plus simple, est la forme mécanique, le pur changement de lieu.

a) Le mouvement d'un corps singulier n'existe pas – [on ne peut en parler] que d'une manière relative – chute.

b) Mouvement de corps séparés : trajectoire, astronomie – équilibre apparent – la fin est toujours le *contact*.

c) Mouvement des corps en contact l'un par rapport à l'autre – pression. Statique. Hydrostatique et gaz. Levier et autres formes de la mécanique proprement dite, qui se ramènent toutes, dans leur forme de contact la plus simple, au frottement et au choc qui ne diffèrent l'un de l'autre que par degrés. Mais le frottement et le choc, en fait le contact, ont aussi d'autres conséquences qui, ici, n'ont jamais été mentionnées par les savants : dans des circonstances déterminées, ils produisent du son, de la chaleur, de la lumière, de l'électricité, du magnétisme.

2- Ces forces diverses (à l'exception du son) – physique des corps célestes

a) Se convertissent l'une en l'autre et se substituent l'une à l'autre, et

b) À un certain degré d'accroissement quantitatif de chacune de ces forces, différent pour chaque corps, dans les corps subissant leur action, – que ce soient des corps chimiquement composés ou plusieurs corps chimiquement simples, – interviennent des changements *chimiques*. Et nous entrons dans la chimie. Chimie des corps célestes. La cristallographie – partie de la chimie.

3- La physique pouvait ou devait laisser de côté le corps organique vivant, la chimie ne trouve l'explication vraie de la véritable nature des corps les plus importants que dans l'étude des composés organiques ; d'autre part, elle réalise par synthèse des corps qu'on ne rencontre que dans la nature organique. Ici, la chimie mène à la vie organique et elle est parvenue assez loin pour nous donner l'assurance qu'elle seule nous expliquera le passage dialectique à l'organisme.

4- Mais le passage *réel* seulement dans *l'histoire* – du système solaire, de la terre ; elle est la condition préalable *effective* de la nature organique.

5- Nature organique.

•••

*La classification des sciences*, dont chacune analyse une forme singulière du mouvement ou une série de formes de mouvement connexes et passant de l'une à l'autre, est, par suite, classification de ces formes du mouvement elles-mêmes, disposition selon la succession qui leur est inhérente, et c'est en cela que réside son importance.

À la fin du siècle dernier (18<sup>ème</sup>), après les matérialistes français, qui étaient pour la plupart mécanistes, le besoin se fit jour de réaliser *la synthèse encyclopédique* de toute la science de la nature de la vieille école Newton-Linné, et deux des hommes les plus géniaux s'y appliquèrent : *Saint-Simon* (n'a pas terminé) et *Hegel*. Maintenant que la conception nouvelle de la science de la nature est achevée dans ses traits fondamentaux, le même besoin se fait sentir, et des tentatives sont faites dans ce sens. Mais, comme il faut

maintenant montrer l'enchaînement général du développement dans la nature, le groupement externe des matériaux en une série dont les membres sont seulement juxtaposés est aujourd'hui aussi insuffisant que les passages dialectiques artificiellement réalisés par Hegel. Les passages doivent se faire d'eux-mêmes, ils doivent être naturels. De même qu'une forme du mouvement se développe à partir d'une autre, de même leurs reflets, les diverses sciences, doivent découler l'une de l'autre d'une manière nécessaire.

•••

### **Sur la conception “mécaniste” de la nature**

*Note 2 à la page 46 : les différentes formes du mouvement et les sciences qui en traitent.*

Depuis qu'est paru l'article ci-dessus (*Vorwaerts*, 9 février 1877), Kékulé a défini de façon tout à fait analogue la mécanique, la physique et la chimie (*Les Buts et les résultats scientifiques de la chimie*) :

“Si l'on prend pour base cette conception de la nature de la matière, on pourra définir la chimie comme la *science des atomes* et la physique comme la *science des molécules*, et on est alors tenté de détacher cette partie de la physique actuelle qui traite des *masses* pour en faire une discipline particulière et de lui réserver le nom de *mécanique*. La mécanique apparaît ainsi comme la science de base de la physique et de la chimie, dans la mesure où toutes deux ont, dans certaines considérations, et surtout dans des calculs, à traiter leurs molécules ou leurs atomes comme des masses.”

Comme on le voit, cette conception ne se distingue de celle donnée dans le texte et dans la note qui précède<sup>36</sup> que par un peu moins de précision. Mais si une revue anglaise (*Nature*) transpose la phrase ci-dessus de Kékulé pour lui faire dire que la mécanique serait la statique et la dynamique des masses, la physique, la statique et la dynamique des molécules, la chimie, la statique et la dynamique des atomes ; il me semble que cette réduction absolue, même des phénomènes chimiques, à des phénomènes purement mécaniques, rétrécit indûment tout au moins le champ de la chimie. Et, cependant, elle est si à la mode que, par exemple, Haeckel emploie continuellement “mécaniste” et “moniste” comme ayant le même sens et que d'après lui “la physiologie actuelle... ne fait... agir dans son domaine que des forces physico-chimiques, ou mécaniques *au sens large*”. (*Périgénèse*)

Si j'appelle la physique, mécanique des molécules, la chimie, physique des atomes et, plus loin, la biologie, chimie des albuminés, je veux exprimer par-là le passage d'une de ces sciences à l'autre, donc aussi bien la connexion, la continuité que la différence, la discontinuité de l'une et de l'autre. Il me semble inadmissible d'aller plus loin, de définir la chimie comme étant pareillement une sorte de mécanique. La mécanique – au sens large ou étroit – ne connaît que des quantités, elle calcule avec des vitesses et des masses et tout au plus avec des volumes. Là où elle rencontre sur sa route la qualité des corps, comme dans l'hydrostatique et l'aérostatique, elle ne peut s'en tirer qu'en entrant dans les états moléculaires et le mouvement moléculaire, elle n'est elle-même qu'une simple science

<sup>36</sup> Il s'agit de la note : “Sur les prototypes de l'infini mathématique dans le monde réel”.

accessoire, une condition préalable de la physique. Or, en physique, et plus encore en chimie, il ne se produit pas seulement des changements qualitatifs continus par suite de changements quantitatifs, une conversion de la quantité en qualité, mais il faut considérer encore une foule de changements qualitatifs dont le conditionnement par un changement quantitatif n'est nullement démontré. Que le courant actuel de la science aille dans cette direction, on peut bien l'accorder, mais cela ne prouve pas qu'il soit le seul juste et que la poursuite de ce courant *épuisera* la physique et la chimie. Tout mouvement inclut du mouvement mécanique, du déplacement dans l'espace de parties plus ou moins grosses de la matière, et la *première* tâche de la science, mais sa *première* tâche seulement, est de reconnaître ce mouvement. Mais ce mouvement mécanique n'épuise nullement le mouvement en général. Le mouvement n'est pas seulement changement de lieu : il est aussi, dans les domaines supramécaniques, changement de qualité. La découverte que la chaleur était un mouvement moléculaire a fait époque. Mais si je sais dire de la chaleur en tout et pour tout qu'elle est un certain changement de lieu des molécules, mieux vaut me taire. La chimie semble très bien partie pour expliquer par le rapport des volumes atomiques aux poids atomiques toute une série des propriétés chimiques et physiques des éléments. Mais aucun chimiste n'affirmera que toutes les propriétés d'un élément sont exprimées d'une façon exhaustive par sa position sur la courbe de Lothar Meyer, que cela suffira jamais pour expliquer, par exemple, la qualité particulière du carbone qui en fait le véhicule essentiel de la vie organique, ou la nécessité de la présence de phosphore dans le cerveau. Et pourtant la conception "mécaniste" n'aboutit à rien d'autre. Elle explique tout changement par le changement de lieu, toute différence qualitative par des différences quantitatives et elle ne voit pas que la relation de qualité et de quantité est réciproque, que la qualité se convertit aussi bien en quantité que la quantité en qualité, qu'il y a précisément action réciproque. Si toutes les différences et les changements de qualité peuvent se réduire à des différences et des changements quantitatifs, à un changement de lieu mécanique, nous en arrivons nécessairement au principe que toute matière se compose de particules infimes *identiques* et que toutes les différences quantitatives des éléments chimiques de la matière ont pour cause des différences quantitatives, des différences de nombre ou de groupement local de ces particules infimes en atomes. Mais nous n'en sommes pas encore là.

C'est l'ignorance de nos savants actuels relativement à toute philosophie autre que la philosophie vulgaire la plus ordinaire telle qu'elle sévit aujourd'hui dans les Universités allemandes, qui leur permet de manier de la sorte des expressions comme "mécaniste" sans se rendre compte, sans pressentir seulement, quelles conclusions ils se mettent ainsi nécessairement sur le dos. La théorie de l'identité qualitative absolue de la matière a ses adeptes, – empiriquement, on ne peut pas plus la réfuter que la prouver. Mais si on demande aux gens qui veulent tout expliquer "mécaniquement" s'ils ont conscience de cette conclusion et s'ils acceptent l'identité de la matière, que de réponses différentes on entendra !

Le plus drôle, c'est que cette assimilation de "matérialiste" et de "mécaniste" vient de *Hegel*, qui veut discréditer le matérialisme en lui adjoignant l'épithète de "mécaniste". Le matérialisme critiqué par Hegel, – le matérialisme français du 18<sup>ème</sup> siècle, – était, en effet, exclusivement *mécaniste*, et cela pour la raison très naturelle qu'en ce temps la physique, la chimie et la biologie étaient encore dans les langes et bien loin de pouvoir offrir la base

## *La Mentalité Religieuse*

d'une conception universelle de la nature. De même, Haeckel emprunte la traduction *causae efficientes* = causes à action mécanique et *causae finales* = causes à action finale à Hegel, qui pose donc ici mécanique comme équivalent de : agissant aveuglément, inconsciemment, et non comme équivalent de : mécanique au sens de Haeckel. Cependant, toute cette opposition est pour Hegel lui-même un point de vue tellement surmonté qu'il ne le mentionne même pas dans aucun de ses deux exposés de la causalité dans la *Logique*, mais le mentionne seulement dans l'*Histoire de la philosophie*, là où il se présente historiquement (donc pur malentendu de Haeckel dû à la légèreté !), et d'une façon tout à fait occasionnelle à propos de la téléologie (*Logique*, III, II, 3), comme forme sous laquelle la métaphysique ancienne a conçu l'opposition de mécanisme et téléologie ; habituellement, il traite cela comme un point de vue depuis longtemps surmonté. Dans sa joie de trouver une confirmation de sa conception "mécaniste", Haeckel a donc mal copié et il arrive ainsi à ce beau résultat que, lorsqu'une modification déterminée est provoquée chez un animal ou chez une plante par sélection naturelle, c'est l'effet d'une *causa efficiens*, et, lorsque la même modification est obtenue par sélection *artificielle*, c'est l'effet d'une *causa finalis* ! L'éleveur *causa finalis* ! Un dialecticien du calibre de Hegel ne pouvait vraiment pas tourner en rond dans l'étroite opposition de *causa efficiens* et de *causa finalis*. Et pour le point de vue actuel, il a été mis fin à tout le verbiage sans issue sur cette opposition par le fait que nous savons par expérience et par théorie que l'on ne peut pas plus créer la matière que son mode d'existence, le mouvement, et qu'ils sont donc leur propre cause finale ; tandis qu'aux causes singulières qui s'isolent momentanément et localement, ou qui sont isolées par notre réflexion, dans l'action réciproque du mouvement de l'univers, on n'ajoute absolument aucune nouvelle détermination, mais seulement un élément de confusion en les nommant causes *agissantes*. Une cause qui n'agit pas n'en est pas une.

N.-B. – La matière, comme telle, est pure création de la pensée et pure abstraction. Nous faisons abstraction des différences qualitatives des choses en les embrassant en tant qu'existant corporellement sous le concept de matière. La matière comme telle, à la différence des matières déterminées existantes, n'a donc pas d'existence sensible. Quand la science de la nature entreprend de dépister la matière une en tant que telle, de réduire les différences qualitatives à des différences purement quantitatives dans la combinaison de particules infimes identiques, elle fait la même chose que si, au lieu de cerises, de poires, de pommes, elle voulait voir le fruit en tant que tel, ou, au lieu de chats, de chiens, de moutons, etc., le mammifère, en tant que tel, de même le gaz en tant que tel, le métal en tant que tel, la pierre en tant que telle, la combinaison chimique en tant que telle, le mouvement en tant que tel. La théorie de Darwin exige ce mammifère primitif, le Promamale (Haeckel), mais elle est forcée en même temps d'admettre que si, en *germe*, il contenait en soi tous les mammifères futurs et actuels, il était en réalité inférieur à tous les mammifères actuels et d'une malfaçon primitive, donc plus périssable qu'eux tous. Comme Hegel (*Encyclopédie*, I, 199) l'a déjà démontré, cette conception, dans laquelle la matière est considérée comme déterminable seulement par voie quantitative, mais identique qualitativement à l'origine, est donc "un point de vue étroit de mathématicien" ; elle n'est "que le point de vue du" matérialisme français du 18<sup>ème</sup> siècle. C'est même une régression à Pythagore, qui concevait déjà le nombre, la détermination quantitative, comme l'essence des choses.

# Georges Plekhanov – 1856-1918

## Marx dit : 1845 (publié par Engels en 1888) :

“Le principal défaut de toutes les théories matérialistes du passé, y compris celle de Feuerbach, est que l’objet, la réalité, le monde sensible n’y sont considérés qu’en tant qu’*objet ou conception*, mais non pas en tant qu’activité humaine, en tant que pratique. C’est ce qui explique pourquoi le côté *actif* fut développé par l’idéalisme en opposition au matérialisme, mais seulement abstraitement, car l’idéalisme ne connaît naturellement pas l’activité réelle, pratique en tant que telle<sup>37</sup>.”

## G. Plekhanov – “La conception moniste de l’histoire”

(1895)

“Conscient de cette lacune du matérialisme français, et même de celui de Feuerbach, Marx s’est assigné pour tâche de la *combler*. Son matérialisme “*économique*” répond à la question : comment se développe “*l’activité concrète*” de l’homme, comment, par suite se développe sa *conscience*, comment se constitue l’*aspect subjectif de l’histoire* ? Cette question résolue, même partiellement, le matérialisme cesse d’être étriqué, sinistre et désespérant. Il cesse de s’effacer devant l’idéalisme quand il s’agit d’expliquer l’aspect pratique de l’existence humaine. Il se débarrasse du fatalisme qui lui est propre.”




---

<sup>37</sup> “Thèses sur Feuerbach”.

**Matérialistes (Sauvages)**  
**et**  
**Paiens (croyants renégats)**

• **Saint Augustin**

• **Salvien de Marseille**



## **Saint Augustin – 354-430**

---

### **Romains et Barbares :**

“Les ennemis du nom du Christ, ce sont ces Romains que les Barbares ont épargnés à cause du Christ.”

### **Vraie et fausse Église :**

“L’Église à des enfants parmi ses ennemis ; et des ennemis parmi ses enfants ! Ces derniers

- Enseignent le bien en secret, et le mal en public ;
- Dieu a déserté leurs temples et leurs autels.”

Saint Augustin

---

### **Notice sur Saint Augustin – 354-430**

Saint Augustin est, sans contredit, le plus illustre des Pères de l’Église latine ; il dominait évidemment ses contemporains par la grandeur de son génie et par l’immensité de ses travaux : de sorte que, pour écrire sa vie, il faudrait faire l’histoire philosophique et religieuse des quatrième et cinquième siècles.

## *La Mentalité Religieuse*

Né à Tagaste, petite ville de Numidie, en Afrique, l'an 354, d'un père païen et d'une mère chrétienne, sainte Monique, il étudia d'abord dans sa ville natale, puis à Madaure et à Carthage, où il fit de grands progrès dans la philosophie et dans l'éloquence. Bien qu'il déplore amèrement dans ses *Confessions* les égarements de sa jeunesse, il ne faut pas croire cependant qu'il eût à se reprocher de honteux désordres. Dans le retour qu'il fait sur le passé, saint Augustin se juge au point de vue de la perfection chrétienne. À l'âge de vingt ans, il s'était attaché à une femme qu'il aima uniquement, et qu'il ne quitta qu'au moment de sa conversion : il en avait eu un fils nommé Adéodat, qui mourut jeune, et qui était né avec le génie de son père. Cependant, au milieu des plaisirs et de la dissipation dont il s'accuse, il sentait qu'il lui manquait quelque chose, et souhaitait ardemment de trouver la véritable sagesse. Il crut l'avoir rencontrée dans la secte des Manichéens, dont il partagea longtemps les erreurs. Il professa successivement la rhétorique à Carthage, à Rome et à Milan, où le préfet Symmaque l'avait envoyé. Dans cette dernière ville, il allait quelquefois entendre saint Ambroise qui excitait, à cette époque, une grande admiration. Touché de ses discours et des larmes de sa pieuse mère, il se convertit, et fut baptisé à Milan le jour de Pâques de l'année 387. Il renonça dès lors à la profession de rhéteur, et retourna à Tagaste, où il distribua son bien aux pauvres, et se consacra entièrement à la gloire de la religion. Quelque temps après, il fut ordonné prêtre, malgré sa résistance, par Valère, évêque d'Hippone ; et il devint lui-même évêque de cette ville en 395. Le reste de sa vie fut rempli de travaux et de vertus. Il combattit, soit par ses discours, soit par ses écrits, les hérésies qui déchiraient l'Église ; instruisit son peuple par ses prédications, soulagea les pauvres, et maintint la discipline dans plusieurs conciles.

Il mourut à Hippone, pendant le siège de cette ville par les Vandales, le 28 août 430, à l'âge de soixante-seize ans. Il ne fit point de testament, *parce que*, dit Posidius, évêque de Calame, qui a écrit sa vie, *cet homme de Dieu ne possédait rien*.

La beauté de son génie a excité dans tous les temps une admiration universelle. Les protestants ne le vénèrent pas moins que ne le font les catholiques. "L'Église, dit Luther, n'a point eu, depuis les apôtres, de docteur plus éminent que saint Augustin." On remarque, en effet, dans tous ses écrits un esprit vaste et pénétrant, une force de raisonnement incroyable, et une éloquence singulièrement persuasive, quoique son style ne soit pas exempt du mauvais goût qui régnait alors. Il est de tous les Pères latins celui qui a le plus écrit sur la philosophie. Sans tenir à aucune secte en particulier, il paraît avoir donné la préférence aux Platoniciens.

Il nous reste à dire un mot de la *Cité de Dieu*, qui est, avec les *Confessions*, un des ouvrages les plus remarquables de saint Augustin. Il nous apprend lui-même qu'il l'entreprit pour répondre aux plaintes des païens, qui attribuaient les irruptions des Barbares et les malheurs de l'Empire à l'établissement de la religion chrétienne, et à la destruction des temples. Comme l'indique le titre de l'ouvrage, l'auteur oppose continuellement la sagesse humaine à la sagesse divine, l'amour du monde à l'amour de Dieu, la religion à la philosophie. On peut dire que ce livre ferme, en quelque sorte, les temps anciens, et, en achevant la constitution de l'Église, ouvre l'ère des temps modernes.

**La Cité de Dieu, St Augustin (413-426) – Extraits*****Livre premier*****Dessein de l'ouvrage**

Je me suis souvenu de ta prière et de ma promesse, mon très-cher fils Marcellin, et ne veux pas tarder plus longtemps à défendre la cité de Dieu contre ceux qui ne craignent pas d'opposer leurs idoles à son divin fondateur. Cité glorieuse, soit qu'on la considère dans le cours des temps et dans le lieu de son pèlerinage, encore mêlée aux impies et vivant de la foi, ou dans l'état immuable du séjour éternel, qu'elle attend maintenant avec patience, "jusqu'à ce que la justice soit convertie en jugement", et où elle doit enfin arriver triomphante par une dernière victoire, suivie d'une paix parfaite. L'entreprise est grande et difficile, mais Dieu est mon aide. Eh ! qui n'aurait pas besoin de son secours pour faire comprendre aux esprits superbes ce que c'est que l'humilité, qui, en abaissant l'homme, l'élève infiniment au-dessus de toutes les grandeurs éphémères et chancelantes de la terre ? élévation sans faste, qui n'est point une usurpation de la vanité humaine, mais un don de la grâce divine, comme le roi et le fondateur de cette cité l'a révélé à son peuple, en disant : "Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles." Que dis-je ? cet attribut, qui n'appartient qu'à Dieu, nous voyons l'homme, dans son orgueil, chercher à se l'approprier, et n'estimer rien tant que de s'entendre louer, comme le peuple romain, de savoir "pardonner à l'ennemi abattu qui se soumet, et dompter la résistance orgueilleuse." Aussi, selon que mon sujet l'exigera ou le permettra, m'arrêterai-je à parler de cette cité de la terre, qui, tout en dominant sur les nations, ne laisse pas d'être elle-même esclave de la passion de dominer.

***Chapitre premier***

*Des ennemis du nom de Jésus-Christ, qui, dans la dévastation de Rome, n'ont été épargnés par les barbares qu'à cause de Jésus-Christ.*

N'est-ce pas, en effet, de cette cité terrestre que s'élancent ces ennemis, contre l'attaque desquels nous avons à défendre la cité divine ? Plusieurs d'entre eux, il est vrai, abjurant leur impiété, viennent grossir le nombre des serviteurs du vrai Dieu, et font oublier leurs erreurs passées ; mais aussi combien n'en voit-on pas qui, dans leur haine aveugle, poussent l'ingratitude jusqu'à blasphémer le nom de notre divin Rédempteur, eux dont la bouche serait muette aujourd'hui, s'ils n'eussent trouvé dans nos sanctuaires un asile contre le glaive des barbares, et la remise d'une vie, que, dans leur orgueil, ils tournent aujourd'hui contre celui dont ils la tiennent ! Car ces ennemis du nom du Christ, ne sont-ce pas ces mêmes Romains que les barbares ont épargnés à cause du Christ ? Les sépulcres des martyrs et les basiliques des apôtres l'attestent, qui dans cette désolation de Rome, ont accueilli tout ce qui venait s'y réfugier, fidèle ou infidèle ? Au dehors, l'ennemi se baignait, sans scrupule, dans le sang ; mais là s'arrêtait la fureur du glaive ; là des vainqueurs, désarmés par la pitié, amenaient ceux qu'ils voulaient sauver, pour les soustraire aux mains de ceux qui n'éprouvaient pas la même commisération ; et ceux-ci, partout ailleurs

## ***La Mentalité Religieuse***

farouches et impitoyables, dès qu'ils avaient touché le seuil de ces lieux où leur était interdit ce que le droit de la guerre leur permettait dans le reste de la ville, sentaient leur rage et leurs bras défaillir. Ainsi beaucoup ont échappé à la mort, qui calomnie aujourd'hui les temps nouveaux, imputant au Christ les maux que Rome a soufferts, et n'attribuant qu'à leur destin la conservation de leur vie, laquelle n'est pourtant l'effet que du respect que les barbares ont eu pour le nom du Christ. Cependant, s'ils pouvaient rentrer un moment en eux-mêmes, ne reconnaîtraient-ils pas, dans les maux qu'ils ont endurés, la main de cette Providence qui se sert du fléau de la guerre pour châtier les crimes des hommes, pour corriger leurs cœurs corrompus, et qui se plaît même quelquefois à exercer ici-bas les justes par les mêmes afflictions, pour les faire passer, après cette épreuve, dans un monde meilleur, ou les retenir encore sur la terre et les y faire servir à ses desseins mystérieux ? Et lorsque des barbares, d'ailleurs cruels et sanguinaires, les ont épargnés au nom du Christ et contre toutes les lois de la guerre, soit dans les lieux profanes, soit dans les édifices consacrés à son nom, que les vainqueurs semblent avoir désignés aux vaincus à cause de leur vaste enceinte, pour pouvoir sauver plus de monde, n'en devraient-ils pas faire honneur aux temps chrétiens, en rendre grâces à Dieu et, pour éviter un feu éternel, accourir sincèrement à son nom, dont plusieurs d'entre eux se sont mensongèrement servis pour éviter une mort temporelle ? Car ceux que vous voyez insulter aujourd'hui avec tant d'insolence aux serviteurs du Christ, ce sont ceux-là même, au moins pour la plupart, que le glaive aurait moissonnés comme les autres, s'ils ne s'étaient couverts du titre de serviteurs du Christ. Et maintenant, ô ingratitude de l'orgueil ! ô délire de l'impiété ! dans l'égarement de leur cœur, ils courent au-devant des ténèbres éternelles, en s'élevant contre ce nom sacré, dont ils s'étaient fait un asile pour sauver la jouissance de la lumière temporelle !

### ***Chapitre 34***

*La bonté de Dieu a tempéré dans Rome les horreurs qui accompagnent ordinairement la prise d'une ville.*

Cependant, si vous vivez, c'est encore un bienfait de Dieu qui ne vous épargne ainsi que pour vous avertir de vous corriger et de faire pénitence ; qui a permis que des ingrats comme vous aient échappé au glaive de l'ennemi, soit en se couvrant du nom de ses serviteurs, soit en se retirant dans les églises des martyrs. On dit que Romulus et Remus, pour peupler leur ville, ouvrirent à tous les fugitifs un asile où l'impunité leur était assurée. Merveilleux précédent de ce qu'on a fait naguère en l'honneur de Jésus-Christ ! Les destructeurs de Rome ont imité ses fondateurs ; mais faut-il s'étonner que ceux-ci aient fait, pour accroître le petit nombre de leurs citoyens, ce que ceux-là firent, plus tard, pour sauver la multitude de leurs ennemis ?

### ***Chapitre 35***

*L'Église a des enfants parmi ses ennemis, et des ennemis parmi ses enfants.*

Qu'elle réponde ainsi à ses adversaires, quelle réponde plus abondamment et plus pertinemment encore, si cela est possible, la famille rachetée de Notre Seigneur Jésus-

Christ, la cité de ce grand roi, étrangère ici-bas. Qu'elle se souvienne toutefois que ses ennemis cachent dans leurs rangs plusieurs de ses futurs concitoyens, de peur qu'elle ne regarde comme stérile à leur égard la patience avec laquelle elle doit les supporter comme ennemis jusqu'au jour où elle les recevra dans son sein comme confesseurs. Qu'elle se souvienne aussi que, pendant son pèlerinage en ce monde, plusieurs lui sont unis par la communion des sacrements, qui n'auront point de part avec elle dans la gloire éternelle des saints. Ouvertement ou dans l'ombre, ces hommes marqués du sceau divin ne craignent pas de murmurer contre Dieu avec ses ennemis, se mêlant tantôt à eux dans les théâtres, tantôt à nous dans les églises. Mais il ne faut nullement désespérer du retour de plusieurs d'entre eux, puisque parmi ceux-là même qui font profession d'être nos ennemis les plus irréconciliables, nous avons des amis qui sont prédestinés au salut, sans qu'eux-mêmes s'en doutent. Les deux cités sont en effet mêlées et confondues dans le Siècle jusqu'à ce que le jugement dernier les sépare. C'est de leur naissance, de leurs progrès, et de la fin qui les attend, que j'ai dessein de traiter, avec l'assistance divine, pour la gloire de la cité de Dieu, qui tirera de ce contraste un nouvel éclat.

### **Chapitre 36**

#### *Plan des livres suivants.*

Mais auparavant j'ai encore quelque chose à dire contre ceux qui rejettent sur notre religion les malheurs de l'empire romain, parce qu'on leur interdit de sacrifier à leurs dieux. Il faut pour cela que je rappelle, autant que ma mémoire me le permettra ou qu'il sera plus ou moins nécessaire à mon sujet, les maux qui ont accablé Rome ou les provinces dépendantes de son empire avant cette prohibition, et qu'ils ne manqueraient pas de nous attribuer, si notre religion eût dès ce temps fait luire sa lumière à leurs yeux, ou qu'elle eût provoqué l'interdiction de leurs sacrifices impies. Je montrerai ensuite à quelles vertus et dans quel but le vrai Dieu, qui tient dans sa main tous les royaumes de la terre, a daigné prêter son assistance pour l'agrandissement de l'empire ; comme aussi je ferai voir que leurs prétendues divinités, loin de les avoir aidés en rien, leur ont plutôt nui par leurs séductions et leurs prestiges. Je m'élèverai enfin contre ceux qui, réfutés et convaincus par les plus irrécusables témoignages, s'obstinent à soutenir qu'il faut servir les dieux, non pour les biens de la vie présente, mais pour ceux de la vie qui suit la mort. Controverse qui, si je ne me trompe, sera d'autant plus laborieuse et d'autant plus haute, que nous aurons affaire aux philosophes, et aux philosophes les plus célèbres et les plus accrédités parmi les gentils, d'accord même avec nous sur beaucoup de points, sur l'immortalité de l'âme, sur la vérité d'un Dieu créateur et conservateur de l'univers. Mais comme ils ont aussi beaucoup d'opinions contraires à nos dogmes, j'aurai plus d'une fois à réfuter leurs assertions impies : c'est un devoir que je ne puis décliner, et dont je tâcherai de m'acquitter, selon les forces qu'il plaira à Dieu de me départir, et le désir que j'ai de glorifier la cité sainte, la piété véritable, et le culte du Dieu en qui seul l'homme peut trouver la béatitude éternelle. Je vais donc aborder ce nouveau sujet : ce qui m'avertit de mettre fin ici à ce livre.



**Chapitre 18**

*Témoignage de Salluste sur les mœurs des Romains, tour à tour refrénées par la crainte et relâchées par la sécurité.*

Je m'arrête donc, et me contente de rapporter le témoignage de Salluste, qui, après avoir dit à la louange des Romains ces paroles sur lesquelles je viens de m'étendre (et cela pour relever ce temps où Rome, délivrée des rois, reçut en très-peu d'années un accroissement presque incroyable) ne laisse pas d'avouer, dès le commencement du premier livre de son histoire, qu'alors même quand le pouvoir passa des rois aux consuls, ou du moins fort peu après, les grands commencèrent à opprimer les petits : ce qui fut cause de la scission des plébéiens et des patriciens, et d'autres dissensions intérieures. En effet, après avoir rappelé qu'entre la seconde et la troisième guerre punique les bonnes mœurs et la concorde régnaient parmi les Romains, ce qu'il attribue, non à l'amour de la justice, mais à la crainte dont ils ne pouvaient se défendre, pendant une paix suspecte, tant que Carthage était debout (d'où vient que Scipion Nasica ne voulait pas qu'on la ruinât, afin de les tenir toujours en haleine), le même Salluste ajoute aussitôt : "Mais la discorde, la cupidité, l'ambition, et les autres désordres qui naissent ordinairement de la prospérité, s'accrurent surtout après la ruine de Carthage," pour nous faire entendre que ces désordres n'étaient pas nouveaux. "Car, dit-il, les injustices des grands, qui provoquèrent la séparation des plébéiens d'avec les patriciens, et autres dissensions intérieures, remontent à l'origine de Rome ; et ce ne fut qu'à l'époque de l'expulsion des rois, tant qu'on eut à craindre les Tarquins, et une guerre sérieuse à soutenir contre l'Étrurie, qu'on tint quelque compte de la justice et de la modération." Vous voyez qu'il dit positivement que, même pendant la vie des Tarquins, on ne s'astreignit à la modération et à l'équité que par crainte de la guerre que le roi exilé faisait avec les Étrusques au peuple qui l'avait chassé du trône et de Rome. Écoutez maintenant la suite du récit de Salluste : "Mais bientôt après les patriciens traitèrent les plébéiens en esclaves, disposant en rois de son corps et de sa vie, le dépossédant du sol, partout maîtres et arbitres souverains. Enfin, exaspérée par tant de violence, accablée par l'usure, par les impôts et les recrues continuelles, la plèbe prit les armes, et se retira sur le mont sacré et le mont Aventin, d'où elle obtint ses tribuns et d'autres garanties. La seconde guerre punique put seule mettre un terme aux dissensions et à la lutte." Vous voyez le temps qu'a duré la vertu des Romains, et ce qu'il faut penser de cette vertu. Une vertu passagère et imposée par la crainte !

Or, si telle a été l'époque vantée comme la plus belle et la plus vertueuse de la république romaine, que dire ou que penser de l'âge suivant, où, "changée peu à peu (pour me servir des expressions du même historien), déchue de tant de beauté et de vertu, Rome tomba au plus bas degré de la corruption ;" et cela, comme il a soin de le faire remarquer, après la destruction de Carthage ? On peut voir, dans son histoire, la description qu'il fait, en peu de mots, de ces temps de décadence, où Rome, corrompue par sa prospérité même, alla d'abîme en abîme se précipiter dans les horreurs des guerres civiles. "Dès lors, dit-il, la dépravation des mœurs, jusque-là lente et graduelle, devint semblable à un torrent qui se précipite : car le luxe et la cupidité avaient tellement corrompu la jeunesse, qu'on peut dire qu'il lui était devenu aussi impossible d'avoir de patrimoine que de souffrir que les autres en eussent." Salluste s'arrête un peu plus longtemps sur la hideuse époque de Sylla ; et ce

qu'il en dit est confirmé par les autres historiens, qui sont d'accord avec lui sur les faits, et seulement ne les racontent pas avec la même éloquence.

Cela suffit, ce me semble, pour vous faire voir, à vous et à quiconque veut ouvrir les yeux, en quel gouffre de corruption Rome était tombée avant la venue du Roi de gloire ; car tout cela est arrivé non-seulement avant que Jésus-Christ revêtu d'un corps eût commencé à enseigner sa doctrine, mais avant qu'il eût pris naissance dans le sein d'une vierge. Si donc les païens n'osent imputer à leurs dieux les maux de ces temps antérieurs, tolérables avant la destruction de Carthage, intolérables depuis, bien que ce soient ces dieux malfaisants et rusés qui aient semé dans les cœurs les folles opinions qui ont donné naissance aux maux effroyables dont nous parlons, pourquoi imputent-ils les maux présents à Jésus-Christ, dont la doctrine salutaire enseigne à fuir le commerce de ces dieux faux et trompeurs et qui, détestant et condamnant par une autorité divine les dangereuses et criminelles convoitises des hommes, retire peu à peu sa famille de ce monde corrompu et chancelant sous le poids de tant de misères, pour édifier, non sur les vains applaudissements des hommes, mais sur le jugement même de la vérité, sa glorieuse et éternelle cité ?

## **Chapitre 19**

### *De la corruption des Romains avant la venue de Jésus-Christ.*

Voilà comment la république, "peu à peu changée, et déchue de tant de beauté et de tant de vertu, finit par tomber dans un abîme de corruption." Et je ne suis pas le premier à le dire : leurs auteurs, dont nous l'avons appris pour notre argent, l'ont dit longtemps avant la venue de Jésus-Christ. Voilà comment, depuis la ruine de Carthage et avant l'avènement du Sauveur, "la décadence des mœurs, jusqu'alors lente et graduelle, devint semblable à un torrent qui se précipite : tant le luxe et la cupidité avaient corrompu la jeunesse !" Où sont donc les préceptes que leurs dieux ont jamais donnés au peuple romain contre le luxe, contre la cupidité ? Plût à Dieu qu'ils se fussent contentés de ne pas lui parler de chasteté ni de modestie, sans exiger de lui des pratiques indécentes et honteuses, auxquelles ils donnent une autorité pernicieuse par leur fausse divinité ! Qu'ils ouvrent, au contraire, nos écritures, et qu'ils lisent, à leur honte, ces préceptes sublimes, divins, qui abondent dans les prophètes, dans le saint Évangile, dans les Actes et les Épîtres des apôtres, et qui retentissent de tous côtés aux oreilles des peuples assemblés pour les entendre, non comme les vaines disputes des philosophes, mais comme des oracles du ciel et "des tonnerres qui sortent des nuées de Dieu". Cependant ils n'imputent pas à leurs dieux le luxe, la cupidité, les cruautés, les dissolutions, et tant d'autres désordres qui avaient corrompu la république avant l'avènement de Jésus-Christ ; et ils reprochent à la religion chrétienne toutes les afflictions que leur orgueil et leurs débauches attirent aujourd'hui sur elle. Et pourtant, si les rois de la terre et tous les peuples, si les princes et tous les juges de la terre, si les jeunes hommes et les jeunes filles, si les enfants et les vieillards, et ceux à qui s'adresse saint Jean-Baptiste, publicains et soldats, avaient soin d'écouter et d'observer les règles que donne la religion chrétienne pour bien vivre, la république serait ici-bas heureuse et florissante, et s'acheminerait ainsi vers le royaume bienheureux de la vie éternelle ; mais comme l'un écoute et l'autre méprise, et que les hommes, pour la plupart, préfèrent la douceur mortelle du vice à l'amertume salutaire de la vertu, il reste aux

## *La Mentalité Religieuse*

serviteurs de Jésus-Christ, de quelque condition qu'ils soient, rois, princes, soldats, provinciaux, riches ou pauvres, libres ou esclaves de l'un et l'autre sexe, à supporter cette république, quelque corrompue qu'elle soit, pour mériter par leur patience un rang glorieux dans la sainte et auguste cour des anges, dans cette république céleste, dont la volonté de Dieu est l'unique loi.

### **Chapitre 20**

*De la félicité et du genre de vie qui plairaient le plus aux ennemis de la religion chrétienne.*

Mais qu'importe aux adorateurs passionnés de ces dieux dont ils se plaisent à imiter les dérèglements et les crimes, que leur importe que la république soit vicieuse et corrompue ? Qu'elle continue à subsister, disent-ils, florissante par la force de ses armes, par l'éclat de ses victoires, ou, mieux encore, par la paix et la sécurité, il suffit : que nous importe le reste ? ou, plutôt, il nous importe que chacun puisse accroître ses richesses pour suffire à ses profusions de chaque jour, pour s'assujettir les faibles ; que le pauvre fasse la cour au riche pour avoir de quoi vivre, et pour jouir d'une oisiveté tranquille, à l'ombre de sa protection ; et que le riche abuse du pauvre, instrument servile d'un fastueux patronage ; que les peuples applaudissent, non pas aux tuteurs de leurs véritables intérêts, mais aux pourvoyeurs de leurs plaisirs ; que rien de pénible ne soit ordonné, que rien d'impur ne soit défendu ; que les rois s'inquiètent, non de la vertu, mais de l'obéissance ; que les sujets obéissent aux rois, non comme aux directeurs de leurs mœurs, mais comme aux arbitres de leur fortune et aux intendants de leurs voluptés ; et qu'au lieu de les honorer sincèrement, ils n'aient pour eux qu'une crainte basse et servile ; que les lois protègent plutôt la vigne que l'innocence de l'homme ; que nul ne soit traduit devant les tribunaux qu'autant qu'il a volé, pillé, tué, ou commis quelque autre acte de violence semblable, contre le gré d'autrui ; mais que, du reste, on puisse faire librement tout ce qu'on veut des siens, ou avec les siens, ou avec tous ceux qui y consentent ; que les prostituées abondent dans les rues, pour la joie de ceux qui s'en voudront servir, et principalement de ceux qui n'ont pas le moyen d'entretenir de concubine ; qu'on élève à l'envi des maisons somptueuses ; qu'on célèbre festins sur festins ; que l'on puisse à sa fantaisie, en tous lieux, à toute heure du jour et de la nuit, jouer, boire, rendre gorge, se noyer dans la débauche ; qu'on entende partout le bruit de la danse ; que les théâtres retentissent des clameurs d'une joie dissolue, et frémissent des émotions demandées aux voluptés les plus cruelles ou les plus honteuses ; et que celui qui désapprouvera ce genre de bonheur soit regardé comme un ennemi public ; que quiconque voudra s'y opposer ne soit point écouté, et que la multitude, sans autre forme de procès, le jette dehors et l'assomme ; qu'il n'y ait de vrais dieux que ceux qui ont su procurer aux hommes cette félicité et qui la leur conservent ; qu'on les adore, comme ils le demandent ; qu'ils exigent tels jeux qu'il leur plaira, et qu'ils les obtiennent avec ou de leurs adorateurs : qu'ils fassent seulement que ni la guerre, ni la peste, ni aucune autre calamité, ne trouble un état si prospère. Est-ce là, je le demande à tout homme sain d'esprit, est-ce là l'empire romain ? ou n'est-ce pas plutôt le palais de Sardanapale, ce prince voluptueux qui fit graver sur son tombeau qu'il n'emportait dans la mort que ce qui avait servi à ses plaisirs pendant sa vie ? Ah ! si nos ennemis avaient un roi comme celui-là, qui se prêtât à toutes leurs débauches, je ne doute pas qu'ils ne lui consacraient plus

volontiers un temple et un flamme, que les anciens Romains ne l'ont fait pour Romulus dans cette cité dont l'Écriture sainte a dit : "On a publié de toi des choses glorieuses, ô cité de Dieu !"

## **Chapitre 22**

### *Indifférence des dieux pour la moralité des Romains.*

Mais, pour revenir à ce qui fait l'objet de la discussion actuelle, qu'on vante tant qu'on voudra la république romaine telle qu'elle est ou telle qu'elle a été, il est certain que, au témoignage de leurs plus savants auteurs, elle était très corrompue avant l'avènement de Jésus-Christ, ou plutôt qu'elle n'était plus, qu'elle avait péri entièrement, entraînée dans le naufrage de ses mœurs. Or, pour prévenir sa ruine, ses dieux tutélaires n'auraient-ils pas dû donner au peuple qui les adorait des préceptes de sagesse et de conduite, en retour de tant de temples et de prêtres, de tant de sacrifices, de fêtes, de jeux, de cérémonies de toute sorte, que ce peuple leur avait consacrés ? Mais en tout cela, les démons ne songeaient qu'à leurs intérêts, peu soucieux de la manière dont ce peuple vivait, où plutôt prenant à tâche de le corrompre, pourvu toutefois que, retenu par la crainte, il continuât d'être le pourvoyeur de leur culte. Si l'on répond que les dieux lui ont donné quelques préceptes, qu'on les produise, qu'on les montre, qu'on lise les lois divines, au mépris desquelles les Gracques ont allumé de si furieuses séditions, et Marius, Cinna, Carbon, se sont portés à ces guerres civiles injustes dans leur cause, cruelles dans leur cours, plus cruelles dans leur fin ; au mépris desquelles s'est conduit Sylla, dont on ne peut lire la vie dans Salluste et les autres historiens sans frémir d'horreur. Qui n'avouera que déjà la république avait cessé d'exister ?

Oseront-ils, pour justifier leurs dieux, alléguer la corruption des Romains, et dire, avec Virgile, que "les dieux protecteurs de cet empire avaient déserté leurs temples et leurs autels ?" Et d'abord, s'il en est ainsi, quelle raison ont-ils d'accuser la religion chrétienne de cette désertion de leurs dieux, puisque depuis longtemps la corruption de leurs ancêtres avait chassé des autels de Rome, et fait fuir comme des mouches, cet essaim de petites divinités ? Où était d'ailleurs cette foule de dieux, lorsque, longtemps avant la dépravation des mœurs anciennes, Rome fut prise et brûlée par les Gaulois ? Ils étaient présents, mais endormis peut-être. En effet, de toute la ville, tombée au pouvoir des ennemis, il ne restait plus aux Romains que le rocher du Capitole, qui aurait été pris comme le reste de la ville, si les oies n'eussent veillé pendant que les dieux dormaient : ce qui, depuis l'institution de la fête de l'oie, faillit précipiter les Romains dans la superstition des Égyptiens, qui adorent des bêtes et des oiseaux. Mais mon dessein n'est point de parler maintenant de ces maux extérieurs, qui appartiennent plus au corps qu'à l'esprit, et qui sont causés par la guerre ou par quelque autre calamité de ce genre : je ne parle que de la décadence des mœurs, qui, jusqu'alors lente et graduelle devint tout à coup semblable à un torrent qui se précipite, et plongea la république dans une corruption si profonde, qu'encore que les maisons et les remparts fussent debout, de graves auteurs n'hésitent pas à dire qu'elle était dès lors entièrement anéantie. Les dieux, à la vérité, auraient eu raison de désertir leurs temples et leurs autels, et d'abandonner Rome à sa destinée, si effectivement elle eût méprisé leurs bons conseils, leurs leçons de justice ; mais que dire de l'inconséquence de ces dieux qui,

ne s'étant jamais mis en peine d'apprendre à bien vivre à leurs adorateurs, répugnent à vivre avec eux, sous prétexte qu'ils vivent mal ?

## **Chapitre 26**

*Les démons enseignent le bien en secret, et le mal en public.*

Maintenant qu'il est établi que, soit pour plaire aux dieux, soit pour éviter leur courroux, la superstition a fait instituer des spectacles solennels, où les turpitudes et les crimes feints ou véritables de ces dieux sont exposés publiquement aux regards et à l'imitation des hommes, je demande pourquoi ces mêmes démons, qui confessent assez par-là qu'ils ne sont que des esprits immondes, pourquoi, dis-je, ces mêmes démons, dans le secret de leurs sanctuaires, donnent, dit-on, quelques enseignements moraux à un certain nombre d'initiés ? Si cela est, ils trahissent par-là une malice plus raffinée ; car tel est le pouvoir de la droiture et de la chasteté, qu'il n'est personne ou presque personne qui ne soit bien aise d'en être loué, ni de cœur si corrompu qu'il ait perdu le sens de l'honnête. Si donc ils ne se transformaient parfois, comme dit l'Écriture, en anges de lumière, les démons ne sauraient accomplir leur œuvre de séduction. Ainsi l'impudicité monte effrontément sur le théâtre bruyant du monde, et la chasteté murmure dans l'ombre quelques mots à l'oreille d'un petit nombre d'initiés ; les leçons du vice sont publiques, celles de la vertu sont secrètes ; l'honneur se cache, la honte s'affiche ; les mauvaises actions attirent une multitude de spectateurs, les bonnes paroles trouvent à peine quelques auditeurs : comme si l'on devait rougir de ce qui est honnête, et faire gloire de ce qui ne l'est pas ! Mais où cela, sinon dans les temples des démons ? où, sinon dans les réceptacles de l'imposture ? Et pourquoi ? pour séduire les hommes honnêtes, qui sont toujours en petit nombre, et pour entretenir les méchants, qui sont toujours en majorité, dans le vice et l'impiété.

Où et quand les initiés de la déesse Célestis entendaient-ils des paroles de chasteté ? nous l'ignorons ; mais ce que nous savons, c'est que quand nous étions tous rassemblés devant son temple, en présence de sa statue, chacun se tenant où il pouvait, nous regardions les jeux avec une grande attention, considérant tour à tour le cortège lubrique des courtisanes et l'air virginal de la déesse ; d'un côté, l'adoration ; de l'autre, la prostitution. Or, dans la célébration de ces cérémonies divines, nous aurions cherché en vain un histrion qui ne fût pas obscène, une comédienne qui ne fût pas effrontément impudique : chacun remplissait fidèlement son rôle d'infamie. On savait ce qui était agréable à la déesse vierge ; et s'il se trouvait à cette représentation quelque femme pudique, elle sortait du temple plus savante qu'elle n'y était venue. Les plus sages détournaient les yeux de ces postures lascives, mais, au fond du cœur, elles prenaient part à ces leçons du vice. Elles n'osaient, en présence des hommes, arrêter librement leurs regards sur des gestes impudiques ; mais en même temps la présence de la déesse qu'elles adoraient forçait intérieurement leur chasteté à respecter les impuretés qu'elle agréait. On enseignait publiquement dans le temple ce qu'on n'osait faire qu'en secret sous le toit domestique. Après cela, n'eût-ce pas été merveille qu'il restât quelque pudeur pour contenir ces crimes que la religion professait au nom des dieux, et dont ces dieux eux-mêmes exigeaient la représentation, si l'on ne voulait encourir leur colère ? Et quel autre esprit peut remuer intérieurement les cœurs pervers, pour les pousser à commettre des adultères et s'en repaître lorsqu'ils sont commis, que celui qui se complaît dans ses rites

impurs, qui érige dans les temples les images des démons, qui sourit dans les jeux aux images des vices, qui murmure dans le secret quelques paroles de justice pour tromper quelques âmes honnêtes, tandis qu'en public, au grand jour, il multiplie les séductions de la volupté pour retenir sous son joug le nombre innombrable des méchants.

## **Chapitre 27**

*Funeste influence que les jeux publics en l'honneur des dieux ont exercée sur les mœurs des Romains.*

Cicéron, qui était un homme grave et qui se piquait de philosophie, sur le point d'être édile, criait aux oreilles de qui voulait l'entendre qu'entre autres devoirs de sa magistrature, il avait à apaiser Flore par la célébration des jeux institués en l'honneur de cette déesse.

On sait que ces jeux étaient d'autant plus religieux qu'ils étaient plus obscènes. Il dit ailleurs (alors il était consul et la république se trouvait dans une situation très-critique) que l'on avait célébré des jeux pendant dix jours, et que rien n'avait été négligé pour apaiser les dieux : comme s'il n'eût pas mieux valu irriter de tels dieux par la tempérance, que les apaiser par la dissolution ; provoquer leur haine par l'honnêteté, que se les concilier par l'impudicité. Et en effet, les hommes qui donnaient lieu à ces expiations n'auraient pu faire autant de mal, quelques cruautés qu'ils eussent commises, que les dieux en faisaient eux-mêmes en exigeant ces infâmes propitiations. Pour détourner le mal dont l'ennemi menaçait les corps, on recourait à des remèdes qui tuaient l'âme ; et ces dieux que l'on cherchait à se rendre propices ne consentaient à sauver les murs qu'après avoir ruiné les mœurs. Cependant ce culte abominable, immonde, que repoussait l'instinct moral des Romains, dont ce peuple vouait les ministres à l'infamie, les excluant, non-seulement des honneurs, mais de la tribu ; ces fables qui flattaient les dieux en les outrageant, ignominieuses et sacrilèges si elles étaient vraies, plus ignominieuses et plus sacrilèges encore si elles étaient fausses, tout cela composait l'enseignement moral du peuple romain. À voir les dieux se complaire dans ces abominations, il regardait comme un devoir, non-seulement de leur en offrir la représentation, mais encore de les imiter, plutôt que ce je ne sais quoi de bon et d'honnête, qui se révélait à si peu de personnes et si secrètement (si toutefois on le disait), et que l'on appréhendait plus de voir publié que mal observé.

## **Chapitre 28**

*Puissance salutaire de la religion chrétienne.*

Il n'y a donc que des méchants, des ingrats, des esprits obsédés et tyrannisés par l'esprit du mal, qui puissent se plaindre de ce que les hommes sont délivrés par le nom de Jésus-Christ du joug infernal de ces puissances impures et de la communauté des peines réservées à leurs crimes, et de ce qu'il leur a été donné, grâce à ce nom, de passer des ténèbres de l'erreur à la lumière de la vérité. Eux seuls ne sauraient souffrir que les peuples courent en foule aux églises, où il ne se passe rien que de chaste, où les femmes sont séparées des hommes, où on apprend ce qu'il faut faire pour bien vivre en ce monde, afin d'être éternellement heureux dans l'autre ; où l'Écriture, cet oracle de justice, est lue et

## *La Mentalité Religieuse*

enseignée d'un lieu élevé en présence de tous, afin que ceux qui observent ses préceptes les entendent pour leur salut, et ceux qui ne les observent pas les entendent pour leur condamnation. Que si quelques moqueurs viennent se mêler aux fidèles, leur impertinence tombe tout à coup sous l'illumination d'une soudaine conversion, ou du moins s'arrête subjuguée par la crainte ou la honte. Car rien d'impur ni de déshonnête n'est exposé aux yeux du corps et de l'âme là où, en présence du vrai Dieu, on publie ses commandements, on raconte ses miracles, on bénit ses bienfaits, on sollicite ses grâces.

### *Chapitre 29*

#### *Exhortation aux Romains.*

Ah ! plutôt tournez les yeux vers ces saints tabernacles, illustres et généreux Romains, noble race des Régulus, des Scévola, des Scipion, des Fabricius ; aspirez à y être initiés, et apprenez à distinguer la vérité pure de ces folies honteuses que la malice des démons inventa pour vous perdre. Un principe naturel de vertu fait le fond de votre cœur, mais il n'y a que la vraie piété qui puisse le purifier et le perfectionner, tandis que l'impiété le rend stérile et en fait même une matière de châtiment. Choisissez (vous le pouvez maintenant) qui vous devez suivre, pour que ce ne soit plus en vous, mais dans le vrai Dieu, que vous soyez loués justement. Vous étiez jadis en possession de la gloire humaine ; mais, par un secret conseil de la divine Providence, la vraie religion manquait à votre choix. Réveillez-vous, il est jour ; comme vous vous êtes déjà réveillés en plusieurs d'entre vous dont la vertu parfaite, dont les souffrances pour la vraie foi font notre gloire : intrépides combattants, qui, vainqueurs en mourant des puissances infernales, nous ont enfanté par leur sang la nouvelle patrie que nous habitons. C'est dans cette patrie que nous vous convions d'entrer ; venez, venez grossir le nombre de ses citoyens : c'est ici que les péchés sont véritablement remis, c'est ici, enfants de Romulus, le véritable asile. N'écoutez pas ceux d'entre vous qui, dégénérés de la vertu de leurs pères, calomnient le Christ et les chrétiens, accusant l'ère qui porte son nom comme une ère de calamité ! Qu'est-ce, à leurs yeux, qu'un temps de bonheur ? un temps de sécurité pour le vice, et non de repos pour la vie : ce que vous n'avez jamais accepté, pas même pour la patrie terrestre. Emportez aujourd'hui la patrie céleste : la conquête en est aisée, et, vainqueurs, vous régnerez véritablement et éternellement. Ici, vous trouverez non plus le foyer de Vesta ni la pierre du Capitole, mais le Dieu unique et véritable, qui, "ne vous mesurant ni l'espace ni la durée, vous donnera un empire sans fin".

Cessez de courir après des dieux faux et trompeurs : ah ! plutôt secouez et brisez leur joug avec mépris, et rendez-vous à l'air de la vraie liberté. Ces dieux ne sont point des dieux, mais des esprits malfaisants, dont votre félicité éternelle ferait le supplice. Non, Junon n'envia jamais aux Troyens, dont vous descendez par la chair, la gloire de la cité romaine, comme ces démons, qui sont encore pour vous des dieux, envient au genre humain la félicité des éternelles demeures. Vous avez vous-mêmes assez bien jugé de ces malheureux esprits, quand, leur consacrant des jeux pour les rendre propices, vous avez cependant déclaré infâmes les acteurs de ces jeux. Souffrez qu'on vous affranchisse de la domination de ces esprits immondes, qui vous ont imposé comme un joug la consécration et le culte de leur ignominie. Vous avez exclu des honneurs les acteurs de ces crimes divins : conjurez le vrai Dieu d'éloigner de vous ces dieux qui se complaisent dans la

## *La Mentalité Religieuse*

représentation de leurs crimes, représentation honteuse, s'ils sont vrais ; plus honteuse encore et plus criminelle, s'ils sont faux. Vous avez spontanément exclu de la cité les histrions, les comédiens ; c'est bien : achevez d'ouvrir les yeux, et considérez que la majesté divine ne saurait être propice à des hommages qui avilissent la dignité humaine. Comment donc pouvez-vous ranger au nombre des saintes puissances du ciel des dieux qui prennent plaisir à de tels hommages, quand vous avez banni des derniers rangs du peuple les ministres de ces hommages ? N'est-elle pas incomparablement plus glorieuse cette cité d'en-haut, où la victoire c'est la vérité ; où la dignité, la sainteté ; où la paix, la félicité ; où la vie, l'éternité ? Peut-elle compter de tels dieux dans sa société, si dans la vôtre vous avez rougi de compter de tels hommes ? Si donc vous voulez parvenir à cette cité bienheureuse, fuyez la société des démons. Il est indigne de l'honnête homme de servir des dieux que fléchit l'infâme. Que la pureté chrétienne les exclue de votre culte, ces dieux, comme la sévérité du censeur a exclu ces hommes de vos dignités.

Quant aux biens et aux maux temporels, seuls biens dont les méchants veulent jouir, seuls maux qu'ils ne veulent pas souffrir, nous ferons voir dans le livre suivant que les démons n'en disposent pas aussi souverainement qu'on le croit ; et quand cela serait, loin de les servir pour obtenir leur propitiation, nous devrions plutôt fouler aux pieds un culte qui nous ferme l'accès à la félicité que ces malins esprits nous envie.



Quand Augustin écrit, la société a un **Empereur** et en Orient depuis **100 ans** ! Que la lutte est rude, pourtant, en Occident !

Le communisme Marxiste n'a presque pas existé, comparativement : **36 ans** en Russie, dont **20 ans** de "paix" seulement ; et **25 ans** en Chine (sans soustraire la guerre de Corée et les provocations de l'Inde comme des Khrouchtchéviens).

Si on compte les **destructions** gigantesques des guerres civiles et mondiales, le communisme marxiste n'a même pas eu le temps de "reconstruire" !

Ce ne sont que de petits essais. Tout est à faire. Et tout se FERA ! Et pas à la "périphérie" du Système Noir !

Note de Freddy Malot – mars 2004



# Salvien de Marseille

## Du Gouvernement de Dieu

entre 440 et 450

Un moine de Lérins, originaire de la Germanie romaine, écrit vers l'an 440 un long traité *Du Gouvernement de Dieu* pour défendre la Providence, attaquée une fois de plus.

Après le quatrième saccage de Trêves<sup>38</sup>, la chute de Carthage<sup>39</sup>, l'échec subit de la campagne victorieuse de Litorius, qui avait suscité tant d'espoirs, les Gallo-Romains étaient dans un profond désarroi : "Si tout ce qui se passe dans le monde est le fait d'un Dieu qui prend soin de nous, qui régit et qui juge, pourquoi la situation des Barbares est-elle à ce point supérieure à la nôtre<sup>40</sup> ? Pourquoi Dieu permet-il que nous soyons plus faibles et plus malheureux que tous les peuples ? Pourquoi nous laisse-t-il vaincre par les Barbares, passer au pouvoir de nos ennemis<sup>41</sup> ? Supposé même que nous soyons des pécheurs et des impies, du moins (c'est incontestable) nous valons mieux que les Barbares. Aussi est-il manifeste que Dieu ne regarde pas les choses humaines, puisque nous tombons au pouvoir de gens pires que nous<sup>42</sup>."

Pour réfuter ces griefs, Salvien a longuement réfléchi dans son île. La seule explication qu'il imagine, pour justifier la Providence, c'est que le châtement des Romains est mérité. Salvien aperçoit en effet avec beaucoup de pénétration les causes de décadence de l'Empire : faiblesse de l'armée, qui compte avant tout sur des contingents étrangers ; indigence du Trésor, que pillent les fonctionnaires chargés de percevoir l'impôt ; lutte de classes provoquée par la misère d'un peuple soumis à mille exactions<sup>43</sup>. Lâcheté, cupidité, esprit de révolte sont l'indice d'un climat moral très malsain ; la débauche, selon Salvien, est à la source de tous ces vices<sup>44</sup>. Mais cette explication n'est valable que si les Barbares ne sont pas en proie aux mêmes vices. Conduit par la logique de son système, Salvien se doit de faire l'éloge des mœurs barbares.

<sup>38</sup> Salvien, *De Gubernatione Dei*, VI, 8, 39 et VI, 13, 75, éd. Pauly, dans *C. S. E. L.*, t. VIII, p. 136, 6 et 146, 12. Lot, *Les Destinées de l'Empire*, p. 48, n. 58, date les quatre saccages de 407, 413, 420 et 428.

<sup>39</sup> Salvien, *op. cit.*, VI, 12, 69, p. 144, 20.

<sup>40</sup> *Ibid.*, III, 1, 2, p. 41, 20.

<sup>41</sup> *Ibid.*, IV, 12, 54, p. 84, 9.

<sup>42</sup> *Ibid.*, IV, 12, 57, p. 85, 11.

<sup>43</sup> Sur les Bagaudes, cf. *ibid.*, V, 6, 24, p. 109 et suiv. et Lot, *Les Destinées de l'Empire*, p. 61.

<sup>44</sup> Voir l'analyse de R. Thouvenot, *Salvien et la Ruine de l'Empire romain*, dans *M. E. F. R.*, t. 38 (1920), p. 145-163. Les textes de Salvien, hostiles à l'impôt, font partie d'une tradition littéraire que l'on peut suivre, du temps de Lactance à celui de Grégoire de Tours ; cf. F. Lot, *L'impôt foncier et la capitation personnelle sous le Bas-Empire et à l'époque franque*, dans *Bibliothèque de l'École des Hautes-Études, sciences hist. et philol.*, fasc. 253, Paris, 1928, p. 21 et 93 et suiv.

L'idée de la sagesse des Barbares n'était pas nouvelle ; depuis des siècles, les écoles philosophiques avaient admis que Platon s'était instruit au cours de voyages qui l'avaient mené au-delà des limites du monde gréco-romain ; il avait pris contact, disait-on, avec les prêtres d'Égypte, les Mages de Perse et les Brahmanes de l'Inde ; avec Moïse lui-même, assuraient ceux des chrétiens qui reconnaissaient à ses doctrines quelque vérité. Les néoplatoniciens, en particulier, faisaient voyager chez les Barbares non seulement Platon, mais aussi Pythagore, Démocrite ou Pyrrhon<sup>45</sup>. Le mythe de la sagesse des Barbares restait vivant dans la Gaule du Sud-Est, au temps de Salvien : un prêtre de Vienne, Mamertus Claudianus, loue Platon d'avoir uni la sagesse de Socrate et de Pythagore à la sagesse égyptienne et hindoue<sup>46</sup> ; pour confirmer ses arguments en faveur de l'incorporité de l'âme, Mamertus fait appel au témoignage du perse Zoroastre, des Brahmanes de l'Inde et d'Anacharsis en Scythie<sup>47</sup>. D'autre part, les historiens anciens avaient acclimaté dans la littérature romaine l'idée que les peuplades germaniques se signalaient par leur vaillance et la pureté de leurs mœurs<sup>48</sup> ; c'était même devenu un thème de déclamation<sup>49</sup>.

L'audace de Salvien est de reprendre ce thème au lendemain des invasions, en dépit des saccages récents. Ennemi de l'hellénisme<sup>50</sup>, il espère que le triomphe des Barbares provoquera un retour à la moralité ; seul, échappe à son anathème le petit nombre des Romains qui se sont voués comme lui à la vie ascétique :

“Parmi les Barbares, il en est de deux sortes dans chaque nation : des hérétiques et des païens. Sur eux tous, nous sommes incomparablement supérieurs en ce qui concerne la loi divine ; mais en ce qui concerne la conduite et les mœurs, – je le dis avec une vive douleur, – ils valent mieux que nous. Je ne prétends pas cependant, comme j'ai déjà dit, appliquer ces paroles à l'ensemble du peuple romain ; j'en excepte d'abord tous les religieux, puis quelques personnes du siècle qui valent les religieux ou, si c'est trop dire, qui leur ressemblent par l'honnêteté de leur conduite. Mais tous les autres, ou peu s'en faut, sont plus coupables que les Barbares<sup>51</sup>.”

Salvien n'ignore pas les griefs de la foule contre les envahisseurs ; mais un Barbare n'est pas responsable de ses actes au même titre qu'un Catholique :

“Le peuple saxon est cruel, les Francs perfides, les Gépides inhumains, les Huns impudiques. Mais leurs vices sont-ils aussi coupables que les nôtres ? L'impudicité des Huns est-elle aussi criminelle que la nôtre ? La perfidie des Francs, aussi blâmable que la nôtre ? Un Alaman ivre est-il aussi répréhensible qu'un chrétien ivre ? Un Alain rapace est-

<sup>45</sup> Cf. F. Boemer, *Der lateinische Neuplatonismus und Neupythagoreismus in Sprache und Philosophie*, Leipzig, 1936, p. 96-109 et J. Bidez, *Eos ou Platon et l'Orient*, Bruxelles, 1945, p. 21-23.

<sup>46</sup> Mamertus Claudianus, *Epist. ad Sapaudum*, ed. Engelbrecht, dans *C. S. E. L.*, t. XI, p. 204, 6-14.

<sup>47</sup> Mamertus Claudianus, *De Statu Animae*, II, 8, éd. citée, p. 130, 10 ; Anacharsis est nommé aussi par Sid. Apoll., *Carm.*, II, 165. Sur Porphyre, source de ces développements, cf. mes *Lettres grecques en Occident*, p. 223-235.

<sup>48</sup> Sur Tacite, cf. ci-dessus p. 7, et déjà César, *Bell. Gall.*, VI, 21.

<sup>49</sup> Pseudo-Quintilien, *Déclamations*, III, 16 ; Jérôme, *Adversus Iovinianum*, I, 41, *P. L.*, t. XXIII, 270 B et *Epist. ad Ageruchiam*, CXXIII, 8, *P. L.*, t. XXII, 1051.

<sup>50</sup> Sur cette tendance des moines de Lérins, cf. mes *Lettres grecques en Occident*, p. 216-221.

<sup>51</sup> Salvien, *De Gubernatione Dei*, IV, 13, 61, p. 86, 25 ; cf. VII, 3, 14, p. 159, 14, citant Paulin de Nole, *Epist.*, XXXII, 3, éd. Hartel, p. 278, 7 et le désignant clairement comme l'un des rares Aquitains que Salvien excepte de l'opprobre général ; c'est ce qu'a montré C. Weyman, *Beiträge zur Geschichte der christlich. lateinischen Poesie*, Munich, 1926, p. 97-99.

## *La Mentalité Religieuse*

il aussi condamnable qu'un chrétien rapace ? La fourberie chez le Hun ou le Gépide est-elle surprenante, puisqu'il ignore que la fourberie soit une faute ? Le parjure chez le Franc est-il quelque chose d'inouï, puisqu'il pense que le parjure est un discours ordinaire, et non un crime<sup>52</sup> ?”

Un parjure fait au nom d'une divinité païenne, qui n'est en réalité qu'un démon, a moins de gravité qu'un parjure fait au nom du Christ<sup>53</sup>. Le vrai crime consiste à pécher, alors qu'on se donne pour un sectateur du Christ ; car c'est compromettre la vérité de sa doctrine<sup>54</sup>.

D'autres barbares sont hérétiques ; tels les Vandales et les Goths ; ils ne possèdent pas l'Écriture dans son intégrité. Mais la faute incombe aux Romains qui les ont fait tomber dans l'hérésie en les convertissant à l'arianisme, par exemple au temps de l'empereur Valens<sup>55</sup> :

“Ces barbares, étrangers à l'instruction romaine, et même à toute instruction, qui ne savent autre chose que ce qu'ils entendent dire à leurs docteurs, mettent en pratique ce qu'ils entendent. Ignorants des lettres et de tout savoir, ils connaissent les mystères de la loi divine par l'enseignement, plutôt que par la lecture ; aussi est-il fatal qu'ils retiennent ces enseignements plutôt que la Loi<sup>56</sup>.”

Malgré la perversion de leur doctrine, ces hérétiques ont des mœurs pures : “Presque tous les Barbares, pour peu qu'ils ressortissent à un même peuple et à un même roi, s'aiment les uns les autres<sup>57</sup>.” Le régime politique qu'ils instaurent est si doux, que beaucoup de Romains émigrent vers les terres qu'ils occupent :

“Ils vont chercher sans doute, parmi les Barbares, l'humanité des Romains, parce qu'ils ne peuvent plus supporter, parmi les Romains, l'inhumanité des Barbares. Ils diffèrent des peuples chez lesquels ils se retirent ; ils n'ont rien de leurs manières, rien de leur langage, et, si j'ose dire, rien non plus de l'odeur fétide des corps et des vêtements barbares ; ils préfèrent pourtant se plier à cette dissemblance de mœurs, plutôt que de souffrir parmi les Romains l'injustice et la cruauté. Ils émigrent donc chez les Goths ou chez les Bagaudes, ou chez les autres Barbares qui dominent partout, et ils n'ont point à se repentir de cet exil. Car ils aiment mieux vivre libres sous une apparence d'esclavage, qu'être esclaves sous une apparence de liberté<sup>58</sup>.”

---

<sup>52</sup> *Ibid.*, IV, 14, 67, p. 89, 9 ; cf. VII, 15, 64, p. 176, 11 : “Les Goths sont perfides, mais pudiques ; les Alains impudiques, mais sincères ; les Francs menteurs, mais hospitaliers ; les Saxons d'une cruauté farouche, mais d'une chasteté admirable ; tous les peuples barbares ont des vices, mais aussi des vertus qui leur sont propres. Chez presque tous les Africains (Romains), je ne sais quel désordre ne règne pas.” On notera que les épithètes varient d'un passage à l'autre !

<sup>53</sup> *Ibid.*, IV, 16, 77, p. 92, 15.

<sup>54</sup> *Ibid.*, IV, 17, 81, p. 94, 13. Augustin, *Civ. Dei*, I, 9, considérait déjà que les clercs qui ont eu des complaisances pour les pécheurs étaient d'autant plus coupables qu'ils étaient clercs, et avaient mérité de périr dans le saccage de Rome.

<sup>55</sup> Salvien, *op. cit.*, V, 3, 14, p. 106, 2.

<sup>56</sup> *Ibid.*, V, 2, 8, p. 103, 24.

<sup>57</sup> *Ibid.*, V, 4, 15, p. 106, 12. On notera la restriction : c'est que Goths et Vandales se détestent mutuellement.

<sup>58</sup> *Ibid.*, V, 5, 21, p. 108, 20.

Salvien vante en particulier la domination gothique, où les Romains sont à l'abri de tout excès<sup>59</sup>. Il trace de la vie là-bas un tableau idyllique, en opposition avec la rapacité qui désole les provinces restées romaines : “Que voit-on de semblable chez les Goths barbares ? Qui d'entre eux porte préjudice à son ami ? Qui tombe sous le poignard d'un parent<sup>60</sup> ?” Avec un cynisme tranquille, Salvien se félicite que la civilisation romaine ait reculé dans les pays mêmes d'où il est originaire :

“On peut répondre que ces désordres ne règnent pas dans toutes les cités romaines ; j'en conviens ; j'ajouterai : ils ne règnent même pas là où ils régnèrent toujours auparavant ; ils ne règnent plus à Mayence, mais parce que cette ville a été ruinée et détruite ; ils ne règnent plus à Cologne, mais parce que cette ville est pleine d'ennemis ; ils ne règnent plus à Trêves, la capitale, mais parce qu'elle a été renversée quatre fois. Ils ne règnent plus dans la plus grande partie des Gaules et des Espagnes. Ainsi, malheur à nous et à nos iniquités ! Malheur à nous et à nos débordements ! Quel espoir reste-t-il devant Dieu aux foules chrétiennes, puisque tant de crimes n'ont cessé d'exister dans les villes romaines que du moment où ces villes ont passé au pouvoir des Barbares<sup>61</sup> ?”

Pour lui, l'expérience est décisive : les Romains ont suffisamment montré, depuis un demi-siècle, qu'ils étaient incapables de se réformer. La prise de Rome n'a suscité que des blasphèmes de la part de ses habitants ; ni les Romains de Gaule, ni ceux d'Espagne ne se sont amendés du fait des invasions ; ceux d'Afrique, en particulier, couraient encore au théâtre alors que les Barbares étaient sous leurs murs<sup>62</sup>. Pourtant, l'invasion a gagné lentement ; Dieu a laissé chaque fois à la province voisine le temps du repentir : Germanie romaine, Belgique, Aquitaine, Gaules, Espagnes, Afrique ont été successivement touchées par l'incendie, parce qu'elles persévéraient dans leurs crimes<sup>63</sup>. Les Gallo-Romains, par exemple, voyaient venir l'invasion sans le moindre sursaut d'énergie : “On pressentait la servitude sans la redouter. Toute crainte avait été retirée à ces pécheurs, afin qu'ils ne pussent prendre de précautions. Aussi, tandis que les Barbares campaient, pour ainsi dire, à la vue de tout le monde, les gens restaient sans crainte, les villes sans défense<sup>64</sup>.” Salvien n'a que mépris pour ceux qui croient sauver leur ville ou l'Empire en consentant à payer tribut aux Barbares ; ils ne font que se couvrir de ridicule ; car c'est toujours à recommencer<sup>65</sup>. Sous l'effet de l'adversité, les Romains sont devenus pires, au lieu de s'amender. Salvien a été frappé en particulier par l'attitude des habitants de Trêves, sa petite patrie : au moment même où les Barbares enfonçaient les portes, les magistrats de cette ville ont été surpris au milieu des orgies d'un banquet : c'est le signe que la convoitise et l'ébriété ont causé sa ruine<sup>66</sup> ; qui pis est, après les trois premiers saccages, les

---

<sup>59</sup> *Ibid.*, V, 8, 36, p. 113, 24.

<sup>60</sup> *Ibid.* V, 11, 57, p. 120, 18.

<sup>61</sup> *Ibid.*, VI, 8, 39, p. 136, 1.

<sup>62</sup> *Ibid.*, VI, 12, 69, p. 144, 20.

<sup>63</sup> *Ibid.*, VII, 12, 50, p. 171, 8 : “sed paulatim id ipsum tamen, ut, dum pars clade caeditur, pars exemplo emendaretur” ; développement de l'idée exprimée par Quodvultdeus, *De Tempore barbarico*, éd. Morin, p. 205, l. 184. “Sed parcit uni ciuitati, dum aliam castigat : et parcit uni prouincia, dum aliam flagellat”.

<sup>64</sup> *Ibid.*, VI, 14, 80, p. 147, 23. Ceci est vrai, par exemple, de Paulin de Pella qui tergiversa à quitter sa villa bordelaise ; cf. ci-dessus p. 70.

<sup>65</sup> *Ibid.*, VI, 18, 99, p. 154, 2.

<sup>66</sup> *Ibid.*, VI, 13, 72-77, p. 145, 14 à 146, 27.

survivants, sitôt la ville redevenue romaine, ne songeaient toujours qu'à réclamer les jeux du cirque :

“La ville entière avait brûlé ; les malheurs ne faisaient que croître après les dévastations. Les gens que l'ennemi n'avait pas massacrés étaient accablés de maux... Les uns, couverts de plaies profondes, expiraient des suites de leurs blessures dans une longue agonie ; les autres, à demi consumés par les feux de l'ennemi, en ressentaient longtemps les cruelles tortures. D'autres mouraient de faim ou faute de vêtements, desséchés de langueur ou roidis de froid ; tous, par des genres de mort contraires, couraient au même terme. Que dire de plus ? La ruine d'une seule ville était une calamité pour les autres villes. J'ai vu de mes yeux, – et j'ai pu soutenir pareil spectacle, – j'ai vu épars çà et là des cadavres des deux sexes, nus, en lambeaux, souillant les regards, déchirés par les oiseaux et les chiens. Cette odeur des corps morts devenait une contagion pour les vivants. La mort s'exhalait de la mort ; ceux mêmes qui n'avaient pas assisté aux catastrophes de cette ville, souffraient d'un malheur qui leur était étranger. Et qu'arriva-t-il après tout cela ? Qui pourrait concevoir un pareil excès de démente ? Quelques nobles, qui avaient survécu à la ruine de leur patrie, demandaient aux empereurs les spectacles du cirque, comme remède suprême à la destruction de la ville<sup>67</sup>.”

Le mal n'est pas sans cause ; les raffinements de la civilisation ont amené la mollesse dans la conduite. Une province riche et privilégiée comme l'Aquitaine s'est montrée particulièrement dissolue :

“Chacun sait que l'Aquitaine et la Novempopulanie sont comme la moelle de presque toutes les Gaules et possèdent un terroir d'une merveilleuse fécondité, un terroir qui n'est pas seulement fécond, mais encore (ce que l'on juge d'ordinaire préférable) plein d'agrément, de charme et de plaisir. Tout le pays est chargé de vignes, orné de riantes prairies, parsemé de champs cultivés, planté d'arbres fruitiers, ombragé de bosquets, arrosé de sources, entrecoupé de cours d'eau, couvert de moissons ondoyantes ; les petits et les grands propriétaires de cette terre semblent détenir, moins la portion d'un sol terrestre, qu'une image du paradis. Et après cela ? Ils auraient dû, assurément, se montrer plus religieux, ces peuples que Dieu avait comblés de si larges bienfaits... Comme ils étaient dans toutes les Gaules les premiers en richesses, ils furent aussi les premiers en débordements. Nulle part des plaisirs plus raffinés ; nulle part une vie plus dissolue ; nulle part des mœurs plus déréglées. Voilà la reconnaissance qu'ils ont témoignée au Seigneur, en retour de ses dons sacrés<sup>68</sup> !”

On ne doit donc pas s'étonner si Dieu a permis l'établissement des Goths dans cette province ; car les Goths, sauf exception, ne tolèrent pas la débauche. Leur seule présence purifie la contrée<sup>69</sup>. Pour la même raison, les Vandales ont pu asservir les Espagnols licencieux ; parce qu'ils sont pudiques, Dieu leur a concédé ces contrées, plutôt qu'à d'autres peuplades barbares plus puissantes<sup>70</sup>. En outre, Goths et Vandales se fient moins à leur force qu'au secours de Dieu ; la mésaventure récente du général Litorius, qui s'est cru maître de Toulouse parce qu'il avait sous son commandement un fort contingent de

<sup>67</sup> *Ibid.*, VI, 15, 82, p. 148, 15.

<sup>68</sup> *Ibid.*, VII, 2, 8-12, p. 147, 15 et suiv.

<sup>69</sup> *Ibid.*, VII, 6, 24, p. 163, 7.

<sup>70</sup> *Ibid.*, VII, 7, 27, p. 164, 2.

Huns, montre qu'on ne peut rien sans l'aide divine : "Notre insuccès dans la dernière guerre en est la preuve. Car les Goths nous redoutaient, mais se confiaient en Dieu, tandis que nous mettions notre espérance dans les Huns. Les Goths nous demandaient la paix ; nous la refusions. Ils nous envoyaient des évêques ; nous les repoussions. Ils honoraient Dieu dans des prêtres étrangers ; nous le méprisions dans les nôtres. L'issue a répondu aux actions des deux partis<sup>71</sup>." Salvien sait gré aux Goths d'avoir choisi des évêques catholiques pour négocier ; le désastre de Litorius est le châtement qu'il a mérité par son intransigeance ; Théodoric a remporté la victoire par ses mérites et son esprit de pénitence<sup>72</sup>. De même, si Castinus, le général romain chargé de reconquérir les Espagnes, fut battu par les Vandales en 422, c'est parce qu'il était plein de présomption ; les Vandales, eux, avaient choisi, comme cri de ralliement au combat, des versets de l'Écriture : "Nous avons donc mérité d'être vaincus<sup>73</sup>."

Salvien se réjouit surtout que les Vandales aient pris Carthage, cette ville trop riche, trop intellectuelle, qui était devenue "une sentine de débauche et de fornications, un égout public<sup>74</sup>". À l'exception d'un tout petit nombre de moines<sup>75</sup>, qui du reste étaient persécutés<sup>76</sup>, l'Église même y était corrompue : les fidèles avaient des mœurs dissolues ; quant au clergé, Salvien préfère n'en point révéler les tares, par respect pour le ministère sacré<sup>77</sup>. Comme les Vandales ont eu raison d'instaurer une législation draconienne !

"Enflés par leur élévation, enorgueillis par leur victoire, amollis par la jouissance, ces Barbares bien qu'ils eussent toujours été continents et austères, auraient pu néanmoins se pervertir au milieu de tant de succès et de prospérités ; une fois le pied sur cette terre où coulaient, comme dit l'Écriture (*Exod. XIII, 5*), le lait et le miel, – terre féconde, opulente, enivrée pour ainsi dire de mille délices, – ne pouvaient-ils, sans qu'on eût lieu d'en être surpris, s'abandonner au plaisir, là où le climat lui-même semblait respirer la volupté<sup>78</sup> ?"

Au contraire, ils ont fait régner la vertu : ils ont supprimé la pédérastie, la prostitution ; non qu'ils aient mis à mort les courtisanes ; ils se sont gardés d'une telle cruauté ; il leur a suffi de les contraindre à se marier<sup>79</sup>. Seules, la fornication et l'adultère sont punis de mort<sup>80</sup>. Cette législation nouvelle porte déjà ses fruits : "Désormais, tandis que chez les Goths les Romains seuls sont impudiques, chez les Vandales, ils ont même cessé de

<sup>71</sup> *Ibid.*, VII, 9, 39, p. 167, 13.

<sup>72</sup> *Ibid.*, VII, 10, 43-44, p. 168, 26. Les mots : "*quantum res prodidit ac probavit*" (p. 169, 5) montrent que c'est pure conjecture de Salvien d'après l'issue des événements, non une donnée historique.

<sup>73</sup> *Ibid.*, VII, 11, 46, p. 169, 21. Les expressions de Salvien sont volontairement ambiguës : je croirais qu'il exprime simplement, avec beaucoup de rhétorique, l'idée que les Vandales, par leurs bonnes mœurs, mettaient en pratique les paroles de l'Écriture.

<sup>74</sup> *Ibid.*, VII, 17, 74, p. 179, 17.

<sup>75</sup> *Ibid.*, VII, 14, 58, p. 173, 23.

<sup>76</sup> *Ibid.*, VIII, 4, 19, p. 197, 26 ; cf. p. 198, 27. Ces passages établissent l'équivalence : *seruus Dei = sanctus Dei = monachus*. Il est exact que, du fait des Donatistes, les communautés de religieuses ou de moines ont eu du mal à s'implanter en Afrique ; cf. P. Monceaux, *Hist. litt. de l'Afrique chrét.*, t. IV, p. 145 et U. Morrica, *Spunti polemici di S. Agostino contro i nemici e i falsi interpreti del suo ideale monastico*, dans *Misc. Agost.*, t. II, p. 933-975 ; mais Salvien prétend que même les ermites étaient mal vus, ce qui paraît excessif.

<sup>77</sup> *Ibid.*, VII, 17, 74, p. 179, 20.

<sup>78</sup> *Ibid.*, VII, 20, 85, p. 183, 16.

<sup>79</sup> *Ibid.*, VII, 22, 94-97, p. 186, 27 et suiv.

<sup>80</sup> *Ibid.*, VII, 22, 99, p. 187, 25. Cf. Schmidt, *Gesch. der Wandalen*, p. 172-173.

## *La Mentalité Religieuse*

l'être<sup>81</sup>." Salvien oppose longuement l'État vandale, où est restauré le mariage chrétien, à la *République* de Platon, où Socrate prêchait la mise en commun de toutes les femmes<sup>82</sup>. La sagesse des Barbares, croit-il, fera régner le christianisme, en supplantant la sagesse hellénique.

L'auteur se rend compte que ses théories sont révolutionnaires et paradoxales : un catholique romain louer des Barbares ariens ou païens ! À plusieurs reprises, il imagine l'indignation que son livre ne manquera pas de susciter chez le lecteur : "Je sais, le plus grand nombre estime intolérable qu'on nous dise pires ou même qu'on ne nous juge pas de beaucoup supérieurs aux Barbares<sup>83</sup>. Vous vous irritez peut-être, vous qui me lisez, et vous condamnez ce que vous lisez ; mais je ne recule point devant votre censure<sup>84</sup>." Mêmes observations quand il déclare les Goths et les Vandales plus dévots que les Romains, ou quand il vante la nouvelle législation d'Afrique : "Je soupçonne bien que certaines personnes s'offensent de ce que je dis là<sup>85</sup> ; qu'elles le jugent insupportable<sup>86</sup>."

Le lecteur moderne est-il plus indulgent ? Il faut avouer pourtant que notre polémiste ne manque pas de cœur. Il lui est arrivé d'écrire un billet de recommandation en faveur d'une Romaine de Cologne, victime de l'invasion :

"Cette veuve, à ce que j'apprends, se trouve dans un tel dénuement, dans une telle indigence, qu'elle ne peut ni rester à Cologne, ni en sortir, car elle n'a ni de quoi y vivre, ni de quoi fuir ; l'unique ressource qui lui reste, c'est de gagner son pain en mercenaire et de louer le travail de ses bras aux femmes des Barbares. Ainsi, elle est exempte, par la miséricorde divine, des chaînes de la captivité, puisqu'elle n'est pas encore réduite à la condition d'esclave ; mais elle est esclave par sa pauvreté<sup>87</sup>."

Salvien n'ignore donc pas les misères matérielles qui ont accompagné l'invasion. Mais cela ne compte guère aux yeux de ce moraliste. Intrépide dialecticien, rhéteur porté à l'exagération, mérite-t-il crédit dans ses jugements sur les Romains et les Barbares ? Nous pouvons contrôler au moins ce qu'il dit de l'Afrique. Il semble bien imaginer ses contemporains d'après les diatribes violentes que Tertullien faisait des mœurs africaines deux cent cinquante ans plus tôt<sup>88</sup>. L'un de ses développements est emprunté, il est vrai, à un sermon récent de Quodvultdeus. Mais il en fausse complètement le sens. L'évêque de Carthage ne fustigeait ses fidèles que pour susciter leurs énergies contre l'envahisseur. Salvien ne retient et n'amplifie que les passages relatifs à l'insouciance et à la mollesse des populations<sup>89</sup> ; il omet systématiquement tout ce que disait Quodvultdeus des Vandales persécuteurs.

---

<sup>81</sup> Salvien, *op. cit.*, VII, 23, 107, p. 191, 5.

<sup>82</sup> *Ibid.*, VII, 23, 101 et suiv., p. 188 ; sur la maladresse de Salvien dans sa façon de citer Platon, cf. mes *Lettres grecques en Occident*, p. 220.

<sup>83</sup> Salvien, *op. cit.*, IV, 3, 60-61, p. 86, 14 et 22.

<sup>84</sup> *Ibid.*, IV, 13, 63, p. 87, 15.

<sup>85</sup> *Ibid.*, VII, 9, 38, p. 167, 9.

<sup>86</sup> *Ibid.*, VII, 23, 101, p. 188, 19.

<sup>87</sup> Salvien, *Epist.*, I, 6, p. 202, 9.

<sup>88</sup> J. Waltzing, *Tertullien et Salvien*, dans *Le Musée belge*, t. XIX-XXIV (1920) p. 39-43, a montré que Salvien a plagié parfois textuellement Tertullien et qu'il lui emprunte sans doute sa diatribe contre le théâtre.

<sup>89</sup> Voici le parallèle le plus frappant :

- Quodvultdeus, *Sermo de Tempore barb.* I, 1, *P.L.*, t. XL, 700 (s'adressant aux fidèles de Carthage) :

De même, la suspicion que Salvien jette, par son habile réticence, sur le clergé catholique d'Afrique, est un outrage gratuit, quand on sait la conduite héroïque de tant de martyrs et d'exilés<sup>90</sup>. On croit rêver lorsqu'on lit sous sa plume que les Vandales ont fait régner la vertu. Ignore-t-il le nombre de religieuses qu'ils ont violées en Maurétanie césarienne<sup>91</sup> ? les horreurs du sac de Carthage, décrites précisément par Quodvultdeus ? la persécution sanglante à laquelle les Ariens d'Afrique soumettent les catholiques, au moment même où il écrit ? Il est inquiétant de voir un Romain faire, en Provence, un tel panégyrique des Barbares, alors que les Goths portent leur effort contre Arles. Il semble désireux de seconder leur politique. Peut-être a-t-il subi des influences germaniques dans sa jeunesse, puisqu'il est originaire de Germanie romaine. Il ne se contente pas, selon la tradition des *Chants sibyllins*<sup>92</sup>, de lancer contre Rome des imprécations oratoires ; il participe activement, par sa propagande, à détruire son empire et sa culture ; il prépare les esprits à accepter ou même à appeler de leurs vœux la domination des royaumes germaniques<sup>93</sup>.

Histoire littéraire des grandes invasions germaniques

Pierre Courcelle, 1948




---

“Inter tantas angustias et in ipso fine rerum posita est uniuersa prouincia, et quotidie frequentantur spectacula : sanguis hominum quotidie funditur *in mundo*, et insanientium uoces crepitant *in circo*...”

*P. L. XL, 702 : luxuriantes P. L. XL, 703 : quae mala non fecimus ?... Sacrificauit... et quod est peius... ipsam animam hominis pretiosam... Nec ab hostibus nec a Barbaris, sed a se ipso omnis homo in anima se intus occidit.*”

• Salvien, *De Gub. Dei*, VI, 69, p. 144, 19 :

“Quis aestimare hoc *malum* possit ? Circumsonabant annis muros Cirtae atque Carthaginis populi *Barbarorum*, et Ecclesia Carthaginensis *insaniebat in circis*, *luxuriabat* in theatris. Alii foris *iugulabantur*, alii *intus fornicabantur*. Pars plebis erat foris captiua *hostium*, pars *intus* captiua uitiorum ; cuius sors *peior* fuerit incertum est. Illi quidem erant extrinsecus carne, sed isti *intus* mente captiui, et ex duobus letalibus *malis* leufus, ut reor, est captiuitatem corporis Christianum quam captiuitatem *animac* sustinere”.

<sup>90</sup> Voir ci-dessus p. 101, 110, 113.

<sup>91</sup> Voir ci-dessus p. 100.

<sup>92</sup> Voir ci-dessus p. 13.

<sup>93</sup> Je ne puis souscrire à la conclusion de M. Thouvenot, *art. cité*, p. 162, selon lequel Salvien “reste au fond passionnément romain” ; le texte qu’il allègue p. 162-163 (= *Gub. Dei* VI, 9, 50-51, p. 139, amputé des lignes 18-19), a pour objet non de célébrer “en termes émus... la longue prospérité dont a joui l’Empire”, mais de montrer que cette prospérité matérielle avait pour effet la corruption des mœurs, l’abandon de la religion et le développement des jeux scéniques.

# Que pensent les sauvages ?

• **Libre-penseur : Letourneau**

• **Clérical : Christus**

---

## Ch. Letourneau<sup>94</sup> - Science et Matérialisme – 1879

Au point de vue de l'idée religieuse, tous les peuples contemporains peuvent se classer en : peuples athées, peuples fétichistes, peuples polythéistes, peuples monothéistes, peuples panthéistes. Analysons à grands traits ces cinq états moraux.

### 1- Des peuples athées

Malgré les dénégations des partisans du règne humain, il est impossible de nier l'existence des peuples athées. Quand nous n'aurions d'autres témoignages que celui du docteur Livingstone, la question serait jugée. Car il affirme nettement que l'absence d'idoles et de toute idée religieuse est un phénomène psychique, commun aux Buschmans et aux Cafres Béchuanas, et que non seulement ces derniers sont dépourvus d'idées religieuses, mais qu'ils ne peuvent même les concevoir. Notre collègue, M. Bertillon, a déjà appelé l'attention de la Société sur les passages suivants, que je vais citer de nouveau, puisqu'ils ont été oubliés (tome 1<sup>er</sup> des *Bulletins*, page 230) : "Ces pauvres païens nous font toujours un bon accueil. Ils écoutent nos paroles avec attention, avec respect, mais quand nous nous mettons à genoux pour prier un être invisible, nous leur paraissions tellement ridicules, tellement insensés, qu'ils sont saisis d'un rire inextinguible.

J'étais présent, lorsqu'un missionnaire essaya de chanter un hymne au milieu d'une réunion de Béchuanas, chez qui la musique, comme la prière, est inconnue ; l'hilarité de l'auditoire fut si grande que chaque visage en était inondé de larmes. Toutes leurs facultés sont absorbées par les besoins du corps, et il en est ainsi depuis que cette race existe. Je ne saurais répondre à ceux qui me demanderaient quels effets la prédication de l'Évangile peut produire sur de pareilles créatures."

De même, l'élément religieux manque aux Cafres Makololos. "Nous conservons toujours, disaient ces derniers au docteur Livingstone, ce que vous nous dites à propos des autres choses, et, quand vous nous parlez de sujets bien plus merveilleux que tout ce que

---

<sup>94</sup> Staline lisait Letourneau en cachette au Séminaire (Note de F. Malot).

## *La Mentalité Religieuse*

nous avons jamais entendu, vos paroles s'enfuient de nos cœurs sans que nous puissions les retenir, etc." Ils seraient en même temps parfaitement étrangers à la compassion.

Le numéro VI (août) de la *Revue Anthropologique de Londres* contient une intéressante communication relative à la question qui nous occupe. L'auteur, un ecclésiastique anglican, le Révérend Farrar, s'élève, preuves en mains, contre cette idée que la notion divine et la croyance à la vie future soient inhérentes à la nature de l'homme. M. Farrar, que sa profession abrite contre tout soupçon de partialité, cite un grand nombre d'autorités, choisies parmi les missionnaires et les voyageurs. De ces citations il résulte, que l'absence de toute idée religieuse a été plusieurs fois constatée chez les Australiens, chez les naturels des îles Salomon (Perty) ; en Afrique chez les Mpongwes (J. Leighton, missionnaire) ; chez les Cafres (Révérend G. Brown) ; chez les Esquimaux (Whitebourne, Ross) ; chez les Veddahs de Ceylan (Sir Emerson Tennent), etc. La Bible nous montre la croyance en Jéhovah en vigueur chez les Juifs, mais M. Farrar prouve par un bon nombre de versets bibliques, que longtemps la notion de l'immortalité de l'âme a été inconnue au peuple de Dieu. Beaucoup de faits curieux ont été mis en lumière dans la discussion, qui a suivi cette communication. Ainsi un des livres bleus (*blue books*) anglais, datant de quinze à vingt ans, a établi, que, dans beaucoup de districts miniers de l'Angleterre, on trouve nombre d'hommes, de femmes, d'enfants totalement ignorants de la divinité. À ce sujet, l'un des membres de la Société, le Révérend M. Kerr, encore un ecclésiastique, dit, que d'après sa propre expérience il y a à Liverpool, et même dans les quartiers occidentaux de Londres, beaucoup de gens dépourvus de l'idée de Dieu. N'accorder aucune valeur à tous ces témoignages, c'est éluder la difficulté, non la détruire.

Naturellement l'intelligence des pauvres peuplades que j'ai citées est le plus ordinairement extrêmement faible. Esclaves, comme les animaux, du besoin et de la sensation du moment, ils raisonnent peu ou point. Les naturels des Moluques, à qui, selon M. Wallace, qui a séjourné parmi eux, on ne peut tout au plus accorder qu'une très vague idée de pouvoirs inconnus (*Anthropological Review*, n° 6), ont une intelligence si débile, que pour additionner 4 et 5, et même des nombres plus faibles, ils sont obligés de ranger devant eux de petits cailloux. Leur langue est dépourvue de termes généraux ; ainsi ils ont des noms pour chaque arbre en particulier, mais n'en ont pas pour désigner l'arbre en général.

Au contraire les athées du docteur Livingstone ne manqueraient pas, selon lui, d'une certaine intelligence relativement à leurs intérêts.

Mais la même absence de l'idée de Dieu se constate chez des peuples bien autrement intelligents et civilisés. Écoutons M. Barthélemy-Saint-Hilaire, qui, après avoir longuement étudié et analysé le bouddhisme, conclut ainsi : "Aujourd'hui et en face des révélations si complètes et si évidentes, que nous font les livres du bouddhisme, découverts et expliqués, le doute n'est plus permis. Les peuples bouddhiques peuvent être sans aucune injustice, regardés comme des peuples athées. Ceci ne veut pas dire qu'ils professent l'athéisme et qu'ils se font gloire de leur incrédulité... ceci veut dire seulement, *que ces peuples n'ont pas pu s'élever dans leurs méditations les plus hautes jusqu'à la notion de Dieu*, et que les sociétés formées par eux s'en sont passées, au grand détriment de leur organisation, de leur dignité et de leur bonheur."

## ***La Mentalité Religieuse***

Et ailleurs : “Çakyamouni a eu seulement la faiblesse et le malheur d’ignorer Dieu. Il aurait fallu qu’il l’eût combattu, pour qu’on pût avec équité lui reprocher son athéisme. Les peuples, auxquels sa doctrine devait convenir, étaient aussi aveugles que lui, et il a été prouvé par la science de nos jours qu’ils ne connaissent pas Dieu, même de nom. M. Abel Rémusat a constaté, que les Chinois, les Tartares et les Mongols, auxquels on pourrait, je crois, ajouter les Tibétains, n’ont pas de mots dans leur langue pour exprimer l’idée de Dieu (*Foé-Koué-Ki* p. 138, Rémusat). En présence d’un phénomène aussi curieux et aussi déplorable, que confirme d’ailleurs toute une religion, on pourrait se demander, si l’intelligence de ces peuples est faite comme la nôtre, et si dans ces climats, où la vie est en horreur et où on adore le néant à la place de Dieu, la nature humaine est celle que nous sentons en nous. D’ailleurs, la foi de ces peuples, tout insensée qu’elle peut nous paraître, a été si exclusive, qu’ils lui ont consacré leur pensée tout entière. Ils n’ont de livres que leurs livres sacrés” (Barthélemy-Saint-Hilaire, *Le Bouddha et sa religion*).

Que l’on ne vienne pas objecter, que cette religion de l’athéisme est en définitive une religion, qu’elle a une littérature, un clergé, etc. Quand le bouddhiste, après avoir contemplé le monde extérieur et l’incessante transformation des êtres, est pris de lassitude, de dégoût, et veut échapper par l’anéantissement au mouvement de rotation, qui entraîne le monde animé, il fait simplement un raisonnement, pour lequel il n’est pas besoin d’invoquer des facultés spéciales. Cela prouve qu’il est beaucoup plus intelligent que le chien, le chimpanzé et aussi que le Béchouana, l’Australien, qui seraient également incapables d’enchaîner ensemble tant de raisonnements et de déductions, mais cela ne prouve pas autre chose, et il n’y a pas là de place pour le surnaturel. Occupons-nous maintenant des conceptions religieuses où l’on voit poindre cette croyance au surnaturel, c’est-à-dire à l’existence d’êtres invisibles.

## **2- Du fétichisme**

C’est le premier degré de l’idée religieuse, et le plus intéressant à étudier au point de vue qui nous occupe. Il n’est pas besoin de l’examiner longtemps pour voir qu’il repose tout entier sur une émotion vive, donnant lieu à un raisonnement des plus élémentaires.

Ainsi, l’homme-enfant, d’âge ou de race, éprouve-t-il à la vue d’un être, d’un animal, d’un phénomène naturel, une impression, une émotion forte, admiration ou terreur, plus ordinairement terreur ; il en garde longtemps la mémoire. L’être qui lui a donné cette émotion, il le considère comme beaucoup plus puissant que lui ; il s’humilie devant lui, c’est-à-dire l’adore ; il lui offre des présents, des sacrifices intéressés ; en un mot, il le divinise, et comme en raison de sa faiblesse et de son ignorance extrêmes il est surpris ou terrifié par une foule d’êtres, de phénomènes naturels, son panthéon se peuple sans cesse. L’exemple suivant fait bien voir et comprendre comment se forment ces idées grossières. C’est un des premiers missionnaires français à la Nouvelle-Calédonie, le Père Rougeyron, qui le raconte. Pour se protéger contre les rapines des naturels, les missionnaires avaient fait venir d’Europe un chien boule-dogue. Or, la Nouvelle-Calédonie étant complètement dépourvue de quadrupèdes, l’animal sembla un être prodigieux aux Néo-Calédoniens. Il leur inspira une terreur profonde ; et, raisonnant avec la logique élémentaire du sauvage, ils résolurent de se concilier, si possible, cet être dangereux et supérieur. Aussi, un jour, ils

## *La Mentalité Religieuse*

lui envoyèrent une députation chargée de lui offrir des fruits, des ignames, et de lui faire un long discours, dans lequel on sollicitait son amitié et on vantait sa puissance. C'est évidemment par un procédé analogue, que nombre de peuples anciens et modernes sont arrivés à l'adoration des animaux. Le serpent de l'Ouidah, le lézard de Bénin, le vautour de l'Ashantie, le loup des prairies américaines, qu'adorent encore, selon l'abbé Domenech, les Selischs et les Sahaptins, les animaux sacrés de l'antique Égypte, etc., ont été déifiés de cette façon.

Le fétiche n'est pas toujours un animal, mais c'est toujours un être, un objet pris dans la nature, un arbre, un rocher, une montagne, un fleuve. Outre ces grands fétiches il y en a de petits, très capricieusement choisis et tout-à-fait individuels : une pièce de bois jaune ou rouge, une dent d'animal, une arête de poisson, etc. Ou bien ces petits fétiches sont des parties du grand fétiche populaire, ou bien ce sont des objets divers, auxquels, dans un moment d'émotion quelconque, le nègre (les fétichistes sont généralement nègres) a attribué une puissance spéciale. J'ai eu tort de dire, que la croyance au surnaturel commençait à poindre dans le fétichisme. Il n'y a là aucune croyance à des êtres immatériels, tout est généralement concret, visible. Il y a seulement une émotion forte et un raisonnement faux. Or, quelle différence y a-t-il entre l'émotion et le raisonnement du nègre adorant un animal dangereux, un fléau quelconque, et l'émotion et le raisonnement du chien, qui ayant commis une faute, et craignant un châtement, rampe aux pieds de son maître pour lui demander pardon ? L'homme et l'animal sentent et raisonnent de la même manière ; chacun d'eux seulement s'agenouille à sa façon.

Mais l'homme, ayant plus d'intelligence, plus de mémoire, plus d'imagination, fait au sujet de l'émotion éprouvée un raisonnement un peu plus complexe. Longtemps il garde le souvenir de la terreur éprouvée ; il en craint le retour et cherche les moyens de le prévenir. D'où les offrandes, les prières, les idoles faites à l'image de l'être redouté, s'il s'agit d'un être concret et tangible, et il en est toujours ainsi dans le vrai fétichisme. Toute cette psychologie est fort simple ; elle ne diffère en rien de celle de l'animal. Ce sont les mêmes facultés, fonctionnant de la même manière ; un peu plus puissantes seulement chez l'homme. Il n'y a là rien pour l'immatériel, rien même pour le surnaturel et, appliqué au fétichisme, le vieux vers tant de fois cité : "Primus in orbe deos fecit timor" (Pétrone, fragment V, vers 1) est l'expression exacte de la vérité.

La croyance aux génies est un degré supérieur de l'idée religieuse. C'est la transition entre le fétichisme et le polythéisme. Ce n'est pas encore l'immatériel, mais c'est déjà le domaine de l'invisible. Ainsi le Chaldéen, entendant un coup de tonnerre, se le figurait immédiatement comme l'acte d'un être corporel, d'une organisation analogue à la sienne, ou à celle des êtres qu'il redoutait le plus, seulement d'une étoffe plus éthérée, plus impalpable. Les Djinns des Musulmans, les Peris des Persans étaient des créations imaginaires analogues. Le génie a du reste les passions, les faiblesses, les infirmités même de l'homme qui l'a inventé ; il naît ; il meurt quelquefois ; il est bon ou mauvais. C'est un homme moins imparfait. Faut-il voir dans cette conception le signe distinctif entre l'animal et l'homme ? Non. Pas encore. Il n'y a là qu'une différence de degré. Les émotions communes à l'homme et aux animaux s'accompagnent nécessairement de faits psychiques analogues. Le cheval, qu'effraie dans une nuit claire l'ombre d'un arbre ; le bœuf, qui

pendant une éclipse de soleil, menace de ses cornes un invisible ennemi<sup>95</sup>, et l'homme, qu'un coup de tonnerre fait trembler, sont dans des états psychiques à peu près identiques. Tous trois ont peur ; tous font un raisonnement plus ou moins élémentaire ; tous les trois se figurent des êtres qui n'existent pas, des périls, qu'ils ont l'habitude de redouter. Mais l'homme garde plus longtemps le souvenir du danger couru et de l'image créée à ce sujet par son imagination. Souvent il tâche de représenter cet être fictif par une idole, s'il a pour cela assez d'adresse et d'industrie. Très généralement il ne tarde pas à confondre le symbole et l'être symbolisé et c'est l'idole elle-même, fabriquée de ses mains, qu'il adore et qu'il prie.

“Un ouvrier, dit le prophète Isaïe, coupe des cèdres ou des chênes rouvres, les choisit parmi les arbres de la forêt et plante en leur place le pin, qui croît à la faveur de la pluie.

Ces arbres servent à l'homme à faire du feu ; il en prend et il se chauffe ; il en allume dans son four pour cuire son pain. Et il en fait aussi des dieux qu'il adore ! et c'est devant une sculpture qu'il se prosterne !

Une partie de l'arbre est consumée par le feu ; avec cette partie, il a fait cuire sa viande, a préparé son rôti pour se rassasier ; il s'est chauffé aussi et s'est écrié : Ah ! que je suis bien ; je me sens réchauffé !

De l'autre partie, il fait un dieu, une idole, devant laquelle il se prosterne et qu'il adore, devant laquelle il s'écrie : Conserve-moi, car tu es mon Dieu” (*Isaïe*, chap. XLIV)<sup>96</sup>.

Pour trouver des exemples d'une confusion analogue, il n'est pas nécessaire d'aller chez les sauvages ou de fouiller la Bible.

Voilà l'analyse succincte du premier degré de l'idée religieuse. Elle ne nous montre aucune différence radicale entre l'homme et l'animal. Les degrés supérieurs s'expliquent et se comprennent tout aussi facilement. C'est toujours un raisonnement basé sur une impression, seulement le raisonnement est d'autant plus complexe, d'autant plus juste, d'autant plus large que l'homme est plus intelligent, et il y a entre la forme religieuse et la race, un rapport intime, sur lequel je reviendrai plus loin.

### **3- Du polythéisme**

Entre le fétichisme, le culte des génies et le polythéisme il n'y a aucune différence bien tranchée. C'est toujours l'homme surpris, effrayé, quelquefois frappé d'admiration (ce qui est rare dans le fétichisme) en face des phénomènes naturels. Mais ici l'homme est mieux doué ; il généralise mieux ; ses dieux sont moins multiples ; il en change moins, car il entrevoit déjà que la nature est régie par un petit nombre de forces. Seulement ces forces, il les vivifie, il les divinise ; il leur donne un corps, quelquefois un corps d'animal, généralement un corps d'homme, et naturellement, il les gratifie de toutes ses passions, de besoins, de désirs analogues aux siens. Ils s'aiment, se haïssent, se jaloussent. L'homme peut les faire varier à volonté par des prières, des sacrifices. En résumé, le polythéisme, c'est l'adoration des éléments, vivifiés, imaginés, figurés par l'homme et le plus souvent à son image. On ne peut pas concevoir encore, que les grandes forces naturelles agissent

<sup>95</sup> Arago. *Annuaire du bureau des longitudes*, 1846.

<sup>96</sup> Traduction de M. Mallet de Chilly.

aveuglément, inconsciemment, et sont inhérentes à la matière. Mais l'homme confond moins que dans le fétichisme l'emblème et la force représentée. C'est au-delà du phénomène perçu qu'il en cherche la cause ; cette cause visible ne lui suffit plus ; il tâche de remonter à l'origine première.

Toutes les religions polythéistes peuvent se ramener à ce petit nombre de faits généraux ; qu'on les observe dans la mer du Sud ou sur le continent Américain, dans la Grèce antique ou chez les Gaulois et les Scandinaves.

Plus la race est civilisée, intelligente, plus son polythéisme se simplifie, plus aussi il s'y mêle d'éléments humains. Le polythéisme grossier et primitif n'est guère que la divinisation des grands corps, des grands phénomènes naturels, des astres, de la terre, de la mer. Mais plus l'homme est intelligent, plus son petit monde intra-cérébral grandit et prend à ses yeux d'importance. Il divinise ses émotions fortes, ses passions. Les remords s'incarnent dans les Euménides ; la volupté et la génération deviennent Vénus en Grèce et Freya chez les Scandinaves ; l'amour s'appelle Eros ; la fureur guerrière, c'est Mars. On arrive même à diviniser des idées morales. La sagesse revêt un corps, c'est Minerve, en Grèce ; en Scandinavie, la ruse se personnifie dans Loke. Ailleurs les grandes phases de la vie organique sont déifiées. La génération, la nutrition et la mort deviennent dans l'Inde Brahma, Vichnou et Siva. On divinise même des idées purement abstraites, intellectuelles, comme le temps. Mais tout cela se mélange et le Temps-Saturne siège dans l'Olympe à côté d'Apollon-Soleil. Les deux polythéismes se relient, se confondent. Le dernier s'observe surtout chez la race Caucasique et on l'explique aussi sans recourir à des facultés spéciales. L'homme arrive même quelquefois, comme en Perse, au dualisme simple. D'un côté, tout ce qui paraît mal ; de l'autre, tout ce qui paraît bien : Ahriman et Ormuzd. Un pas de plus et le monothéisme apparaît.

Analyser les degrés religieux supérieurs, ce serait aborder un sujet brûlant et qu'il ne convient guère d'étudier ici, aussi me bornerai-je à en dire quelques mots.

#### **4- Du monothéisme**

Ce n'est qu'une généralisation plus large. L'homme, de plus en plus éclairé et intelligent, éprouve de la difficulté à concevoir l'existence simultanée de ses dieux multiples, aussi se rattache-t-il à l'idée d'une cause unique, matérielle ou immatérielle, d'une force créatrice, distincte du monde qu'elle régit et a tiré du néant.

#### **5- Du panthéisme**

Ici l'intelligence humaine ne conçoit plus Dieu et la matière comme distincts l'un de l'autre. Elle confond le monde et les forces qui l'animent. La divinité n'est plus, dans cette manière de voir, qu'un pouvoir intelligent, infus dans l'univers, et le monde visible n'est plus que la manifestation nécessaire de cette divinité, qui comprend tous les êtres et est noyée dans leur sein, mais sans forme ni limites. C'est plutôt un système philosophique qu'une religion, aussi quoiqu'on trouve le panthéisme au fond des dogmes du Brahmanisme, ce n'a jamais été la religion des masses.

## *La Mentalité Religieuse*

Certes, si l'on ne tenait compte que des grands systèmes religieux panthéistiques, monothéistiques, même polythéistiques, on pourrait y voir quelque chose de spécial à l'humanité. Jamais animal n'a conçu l'idée d'un être immatériel et intelligent ; mais il n'y a point de lacune dans l'échelle, car, du fétichisme au panthéisme, on suit une lente série de développements intellectuels parfaitement gradués, reliant l'émotion forte éprouvée par le sauvage et sur laquelle il base un raisonnement grossier, aux conceptions religieuses les plus sublimes, de sorte que pour trouver un vrai critérium, il faudrait retrancher du genre humain la moitié des hommes.

Au bas de l'échelle, on voit dominer l'impressionnabilité à peu près identique chez l'animal supérieur et chez l'homme inférieur. Puis, peu à peu, l'impressionnabilité cède du terrain à l'intelligence et, au sommet, l'émotion a presque disparu, tout est conception intellectuelle, raisonnement complexe. Il serait superflu de faire remarquer, que les autres grandes manifestations intellectuelles, la littérature, les arts, les sciences ont toujours eu un développement exactement parallèle aux idées religieuses. Mais un point, sur lequel il importe d'insister quelque peu, c'est que l'homme n'est point arrivé d'emblée aux conceptions religieuses les plus hautes. C'est lentement qu'il a parcouru l'échelle, en s'élevant d'autant plus qu'il était plus perfectible.

Consultons les œuvres littéraires de tous les peuples. Les plus antiques datent ordinairement de la période polythéistique, et ce sont aussi les plus lyriques, les plus émues ; car l'impressionnabilité est encore très puissante chez l'homme. Peu ou point de littérature chez les races fétichistes ; car cette forme de l'idée religieuse existe seulement chez les races les moins avancées, les plus voisines de la bestialité, mais il est probable que partout, avant d'arriver au polythéisme, l'humanité a passé par le fétichisme, période qui ne laisse pas plus de traces dans les annales des peuples que la première enfance dans la mémoire de l'individu.

À partir du polythéisme il est généralement facile de suivre le développement de la pensée religieuse chez les grandes familles humaines. Ainsi le Rig-Véda nous montre les Aryas à l'état pastoral, groupés en familles, en tribus, adorant les éléments, les phénomènes naturels, l'éther, l'air, le feu, personnifiés sous les noms d'Indra, de Roudra, d'Agni ; le ciel et la terre, sous ceux de Divaspati et Prithivi. Pas de traces alors de la grande trinité indienne ; les dieux ne sont pas encore pourvus de généalogie. Ils n'ont pas non plus les formes fantastiques, sous lesquelles le dévot se les représentera plus tard. Jamais ils n'ont de têtes ou de bras multiples. Le croyant les voit ordinairement sous la forme humaine et c'est ainsi que les décrit le poète, qui va les chanter de tribu en tribu. Plus tard apparaissent Brahma, Siva, Vichnou et en même temps ou peu après la notion panthéistique. Car l'Inde ne paraît pas avoir passé par le monothéisme, et là, après avoir déifié séparément les diverses énergies de la nature, l'homme les a fondues dans une cause unique, une divinité noyée dans le sein de la nature, non créatrice, mais dont toutes les créatures sont des émanations.

Les Grecs ont été polythéistes pendant toute leur période historique, depuis les Pélasges jusqu'au christianisme, mais déjà leurs philosophes avaient atteint la notion d'un dieu unique.

Avant Mahomet, les Arabes étaient polythéistes et idolâtres. Les Juifs retombaient de temps en temps, en pleine religion de Jéhovah, au culte des idoles adorées jadis. Nos

ancêtres Gaulois, au milieu de leur polythéisme, commençaient à donner la prééminence au dieu Esus, c'est-à-dire à entrevoir le monothéisme. Les Scandinaves avaient fait de même pour le dieu Odin. Les insulaires les plus avancés de la mer du Sud, les Taïtiens, considéraient Taaroa comme le maître des dieux, le maître du monde, qui *n'était que sa coquille* (Moerenhout, d'Anvers). Certaines tribus de l'Amérique du Nord reconnaissent de même un grand esprit comme supérieur aux autres dieux (Domenech). Les autres races n'ont guère entrevu ni le monothéisme, ni le panthéisme.

## [La Race]

Il y a même, entre la forme de l'idée religieuse et la race, un rapport bien remarquable. Aujourd'hui le fétichisme est le lot de la race nègre. L'athéisme par cécité intellectuelle, très différent de l'athéisme philosophique dont je ne m'occupe pas ici, ne se trouve aussi que chez quelques peuplades nègres. Le polythéisme paraît encore exister chez de nombreuses fractions de la race Américaine, dans la Nouvelle-Zélande, etc.

La race jaune serait une exception bien remarquable. Les Mongols ont en majorité adopté la religion bouddhique, dont le fond paraît être l'athéisme, et cependant ils sont arrivés à un développement social et intellectuel assez remarquable. Ce défaut d'aptitude aux conceptions religieuses coïncide nécessairement avec une impressionnabilité faible. Aussi la littérature chinoise est-elle terne et froide. Pas de poésie dans le Chou-King ; c'est un fade et ennuyeux recueil de préceptes de morale appliquée et d'économie sociale. Je n'entends parler évidemment que des grandes masses, car certaines sectes, par exemple celle des Tao-ssé, paraissent ne le céder en rien en superstition aux exaltés religieux de tous les pays.

De même, en disant qu'une race est monothéiste ou polythéiste, on n'entend parler évidemment que de la généralité, car on peut souvent trouver, surtout dans les races supérieures, chez les individus isolément considérés, toutes les formes de l'idée religieuse. Ainsi la race blanche s'est seule élevée en masse aux grandes conceptions religieuses, mais aujourd'hui encore on trouverait très facilement en France des athées par impuissance intellectuelle, des fétichistes en grand nombre et aussi des polythéistes. De même on prouverait sans peine, que chacun de nous passe successivement, de l'enfance à l'âge adulte, par les divers degrés de l'idée religieuse, en commençant par l'athéisme inconscient pour s'élever ensuite plus ou moins haut.

Aussi, à cause de l'inégalité native des races humaines et même de l'inégalité évolutive de l'individu comparé à lui-même aux différentes périodes de sa vie, il est impossible qu'une même formule religieuse puisse convenir à tous les hommes. La religion, qui aura chance de réunir le plus de sectateurs, sera celle dont les dogmes seront vagues, flexibles, s'adaptant à un grand nombre d'interprétations, celle dont le culte sera assez complexe pour se prêter à toutes les formes d'idées religieuses, depuis le fétichisme jusqu'au panthéisme. À l'aide de ces artifices on pourra réunir des hommes, dont les facultés, les tendances, les manières de voir seront très diverses ; mais l'unité n'existera que dans la forme, le drapeau. Vouloir inoculer le protestantisme, froid et sans cérémonies, aux nègres fétichistes, est une entreprise presque sûrement stérile, comme l'a montré une récente discussion à la Société anthropologique de Londres.

## ***La Mentalité Religieuse***

Les insulaires de la mer du Sud, qui d'eux-mêmes étaient arrivés au polythéisme et presque au monothéisme, sont un peu moins réfractaires à la religion chrétienne.

•••

*En résumé* : dans le domaine psychologique, c'est-à-dire cérébral, comme dans celui de l'anatomie générale et de l'organologie, point de différence capitale entre l'homme et les animaux supérieurs, si l'on veut tenir compte de tous les types humains, des plus infimes aussi bien que des plus nobles.

L'homme et l'animal ont des facultés analogues, plus puissantes seulement chez l'homme, et on ne peut par l'analyse psychologique constater chez l'homme une faculté spéciale dite *religiosité*. Ce néologisme inutile doit donc être rayé du vocabulaire scientifique.

Les faits religieux ne sont pas d'un ordre à part, mais on les ramène très facilement à des faits cérébraux, communs à l'homme et à l'animal.

Enfin, au degré le plus humble, le plus élémentaire des croyances religieuses, degré qui se relie au plus élevé par une chaîne ininterrompue de transitions, c'est-à-dire dans le fétichisme, la religion n'est plus qu'un raisonnement grossier basé sur une émotion forte.

Donnons donc à l'homme, dans le monde animé, la place qui lui convient. Trop grand pour être ravalé absolument au niveau des autres êtres organisés, trop chétif pour être juché dans les nues, l'homme n'est ni un dieu, ni un demi-dieu, ni un ange, ni même un être à part dans l'univers : c'est le premier, le plus intelligent et le plus perfectible des animaux.

•••

### **[Dialogue entre Commoro et sir Baker]**

“Un jour, dit sir Baker, après que les danses funèbres eurent été terminées, j'envoyai chercher Commoro, et, par le moyen de mes deux interprètes, j'eus avec lui un long entretien sur les coutumes du pays. Je voulais, autant que possible, découvrir l'origine de la mode extraordinaire, qui faisait exhumer les cadavres après leur sépulture : peut-être, pensais-je, cet acte tient-il à une croyance en la résurrection... Je lui demandai pourquoi on laissait sans sépulture les corps des guerriers tués sur le champ de bataille. – C'était une coutume qui avait toujours existé, mais il ne pouvait pas m'en expliquer le motif. – Mais, répliquai-je, pourquoi déranger les os de ceux qui ont déjà été enterrés et les exposer hors de la ville ? – C'était l'usage de nos aïeux, et nous l'avons conservé, répondit-il. – Ne croyez-vous pas à une autre existence après la mort, et cette croyance n'est-elle pas exprimée par l'acte de déterrer les os après que la chair est tombée en pourriture.

*Commoro.* – Existence après la mort ! Est-ce possible ? Un homme tué peut-il sortir de son tombeau, si nous ne le déterrons pas nous-mêmes.

*Moi.* – Croyez-vous qu'un homme est comme une bête brute, pour laquelle tout est fini après la mort ?

## *La Mentalité Religieuse*

*Commoro.* – Sans doute ; un bœuf est plus fort qu'un homme, mais il meurt, et ses os durent plus longtemps ; ils sont bien plus gros. Les os d'un homme se brisent promptement ; il est faible.

*Moi.* – Un homme n'est-il pas supérieur en intelligence à un bœuf ? N'a-t-il pas une raison pour guider ses actions ?

*Commoro.* – Beaucoup d'hommes ne sont pas aussi intelligents qu'un bœuf. L'homme est obligé de semer du blé pour se procurer de la nourriture ; le bœuf et les bêtes sauvages l'obtiennent sans semer.

*Moi.* – Ne savez-vous pas qu'il y a en vous un principe spirituel différent de votre corps ? Pendant votre sommeil ne rêvez-vous pas ? Ne voyagez-vous pas par la pensée dans les lieux éloignés ? Cependant votre corps est toujours au même lieu. Comment expliquez-vous cela ?

*Commoro* (riant). – Eh bien ! Comment expliquez-vous cela, *vous* ? C'est une chose que je ne comprends pas, quoiqu'elle m'arrive chaque nuit.

*Moi.* – L'esprit est indépendant du corps ; le corps peut être garrotté, non l'esprit ; le corps mourra et sera réduit en poussière ou mangé par les vautours : l'esprit vivra pour toujours.

*Commoro.* – Où ?

*Moi.* – Où le feu vit-il ? Ne pouvez-vous pas allumer du feu en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre ? pourtant vous ne voyez pas le feu dans le bois. Cette flamme, qui est sans force et invisible dans le bois, n'est-elle pas capable de consumer le pays tout entier ? Quel est le plus fort, le petit bâton qui produit le feu, ou le feu lui-même ? L'esprit est l'élément qui existe dans le corps, de même que le feu est l'élément qui existe dans le bois ; l'élément est supérieur à la substance où il se trouve.

*Commoro.* – Ah ! Pouvez-vous m'expliquer ce que nous voyons la nuit, lorsque nous sommes perdus dans le désert ? Je me suis égaré, et, errant dans l'obscurité, j'ai vu un feu au loin ; en m'approchant, le feu a disparu ; je n'ai pu en savoir la cause, ni retrouver l'endroit où j'ai cru voir le feu.

*Moi.* – N'avez-vous aucune idée de l'existence d'esprits supérieurs à l'homme ou aux animaux ? Ne craignez-vous aucun mal hors celui qui provient de causes physiques ?

*Commoro.* – Je crains les éléphants et les autres animaux, quand je me trouve de nuit dans un fourré ; mais voilà tout !

*Moi.* – Alors vous ne croyez à rien, ni à un bon ni à un mauvais esprit ? Vous croyez qu'à la mort, l'esprit périt de même que le corps ; que vous êtes absolument comme les autres animaux, et qu'il n'y a aucune distinction entre l'homme et la bête ?

*Commoro.* – Sans doute.

*Moi.* – Ne voyez-vous aucune différence entre les bonnes et les mauvaises actions ?

*Commoro.* – Si, chez les hommes et chez les bêtes, il y a les bons et les mauvais.

*Moi.* – Croyez-vous que les hommes bons ou mauvais ont le même sort, qu'ils meurent les uns et les autres, et que c'en est fait d'eux pour toujours ?

*Commoro.* – Oui. Que peuvent-ils faire ? Comment peuvent-ils s'empêcher de mourir ? Nous mourrons tous, bons et mauvais.

## *La Mentalité Religieuse*

*Moi.* – Les corps périclent, mais les esprits subsistent : les bons dans le bonheur, les mauvais dans la peine. Si vous ne croyez pas en la vie à venir, pourquoi un homme serait-il bon ? Pourquoi ne serait-il pas méchant, si sa méchanceté lui est une cause de prospérité ?

*Commodo.* – La plupart des hommes sont mauvais ; s'ils sont forts, ils pillent les faibles. Les bons sont tous faibles ; ils sont bons parce qu'ils n'ont pas assez de force pour être méchants.

Un peu de blé avait été tiré des sacs pour la nourriture des chevaux, et, comme il s'en trouvait quelques grains sur la terre, j'essayai de démontrer à Commodo la vie à venir au moyen de la sublime métaphore, dont saint Paul fait usage. Creusant avec le doigt un petit trou dans la terre, j'y déposai un grain. "Ceci, dis-je, c'est vous, lorsque vous mourrez." Puis recouvrant le grain d'un peu de terre. "Ce grain, continuai-je, périra ; mais de lui sortira la plante qui produira sa forme première."

*Commodo.* – Très bien. Je comprends cela. Mais ce grain, que vous avez enfoui, ne reparaît pas ; il se pourrit comme l'homme et meurt. Le fruit produit n'est pas le grain qui a été enseveli, c'est le résultat de ce grain. Il en est ainsi de l'homme. Je meurs, je tombe en corruption, et tout est fini ; mais mes enfants croissent comme le fruit du grain. Quelques hommes n'ont pas d'enfants, et quelques grains périclent sans donner de fruit ; alors tout est fini.

Je fus obligé de changer le sujet de la conversation. Ce sauvage n'avait pas même une seule idée superstitieuse, sur laquelle je pusse enter un sentiment religieux. Il croyait à la matière, et son intelligence ne concevait rien qui ne fût matériel. Il était extraordinaire de voir une perception aussi claire unie à tant d'incapacité pour saisir l'idéal."

Notons que sir Baker, qui a recueilli les observations précédentes, n'est point infesté du cancer de la libre pensée ; c'est un anglican sincère, citant volontiers la Bible et implorant l'aide divine dans les moments de crise. On ne peut donc mettre en doute sa bonne foi ou supposer qu'il ait vu à travers ses désirs. Le dialogue, que nous avons cité, nous paraît d'ailleurs porter en lui-même son cachet d'authenticité. Mélange de naïveté et de bon sens ; il est tout à fait comparable aux raisonnements théologiques d'un enfant de six ans, chez qui le jugement, non encore faussé, mais borné comme l'intelligence, se traduit en répliques, qui embarrasseraient saint Thomas d'Aquin lui-même.

•••

## **Peuples Athées**

Non, l'existence de Dieu n'est point un fait évident et éclatant comme la lumière du soleil. Nous le disons au risque d'encourir vos anathèmes, messieurs les théologiens, et vos dédains, messieurs les professeurs de philosophie. À défaut d'autre preuve, la vérité de notre affirmation serait suffisamment établie par vos seules façons d'agir. À quoi bon, en effet, empiler volume sur volume pour prouver ce qui, suivant vous, est incontestable ? Pourquoi refaire sans cesse des raisonnements toujours parfaits, uniquement afin de démontrer aux hommes, que l'idée de Dieu est une notion primitive et toujours innée dans leur cerveau ? Où est l'astronome assez naïf pour s'amuser à prouver, à grand renfort de syllogismes, que le soleil existe et brille ?

Mais nous n'avons ici à examiner qu'un seul des arguments employés de temps immémorial par les défenseurs terrestres du Dieu omnipotent et omn créateur, un argument favori, il est vrai, et sur lequel les théolâtres ont coutume d'accouder leur démonstration. C'est la preuve tirée de l'universalité de la croyance en Dieu. "Retenez ceci, jeunes élèves. Entendez bien, dévotes ouailles. Tous les hommes, nous disons tous, à tous les degrés de latitude et de longitude ; tous les hommes ; que leur peau soit blanche ou noire, jaune ou rouge ; que leur cerveau soit grand ou petit ; leur crâne long ou élargi ; tous les hommes croient à l'existence d'un Dieu quelconque ; or tous les hommes ne se peuvent tromper, donc Dieu existe. Sans doute, çà et là, quelques individus nient ou ont nié l'existence de Dieu ; mais ce sont là des faits monstrueux, des anomalies ; c'est que certains hommes naissent privés de l'idée innée et nécessaire de la divinité, comme certains fœtus naissent pourvus d'une queue ou dépourvus d'une tête. Et qu'importe, après tout, la protestation de ces tristes hères dans l'unanime concert de l'humanité ? Tout le monde a toujours plus d'esprit que quelqu'un ou que quelques-uns." Voilà la substance d'un raisonnement commode, dont le lecteur a eu certainement les oreilles rebattues.

Avant d'aller plus loin, nous croyons devoir protester contre le lieu commun tyrannique immolant, à l'opinion générale, l'opinion individuelle. La plupart des grandes idées, des grandes découvertes, ont germé dans un cerveau isolé avant de conquérir (souvent avec quelle peine !), non point l'assentiment universel, car il n'est pas une idée sur laquelle tous les hommes soient d'accord, mais l'assentiment général. Colomb, croyant aux Indes Occidentales, avait plus d'esprit que tout le monde de son temps. Copernic, affirmant le mouvement de translation de la terre, avait raison contre tout le monde. Harvey, découvrant la circulation du sang, avait plus d'esprit que toutes les têtes contemporaines, avec ou sans perruque doctorale, etc., etc. C'est que la grande déesse de l'avenir, celle qui tuera tous les dieux actuels, la Vérité scientifique, existe par elle-même, en dépit du consentement universel, et elle réserve encore bien des ébahissements à l'humanité future.

Mais venons au fait et essayons le caduc argument de l'universalité de la croyance en Dieu ou en un dieu, quel qu'il soit, avec la pierre de touche de l'observation et de l'expérience. Hélas oui, il y a des peuples athées. Il y en a un peu partout, en Asie, en Océanie, en Amérique, Afrique. Les témoignages fourmillent. Citons pour mémoire les Khasias de l'Indoustan, qui, au dire du docteur Hooker, n'ont point de religion, et, au dire du colonel Yule, ont une religion "dont la pratique principale consiste à casser des œufs de poule." Bizarre religion ! Mais on peut avoir une religion et néanmoins être athée. C'est le cas de la plupart des Mongols. M. Abel Remusat a constaté que les Chinois, les Tartares et les Mongols n'ont pas, dans leur langue, de mots pour exprimer l'idée de Dieu. Selon M. Barthélemy de Saint-Hilaire, il faut ajouter à cette liste les Tibétains. Additionnons ; nous avons là presque toute la race mongole, des centaines de millions d'athées ; car il est bien évident que l'idée fait défaut là où le mot manque, et, en effet, les témoignages des voyageurs, des missionnaires, l'étude des grandes religions mongoliques, confirment le fait signalé par la philologie. Ainsi les Jésuites, qui tentèrent les premiers de catéchiser la Chine, affirmèrent que tous les lettrés chinois étaient des athées. En effet, on chercherait en vain l'idée de Dieu dans des préceptes moraux, formulés par Confucius et même dans le Chou-King. À peine y trouve-t-on çà et là une vague mention d'une puissance indéterminée, la *raison* ou le *ciel*. Voilà pour les adhérents aux doctrines de Confucius. Les sectateurs de Bouddha sont plus athées encore, s'il est possible, puisque l'athéisme est le

## *La Mentalité Religieuse*

fond même du bouddhisme. En effet, le bouddhiste ne reconnaît pas de dieu personnel. Il déclare renoncer à la recherche des causes premières, vouloir s'attacher seulement aux phénomènes. Il n'admet dans l'univers qu'un principe matériel, doué d'une force motrice et existant par lui-même. Le but auquel il aspire, le rêve qu'il veut réaliser à tout prix, c'est de sortir à jamais du cercle de l'existence, c'est d'échapper à la dure nécessité de la transmigration, c'est de s'anéantir dans l'absolu repos, dans le *Nirvana*. Or, si le bouddhisme est à peu près éteint dans l'Inde, sa patrie d'origine, il fleurît en revanche dans le Népaül, le Thibet, l'Ava, la Chine, l'Indo-Chine, le Japon, l'île de Ceylan. C'est à 250 ou 300 millions, qu'il faut évaluer le nombre des bouddhistes, rien moins que le tiers ou le quart du genre humain.

Si l'idée de Dieu fait défaut à la presque totalité de la race mongolique, qui pourtant occupe le second rang dans la hiérarchie humaine, à plus forte raison doit-elle être absente chez nombre de peuplades inférieures, dont l'existence tout entière est absorbée par les exigences de la vie nutritive. Comment les insulaires des Moluques et ceux de la Nouvelle-Guinée, par exemple, s'amuseraient-ils à édifier des spéculations théologiques ? Les pauvres gens ne savent pas même compter sur leurs doigts, et, pour trouver le total de deux et deux, il leur faut aligner devant eux de petits cailloux. M. Wallace, qui a longtemps séjourné parmi eux et à qui nous empruntons ces détails, doute fort qu'ils puissent même comprendre l'idée de Dieu. Leur langue est si pauvre qu'elle se compose seulement de termes concrets. Ainsi, ils ont des mots pour désigner chaque arbre, chaque plante en particulier. Ils n'en ont point pour dire, d'une façon générale, un *arbre*, une *plante*. Même ignorance impie chez les Veddahs de Ceylan. Sir J. Emerson Tennent dit, qu'ils n'ont ni idoles, ni autels, ni gris-gris, ni culte, ni prières ; qu'ils n'ont aucune religion, aucune connaissance de Dieu, d'une vie future. Ces faits sont confirmés par Bailey, qui a longtemps résidé parmi ces populations. Aux questions réitérées, qu'il leur posait à ce sujet, ils ripostaient par les questions suivantes : "Où est donc Dieu ? Sur quel rocher ? Sur quel arbre ? Jamais nous n'avons vu de dieu."

Après un séjour de plusieurs années en Australie, au cap York, le docteur Aram affirme de son côté, que les indigènes de cette partie de l'Australie sont absolument dépourvus de religion. Pourtant, dit-il, depuis qu'ils connaissent les Européens, ils espèrent revivre après leur mort à l'état d'homme blanc et jouir alors de ce qu'ils considèrent comme la félicité suprême, c'est-à-dire de la faculté de fumer du tabac à volonté.

Certains Australiens du centre seraient un peu plus gravement atteints de religiosité, au dire du père Salvado, qui a tâché de les convertir. (Voir *le Dernier des Hommes*, p. 322.) Pour trouver, dans ces grotesques puérités, les idées de Dieu et d'une vie future, il faut avoir inventé la doctrine du règne humain fondé sur la religiosité. Citons encore les principaux faits analogues, consignés en si grand nombre dans les relations des voyageurs et des missionnaires.

Le docteur Mouat dit, des Mincopies ou Andamènes, qu'ils n'ont aucune idée d'un être suprême, d'une cause ; qu'ils ne sont pas même polythéistes. L'un d'eux, fait prisonnier, dit, que ses compatriotes n'avaient aucun culte et ne soupçonnaient pas l'existence de Dieu.

Même irréligion chez les Tasmaniens, qui n'avaient pas de mots pour dire créateur.

## *La Mentalité Religieuse*

L'Amérique a aussi et surtout a eu son contingent d'athées. Ross dit, des Esquimaux de la baie de Baffin, qu'ils n'ont aucun culte, aucune idole, aucune idée de Dieu ou de l'âme. Quand on leur parle d'un dieu, invisible, on les épouvante extrêmement. Crantz (*Histoire du Groenland*) dit aussi que les Esquimaux du Groenland n'ont ni religion, ni culte idolâtrique, ni aucune cérémonie qui y tende. D'après le témoignage de l'abbé Domenech, les tribus des Selischs et des Sahaptins, dans l'Amérique du Nord, n'ont d'autre divinité que le loup des prairies. Or, en bonne conscience, un loup ne peut être accepté comme un dieu de bon aloi. Au dire de La Martinière, les Caraïbes étaient athées. Jean de Léry en dit autant des naturels du Brésil. Spix et Martius affirment aussi que les Brésiliens ne croyaient point à l'existence d'un dieu mais qu'ils admettaient très bien l'existence d'un diable, ce qui se conçoit sans peine ; car, au début des civilisations, l'homme est si désarmé, si faible en face de la nature ambiante, qui l'étreint et l'écrase sans pitié ! Aussi, dès que son imagination s'éveille, dès qu'elle anime et vivifie le monde extérieur, c'est pour y refléter ses craintes, c'est pour le rendre plus terrible encore en le peuplant d'êtres fantastiques et malfaisants.

Mais reprenons notre énumération. Au dire des missionnaires, les Indiens du Gran-Chaco, dans l'Amérique méridionale, "n'ont aucune croyance religieuse ou idolâtrique, aucun culte quelconque. Nulle idée d'un dieu ou d'un être suprême. Ne faisant point de distinction entre le bien et le mal, ils sont, par conséquent, sans crainte de châtement et sans espoir de récompense dans le présent ou dans l'avenir. Il n'y a pas non plus chez eux la crainte mystérieuse d'un pouvoir surnaturel, qu'on puisse chercher à apaiser par des sacrifices ou des cérémonies superstitieuses." Pour ne point allonger outre mesure cette énumération, nous nous hâtons de passer aux peuplades athées du continent africain. Les témoignages qui les concernent sont d'ailleurs particulièrement intéressants par la netteté, la précision, la richesse des détails, et ils suffiraient seuls à établir le bien fondé de notre thèse.

Si, comme nous l'affirment nombre de gens, dont la science et le désintéressement ne sauraient sans péché être mis en doute, le degré de bonheur dans tous les mondes est proportionnel à l'intensité de la ferveur religieuse, les noirs riverains du haut Nil sont bien à plaindre. L'intrépide explorateur des sources du Nil, le pieux sir Samuel Baker, nous a donné sur leur état spirituel des renseignements aussi navrants qu'authentiques. Il nous a appris, que les indigènes de l'Ounyoro n'ont aucune idée soit de Dieu, soit de la vie future, qu'ils n'adorent rien et croient seulement à la magie.

Leurs voisins, les Obbos, ont le malheur d'être plus sages encore. Jamais aucune conception supranaturelle n'a germé dans leur cerveau. Pourtant ils usent de certains charmes pour guérir leurs malades ; ils croient pouvoir, a coups de sifflets, condenser les nuages en pluie fécondante. Quelques anthropologistes, déterminés à trouver partout de la religiosité, en ont vu des traces dans ces quelques pratiques superstitieuses. Nous voulons bien admettre que l'avenir religieux des Obbos n'est pas absolument sans espoir, puisque ces pauvres gens observent mal et raisonnent faux ; mais nous constatons, et cela nous suffit, qu'actuellement ils sont athées. Plus au midi, à quelques degrés seulement de l'équateur, sir Baker séjourna dans la tribu des Latoucas, absolument athées et nullement superstitieux. Notre voyageur, qui ne vit même pas de faiseurs de pluie parmi eux, eut avec leur roi Commoro une très curieuse conversation sur le sujet qui nous occupe. Nous avons cité précédemment cet intéressant dialogue.

## *La Mentalité Religieuse*

Le délit d'athéisme n'est pas moins flagrant dans l'Afrique australe que dans l'Afrique septentrionale. Bushmen, Cafres et Hottentots rivalisent d'impiété. Les témoins à charge sont nombreux et dignes de foi.

Thompson a appris, de la bouche même des Hottentots Korannas, qu'avant la venue des missionnaires européens, ils n'avaient pas d'idée distincte d'un dieu tout-puissant, des peines et des récompenses d'une autre vie. De son côté, Van der Kemp remarque, dans ses relations sur les Cafres, que ces populations n'ont aucune idée de l'existence de la divinité ; que, dans leur langue, il n'y a point de mot pour dire Dieu.

Le missionnaire Moffat, qui a, pendant vingt-trois ans, catéchisé les indigènes de l'Afrique australe, est tout aussi affirmatif, et sa relation est toute émaillée de détails curieux, qu'il faut citer pour l'édification de nos théologiens, clercs et laïques : "Leur ignorance, dit-il, en parlant des Hottentots Namaquois, était décourageante au dernier point et renversa toutes mes idées préconçues sur les idées innées et sur ce qu'on appelle les lumières intellectuelles. Je trouvais pourtant de loin en loin quelques lueurs d'intelligence ; mais je m'aperçus, à ma grande mortification, que cette lumière leur venait des "hommes à chapeaux", c'est ainsi qu'ils appelaient les habitants de la colonie, ou bien, "de ceux qui parlent de Dieu" (les missionnaires)... Je demandai un jour à un Namaquois : "Avez-vous jamais entendu parler d'un Dieu ? – Oui, nous avons entendu dire qu'il y a un Dieu ; mais nous ne le connaissons pas bien. – Qui vous a dit qu'il y a un Dieu ? – Nous l'avons appris par d'autres hommes, etc." (*Journal du missionnaire Schmelen*, cité par Moffat, 28 mai 1815).

Un Hottentot converti, homme énergique et relativement intelligent, à qui M. Campbell demandait quelle idée il se faisait de Dieu avant de connaître le christianisme, répondit qu'il ne pensait jamais à ces choses, qu'il ne songeait absolument qu'à son bétail. Il disait avoir entendu parler d'un Dieu dans la colonie ; mais le mot Dieu lui représentait un être, qui aurait pu se trouver sous la forme d'un insecte ou sous le couvercle d'une tabatière.

Les Cafres Béchuanas n'étaient pas moins irréligieux que leurs voisins les Hottentots. N'ayant jamais eu ni idoles, ni culte, ni idée religieuse, ils ne pouvaient concevoir quel pouvait être le but des missionnaires. "Chez les Béchuanas, dit M. Moffat, pas d'idolâtrie, aucune tradition des anciens jours. Le démon qui a séduit la grande majorité de la race humaine par une variété innombrable de fausses divinités, est arrivé au même résultat à l'égard des Béchuanas, des Hottentots et des Buschmen, en arrachant de leur esprit tout vestige d'impression religieuse, en ne leur laissant pas un seul rayon de lumière pour éclairer leurs ténèbres, pas un seul chaînon pour se rattacher au ciel..." – "Pendant plusieurs années d'un travail en apparence inutile, j'ai souvent désiré de découvrir quelque idée religieuse, qui me donnât accès auprès des indigènes ; mais aucune notion de ce genre n'avait jamais traversé leur esprit. Leur dire, qu'il existe un créateur, maître du ciel et de la terre, leur parler de la chute de l'homme, de rédemption, de résurrection, d'immortalité, c'était leur parler de choses qui leur semblaient fabuleuses et plus extravagantes que leurs ridicules légendes, relativement aux lions, aux hyènes et aux chacals. On peut comparer notre travail aux efforts que ferait un enfant pour saisir la surface polie d'un miroir, etc."

On ne décidait les Béchuanas à écouter les prédications qu'en leur donnant du tabac ou d'autres présents. Puis après plusieurs heures de prédication, ils demandaient : "Qu'est-ce que vous voulez dire ? Vos fables sont fort merveilleuses." Ou bien ils se bornaient à

s'écrier : "Pur mensonge !" Les plus pratiques d'entre eux observaient, "que tout cela ne remplit pas l'estomac."

L'un d'entre eux engagea Moffat à ne plus revenir sur de telles billevesées, s'il ne voulait passer pour un fou. Quand, plus tard, le missionnaire réussit à faire quelques conversions réelles, car souvent il y avait des conversions simulées dans un but d'intérêt purement temporel (chose qui se voit seulement en Afrique), les prosélytes affirmèrent, qu'auparavant ils n'avaient idée ni de Dieu ni de la vie future. "L'homme, disaient d'autres, n'est pas plus immortel que le bœuf et l'âne. On ne voit pas les âmes, etc."

M. Casalis, fondateur d'une mission protestante chez les Bassoutos, tribu des Béchuanas, relate des faits analogues. Les Bassoutos croyaient le monde éternel et ne pouvaient admettre, que le ciel et la terre fussent l'ouvrage d'un dieu invisible. Le père de Moscheh, roi des Bassoutos, répondait aux prédications en pinçant le nez et les oreilles du missionnaire. Le vieux Libé, oncle du roi, est prêt à se convertir, si Dieu peut le rajeunir, etc.

M. Casalis est d'ailleurs beaucoup moins net que son collègue Moffat sur le sujet qui nous occupe ; néanmoins, on est en droit de conclure de sa relation, que les Bassoutos sont athées. Ils croient seulement, que l'homme laisse derrière lui, après sa mort, une ombre, un résidu flottant composé de particules organiques. Ces ombres errent, selon eux, calmes, silencieuses, sans joie ni douleur. Elles s'intéressent à leurs descendants, à leurs parents et parfois les protègent.

La relation du docteur Livingstone est, à notre point de vue, bien autrement intéressante. Le docteur affirme bien d'une façon générale, que les idées de Dieu et d'une âme immortelle sont familières à tous les Africains ; mais les faits particuliers, cités par lui, disent le contraire avec une grande netteté. Ou le docteur a manqué de logique, ou bien des censeurs pieux, attachés à l'office des missions anglicanes, ont revu et augmenté son texte dans l'intérêt des bonnes croyances ; mais cela importe assez peu, car si l'on néglige quelques assertions générales, le témoignage de Livingstone ne dément pas celui de M. Moffat, son prédécesseur. Les Béchuanas étaient athées du temps de Moffat ; ils n'ont pas cessé de l'être. Les preuves fournies par Livingstone sont si nombreuses que nous devons nous borner à citer seulement les principales. Le missionnaire arrive bien à convertir Séchélé, chef de la tribu des Bakouains, qui est terrifié par les dogmes chrétiens ; mais le reste de la tribu est tout à fait rebelle. "Vous imaginez-vous, disait le monarque, en parlant de son peuple, qu'il suffit de parler à ces gens-là pour leur faire croire ce que vous dites ? Moi, je ne puis rien en obtenir qu'en les battant. Si vous voulez, j'appellerai mes chefs, et, au moyen de nos litupas (fouets en peau de rhinocéros), nous aurons bientôt fait de les décider à croire, etc., etc... J'aime la parole de Dieu, et pas un de mes frères ne l'écoute avec moi."

Un chef béchuana intelligent affirme à Livingstone, que beaucoup de ses compatriotes feignent de se convertir uniquement pour se mettre dans les bonnes grâces des missionnaires, ou pour se donner de l'importance.

La tribu des Bakalaharis est encore plus rebelle à la grâce : "Il est difficile, dit le docteur, de faire comprendre à un Européen, le peu d'effet, que produit l'instruction religieuse sur ces peuplades sauvages. On ne peut se figurer le degré d'abaissement où est restée leur intelligence, au milieu de la lutte incessante à laquelle ils sont condamnés pour subvenir

## *La Mentalité Religieuse*

aux premiers besoins de la vie. Ils écoutent nos paroles avec attention, avec respect ; mais quand nous nous mettons à genoux pour prier un être invisible, nous leur paraissions tellement ridicules, tellement insensés, qu'ils sont saisis d'un rire inextinguible... J'étais présent lorsqu'un missionnaire essaya de chanter au milieu d'une réunion de Béchuanas, chez qui la musique était une chose inconnue. L'hilarité de l'auditoire fut si grande, que chaque visage était baigné de larmes. Toutes leurs facultés sont absorbées par les besoins du corps, et il en est ainsi depuis que cette race existe, etc."

Non loin du Zambèze, dans la tribu des Makololos, voici le langage, que tenaient au missionnaire les indigènes les plus intelligents : "Presque tous les enfants parlent des choses étranges, dont vous étonnez leurs oreilles ; mais les vieillards secouent la tête en disant : "Pouvons-nous rien savoir des objets dont il nous entretient ?..." – "D'où cela peut-il venir, ajoutèrent quelques-uns d'entre eux ; nous conservons toujours ce que l'on nous dit à propos des autres choses, et quand vous nous parlez de sujets bien plus merveilleux que tout ce que nous avons jamais entendu, vos paroles s'enfuient de nos cœurs, sans que nous puissions les retenir ? La masse est beaucoup moins intelligente. Elle admet sans commentaires les vérités qu'on lui annonce et ajoute avec indifférence : "Est-ce que nous savons ? Est-ce que nous pouvons comprendre ? etc."

En outre, et d'accord en cela avec tous les explorateurs, le docteur affirme que, chez les Cafres proprement dits, aussi bien que chez les Cafres Béchuanas, il n'y a ni idoles, ni culte public, ni sacrifice quelconque.

Dans la Béchuanasie, les missionnaires européens ont adopté, pour dire Dieu, l'expression indigène *Morimo* ou *Barimo*, mots synonymes ; car dans les Idiomes Cafres, *Mo* et *Ba* sont des articles, et il faudrait écrire : *Ba-rimo*, *Mo-rimo*. Mais au dire de M. Moffat, l'expression *Morimo* désigne simplement, dans l'esprit des Cafres Béchuanas, soit les mânes matérielles dont nous avons parlé, soit un animal inconnu et dangereux. "Les Béchuanas, dit Moffat, considèrent leur *Morimo* comme un reptile malfaisant : "Que ne puis-je l'atteindre et le percer de ma lance !" s'écriait un chef, qui ne manquait pas de jugement sur d'autres matières."

Avant de terminer cette revue, il faut signaler une petite erreur, qui n'a pas peu contribué à faire vivre le dogme philosophique et religieux de l'universalité de la croyance en Dieu. De même que l'on retrouve parfois, au centre du continent africain, des cotonnades de Manchester et de Liverpool, on y rencontre aussi des lambeaux de légendes chrétiennes, transmis de proche en proche, à des centaines de lieues de distance, dit M. Moffat, dans des régions où les missionnaires n'ont jamais paru, et où le voyageur abusé prend très facilement pour indigènes des croyances importées.

Nous voyons là un motif de consolation pour les déistes, chrétiens ou non. Aujourd'hui, il est fort difficile d'établir, preuves en main, que l'idée de Dieu fleurit plus ou moins chez tous les peuples ; mais laissons aux missions chrétiennes le temps de se fonder un peu partout, et il en sera tout autrement, car des vestiges de la notion divine se rencontreront probablement dans tous les pays, quand une fois on les y aura semés.

Quant à présent, cette notion manque évidemment à bien des peuples, comme elle manque à nos enfants d'Europe et même aux adultes du même continent, alors qu'ils sont vierges de toute instruction chrétienne. Ce dernier fait est constaté par un rapport, qui, il y a une vingtaine d'années, fut publié dans un *blue book* anglais.

De ce document, il résulte, que, dans les districts miniers, beaucoup de personnes étaient totalement ignorantes de la divinité, et que beaucoup d'hommes, de femmes et d'enfants, firent à ce sujet, des réponses, que la commission d'enquête qualifie de déplorables.

C'est qu'il y a d'abord dans l'esprit des peuples et des individus table rase complète, absence absolue d'idées, y compris celle de Dieu. Puis, quand l'intelligence peut se fortifier et la mémoire s'enrichir, la pensée germe et grandit. Quand l'homme a gagné quelque loisir, quelque trêve dans son duel avec la nature, il commence à spéculer, au sujet des émotions, des étonnements qu'éveille en lui le monde extérieur. Les explications qu'il se forge, d'abord puérides, deviennent de plus en plus sages ; car l'expérience les contrôle incessamment. Très peu expert au début dans la recherche des causes, l'homme crée d'abord des talismans, des charmes ; il adore les animaux qui lui font la guerre, les fléaux naturels qui épouvantent et tuent. C'est ainsi que l'Aïno a déifié l'ours ; le Japonais, les trombes ; l'ancien Mexicain, la syphilis ; les anciens Romains, la fièvre paludéenne, etc. Peu à peu, la synthèse finale se construit ; les dieux diminuent en nombre et se simplifient. On leur ampute un jour tel attribut, un jour tel autre. C'est un seul dieu, croit-on ensuite, qui tient le gouvernail de l'Univers. Ce Dieu lui-même s'amoindrit, s'atténue de plus en plus, pour arriver en fin de compte à n'être plus que l'impalpable entité des spiritualistes modernes. C'est la halte dernière. De là à l'athéisme complet, raisonné, scientifique, il n'y a qu'un pas, et ce pas l'Europe le fait en ce moment.



## **CHRISTUS – Manuel d'histoire des religions<sup>97</sup> – 1913**

Par Joseph Huby



Œuvre collective, ce *Manuel* est aussi œuvre de catholiques. Nous ne croyons pas que, sur ce terrain de l'étude des religions, le christianisme mette un historien ou un philosophe en pire condition que le rationalisme expéditif de Voltaire ou de ses disciples attardés. S'il est vrai que pour comprendre jusqu'aux moelles la religion chrétienne, il ne suffit pas de l'avoir regardée comme un palais d'exposition, ni même de l'avoir traversée comme une hôtellerie de passage, mais qu'il faut en avoir fait la vie de sa vie et l'âme de son âme, en revanche le christianisme ne peut qu'affiner le sens historique et psychologique nécessaire à quiconque étudie les autres religions. Le chrétien qui pratique une religion qui est tout à la fois lettre et esprit, corps et âme, raisonnable et mystique, qui sait ce que sa propre psychologie religieuse peut receler de complexité, se défiera des théories simplistes et des hypothèses unilatérales. Sous le rite externe il cherchera à deviner la signification

---

<sup>97</sup> C'est sur quelque chose de ce genre que Staline devait bachoter au séminaire ! (Note de F. Malot).

## *La Mentalité Religieuse*

spirituelle, sous le symbolisme parfois grossier l'inspiration intime, souvent plus haute que son expression ; à côté ou plus profond que la magie pure, le fétichisme ou l'animisme, il saura retrouver le véritable sentiment religieux, ici confus comme un instinct, là plus explicite et raisonné, suivre ce que saint Paul a appelé les tâtonnements de l'humanité à la recherche du vrai Dieu.

•••

*Prise d'ensemble, l'humanité est religieuse.* “Qu'il n'y eut jamais une époque dans l'histoire de l'homme où il vécut sans religion, c'est là une affirmation que quelques écrivains ont essayé de démontrer fautive, en produisant des tribus sauvages étrangères (assurait-on) à toute idée religieuse. Nous n'avons pas l'intention de discuter ce point, parce que – tout anthropologiste le sait – il est à présent enseveli dans les limbes des controverses mortes. Des écrivains abordant le sujet de points de vue aussi différents que ceux adoptés par le professeur Tylor, Max Müller, Ratzel, de Quatrefages, Waitz, Gerland, Peschel, sont tous d'accord pour affirmer qu'il n'y a pas de race humaine, si misérable soit-elle, dépourvue de toute idée religieuse.”

Quant à l'état numérique du monde religieux actuel, il n'est pas aisé à dresser dans le détail. Reprenant et révisant avec le plus grand soin les nombres donnés par les statisticiens von Jurascheck, Scobel, Fournier de Flaix, etc., H. Krose arrive au tableau suivant qui, dans ses grandes lignes, peut être tenu, à quelques millions d'unités près, pour exact. (J'arrondis les chiffres en supprimant les fractions de millions) :

Population totale du globe : environ 1 537 millions.

Chrétiens de toute dénomination : 549 millions, dont 265 millions seraient catholiques.

Juifs : 11 millions.

Mahométans : 202 millions.

Brahmo-Hindouistes : 210 millions.

Fidèles des anciens cultes de l'Inde : 12 millions.

Bouddhistes : 120 millions<sup>98</sup>.

Tenants du Confucianisme et du culte des ancêtres : 235 millions.

Taoïstes : 32 millions.

Shintoïstes : 17 millions.

Païens fétichistes ou Idolâtres : 145 millions.

Non-identifiés religieusement : 3 millions.

•••

**La méthode rationaliste** consistera : 1) à restituer de proche en proche l'état primitif, à retrouver sous les apports successifs la forme première, originale, de l'émotion ou de l'attitude religieuse ; 2) à tracer la courbe, à décrire les vicissitudes de l'évolution des religions dans l'humanité. Divers procédés serviront à cette fin : on s'efforcera par exemple d'éliminer ce qu'il y a de particulier dans chaque religion ; le résidu commun fournira un

---

<sup>98</sup> L'énorme chiffre attribué souvent aux tenants du Bouddhisme provient de ce qu'on fait rentrer dans le Bouddhisme tous les habitants de la Chine et du Japon, sur lesquels la mentalité bouddhique a sans doute agi, mais dont la grande majorité ne professe nullement le Bouddhisme comme croyance principale.

point de départ à l'enquête ultérieure. Ou bien l'on remontera, par degrés, jusqu'au primitif, en étudiant ce qui s'en rapproche le plus : simples, enfants, sauvages, – animaux.

Sur ces procédés, l'on remarquera que le premier, injustifiable (on l'a vu plus haut) en bonne philosophie, a mené, en fait, les divers érudits manipulant les mêmes données aux résultats les plus différents. L'élément religieux fondamental est pour C. P. Tiele les esprits, pour J. G. Frazer la magie, pour W. Robertson Smith le totem et l'alliance par le sang, pour Guyau et Durkheim l'instinct social, pour H. Huber le sacré ! Le second procédé n'est guère plus défendable : il s'en faut que le sauvage soit toujours un "primitif". Il est plutôt, du point de vue de la civilisation, un "raté", quelquefois un dégénéré. Ses coutumes religieuses et sociales, loin d'être simples, sont d'habitude extrêmement compliquées ; mais pour des raisons inhérentes soit à la race, soit aux circonstances, ce développement a été manqué.

Quant aux principes sur lesquels se fonde la méthode rationaliste, ils relèvent manifestement de la philosophie, non de l'histoire. Ce qu'il faut noter ici, c'est que, une fois admis, ils inclinent nécessairement l'esprit à juger des faits, à les envisager d'un angle donné, à les "caporaliser", si l'on me permet ce terme. Ceux par exemple qui sembleraient contredire la loi d'évolution seront minimisés, "expliqués", à la limite supprimés. De même, l'on devra chercher une explication *purement* naturelle, et immanentiste, de la religion d'Israël et du christianisme.

**Les catholiques** ne peuvent prétendre, et ne prétendent pas plus que leurs adversaires, à envisager les faits bruts, indépendamment de toute idée préconçue, ou, si l'on veut, préformée. Les raisons indiquées plus haut, et amenant à conclure que les principes de philosophie générale influent *toujours* sur la présentation et l'interprétation des faits, valent pour tout homme raisonnable, et qui s'occupe d'histoire. Il importe de le savoir pour n'avoir pas l'illusion de ceux qui estiment que l'avenir du christianisme se jouera sur le champ de bataille de l'histoire comparée des religions. Beaucoup des combats qui se livrent sur ce terrain, et, en réalité, les plus importants, sont d'avance décidés par des options prises ailleurs, dans la région, réputée sereine, des principes de la philosophie.

Ce que les catholiques ont le droit et le devoir de revendiquer, et d'établir, c'est d'abord l'excellence intrinsèque de leurs principes. C'est encore la liberté d'esprit qu'autorisent ces principes dans l'étude des religions. Ils n'ont pas à tenir compte des étroitesse d'un naturalisme exigeant, du manque d'élasticité des cadres évolutionnistes, des postulats d'un déterminisme vieilli<sup>99</sup>.

Convaincus de l'existence d'un Dieu unique, Père et Providence de la race humaine, sachant positivement que ce Dieu peut entrer en relations directes avec ses créatures raisonnables, les catholiques ne nient pas *a priori* les faits allégués par les différentes religions qui se partagent l'humanité. Ils savent, par une tradition historique dont les fondements sont certains, que Dieu est réellement intervenu, qu'ayant parlé autrefois par ses Prophètes, il a parlé finalement par son Fils<sup>100</sup>. De ce fait, ils ont pour garant et les

---

<sup>99</sup> Là-dessus M. A. Loisy reconnaît lui-même dans *la Religion d'Israël*, Paris, 1908 p. 64-65 : "Le concept de l'évolution religieuse n'est, à le bien considérer, qu'une hypothèse, une théorie propre à encadrer les données principales que fournit l'étude des religions. À ce titre il peut offrir des avantages pour la classification des faits observés. Mais on doit se garder de prendre le cadre abstrait pour la loi nécessaire et le programme infaillible de toute l'histoire religieuse, attendu que l'histoire ne montre pas une application continue de cette prétendue loi."

<sup>100</sup> Hébreux, I, 1.

## *La Mentalité Religieuse*

prophéties accomplies, et les miracles constatés, et la sainteté surhumaine du Fils de Dieu, et le témoignage permanent donné au monde par le Saint-Esprit dans l'Église catholique elle-même, une, sainte, indéfectible, féconde en biens infinis, capable de promouvoir, en elle et hors d'elle, la réforme, le relèvement moral et religieux de l'humanité. Tranquille dans cette foi, méritoire à la fois et raisonnable, dont les mystères dépassent son esprit sans le contredire, le catholique peut étudier sans crainte les religions distinctes de celle qu'il sait être la seule vraie.

Hors de cette religion – patriarcale, ou israélite, ou chrétienne-catholique – il sait qu'il y a des hommes “cherchant à tâtons” ce que lui possède dans la lumière relative de la foi ; des hommes adorant “le Dieu inconnu<sup>101</sup>” qui lui a été annoncé, à lui, et qu'il connaît en disant : “Notre Père, qui êtes aux cieux”. Et il sait aussi que des restes des vérités primitives subsistent encore chez ces peuples, se transmettent, mêlés à de multiples et effroyables erreurs, de génération en génération. Il sait que ces peuples ont une âme comme les chrétiens eux-mêmes, des désirs, des aspirations religieuses bâties sur le même plan, faites pour la même Fin. Il ne s'étonne pas, en conséquence, de voir ces désirs, ces aspirations se traduire par des institutions, par des sentiments, par des rites analogues : ce que lui-même cherche et trouve en vérité, dans les dogmes, les rites, les sacrements chrétiens, – les autres peuples le cherchent aussi, sans le trouver, et ils tâchent de suppléer par des essais, par des efforts, à la grande Miséricorde qu'ils n'ont pas reçue.

Ou plutôt : *qu'ils n'ont pas reçue dans sa plénitude*. Car les catholiques savent enfin que, de même qu'il n'y a pas de salut pour ceux qui “pèchent contre la lumière”, et se séparent volontairement de l'unité catholique qu'ils ont une fois connue comme divine, – de même “ceux qui, souffrant d'une ignorance invincible touchant notre sainte religion, suivant fidèlement les préceptes de la loi naturelle gravés par Dieu dans le cœur de tous, et prêts à obéir à Dieu, mènent une vie honnête et droite, peuvent, par la vertu de la lumière divine et de la grâce [qu'ils ignorent], acquérir la vie éternelle. Car Dieu qui voit, scrute et pénètre jusqu'au fond les esprits, l'âme, les pensées et les habitudes de tous les hommes, Dieu infiniment bon et clément, ne souffre nullement qu'aucun [adulte] soit puni des peines éternelles, qui n'ait pas à répondre d'une faute volontaire<sup>102</sup>”.

Forts de ces principes, et attentifs à discerner le grain des faits dans la paille des interprétations et des présentations tendancieuses ; fiers d'appartenir à une Église, comme à une religion, qui “n'a besoin que de la vérité”, les catholiques peuvent aborder sans crainte, surtout dans des ouvrages non influencés par les préjugés rationalistes décrits plus haut, *l'étude des religions*.

Léonce De Grandmaison

•••

---

<sup>101</sup> *Act. Apostol.*, XVII, 22 sqq.

<sup>102</sup> Encyclique de Pie IX, *Quanto conficiamur...*, 10 août 1863, dans Denzinger-Bannwart, *Enchiridion* 10, n°1677.

## Les populations de culture inférieure

### Questions préliminaires

La première difficulté qu'on éprouve en parlant des populations de culture inférieure, est de leur attribuer un nom qui leur convienne.

“Sauvages”, ces peuples ne le sont pas, si l'on entend par ce mot des êtres humains vivant à l'état errant, sans lois, sans conventions, sans organisation familiale et sociale. Des “sauvages” de ce genre, il n'y en a pas, et peut-être n'y en a-t-il jamais eu.

Au moins, seraient-ils des “non civilisés” ? – S'ils n'ont pas notre genre de culture, ils en ont une autre, adaptée à leur nature et à leur condition, grâce à laquelle ils se développent et jouissent de la vie, au point que, expérience faite, ils préfèrent leur civilisation à la nôtre. Il peut y avoir des individus non civilisés, – même ailleurs qu'au centre de l'Afrique ; il n'y a pas de groupements humains dépourvus de civilisation.

Faudra-t-il donc les appeler “Primitifs” ? – Si l'on entend par ce mot l'état de civilisation qui paraît le plus simple, le moins avancé, le plus rapproché même de celui de l'homme préhistorique, c'est peut-être encore celui qui conviendrait le mieux. Mais, en l'employant, nous ne pensons nullement vouloir identifier nos populations inférieures actuelles avec les premiers hommes, et surtout avec le premier homme ; la condition de ceux-ci nous reste inconnue.

Il ne nous serait pas possible, non plus, d'établir pourquoi ces “Primitifs” sont tels. Est-ce parce qu'ils se sont trouvés arrêtés dans leur évolution vers une civilisation plus haute ? Est-ce parce qu'ils sont tombés, par dégénérescence, dans un état social plus bas ?

Le fait est que l'histoire nous permet de constater parmi eux bien des cas de régression. L'examen approfondi de leurs coutumes, aussi, nous les montre souvent beaucoup plus compliqués qu'il conviendrait à des peuples qui viennent de naître. Et enfin, les races les plus sauvages ne sont-elles pas, en fait, aussi anciennes que les plus civilisées ?

Mais, d'autre part, d'immenses espaces, tels que le Continent africain, ont été parcourus sans révéler aucune trace de civilisation antérieure<sup>103</sup> ; les témoignages les plus anciens de l'histoire nous montrent les Noirs tels à peu près qu'ils sont encore, et Ctésias (5<sup>ème</sup> siècle av. J.-C.) fait des Pygmées d'Afrique un portrait qui n'a pas cessé d'être exact. Il y a mieux. Depuis que Boucher de Perthes a trouvé, dans les couches quaternaires du sol picard, les témoins que l'on sait, des découvertes du même genre se sont multipliées, qui semblent bien nous reporter à la date même de la première apparition de l'homme sur la terre d'Europe. Or, tout, dans ces trouvailles intéressantes, les outils, les armes, les parures, les sépultures, et jusqu'à la conformation des ossements, nous rappelle certaines races qui vivent encore et que nous pouvons voir de nos yeux, dans les forêts d'Afrique, en Australie, dans les régions polaires : de sorte que les Primitifs de la Préhistoire – au moins en Europe – seraient assez semblables à ceux de l'Histoire, et ceux-ci à nos sauvages contemporains.

•••

---

<sup>103</sup> Les ruines grandioses de Zimbabwe, près du Zambèze, furent vraisemblablement le centre d'une colonie étrangère.

## *La Mentalité Religieuse*

Les Bantous auraient-ils donc la connaissance de Dieu ?

Assurément. Et rien ne prouve mieux cette assertion, que, dans toutes leurs langues, Dieu a un nom, et un nom qui se trouve toujours exprimer ou représenter son objet, autant qu'il est possible à l'homme d'exprimer ou de représenter l'Être "ineffable". Ainsi, on l'appellera d'un qualificatif composé du mot *amba*, dire, faire, arranger, ou autre équivalent, et ce sera "Celui qui fait, l'Organisateur, le Créateur" ; ailleurs, on prendra pour racine le mot *eza*, pouvoir, et ce sera "le Puissant, le Maître, le Grand" ; ailleurs, on aura recours au mot *ima*, vivre, et ce sera "le Vivant" ; ailleurs, on se servira de noms se rattachant à l'habitat supposé, à la ressemblance, etc. et ce sera "Celui d'en haut, Celui de la lumière, Celui du ciel, Celui du soleil", etc.

Est-ce à dire que ces sauvages sont des monothéistes au sens des Juifs, des Musulmans et des Chrétiens ? – Le prétendre serait singulièrement dépasser notre pensée et la leur. Si la notion d'un Être supérieur à tout, – qu'on ne peut vraiment identifier ni avec le ciel, le soleil, la pluie, etc., ni avec les mânes d'un ancêtre, ni avec un esprit quelconque, – auquel un nom spécial et caractéristique est donné, et qui ne nous paraît pouvoir être mieux traduit que par le mot "Dieu", si cette notion n'est nulle part absente au pays noir, elle est loin cependant d'être également précise et vivante dans tous les esprits. Et puis, quel est ce grand Être ? Où est-il ? Que veut-il de nous ? Autant de questions qu'on ne se pose même pas. C'est en quelque sorte une notion diffuse qui, sur certains points et à certains moments, se caractérise avec une netteté qui étonne, et qui, ailleurs, dans le cours ordinaire de la vie, reste flottante et comme abandonnée à elle-même.

Enfin, si l'on compare l'extraordinaire précision des données linguistiques des Bantous avec leurs idées actuelles, on a l'impression que cette notion de la Divinité a subi chez eux une régression évidente, et qu'elle était beaucoup plus nette à l'époque de la formation de la langue.

Autres constatations, dont il est inutile de souligner l'importance et qui caractériseront mieux encore l'idée que nos Noirs se font ou se sont faite autrefois de la Divinité :

1- Nulle-part, dans le monde bantou, Dieu n'est censé pouvoir être influencé, appelé ou localisé de force par des cérémonies magiques : ce procédé est exclusivement appliqué aux mânes, aux esprits ou aux génies. En d'autres termes, la magie n'a pas prise sur Dieu.

2- Nulle part, non plus, Dieu n'est représenté sous une forme matérielle quelconque, ni supposé demeurer soit dans une caverne, soit dans un temple. Dieu n'a pas de fétiche. L'idée même de présenter un objet matériel comme Dieu, paraîtrait extravagante, ridicule : de sorte que l'idolâtrie véritable, en tant qu'adoration d'une image comme figurant Dieu, ou renfermant Dieu, ou étant Dieu, est inexistante au pays noir. Ce qu'on y trouve, c'est le culte rendu à des images ou fétiches, où sont censés résider, ou exercer leur influence, des esprits ou génies qui y ont été appelés, et que, dans nos langues et par le fait de notre éducation latine, nous appelons improprement des "dieux" : confusion que nos Noirs ne font jamais.

3- Nulle part, enfin, Dieu n'est, à proprement parler, blasphémé, pas plus, au reste, qu'il n'est réellement adoré, au sens que nous donnons à ce mot. Que peut l'homme en face de lui, sinon se taire et attendre ?

•••

***Les Hottentots. Les Nigritiens. Les Hamites.***

D'abord, nous trouvons partout la famille établie, et, partout, la religion, en étroit rapport avec elle. Sans doute, ce n'est pas la famille qui a créé la religion, mais nous pouvons dire que c'est la religion qui a organisé la famille dans ces sociétés primitives, qui l'a maintenue, qui l'a protégée, et que la famille, à son tour, a gardé la religion dans ses principaux éléments. Centre de la croyance, elle a été le centre du culte, qui, de là, s'est étendu au campement ou au village, au clan et à la tribu.

•••

On le voit, la foi des sauvages en un Être Suprême est désormais un fait acquis à la science. Si l'on ne peut prouver encore son universalité, on doit convenir qu'elle est, ou du moins qu'elle a été très générale. Il est peu de mythologies qui ne gardent comme son empreinte. De quelque côté que l'on regarde, pourvu qu'on le fasse avec attention, on voit apparaître sur le fond obscur des plus anciens mythes, la même figure du Dieu suprême, père et auteur de toutes choses.

Il est bon cependant de ne rien exagérer. Cette foi existe partout, mais elle n'est pas active partout. Là même où elle l'est le plus, elle a souvent moins d'influence sur la vie et le culte que les autres croyances superstitieuses de ces mêmes peuples.

Serait-ce donc qu'il y a chez les sauvages croyance théorique en un Être transcendant, sans religion qui s'y rapporte ?

Lang a souvent protesté contre ceux qui refusaient à l'*All-Fatherism* des primitifs le nom de *religion*. Tout dépend ici, ainsi qu'il le faisait justement remarquer, du sens que l'on attache à ce mot religion. Si l'on ne veut le donner qu'à un système *développé* de sacrifices et de prières, il faudra sans doute le refuser aux idées de maintes tribus sauvages sur leur Être Suprême. Mais il n'est pas difficile de discerner chez la plupart des fidèles de l'*All-Father* autre chose qu'une foi nue et inféconde. Elle est accompagnée généralement d'un culte, très rudimentaire, il est vrai, mais qui n'en est pas moins un culte religieux, le témoin ou vestige d'une religion proprement dite.

“Quiconque pense, écrit Lang, que la croyance à l'Être que nous avons décrit, *plus* l'obéissance morale à cet Être, plus des danses, plus l'invocation du Nom sacré de cet Être, constitue une religion, aura pour lui l'autorité de Howitt, et pourra tenir qu'il y a en Australie [et, ajoutons-le, en Amérique et sur tous les points du monde sauvage], une religion qu'ils n'ont empruntée à personne, qui est spontanée chez eux, – et qui est souverainement désagréable aux anthropologues en général.”

Il y aurait bien quelques réserves à faire sur ce jugement d'A. Lang. Il y aurait à discuter, ce qui n'est pas présentement la question, sur l'origine ultime de ces hautes croyances, et tout en reconnaissant le rôle capital de la spontanéité naturelle dans la genèse de l'idée de Dieu, il faudrait se garder d'exclure, – ce que Lang d'ailleurs ne fait pas, – la possibilité, la probabilité d'un surcroît de lumière accordé par Dieu.

•••

## **Conclusion**

À quelles conclusions nous amène cette étude rapide ?

Partout et toujours, les hommes se montrent à nous rassemblés en familles, et ces familles nous apparaissent reliées par une religion : voilà une première constatation.

À la base des civilisations antiques, comme dans les sociétés à forme primitive qui se sont maintenues jusqu'à nous, sur divers points de la terre, nous voyons en outre que les éléments principaux de cette religion sont, au fond, identiques. Les différences sont dans le revêtement extérieur et adventice, que, suivant son génie, sa nature particulière, son degré de culture, la richesse, la poésie ou l'âpreté de son imagination, les dévergondages de son esprit ou la discipline de son organisation sociale, chaque peuple a su donner à ce fond commun, à ce lot primitif de croyances et de pratiques déterminées. Et c'est là ce qui nous explique ce fait, déconcertant au premier abord, mais parfaitement compréhensible à tout esprit qui n'est pas enfermé dans un système préconçu, que les Romains et les Grecs nous apparaissent avec une religion plus chargée, mais moins épurée, que les Assyro-Chaldéens, ceux-ci avec des croyances moins élevées que les Égyptiens, ceux-ci avec des pratiques plus multipliées et plus complexes, mais moins faciles à pénétrer que celles des tribus hamitiques, nigritiennes et bantoues, et ces dernières, enfin, avec des données religieuses plus diffuses et moins simples, et, dès lors, moins claires et moins pures que celles de nos humbles Pygmées, dont la pauvre imagination n'a rien trouvé pour enrichir – si c'est là une richesse ! – le fond dogmatique et moral qu'ils emportent dans leur vie errante, et qui les a maintenus, quand même, à travers la longue série des siècles passés.

Ce n'est pas, assurément, que ces populations, dans les cinq parties du monde, aient, à proprement parler, une religion commune, pouvant s'exposer en un système cohérent et défini. Mais, si nous enlevons à chacune des formes particulières de ces religions locales ce qui les spécifie et les caractérise, que trouverons-nous, finalement, au-dessous de toutes ces couches, qui, à la manière des dépôts géologiques, se sont superposées, fort inégalement d'ailleurs, dans la suite indéfinie des temps, sur la surface nue de l'âme humaine ?

Un petit nombre de croyances, de pratiques, d'obligations morales et d'institutions, qui, étant à la base de tout le reste, peuvent être raisonnablement considérées comme les éléments primaires et fondamentaux de la Religion.

•••

Ces éléments, que nous dégageons des superfétations de la mythologie, de la superstition et de la magie, et qui, ici plus effacés, là plus précis, se trouvent néanmoins partout, sont à peu près les suivants :

- 1- Distinction entre le monde visible ou naturel et le monde invisible ou surnaturel<sup>104</sup> ;
- 2- Sentiment de dépendance de l'homme par rapport à ce monde supérieur, particulièrement dans l'usage de la nature ;
- 3- Croyance en un Pouvoir suprême, organisateur et souverain du monde, maître de la vie et de la mort ;

---

<sup>104</sup> Le mot *surnaturel* est ici pris dans son sens le plus large.

## **La Mentalité Religieuse**

4- Croyance en des esprits ou êtres nuisibles et mystérieux, les uns tutélaires, les autres hostiles ;

5- Croyance en l'âme humaine, survivant à la dissolution du corps ;

6- Croyance en un monde de l'au-delà, où nous entrons par la porte de la mort ;

7- Sens moral universel, basé sur la distinction d'un bien et d'un mal ; sentiment de la justice, de la responsabilité, de la liberté, du devoir, de la pudeur ; reconnaissance explicite ou implicite de la conscience ;

8- Prescriptions et interdits en vue d'un but moral ou réputé tel ; notion du péché, avec sanction appliquée par l'autorité du monde invisible ou de ses représentants ;

9- Organisation cultuelle : prière, offrande, sacrifice, rites, cérémonies, symboles, etc., comme expression de soumission, de pénitence, de reconnaissance ou de supplication ;

10- Sacerdoce, d'abord représenté par le chef de la famille, puis par des anciens, des "voyants" ou des prêtres spécialement chargés des fonctions sacrées, puis par des corps organisés ;

11- Distinction entre le *profane* et le *sacré*, pouvant affecter les personnes, les lieux, les objets, les paroles, etc. ;

12- Organisation et maintien de la famille, centre religieux et social, cherchant à conserver la pureté de son sang, s'imposant des lois, se distinguant par des marques spéciales, et se fortifiant par des alliances.

Peut-être ce tableau pourrait-il être allongé de quelques articles ; mais il ne semble pas qu'on soit fondé à en retrancher. Tous ces éléments, pareils à des paillettes d'or semées en des tas de sable et de matières impures, se retrouvent en effet dans toutes les religions de tous les temps et de tous les peuples. C'est un fait, et un fait constamment vérifiable.

En ces éléments essentiels et fondamentaux nous ferons donc consister la RELIGION DES PRIMITIFS.

•••

À cette religion quel nom donner ?

Beaucoup d'écrivains, qui s'occupent des religions surtout pour essayer de les démolir, appliquant à ces délicates matières les lois d'une évolution aveugle en même temps que créatrice, ont voulu que l'homme, sortant de l'animalité, comme l'animalité serait sortie de la matière inconsciente et inerte, ait d'abord été naturiste, puis animiste, puis fétichiste, puis idolâtre, puis polythéiste, puis théiste. Malheureusement pour la théorie, les faits sont loin de se présenter ainsi ! Qu'il y ait du naturisme, de l'animisme, du fétichisme, et de l'idolâtrie, dans toutes ou presque toutes les religions des peuples non civilisés, et même civilisés, on peut l'admettre : encore faut-il avoir soin de savoir toujours distinguer ici la religion de ce qui est sa contrefaçon, et c'est ce que l'on fait trop rarement. Mais aucune religion n'est totalement, et au sens propre du mot, naturiste, animiste ou fétichiste : il faut trouver une autre dénomination plus exacte et plus juste.

•••

Nous ne nous attacherons point, non plus, à rechercher l'origine de ce que nous avons cru pouvoir donner comme la religion primitive. Mais, en face des éléments qui la

## *La Mentalité Religieuse*

constituent, une réflexion s'impose à l'esprit : c'est qu'aucun d'eux ne dépasse les forces naturelles de notre raison, de sorte qu'il n'apparaît pas théoriquement impossible que cette religion soit un simple produit de l'esprit et de la conscience de l'homme.

Cependant, il faut reconnaître que, en fait, l'hypothèse d'une assistance providentielle, ou d'une révélation divine socialisée dans la famille, expliquerait, de façon plus satisfaisante, l'ensemble, remarquable quand même, de ces croyances, de ces pratiques et de ces institutions, leur universalité, leur transmission, et surtout, si elle était prouvée, leur coexistence avec les premiers groupements humains.

Qu'aurait-il fallu pour cela, et que faut-il encore ? – Simplement que la raison et la conscience aient été et restent maintenues et dirigées, à travers toutes les erreurs et toutes les fautes dont l'humanité est capable, par un secours surnaturel ordinaire, en tout homme "de bonne volonté".

•••

Et plus nous cherchons, plus nous nous sentons ramenés vers cette conclusion finale, que, dans cette grande question, "tout se présente à nous comme si l'Espèce humaine, irradiant d'un point commun sur lequel elle aurait apparu, à une époque que la science est impuissante à fixer d'une façon précise, avait été mise en possession d'un fond de vérités religieuses et morales, avec les éléments d'un culte, le tout prenant racine dans la nature même de l'homme, s'y conservant avec la famille, s'y développant avec la société, et donnant peu à peu, – suivant les mentalités particulières à chaque race, sa portée intellectuelle, les conditions spéciales de sa vie, – ces formes à surfaces variées, mais fondamentalement identiques, que nous appelons les religions, – religions auxquelles, partout et dès le principe, les viciant, les déformant, les détournant de leur objet, se sont attachées les mythologies, les superstitions et les magies<sup>105</sup>".

A. Le Roy, évêque d'Alinda

---

<sup>105</sup> M<sup>gr</sup> A. Le Roy, *les Pygmées*, Tours, 1905. *La Religion des Primitifs*, Paris, 1909.

**TABLE*****La Mentalité Religieuse***

La Foi.....	2
La Mentalité Religieuse.....	4
La Réalité Religieuse.....	6
Notes.....	16

***Deux Révolutions Totales***

La Religion : Racine de la Civilisation.....	33
Le Matérialisme, ce spectre qui hante le Croyant.....	45
La Tragédie du Paganisme Intégral.....	57

**Annexes :**

- Les 3 espèces de la race-Homme.....	62
- Genèse I – 27.....	63
- JOB.....	64
- Le “Pari” de Pascal.....	65
- L’Éducation Divine du Genre Humain.....	72
- Saint Paul – Éph. 6 : 10.....	73
- Un “Veilleur” Turc.....	74
- Descartes selon la Laïcité.....	75
- Ô Faute heureuse ! Augustin.....	76
- Panthéistes et Classiques.....	78
- Cycle Moderne.....	79

**Panthéisme sensualiste**

- Almeric de Bêne.....	80
- Friedrich Engels.....	83
- Georges Plekhanov.....	94

**Matérialistes (Sauvages) et Païens (croyants renégats)**

- Saint Augustin.....	96
- Salvien de Marseille.....	109

**Que pensent les sauvages ?**

- Letourneau (Libre-penseur).....	117
- Christus (Clérical).....	134



# La Contradiction de l'Église

---

## CODICILLE

### Préambule

Notre **nom d'ÉGLISE** résume ce que nous avons de plus précieux. Nous autres combattants du Comm-Anar, qui professons le Réalisme-Historisme, devons déclarer ce nom d'Église intangible.

Quand Marx-Engels devinrent influents, la 1<sup>ère</sup> Internationale naquit (A.I.T. – 1864). L'A.I.T. avait un caractère Syndicaliste. Marx-Engels ne renonçaient pourtant pas à la vieille Ligue, c'est-à-dire à une organisation Politique professant le Communisme. Mais les Partis qui se formèrent bientôt, se réclamant du “marxisme” (Allemagne – 1874 ; France – 1879 ; Russie – 1883), crurent plus “efficace” de se dire “socialistes-démocrates” !

Nous subirons une pression analogue : certains prétendront que le Réalisme peut “mieux passer” en abandonnant le nom d'Église. Veillons-y.

***“Entrez par la porte étroite !” – Matt. 7 : 13***

...

### La Contradiction

La Contradiction présente de l'Église est la suivante :

- 1- L'Église est enfin “**complètement**” **au point** (qualité).
- 2- L'Église est devenue **minuscule à l'extrême** (quantité).

On peut noter :

- \* L'aspect principal de la contradiction est positif.
- \* Nous n'étions plus nombreux que dans la mesure où nous n'étions pas conscients de l'abîme qui sépare l'Église influente du vieux Parti d'avant-garde.
- \* Bien avertis à présent de tout ce qui sépare Église-Front de Parti-Classe, nous sommes armés, spirituellement et matériellement tout à la fois, pour nous

## *La Contradiction de l'Église – Codicille*

conduire de sorte d'obtenir aisément des “retours” et nous étoffer (ne “recrutant” toujours pas).

Comment régler cette Conduite nouvelle ?

•••

### **Qui sommes-nous ?**

Qu'est-ce qui fait la “qualité” de l'Église (aspect principal de la Contradiction) ? C'est ce qui doit nous “habiter” !

1 Notre Message a beaucoup moins pour but d’“instruire” les sympathisants et stagiaires, qu’à les “initier” si l'on peut dire. Bref : l'objectif n'est pas tant de meubler nos têtes actuelles autrement, que de fabriquer **des têtes toutes neuves**. Ce qu'on “enseigne” est surtout le moyen de changer l’“intelligence” elle-même ! C'est bien ce qu'on veut dire, en parlant de “3<sup>ème</sup> espèce” de la race d'Homme.

**Exemple** : notre agitation générale, résumée dans le thème “**Infâme-Funeste**”, qui dévoile la nature du régime en place, la Barbarie Intégrale, en deux phrases. La Barbarie Intégrale est en effet la putréfaction civilisée, qui se traduit en théorie par la guerre déclarée à Raison/Foi, sous la bannière de la Laïcité ; et en pratique par la guerre déclarée à Propriété/Citoyenneté, sous la bannière des Acquis Sociaux.

Étant donné que notre dénonciation correspond absolument à la réalité historique concrète, il est inévitable qu'elle suscite des noyaux de **FRONT** populaire. C'est bien de Front qu'il faut parler, et non pas de vieux Rouges ; pourquoi cela ? **Parce que** notre dénonciation n'a de sens qu'en admettant que la civilisation s'est muée en Barbarie et les classes inférieures en Masse ; **parce que** cela fiche dans le même sac Cléricaux et Libres-penseurs, Libertaires et Autoritaires ; **parce que** du même coup il n'est plus fait de différence entre Idéalistes et Empiristes en religion, entre Entrepreneurs et Fonctionnaires en Morale ; **parce que** tout cela ensemble sape d'emblée toute la perspective étroitement Panthéiste-Utopiste qui marquait les vieux Rouges. De fait, notre message compréhensible par les candidats au Front, attendu par eux du fait que la démarche Rouge est usée, ne pouvait venir **que de l'Église**, c'est-à-dire d'un “miracle” historique, et non pas du “mouvement spontané” comme c'était le cas pour les recettes Rouges.

À ce propos, une seule chose peut faire illusion : c'est que **le marxisme avait la même prétention** que la nôtre. En effet, Marx-Engels disent dans le manifeste (fin de “Bourgeois-Proletaire”) : “Une partie de la bourgeoisie régnante se détache de sa classe et fait cause commune avec le prolétariat, notamment des intellectuels parvenus à

## *La Contradiction de l'Église – Codicille*

l'intelligence théorique du mouvement historique dans son ensemble". C'est ce que Lénine commente, en reprenant Kautsky, dans "Que Faire" (1902) : "La conscience socialiste ne peut surgir que de la science ; le porteur de la science n'est pas le prolétariat, mais les intellectuels bourgeois ; la conscience socialiste n'est pas spontanée, mais un élément importé du dehors dans la lutte de classe du prolétariat". L'Église Réaliste dit que CETTE importation "du dehors" n'est qu'une modalité de la spontanéité, puisqu'on en fixe l'origine "à l'intérieur" de la civilisation ! Le Réalisme Historique surgit du dehors de la civilisation et de l'intérieur **de la préhistoire** ; il ne vient pas d'Intellectuels de la bourgeoisie dominante (morte et enterrée), mais d'Ouvriers de l'esprit **issus de la Masse** (qui n'ont guère de mal à écrabouiller les Comte et Proudhon !) ; ce n'est pas une question formelle de "vue d'ensemble" qui est déterminante, mais la **sainte colère** du visionnaire (de même, la Planification n'est pas déterminante dans l'économie Comm-Anar, mais la nouvelle Richesse des personnes et des choses, le volontariat et la gratuité).

**2** L'Agitation Générale de l'Église est "lisible" spontanément par des candidats au Front, et n'est acceptable par de vieux Rouges qu'en l'avilissant (ce qui ne saurait manquer de se produire !). Et pourtant, alors qu'elle n'a pu être produite que par l'Église, elle **ne peut qu'"accidentellement" susciter des candidats à l'Église**. Nous devons être bien conscients de ce fait. C'est toute la différence entre la version courte d'"Infâme-Funeste" et la version longue. Que l'écrasante majorité des gens, stimulés par notre agitation générale, n'en fasse qu'une lecture de Front soit inévitable, ne signifie pas qu'il s'agisse alors d'un avilissement. Il ne s'agit que d'une borne historique concrète. Comment ne pas comprendre que nous sommes en Barbarie, qu'il n'y a qu'une Masse, etc., sans en faire une "vérité" intellectualiste spontanément ? Il ne peut en être autrement. Bien sûr que les candidats au Front, en acceptant avec joie de découvrir que nous sommes en Barbarie, qu'ils appartiennent à une Masse, vont penser se délivrer d'une **Erreur** et devoir combattre un monde dominé par le **Mal** ! Mais ce qui importe est ceci : CETTE FOIS, ce qui est désigné comme l'Erreur et le Mal concerne la Laïcité et les Acquis Sociaux, et embarque donc nos candidats au Front, sans qu'ils le sachent, sur le rail du Réalisme Historique irréversiblement (certains flancheront, bien sûr, en cours de route).

À y regarder de près, notre dénonciation générale est **absolument "négative"** ; elle n'assène aucune "vérité" à l'ancienne. Préconisons-nous une "vraie" laïcité, qui serait inévitablement la Tolérance dogmatique ; et de "vrais" Acquis, qui seraient inévitablement le Bien-être moraliste ? En aucune façon. Les gens du Front verront pourtant cela spontanément, jugeant la Barbarie responsable d'une MONSTRUOSITÉ sociale et d'un SIDA mental, c'est-à-dire de **méfais "extérieurs"**, rendant le monde "anormal", et les cervelles contaminées par un "virus" (la télé !). Le premier mouvement qu'on peut envisager contre de telles "agressions", c'est d'y opposer un **Préservatif** brutal : la Dictature populaire, spirituelle et matérielle. Ceci est légitime, puisqu'il faut bien abattre la Barbarie ; mais le procédé est superficiel, et inopérant contre la Préhistoire qui est le vrai

## *La Contradiction de l'Église – Codicille*

problème, et dont la Barbarie n'est qu'un accident. Comment donc la Barbarie a-t-elle pu s'installer durablement, et sans qu'on ait pu la nommer par son vrai nom dans la simple Résistance sporadique qu'on lui a opposé ? Ni la Répression, ni la Corruption ne suffisent à l'expliquer. Il n'y a **pas de Manipulation sans Manipulables**, telle est la seule réponse valable ! Le Préservatif est absolument nécessaire, à condition de savoir à quoi s'en tenir quant à sa vertu propre ; comme simple moyen avant d'appliquer le **Vaccin** (Transition Comm-Anar), ce dernier n'étant encore qu'une préparation à l'essor de la **Défense Naturelle** (le Comm-Anar lui-même). Or, c'est dès le départ qu'il faut savoir où on veut aller, faute de quoi il vaut mieux rester tranquille. Assez d'héroïques vaincus ! Ce n'est pas un **Sida barbare** que nous combattons dans la Laïcité et les Acquis Sociaux, mais une **Superstition préhistorique**<sup>1</sup>. Notre objectif n'est pas de changer nos idées, mais de nous faire une nouvelle tête (3<sup>ème</sup> espèce) ; répétons-le...

**3** L'Église grandira énormément **absolument**, comparativement à son état actuel ; mais elle rapetissera toujours plus **relativement**, comparativement au développement que prendra le Front. C'est de ce double mouvement que se formera la 3<sup>ème</sup> espèce de la race humaine.

La carrière du couple Église-Front est celle du Peuple en refonte de la Masse et anéantissant la Caste. Dans cette carrière, **l'Église seule** sait d'où le Peuple vient et où il va : il vient de la Préhistoire et va au Comm-Anar, en détruisant sur son passage la Barbarie. L'Église sait qu'en ruinant les Acquis Sociaux et la Laïcité, on n'est pas armé d'un Savoir, mais qu'on opère une Dés-instruction, à la faveur de laquelle naît une nouvelle intelligence qui s'ouvre tout grand le chemin de l'Égalité-Liberté. Le long de ce chemin, **l'Instruction** se découvre tout autre chose que ce que l'humanité a jamais imaginé : la SCIENCE DU NEUF ; ce que les "ouvriers de l'esprit" vivent comme un jeu d'enfant, et en même temps comme leur passion vitale. Prenez une retraite bien méritée, glorieux Intellectuels d'antan ! Soyez frappés de la malédiction des siècles, crétins diplômés d'à présent !

L'Agitation folle de l'Église Réaliste, par laquelle elle n'a "**rien à enseigner**" – toutes nos brochures de propagande ne font qu'expliquer cela péniblement – a réellement quelque chose d'extravagant ! C'est simplement trop enfantin pour que nos têtes actuelles le comprennent facilement... Après tout le bazar que Marx a déclenché sur la planète, on n'en revient pas en se rendant compte qu'il ne s'est jamais proposé de "changer les têtes" civilisées.

- Ce qui arrive avec la parution de l'Église a pourtant une vague relation avec des choses bien connues (sinon clairement reconnues) **en civilisation** : l'intuition a toujours primé l'entendement ; on n'a jamais "prouvé" Dieu qu'après y avoir "cru" ; etc.

---

<sup>1</sup> Le TABOU que lève notre Agitation Générale est celui-là même qui SOLIDARISE la Masse et la Caste.

## *La Contradiction de l'Église – Codicille*

• Qui s'est trouvé le plus près de la situation de l'Église dans le passé ? Ce sont d'abord les hommes qui durent **passer du Matérialisme au Spiritualisme** (de la société Parentale à la société Civile). Ce furent :

- À fond, Hésiode, Bouddha, Confucius ;
- très fortement le cas de Mahomet ;
- partiellement l'expérience de Saint Paul (en tant que Juif).

• Au fond, ces exemples ne vont pas encore assez loin. On ne trouve de vrai parallèle à notre aventure qu'à l'époque où **la société Parentale s'est extirpée de la horde Animale** ! Quand la Pensée (du cerveau collectif) est sortie de l'Instinct, quand le Travail (d'auto-domestication) a rompu avec l'Économie de Proie.

L'Islam se débat, sans boussole, entre Tradition et Réforme. L'Église trouve, sans peine aucune, des perles à s'annexer dans le Coran :

***“Quand l'Histoire l'exige, elle dit seulement : Existe !  
Et ça arrive !” S. 2 : 117***

•••

## **Notre vrai Public**

Quand on sait qui on est, pas de difficulté pour savoir à qui on s'adresse. En fait, répondre à la question : quel est notre vrai Public est décisive, et doit être examinée avec le plus grand soin ; d'autant que cela dépend de l'étape de développement de ce qu'on est (et de l'état de l'environnement). Nous sommes dans le Bloc-Europe guerrier, lequel ne fait que prendre forme. Des convulsions internes sont prévisibles, tant pour affermir ses contours, pour bloquer ses alliances, pour se déclarer comme tel, et développer la démagogie organisée qu'exige l'opération. D'ailleurs, la tactique classique du bloc Démocrate (tendance dominante en Europe) est de pousser à bout le bloc adverse, au nom de la paix, en faisant même traîner au maximum le “ni guerre-ni paix”.

Quant à l'Église, si elle est à présent absolument au point, ce n'est qu'une ombre d'organisation ; et pas du tout préparée aux tribulations techniquement.

Le vrai public de l'Église est double :

• Les nombreuses **PERLES** qui se trouvent “au fin-fond de la Masse”, où il faut savoir aller les chercher. Le fin-fond de la Masse désigne, notons-le, des gens qui ont une haine viscérale de la Populace (cf. Lumpen prolétariat de Marx). Notons encore que s'il nous faut bien une Revue avant un Journal, persuadons-nous que la Revue qui nous convient est tout à fait à la portée d'ouvriers de l'esprit issus du “fin fond de la Masse” (quand j'aime, ça va vite !).

## *La Contradiction de l'Église – Codicille*

• Ne pas exclure de notre Public des Déserteurs parmi les **hyper-intellectuels**. Ceci désigne des membres de la Caste Noire proprement dite, et non pas des laquais ; ces membres ayant horreur des Aventuriers, fils des Cent Familles du type Kouchner et Debray. “Intellectuels” ne se limite pas à “littéraires”, mais englobe : Savants, Mystiques, Artistes, Hommes d'État, Hommes d'Affaires (cf. Souveraineté : “Grands Capitaines”). Il nous faut des Walther-Rathenau sollicités franchement (Lénine détestait ce dernier...).

En face des Perles, il y a la **PESTE** de l'Église ; c'est “l'entre-deux” : les faux-riches et les faux-pauvres, gangrène de l'Associatif, grandes gueules et rouleurs de caisse, les “je sais tout” et “chauffeurs de salle”. Il y a tout à parier que c'est par cette race que nous serons menacés d'être “envahis” en un premier temps. Ces malins et agités sont bien plus dangereux encore que les De La Hodde ! Mais si on trie avec la plus grande sévérité certains de ces individus, ils peuvent être des compagnons de route utiles à découvrir de meilleurs qu'eux ; et dans ce stage rigoureux il y en a qui s'y rééduqueront complètement. La meilleure sélection, c'est avoir avant tout à faire ses preuves dans le Front ; ensuite, contrôle de la biographie, des sources de revenus et enquête auprès de leur famille et amis.

Bien gérés, la Peste n'est pas à craindre. Atteindre le “fin fond de la masse” n'étant jamais perdu de vue, cela ne s'obtient pas en 5 minutes. Ce n'est pas en 1789, mais en 1793 que la Masse eut à 100 % voix au chapitre (Marat n'est sorti de la clandestinité que suite à la “2<sup>ème</sup> Révolution”, du 10 Août 1792). La “Bolchevisation” des partis communistes ne fut entreprise qu'en 1924 ; et de “nouveaux intellectuels” ne parurent en URSS qu'avec la 2<sup>ème</sup> révolution russe, celle des Kolkhozes (1928).

•••

## **La Bonne Méthode**

La bonne méthode pour résoudre la Contradiction présente de l'Église découle de la double analyse de Nous-même et de Notre Public (ceci rapporté à l'Étape où nous nous trouvons). Propositions :

**1 Cibler Techniquement** notre vrai Public. C'est-à-dire faire en sorte de toucher réellement les Perles du “fin fond de la Masse”, en faisant passer au second plan le signalement “aveugle” de notre existence par les tracts (il doit rester quelque chose ayant ce caractère).

Ce ciblage précis peut comprendre notre présence planifiée à toutes sortes de réunions publiques, mais plus pour apprendre à ne plus craindre l'ennemi à force de le côtoyer que pour chercher à y “prendre le micro”.

•••

*La Contradiction de l'Église – Codicille*

**2** **Le Champs Européen et francophone** est celui qui s'impose naturellement à notre ciblage technique. D'où questions de traductions et de déplacements à mettre en chantier.

...

**3** **La Sélection** des postulants, avec les critères et épreuves, a été abordé. Aller solliciter des éléments de valeur ne pensant pas eux-mêmes postuler (ou ignorant notre existence même) est une démarche que Weishaupt a pratiqué avec succès.

...

**4** L'heure est au "**Comité de Correspondance**" du modèle de celui mis sur pied par Marx-Engels à Bruxelles au début 1846. Ce Comité, utilisant "scientifiquement" Internet, comme nous l'a montré Pascal Paoli, nous permettra de lancer notre "Nouvelle Gazette Rhénane".

***"L'Église ne crie-t-elle pas ?  
Si ! Elle lance son Appel :  
Qui Me cherche, Me trouve !"***

Prov. 8 : 17

...

- La Contradiction actuelle est vraiment "vénielle" ; nous aurons des difficultés autrement graves à affronter.
- Les suggestions ci-dessus ne me semblent pas remettre fondamentalement en question le Mandat en cours (07-2002/07-2005).

Freddy Malot – juin 2004



## “Soufis” tranquilles !

Soyons “soufis” ; des exaltés tranquilles !

Nous, Réalistes, en faisant notre devoir, nous n'avons décidé que de bien remplir notre vie ; sans attendre d'autre récompense parce que rien de mieux ne peut nous être offert.

Que peut bien vouloir dire “bien remplir sa vie”, sinon la concevoir comme indissociable du bien du peuple, de l'humanité et du monde ?

L'Histoire est notre justification absolue, et le Peuple son agent invincible ; c'est tout ce qu'il faut pour être exaltés-tranquilles.

Nous ne sommes rien, mais la Caste Noire, même sans Église Réaliste, n'a jamais dormi que d'un œil depuis 150 ans, tant la Masse l'épouvante ; que sera-ce avec un Front, et puis un grand Peuple ?

Nous, ce “rien”, y aurons été pour quelque chose !

Freddy Malot – juin 2004



# DEUX MOTS SUR LA PHYSIQUE

Le **passage du matérialisme** de la société Parentale **au Spiritualisme** de la société Civique (c'est-à-dire à la Religion au sens historique du mot) est une **Révolution Totale**. Pourquoi cela ? Parce qu'on passe "d'une extrême dans l'autre" : du culte de la Matière au culte de l'Esprit. Il s'agit bien d'une extrême dans l'autre, parce qu'il n'y a que ces deux solutions préhistoriques ; que ces deux solutions sont également fondées historiquement (ce ne sont pas des "hérésies") ; qu'elles sont des contraires directs ayant en commun le caractère Unilatéral, Absolutiste (la réalité est substantiellement, soit Matière, soit Esprit) ; qu'elles sont donc fondamentalement des solutions Identiques, n'abordant la Réalité qu'à moitié, de manière tronquée. Passer d'une extrême dans l'autre est ce qui s'appelle une Révolution Totale.

Dans le passé il n'y eut donc qu'Une révolution totale, celle du Matérialisme au Spiritualisme. Cela n'empêche pas que – le monde étant vaste et l'histoire prenant son temps – **cette révolution totale unique dûit se produire plusieurs fois** : les Grecs, les Chinois, les Arabes. À part cet aspect contingent de la Révolution Totale, ce qu'il importe d'étudier se résume à deux choses :

**1-** Pourquoi ces deux Mentalités ou Théories, tout en étant équivalentes au bout du compte, **n'ont pu se succéder que dans l'ordre précis suivant**, d'abord le Matérialisme, puis le Spiritualisme ?

**2-** En quoi l'avènement de la Pensée matérialiste, à partir de l'Instinct du troupeau animal, ne peut être qualifié de "Révolution Totale" de la même manière ? Dans le même sens, l'avènement du Réalisme du Comm-Anar, à partir du Substantialisme de la Préhistoire sociale est aussi autre chose qu'une "Révolution Totale". Dans les deux cas, **il s'agit d'une Mutation Cosmique**, dans laquelle l'Homme est bien sûr impliqué, mais qui intéresse plus encore la Nature. Nous n'avions pas jusqu'à présent de terme pour caractériser ce type de "contradiction".

Après le règlement de ces deux questions, il ne reste qu'à étudier à fond les histoires respectives du Matérialisme et du Spiritualisme. Dans le cours de ces deux systèmes, on ne connut évidemment que des **Réformes**. Mais il faut distinguer : tandis que le Spiritualisme s'est perfectionné au moyen de **Réformes Révolutionnaires**, le Matérialisme s'est perfectionné au moyen de **Réformes Réactionnaires** (dans notre langage civilisé, c'est la seule appellation possible, bien qu'elle désigne un processus de

## *Deux mots sur la Physique*

perfectionnement). Notons donc bien que les “Révolutions” qui ont haché la civilisation ne sont que des Réformes Révolutionnaires (de plus, ce qu’on appelle la Grande Révolution – française – mérite beaucoup moins le nom de Réforme Révolutionnaire que ce qu’on appelle la Réforme – protestante – ! La Grande Révolution, au regard de la Réforme, ne fut finalement qu’une Réforme tout court).

Nous voilà donc, du point de vue “Logique”, en présence d’une série bien différenciée de **grandes Contradictions** :

- Réformes simples ;
- Réformes Révolutionnaires et Réformes Réactionnaires ;
- Révolution Totale ;
- Mutation Cosmique.

•••

Comme l’avènement du Réalisme Lucide, propre au Comm-Anar, constitue une Mutation Cosmique, **la refonte totale** de ce qu’on appelait **la Physique** (ou Science de la Nature) en est un élément tout à fait essentiel. Du même coup, on ne peut pas dire : nous nous occuperons de cela après la “prise du pouvoir”. Au contraire, il faut avoir en Théorie les idées claires à ce sujet préalablement à toute tentative de “prise du pouvoir”. Les Utopistes nous ont montré que cette insuffisance théorique – en laquelle se résume l’abîme séparant le Comm-Anar de l’ancien Socialisme – conduit, peu après que le “pouvoir” leur soit tombé dans les mains, à leur faire perdre ledit pouvoir ; et cela pour la raison profonde et la seule décisive qu’**ils ne savent plus quoi en faire** à ce moment-là.

•••

La Physique naît en même temps que la Révolution Totale du Spiritualisme Civilisé. Pas de Physique hors de **l’idée religieuse établie de la Matière**, de l’Espace, de la Nature et des Corps (face à Esprit-Temps-Humanité-Âmes). Pas de Physique sans Système des Choses (ou Objets), opposé à une Société de Personnes (ou Sujets).

La Révolution Spiritualiste Totale se déroule dans le cadre d’un **monde Matérialiste au bout du rouleau**, en ruine. Ceci dit :

- n’émergent alors que quelques minuscules cités spiritualistes pétries encore des “formes” matérialistes antérieures dans tous les domaines ;
- ceci se produit dans une contrée limitée, où les “empires” dominants, blessés à mort, exercent encore une pression intense par la supériorité historique acquise qui fut la leur ;
- cette “région” (cf. Méditerranée orientale du temps des Dracon, Solon et Clisthène) n’est elle-même qu’une forteresse matérialiste brisée au sein du vaste monde, où sa mission était même bien souvent loin d’être achevée ;

## **Deux mots sur la Physique**

- abattre le matérialisme est tout autre chose que d'abattre le spiritualisme, dont la solidité interne est très inférieure (la subordination de l'humanité à la nature dans la société parentale donne à cette dernière un caractère apparemment "incroyable").

**Lénine disait en juin 1918 au Soviet de Moscou :** "Quand l'ancienne société meurt, on ne peut pas clouer son cadavre dans un cercueil et l'enfermer dans un tombeau. Ce cadavre se décompose au milieu de nous, il pourrit et nous contamine nous-mêmes". Lénine pensait à "la vieille société bourgeoise" renversée par "la classe ouvrière" russe. Le cadavre en question était vraiment peu de chose comparé à celui du monde matérialiste que les Grecs s'efforçaient d'inhumer en Mer Egée il y a 25 siècles.

(La comparaison est d'autant moins tenable, que la "révolution d'Octobre" (1917) ne se proposait pas plus que de faire prendre en charge de manière utopiste, la révolution bourgeoise par le prolétariat ; donc d'opérer en Russie "arriérée" la dernière Réforme moderne, celle de 1789, par le moyen hétérodoxe du socialisme. Qu'était donc cette "révolution socialiste" ? C'était avant tout la simple Réforme bourgeoise finale, imposée malgré et contre la Barbarie occidentale, prenant pour cela la forme nécessaire d'une Réforme Révolutionnaire ; la Barbarie en question – ou Impérialisme, ou Capital financier – ayant développé en Russie un prolétariat "avant" la bourgeoisie ; ces deux classes étant "déformées" historiquement : le prolétariat dans le sens Utopiste et la bourgeoisie dans le sens Parasitaire. Dans tous les cas, la "révolution socialiste" devait avoir peu de choses correspondant à notre Comm-Anar. C'est ainsi que le "Socialisme Scientifique" de Marx ne remporta de victoires qu'en violation de la science invoquée, en Russie et en Chine – Violation néanmoins heureuse !)

•••

Revenons à nos moutons.

La Révolution Spiritualiste Totale a sur les bras un "cadavre" Matérialiste immense. Qu'est-ce que cela donne pour **la Physique** en brassière qui veut se faire une place ?

La veille encore, dans la société Parentale à son sommet (local), la Matière était vue comme la Substance même de la Réalité, à tous les niveaux et dans toutes ses expressions à chaque niveau. La voici à présent discréditée et brisée dans ce statut, en tout cas aux yeux de l'élite dirigeante décidée à édifier la société Spiritualiste. Que mettre à la place ? Bien sûr l'Esprit, mais rien n'est encore construit, ni dans l'ordre humain ni dans l'ordre naturel, qui corresponde à la conformité selon l'Esprit qu'il s'agit de faire prévaloir. **Le spiritualisme a tout l'air pour le moment d'une pétition de principe**, il n'a de droit que négatif pour lui, issu de l'autodestruction du règne de la Matière. Celle-ci, expirante et pantelante est le matériau obligé pour commencer à établir le règne rival et opposé de l'Esprit. C'est donc avec la **Matière** déchue en principe et non en fait, elle qui était tout hier, avec sa "forme d'existence" se donnant comme la **Vie**, et les **Forces** vitales ramifiées, qu'il faut "refaire le monde". Comment va-t-on s'y prendre ?

## *Deux mots sur la Physique*

Donnons-en un aperçu en nous appuyant sur la transmutation spiritualiste de la Matière déjà avancée auquel sera parvenu l'Occident Latin, que nous connaissons mieux que la Physique grecque du départ. Ce n'est pas rigoureusement historique, et affaiblit la démonstration, mais bien suffisant provisoirement pour montrer la méthode générale qui fut suivie.

**1-** La Matière antérieure se donnait, disions-nous, comme ayant la "forme d'existence" de la Vie. C'est au sens fort qu'il faut comprendre la chose : ce que nous appelons l'**Inerte** (l'inorganique, le minéral) était alors "vivant" ; et ce que nous appelons la **Pensée** relevait aussi de la Vie. Bien plus, ce que nous appelons **Dieu** était la Vie-même, la Matière en Elle-même ne faisant qu'un avec la Force en Elle-même ; bref c'était la Matière indifférenciée absolument, obscure, secrète, le Chaos primordial exempt de toute trace d'Esprit, de Pensée : Matière Absolue.

La Matière à présent pantelante ne permet plus tout cela ; et pourtant on se trouve à **des années-lumières de la matière purement spiritualiste des Temps Modernes**, qui est Non-être au Monde et Néant en Dieu. La matière Non-être au monde de façon conséquente chez les Modernes veut dire : d'une part qu'elle marque la distance infinie qui sépare la Création du Créateur ; d'autre part qu'elle ne se soutient dans la Création que par la présence de "l'esprit passif" issu du Créateur, qui en fait le Système des Choses (Cosmos), au sein duquel ne se manifeste que du mouvement Mécanique, provoqué, de l'"inertie" et du "changement de lieu" correspondant.

La Matière pantelante du début du spiritualisme s'engage vers cela, et même résolument et irréversiblement, mais toutes les apparences font encore croire le contraire. La Matière, quoique détrônée dans son ancien rôle, à l'état disloqué à ce titre, reste gorgée de FORMES de Vie ; ce sera le travail de siècles de l'"essorer" de ces "formes de vie".

**2-** D'abord, on scinde violemment le monde matériel en **Ici-Bas et Au-Delà**.

Tandis qu'il est laissé une matière "incorrupible" – mais Créée – en Au-Delà, la matière sub-lunaire (sous la Lune, Ici-Bas) est déclarée **cause du périssable**, de la mort dans notre vallée de larmes. Néanmoins, en cet Ici-Bas, ce que nous nommons à peu près le Minéral (les "pierres" incluant les "métaux" et d'autres choses que nous n'y rangeons plus), ce minéral est doté de **VERTUS**, il est "actif" à sa façon. Pourtant, ces Vertus du minéral sont à leur tour cloisonnées rigoureusement par rapport à ce que nous appelons à peu près la matière Organique (végétaux et animaux), à laquelle on attribue tout autre chose que des vertus : des **ÂMES** inférieures, soit "végétatives", soit "sensitives". Ce n'est donc pas le monde primitif (matérialiste, fétichiste, idolâtre) qui est "peuplé d'âmes", comme on dit – pour la bonne raison que des Choses particulières ou générales n'y ont aucune place –, mais le monde spiritualiste pré-Moderne avec lequel on le confond sottement.

## *Deux mots sur la Physique*

Ajoutons à cela que le monde sub-lunaire du “corruptible”, tronçonné comme on vient de le voir, évacue déjà tellement la matière Vivante, malgré les vertus et âmes inférieures, que cette vie dégradée, au rabais, ne peut se manifester sans sa liaison subordonnée avec **le monde supérieur des Sphères** qui s’étagent au-dessus de la Lune jusqu’aux Étoiles. Ainsi, vertus et âmes n’opèrent que sous l’action hégémonique des “Astres”, lesquels sont gouvernés par des Anges spécialisés, c’est-à-dire au gré des “créatures spirituelles” de Dieu. D’où, en ce temps, la solidarité Astrologie-Alchimie.

Est-il besoin de souligner qu’on a de cette façon **une véritable Physique**, en rupture totale avec la Divination-Magie du Matérialisme, bien que la SIMPLICITÉ obligée de la Physique de l’époque donne l’occasion de nous leurrer à ce sujet, serve de prétexte à nos païens pour nous y faire voir des “restes” du matérialisme parental. (On nous fait gober de la même façon que la religion est une sophistication de la sorcellerie !).

Précisons encore un point. Dans la Physique Simple, les “Astres” (les sphères solides auxquelles sont attachés ce que nous appelons les astres) déterminent Vertus et Âmes d’Ici-Bas comme CAUSE PREMIÈRE sur les **espèces** matérielles, c’est-à-dire sur des catégories cloisonnées de corps corruptibles ; cette action des Astres ne touche les **Individus** desdites espèces que par le biais de CAUSES SECONDES. Il est aisé de voir que ce cloisonnement des espèces, qui fut dénoncé dans les Temps Modernes sous le nom de FIXISME odieux, fut au contraire un instrument puissant et infaillible pour opérer l’“essorage” de la Vie Matérialiste, et le tremplin solide du TRANSFORMISME final. Seul le parti-pris “progressiste” vulgaire, “scientiste”, a pu tromper le peuple à ce sujet. Et seul l’Historisme nous libère finalement de ces grossiers contresens, de ces néfastes anachronismes.

•••

Ne retenez que mon “approche” philosophique (désordonnée !) de cette grave question du démolissage de la Physique. L’étude concrète, ne nous le masquons pas, reste ENTIÈREMENT à faire.

Freddy Malot – juillet 2004

*Puisque nous sommes tous  
un peu chinois*

---

**Je dis, un :**

**Si nous avons tranché les nattes des héritiers  
indignes de Confucius ;  
Ce n'était sûrement pas pour nous affubler des  
cravates des trafiquants d'opium !**

**Je dis, deux :**

**Si nous avons arraché les bandages des pieds de  
nos grand-mères ; Ce n'était sûrement pas pour  
en bâillonner les filles et fils de Mao Zédong !**

---

*Juillet 2004*

# Bestialité...

Depuis 150 ans, Femme et Ménage “font problème” de façon très particulière : dégénération obligée, sous le signe de la “**Bestialité**”.

Ceci dit, deux “politiques” apparemment adverses et réellement complices et complémentaires sont à l’œuvre pour gérer la Bestialité :

- toutes deux vantent bruyamment l’Amour et la Famille ;
- l’une opère au nom de la **Sexualité**, du côté Démon-crate ; l’autre opère au nom de la **Maternité**, du côté Nazi. (cf. Putain et Poulinière).

Laissons de côté les obsédés de la Maternité et revenons sur le sujet de la Sexualité.

...

## SEXUALISME

Le Sexualisme est le thème fondamental du **Féminisme barbare**.

- On dit ici que la Sexualité est “culturelle” et non “naturelle” ; que c’est le Plaisir qui commande et non pas la Procréation.

On dit ensuite que la femme est victime du Sexisme, de la Phallocratie, du Patriarcat ; que la Jouissance de l’homme a seule droit de cité, tandis que la femme est condamnée à la Frigidité, que sa sexualité est niée.

- Que peut signifier le plaisir sexuel – subordonné ou pas à la procréation – ?

C’est que chacun des partenaires, ébloui par l’étrangeté anatomique et physiologique de l’autre, se trouve excité par l’envie de découvrir et confirmer – autant que possible – l’obscur IDENTITÉ qu’il pressent dans ce partenaire.

Ne perdons pas de vue que les Partenaires en question sont des Humains ; que ces humains sont SOCIAUX, travailleurs et en particulier travailleurs MENTAUX.

Nos travailleurs mentaux qui vont se retrouver au lit, sont passés par la société Parentale et par la société Civique. Nous n’avons pour commencer que cette double référence passée, et non pas celle du Comm-Anar. Ainsi, deux Personnes appartenant au Genre Humain ne vont pas avoir de rapport sexuel en tant que tels ! (Concernant le passé immédiat, ils n’ont comme critère que le Ménage et la Nation concrètement ; concernant le passé lointain, que l’Exogamie et le Peuple Élu. Dans les deux cas, le côté Singulier-Universel existe, mais théoriquement seulement, et ceci dans deux modalités inverses : le matérialisme parental ne conçoit que l’Ancêtre unique et la Race humaine complète, qui mène à une subordination totale de l’Humanité à la Nature ; le spiritualisme civique ne conçoit que la Personne et le Genre Humain menant à une subordination totale de la Nature à l’Humanité. Ces deux situations-limites théoriques réclament en outre un “autre-monde” où, d’un côté une humanité PURE écraserait l’humanité IMPURE, et de l’autre côté une humanité SAINTE écraserait l’humanité MALIGNE.)

**Bestialité...**

Dans tous les cas, **l'Identité** à explorer et confirmer dans la Sexualité humaine est entièrement déterminée par la Sociabilité, le Travail et la Pensée. Ainsi, dans la Civilisation, l'Identité en question mêle des **affinités** de divers ordres : nationale, de classe, de profession des ménages respectifs, d'autonomie individuelle dépassant la puberté largement (en mesure de fonder un ménage producteur d'héritiers), d'origine confessionnelle, de proximité d'âge, de "beautés" concordantes (pas un nain avec une géante). (Rien à voir donc avec ce qui figure comme atouts dans nos petites annonces : j'aime le sport et la musique !). Et encore : niveau d'études...

Dans tous les cas, cependant, il y a un hiatus entre l'Amour théorique et la Sexualité concrète. Ainsi, en Civilisation, est-il acquis que l'attraction mutuelle sera durable "éternellement" ?, pourquoi y a-t-il tolérance obligée de la prostitution ?

Dans tous les cas, découvrir et confirmer l'Identité de deux partenaires ne peut consister qu'à s'"oublier" complètement pour venir habiter autant que possible le corps (humain et non pas animal ou angélique) de l'autre.

Une chose importante est certaine. Le mâle qui prend prétendument son plaisir sans se soucier de celui de la femme n'a PAS de plaisir sexuel, PAS PLUS que sa partenaire. C'est ce point qui démolit le Féminisme barbare, et dont il faut partir. (De même, la Poulinière nazie, vouée à des grossesses "socialistes" visant à purifier l'espèce, ne connaît PAS de maternité, pas plus que son étalon ne connaît de paternité).

Ce point fermement posé, expérimenter – autant que possible – l'Identité humaine dans la sexualité ne peut être, dans le meilleur des cas, qu'un JEU innocent. À ce titre, tout peut être permis ! Mais on peut tout aussi dire qu'on peut complètement s'en passer (puisque ce jeu demande de S'OUBLIER totalement de chaque côté) !

Bref, si l'on envisage une sexualité saine (non pas préhistorique, et sans se préoccuper des "impossibilités" qu'entraîne la barbarie), il est alors question d'une sexualité... qui ne mérite pas qu'on en parle !

•••

Tant qu'un homme ne s'oublie qu'à moitié, dans le genre : il faut que je la mette en confiance, que je l'aide à trouver son "point G", pour qu'elle ose être "active" au lit, et qu'elle parvienne à "jouir" comme nous autres les mecs...

Tant qu'on en reste là, soit on veut favoriser de manière "douce" l'obsession masculine, soit on en est toujours à chercher à s'expliquer soi-même pourquoi il y a tant d'incompréhension entre homme et femme dans la barbarie.

Bref, on n'a pas encore commencé à s'oublier réellement ! Le "on" est du vécu !

Freddy Malot – août 2004



# Le B-A-BA !

---

Les Idées ne sont que des idées, elles consistent en une force **SPIRITUELLE** ; tout le contraire d'une force **MATÉRIELLE**.

Mais il est une situation précise où l'esprit se transforme en matière ! Quelle est cette situation ? Marx nous la définit :

“Les idées **JUSTES** se transforment en force matérielle quand elles s'emparent de l'esprit des **MASSES**”.

Ils rêvent éveillés ceux qui disent Marx obsolète !

---

**P.S.** : Reste à bien prendre en compte la condition concrète **inverse** : de la mutation de la Matière en Esprit...

**Exemple d'actualité** : Comment et Pourquoi l'Idée inouïe du Réalisme Historique a-t-elle surgi ? De quelle Matière Vivante, originale, de la société est-elle le produit ?

Ceci bien élucidé, **la plus grave des questions** subsiste : OÙ EN EST-ON exactement de l'“envoûtement” consécutif des Masses par cette idée Juste du Comm-Anar, expression pratique du Réalisme Lucide théorique ? La réponse à ce problème réside dans la mise au point concrète, continuellement remise à jour, de la **MÉTHODE** de notre Église.

Freddy Malot – août 2004

---

## Prêtons-y attention :

Le Monde d'aujourd'hui vit les derniers moments de la Barbarie Intégrale dominante.

En ces instants décisifs le Réalisme Lucide, qui est la théorie de notre Église – pourtant flanqué en pratique par le Comm-Anar – reste pour le monde un **mystère** plus impénétrable que ceux d'Isis et Éleusis, de la Messe du pape, les coups fourrés de la C.I.A. et les sourdes menées du Grand-Orient réunis.

Et pourtant... Jamais depuis que l'homme est l'homme on ne vit Message aussi **bête comme chou** que celui du Réalisme Lucide !

Pourquoi un tel contraste ? La raison en est simple : la limpidité du Réalisme Lucide est par-trop "aveuglante".

À une telle difficulté, aucun des remèdes connus ne convient. Mais **la ressource** existe, et elle est infaillible : faire couler activement toute l'eau sous les ponts dont il est besoin.

•••

Que dit le Réalisme ? Tout bonnement ceci : une seule **Vérité absolue** n'est admissible, "il n'y a d'Immuable que le Changement" ; et s'attacher de façon conséquente à cette Vérité exclusive, c'est se trouver consacré co-auteur du Royaume de "miracle permanent".

L'homme enfin initié à la vraie Vérité se trouve tout particulièrement devant la nécessité d'enfanter une science toute nouvelle : la **Physique du Neuf**.

Alors, l'homme du Comm-Anar, armé de la Physique du Neuf, anéantit d'un coup la stupidité sans nom, et de portée cosmique, le lieu commun actuel, voulant que l'**Écologie** puisse et doive se fonder sur le principe de "la préservation des ÉQUILIBRES de la Nature" !

Où irait-on, sans Église Réaliste...

Freddy Malot – octobre 2004



# HÉGÉMONIE-REFLET

---

1- Toute la mentalité Religieuse repose sur une logique très particulière qui consiste en la **“Contradiction Hégémonique”**. Une expression flagrante de cela nous est donnée, par exemple, par la version chrétienne de la phrase célèbre suivante : “Dieu dit : faisons l’homme à notre **Image** et à notre **Ressemblance**”. (Je n’insiste pas sur le fait que cette formulation est absolument étrangère au texte mosaïste. Cf. ma restitution de l’expression Matérialiste de l’original. Genèse 1 : 26-27).

2- Il nous importe beaucoup de souligner la relation étroite qu’il y a entre l’usage fondamental de la Contradiction Hégémonique dans la mentalité religieuse, et la **“Théorie du Reflet”** des Marxistes, qui a tant fait couler d’encre (sans que rien n’en sorte).

Marx dit dans le Capital : “Le mouvement de la pensée n’est que la **Réflexion** du mouvement réel, transporté et transposé dans le cerveau de l’homme”.

Et Lénine dans l’*Empirio-criticisme* : “La matière désigne la réalité objective donnée à l’homme dans ses sensations, qui la copient, la photographient, la **Reflètent** ; et qui existent indépendamment des sensations”.

Le problème ici soulevé demande à être examiné de plus près.

•••

1- **Étudions le cas d’un Objet, et de son Image “dans” un miroir.** Rien ne se comprend de l’Image en l’absence de l’Objet : c’est l’Immanence de l’Objet dans l’Image. Mais l’Objet se comprend très bien en l’absence de l’Image : c’est la Transcendance de l’Objet. Il y a donc une relation indiscutable entre l’Objet et l’Image : l’Image n’est pas rien, mais existe bel et bien ; et c’est bien l’image de cet Objet-ci et non d’autre chose. Pourtant la relation est absolument Unilatérale : il y a Hégémonie de l’Objet sur l’Image, Dépendance à sens unique de la seconde par rapport au premier.

Deux détails peuvent être ajoutés pour compléter les données du Reflet :

- L’Image **INVERSE** la forme de l’Objet. Me regardant dans une glace, je vois ma droite être la gauche de mon image. Marx retient ce fait en parlant de “conscience inversée” du monde, “monde à l’envers”, dans la religion (*Philosophie du Droit de Hegel* – décembre 1843) ; et rapports placés “la tête en bas, comme dans une chambre noire” dans l’intellectualisme, “comme le renversement des objets sur la rétine” dans la vision (*Idéologie Allemande* – 1846).

- Il y a, comme disent les Marxistes, **“RÉTRO-ACTION”** puissante de l’Image sur l’Objet. La preuve : la disparition de tous miroirs quelconques ruinerait immédiatement la chirurgie esthétique !

**2- Passons à l'examen de l'Hégémonie dans la Religion.**

On dit : le Monde ne se comprend pas si on n'admet pas qu'il est Création, c'est-à-dire l'Image de cet Objet qu'est la substance divine, l'Esprit absolu. C'est ce qui est affirmé en référence au Psaume 19, verset 1 : "Les Ciels racontent la Gloire de Dieu ; le Firmament atteste l'œuvre de Ses mains". Quel est le Miroir en cette occasion ? C'est la conscience éclairée de l'Homme.

Pourquoi cette médiation de l'Homme ? Parce que Dieu n'a créé le Monde que pour y être adoré, et que cela n'est possible activement que par l'Humanité, la part intellectuelle du monde. En contrepartie de cela, l'Humanité est déclarée Lieutenant de Dieu au Monde, investie d'une Hégémonie déléguée sur la Nature.

La mentalité selon la Contradiction Hégémonique étant admise, le système religieux est absolument cohérent et inattaquable. Le Monde est de part en part De-Dieu : c'est l'Immanence divine ; mais en aucune façon Dieu ne "dépend" du Monde, ne fut contraint de "créer" et n'est tenu de "soutenir" sa Création en théorie : c'est sa Transcendance. Ensuite, l'Homme n'exerce sur la Nature (son corps humain y compris) qu'une Hégémonie relative, conditionnelle ; la damnation des "orgueilleux" prétendant à une Hégémonie absolue leur est annoncée, conséquence directe de la distinction du Bien et du Mal gravée dans la conscience par le Créateur. Au contraire, Dieu exerce légitimement une Hégémonie absolue ultime sur la Création, la Matière étant pour lui non pas "non-être" comme pour l'Homme, mais pur Néant. Et comme il ne saurait y avoir d'Humanité sans Nature (serait-ce la Cité céleste), ni d'Âme sans Corps (serait-ce le corps "glorieux" des Bienheureux), ce sans quoi l'Homme serait Dieu, finalement, du point de vue de la Transcendance stricte, un Saint aussi bien qu'une motte de terre sont de la même manière de simples "créatures", des riens comparativement à l'Être Suprême.

**3- Voyons, enfin, ce qu'il en est de la Théorie du Reflét des marxistes.**

On nous dit : "le monde Extérieur est une réalité Objective, existant en dehors de la Pensée. La Conscience est le produit supérieur de la matière au moyen du cerveau de l'homme. Les Lois qui régissent le monde – Nature et Humanité – sont le REFLET adéquat et conscient de ce monde, formulées par la Science. Les idées jouent néanmoins un rôle puissant par leur action en retour". Et aussi : "la Matière comme telle – qui n'est ni marbre, bois, chair, eau, etc. – ne peut être sentie mais seulement conçue ; c'est une abstraction, un être de raison".

Qui ne voit que dans cet exposé, celui du "Matérialisme Dialectique", on a tous les éléments fondamentaux de la mentalité religieuse ? On a d'abord l'Hégémonie absolue de la Matière sur le Monde. On exalte dans la Matière la "chose en soi", le Noumène, qu'on se propose d'éliminer dans le Monde et les êtres du Monde. On a ensuite l'Hégémonie relative, au sein du Monde, de la Nature sur l'Humanité. On trouve l'essentiel de cela aussi bien chez l'Empiriste Locke que chez les Panthéistes Sensualistes Fourier et Owen. Tous disent : l'Homme est le produit des circonstances, de son "milieu" ; rien ne se trouve dans la conscience qui ne vienne des Sensations, l'âme étant une "table rase" au départ ; et le

## *Hégémonie-Reflét – Genèse 1 : 26-27*

côté “rétro-actif” de la pensée n’est pas oublié : l’Éducation peut tout, la Loi peut tout, le Socialisme peut tout. Que trouve le Marxisme à reprocher à cette équipe ? Seulement ceci : c’est du Philanthropisme et une ignorance de la nécessité de la Révolution. Le grief peut se comprendre, étant donné que les penseurs incriminés datent d’avant 1845, d’avant la mutation de l’ordre Civilisé en ordre Barbare ; mais cet aspect ne change rien au fond du problème<sup>1</sup>. On parle toujours en terme de Sujet et d’Objet, d’Hégémonie de l’un sur l’autre, tempérée ici-bas par une rétro-action efficace. C’est toujours de l’Homme en général qu’on parle, avec son Cerveau Supérieur ; de Science humaine avec ses Lois, n’empêchant pas que “tout soit possible” pour parvenir à un monde “vraiment” civilisé, que certains nomment Communiste, équivalent sur terre à ce qu’on appelait la Jérusalem Céleste. Qu’est-ce que l’adjonction de la Violence révolutionnaire modifie dans les données de base ?

Dans la version dite “matérialiste” du marxisme, la Contradiction Hégémonique qui gouverne la mentalité religieuse subsiste toute entière, et très clairement dans la Théorie du Reflet. On reprochait à la version classique de la Contradiction Hégémonique le “fétichisme”, l’“aliénation” mentale qu’elle entraînait : l’Homme “réalisait” ses propres “idées”, purs produits de sa pensée acquérant une réalité autonome dominant leurs auteurs. Mais est-ce que cette Inversion de l’Image est le véritable enjeu ? Non ! c’est l’Image elle-même, c’est-à-dire l’aveu qu’on est dupe des vieux objets et vieux sujets. C’est pour cela que ce qu’on propose pour abolir l’inversion de l’image ne peut jamais y parvenir !

Marx dit que le mal de l’Aliénation tient à la Division du Travail entre Intellectuels et Manuels, ce qui se traduit par l’absence de Plan dans l’économie et par suite l’impossibilité de rapports sociaux “transparents”. Mais qu’apporterait le Plan à lui tout seul ? Que “tous” seraient des Intellectuels du vieux monde, ce qui ferait qu’on serait “tous” conscients de l’inversion mentale, tout en consolidant comme jamais ce qui la fait naître au lieu de l’abolir ! En en restant donc au marxisme, toute occasion “révolutionnaire” de le mettre en œuvre serait rapidement suivie de gros problèmes qu’on serait incapable d’analyser correctement, et par suite de résoudre, sauf à s’embarquer dans une “révolution permanente” dépourvue de tout programme, et donc conduite à l’échec.

Freddy Malot – octobre 2004

---

<sup>1</sup> L’appel à la Violence Révolutionnaire (en clair : guerre civile) n’est d’ailleurs pas une caractéristique propre du Marxisme. Même sous l’Utopisme encore dans l’ambiance civilisée, l’école “politique” s’en prévalait. Depuis 1789, on eut ainsi : Babeuf, la Charbonnerie, les Blanquistes, le courant “Démocrate” des Chartistes partisans de la “force physique” contre la “force morale”.

## Genèse – I, 26-27

**26-** La puissance Duelle – Élohims – dit :

“Nous allons produire le Peau-Rouge – l’Adam – le fils-de-la-terre qui sera comme une **IMAGE** de Moi dans l’eau, qui sera le seul vivant à ma **SEMBLANCE**.

L’Adam disposeront des autres vivants : du poisson des eaux, de l’oiseau des ciels, de la bête qui coure, et de la plante du sol, et du serpent souterrain qui vient ramper”.

**27-** Élohims se mirent donc à susciter l’Adam-leur-pareil. Ils le font venir mâle-femelle. Ça y est : ils les ont fait !

•••

Quel infect jargon ? Il est vrai. Nous avons la Torah sur les bras – et dans nos inénarrables “Trois Religions Monothéistes”. Il faut donc bien s’efforcer de la lire ! Or, si ce texte Matérialiste, de la société parentale (précivilisée), nous est présenté comme “lisible” dans une langue rationnelle commune, on doit être assuré qu’une telle traduction est bonne à mettre à la poubelle ! Comment traduire au mieux ? Ce ne peut être que dans ... un infect jargon ! (Pour un bon bout de temps.)

Freddy Malot – octobre 2004



# THÉOLOGIE teutonique

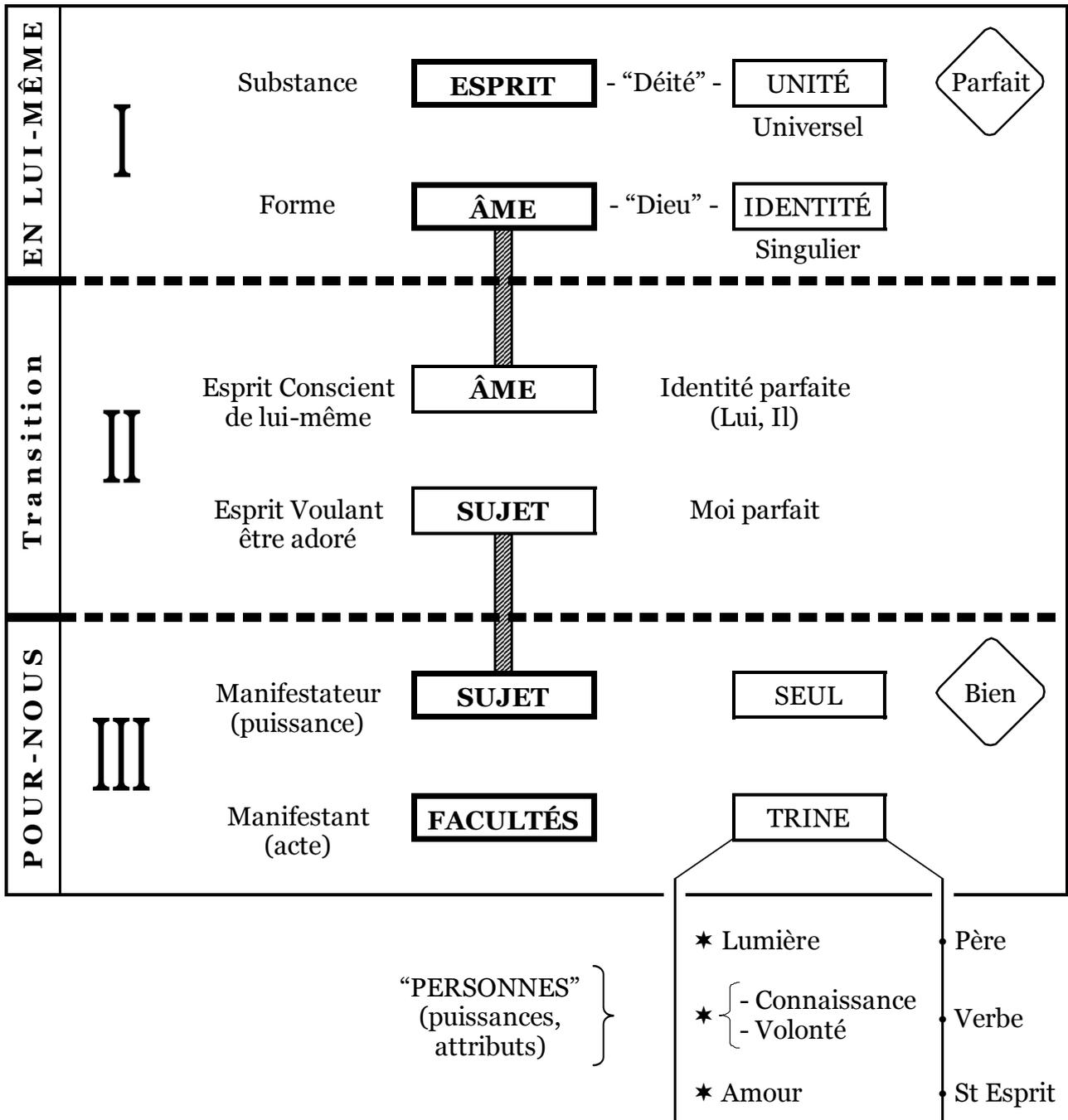
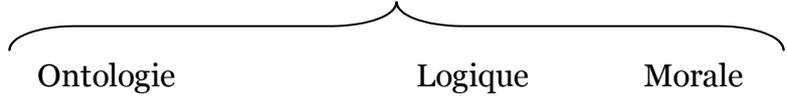


---

Freddy Malot – novembre 2004

# DIEU

En termes de :



## A- En Lui-même

**Je décompose Dieu.** Non pas parce que lui-même se transforme ou bien est plusieurs choses. C'est que le Croyant doit rendre compte de sa foi devant le tribunal de sa raison. Il doit donc s'expliquer jusqu'à quel point il lui est possible précisément de creuser la richesse de Dieu ; ou jusqu'à quel point Dieu se propose de lui déployer cette richesse. Ainsi tout le tableau n'est que Dieu, dont l'existence peut être affirmée à partir de deux bornes opposées : induite à partir de la Création ; ou bien déduite à partir de sa Substance mystérieuse. Bref, Dieu En Lui-même et Dieu Pour-Nous ne font qu'un. J'insère un couple de **Transition** pour insister sur la rigueur du dévoilement de Dieu qui nous est possible.

### 1- Esprit substantiel

- **C'est la Déduction** qui est la démarche du Teutonique. Mais l'occasion nous est donnée de souligner que Déduction et Induction sont deux contraires identiques, ce qui échappe à la tradition classique. Ainsi, la Déduction des Idéalistes présuppose une Induction, laquelle, bien qu'étant très différente de celle des Empiristes, n'en est pas moins une authentique Induction. En effet, la Déduction n'est possible et permise qu'à un Élu, qu'à un croyant qui a connu une "expérience" mystique. Quelle est celle du Teutonique ? Son âme s'est trouvée dans l'état de "goûter", "savourer", **l'Esprit substantiel** de Dieu dont elle est l'Image.

- **Pour un Croyant**, savourer la Substance divine en une expérience ultrasensible et éphémère, où l'âme et l'Esprit absolu ont eu un point de tangence, est quelque chose de troublant à l'extrême : né du principe pensant seul, mais ne répondant à aucune idée. On dit qu'il s'agit d'une expérience ineffable DE l'Esprit parce qu'on ne conçoit pas que, si substance il y a, ce puisse être autre chose que DE l'Esprit, mais cette dénomination positive n'est encore que l'objet du Mystère affirmé ! Il en va de même quand on qualifie de "Parfait" cet Esprit en terme de Morale ; le Parfait est le Bien absolument fermé sur lui-même, que nous sommes contraints de poser, en même temps qu'il nous est absolument étranger.

- **C'est en termes de Logique** que le Teutonique préfère exprimer la haute Métaphysique. Cela se comprend, parce qu'en parlant de l'UN plutôt que de l'Esprit, on préserve au maximum le côté abstrait de Dieu En Lui-même. Nous pouvons remarquer qu'en faisant appel au Principe de Raison pour parler de Dieu En Lui-même, c'est le volet Logique de ce principe qui l'intéresse, et non pas le volet Mathématique. Le mot UN peut faire illusion à cet égard, mais cela vient principalement du fait que toute la tradition classique ignorait la dualité du Principe de Raison, ne faisant pas de différence entre ses

deux faces. Dans le tableau, celles-ci sont distinguées, parce qu'il faut bien comprendre les croyants mieux qu'ils ne se connaissaient eux-mêmes !

Ce n'est qu'au sommet des Temps Modernes qu'on s'avisa de différencier l'UN en Unité et Identité. De même, auparavant, on parlait à la légère de notre vie "éternelle", ne réservant pas l'Éternité à Dieu en nous contentant de la Perpétuité (ou Immortalité). De même, on confondait constamment Infini et Indéfini, Fini et Défini. De même encore, on parlait de la mort **DU** corps ici-bas, sans préciser qu'il ne s'agissait que de **CE** corps corruptible. Et encore : confusion entre le Temps total de la Création et celui limité à l'ici-bas, sous le nom de "Siècle". Il y en a même qui croyaient que Dieu était au Ciel !

- **Dieu En-Lui-même.** C'est l'idée la plus pure que nous puissions nous faire de Dieu, abstraction faite du Monde, et donc de nous-mêmes. Mais là est le paradoxe : c'est quand même une "idée" que **NOUS** nous faisons de lui. Alors ? Elle présuppose absolument une anormale Sensation de l'âme, dont nous nous faisons après-coup une Idée, dont nous devons évidemment avouer l'inconvenance fondamentale : puisque cette idée complètement à part de toutes les autres ne peut qu'évoquer une Expérience qu'il faut avoir éprouvée soi-même pour la comprendre. L'idée signale un Fait indéfinissable, et donc Ineffable en dernière analyse.

- Cela arrive à certains, **sans qu'ils le décident** : "Le Parfait vient" (Ch. 1).
- "Le Parfait est incompréhensible et inexprimable. On ne le nomme pas" (Ch. 1).
- "Le Parfait est senti, goûté dans l'âme" (Ch. 1). Comme effleuré, en un éclair, par un saut, un Élan, l'Élu se trouvant élevé au-dessus de lui-même (Ch. 8 – Ch. 54).
- Certains disent éprouver cet état contemplatif très souvent, et même "à volonté", par une grâce spéciale (Ch. 8).
- Le Parfait est ainsi éprouvé "**autant que cela est possible** en ce monde" (Ch. 54 – Ch. 1).

L'expérience mystique (authentique, car il y en a de fausses) étant admise, on déclare que cet inconnaissable éprouvé dans l'expérience ultrasensible ne peut être que la Substance du réel, DE l'Esprit par analogie avec notre substance pensante. Mais ce qui nous est propre sur le mode Relatif se trouve frôlé à l'état Absolu par les Élus. L'Esprit en question est donc "Tout **et AU-DESSUS** de Tout" (Ch. 44 – Ch. 53). C'est le **Mystère** avoué par la Raison conséquente.

## **2- Une Âme**

"Dieu **DOIT** se révéler à soi-même, se manifester à soi-même" (Ch. 29). Qu'est-ce que cela veut dire ? Sur la base de l'Expérience mystique, notre Déduction peut commencer. Quel est son premier pas nécessaire ? Dieu étant **DE** l'Esprit comme substance, sa forme adéquate ne peut être que celle d'**UNE** Âme. Dieu s'impose donc comme **l'Âme** Absolue. Cette fois, Dieu nous est donné dans sa **Transcendance**. Nous pouvons alors déclarer : Dieu En Lui-même est l'unité indissociable de l'Esprit mystérieux et de l'Âme intelligible.

**THÉOLOGIE teutonique**

Cette confusion en Dieu Esprit – Âme peut à présent faire l’objet d’un Dogme, et donner lieu à un Culte.

Faisons une analogie avec ce qui se passe au Monde. On peut aborder le Monde de deux manières. D’abord, sous l’angle de la Nature et des Corps, le monde se donne comme Système GÉNÉRAL des Choses. Ensuite, sous l’angle de l’Humanité et des Âmes, il se donne comme Société des Personnes PARTICULIÈRES. Revenons à Dieu En Lui-même. Comme Esprit, il est Substance UNIVERSELLE ; comme Âme, il est Forme SINGULIÈRE (les deux aspects ne faisant qu’un). La forme Singulière de Dieu confirme bien que la Nature est faite “pour” l’Humanité, et l’Âme humaine relative faite pour témoigner au monde de l’Âme absolue qu’est Dieu dans la Création.



## B- Pour-Nous

Ici, faire attention : nous en sommes toujours à la pure Déduction. C'est en Dieu que nous sommes amenés à découvrir qu'il est Pour-Nous. En ne nous appuyant que sur l'Expérience mystique des Élus, et nullement sur quoi que ce soit relevant du Monde hors cela, la déduction stricte permet de dire : Dieu En Lui-même ne peut être que Pour-Nous, les deux choses n'en faisant qu'une. Bref, Dieu **DOIT** vouloir le Monde de toute Éternité ; c'est à ce Vouloir nécessaire qu'on doit se tenir, sans rien dire encore de la Création faite.

Noter que Dieu Pour-Nous est la première idée de Dieu que se feront **les Empiristes**, ceux qui Induiront Dieu en partant d'une expérience conséquente du Monde, et tout particulièrement de la Nature et des données physiques des Sens. Cependant, les Empiristes avouent que toute leur Induction repose sur un présupposé de caractère Déductif : le "monde extérieur" dont il faut partir ne peut être que celui de la religion, la Nature placée sous le sceau de l'esprit passif ; il faut partir des Choses "extérieures" qui agissent sur les sens de ces autres choses que sont nos Corps. Ensuite, les Choses concrètes peuvent être réduites en Objets abstraits par la Physique. Au total, à partir de la Matière posée comme non-être, l'humanité peut se rendre maîtresse de la Nature en partant de ses "qualités premières" : des Objets dans l'Espace gouvernés par le mouvement Mécanique, ceci donnant un Système Géométrique général du monde matériel. De cette Nature Géométrico-Physique, on enchaîne sur une Humanité disposée d'abord à un statut juridique. Il faudra bien en arriver à rendre compte de la formation des Concepts (idées générales) à partir de la perception des sens, au moyen de l'alambic cérébral, à traiter des Sentiments éprouvés par les Personnes (avec l'Invention, l'Anticipation, etc.), puis de la Morale au sens strict et enfin de la Foi. Ceci est une longue marche pour l'Empiriste, en faisant intervenir l'"expérience interne" et les "qualités secondes" : tact, odeur, son, couleur ; plus l'"intérêt" social de chacun bien entendu. Chez les derniers Modernes, on a la démarche empiriste de : Locke (1690 : L'Entendement Humain), Helvétius (1769 : De l'Homme) et Laplace (1796 : Système du Monde). Notons un fait surprenant : il n'y a pas d'article au nom de Laplace dans le Dictionnaire Philosophique soviétique de 1939... Autre chose : le grand spécialiste du "matérialisme" à travers les âges, Frédéric Lange (1866), expédie Helvétius en deux mots : "vaniteux et superficiel"...

### 1- Le Sujet

Le "saut" entre Dieu En Lui-même et Dieu Pour-Nous s'opère sans grande difficulté. Si la Forme divine est celle d'une Âme, celle-ci **DOIT** évidemment être un "Moi". C'est toute la question de Dieu "personnel" mise en relief. Oui, cette fois, Dieu ne se présente pas seulement comme Pour-Nous au sens général (pour qu'un Monde advienne), mais très précisément pour nous les Hommes.

À présent donc, Dieu, qui n'était saisi au départ que comme l'Un-Esprit, se dévoile à notre intelligence comme le Seul-Sujet en toute rigueur. En termes moraux, même éclaircissement : le Parfait initial, marqué de centripétence, se montre maintenant comme le BIEN parfait, potentiellement centrifugateur (quoique seulement "le comble de Bien" en Dieu, avant qu'on examine l'Acte et l'Effet de la Création).

En attendant, nous pouvons comprendre la phrase déroutante de l'auteur : "l'Un est DEVENU le Bien" (Ch. 9). Il ne s'agit en aucune façon d'une transformation de Dieu, mais d'une précision de notre part dans la connaissance que nous pouvons avoir de Lui.

Une autre énigme disparaît aussi. L'auteur dit : "Le Parfait ne peut aimer que le Bien. Dieu ne s'aime pas comme soi-même" (Ch. 41). De même : "Dieu ne s'aime pas parce qu'il est Dieu, mais parce qu'il est le Bien" (Ch. 30). Autant dire : Dieu En Lui-même aime Dieu Pour-Nous (les deux ne faisant qu'un néanmoins).

## **2- La Trinité**

C'est le dernier point important à bien saisir, concernant le Dieu du Teutonique. Il dit : "C'est dans sa manifestation à soi-même, dans son autorévélation, que **repose** la distinction en Personnes" (Ch. 29). Et encore : "En s'aimant comme Bien, et non pas étroitement lui-même, Dieu se montre étranger à tout Égoïsme ; en effet aucune différence ne lui est exclusive, sauf ce qui se rapporte à la distinction de Personne" (Ch. 30). Et encore : "Aucun Moi qui se croit indépendant et qui par suite se croit propriétaire de quoi que ce soit, ne peut exister sans n'être que d'un pauvre prétentieux qui s'abuse lui-même ; excepté le Moi Divin relativement aux Personnes divines" (Ch. 40). Et encore : "Dieu n'est propriétaire de rien, sauf de ce qu'exige la distinction de la Personne en lui" (Ch. 41).

Ceci signifie que le sujet absolu, porté invinciblement à Créer, a le moyen pour ce faire : ce sont ses Facultés prêtes à se déployer. Pour s'en tenir au langage traditionnel qualifiant la Trinité, on peut dire : le caractère Personnel de Dieu suppose qu'il est prêt à se différencier en Personnes proprement dites, déterminées.

Ceci établi, notre auteur peut citer l'**Évangile**, qui ne contient la théorie Trinitaire qu'en germe, et qui parle du "Père" comme d'un synonyme de Dieu tout entier. Ceci peut être autorisé dans la mesure où le Père restera le "chef" de la Trinité en tout état de cause, après que seront surmontées les querelles sur les "deux natures" de Christ, puis celles concernant la "procession" du Saint-Esprit. Le Teutonique cite donc l'Évangile : "Christ disait : mon Père, pardonnez-leur..." (Ch. 31) ; "Christ dit : personne ne vient au Père que par moi" (Ch. 52) ; "Christ dit : personne ne peut venir à moi si le Père ne l'attire" (Ch. 53). Et il ajoute : Quand le Parfait (l'Un) passe dans un homme (Jésus) dans lequel il fait naître son Fils unique (le Verbe), et que dans le Christ ainsi paru il se trouve donc présent lui-même, alors on appelle cet Un, la substance-Esprit, "Père" (Ch. 53). Ce passage affirme vigoureusement l'identité de bout en bout de Dieu En Lui-même et de Dieu Pour-Nous.

**Notons pour finir :**

Jamais le Teutonique ne nomme “Jésus” ! Au Ch. 24, il dit seulement : “le Christ né de Marie”. C’est que les détails de l’humanité du Christ et de la filiation étroite de Jésus, qui font le régal de la bondieuserie, ne l’intéressent pas. Comme homme, le Christ est pour lui essentiellement le “nouvel Adam”, l’humanité tout entière régénérée et, réciproquement, le défi, la provocation au combat, que représente l’Incarnation pour tout le genre humain.

Ce n’est que comme dernière déduction concernant Dieu, en arrivant sur le seuil de la Création, que la Trinité est évoquée, alors que la tradition en faisait l’élément même de Dieu En Lui-même. D’ailleurs le Teutonique parle plutôt de la Personnalisation au singulier que des Personnes au pluriel (la traduction française est très flottante à ce sujet). En tout cas, s’agissant de préciser ces Personnes, l’auteur ne développe cet aspect qu’en exposant la triade “Lumière – Connaissance/Volonté – Amour”. Qu’est-ce que cela veut dire ? L’ancienne Sainte Famille se présente ici comme trois ATTRIBUTS du Sujet Suprême. On est déjà sur le terrain de l’Unitarisme qui pénétrera toute la religion Moderne, sous couvert de l’Incarnation unique en Christ, datée et localisée. Cette inconséquence de forme étant mise à part, la démarche du Teutonique – au 14<sup>ème</sup>/15<sup>ème</sup> siècle ! – est extraordinairement révolutionnaire. La Réforme est en marche...

•••

**Entendons-nous bien :**

• Quand on “développe” Dieu, qu’on “creuse” sa richesse, cela donne : Esprit – Âme/Sujet – Facultés.

MAIS :

**D’une part**, quand on passe de l’Esprit à l’Âme/Sujet, puis aux Facultés, on “n’ajoute” rien à l’Esprit, à la Substance, à l’Un, au Parfait. C’est toujours de l’Esprit qu’on parle, pleinement “entraîné” dans ces “précisions”.

**D’autre part**, si ce développement NOUS dévoile mieux la richesse de Dieu, il appauvrit dans une mesure plus grande SA richesse.

• Nous avons le droit de passer DIRECTEMENT de l’Esprit aux Facultés, puisqu’il s’agit de la même chose exprimée autrement. Alors, avec toute la prudence et la réserve que cela exige, on peut utiliser l’analogie – classique dans la religion – de Dieu et du **Soleil** avec, en regard, le Monde et le **Visible**. C’est ce que ne manque pas de faire le Teutonique (Ch. 1, 38, 39, etc.). Cela donne (le feu matériel donne une image du feu spirituel) :

Esprit

SOLEIL

(Feu substantiel)

Lumière \* Connaissance = Volonté \* Amour

A

Père

B<sup>(1)</sup>

Verbe

C<sup>(2)</sup>

St Esprit

---

(1) La lumière Éclaire.

(2) La lumière Chauffe...

## LE MONDE

## A- LE SIÈCLE

<p style="text-align: center;"><b>I</b></p> <p style="text-align: center;">3761 A.C.</p>	<b>A D A M</b>	<p style="text-align: center;"><b>CRÉATION</b> <span style="float: right;">• Début du Temps •</span></p> <p>1 { * 1<sup>ère</sup> Révélation : <b>Nature-Humanité.</b> * Paradis terrestre ; 6<sup>ème</sup> jour = Adam.</p> <p>2 { * Adam sous le Serpent. * Les Noachides annoncent le Messie. } Adam grandit.</p>
<p style="text-align: center;"><b>II</b></p> <p style="text-align: center;">28-30 P.C.</p>	<b>T r a n s i t i o n</b>	<p style="text-align: center;"><b>INCARNATION</b></p> <p>1 { * 2<sup>ème</sup> Révélation : <b>Humanité-Nature.</b> * Satan subjugué ; Adam rénové.</p> <p>2 { * Synagogue chrétienne. * Prophètes chrétiens. } Église Souffrante.</p>
<p style="text-align: center;"><b>III</b></p> <p style="text-align: center;">"1400" P.C.</p>	<b>C H R I S T</b>	<p style="text-align: center;"><b>VRAIE ÉGLISE</b> <span style="float: right;">• Milieu du Temps •</span></p> <p>1 { * 6<sup>ème</sup> temps chrétien : <b>le Teutonique.</b> * Saint Paul (36-67) supplante Jacques.</p> <p>2 { * Illuminés. * Catéchumènes. } Église Triomphante</p>

## B- LE ROYAUME

**RECRÉATION**

## • Fin du Temps •

- 1- Ascension des Élus complétée.
- 2- Refonte de la Création.

## A- Ici-Bas

### - L'Immanence :

Voici enfin le Monde. Dieu, comble de Bien, “déborde” de son Bien. Gardons-nous de comprendre cela de manière rationnelle ordinaire ; en Métaphysique, l'ordinaire devient vulgaire. Ainsi, il n'y a pas parité entre la Transcendance de Dieu et son Immanence. La Transcendance de Dieu est adossée à son Mystère et ne peut en être dissociée ; l'Immanence de Dieu au Monde est tout à fait subordonnée à sa Transcendance, il y a **Hégémonie** de la Transcendance sur l'Immanence. Pour situer Dieu par rapport au Monde, je propose de reprendre la double relation que les Anciens utilisaient concernant les Alpes : Trans-alpin et Cis-alpin (au-delà et en deçà). La Transcendance fait Dieu Transmondain, et l'Immanence le fait **Cismondain**.

### - Pourquoi le Monde ?

Le Teutonique poursuit dans la Déduction (toujours !).

- D'abord, le Mystère divin doit rester sauf. Un chrétien Illuminé n'est jamais effleuré par l'indiscrétion qui consiste à vouloir que “Dieu lui dévoile Ses Secrets” ; il ne lui demande pas “pourquoi il fait ceci ou cela, comme ceci et comme cela” (Ch. 48).

- Ensuite. Dieu peut et veut créer ; il s'y employa donc ! Quoi d'étonnant à cela ? “À quoi servirait Dieu, sinon ? Pouvait-il rester oisif, inutile ? Ni Dieu ni les hommes ne peuvent permettre d'être qui ne serve à rien !” (Ch. 29). Bref, Dieu Peut et Veut créer ; il faut donc que cela “passe à l'Acte et produise son Effet : c'est la Création ! La Création DOIT être” (Ch. 49).

- Enfin. “Dieu étant Lumière et Science, DOIT luire et se faire connaître ; et donc créer” (Ch. 30). “Si la raison et la volonté ne se trouvaient pas dans certaines créatures, les Hommes tout spécialement, pour sûr Dieu resterait inconnu, non aimé, non estimé, non honoré ; on aurait alors une création qui ne vaudrait rien, et qui serait inutile à Dieu” (Ch. 50).

### Remarques :

Les deux derniers arguments peuvent convenir à de simples Fidèles, aux simples, partant du fait que le Monde existe et par suite spontanément favorables à l'Immanence divine, comme il se doit en Civilisation.

En parlant de “créature”, le Teutonique – comme toute la tradition – ne précise pas toujours s'il a en vue la Création générale ou “ce qu'elle contient” : les créatures particulières ; ni, parmi ces dernières, s'il s'agit des choses ou des créatures spirituelles ; et encore parmi ces dernières, s'il est question des anges ou des hommes. Les Modernes mettront l'accent sur le problème de la Création Générale ; auparavant c'était sur les créatures particulières, ce qui relève plus de la Science – et particulièrement de la Morale – que de la Métaphysique. Le Teutonique néglige presque complètement les Anges (bons ou

mauvais), et pas seulement parce qu'ils n'ont pas de "mérite" d'honorer ou de diffamer Dieu, ce qui était bien établi de longue date : c'est qu'il est tourné vers la religion parfaite Moderne.

### **- Qu'est le Monde ?**

"Le Monde paraît, de même que du Soleil et par suite de sa Lumière, 'sort' le Jour, le Visible et le Vu tout à la fois" (Ch. 1). C'est-à-dire : de l'Esprit, et donc du Père, 'sort' la Création. Par suite : "Hors du Parfait et sans lui, il n'y a rien, pas de vraie réalité" (Ch. 1).

Le Monde est donc Dieu, ou du moins une partie de lui ? En aucune façon : "la Création est un pur Accident par rapport à Dieu, un Événement fortuit et un Fait accessoire de lui" (Ch. 1). Bref, alors que Dieu est Absolu, le Parfait, le Monde est pur Relatif, l'Imparfait.

Alors le Monde n'est, au sens d'Être, Rien du tout ? En aucune façon : "si Dieu n'est aucun des êtres, ni ceci ni cela, il est TOUT (et même Au-dessus de Tout)" – (Ch. 30). Bref, Dieu Est, tandis que le Monde participe seulement de l'être, ce qui lui permet d'Exister ; c'est une lueur, un reflet de la Lumière divine.

Ainsi, la Création **n'EST** ni l'Être, ni Néant ; elle **A** l'être, autrement dit, elle Existe. Cette Existence n'est pas rien ! On l'appelle non-être pour souligner son caractère Relatif, Dépendant par rapport à Dieu ; mais ceci dit, il y a l'autre face de l'Existence : s'il n'est pas Dieu, en son essence, à sa racine, le Monde est DIVIN.

"Il est par définition contradictoire de dire que la Création et les créatures puissent être contre Dieu, puisque tout cela est de-Dieu et à-Dieu ! Il est très bon au contraire que la matière, les choses, Adam, Judas et le Diable même existent. Rien au Monde n'est mauvais ou méchant en soi ; c'est l'inverse qui est vrai : tout ce qui existe est bon !" (Ch. 34, 45). "Oui, tout ce qui existe vraiment est bon et avantageux, et plait à Dieu. C'est pourquoi, vu sous son vrai jour, le Monde n'est autre chose que le Paradis Terrestre !" (Ch. 47).

## **1- Création**

Il nous faut parler de la Création, mais en retenant que le thème de la Genèse n'intéresse le Teutonique qu'à cause d'ADAM. Toute la Bible juive, d'une manière générale, est laissée de côté par notre auteur, à part précisément Adam, et une référence spéciale à Isaïe (Ch. 4) qui affirme violemment l'omnipotence de Dieu. C'est la substance judaïque, sa profession de foi : "Écoute, Israël, YHWH est Un !" (SCHEMÂ' ISRAËL, YHWH ÈHAD) (cf. document "Isaïe").

Une fois de plus, à ce propos, il faut rappeler qu'un spiritualiste (chrétien ou musulman) "lit" la Bible juive tout autrement que les juifs eux-mêmes, et très précisément À L'ENVERS, étant donné que le judaïsme est Matérialiste (au passage : le Coran "lit" la Bible, mais pas les musulmans). Ainsi, Dieu, la Création, et tout ce que cela entraîne n'a pas de sens pour un juif. Passons.

## **THÉOLOGIE teutonique**

La Création est évidemment le début du Temps pour le Teutonique. À ce sujet, notre tableau rappelle la “date” juive 3761 A.C. comme support symbolique, car pour le Teutonique, l’Éternel laisse tomber le Temps “à côté” de lui depuis “toujours” implicitement, ce qui est la position Moderne.

En quoi consiste la Création ? C’est en quelque sorte la 1<sup>ère</sup> Révélation, qui produit le couple **Nature-Humanité**. En d’autres termes, si la Genèse mentionne la création d’Adam au “6<sup>ème</sup> jour”, c’est une manière allégorique d’établir que la 1<sup>ère</sup> Révélation place l’Humanité dans une situation de subordination par rapport à la Nature. Cela ne veut pas du tout dire qu’Adam est Matérialiste ! Tout au contraire : IAVEH est bien Dieu, la Nature celle de la Religion et l’Humanité celle des bourgeois civilisés ; seulement la Nature est le Paradis, notre Terre même avant le péché, et Adam un bébé croyant. Si Adam faute, c’est compréhensible puisque la Nature le domine, et qu’il est vulnérable quant à la tentation EXTÉRIEURE de la part de Satan. Pour cela, Dieu ne réclame à Adam que de combattre les CONSÉQUENCES de son penchant au Mal, par les cérémonies et sacrifices comme le faisaient les bons juifs. Bref, il faut qu’Adam grandisse et s’éduque ; tel était le Plan de Dieu (l’“économie divine”). Adam banni du Paradis, c’est la Terre que Dieu laisse encore “livrée” à Satan, l’homme pouvant lui Résister mais non encore l’Attaquer, et cette résistance préparant par étapes l’Incarnation, annoncée par les Patriarches et les Prophètes, spécialement Noé et puis Moïse, et enfin Isaïe, Malachie et Jean-Baptiste. Telle est l’ère Adamique, le règne de la Torah.

Rien de tout cela ne nous est développé par le Teutonique, tout se résume sous le nom d’Adam. Cette vieille histoire n’a pas à être détaillée, il faut aller à l’essentiel : l’opposition du vieil Adam et du nouvel Adam depuis le Christ, et ce que veut dire être chrétien à son époque, plus de 1300 ans après Christ.

Noter l’étonnante audace du Teutonique : “On dit qu’Adam est tombé parce qu’il a mangé la pomme ! Moi je dis : c’est par son Égoïsme. Sans cet orgueil, aurait-il mangé sept pommes, il ne serait pas tombé ; et avec cet orgueil, il serait tombé même sans manger aucune pomme” (Ch. 3).

## **2- Incarnation**

C’est la grosse affaire du Teutonique, là où il se montre révolutionnaire. Qu’est-ce que la venue du Messie, de Christ, cela même qu’attendait le judaïsme, et que la Synagogue ne tarda pas à traiter comme son ennemi personnel ? Qu’en firent les chrétiens ?

Il y a des degrés dans la façon d’être révolutionnaire :

- **L’avènement du Christianisme Latin**, du “césaro-papisme”, en 750, est bien une révolution, puisque la rupture avec Constantinople sera irréversible. Néanmoins, on n’a jamais cessé de parler de Schisme, et non point d’Hérésie. Pourquoi ? L’opération du 1<sup>er</sup>

Pape Zacharie, et du 1<sup>er</sup> roi Carolingien, Pépin le Bref, est la suivante : on dit qu'à l'évêque de Rome est due la "Donation de Constantin", la souveraineté sur le territoire des Lombards agonisants, et ceci avec le titre de "successeur de Pierre". Réciproquement, le roi des Francs est l'objet du Sacre, qui en fait un David chrétien, ce qui abolit le reliquat "païen" de l'empereur d'Orient. Avec cela, s'introduit le dogme selon lequel le Saint Esprit procède "du Père ET DU Fils". Cette révolution bouleverse la **Tradition** chrétienne, la conception de l'Église, c'est-à-dire du "**Corps** du Christ" (et donc de sa relation avec le "bras séculier", l'État). Mais officiellement, on ne semble pas toucher à l'**Écriture**, ni à la conception du **Christ** lui-même.

- C'est toute la différence avec **la révolution Protestante**, dont le Teutonique est le précurseur. Ici, il y a une révision du christianisme à sa source même : ce que dit l'Écriture et ce qu'est le Christ. À ce propos, il est significatif que quand on parle de "Corps du Christ", ce n'est plus l'Église dans son **Institution** qui est visée, mais en tant que chrétienté générale dont, précisément, le Christ est donné comme le vrai Chef, présent quoique invisible. Et, concernant l'existence terrestre du Christ, ce n'est plus sur la naissance et la mort de celui-ci en tant qu'homme que l'on met l'accent (né de la Vierge Marie, apparaissant à Marie-Madeleine au tombeau), mais de sa VIE qui le montre indissolublement Dieu Humanisé et Homme Divinisé (ses miracles particuliers devenant accessoires). La Réforme, elle, fut dénoncée comme Hérétique par le Pape !

Quand on parle de révolutions – plus ou moins fondamentales – au sein de la religion, le croyant peut se trouver ébranlé. La religion n'est-elle pas le fait d'une révélation intemporelle ? Est-elle une production humaine ? Les hommes "inspirés" trichent-ils avec l'histoire, même en toute sincérité ? Ce n'est pas ainsi qu'il faut prendre les choses. D'abord, l'Esprit est bien substantiellement constitutif de la Réalité. Ensuite, qui peut nier que le combat des croyants – corps et âme – fut décisif pour l'adoption de la révélation ? Ceci dit, que des révolutions religieuses eurent lieu est un fait dont il vaut mieux s'accommoder. Ensuite, on ne peut révolutionnariser qu'un état, une situation, antérieur préexistant. Comment s'y prend-on ? Quand on interprète Isaïe pour justifier le Christ, on "**allégorise**" (Isaïe étant Matérialiste). C'est différent quand on proclame que Saint Pierre fut le 1<sup>er</sup> Pape, ou que le Christ invisible est le Chef direct de la chrétienté (et non pas Pierre et ses successeurs). Cette fois, c'est une **Affinité** intime, plus ou moins "originelle", qui est alléguée : un ordre du Christ, ou bien sa vie en elle-même. S'appuyer sur de l'Ancien (qui n'est pas n'importe lequel, mais dans lequel on se "reconnait" très précisément et concrètement dans chaque cas) pour produire du Neuf, n'est pas illégitime en soi. Tout le monde fait pareil ! Les Païens barbares en font autant : ils se trouvent des maîtres "depuis toujours", par exemple Marc-Aurèle ou Julien l'Apostat. Nous-mêmes, Réalistes, disons que nous sommes tout à la fois Matérialistes "comme" Vercingétorix, et Spiritualistes "comme" Clovis. Finalement, c'est seulement une nuance (!) qui nous sépare de tout le monde : nous sommes conscients que le Neuf qui résulte de la FUSION de Vercingétorix et Clovis est essentiel au Réalisme, et que la référence au passé n'est qu'une béquille pour mieux comprendre. C'est l'inverse dans le cas de Zacharie et de Luther : ils sont convaincus que le christianisme Latin ou le Protestantisme qu'ils établissent n'est qu'apparemment

## *THÉOLOGIE teutonique*

nouveau, et véritablement le christianisme primitif tel que le voulait le Christ, tel qu'il "aurait dû" être constamment jusqu'à leur époque.

---

L'Incarnation, pour le Teutonique, est une 2<sup>ème</sup> Révélation, certes, mais c'est elle qui compte, qui est décisive pour le monde, en tout cas en principe. Pourquoi ? Parce que Dieu s'humanisant en Christ retourne le visage de la Création ; la 2<sup>ème</sup> Révélation est directe, produit le Monde sous son vrai jour – au temps voulu par Dieu –, comme couple **Humanité-Nature**. Adam est mûr pour s'affranchir de la Loi : "le Christ anéantit dans sa chair la Torah, ses ordonnances et ses prescriptions" (Éph. 2 : 15). C'est que Christ, attaché à la Croix<sup>1</sup>, écrase le Serpent, ouvre la voie à un Nouvel Homme, capable d'attaquer le Mal et en ayant le devoir. Quelle est l'exigence qu'inaugure l'Incarnation ? La Vie de Christ le dit elle-même, et la résume en deux mots : "Imitez-moi !" (Ch. 52). Mais encore ? Pour se faire Chrétien, "Adam doit mourir à lui-même" (Ch. 14).

Tel est le Principe ; mais qu'en fut-il en Fait, pendant 1300 ans ? Il faut bien se rendre à l'évidence : le Monde ne devint PAS chrétien ! Ah ! il ne cessa jamais d'y avoir **DES** chrétiens, mais pas d'**ÉGLISE** chrétienne ; seulement un nouveau Pharisaïsme au nom du Christ, une Synagogue chrétienne.

Oui, il est indiscutable que, grâce à Dieu, des Prophètes chrétiens, les Saints et les Martyrs n'ont jamais manqué. À preuve : Saint Paul, Augustin, Denys, Érigène, Bernard et Eckhart.

Mais résultat ? "Qui est sans péché, sauf le Christ ET PEU D'AUTRES ?" (Ch. 38). "Hélas ! Tous les hommes sont dans la Désobéissance" (Ch. 14). "Le Démon, quelle fut sa chute, sinon son Orgueil ? Il en est ENCORE ainsi" (Ch. 2). "Pour un seul homme rempli de l'Esprit de Dieu, il y en a 100 000 qui sont possédés du Démon" (Ch. 20). "Prenez quelque éloigné de Dieu d'à présent : il est tombé 100 FOIS plus profondément qu'Adam". Évidemment ! puisque tomber après le Christ est 100 fois plus coupable que du temps des fils d'Adam.

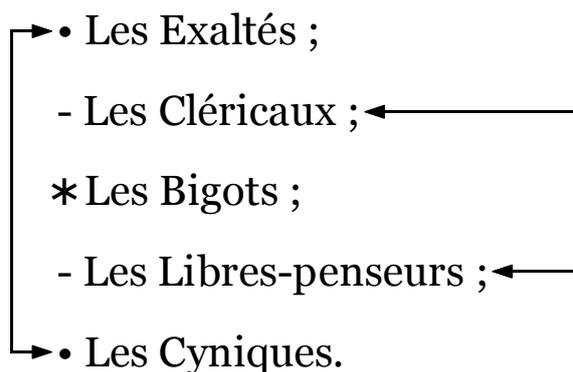
Au total ? Durant 1300 ans, sous la Synagogue Chrétienne dominante, le temps des Catacombes s'est poursuivi. Ce fut le temps où les disciples de Jacques, ce faux évêque de Jérusalem, cette fausse "colonne de l'Église", ne cessèrent de dénoncer les disciples de Paul (c'est ce Jacques dont Luther dénoncera l'Épître comme une Lettre "de paille" – STRAMINEA). Et le Teutonique dogmatise la situation : "la perfection du fidèle dans le Christ exista PLUS OU MOINS dans ses successeurs" (Ch. 10) ; et puis cette phrase

---

<sup>1</sup> C'est la version païenne des Cléricaux de notre époque. Ces faux dévots de Saint Thomas, pourtant féodal, l'accommodent insidieusement à Ignace de Loyola. Que dit Saint Thomas ? "Le Christ a régénéré Adam, lui a donné le pouvoir de devenir un fils de Dieu, grâce à sa RÉSURRECTION d'entre les morts" (Compendium – 1270). C'est tout autre chose que le culte morbide du Supplice...

terrible : “Si l’Obéissance est morte en Adam et naquit en Christ ; inversement, en mourant en Christ, la Désobéissance renaquit en Adam” (Ch. 13).

Quelle honte que cet état si prolongé de l’Église Souffrante ! Quelle est la situation ? C’est l’anti-Lumière et la dis-Grâce qui priment dans la chrétienté ! Ah ! comme l’anti-Lumière sait user de “finesses extraordinaires” et se montrer “si agile, si subtile, si raffinée” ! (Ch. 38). Tenez : elle sait prendre les visages apparemment les plus opposés (Ch. 36 à 40 ; surtout 37 et 40) :



**1-** Les extrémistes, Exaltés et Cyniques, reviennent au même. Qu’ont à faire de Dieu les Exaltés, puisqu’ils se veulent être chacun CHRIST lui-même, et même Christ après la résurrection ? Qu’ont à faire de Christ les Cyniques, puisqu’ils s’affichent amoureux déclarés d’ADAM ? “Liberté dénaturée” (Ch. 25) d’un côté, et “esprit libertin” (Ch. 26) de l’autre ! Le Cynique, “véritablement fils d’Adam, va même jusqu’à y conformer tout son être et se faire Frère du Diable” (Ch. 14). Mais les Exaltés sont plus redoutables encore, puisque ces adeptes du Libre-Esprit singent la vie des véritables Frères du Christ, des Illuminés authentiques.

**2-** Les modérés, Cléricaux et Libres-penseurs, reviennent au même. Les Cléricaux s’arrogent toute autorité en matière de religion et dans l’Église. Ces faux Docteurs étalent une Connaissance de Dieu privée d’Amour pour Lui ; ils se moquent de la vie du Christ (Ch. 40). “Malheureux et maudits sont les riches et orgueilleux en esprit ; le royaume du diable est en eux” (Ch. 24). Les Libres-penseurs, ces “esprits forts”, traitent le dogme et le culte avec condescendance, prétendent tolérer la religion et même se résigner à un minimum de pratique, mais c’est Contraints et forcés ! (Ch. 37).

**3-** Tous les partis précédents sont en fait minoritaires ; reste la Masse, les Bigots, les Superstitieux, qui font étalage d’un Amour de Dieu privé de la Connaissance. Ceux-ci s’adonnent aux dévotions avec “ardeur et sincérité”, en attendant une “récompense”, par intérêt, en “mercenaires” (Ch. 37). C’est un “amour faux” ; “c’est cet amour-là qui est surtout propre à la nature”, à l’égoïsme (Ch. 40). Le Bigot peut bien s’imaginer aimer Dieu, “mais cet amour, il ne l’a pas du tout” ! (Ch. 36).

Sachons bien voir que tout cela constitue un seul et même système, celui de la Fausse Lumière, le culte d'Adam. Mais qu'est le culte d'Adam après le Christ ? C'est l'Anti-Christ déjà là, et qui prépare son règne sans partage (Ch. 38) ; c'est le relèvement du Diable, pourtant tombé en principe ! C'est le déchaînement CONTRE la Vie du Christ, et CONTRE le Bien de Dieu. Jacques est aux commandes de l'Église, contre Paul, mais cette fois dans le christianisme établi. Au nom du Christ, on a toujours une Église qui parle comme le Grand Prêtre Juif : "D'après la Torah, il faut tuer le Nazaréen" ; "nous n'avons d'autre Roi que César" (Jean 18). Et au nom de Constantin, on a toujours l'État du gouverneur Romain Pilate, qui dit "je m'en lave les mains" (Mathieu 27). Aurons-nous un nouveau Judas, ce "fils de destruction" (Jean 17), prêt à anéantir la chrétienté elle-même ?

### **3- Vraie Église**

Il y a bien longtemps que le Christ a quitté la terre physiquement, et sa vie est traitée par la plupart comme une pieuse légende. Le paganisme dominant laisserait à penser que le christianisme est usé et agonise. AU CONTRAIRE, il est plus actuel que jamais ! **La Création** n'avait de sens que pour produire la Nature soumise à l'Humanité ; et cependant les cinq premiers jours furent consacrés, comme n'en formant qu'un seul, à engendrer la Nature, et c'est ensuite, au 6<sup>ème</sup> jour, qu'Adam fut engendré comme couronnement de la Création. De manière analogue, les 1300 ans écoulés de christianisme "charnel" dominant peuvent être vus comme un seul jour d'épreuve des vrais croyants, permettant de les tremper et que **l'Incarnation** soit couronnée en un "6<sup>ème</sup> jour", celui de l'établissement de la vraie Église du Christ. Voilà ce que proclame la Théologie Teutonique, convaincue de vivre le Milieu du Temps, le départ d'une époque où le Christ sera honoré comme il convient. Saint Paul va enfin supplanter Jacques.

Un tel optimisme est-il légitime ? Assurément. Tout tient à la pleine prise en compte de la VIE du Christ, dans toute sa pureté, ce qui se ramène à la lecture enfin "innocente" de Paul et Jean principalement, en laissant de côté tout le fatras accumulé de la Tradition cléricale. Que nous apprend la VIE du Christ ?

En **Dieu**, le Verbe est TOTALEMENT SOUMIS au Père ; bien qu'ils soient identiquement Dieu tous deux, avec le Saint-Esprit qui procède des deux et les unit. Eh bien, de la même manière, en **Christ**, l'Adam parfait qu'il est, est TOTALEMENT SOUMIS au Verbe ; bien qu'ils soient identiquement Christ tous deux, avec l'Esprit Providentiel qui présida à la naissance charnelle de l'un et à la manifestation temporelle de l'autre.

Maintenant, pourquoi le Christ ? C'est que l'Incarnation déclare la Révolution de la Création. Elle dit : "tous ceux qui continueront à suivre Adam mourront, et seuls ceux qui suivront Christ renaîtront" (I Corinthiens 15). Et suivre Christ, c'est lui être TOTALEMENT SOUMIS ; ce dont **Saint Paul** fournit le modèle par excellence.

• Pourquoi peut-on et doit-on aujourd’hui établir la vraie Église ? Parce qu’il est aujourd’hui possible et nécessaire de constituer une Association entière de Frères du Christ, d’Illuminés, d’Élus, tous du type de Saint Paul. La Société des **Illuminés**, voilà ce que sera l’Institution de l’Église.

• Et que sera la troupe des Fidèles ? Le fruit de la vraie évangélisation, l’armée des **Catéchumènes**, sous la houlette des Illuminés. À nouveaux bergers, nouveau troupeau !

**Remarque :**

Il peut sembler, au premier abord, que le “Livret de la Vie Parfaite” (Das Buchlein vom vollkommenen Leben) de notre Teutonique ne se préoccupe que des Illuminés, et que son discours est donc celui d’un Abbé aux Novices de son Monastère. Cet horizon restait encore celui de Tauler (1296-1361) à Strasbourg, et de Ruysbroek (1293-1381) à Bruxelles, mais justement plus celui du Teutonique ! Cette fois, les Illuminés ne sont plus ni moines ni prêtres. Ils sont une élite de conseillers qui aident la masse des hommes ; ces derniers ont affaire à leur MOI et s’offrent comme Catéchumènes. La Confrérie globale en résultant regroupe simplement les “Amis-de-Dieu” (Die Gottesfreunde). Ainsi se trouve brisée la cloison entre Clercs et Laïques, comme celle entre Contemplation et Action. Les Illuminés ne reçoivent pas de Sacrement du Pape, mais du Christ ; et les Catéchumènes sont ceux en “PRÉPARATION” (Ch. 30) vers la sainteté, et qui s’y dirigent principalement eux-mêmes, en s’y exerçant comme on apprend un métier (il dit “art”).

Pourquoi le thème incessant de l’Illuminé, de l’homme divinisé ? Parce que proposer une confrérie de Frères accomplis du Christ, nécessaire ferment de la vraie Église, semble invraisemblable pour les contemporains (alors même que les Frères du Libre-Esprit qui se prennent pour des Christs obtiennent un succès démagogique !) ; et parce que l’état d’Illuminé fixe un but ferme et précis aux Catéchumènes. Ceci dit, tous les Amis-de-Dieu, la nouvelle Église en formation, chacun à sa mesure, adoptent un principe commun : “SOIS purement et entièrement SANS TOI-MÊME” (Ch. 20). En tout état de cause, la minorité des Illuminés n’est qu’un moyen, le but étant que l’Humanité entière parcourt la deuxième moitié du temps, celle qui prépare désormais directement le Royaume.

On voit que le Teutonique tranche avec le Panthéisme de la “mystique Rhénane” qui déferle sitôt le sommet atteint de la chrétienté Latine : Duns Scot (1308) et Philippe le Bel (1314). Ce panthéisme allait dans tous les sens ; à preuve SUSO (1295-1366) à Constance, qui n’eut pas de peine à se faire canoniser. Par-delà donc le panthéisme latin final – dont il tire tout le parti possible –, le Teutonique s’appuie sur un héritage solide : les Mendicants de Dominique et François (1215), ces “moines” URBAINS ; l’envahissement des Tiers Ordres, c’est-à-dire de LAÏCS militants ; et la mise à l’honneur partout de la Règle de Saint Augustin (chanoines ; cf. document), d’une simplicité incomparable.

•••

**- Les Illuminés**

(Excusez la longueur et le désordre de cette partie)

Qu'est donc un Illuminé ? On peut le dire "homme déifié". Encore une fois, cela ne veut pas dire qu'il se prend pour Dieu ; et même pas pour le Christ ! "En Christ, la Liberté était comme elle ne fut ni ne sera jamais dans aucun homme" (Ch. 51). C'est clair ! "L'Illuminé est PAR GRÂCE ce que le Christ fut PAR NATURE" (Ch. 14). Et même quant à l'Illumination par Grâce, le Teutonique a soin d'ajouter toujours : "autant que cela est possible" Ici-bas (Ch. 1) ; "mais on dit que cela est impossible, dans la mesure où personne n'est sans péché" (Ch. 14) ; "s'il était possible que l'homme fût entièrement sans volonté propre, il atteindrait sûrement le Royaume du ciel" (Ch. 51) ; "s'il en était ainsi ou s'il pouvait en être ainsi, etc." (Ch. 52).

Après cela, le Teutonique part inlassablement en guerre contre le "MOI" et le "MIEN", et dit : "l'Illuminé est celui qui déclare : ma personne veut devenir à Dieu ce que la main est à l'homme". Que signifie cet anéantissement du Moi ? Pour les païens dominants d'aujourd'hui, qu'ils soient Libres-penseurs ou Cléricaux (et parmi ceux-ci, Protestants y compris !), cela est insupportable, et ni plus ni moins que réactionnaire. Luther et Calvin sont d'ailleurs tout à la fois vomis par ces canailles, et comme des **Fatalistes** qui, au nom de la Foi, persécutent la Raison et nient le Libre-Arbitre ; et comme des **Libertins** qui, au nom de la Raison, persécutent la Foi et nient la Prédestination. En fait, le Teutonique ne fait que Moderniser toute la Tradition : Saint Augustin et Saint Bernard. C'est justement ce qui enrage la bande : hors le serpent Érasme et le tigre Loyola, ils ne veulent connaître personne.

**Note :**

Ne pas confondre Saint Bernard, dont le Teutonique est tellement imprégné, et Ignace de Loyola ! Et la différence ne tient pas seulement au fait que le premier s'exprime au milieu du 12<sup>ème</sup> siècle, et le second au milieu du 16<sup>ème</sup> siècle :

- Bernard demande à ses moines de "renoncer à leur volonté propre" en faveur de l'Abbé. Mais pourquoi ? pour parvenir à contempler "le centuple de la vie présente que Dieu a promis à ses Élus ; cette béatitude qui dépasse toute pensée et tout désir : paix, tressaillement sans terme, torrent de volupté divine, fleuve de joie, allégresse parfaite".

- Le Général Loyola exige de chaque membre de sa milice qu'il lui obéisse "comme s'il était un cadavre" (ad cadaver). Et le but des fameux Exercices ? "Contempler les tourments de l'enfer".

- Et on en arrive à la mystique PURE du Teutonique : "L'Illuminé n'est qu'un ADAM qui, avec l'aide du CHRIST, a fait mourir sa volonté propre pour ne plus vivre que dans la Volonté de DIEU" (Ch. 56).

•••

Comment cela est-il possible ? C'est simplement – si on ose dire – la réitération du "**chemin de Damas**" que connut Saint Paul, qui fut bien le Grand Apôtre, bien qu'on ne le compte pas parmi les Douze ! Alors, "l'Esprit s'empare d'une Âme, parce que celle-ci lui

paraît dans un état tel qu'il se reconnaît en elle" (Ch. 30). L'Âme n'a pas cherché ce qui lui arrive et ne s'y attend pas ; ça lui tombe dessus. Elle éprouve la Sensation fulgurante (éclair) de son affinité substantielle avec l'Esprit, ce dont aucune Idée ne peut rendre compte (Ch. 1, 22, 30, 39) – (Ch. 13, 19, 29, 46) – (Ch. 26, 53). C'est à ce propos qu'on commence à comprendre la parole de Saint Paul (I Cor. 13 : 10) : "Quand le Parfait s'établit, l'Imparfait est effacé" (Ch. 1, 54, 16).

L'Illumination est la réception du Christ par l'ordre de Dieu. Cela peut se produire dans le Saint Sacrement, à la Messe ; mais un homme ignorant même l'existence de l'Église et de l'Évangile peut se trouver marqué par ce signe d'Élection ! (Ch. 24). Oui, par l'Illumination, l'homme devient Ami choisi de Dieu et il est fait Frère du Christ (Ch. 12).

Mais nous avons dit que Dieu sélectionne ses Élus selon qu'ils se trouvent dans un état qu'il trouve convenable. Quel est cet état ? Ne sont Illuminés (soumis) que ceux qui sont préalablement Purifiés (purgés) (Ch. 12). Purgés de quoi ? Le chemin des Fidèles n'est pas celui de Dieu ! De leur côté, il ne faut pas dire que "le Bien VIENT dans l'Âme", mais qu'il y EST déjà, mais méconnu et à découvrir (Ch. 9). Tant que je ne suis pas un Frère du Christ, c'est pour une seule et unique raison : "Dieu est empêché par moi" pour que je le devienne (Ch. 3). C'est Adam qui résiste ; c'est le faux "libre-arbitre" qui déteste la vraie Liberté. Car qu'est-ce que la Liberté ? Donne-t-on oui ou non au Monde le nom de Création ? Est-il oui ou non de-Dieu, et donc à-Dieu ? Combien de gens trichent sur ce point ? "Ce qui est Libre n'appartient à personne au Monde, et ne tient en rien au Dépendant, au Relatif" (Ch. 50). "Quiconque, au monde, se croit Libre, indépendant, n'est qu'Esclave, dépendant d'un autre Adam, et finalement du Diable" (Ch. 51). Et quiconque prétend le contraire est précisément comme le Diable, "qui se trompe tellement qu'il s' imagine ne pas se tromper !" (Ch. 41). Ah ! "Un seul Frère du Christ vaut mieux que cent mille Pharisiens !" (Ch. 37).

On dit : "Personne n'est sans péché, sans méchanceté" (Ch. 14). Attention ! Est-ce pour flatter Adam et justifier le Mal qu'on dit cela ? Il y a deux manières d'aller en ce sens (Ch. 41) :

- On dit ne pouvoir corriger que les EFFETS du Mal. C'est du Laxisme (Latitudinaires). De la bondieuserie qui engraisse le Clergé dégénéré. Dieu se laisserait acheter !

- On se retranche derrière le DIABLE, qu'on accuse du Mal. Le Diable a bon dos !... Le Diable serait plus fort que Dieu ; il serait donc le vrai Dieu, et Dieu sa créature ; et ceci après l'Incarnation ! Sales démagogues qui insultent les Chrétiens.

Le Frère du Christ déjoue ces combines de païens et dit : c'est le Mal à sa racine qu'il faut attaquer, c'est-à-dire le Moi Privé d'Adam. Satan ne peut qu'y encourager Adam, sans plus. De même qu'on ne peut exiger de Dieu l'Illumination, mais on peut tout à fait s'y opposer ; le Diable ne peut rien sur nous, mais nous pouvons très bien lui vendre notre âme. Voilà la réalité ! Adam et le Diable peuvent bien le nier ; mais la damnation et l'Enfer n'existent pas pour rien... "Quiconque n'a pas vaincu Adam n'a pas vaincu le Diable" (Ch. 41), c'est tout ce qu'il y a à dire. "Rien n'est contre Dieu que l'Orgueil de l'Homme et ses conséquences. Un pécheur est un homme qui renie sa vraie nature divine, se détourne

## *THÉOLOGIE teutonique*

de Dieu et se tourne vers sa fausse et décevante liberté” (Ch. 14). “Tout est permis dans ce Paradis qu’est le monde au fond, sauf une seule chose : l’arbre et le fruit du Moi Privé” (Ch. 47). Tel est le sens de la Bible (Genèse 2 : 16).

Qu’est donc le Frère du Christ ? C’est Adam qui a remporté la palme contre le Moi Privé. Chez lui, la vie intérieure, celle de l’Âme, domine désormais. “La vie Intérieure commence après la vie Extérieure” (Ch. 55). Que dit Saint Paul ? “Je ne vis plus selon moi, mais selon Christ en moi ; et tout Dieu se trouve par ce canal avec moi” (Galates 2 : 20) – (Ch. 53).

Que deviennent alors tous les “péchés” particuliers, “véniels” ou “mortels” ? Le Frère étant “revenu à l’Obéissance, l’arbre du Mal lui-même étant sous contrôle et, avec lui, le Prince des Ténèbres, tout cela est effacé, corrigé, pardonné”. C’est bien pareil pour le Diable : s’il devenait obéissant, il deviendrait ange ; et pour un Ange : s’il devenait désobéissant, il deviendrait démon !

Et les Miracles, la Miséricorde de Dieu, qui étaient auparavant “hors de moi”, me rendent à présent heureux, parce que “en moi”, actifs, connus, aimés, goûtés “en moi” ; alors qu’ils étaient auparavant comme n’étant pas ! (Ch. 9).

Pour le Frère du Christ, les “œuvres” deviennent bien peu de choses ! Au fond, il est au-dessus des œuvres. Que sont pour lui les Anges et les “esprits immondes”, l’intercession de la Vierge et des Saints, le Purgatoire, les Messes, les Pénitences, la Confession auriculaire, les pèlerinages, les processions et reliques ? Dans le meilleur des cas, ce sont des accessoires, et surfaire tout cela, c’est “rendre indispensable ce qui en vérité n’est pas nécessaire” (Ch. 24). Dieu aime les œuvres, mais pas toutes ! (Ch. 45).

On se scandalise d’une telle “prétention” des Frères du Christ ; mais que signifie “suivre le Christ”, comme il nous l’a lui-même demandé ? Le Frère du Christ n’est pas un Exalté ; il connaît toute la distance qu’il y a entre sa vie et celle du Christ. C’est pourquoi “il ne méprise ni ne raille les fidèles qui s’occupent des œuvres et les observent : le rit de l’Église, les commandements, les lois, les ordres et les règles” (Ch. 24) ; “l’ordre et la règle sont mieux que le contraire !” ; “les Illuminés, certes, ne se soucient pas beaucoup d’observer toujours et assez ces choses. Ils ne se croient pas perdus si par hasard ils y manquent, sachant très bien que la félicité n’en dépend pas. Mais ils y participent eux-mêmes, dans la mesure où cela est nécessaire socialement, et par charité pour la masse des fidèles. Les commandements et lois relèvent de l’homme extérieur ; ils sont nécessaires à ceux qui ne connaissent rien de mieux ; sans eux, beaucoup seraient comme des chiens” (Ch. 37). “Le Christ se soumit à la Torah, afin de racheter ceux qui lui étaient soumis” (Gal. 4).

Ensuite, en Christ, l’intérieur et l’extérieur, la contemplation et l’action ne faisaient absolument qu’un ; “sa souffrance sur la Croix se confondait avec la joie parfaite, la même que celle de son Ascension”. Chez le Frère du Christ, c’est différent : contemplation et action sont successifs, discontinus ; une des deux opérations est suspendue quand l’autre prend sa place (Ch. 7). Mais que cette vie soit douce ou amère, selon les critères d’Adam, le Frère du Christ la trouve toujours comme la plus excellente et, “devrait-il subir mille

morts, supporter lui-même les souffrances réunies de toutes les créatures, il ne quitterait pas sa vie pour celle d'un ange" (Ch. 36). Être Frère du Christ n'est peut-être pas donné à tout le monde présentement, mais peut-on parler d'une vie "selon le Christ" si ce n'est pas de cette façon ?

Reprenons à fond la question. Pour cela, il faut remonter du Monde à **Dieu**. Dieu, même Pour-Nous, n'est encore que **Créateur nécessaire, mais seulement en puissance**. À ce titre, il faut bien voir que "Dieu ne connaît ni peine, ni affliction, ni mécontentement" (Ch. 35). C'est pour cela d'ailleurs, le Monde même étant donné, que l'emprise de la Matière et le Mal, le Péché et la Mort, tout cela n'étant pas le Bien, tout cela est pour Dieu "Rien de rien, Rien du tout" (Ch. 45). Ceci dit, du point de vue de Dieu comme **Créateur effectif, en acte**, le Monde étant là et Dieu y étant présent pour soutenir son existence, Dieu Pour-Nous peut être dit rétroactivement "Père" (Trinité explicitement différenciée). Or, cette fois, par ce côté, Dieu n'est pas du tout impassible, mais tout le contraire ! Il souffre à un degré que nous ne pouvons imaginer de la moindre Ingratitude des créatures envers Lui, qui est leur Créateur. Et c'est bien pour cela que le Créateur est amené à s'Incarnier. Alors, avec le **Christ**, "le péché d'un seul homme cause à Dieu plus de peine et de souffrance que ses propres martyrs et que sa propre mort. Or, si un seul péché d'un seul homme afflige Dieu à ce point, quelle doit être son affliction au spectacle de tous les péchés de tous les hommes !" (Ch. 35). C'est à cela précisément qu'on se réfère quand on parle des "souffrances secrètes du Christ" dont la couronne d'épines et les clous sur la Croix, qui nous sont connus parce que le fils de Marie les supporta, ne donnent qu'une faible idée (Ch. 35) – (Ch. 24). C'est pourquoi aujourd'hui et à chaque instant, Christ voudrait – bien qu'il ne le doive pas – "mourir encore, pour anéantir le péché et la mort" (Ch. 35). Sachant cela, peut-il ne pas y avoir de véritables Frères du Christ qui se lèvent, de vrais témoins du Christ qui prouvent par leur exemple que "qui s'oppose ou résiste aux souffrances ici-bas ne veut et ne peut pas souffrir Dieu lui-même" (Ch. 44).

Être Frère du Christ ne présente pas de difficulté théorique :

- Le Christ dit (Jean 12) : "Si quelqu'un me sert, qu'il me suive" (Ch. 53) ;
  - "Personne ne vient au Père que par le Christ" (Jean 14) – (Ch. 52) ;
  - "Personne ne peut suivre le Christ s'il n'est pas attiré par le Père" (Jean 6) – (Ch. 53).
- Et le Teutonique ajoute : j'entends par PÈRE le simple et parfait BIEN, c'est-à-dire l'abrégé de Dieu Trine, qui est à son tour un autre nom de Dieu Seul, Dieu Pour-Nous, Dieu ayant voulu le Monde de toute éternité, et donc finalement Dieu En Lui-même tout aussi bien.

•••

Lors de l'Illumination, le Frère du Christ a **SENTI** la parenté de son âme avec l'Esprit. Dès ce moment, il devient vrai Frère, car il entend démontrer son Élection en **MONTRANT** le Christ, la portée mondiale de l'Incarnation, dans sa propre Vie d'Adam rénové. En effet, le Frère du Christ n'est pas particulièrement friand d'extases, il n'est pas du genre à faire de l'Illumination un but en soi, à se repaître de "paranormal". Quelle est donc cette Vie Parfaite qui ne fait que commencer pour lui ? Eh bien, c'est une vie à la Saint

## **THÉOLOGIE teutonique**

Paul ! Celle d'un vrai Illuminé ; car l'amateur d'extases n'a pu être que la dupe d'une transe à bon marché. Mais si l'Illumination peut être galvaudée, la vie à la Saint Paul peut l'être tout autant ; ce qui nous rappelle salutairement que ce qu'il y a de meilleur au monde peut être falsifié, travesti et, dans ce cas, pour le malheur du monde.

Comment se présente donc un vrai Saint Paul ? Pour y voir clair, il faut partir de ceci : dans un tel Frère, "**il y a deux hommes** unis : l'homme Intérieur (l'Âme), et l'homme Extérieur (la Personne entière)" (Ch. 26). C'est parce que ceci n'est pas nettement posé, avec la notion du vrai rapport entre ces deux hommes ne formant qu'un seul Frère, qu'il semble n'y avoir que de faux Frères, que des déviations de droite ou de gauche, des disciples de Jean-Baptiste ou de Simon le Mage, des pythonisses romaines (Actes 16 : 16) ou des agents de Jacques (Jacques 2). (Jacques s'adresse exclusivement aux 12 Tribus, tient à la circoncision, dit que celui qui enfreint une seule des Mitsvot – prescriptions – viole toute la Torah, et "la foi sans les œuvres est un corps sans âme, elle est morte".)

Chez le Frère, l'Âme a assuré son **Hégémonie** sur la Personne, l'homme Intérieur sur l'homme Extérieur. Qui se trouve dans ce cas, par les temps qui courent, demande le Teutonique ? Ils sont bien rares. Et pourtant, quoi d'extraordinaire à cet état : un Frère n'est autre que quelqu'un pour qui la destinée céleste normale des enfants de Dieu n'est pas une parole en l'air, ou quelque chose qui tolère quelque compromis que ce soit ; c'est la chose la plus grave qui soit, et qui gouverne toute sa vie terrestre. Chez le Frère, le but final détermine totalement les tâches immédiates.

### **a) L'homme Intérieur**

"Qui veut souffrir Dieu doit tout souffrir. S'abandonner à Dieu, c'est se soumettre à toute chose ou personne de la Terre d'une manière **PASSIVE**, et non pas Active, sans demander Secours ou Pardon" (Ch. 21). L'Âme du Frère est "totalement **IMMOBILE**" ; rien de la contingence terrestre ne peut le troubler. Il dit : "Je ne veux ni être ni ne pas être, ni vivre ni mourir, ni faire ni m'abstenir, etc.". Ainsi, l'Âme du Frère supporte vraiment tout ce qui atteint sa Personne, le besoin comme la satisfaction, les méfaits comme les bienfaits, l'amertume comme la douceur (Ch. 10). Ceci est normal, puisque selon l'Âme, les contraires qui affectent la Personne se présentent comme suit : nos défauts, nos vices, notre méchanceté, viennent bien de nous, mais de nous sans Dieu et contre lui, donc ce qui n'est pas vraiment nous. À l'inverse, nos qualités, nos vertus et notre bonté, viennent bien de nous, et de façon autrement légitime, mais de nous par Dieu, que nous laissons librement agir en nous, nous montrant comme cela doit être : reconnaissants quant à notre existence, et admettant encore de lui appartenir dans l'usage de notre existence (Ch. 3, 24). C'est cela l'Humilité et la Pauvreté du Frère vis-à-vis de Dieu, et vrai Imitateur du Christ. Le Frère, dont l'âme est immobile et la personne passive, se distingue totalement, et de l'Exalté, et du Sceptique, et du Manichéen !

Le Frère vit tout fait et événement "en Dieu" ; il va plus loin que le Stoïque grec, qui n'imaginait la Passivité personnelle que de manière négative, dans l'"ataraxie" ; lui, il est HEUREUX dans l'heur et le malheur (Ch. 44).

D'abord, tout le bien que les autres lui font, il s'en dit débiteur ; et tout le bien qu'il fait aux autres, c'est gratuitement, personne ne lui doit rien (Ch. 33).

Ensuite, en pensant que vis-à-vis de Dieu, sa soumission est loin d'être parfaite, il est content de se découvrir "perdu et condamné pour toujours, de servir de marchepied aux démons de l'enfer, et de ne mériter pas même cela" (Ch. 11). Ceci n'a rien à voir avec du masochisme ! Pour le Frère, le malheur ne compte pas.

**Résumons.** La Personne, "que Dieu AGITE par-ci et par-là, qui est sollicitée à faire ceci ou cela" (Ch. 26), il faut voir cela comme ce qui nous est imposé d'affronter sur Terre. Eh bien, la Personne du Frère, placée sous le joug de l'Âme, y fait face de bon gré en toutes circonstances, peu importe que celles-ci portent à agir ou subir. Dans cette agitation, des motifs – des "pourquoi" – traversent bien l'Âme, mais sans entamer essentiellement son Immobilité, parce qu'ils se conforment à la volonté de Dieu.

**Usons d'une image.** Chez le Frère, l'Âme ne cesse d'être tournée vers son Créateur, sans que les inévitables turbulences de sa Personne n'y puissent rien. C'est comme l'aiguille aimantée d'une Boussole, qui reste très sensiblement fixée sur l'étoile polaire, quand bien même le Navire serait chahuté dans les 32 directions de la Rose des Vents... C'est ainsi que le Frère se trouve sur Terre comme un Agent Passif ; ce qui est tout autre chose qu'Impassible, ce que même le Christ ne fut qu'après la Résurrection (Ch. 27).

### **b) L'homme Extérieur**

Le Frère du Christ n'est Illuminé que pour mener la Vie selon Christ, et pas pour autre chose ; sa Personne sera donc activement "passive" ; c'est la vie peu commune d'un Frère parce qu'elle sera Totale<sup>ment</sup> Responsable. Dans la vie terrestre, s'il est Mieux de s'occuper de la vie intérieure, il est BIEN de se préoccuper des choses extérieures (Ch. 9). Le Frère se distingue parce qu'il "embrasse la vie extérieure par amour", sans attendre un quelconque Salaire, et "sans souhaiter du tout la fin de son travail, comme c'est le cas du Salarié (mercenaire)" (Ch. 36). "Abandonner et quitter les choses de ce monde, cela veut-il dire ne rien faire, ne pas agir du tout ? Pas du tout ! Au contraire même : il faut travailler, ne fuir en rien ses responsabilités terrestres, bien remplir sa vie d'homme Extérieur" (Ch. 26). De quelle utilité serait, autrement, l'Illumination, l'Immobilité de l'âme !

Ne pas s'y tromper, concernant l'attitude de la Personne du Frère, rigoureusement sous contrôle de l'Âme :

D'abord, cette Personne est contente de tout ce qui se passe pour la raison fondamentale qu'elle juge hommes et choses en tant qu'ils sont "vraiment", en tant donc qu'il y a quelque chose "de Dieu" en eux, si faible que cela soit (Ch. 45). Mais le Teutonique n'ignore pas que ce qui est Principal peut ne pas être Fondamental ! Il affirme très nettement : on ne convertira jamais l'Adam forcené, pas plus que le Diable auquel il s'est vendu (Ch. 38). D'où les "frères du Diable" opposés à ceux du Christ (Ch. 14). Dans le même sens, il rappelle la parole du Christ : "Qui n'est pas avec Moi est contre Moi" (Matt. 13) – (Ch. 14, 34). Ainsi, dédaigner Dieu revient finalement à lui être hostile – "sans Dieu = contre Dieu" (Ch. 41).

## **THÉOLOGIE teutonique**

Par suite, en comprenant bien ce que veut dire “aimer tout”, on comprend que le Frère n’aime pas Adam et le Péché pour autant, mais les Déteste ! (Ch. 45). Le Frère est justement celui qui, jusqu’à son décès, se lamente, “se plaint, souffre et est affligé de tout ce qui s’oppose et se sépare de Dieu et du Bien” (Ch. 41) – (Ch. 35).

Que donne cet alliage d’amour fondamental et de haine principale ? Le Frère “rend le bien pour le mal”, comme le veut l’Évangile. Exemples : le Christ dit : “Judas, mon AMI, tu viens me trahir, mais je ne te veux toujours que du bien” (Matt. 26) ; de même, si un Illuminé assassiné ressuscitait, il aimerait son assassin (Ch. 31). Le Frère aurait-il à souffrir ? Il le supportera EN SECRET, de bon gré, sans penser à se venger, se souvenant du Christ : “Pardonnez-leur, mon Père, ils ne savent pas ce qu’ils font” (Luc 22) – (Ch. 21). Et ce que le Christ dit à Pierre : “Range ton épée, les chrétiens ne se proposent pas de vaincre par la violence” (Jean 18) – (Ch. 31).

N’est-ce pas, sous prétexte d’un “AGIR PASSIF”, aller trop loin dans le pacifisme ? On peut en discuter. N’empêche que le Frère doit tout faire pour “prévenir, éviter, ou fuir les souffrances” (Ch. 44).

De même, il est hors de question pour lui d’approuver ou d’aider jamais quiconque cherche à obtenir un faux bien, venant des ambitions Égoïstes d’Adam. “Ce serait faire son malheur ! Mépris total pour ceux qui s’efforcent de devenir Évêque ou Pape !” (Ch. 32).

D’ailleurs, le Teutonique n’ignore pas la dialectique. Il dit : “La règle générale veut que le Frère, puisqu’il est Humble en pensée et Pauvre en action, laisse tout se faire de manière passive ; mais par exception, cela peut se faire de manière ACTIVE” (Ch. 32, 41).

Des “activistes” objectent au Teutonique : “Mais le Christ n’a cessé d’agir, et parfois brutalement (marchands du Temple, etc.), et toutes les sortes de choses qu’il accomplit, il les prenait à son compte ! Avait-il donc un motif ou un intérêt personnel (volonté propre) ?” Le Teutonique leur répond : vous ne comprenez rien à la Vie Parfaite, et en jugez selon les apparences. “Si on demandait au Soleil : pourquoi brilles-tu ? Il répondrait seulement : je dois briller, je ne peux pas faire autrement ; et vous, vous croyez que je brille parce que j’en ai décidé !” (Ch. 24).

•••

Tel est le portrait du Frère du Christ que donne le Teutonique : celui chez qui l’homme Intérieur règne de façon hégémonique sur l’homme Extérieur. Il dit que cet état représente “le Juste Milieu” (Ch. 37) par rapport à ce qui a cours à son époque.

Il précise encore deux choses :

- Vis-à-vis de la destinée céleste, l'Illumination est une affaire strictement **individuelle** ; celui qui ne l'a pas vécue ne peut pas la comprendre réellement. Mais celui qui l'a goûtée ne peut plus s'en passer, s'en détacher, et non plus faire marche arrière. Au contraire (Ch. 52).

C'est pour cela que, déjà sur Terre, le Frère est sauvé en quelque sorte (Ch. 16). C'est comme s'il était dès à présent Vénéré – Béatifié – Canonisé ; mais par Dieu et non par le Pape ! Il y a trois temps vers la Perfection : Purification – Illumination – Unification (Purge – Soumission – Libération) (Ch. 12, 25, 26). Eh bien, par son Âme en tout cas, le Frère est déjà "uni" à Dieu au Ciel. Mais la preuve est la suivante : "Les Illuminés craignent toujours de ne pas l'être assez jusqu'à la mort" (Ch. 10). C'est dans cette mesure qu'ils connaissent un "avant-goût" de la Félicité (Ch. 11). Ainsi peut-on dire : "Le Paradis qu'est en vérité la Terre est l'antichambre ou la banlieue du Royaume céleste" (Ch. 47).

- Vis-à-vis de la pérégrination terrestre, est-ce que l'Élection des Frères, avec son caractère incommunicable, secret, permet d'édifier quelque chose de collectif, en l'occurrence l'Église vraie du Christ ? Le Teutonique répond : il est vrai que "l'Esprit souffle où il veut" (Jean 3) – (Ch. 11). Mais :

D'abord, l'action passive suppose par définition qu'elle s'exerce au sein des institutions existantes, les infiltrant, les contaminant, pour produire infailliblement de cette façon leur Réforme révolutionnaire.

Ensuite, les Illuminés entre eux, par l'expérience surnaturelle commune qu'ils ont eue, doivent se "reconnaître" mutuellement comme par une sorte d'instinct religieux.

Enfin, la masse des Fidèles apprendra sans peine, avec le temps, à distinguer les Frères d'entre tous les faux-Amis de Dieu (Ch. 5, 6, 15, 23). D'ailleurs, un fait est décisif : l'état présent des choses étant ce qu'il est, "s'il y avait UN SEUL Frère au degré de Saint Paul, vivant absolument selon le Christ, TOUS les hommes seraient contre lui !" (Ch. 14).

•••

### **- Les Catéchumènes**

On sait que des Frères du Christ, de véritables Enfants du Créateur, Amis-de-Dieu, ça existe. On en a le témoignage, même si on a du mal à le comprendre. Or, qu'est-ce qui tenaille un Frère ? C'est "que tout le monde soit heureux" (Ch. 10). Le Frère est soucieux de "tout ce qui concerne les autres hommes" (Ch. 52). Bref, le Frère a charge d'âmes, il a charge du Monde, il est la créature totalement Responsable de la Création. Avec les Frères, on aura donc infailliblement des Catéchumènes et finalement l'Église digne de ce nom.

Qu'est-ce qui empêche que le Monde brille comme il devrait, comme Création ; que Dieu soit honoré comme il se doit ; que le Christ soit suivi comme il le voulait ? C'est maintenant que nous pouvons le comprendre, précisément parce que la société ne veut plus paraître être faite que de MOIS. C'est bien le moment de reprendre tout à zéro, de relire l'Évangile

et particulièrement Saint Paul. Car il y a Moi et Moi, un Moi païen et un Moi chrétien. Il n'est que temps de barrer la route au Moi païen qui envahit tout et entraîne l'Église (la chrétienté) à sa ruine complète.

Dans le passé, avec le Clergé – prêtres et moines –, le Moi était bridé, mais au prix de déresponsabiliser les Fidèles : on se souciait surtout de ce que **l'Existence** des hommes venait de Dieu ; mais quant à **l'Usage** de cette existence, le Clergé s'en voulait le principal garant, tenant les Fidèles en tutelle par ses prescriptions, ses pénitences, ses anathèmes, et la crainte des démons et de l'enfer. Cela n'est plus tolérable, n'engendre qu'hypocrisie et immoralité. Le Christ et Saint Paul, ce n'était pas cela ! Que dit le vrai christianisme ? Chaque fidèle doit se demander : quel est l'état de "**MON** âme" ; de quoi dépend "**MON** salut" ; qu'est le Bien que je dois "découvrir et faire grandir en **MOI**" ; comment Dieu veut-il agir "en **MOI**" ? (Ch. 9). C'est le bon ou mauvais Usage de mon Existence qui doit être mis au premier plan. Quel est le pire païen ? C'est celui qui veut bien que son parrain ait Reconnu Dieu pour lui à sa naissance, et qui croit pouvoir l'Oublier lui-même durant sa vie !

Or, c'est dans SA vie qu'un homme doit être chrétien, et la Religion est l'affaire de chaque Moi directement. C'est l'Humanité en tant que telle qui est responsable de la Création, parce qu'elle est en chacun de ses membres la créature Intellectuelle en face de la Nature. Dans la Création, il y a avant tout les Personnes d'un côté, et les Choses de l'autre ; les distinctions entre Nobles et Prélats, entre Nobles et Vilains, entre Clercs et Laïques, sont secondaires. L'homme, avec "son intelligence, sa raison et sa volonté, est la plus noble et la plus agréable des créatures" (Ch. 48). C'est au moyen de l'homme que "Dieu reçoit l'adoration qui lui est due" (Ch. 48, 50), parce qu'il est Libre (Ch. 50). Mais il est Libre devant Dieu essentiellement, et si quelque chose tenant lieu d'"église" est admissible, c'est pour les fidèles, et non pas les fidèles pour l'"église".

Quel est donc le défi que doivent relever d'authentiques fidèles, c'est-à-dire tous les Mois qui s'offrent comme Catéchumènes aux Frères ? C'est celui-ci : "deux voies existent pour chacun sur Terre : celle du Ciel et celle de l'Enfer" (Ch. 11). Et le Ciel et l'Enfer ne sont pas que dans l'autre monde ! le Frère a un avant-goût des deux ici-bas ; le Christ, lui, goûta des deux pleinement : son âme dut se rendre en enfer avant d'aller au ciel (cf. document) ; pour le Fidèle, l'enfer ici-bas est son Moi Privé, et le ciel son Moi Libre (Ch. 47) – (Ch. 51). Il faut faire comprendre aux Catéchumènes qu'ils se trompent de Terre en s'emprisonnant dans leur Moi Privé, et qu'en errant sur cette Terre d'Illusion, ils fabriquent l'enfer<sup>2</sup> qui les recevra : ce monde où se déchaînent totalement l'Égoïsme, l'Orgueil, l'Intérêt propre, la Servilité, la Guerre Civile entre réprouvés ; ce domaine donc de Perdution, de Chaos, de Mort perpétuelle (Ch. 47). Bref, le Méchant, cet Ingrat qui oublie ou insulte Dieu dans l'Usage de son existence, se conduit véritablement à l'égard de Dieu comme un voleur et un criminel ; c'est un Déicide (Ch. 53). On peut bien faire le choix d'être "sans Scrupule ni

---

<sup>2</sup> Soulignons-le, en effet : il n'y a pas du tout parité entre Ciel et Enfer, comme les païens le prétendent. Le Ciel est de-Dieu, la moitié supérieure (au bon sens du mot) de Sa Création. L'Enfer n'est que l'œuvre maligne des créatures, Non-être du non-être.

Remords de conscience”, mais n’oublions pas qu’il y en a DEUX dans ce cas : Christ et Satan ! Il n’y a donc que deux voies, et c’est l’une ou l’autre ! (Ch. 38).

L’enjeu de SA vie étant bien exposé à chaque Catéchumène, la Préparation proprement dite peut commencer, s’il y consent. En effet, “Il est propre à Dieu de n’obliger personne par la Violence, à faire ou s’abstenir de faire quoi que ce soit” (Ch. 31). Ceci dit, on ne se fait pas d’illusion : “Qui n’a pas l’amour, la ferveur et le désir de se Préparer, ne cherchera pas, et par conséquent ne trouvera rien ! Celui-là ne sera jamais prêt, et il n’y a donc aucun espoir qu’il soit jamais Illuminé” (Ch. 20). Laissons ceux-là se perdre.

Les Catéchumènes sont ceux qui se prêtent à la Préparation. Préparation à quoi ? Fondamentalement, il s’agit de la Préparation à l’Illumination. Comme le Teutonique nous le dit : “Personne ne peut être Illuminé avant d’être PURIFIÉ”. C’est cela, la Préparation, la phase inférieure de la vie chrétienne : Purification – Illumination – Union. Si on tranche les phases, cela veut dire : Docilité du fidèle, Sanctification, Béatitude. Mais il y a continuité des trois étapes.

Plus encore que pour le Frère, la règle générale voulant que “la vie Intérieure commence APRÈS la vie Extérieure” (Ch. 55) s’applique pour le Catéchumène, puisqu’il a à se Purifier de la part Adamique de sa vie. Et c’est le Catéchumène qui doit s’assimiler violemment la règle : “Sois SANS Toi-même” (Ch. 20).

C’est la même référence fondamentale qu’ont le Frère et le Catéchumène : “Il n’y a pas de meilleur chemin, de meilleure Préparation, à la douce Vie du Christ, que cette VIE MÊME, qu’il faut pratiquer autant que possible” (Ch. 21) ; “cette longue vie de 34 ans ½” (Ch. 52). (Ricciotti dit : de – 6 à +30 ; les Témoins de Jéhovah disent : de – 2 à +33. Entre parenthèses, quel flou concernant Jésus-Christ ! Pourtant, il y avait du monde en Palestine à l’époque : les Romains, Flavius Josèphe, etc. Saint Irénée (Smyrne env. 140 ; Lyon env. 202) dit que Jésus mourut “dans la quarantaine”...)³

Le Christ est bien sûr le modèle Absolu, auquel nous ne pouvons prétendre ; mais il existe un homme comme nous autres, qui est le modèle du Modèle, Saint Paul. Ne parlons pas de Saint Paul Illuminé ; mais que fut-il auparavant ? Chacun sait combien il était Enténébré ! C’est à celui-là que le Catéchumène doit toujours penser.

On dira que Saint Paul fut quand même exceptionnel. Il faut en convenir. Mais à quoi sert un modèle ? Faut-il s’angoisser de ne jamais pouvoir s’élever à son niveau ? La vraie question est d’aller dans cette direction, sans chercher des prétextes pour s’esquiver ! Que

---

³ Selon le Talmud (מִלְמַדְתָּא), les Juifs appliquèrent à Jésus la procédure prévue dans la Loi cérémonielle juive (Halakhah : הַלְכָה) contre le SÉDUCTEUR (MÉSITH : מֵסִיחַ), ce fauteur de trouble menaçant la Coutume Communautaire. Ceci consiste en un guet-apens judiciaire : on aposte 2 témoins cachés derrière une cloison ; le prévenu est attiré dans une chambre contiguë ; on lui fait proférer son blasphème, puis on l’engage à se rétracter ; son refus entendu, les témoins l’amènent au Tribunal (Sânhédrîn : סַנְהֶדְרִין), et on le LAPIDE (lapidation : SEQYLAH : שְׂקִילָה).

## **THÉOLOGIE teutonique**

dit Paul ? “Évacuez en vous le vieil homme, Adam ; et installez le nouvel homme, Christ” (Éph. 4 : 22 ; Coloss. 3 : 9) – (Ch. 14). Et qu’avait dit Dieu à Adam ? “À toi que j’ai tiré du néant, TOUT t’est permis sur la Terre-Paradis, sauf de me congédier si peu que ce soit de ta vie et de te laisser abuser follement par ton Moi Privé” (Genèse 2 : 16) – (Ch. 47). C’était la moindre des choses...

“On devrait être tous Frères ; c’est la vérité. Cela viendra ; il faut s’en persuader. Ceci dit, le Catéchumène commence le travail ; c’est très bien ! Commençons donc à améliorer les gens, à les rendre PLUS Justes chaque jour (Ch. 5, 6, 51, etc.). Un bon moyen, tout simple, c’est d’apprendre à voir ce qui est vrai, c’est-à-dire ce qui est bon dans les hommes, et à épanouir et unir tout ce bon de l’humanité terrestre” (Ch. 55). “Presque n’importe qui peut diriger sa conduite de sorte qu’il restreigne ses soucis et ses obligations terrestres à ce qui est vraiment indispensable. On n’imagine pas combien le Moi Privé rend soi-disant indispensable ce qui ne l’est pas du tout. Si beaucoup taillaient courageusement dans ces pseudo-devoirs, quel champ s’ouvrirait pour la vie chrétienne !” (Ch. 19). “La Vie Parfaite est trop exigeante ? Qu’à cela ne tienne ! Qu’on s’occupe de s’en approcher simplement, et de l’espérer, l’appeler” (Ch. 14).

Est-ce donc trop demander que de proposer aux Catéchumènes une lente et régulière amélioration, d’avancer “de plus en plus” dans la bonne voie, ce qui les rendra plus heureux, précisément parce qu’ils se verront aptes à vaincre des difficultés de plus en plus grandes ?

Le Catéchumène s’engage fermement dans le sillage du Frère et, ensemble, ils sont les nouveaux et vrais chrétiens, présents au sein des vieilles Institutions, comptant bien vivifier ces dernières, pour ainsi bâtir la vraie Église que Christ voulait. Les Institutions sont concernées évidemment par le même problème que les nouveaux chrétiens : vieil homme/nouvel homme s’applique aussi à elles. Quoi qu’il en soit, les Catéchumènes respectent le **principe** de ces Institutions, car il vaut mieux qu’il y en ait que le contraire ; et ils se plient aux exigences, observances et convenances **élémentaires** qu’elles représentent pour les fidèles. Il faut des lois et des pratiques, quoique pas n’importe quelles lois et pratiques. L’épuration, la réforme de tout cela s’imposera inexorablement.

La marche à suivre du Catéchumène n’est ni mystérieuse ni héroïque, c’est exactement celle que l’on adopte nécessairement pour apprendre un MÉTIER (un “art”) ! (Ch. 20). Quatre choses sont demandées par le maître à l’apprenti :

- d’être indiscutablement motivé ; sincérité et persévérance ;
- se trouver un maître compétent, pas un charlatan ;
- faire confiance à ce dernier, l’imiter docilement ;
- pratiquer avec ardeur, mettre la main à la pâte ; c’est en forgeant qu’on devient forgeron.

L'expérience donne quelques indications importantes :

- Le Catéchumène “surveille toute sa vie : ce qu'il fait et dont il s'abstient, ses paroles et ses silences, sa veille et son sommeil (rêves)” (Ch. 52).

- “Ne pas se laisser perturber par l'angoisse, les mauvais désirs, l'infortune, l'oppression, etc. Le Démon lui-même vivrait en paix si tout allait selon ses souhaits !” (Ch. 12).

- Attention ! Le pire danger est de se croire arriver trop tôt près du but, sur le seuil de l'Illumination ! Alors, “le Catéchumène s' imagine avoir tout accompli, et c'est le moment que le Diable attendait pour venir semer ses cendres sur le chemin, et tout l'acquis se trouve anéanti !” (Ch. 56). C'est quand le Catéchumène “s' imagine être mort à lui-même et rendu à Dieu, que le Diable vient semer sa semence en lui !” (Ch. 23). Tauler prévoyait cela et nous en a averti : “Certains se dégagent trop tôt des images” (Ch. 12).

Au total, n'est-il pas vrai que la Démarche proposée aux Catéchumènes confirme la parole du Christ : “Mon joug est aisé et mon fardeau léger” ? (Matt. 11 : 30) – (Ch. 41).

Oui, “quiconque veut vraiment se Préparer à la vie parfaite, trouvera en cherchant tout ce qui lui est nécessaire” (Ch. 20) ; “l'homme qui cherche vraiment le Bien, celui-là le trouvera assurément” (Ch. 42) ; “une fois qu'un homme a compris que le Mal n'est rien d'autre que le Moi Privé qui veut oublier et se passer de Dieu, rien de plus facile pour lui de savoir s'il pèche ou non et, dans l'affirmative, de connaître le moyen de réparer sa faute” (Ch. 34). Voilà le chrétien se Préparant à l'Illumination ; il est l'Enfant Prodigue de l'Évangile (Luc 15) – (cf. document).

Enfin, n'oublions pas la Miséricorde divine. Rien ne dit qu'un Catéchumène connaîtra l'Illumination. C'est la sincérité qui compte, chacun avance selon ses possibilités, et Dieu est généreux. Il y a mieux : quelqu'un qui n'est même pas Catéchumène, un Simple et Ignorant, qui est pieux et bon et s'attribue sa bonté, celui-là n'est ni abandonné, ni condamné par Dieu ; au contraire, “il lui fait autant de bien que possible, et tout ce que cet homme fruste peut recevoir de bon, Dieu le lui accorde de bonne volonté” (Ch. 42).



## B- Le Royaume

Le Frère a déjà, par son Âme, un avant-goût du Ciel ici-bas ; c'est un Élu. Ses ouailles (brebis), les Catéchumènes, sont regardées favorablement par Dieu. Le Monde est bien en route pour laisser place au Royaume. L'Église Triomphante de la Terre, depuis le vrai Message du Teutonique, prépare l'Église céleste, celle de l'UNION pleine, définitive, perpétuelle, union du Christ et de son Église Invisible avec Dieu. Du "parvis ou faubourg" du Royaume, on pénétrera alors dans la Jérusalem Céleste (Ch. 47). Le cycle "Purification – Illumination – Union" (Ch. 12) est achevé (Union encore : Ch. 25, 26).

•••

Le Teutonique, qui est des plus sobres concernant le surnaturel Terrestre, ne s'embarque pas dans des descriptions "indiscrettes" du Royaume. En cela encore, il est décidément Moderne.

Que peut-on dire seulement ?

- Ici-Bas, même chez les Frères, l'Immanence de Dieu dans sa Création est encore imparfaite, relative, incomplète, infirme ; la vraie Église ne fait que travailler à une véritable Recréation "finale". Il y a loin du Milieu du Temps terrestre à la Fin de ce Monde, à la "consommation du Siècle", à la "plénitude du Temps terrestre".

- Comment peut se dérouler la marche vers le Jugement Dernier ? Selon le schéma général classique, il faut que l'Ascension des Élus soit complétée pour qu'on aboutisse à la Refonte de la Création.

•••

### 1- Ascension des Élus

D'abord, elle semble directe et définitive. Il n'y a pas la moindre allusion au Purgatoire, aux Limbes (séjours des enfants décédés sans baptême, le vieux "sein d'Abraham" des juifs remanié), ni à une résurrection charnelle finale sur Terre (vieux legs juif spiritualisé).

Le Teutonique ne s'embarque pas non plus dans des calculs concernant la date de la Fin du Monde (d'ici-bas), à partir du calendrier juif donnant le moment de la Création. (Au 19<sup>ème</sup> siècle, le Pape soutenait que Jésus était né de Marie le 25 décembre de l'AN DU MONDE 4004...).

**Exemples** de ces calculs avant Constantin :

En général, en partant de la date de la Création, on dit que le monde d'ici-bas doit durer SIX ÂGES, à l'image des six jours initiaux, chaque Âge valant 1000 ans. Au début donc du 7<sup>ème</sup> millénaire, c'est le "Sabbat" (שַׁבָּת) de ce monde qui commence.

- La DIDACHÈ (1<sup>er</sup> s. ?). Alors tout sera "rétabli".

- HERMAS (Le Pasteur, m. env. 138). Quand l'Église sera achevée, comme une Tour à construire, alors viendra "la fin".

- LACTANCE (230-325). Le 7<sup>ème</sup> Âge vient.

- CYPRIEN (m. 258). Il est manifeste qu'on arrive au "vieillessement" du monde.

**L'Évangile :**

- MATTHIEU 13 : "La Moisson, c'est la fin du monde. Le champ, c'est le monde. Le bon grain, c'est les Fils du Royaume et l'Ivraie les Fils du Malin. Comme on arrache l'ivraie pour la jeter au feu, ainsi en sera-t-il de la fin du monde. Le Royaume, c'est un Trésor enfoui dans le champ".

- ÉPHÉSIENS 1 : "Christ nous a fait connaître le saint secret de sa Volonté : quand les temps seront accomplis, il unira une seconde fois en Lui les choses du Ciel et de la Terre".

**Thomas d'Aquin** (Compendium – 1270) :

La fin du monde (d'ici-bas, d'à-présent) arrivera "une fois complet le Nombre des hommes qui auront été produits pour la vie éternelle (perpétuelle)".

## **2- Refonte de la Création**

C'est bien de cela qu'il doit s'agir, et clairement pour un Moderne. En effet, Ce monde et l'Autre monde sont solidaires ; si une des "moitiés" change, l'autre aussi nécessairement<sup>4</sup>. Et la fin de ce temps ne peut être un simple "rétablissement" de toutes choses comme à l'origine, mais une vraie Rénovation de la Création à tous égards. C'est ainsi que la religion pure doit comprendre l'"Apocastase" des Actes des Apôtres. C'est tout à l'opposé de l'Ekpyrosis (embrasement périodique du monde) que professaient les Stoïciens.

Toujours est-il qu'avec la Refonte "finale" du Monde, c'est l'abolition du Temps DISCRET qui marque les êtres "corruptibles", auquel se substitue le Temps CONTINU, caractéristique de la Perpétuité et de l'Immortalité (ce qui est tout autre chose que l'Éternité dont Dieu a le privilège).

Dernier point. On se souvient que selon le Teutonique, Ici-Bas déjà, "au fond" les Élus n'ont pas besoin de lois (Ch. 28). Et "si TOUS les hommes étaient des Frères, d'où pourrait venir le Péché, la Méchanceté ? Tous les hommes seraient alors moraux, d'accord entre eux. Ne resteraient que des maux physiques, ce qui a peu d'importance" (Ch. 14). Eh bien ! dans le Royaume, c'est PAS de Marché et pas d'État, avec en plus l'absence de tous maux corporels ! (Ch. 51).

On le voit, le Royaume est un Comm-Anar... éthéré.

C'est à ce moment que le Teutonique soulève une question grave : "S'il n'y avait ni personnes ni biens PRIVÉS, ni donc leurs conséquences mauvaises dans la Création, QUE FERAIT DIEU ? Et Lui-même, QUI serait-il ? QUE serait-il ?" Sa réponse est très sage : "Arrivés à ce point, il faut s'arrêter et se taire. Autrement on irait trop loin et on creuserait, on s'enfoncerait, jusqu'à ce qu'on ne sache plus où l'on est et comment s'en sortir" (Ch. 29).

---

<sup>4</sup> Dire qu'un bon bougre de croyant, qui fait le moins de mal possible à son conjoint, à ses voisins et à son chien, croit qu'il "ira au Ciel" de toujours, laissant derrière lui la Terre en l'état, et que tout s'arrête là !

# Problèmes

♦ ♦ ♦

Quand nous étudions quelque chose, une situation en général et un texte en particulier (un texte est un cas spécial de situation), nous avons affaire à un Problème. Quel est ce Problème ? C'est une mise à l'épreuve de notre Historisme, car saisir correctement une situation ne se peut qu'en étant Historiste.

Cela va sans dire : nous travaillons pour l'humanité et pour le monde, et pour cela nous sommes du côté du Peuple ; mais il y a une différence entre le dire et le faire. Ainsi, en étudiant un texte – la Théologie Teutonique en l'occurrence –, nous n'oublions pas qu'il y a simultanément DEUX TÊTES qui sont mises à la question : d'une part la tête qui se trouve derrière le texte, la tête de l'auteur, en laquelle il faut s'insinuer, qui doit prendre la place de la nôtre, en épousant son époque, tout le contexte, ce qui ne se fait pas sans travail. D'autre part, ce faisant, nous nous habituons à nous faire nous-mêmes une tête d'historiste, nous apprenons de mieux en mieux ce que le Réalisme théorique veut dire en pratique.

...

Dans la Théologie Teutonique, d'un côté il n'y a presque pas de problème ; et d'un autre côté, ce n'est qu'un problème inextricable. Je m'explique.

- "Presque pas de problème" dans la mesure où c'est le texte **édité** par Luther et compris par lui. Pourquoi ? Parce que Luther, au début du 16<sup>ème</sup> siècle, est à fond MODERNE et que, donc, une cervelle civilisée d'aujourd'hui, professant de plus le Réalisme Historiste, se trouve on ne peut plus à l'aise devant ce type de Problème. Pas de gros problème, donc, avec **LUTHER**, et c'est cela le plus important parce que c'est le texte qui souleva Luther qui compte par-dessus tout pour nous. Pensez donc : Luther, cet homme qui fut le parrain des Temps Modernes, Temps Modernes qui firent la gloire exclusive et impérissable de l'Europe !

- "Un problème inextricable", parce que **l'auteur** du texte édité par Luther nous est à peu près inconnu (avec les données que je possède). Au sens historiste, on ne sait ni Qui, ni Où, ni QUAND on doit situer **l'ANONYME DE FRANCFORT** ! Dire qu'au "14-15<sup>ème</sup> siècle", dans un "Francfort" (sur le Main ? sur l'Oder ?), il y eut un auteur lié aux "Chevaliers Teutoniques", laisse un historiste dans le vague le plus général. Ceci, en vérité, est très gênant, bien que secondaire, et en étant assuré que ce problème SERA résolu.

...

## Luther (1483-1546)

Il publie deux versions de l'Anonyme : une courte en 1516, et une longue en 1518. C'est en même temps que sont placardées ses fameuses Thèses (1517). Il a 33 ans et se lance dans la mêlée. Il vivra encore 30 ans.

C'est Luther qui donne un titre au texte : Eyn Theologia **Deutsch**. Deutsch veut dire en français Teuton. Je traduis donc : Théologie Teutonique. Pourquoi dire Germanique ? On dit bien "L'Ordre des Chevaliers Teutoniques" pour traduire "Der **Deutsche** Ritterorden" ! Par-dessus le marché, on dit que l'auteur était lié à cet Ordre. (De même, on dit que le pays d'outre-Rhin, qui s'appelle lui-même **Deutschland**, est l'Allemagne ! Pourquoi pas la Germanie dans ce cas ? Moi, je dis Teutonie...).

Luther est emballé par la Théologie Teutonique. Là, dit-il, je comprends la Bible ; et ce petit livret a plus de valeur que le monceau d'écrits d'Érasme (cf. document).

Dans mon analyse du texte, je ne crois pas être loin de la lecture de Luther (tout en n'étant pas aidé par la traduction monstrueuse), bien que j'y mette beaucoup du mien. À quoi ça servirait d'être Réaliste autrement ! Je reconnais quand même que l'étude de j'en ai faite fut très rapide, et qu'un texte d'une importance si exceptionnelle mérite mieux.

## L'Anonyme

C'est là, donc, qu'on est – pour le moment – submergé par les Problèmes, ceux-ci se ramenant tous, finalement, à la Date inconnue du texte, à la question du Quand, si décisive pour un Historiste. Dans un tel flou, bien sûr, tous les contresens sont possibles, et la prudence est de mise.

Ce que l'on sait de sûr, c'est que le texte cite TAULER, mort en **1361**, et que le plus vieux manuscrit connu date de **1497**. Si l'auteur (que j'appelle le Teutonique) écrit après la mort de Tauler, nous avons une incertitude de date de... **136 ans** ! C'est énorme. Ce qui aggrave la chose, c'est une question de Qualité de date ; je veux dire : ce n'est pas la même chose si l'auteur a 75 ans en 1361, et s'il a 25 ans en 1497... ; ensuite, à cette époque (!) et à l'âge qu'il a (!), ce n'est pas du même auteur qu'on pourra parler, selon qu'il se trouve à Francfort sur le Main, à deux pas de Strasbourg, ou à Francfort sur l'Oder, à deux pas de Poznan (Pologne).

Certains, sans donner de preuves, avancent les "dates" suivantes :

### • <1398-1417 :

- Gilles Randall (1558) : "pas plus tard que 1398" ;
- Mrs Malcom (1854) : "vers 1417" ;
- Gorceix (les Amis de Dieu : 1984) : "au début du 15<sup>ème</sup> siècle".

• **1400-1430** : J'ai photocopié un texte (en oubliant de noter la source) qui dit : "entre 1400 et 1430", sans donner non plus de preuves.

## **THÉOLOGIE teutonique**

Bref, aucun de ces Intellectuels ne veut dire qu'il est dans le brouillard. Mais nous, nous y sommes ! Car qu'on dise "entre 1361 et 1497" ou "d'avant 1398 à 1430", c'est ne RIEN dire de la date, compte tenu des bouleversements du monde durant ces périodes, et donc de la **signification** qu'avait le texte pour l'auteur et ses lecteurs (ou plutôt interlocuteurs) du moment. Sans compter, répétons-le, que le "monde" n'est pas le même alors près de l'Alsace et près de la Pologne.

Concernant ce dernier point, savoir de quel "Francfort" il est question, je lis dans Gorceix (avec prudence : c'est un féru de la Rose-Croix) : "à SACHSENHAUSEN près de Francfort". C'est le lieu du célèbre "camp de la mort" (cf. document). Il s'agirait donc de Francfort **sur l'Oder**. Cela nous met à proximité de la Prusse Teutonique. Mais y avait-il là une Commanderie des Moines-Chevaliers ? Gorceix dit : "le mystérieux CUSTODE de la MAISON des Chevaliers de l'Ordre Teutonique". Que veut dire "maison" ? Et d'ailleurs, qu'est un "custode" ? Cette fonction ne figure pas dans l'histoire des Teutoniques de Henry Bogdan (1995), ce louche admirateur de la Hongrie. Le sens étymologique de Custode veut dire Garde, Défenseur ; la maison dont on nous parle est-elle une forteresse ? Le Custode est-il Chevalier ? Prêtre ? Servant ? Laïc ? En revanche, l'histoire nous apprend qu'un COUVENT (des Sœurs Teutoniques) fut créé vers 1350 à Francfort... sur le Main !

Et que veut dire membre de l'**Ordre Teutonique** sans indication d'époque ?

En gros, leur État Prussien (avec la réserve qu'il y a un Empereur et un Pape dans la chrétienté) se développe **de 1300 à 1400**.

- 1309 : conquête de la Poméranie.
- 1351-1382 : le Grand-Maître est von Kniprode. On nous dit : c'est "l'apogée" de l'État Teutonique. En effet :
- 1370 : grave défaite à Rudau face à la Pologne-Lituanie.
- 1397 : problèmes avec des Bourgeois prussiens et les cités de la Hanse à l'ouest.
- 1410 : désastre de Tannenberg. (Mais plus tard, s'établit une solide Prusse Orientale, ou Prusse Ducale : 1466. On tournait définitivement la page des COLONISATEURS Teutoniques).

Alors, **quel** Ordre Teutonique connut l'auteur de la Théologie du même nom ? Et avec quelle fonction dans ladite ambiance ? Vécut-il un temps en Prusse ? Les questions n'en finissent pas ! (Et quelle est son origine familiale et ce qui décida de son entrée dans l'Ordre ?...).

Reste que notre Teutonique est fortement concerné par le caractère tout spécial, et du Passé, et de l'Avenir des Teutoniques.

### **Le Passé :**

L'ordre des Teutoniques tranche par rapport aux deux "poids lourds" de Moines-Chevaliers des Croisades (1100-1300) : Hospitaliers et Templiers.

Les Teutoniques n'interviennent comme tels que très tardivement en Palestine : après la prise de Jérusalem par Saladin (1187) ! Et à la veille du sac de Constantinople par les Latins, avec domination de Venise (1204).

Les Teutoniques restent à l'écart du conflit terrible entre Hospitaliers et Templiers. Ils sont strictement Teutons, ont dès le départ plus d'établissements en Teutonie qu'en Orient, leur grand appui étant en THURINGE. Et ils seront, au total, plus soutenus par les Empereurs que les Papes.

En **1196**, Célestin III prend les MOINES Teutoniques sous sa propre direction, en plaçant leur communauté sous la règle de SAINT AUGUSTIN. En 1199, Innocent III soumet les CHEVALIERS à la même règle que les Templiers, celle de SAINT BERNARD. En **1206**, les Teutoniques ont leur 1<sup>er</sup> Grand-Maître TEUTON (pas un Teuton venant des Hospitaliers), originaire de Thuringe.

Ce qui distingua les Teutoniques en Palestine, c'est qu'ils mettaient la **Diplomatie** en avant plutôt que le Combat. C'était tout à fait sage. L'Orient musulman, bien qu'en crise au début des Croisades, était civilisé ; tout projet de le Coloniser à l'instar d'une contrée Primitive était voué à l'échec. D'ailleurs ce n'était pas la vraie mission historique des Croisades, qui consistait à prendre la relève d'un empire Grec irrémédiablement décadent, y compris donc sa place en Méditerranée orientale et sa fonction de protecteur des chrétiens de la région et d'assurer les pèlerinages en Terre Sainte. Les Barons qui tentèrent de se tailler des Duchés dans le coin ne pouvaient d'ailleurs penser qu'au Nord de la Palestine – le Liban et la Syrie – antérieurement sous influence de Constantinople, et au Sud, à l'Égypte alors Fatimide. Quant à la Palestine elle-même, sans port ni terre exploitable, on pouvait penser n'en faire qu'un Comptoir Fortifié, au service des Pèlerins. Ce fut le "Royaume de Jérusalem" au sens strict, pour lequel fut élaboré le fameux Code dénommé "Assises de Jérusalem", modèle parfait de Constitution féodale-bourgeoise.

Diplomate en Orient, l'ordre complet des Teutoniques, par la langue et sa centralisation, fut Colonisateur ailleurs, à la différence des autres Ordres, y compris les Ordres Espagnols (Ibériques plus largement) – (cf. document). Ce fut d'abord en Transylvanie, où ils furent appelés pour faire face aux Coumans, Turcs nomades entre la Caspienne et le bas-Danube (la **Transylvanie** est la partie orientale de la Hongrie d'avant 1918, dans l'arc des Carpates, ensuite incorporée à la Roumanie). C'est ici que les Teutoniques firent leur première expérience étatique, à la lumière des "Assises", rapportées de Terre Sainte par le roi hongrois qui s'était croisé en 1217. Le règne des Teutoniques en Transylvanie dura de 1211 à 1225.

Puis vint la grande aventure : la conquête de la **Prusse** (1226-1283). Ici encore ils Colonisent, civilisent, apportant aux Idolâtres de la Baltique et de la Biélorussie, le christianisme, les villes, etc. Une enclave coupait en deux la Prusse Teutonique : la Samogitie (la Lituanie actuelle), féroce Idolâtre ; il fallut la vaincre, avec la "Grande Lituanie" à l'arrière (la Biélorussie). Aujourd'hui, la Lituanie est... la forteresse du Papisme (80 %) dans les pays Baltes, alors que tout le nord de l'Europe devint Luthérien !

### **L'Avenir :**

Oui, notre Teutonique est concerné par l'Avenir de son Ordre de Moines-Chevaliers. Comment est-ce possible ? C'est le SCOOP de l'Église Réaliste !! (cf. document). Les dates qui suivent (Larousse) diffèrent légèrement du Document infra.

## *THÉOLOGIE teutonique*

En **1524**, le **Grand-Maître** des Teutoniques passe, avec armes et bagages, du côté de la Réforme ! Sacré événement, sans autre exemple. Il invite les Chevaliers à rompre leurs vœux et à prendre femme, et sécularise tous les biens de l'Ordre. Quelle claque pour le Pape (et l'Empereur en fait) ! Scandale, apostasie !!

En 1522, ce Grand-Maître, **Albert de Brandebourg** (1490-1568), avait connu la Réforme à Nuremberg, par les prédications d'Osiander. En 1524, il vient voir – lui, le chef effectif de toute la Prusse ! – Luther à Wittenberg, lequel lui dicte la marche à suivre. Luther envoie donc ses théologiens en Prusse, dont l'ancien franciscain Brisman. Et l'évêque (oui) Polentz avait prêché la Réforme à Königsberg le jour de Noël 1523. Le Protestantisme est acclamé dans tout le pays.

Précisons. Albert est très pieux et bon théologien ; il compose des hymnes et écrit des prières émouvantes. De plus, il est le fondateur de l'Université de Königsberg, et est l'auteur du meilleur manuel Militaire allemand du 16<sup>ème</sup> siècle. C'est pas rien ! Allez glaner des choses de ce genre à Rome à l'époque !

La Prusse change. Après la Prusse Teutonique, voilà la **Prusse Ducale**, le Duché de Prusse héréditaire et indivisible. Frédéric le Grand s'en souviendra, lui qui voyait en Racine le plus grand des poètes (Racine le Janséniste), lui qui fonda "l'Ordre de Bayard", et que Napoléon plaça au premier rang des Stratèges.

Tout cela n'empêche pas qu'on entende toujours dire de nos jours que les Teutoniques, que Luther, et que Frédéric sont – après Eckhart lui-même – les fourriers du Nazisme (il est vrai qu'Hitler et Rosenberg y tiennent, "donc" les Démon-crates s'inclinent ! Pour faire plaisir à Lech Walesa...).



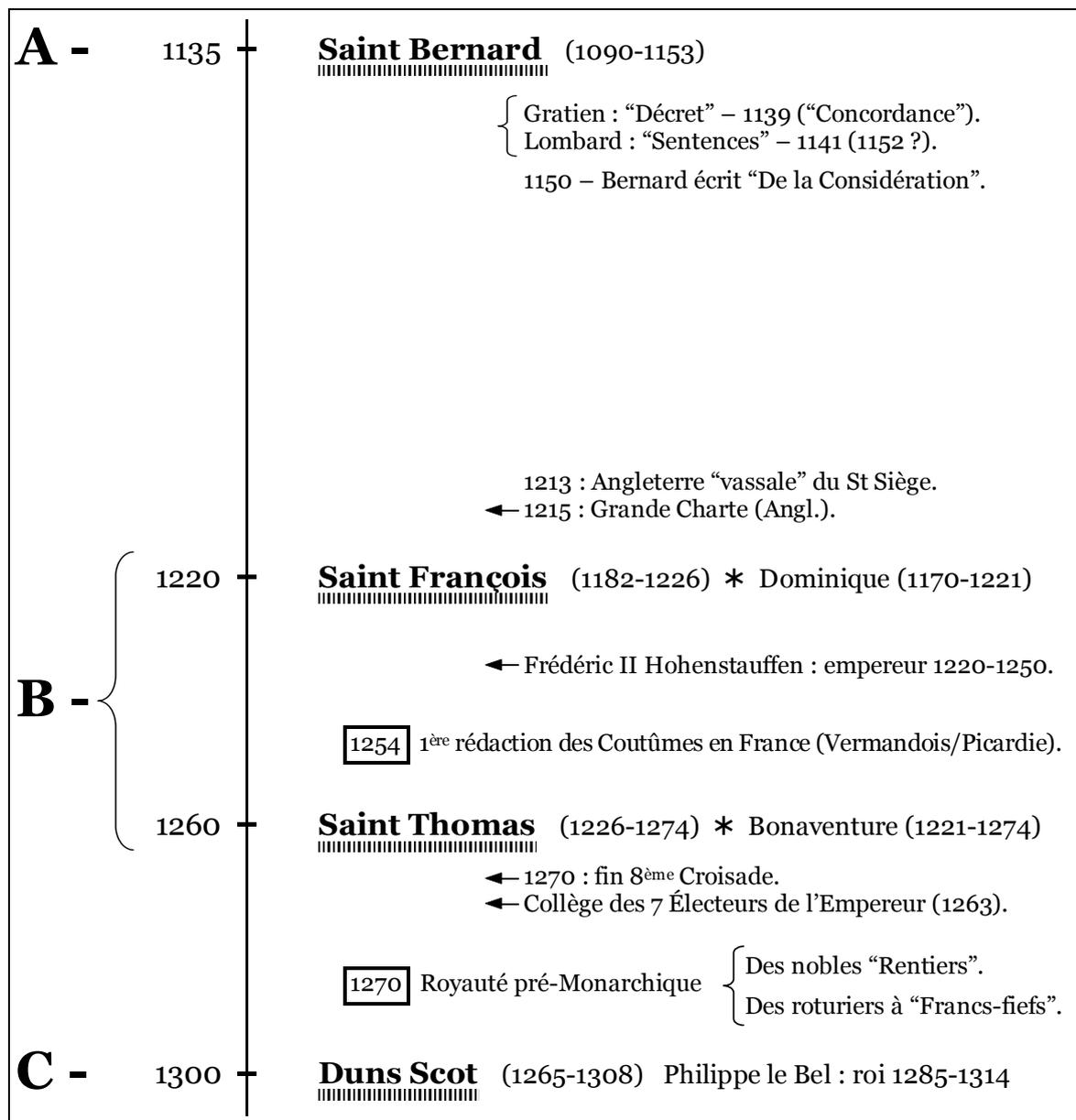
# Apogée Féodale

En faisant précéder deux personnages, nous avons toute l'histoire des **Capétiens** (987-1328) :

- Sylvestre II (Gerbert) : né 940 ; Pape : 999-1003.
- Anselme de Cantorbery : 1034-1109.

La Croisade (1096) et le Mouvement Communal (1108) commencent en même temps.

En 1070, les NORMANDS sont maîtres, d'un côté en Angleterre (Guillaume), et de l'autre en Sicile et Calabre (Roger 1<sup>er</sup>). En Italie, l'aventure se termine en 1154 : Bernard fait tomber Roger II avec l'anti-pape Anaclet.



1313 : "Avec Henri VII, l'histoire de l'EMPIRE en Italie est close".

1362 : Le français est aboli comme langue officielle en Angleterre (legs Normand).

## Crise Féodale

- Nous sommes bien embêtés, nous autres Historistes, de ne pas pouvoir situer précisément le Teutonique. Mais même en prenant la fourchette la plus large qui nous est proposée, de 1361 (mort de Tauler) à 1430, nous sommes sûrs d'une chose : il apparaît dans la Crise Féodale finale. On a donc un point d'appui général solide, et ce qu'il faut au moins pour cerner nos interrogations.

La crise du régime Féodal survint après Duns Scot (ce "Kant" du christianisme Latin) et Philippe le Bel. Quel est le vrai caractère de cette Crise ? Voilà ce qu'il faut nettement définir. Elle est bien plus grave qu'une simple conclusion de l'apogée Capétienne (en raisonnant "France"), c'est-à-dire que l'impasse finale de ce qu'avait semé le Mouvement Communal, lequel avait été régularisé à l'époque de Saint Bernard. Cette Crise ne met pas non plus en cause seulement la dynastie Capétienne, mais véritablement tout le système chrétien Occidental, le régime Pape-Empereur qui datait de Pépin le Bref (740)<sup>5</sup>, donc **600 ans d'histoire** ! En fait, c'est donc toute l'histoire civilisée autonome de l'Europe Occidentale qui est touchée. De plus, comme l'issue de cette Crise sera l'avènement des **Temps Modernes**, apogée de la civilisation Mondiale que l'Europe eut le privilège de connaître intimement, on voit l'importance exceptionnelle de cette Crise pour l'humanité entière, et quel soin nous devons mettre à bien l'étudier, la connaître, en tirer les leçons ; d'autant que le Bloc Barbare Païen qui s'appelle Union Européenne, soi-disant à la recherche de ses valeurs (!), nous entraîne aujourd'hui dans son aventure criminelle.

- Tous les "grands rois" méritent cette appellation parce qu'ils procédèrent à la "**Réforme Révolutionnaire**" que nécessitait leur temps. Pourquoi cette expression ? Parce que le Système Civilisé (foi – raison ; propriété – citoyenneté) ne pouvait progresser que par de telles réformes "violentes" civilement. Ainsi eut-on de ces "grands rois" illustrant la "race" des Capétiens. Réformateurs Révolutionnaires, le premier et le dernier des Capétiens, Hugues Capet (987-996) et Philippe le Bel, le sont au plus haut degré ; mais encore Louis le Gros (1108-1137), Philippe Auguste (1180-1223), Saint Louis (1226-1270). Les autres Rois, quand ils ne sont pas mauvais, sont des Gestionnaires.

Il y a autre chose à noter : après Philippe le Bel, ce n'est qu'une **Révolution Réformatrice** – comme au temps de Pépin le Bref – qui pourra tirer d'affaire la Société et le Monde, car cette fois la Crise est d'une tout autre envergure. Pourquoi la Révolution n'est que Réformatrice ? Parce que le saut qualitatif à effectuer ne fait que perfectionner les bases Civilisées : Religion/Science, Marché/État ; même s'il faut passer par une phase douloureuse de domination Barbare-Païenne et une Guerre Civile effroyable.

---

<sup>5</sup> PÉPIN : seul "Maire du Palais" en 747. Lombards vaincus : 752. Zacharie pape : 741-752. Vie de Boniface : 680-755 (martyr).

Si l'on n'a pas ces données en tête, comment comprendre la nature et la portée de la Théologie Teutonique ?

•••

Maintenant, il importe de distinguer deux phases directement contraires de la Crise Féodale : la première voit la domination Panthéiste-Utopique, et la seconde la domination Païenne-Barbare.

## 1- Panthéisme

- Le Panthéisme domine de **1310** à **1350**, avec une crispation nette du côté Païen à partir de 1328. Ceci est évidemment clair pour le centre décisif de la “République Chrétienne” : Empire/Papauté et France/Angleterre ; les conséquences sur la périphérie sont diverses et à retardement.

En 1311, le Concile de Vienne (en France) condamne les Bégards et Béguines – Moines, Tiers-Ordres et Laïques se montrent en fermentation. (C'est en 1310 que le Pape d'Avignon décide de verser ses salaires en ESPÈCES. Un mot sur cette invasion de l'argent, suite aux Croisades, aux Foires, à Venise, etc. Le phénomène est déchaîné depuis 1260. Cette année-là, le Parlement de Paris décide qu'on est Noble simplement si on DESCEND d'un chevalier ; donc on peut être baron SANS terre. En 1257, première mention de “bourgeois du Roi”, c'est-à-dire de sujets de seigneurs autres que le roi, mais justiciables devant ce dernier (cf. “francs-fiefs” de 1275 sur le tableau).)

Le Panthéisme se déclare donc, du temps de Duns Scot (1274-1308), Philippe le Bel (1268-1314) – il détruit les Templiers en 1311 – et Dante (1265-1321). Curiosité significative : en 1853, M. Avoux dénonce Dante sur 450 pages “Dante HÉRÉTIQUE, Révolutionnaire et Socialiste”. En 1854, M. Boissard rétorque : “Dante Révolutionnaire et Socialiste, mais NON-HÉRÉTIQUE” (275 p.) ! Tout cela répond, après Cavaignac, à Ozanam – le traître de Lamennais – qui avait fait l'apologie de Dante en 1845... comme “parfait thomiste” ! Vous voyez que notre Crise Gothique est actuelle !

- Il y a deux courants opposés et complémentaires du Panthéisme : le Sensualiste et le Spéculatif.

### - Sensualisme

Ce sont les disciples d'**Ockham** (1285-1347) et **Marsile de Padoue** (1275-1342). Ce sont des Légistes, pour le droit Romain contre le droit Canon, partisans du Roi et de la Haute-bourgeoisie (les Patriciens), des Gens de Robe, du Parlement (1302 : premiers États-Généraux en France – En Angleterre, la 1<sup>ère</sup> représentation des Bourgeois au Parlement date de 1265). Marsile de Padoue et son “Défenseur de la Paix” (1324) sera excommunié en 1327. Ce parti produira le “scandaleux” empereur **Louis le Bavarois** (1314-1347), qui fait voter la Pragmatique Sanction de Francfort (1338) : la Diète élit l'Empereur sans sanction du Pape. C'est lui qui place deux Aigles sur le sceau de l'“empire”. Il installe son “antipape” (1328-1330) : Nicolas V (Pierre de Corbière : 1260-1336). En fait,

## **THÉOLOGIE teutonique**

il n'y a plus d'Empereur civilisé et il n'y en aura plus jamais. Depuis le système des Électeurs (1263), "l'élection du Roi d'Allemagne est un marché" (Haller – 1939). Louis de Bavière représente la tentative d'un "État Provincial" allemand de constituer le noyau d'une pré-Monarchie. Cela avortera DÉFINITIVEMENT ; "la désagrégation de l'Allemagne commence" (Haller).

### **- Spéculation**

Le courant Spéculatif est débridé parallèlement, et se répand de Naples à Lübeck irrésistiblement. C'est la grande épidémie de Panthéisme qui révolutionnarise les anciens Mendians en priorité évidemment, mais pas seulement. Donc, "Franciscains" italiens d'un côté, et "Dominicains" allemands de l'autre.

- La fameuse "**mystique Rhénane**", de la Suisse au Brabant, est une insurrection chez les "Dominicains". En 1317, il y a le premier Inquisiteur ÉPISCOPAL installé en Allemagne. On a donc : Eckhart (1260-1328), condamné par le Pape en 1329, ce même Jean XXII qui a canonisé Saint Thomas en 1323 ! Eckhart est suivi par Tauler (1296-1361). Eckhart est né en THURINGE, vivier des Teutoniques.

- Les **Franciscains "Spirituels"**, ou "Observants" (de la Règle intégrale de Pauvreté de Saint François, "second Évangile"), font des ravages. On a Pierre-Jean **d'Olivi** (1248-1298) qui dès 1278 a produit ses "Gloses sur l'Apocalypse". Il est condamné par Jean XXII. Puis Ubertin de Casale (1259-1320), SUPÉRIEUR des Spirituels. Il a produit l'"Arbre de Vie du Crucifié" en 1305, et préside l'important Chapitre Général de Gênes en 1310. Ensuite **Michel de Césène**, SUPÉRIEUR des Spirituels de 1316 à 1328. Et Ange Clareno (1245-1337) – Pierre de Fossombrone –, affilié aux Zelanti de Saint François à Ancône dès 1265, puis chef des "Célestins", institués en 1251 par le futur "Pape Angélique" Célestin V en **1294** (un an !). Boniface VIII contraint Célestin à "abdiquer". Un groupe de Spirituels déclare cette abdication "nulle", et élit son Pape, DEDODICIS (ne figure dans aucune liste ou "histoire" papale !). Tout est bien sûr "confus" : en 1302, un rameau de Spirituels, les Clarénins, est fondé par Angelo Di Cordova (ces Minorités existent jusqu'en 1506...). En 1307, les Célestins sont condamnés par l'Inquisition ; certains se réfugient à Narbonne et sont à leur tour condamnés en 1318, comme "infectés" de l'hérésie d'Olivi. Michel de Césène s'est réfugié chez le Bavarois. En 1322 (Chapitre de Pérouse), on déclare le pape hérétique. Jean XXII est furieux, exècre les Spirituels comme "Communistes" (César Cantù : les Hérétiques d'Italie – 1865), et se déclare rempart de la Propriété (1317), disant que les vertus chrétiennes exigent l'ordre suivant : "OBÉISSANCE – Chasteté – Pauvreté".

**Notons bien.** "L'intégrisme" franciscain est condamné depuis **1263** (Bonaventure). Le dévôt de Saint François JOERGENSEN (1909) nous dit que Michel de Césène, malgré le Décret de 1263, fait lire dans le grand couvent d'Avignon, une certaine "Légende Antique" de Saint François, qui serait le "Miroir de Perfection" compilé en 1318-1328, venant de la **Baltique Teutonique** ! Ce texte viendrait de l'évêque Frédéric de Riga, qui aurait étudié à Avignon sous le Généralat de de Césène. La compilation mentionne la sainte hollandaise Cunera, vénérée à Utrecht. L'Ordre Franciscain avait un très grand nombre de couvents en

Belgique et Hollande. Le franciscain Frédéric Baron fut évêque de Riga (Lettonie) en 1304 et décéda en 1340.

Une historiette montrant la fermentation Panthéiste : “En 1326, une femme, Na Prous Boneta, explique devant ses juges que, de même qu’Adam eut deux fils contraires, Abel et Caïn, l’Église a eu récemment deux docteurs contraires : Olivi, l’Abel condamné et persécuté, et Thomas d’Aquin, le Caïn que Jean XXII vient de canoniser. Le Jeudi Saint, Boneta annonce qu’elle a été choisie par Dieu pour mettre le Saint-Esprit au monde. Elle dit que Saint François, nouvel Élie, et Olivi, nouvel Énoch, furent ses précurseurs, et qu’avec elle, Mère du Saint-Esprit, le Troisième Âge de la chrétienté va s’ouvrir” (troisième âge de Joachim de Flore rajeuni par Saint François) – (cf. De Lubac : la postérité de Joachim de Flore – 1978)<sup>6 7 8 9</sup>.

## 2- Tragédie Païenne-Barbare

On ne pouvait pas laisser les “Rouges” de 1330 délirer ! Il y eut l’affrontement “quarantuitard”... La Cassure est aveuglante autour de 1350, dans un bref tableau des insurrections urbaines de ce temps, avec Jacqueries à la clef à l’occasion. De quoi s’agit-il ? Depuis les Chartes et Franchises “communales” initiées en **1108** (cas français), il y a du chemin parcouru en **1350** dans la “bourgeoisie<sup>10</sup>” ! Maintenant le Patriciat Corporatif féodal est poussé par une masse de bourgeois “du commun” dans la contestation anti-féodale. Notons que la Guerre de Cent Ans a commencé en 1337 (L’Angleterre prétend à la Guyenne – Bordeaux, la France prétend à l’Artois – Arras).

### 1350 :

- 1336-1345 : Jacques Artevelde soulève **Gand** (Flandres). Ce chef des Brasseurs est assassiné. “On ne peut pas draper sans la laine anglaise”.
- 1347 : Cola di Rienzo maître de **Rome**. Cet ami de Pétrarque se fait Tribun de Rome. Tué dans une émeute en 1354.
- 1357 : Étienne Marcel maître de **Paris**. Ce prévôt des Marchands est tué en 1358. Les Jacques (1358) écrasés à leur tour.

<sup>6</sup> Sous domination Panthéiste, il y eut aussi Nicolas de Lyre (1270-1340), sans cesse cité par Luther.

<sup>7</sup> Même période, deux maîtres de Wycliffe : Bradwardine (1285-1349) mort de la peste – Fitzralph, archevêque en Irlande, mort en 1360 à Avignon, peut-être empoisonné, condamné par Innocent VI.

<sup>8</sup> Même période : Gilles de Rome (ou de Colonne) : 1247-1316. – un Augustin prêchant un “bon Pape”.

<sup>9</sup> Et Walter Burleigh (1275-1357), “néo-franciscain” adversaire d’Ockham.

<sup>10</sup> “Bourgeoisie” : Gens des BOURGS, nouvelles villes. Idem toutes les “VILLENEUVE”.

### 3- Barbarie Dominante

C'en est fait ! Quel aboi pour le bourgeois... Nous voilà partis pour 125 ans de domination barbare-païenne pour le moins (1475 – cf. L. XI et “Massacre”). Les contemporains ne veulent pas y croire. Finalement, jusqu'à Luther (1520), l'illusion subsistera. La Civilisation marche comme cela, à reculons. C'est à la sortie du tunnel final que tout le monde dit : on le savait. Tant il est vrai qu'on démontre le mouvement en marchant. Et pourtant, après la Cassure (1350 ou 1850), les Utopistes-panthéistes sont poussés à se faire “violents”. Mais rien n'y fait. Il y a toute une histoire parallèle de 1300 à 1500 et de 1800 à 2000 à faire. Nos bourgeois sont passés, eux aussi, de Babeuf à Ben Laden, en pensant qu'il y avait des “acquis” à défendre. Pensez ! Le SMIC et la Vidéosurveillance, c'est quelque chose ! Évidemment, il y a un moment où ça devient plutôt inquiétant, la barbarie païenne. Par exemple quand on passe de l'“émeute” d'Étienne Marcel à la Guerre contre les Hussites de Tchèque, de 1350 à 1415. Les Hussites, c'est comme la Croisade anti-bolchevique ! On se pose des problèmes après la Grande Guerre (14-18) : l'Europe qui guide le monde depuis Marathon (490 A.C.) s'est saignée à blanc elle-même. Avant 14, c'était la Belle Époque. Mais – c'est le “mais” qui sauve ! – c'était la faute des pangermanistes ; et puis, on a la S.D.N., ça ne se reproduira plus ; et encore : les moujiks sont des arriérés, d'où la folie russe ; enfin : si nous ne sommes plus ce qu'on était, il y a une relève bien à nous, l'Amérique, la Banque Morgan et le Fordisme. Lénine dit que la Barbarie existe, mais date de 1914 – comme les Témoins de Jéhovah – ? c'est un Dictateur fou, notre Démocratie est indestructible. On en était là, en 1415.

**Note Hussite.** Jean Hus se soulève en **1408**. Excommunié en 1411. Brûlé vif en 1415, malgré le sauf-conduit de l'empereur Sigismond. Excommunié par Alexandre V. C'est “notre” Pierre d'Ailly qui est le patron du Concile de Constance (1414-1417) !

Jean Ziska poursuit la lutte (les “Taborites”). Il combat Sigismond même aveugle. Il meurt de la peste en **1424** (Tabor : mont de la Transfiguration en Palestine – Altitude : 561 m.).

---

Reprenons. Après 1848, il y eut la Commune ; après 1350, 1380. Alors on croit encore à la “revanche” populaire chez les “riches”.

#### 1380 :

- 1381-1382 : Philippe d'Artevelde soulève Gand, puis Bruges et presque toute la Flandre. Écrasé par “notre” Charles VI de France ! 25 000 morts...
- 1381 : Les Lollards anglais. John Ball et Watt Tyler.
- 1382 : Insurrection des Maillotins à Paris.
- 1388 : En Allemagne du Sud, les Villes en guerre contre les Princes.

...

Ensuite, c'est la 3<sup>ème</sup> phase déjà vue :

**1415 :**

- 1408 : Jean Hus.
- 1414 : À Londres, coup d'État manqué du wycliffite Sir John Oldcastle. Il n'y a PLUS d'Intellectuels et de Nobles pour se mouiller.

•••

N'allons pas plus loin, jusqu'à Louis XI et Luther (1475 ; 1520). Notre Teutonique n'a pas l'air concerné par ce fin fond païen-barbare. En revanche, quelques précisions sur les trois étapes passées en revue :

**1350 :**

- 1348/49 : la Peste Noire provoque un génocide européen (1/3 de la population).
- 1353 : le 1<sup>er</sup> Inquisiteur PAPAL installé en Allemagne.
- 1347 : création de l'Université de Prague (Hussites).
- 1356 : les Turcs prennent pied en Europe.
- 1340 : les Maures d'Afrique cessent de soutenir Grenade.
- 1360 : "Grandes Compagnies" – Seigneurs de la guerre (mercenaires – bandits).

Contemporain de Tauler : RUYSBROECK (1293-1381) – Flandres/Brabant (Règle de Saint Augustin).

La Barbarie est déchaînée en France par les VALOIS ; en Angleterre par les LANCASTRE (l'Utopie fut en France sous les derniers CAPÉTIENS ; en Angleterre, sous les derniers PLANTAGENÊTS).

- 1340 : Avignon devient un des grands centres financiers d'Europe ; les premières grandes banques du temps se devaient d'y avoir leurs agents. Clément VI (1342-1352) transforme les Offrandes des pèlerins en Taxes obligatoires.

- 1356 : l'Empereur Charles IV proclame la "Bulle d'Or" qui règle l'élection impériale ; on n'y dit pas un mot du droit du Pape de confirmer le choix des Électeurs. "On ne se disputait même plus avec le Pape ; on commence à l'ignorer". Kif-kif pour l'Empereur ! Et cela n'en fait que plus des loups !

- 1347-1350 : Grande Peste. À Paris en 1348 : 50 000 morts. Pèlerinage à Rome pour Pâques : 1 million de morts. De 1347 à 1375, en Europe, 40 millions de morts.

**1380 :**

- 1378 : le “Grand Schisme” d’Occident (deux Papes en guerre). Le Schisme va jusqu’en 1417. En 1409, il y a... trois papes !
  - 1380 : Wycliffe traduit la Bible. Condamné au synode de Londres en 1382.
  - 1377 : “Pierre le Laboureur”, de John Langland (en fait, de 1362 à 1392). Vie de l’auteur : 1332-1400.
- Contemporain de Wycliffe : Gérard GROOT (1340-1384). Pays-Bas (Deventer). Fonde les “Frères de la Vie Commune” – Règle de Saint Augustin –, mouvement qui se répand en Allemagne.
- 1368 : Paoletto di Foligno rétablit la Stricte Observance chez les Franciscains.

**1415 :**

- Concile de Constance (1414-1418)... “conciliariste” (le Pape est soumis au Concile). Le Concile oblige trois papes à démissionner... De 1378 à 1417, il y eut... huit papes !
- En 1401, le roi d’Angleterre Henry IV produit le “Statut des Hérétiques” : Brûlez-les (les Lollards) !
- Pierre d’Ailly. Sommité de la Sorbonne. Président du Tribunal de sang du Concile de Constance. “Ardent Nominaliste” (c’est-à-dire Positiviste) !
- 1415-1417 : 2 ans sans pape !
- 1420 : Martin V lance la CROISADE contre Tabor.

•••

Rallonge.

**1445 :**

- 1431-1449 : Concile de “Bâle”. En fait : Bâle – Ferrare – Florence. 18 ans ! Ruine définitive du “rêve” conciliariste. C’est le cardinal dominicain espagnol Jean de Torquemada qui est le théologien du “pape” contre les “anti-pape”. Il est pro Immaculée Conception. Fait condamner Wycliffe – Jean Hus ensemble. Primauté Papale glorifiée en 1449. “Anti-pape” Félix V (1439-1449).
- 1439 : Bessarion, archevêque orthodoxe de Nicée passe au papisme et est fait Cardinal.
- 1428 : le pape Martin V ordonne à l’évêque de Lincoln de déterrer les ossements de Wycliffe, de les brûler et jeter au ruisseau. Il est obéi.
- 1402-1471 : Mystique Denys-le-Chartreux – Belgique (Ordre de Saint Bruno).
- 1438 : Charles VII crée une Armée Permanente, et publie la Pragmatique Sanction de Bourges. D’où RÉVOLTE de la Praguerie de seigneurs.
- 1453 : Les Anglais ne possèdent plus que Calais.
- 1453 : Méhmet II prend CONSTANTINOPLE. Un “monde” s’en va !
- 1452 : Frédéric III est le dernier “empereur” couronné à Rome.
- 1448 : Constantin XII est le dernier “empereur” d’Orient.

Le repère de 1445 ajouté, il n'y a plus qu'à aller à **1475**, puis **1520**. N'oublions pas que si la Barbarie païenne s'aggrave encore de 1445 à 1475, le panorama change : on entre dans la **Renaissance** ; afflux de Grecs, religion de Platon chez Cosme de Médicis. Ainsi, Marsile Ficin (1433-1499) est en extase : "Notre siècle est l'Âge d'Or, il nous a ramené les sciences et les arts. L'Allemagne a inventé l'Imprimerie et les Tables Astronomiques : en une heure on peut calculer un siècle d'avance les phénomènes sidéraux". Oui, mais as-tu de quoi calculer Luther ? ! Aujourd'hui, Bill Gates et Miss France disent aussi : c'est l'âge d'Or ; j'ai mon Jet et le Net ! Reste qu'on va effectivement avoir toutes les techniques bourgeoises fondamentales : les armes à feu, la Traite et la comptabilité en parties doubles (adaptée au crédit) ; la boussole, l'héliocentrisme et Copernic ; l'Imprimerie et la Perspective dans l'art plastique...

•••

À prendre en compte :

Dans la crise féodale, rien à faire, il faut aller au fond du trou. Que **Pape et Empereur** se ruinent à fond, justement en ne voulant pas disparaître. On veut un Pape à soi et un Empereur à soi, mais pour que le SYSTÈME Pape – Empereur soit "éternel" ! L'Empereur veut à tout prix être Roi de Rome, de sorte qu'il perdra l'Allemagne ! Le Pape étend de façon sanglante le paganisme dans la chrétienté Latine, mais rêve de "grandeurs" périmées à jamais : tuer l'Islam et forcer enfin Byzance à revenir dans le giron ! D'où : il n'y aura jamais de Monarchie moderne en Allemagne et Italie. Et : Hitler/Mussolini.

Et les **Royautés pré-Monarchiques** ? Elles se détruisent mutuellement très chrétiennement (Jeanne d'Arc !), et pour "faire" le Pape ou l'Empereur ! D'ailleurs, on n'en revient pas de découvrir la faiblesse relative de ces Princes face au système Pape – Empereur, alors que l'avenir est de leur côté ! En 1300, l'Angleterre ne comprend ni l'Écosse, ni l'Irlande, ni le Pays de Galles ; sa population est de 3,5 millions ! Et, après la famine de 1315-1316, plus la peste de 1348-1349, elle n'a plus que... 2,2 millions ! Londres comprend 35 000 habitants ! En France, on a 15 à 20 millions, Paris 250 000 habitants, et les "très grandes villes" de province 30 000... C'est quasi incroyable ce que font ces pays avec si peu de gens !

La "France". En 1108, le "domaine" du Roi Louis le Gros ne couvre que l'Ile-de-France et un morceau d'Orléanais. En 1328, le Royaume fait 85 % de la surface actuelle, 16,5 millions d'habitants, et le "domaine" du Roi, direct et indirect, s'étend à plus de 72 % du total (12 millions). Tout cela est bien petit pourtant, face aux retombées centralisées vers le Pape de la dîme "mondiale", et face à la "multiplication" de force de l'Empereur par l'effet de la suzeraineté pyramidale. Et il y a des agents réactionnaires de poids du Pape et de l'Empereur au sein des Royaumes pré-Monarchiques...

C'est ainsi que longtemps, avec les meilleures intentions, beaucoup ne peuvent même pas comprendre l'ambition Monarchique d'avenir, et croient être audacieux en demandant un Pape des pauvres ou un Empereur juste. Ces naïfs ont raison à l'envers : le vieux monde n'abandonne pas facilement le terrain, et même après Luther et avec Calvin un Empereur

## *THÉOLOGIE teutonique*

RÉACTIONNAIRE, et un Pape RÉACTIONNAIRE seront là, semblant même plus forts que jamais ! L'Empereur, c'est Charles-Quint (1516-1555), souverain "du monde", auquel François 1<sup>er</sup> devra faire quatre guerres ! Le Pape, c'est Pie V (1556-1572), le pape des Jésuites, du Concile de Trente (1566), de la "Contre-Réforme Mondiale", à la veille de la Saint Barthélemy (1572).

---

### **Le Teutonique :**

Il faut bien finir par cela.

- Il fait peu de références. Pas DU TOUT aux Pères et Docteurs de l'Église (il est pourtant visiblement imprégné de Saint Augustin et Saint Bernard). Mais à Paul et Jean, Boèce et Denys, Tauler.

Une chose est remarquable : ce sont des renvois à des crises, des crises de la plus grande gravité ! Inutile de le prouver pour Paul et Jean ! Tauler, lui, c'est 1345. Donc d'un côté (en tant que chrétien), ce qu'il y a de plus loin et, de l'autre, ce qu'il y a de plus proche. Simple.

Mais **Boèce et Denys** ? C'est la même époque : Boèce – 525 ; Denys (en ce temps-là, on le croyait contemporain de Saint Paul, "l'Aréopagite") – 531. Quelle relation avec l'époque du Teutonique ! De 523 à 537, il y a (donc en 15 ans) SEPT évêques de Rome (que du temps du Teutonique on dit avoir été des "papes"). Boèce est le "traître" à Théodoric l'Ostrogoth, le moment de la ruine finale des Goths en Occident (les Ariens). Denys est le Syrien du moment où l'on sort de la crise des Théodosiens et où se fait la relève des Justinieniens (le 1<sup>er</sup> est Justin : 518-527 ; le 2<sup>ème</sup> est Justinien le Grand : 527-565 ; Denys est signalé au tout début de ce long règne). Reste qu'il faudra encore 200 ans, passer par les Lombards (547-753), pour avoir un PAPE...

- Et Tauler. D'abord se référer à Tauler est vague : des sermons d'Eckhart condamné seront mis sous son nom (de même, la Théologie Teutonique paraîtra longtemps "dans" Tauler !). Mais surtout il ne faut pas croire que le Teutonique est esclave de Tauler. Au contraire, il REMANIE tout le Panthéisme de la première moitié du 14<sup>ème</sup> siècle. Seulement, Tauler compte, et d'abord par sa langue allemande populaire. Le Teutonique attaque sans arrêt le "Libre-Esprit", les exaltés, comme le fait Ruysbroeck, qu'il semble bien connaître, et qui est de Flandres/Brabant. D'ailleurs, la propre position du Teutonique, civile et mystique, Augustinienne et Bernardine, Templière, doit le rendre très proche des Spirituels franciscains, présents solidement en Prusse, tout autant que de la "mystique rhénane" dominicaine. Le Teutonique n'est ni esclave de Tauler, ni de Denys ; à preuve, Luther qui exalte le Teutonique, ne s'effarouche pas d'y voir Denys, qu'il REJETTE par ailleurs. Luther dit en 1520 : "Denys parle en Platonicien plutôt qu'en Chrétien".

- Alors, le Teutonique pas Panthéiste ? Cela me semble flagrant. Il remanie le panthéisme d'avant 1350 pour se faire Précurseur Orthodoxe de l'Évangélisme, de la Réforme. Luther à lui tout seul en est une preuve suffisante, par son enthousiasme sans réserve pour l'opuscule.

Oui, dans les Révolutions Réformatrices de la religion, il y a des précurseurs. À preuve Wycliffe, auquel on ne peut contester ce rôle (le nom d'"Étoile du Matin de la Réforme" lui est attaché). Il est normal qu'en **1371**, Wycliffe se voulût Réformateur révolutionnaire, et non pas Révolutionnaire réformateur, caractère qui sera évident... 150 ans plus tard (1520). Il en va de même pour le Teutonique : il veut de la manière la plus ferme et pratique la Réforme qui sera nécessaire, en se voulant réformiste, ce qui est normal si je date son traité, par exemple, de **1390**. La seule différence avec Wycliffe, c'est qu'il n'aborde pas la Réforme de manière politique (Gouvernement), mais de manière civile (Église). Ainsi, Wycliffe et le Teutonique formeraient un **COUPLE de Précurseurs de la Réforme**, quand la Domination Panthéiste "pacifique" a fait son temps, et qu'on croit encore pouvoir enrayer la Barbarie dominante avec une Orthodoxie pacifique mais intraitable.

Pour fixer la Théologie Teutonique, je mise donc – en prenant un risque – sur **1390 à Francfort sur Oder**. Le Grand Schisme est déjà là, mais tout récent (1378), et même l'écrasement des Lollards. Mais je ne crois pas que sa position tiendrait après Jean Hus (1408-1415) et Tannenberg (1410).

Reste une interrogation : pourquoi n'y eut-il pas de **mouvement** connu, défendu et attaqué, sur la base de la Théologie Teutonique ? Son exposé, sous forme d'un chapelet de petits sermons à la Tauler, était-il trop mince ? Son expression populaire allemande s'est-elle retournée contre l'auteur, étant un obstacle "international" que n'aurait pas eu une version latine ? Même chez les Teutoniques de l'époque, dut-il rester semi-clandestin ? Le "mouvement" exista-t-il mais "attribué" à Tauler ?

- Et l'**hostilité de Calvin** à ce texte ? (cf. document).

- Luther : 1483-1546. Luther publie le Teutonique en 1516 (et 1518).

- Calvin : 1509-1564. Calvin attaque le Teutonique en **1559**.

- Luther et Calvin sont tous deux de famille pauvre.

- Luther est allemand et moine défroqué ; Calvin est français et juriste laïc.

Calvin rejette le Teutonique dans une lettre ; il n'a pas jugé utile de produire une analyse critique en forme et publique.

Quand Calvin attaque le Teutonique, Luther est mort depuis 16 ans, et a publié le texte il y a **43 ans**. Il s'en est passé des choses dans ce laps de temps ! La Révolution Réformatrice est faite, Calvin lui-même a publié son Institution Chrétienne depuis 18 ans (1540) et est maître de Genève depuis lors. Quand il rejette le Teutonique, le Concile de Trente est sur le point de s'achever (1545-1563), c'est-à-dire la Contre-Révolution déclarée sur toute la ligne.

## **THÉOLOGIE teutonique**

De toute façon, Calvin est plus jeune de **26 ans** que Luther, et son Évangélisme n'est plus le même que celui de Luther, dont l'expansion se réduira à l'Europe du Nord. Et il peut aussi être en désaccord sur ce point du Teutonique, en plus des autres. Et surtout penser qu'on n'en est plus du tout là (à 1390) désormais, que le côté "Précurseur" du texte comporte des limites qu'à présent la réaction peut utiliser contre la Réforme. On a bien vu plus tard, dans la Guerre de Trente Ans, les Jésuites utiliser les Luthériens contre les Calvinistes.

Au total, je crois que l'opposition de Calvin au texte n'a pas grande importance. Même pour lui.

- Dernier point. On nous dit que la Théologie Teutonique fut condamnée par le Pape en **1621**. Donc 100 ans après les Placards, et au début de la grande – et finalement ultime – offensive Jésuitique d'envergure contre la Réforme (Guerre de Trente Ans : 1618-1648). Comme il nous faudrait le TEXTE de cette condamnation ! (Le Pape condamne Copernic et Galilée en 1616).

•••

### **P.S.**

Il pouvait et devait y avoir des Précurseurs des Révolutions Réformatrices de la Civilisation.

Ceci n'est pas du tout le cas pour notre combat !

- Notre Théorie (pas philosophie) est le Réalisme Vrai.
- Notre Méthode (pas science) est l'Historisme Lucide.
- Notre Action (pas programme) est le Comm-Anar.

De cela, aucune Anticipation proprement dite (suscitée par avance lors d'une Crise qui l'exigerait directement) n'était possible. Je ne vois que l'approche élémentaire et "anachronique" de Dom Deschamps, en... 1760 !



# Approches

• • •

On lit tout ce qu'on veut absolument **comme on veut** ; et cela sans s'en **rendre compte** si on le veut. Toute lecture vraie, c'est-à-dire historiste, doit avant toute chose dépister, traquer et détruire ce trait qu'on trouve dans tout écrit. (Et ce n'est pas du tout de la même manière que ce "trucage" se présente dans un écrit Primitif, Civilisé ou Barbare ; il est aussi différent dans les écrits civilisés Orthodoxes et Panthéistes, et dans ceux des barbaries Intercalaires en comparaison de la barbarie Intégrale.)

La Théologie Teutonique est Civilisée **Orthodoxe**, et relève de l'orthodoxie **Moderne** à son berceau. Il ne suffit évidemment pas de le dire, mais de le prouver. Le prouver exige de dissiper le "trucage" dogmatique inhérent au Spiritualisme, ledit trucage étant "total" à la phase Moderne. Ceci dit, **au Berceau** de l'époque Moderne, il faut isoler précisément l'"ombre" de l'époque médiévale Gothique qui plane nécessairement sur notre écrit.

Autre chose. La version que nous possédons, avec l'"Étude" qui la précède et les notes, a pour but la **guerre déclarée** à la Théologie Teutonique (et indirectement à Luther), cherchant à nous "convaincre" que le texte est Anti-Chrétien. Or, cela veut dire anti-papiste, le papisme considéré étant le paganisme Clérical de Léon XIII<sup>11</sup>. Bien voir pour finir que le but de notre édition fait que la **Traduction** même du texte allemand est "tordue" de manière grossière (au point même de le rendre parfois contradictoire). On peut se contenter de montrer cela par le simple exposé de notre propre compréhension du texte.



<sup>11</sup> Ce peut être en particulier du Papisme indirect, par l'occultisme G.L.F., ou quelque chose de ce genre (c'est l'époque délirante de Guaita, Péladan, Papus, Alveydre...) ou bien encore... du "RENAN" !

# Théologie Teutonique

L'Église a adopté le principe d'une "cure mystique" périodique ; ceci afin de nous emparer, sans complexe et à fond, de tout l'héritage spiritualiste. Ce faisant, nous sommes paradoxalement cohérents : paradoxalement parce que notre association n'a pu naître qu'en ayant passé par le Maoïsme qui se voulait Matérialiste ; cohérents, puisque cette association n'a pas trouvé de plus beau nom à sa disposition que celui d'Église.

Nous en arrivons à la 3<sup>ème</sup> séance de cure mystique. Un peu au hasard, après Nicolas de Cuse, puis les Saints Musulmans, nous mettons à l'ordre du jour la **Théologie Teutonique**. La présente expérience mystique que nous faisons a une importance toute spéciale. Pourquoi ?

**1-** Parce que notre passé à tous fut Panthéiste, et le plus souvent dans la version Sensualiste, ce qui nous faisait mal distinguer Mystique et Théologie, mystique Exaltée et mystique Orthodoxe. La Théologie Teutonique nous donne l'occasion de caractériser la particularité distinctive de la **mystique orthodoxe**.

**2-** À tout point de vue, la Théologie Teutonique est l'occasion rêvée de procéder à cette clarification, s'agissant du traité mystique dont fut possédé le géant **Martin Luther**, à l'heure même où il affichait ses 95 Thèses à Wittenberg, en 1517. La Théologie Teutonique fut en effet le premier livre que Luther publia.

•••

Avant que Luther ne se lève, il y avait eu la Guerre de Cent Ans et 130 ans de barbarie césaro-papiste (1345-1475), puis 40 ans de fermentation "humaniste"-machiavélique (Machiavel : 1469-1527). Durant cette longue période des "catacombes" de la religion Moderne, le fil de la Résistance au papisme dégénéré fut ininterrompu : J. Wycliffe (1320-1384), J. Hus (1370-1415), J. Savonarole (1452-1498). Ne perdons pas de vue que l'Offensive de Luther fut enfantée dans la douleur.

Retenons :

- **Wycliffe** : "La religion de Wyclif est pire que l'Athéisme" (Bossuet : Variations – 1688).

- **Jean Hus** : "Nous sommes tous Hussites sans l'avoir voulu. Saint Paul et Saint Augustin étaient de parfaits Hussites" (Luther – 1520).

- **Luther** : "Pas de nation plus méprisée que l'Allemagne ; par tous : l'Italie, la France et l'Angleterre" (1532).

•••

Et puis ceci, du prolifique **Auguste NICOLAS** (né en 1807) :

• 1842-1845

“Le Protestantisme, comme son nom l’indique, n’a d’unité que celle de l’opposition et de la haine ; c’est le parti de la Négation. Il est la Grande Hérésie qui a fermé la marche de toutes les autres.

Le Protestantisme, levant l’étendard de la rébellion au nom du Libre-Examen, devait tourner invinciblement, en théorie, au rationalisme, puis au naturalisme et au déisme, et enfin du déisme à l’athéisme, à l’Impiété déclarée. En pratique, partant du rejet de l’Autorité légitime, il devait tourner à l’Anarchie, puis de l’anarchie à la Tyrannie, et enfin de la tyrannie à la Mort”.

• 1852

“Le principe de la Réforme étant l’esprit de Protestation, qui est celui de Révolution, ce Satan humain, a étendu ses ravages de l’ordre religieux à l’ordre philosophique et social en général ; il menace aujourd’hui de mettre la société politique, la civilisation même, dans l’état de subversion et de chaos.

Le Protestantisme, par le Libre-Examen, mena d’abord le monde au Naturalisme qui défie l’homme et dont la Révolution de 1789 fut le fruit. Ce grand mal ne fut pas le pire ! Le Naturalisme avait fait le vide de Dieu dans l’Homme ; de ce vide sortit le Panthéisme qui s’exprime dans le Socialisme et le Communisme. Le déchaînement du mal, sous le nom de Socialisme et de Communisme, met le monde dans une situation unique dans l’histoire : la civilisation défiée par la barbarie finale, par ce dernier état de Protestantisme Social, après lequel il n’y a que l’Enfer”.

Pourquoi ressortir le discours hystérique du sieur Nicolas, qui semble d’un autre âge ? Précisément, parce qu’il est riche de vérité et d’actualité.

- D’abord, parce qu’il souligne fortement que son époque – 1845 –, celle de Comte et Proudhon, marque bien **le tournant de la Civilisation à la Barbarie Intégrale**, le passage au régime où se trouve actuellement le monde ; ce que toutes les puissances sociales de notre temps veulent à tout prix nous empêcher de découvrir, tournant même la vérité historique en son contraire, en ce mensonge historique imposé à tous, selon lequel la “Modernité” intangible date de 1845. La moindre velléité de contester cela, à l’école, à la télé ou dans les urnes expose chacun à l’hôpital psychiatrique ou la prison.

- Ensuite, l’ami Nicolas souligne fortement que le message de Luther, ouvrant les Temps Modernes, c’est-à-dire l’apogée de la Civilisation, **ne peut absolument pas être dit “chrétien” au sens historique du terme**, c’est-à-dire si on conserve ce nom pour qualifier le catholicisme Grec (impérial) et le catholicisme Latin (papiste). L’Évangélisme de Luther, qui imprime sa marque sur tout l’esprit Moderne, indépendamment du fait qu’il se réfère au Christ, doit être vu comme l’enfance du Déisme, la source même du

**THÉOLOGIE teutonique**

“criticisme” de Kant. Luther glorifie bien Jésus-Christ, Saint Paul et Augustin, mais il s’agit d’un tout autre Christ que celui de Constantin ou Charlemagne ! Fort heureusement d’ailleurs. Pourquoi donc Saint Paul le chrétien glorifie-t-il le Juif Isaïe ? C’est la même chose ; et cela ne porte pas à conséquence. Il serait ridicule de “reprocher” à la religion d’avoir ignoré notre Historisme. Pas de religion sans dogmatisme, et la “vraie foi” doit vouloir être celle de toujours. Luther est le géant qui fonda le Déisme moderne justement parce qu’il osa affirmer que son Christ était le “vrai Christ” ; son erreur était juste, tout comme les premiers Latins (Zacharie et Boniface) prétendant que Saint Pierre fut le premier Pape ! Qui ne comprend pas cela, de nos jours, ne comprend rien à la religion (cf. “Le suc et l’écorce”). Il est de mise, sous notre Paganisme Intégral dominant, de jouer à l’élastique intellectuellement pour meubler le néant mental des maîtres-à-penser et déverser le poison mental dans la masse populaire. Ainsi parle-t-on de “chrétiens” en général pour confondre les catholiques historiques avec les protestants historiques dans le même paganisme d’aujourd’hui. De même pour les “trois religions monothéistes” mêlant la religion occidentale historique avec le matérialisme historique des juifs.

Pour en revenir à la Théologie Teutonique, il faudra se souvenir de cette urgence d’un “nouveau Christ” qui motive Luther. Ce point conditionne tout. L’oublier un seul instant ôterait tout intérêt à l’étude de ce traité.



## Saint Paul et Luther

La Théologie Teutonique commence en citant Saint Paul qui annonce la venue de la Perfection abolissant toute Imperfection chez les fidèles du Christ ; et elle s'achève par la même référence au Parfait, le parfait UN et le parfait BIEN. Le texte de Paul est I Corinth. 13 : 10 (cf. document).

Remarquons d'abord que la Théologie Teutonique ne se réfère jamais à l'Ancien Testament directement. De plus, s'agissant du Nouveau Testament, c'est par-dessus tout Saint Paul et Saint Jean qui l'inspirent. Or, Saint Paul est l'"apôtre des Gentils", c'est-à-dire des non-juifs, des "incirconcis", des "Grecs" ; et Saint Jean est l'évangéliste qui tranche sur les trois autres (les "synoptiques"), en tant qu'évangile "Grec", celui du LOGOS (Raison, Parole), du Verbe, et de la Lumière, le Verbe étant posé immédiatement comme "la Lumière des hommes" (doc. I Corinth. 13 et Jean 14).

Remarquons ensuite qu'il n'y a qu'un anachronisme relatif dans la manière de "lire" la Théologie Teutonique par Luther, rédigée peut-être 140 ans avant lui. Il en va tout autrement, et de manière on ne peut plus légitime, dans la façon de la Théologie Teutonique d'interpréter Saint Paul et Saint Jean, qui remontent 1300 ans en arrière. L'auteur de la Théologie Teutonique révisé fondamentalement le texte des écrivains apostoliques. En cela, il ne fait d'ailleurs que suivre leur exemple ! En effet, Paul et Jean s'abritaient derrière Isaïe et Malachie, antérieurs de 500 ou 600 ans, témoins du judaïsme en déroute face au spiritualisme Grec triomphant, et auquel ils opposent leur Messianisme Matérialiste n'ayant qu'un lien tout à fait symbolique avec le Christianisme.

Répetons-le : il n'y a rien de déroutant dans ces remaniements du passé quand on aborde la mentalité religieuse de façon historique. L'histoire produit constamment du neuf, de l'inédit, de l'incomparable. Tout au long de son développement, la religion y fait face courageusement et victorieusement, maîtrisant effectivement le neuf en étant en même temps persuadée qu'il manifeste seulement l'actualité vivante de l'"immuable" Vérité, et qu'il est dompté précisément à l'issue de la défaite des "novateurs" ; ainsi opère-t-elle la purification, le perfectionnement, de Dieu et des âmes, de la foi et de la raison. La Religion ne rencontre de réelle difficulté que vis-à-vis du Matérialisme : la Tradition Ritualiste dont elle est débitrice, et le Matérialisme-Spiritualiste qu'est notre Réalisme Vrai, et dont elle pave la voie. Quant au Matérialisme qu'elle côtoie nécessairement au cours même de son histoire, la religion ne connaît d'autre ressource que de prêcher sévèrement aux intéressés la Conversion collective et leur Assimilation, comme témoins de la Désobéissance forcenée, atavique, des fils d'Adam à leur Créateur. C'est sous le Paganisme Intégral dominant porté à son paroxysme, que paraît notre Réalisme. Or ce Paganisme coïncide avec la putréfaction extrême, tant du Spiritualisme historique que du Matérialisme historique. Mais alors que le Réalisme se présente comme le sauveur de ces

## *THÉOLOGIE teutonique*

deux mentalités du passé, il est à prévoir une coalition des déchets desdites mentalités, déchaînée contre le Réalisme. Nous le savons, savons que c'est par cette épreuve même que le Réalisme se trempera, fusionnera PRATIQUEMENT, de façon CRÉATIVE, nos deux héritages, et qu'il en viendra à bout.

Il y eut deux méthodes pour réinterpréter le passé afin d'avoir prise sur le présent. La 1<sup>ère</sup> consistait à procéder ouvertement à l'"allégorie" : ne nous attachons pas à la "lettre" du dogme, mais à son "esprit". Exemple : le monde fut créé en six jours ? Un "jour" peut être entendu comme un sixième de la perpétuité du temps. Ainsi, Buffon et Lamarck peuvent justifier Moïse. La 2<sup>ème</sup> méthode n'est plus discursive, mais intuitive : un géant de la foi, tel Saint Paul, Zacharie (741-752) ou Luther, pénétré corps et âme lui seul, comme de façon surnaturelle, par les besoins aigus de tout son temps, découvre par-delà les siècles une déclaration, parmi les révélations antérieures, qui lui apparaît résumer "à la lettre" à quoi tient le véritable service de Dieu et le salut du Monde. Ainsi s'opère la transmutation "providentielle" de la religion qui la sauve du paganisme et hisse la civilisation à un degré supérieur. En fait, dans la même ligne que "l'esprit primant la lettre", quelle que soit la formulation, c'est toujours le même principe qui conduit la purification de la religion : la Foi seule sauve et non point les Œuvres qui n'en sont que la conséquence. Seulement, à chaque étape on ne parle pas des mêmes "œuvres" ni de la même "foi".

Peu importe qu'au 16<sup>ème</sup> siècle, Érasme et d'autres révoquent en doute la "Donation de Constantin" et les "Décrétales" d'Isidore de Séville, datant de 800 ans auparavant. Crier aux "faussaires", à l'"escroquerie" ne sert de rien, car cette dénonciation est elle aussi intéressée, et se borne à justifier les besoins d'un autre temps, sans mieux comprendre l'Histoire !

En revanche, il importe beaucoup de distinguer entre les remaniements de la religion opérés par les Croyants révolutionnaires et ceux opérés par les Païens réactionnaires. Ainsi, Saint Paul conclut sa première lettre aux Corinthiens par l'expression araméenne "MARAN ATHA" qui signifie : Notre Maître VA REVENIR ; la clique païenne du Vatican traduit : Le Seigneur EST VENU... Un tel "détail" fait comprendre de travers TOUTE l'épître. De même, nous trouvons dans l'épître au moins trois versions d'une autre expression-CLEF ; concernant le sort des chrétiens de la génération présente :

1- "Nous ne mourrons pas tous, mais nous serons tous changés" (par le retour du Christ) ;

2- "Tous nous mourrons..." (Les Jéhovistes disent : "nous nous endormirons") ;

3- "... Nous ne serons pas tous changés".

Un tel fatras promet bien du plaisir à qui voudrait se faire croyant ! Quant aux païens Libres-Penseurs, ils prennent de grands airs "Rationalistes" devant ce chaos mental. Moyen facile de s'en tenir à l'apologie la plus vulgaire de l'"Agnosticisme" régnant, de vanter leur propre esprit obtus, ignorant le premier mot tant du Spiritualisme que du Matérialisme, champions à peu de frais dans le mépris de l'histoire et de l'humanité.



La Théologie Teutonique commence par une citation de Saint Paul : “Quand arrivera la Perfection, alors l’Imperfection disparaîtra”. Avant de voir comment l’auteur du traité (et Luther) comprend cette phrase, il convient d’indiquer comment Saint Paul la comprend.

Ce qu’on appelle l’Église du temps de Saint Paul n’a rien à voir avec ce que ce mot désignera plus tard. D’abord le courant de Saint Paul est pratiquement inexistant, noyé dans la fermentation générale, judéo-chrétienne et helléno-chrétienne, et ces mêmes panthéistes ne pèsent pas lourd dans le système païen des Romains. Ensuite, les quelques groupes pauliniens très autonomes sont tiraillés à l’extrême à l’intérieur : à Corinthe, il y a quatre tendances que Saint Paul n’arrive pas à maîtriser. Dans les groupes que Saint Paul influence, en rupture avec Jérusalem et sans toucher Alexandrie (la vraie métropole juive), les adhérents se considèrent comme les Élus de Dieu ; et ce que dit Saint Paul de l’état d’Imperfection présent qui sera bientôt remplacé par la Perfection, ne concerne que ces Élus, sans considération aucune du reste du Genre Humain. À quoi fait allusion le prochain état de Perfection des Élus, de cette poignée de Pauliniens ? Ceci se rapporte à la Parousie, au retour attendu de Christ dans toute sa gloire Ici-bas. Durant son premier séjour terrestre, Christ s’était livré en Victime parmi les fils-d’Adam, “vieil homme” typique lui-même sacrifié. À son retour, il paraîtra comme Roi ; non pas comme David, mais comme Verbe re-Créateur de l’humanité : les morts ressuscités et les vivants du moment seront tous “changés”, métamorphosés par le fait qu’ils seront dotés d’un “corps spirituel”, incorruptible, formant donc le Royaume que le Fils remettra alors au Père. “Le temps se fait court”, dit Saint Paul ; c’est pourquoi le mieux est d’“user du monde comme si l’on n’en usait pas” ; entre autres, mieux vaut rester célibataire. Telle est donc la Perfection dont la perspective doit primer sur tout. Ceci n’a pas seulement de conséquence concernant l’usage du monde, mais aussi concernant la conception que l’on doit avoir de l’Église. L’Église présente, congrégation des Élus, comprend des membres en quelque sorte tous “ordonnés”, tous “prêtres”, dotés de pouvoirs surnaturels. Saint Paul s’arrête sur ces “dons”, ces “charismes” et dit : ces dons répartis entre les Élus sont hiérarchisés et spécialisés, et chacun d’eux est borné et provisoire. Bref, tout cela est relatif, ne concerne que le chrétien “enfant” d’à présent. Donner trop d’importance à ces charismes, et se chamailler à propos du rang des divers charismes et de la puissance que les uns et les autres possèdent, dans la Voyance, dans la Glossolalie (don des langues), etc., c’est perdre de vue la Parousie prochaine, l’état attendu de chrétien Adulte, et donc se montrer encore attaché au “vieil homme” ! Mettons donc à leur juste place ces dons divers et multiples qui tomberont à la Parousie, où nous serons véritablement Illuminés, élevés dans une Certitude UNE et COMMUNE. Qu’est-ce qui anticipe dès à présent la Perfection prochaine, que nous partageons également et pleinement aujourd’hui et subsistera donc sans modification demain ? C’est la CAMARADERIE, la fraternité (on nous traduit : Charité, Amour). Avec la Camaraderie, il y a la Foi et l’Espérance dans le même cas ; mais la Camaraderie résume tout ; voilà ce qui fait de nous, maintenant et pour toujours, vraie Église collectivement et “Membres du Christ” individuellement.

•••

## **THÉOLOGIE teutonique**

La Théologie Teutonique et Luther interprètent de manière sensiblement différente l'opposition entre l'Imperfection présente et la Perfection à venir !!

Saint Paul est vieux de 1400 ans quand Luther paraît. Le premier s'efforçait de faire percer le message inouï du Christ, contre le Jéhovah juif placé sous le protectorat d'un empereur voué à Jupiter ; le second s'insurge contre le catholicisme papal tout-puissant, ayant à son service le bras séculier féodal du Saint Empire et des Rois marqués de son sacre. Luther ne veut pas produire une Église de prêtres, mais au contraire abattre ce Clergé ordonné. En même temps qu'il envoie promener la Messe du pape, le moindre des soucis de Luther est que les Ministres de l'Évangile soient dotés de quelque "charisme" que ce soit, et la Parousie imminente entre nullement dans son horizon. Ce serait plutôt le règne de l'Anti-Christ qu'il craindrait...

Freddy Malot – novembre 2004



# Table

## I- DIEU

<b>A- En Lui-même</b> .....	3
1- Esprit substantiel.....	3
2- Une Âme.....	4
<b>B- Pour-Nous</b> .....	6
1- Le Sujet.....	6
2- La Trinité.....	7

## II- LE MONDE

<b>A- Ici-Bas</b> .....	11
1- Création.....	12
2- Incarnation.....	13
3- Vraie Église.....	17
* Illuminés.....	19
* Catéchumènes.....	26
<b>B- Le Royaume</b> .....	31
1- Ascension des Élus.....	31
2- Refonte de la Création.....	32

---

<b>Problèmes.</b> .....	33
Luther (1483-1546).....	34
L'Anonyme.....	34
Apogée Féodale.....	38
Crise Féodale.....	39
<b>Approche, etc.</b> .....	50
Théologie Teutonique.....	51
Saint Paul et Luther.....	54

---

L'illustration en couverture est de l'édition. (nde)

# THÉOLOGIE teutonique



**DOCUMENTS – Tome I**

## « Théologie Germanique »

*L'auteur* – malgré des recherches nombreuses, on connaît peu de chose de l'auteur de ce livre intéressant et remarquable.

Luther écrit, dans la préface de la première édition : “Ce livre a été puisé au fond du Jourdain par un véritable Israélite, dont le nom n'est connu et ne sera connu que par Dieu seul”.

Dans la préface de l'édition de 1516, Luther nous en parle comme d'un homme dont Dieu seul connaît le nom. Il ajoute que la matière traitée est à peu près celle du docteur illuminé Jean Tauler<sup>1</sup>.

---

Un opuscule noble et raisonnable, où nous apprenons ce qu'est Adam et le Christ et comment Adam doit mourir pour faire naître le Christ en nous.

---

Le Dieu tout-puissant et éternel a manifesté ce livre par un homme sage, juste et sincère, son ami, qui a été de son temps un Chevalier Teutonique, un prêtre et un custode dans la maison des Chevaliers Teutoniques à Franckfort. Il nous apprend à connaître mainte vérité délicieuse et divine et surtout comment on peut reconnaître les véritables et justes amis de Dieu et aussi les libres et faux esprits, qui sont si nuisibles à la sainte Église.

---

En 1843, Dr. Reuss, professeur et bibliothécaire à l'Université de Würzburg, donnait avis de la découverte d'un manuscrit, “autrefois à l'abbaye cistercienne, maintenant à la bibliothèque ducale de Löwenstein-Wertheim-Freudenberg à Bronnbach”.

Ce manuscrit contient, outre différents écrits, un petit traité qui débute ainsi : “Ici commence le Franckfortois, qui dit de belles et suprêmes choses d'une vie parfaite.” Et il termine : “Le Dieu tout-puissant et éternel a manifesté ce livret par un homme sage et sincère, son ami, qui a été de son temps un Chevalier Teutonique, un prêtre et un custode à la maison des Chevaliers Teutoniques à Franckfort. Il nous apprend mainte bonne distinction de la vérité divine. Ainsi finit le Franckfortois, 1497.”

**Calvin, dans sa lettre à l'église française de Franckfort, en parle comme d'un ouvrage qui contient du “venin caché et mortel” et qui empoisonne l'Église.**

---

<sup>1</sup> “Aber nach möglichez gedencken zu schetze ist die matery fasst nach der Art des erleuchteten doctors Tauleri, prediger ordens.”

*THÉOLOGIE teutonique – Documents – Tome I*

“On parle de quelques livrets, écrit-il, qu’on a voulu introduire, ou bien qu’on a voulu approuver, à sçavoir la *Théologie Germanique* et de l’homme nouveau. Quant à cela, si jamais j’ay rien cogneu ou gousté en la parolle de Dieu, je voudroys bien que les autres s’en fussent abstenus. Car encore qu’il n’y ait point d’erreurs notables, ce sont badinages forgez par l’astuce de satan pour embrouiller toute la simplicité de l’Évangile. Mais si vous regardez de plus près, vous trouverez qu’il y a du venin caché et mortel ; c’est empoisonner l’Église. Parquoy mes frères, devant toutes choses, je vous prie et exhorte au nom de Dieu de fuir comme peste tous ceux qui tascheront de vous infecter de telles ordures.”

*De Genève, ce 23 de february 1559.*

La Théologie Germanique, quoique mal accueillie par l’Église réformée de Calvin, n’a jamais cessé d’intéresser l’Église luthérienne et elle demeura toujours en honneur dans les sectes baptistes.

V. Weigel et J. Boehme peuvent être considérés comme des disciples immédiats de la *Théologie Germanique*.



# Martin Luther

À SPALATIN. Wittenberg, 6 mai 1517.

À son ami Spalatin.

Salut en Christ ! Je t’envoie, excellent maître, conformément à ton désir, l’opuscule sur la prédestination en latin<sup>2</sup>. Si tu désires l’avoir aussi en allemand, je te l’enverrai, car la traduction allemande de Scheurl est beaucoup mieux présentée que l’édition latine. En ce qui concerne l’“Art de mourir<sup>3</sup>” (ainsi que tu l’appelles), je n’en possède qu’un exemplaire pour mon usage personnel ; tous les autres ont été distribués. Sers-toi en attendant du mien. Je verrai si je peux m’en procurer d’autres. En troisième lieu, tu désires **le livre intitulé Adam<sup>4</sup> : si bref qu’il soit — je le dis sans mentir — je n’en ai encore trouvé aucun qui ait une telle valeur théologique**. Je te l’envoie donc ; mais je regretterais cet envoi si tu ne le lisais pas avec la plus grande attention. Je ne sais si Erasme avec toute sa science et son Jérôme tant vanté arriveraient à écrire un tel ouvrage ; ce qui est certain, c’est qu’ils ne l’ont pas écrit.

Mon commentaire des sept Psaumes n’est pas entre mes mains, mais chez l’imprimeur. Mais je ne souhaite pas que tu le réclames. Cet ouvrage, en effet, n’est pas destiné aux esprits cultivés mais aux hommes incultes, qui sont malheureusement si nombreux. C’est pourquoi ce commentaire, dépourvu de témoignages tirés de l’Écriture, est si faible. Ensuite, il est prolix, et cependant — chose singulière — pas assez prolix encore : tant la chose dont il s’agit est ignorée de la plupart des gens — ou plutôt : ils ne sont pas capables de la comprendre. C’est pourquoi un aliment de cette espèce, qui a été remâché deux ou trois fois, n’est pas une nourriture convenable pour ton esprit.

Les opuscules déjà nommés pourront sans doute te suffire ; Sinon, confie-toi une fois encore à mon conseil, et tâche d’entrer en possession du recueil des sermons de Tauler<sup>5</sup>, dont je t’ai déjà parlé. Tu pourras te le procurer par l’orfèvre Christian<sup>6</sup>, qui est très versé dans les questions théologiques. En lisant ce livre, tu verras que la science de notre temps — qu’elle s’appuie sur les études grecques, latines ou hébraïques — n’est qu’un vase de fer

<sup>2</sup> Il s’agit d’un recueil de sermons de Staupitz sur la Providence et la prédestination, traduit en allemand en 1516 par Christophe Scheurl, humaniste de Nuremberg.

<sup>3</sup> Un autre ouvrage de Staupitz : *Ein Buchlin von der Nachfolgung des willigen Sterbens Christi* (“Un Petit Livre sur l’imitation de la Mort volontaire du Christ”), Leipzig 1515.

<sup>4</sup> Cet opuscule anonyme est un fragment de la *Deutsch Theologia* (“Théologie germanique”) éditée par Luther en 1516.

<sup>5</sup> Ces Sermons de Tauler (1300-1360) étaient, avec l’opuscule cité plus haut, un des livres favoris de Luther ; et cette préférence montre les liens qui l’unissaient à la mystique allemande du moyen âge.

<sup>6</sup> Christian Döring, orfèvre et imprimeur à Wittenberg, le premier éditeur des œuvres de Luther. On l’appelle souvent Christian Goldschmidt ou Aurifaber, par allusion à sa profession d’orfèvre.

— que dis-je ? un vase d’argile — en comparaison de cette science de la véritable piété. Adieu.

En ce qui concerne le livre de Wimpina sur la prédestination<sup>7</sup>, mon jugement est le même que celui du docteur Karlstadt<sup>8</sup> : à savoir, que l’auteur a peiné en vain, en ce qui concerne la matière même du livre. Quant à l’élégance recherchée qu’il affecte dans son style, tu pourras en juger toi-même. Même si son opinion eût été juste, cette recherche l’aurait empêché d’atteindre le but qu’il s’est proposé.



---

<sup>7</sup> *De Praedestinatione et Prescientia divina*, de Conrad Wimpina, professeur à l’Université de Leipzig, demeuré fidèle à la théologie scolastique, malgré certaines apparences humanistes.

<sup>8</sup> Karlstadt (en réalité Andréas Bodenstein), après avoir fait ses études à Wittenberg et y avoir acquis le grade de docteur, était professeur à l’Université de cette ville depuis 1515. Il se rallia avec ardeur à Luther au moment de la querelle des indulgences. Par la suite, le zèle iconoclaste de Karlstadt, ses relations avec les “Illuminés” (Schwärmer), et sa négation de la présence réelle entraînèrent une rupture entre les deux hommes.

# Controverse destinée à montrer la vertu des indulgences



**Martin Luther**

1517

---

*Le texte que l'on va lire reproduit les 95 thèses rédigées par Luther et affichées par lui le 31 octobre 1517, à midi, à la porte de l'église de la Toussaint, à Wittenberg. Cette publication a été traditionnellement considérée comme l'un des moments décisifs de la Réforme ou même comme son début.*

*En affichant ces thèses, Luther se conformait à un usage universitaire courant. Des controverses étaient régulièrement organisées entre théologiens, en vue desquelles les docteurs pouvaient rédiger les thèses qu'ils entendaient défendre. Celles-ci étaient portées à la connaissance des intéressés par affichage ; des copies étaient également expédiées aux théologiens résidant au loin. L'intention de Luther n'avait donc rien d'insolite et ne répondait pas à une intention publicitaire. Aucun adversaire ne releva d'ailleurs le gant jeté par Luther, et la controverse elle-même n'eut pas lieu.*

---

Par amour de la vérité et par souci de la mettre en lumière, les thèses ci-après seront discutées à Wittenberg, sous la présidence du révérend Père Martin Luther, maître es arts et en théologie et lecteur ordinaire de théologie dans ce même lieu. C'est pourquoi il prie ceux qui ne peuvent être présents pour en débattre avec nous, de le faire, quoique absents, par écrit. Au nom de notre Seigneur Jésus-Christ. Amen.

1- En disant "Faites pénitence..."<sup>9</sup>, notre Seigneur et Maître Jésus-Christ a voulu que toute la vie des fidèles soit une pénitence.

2- Cette parole ne peut être comprise comme s'appliquant à la pénitence sacramentelle (c'est-à-dire à la confession et à la satisfaction), célébrée par le ministère des prêtres.

3- Cependant elle ne vise pas seulement une pénitence intérieure : bien au contraire une pénitence intérieure est nulle et non avenue, si elle n'opère pas extérieurement diverses mortifications de la chair.

4- C'est pourquoi la peine demeure, aussi longtemps que demeure la haine de soi (c'est-à-dire la vraie pénitence intérieure), autrement dit jusqu'à l'entrée dans le Royaume des cieux.

5- Le pape ne veut, ni ne peut remettre aucune peine, excepté celles qu'il a imposées soit de sa propre volonté, soit conformément aux canons.

6- Le pape ne peut remettre aucune faute, si ce n'est en déclarant et en affirmant qu'elle a été remise par Dieu, ou en la remettant avec certitude dans les cas qu'il s'est réservés ; si ceux-ci étaient méprisés, la faute subsisterait intégralement.

7- Dieu ne remet vraiment sa faute à aucun homme sans le soumettre, totalement humilié, au prêtre, son vicaire.

8- Les canons pénitentiels sont imposés uniquement aux vivants, et rien ne doit être imposé aux mourants conformément à ces canons.

9- C'est pourquoi l'Esprit saint nous accorde un bienfait par l'intermédiaire du pape, lorsque celui-ci excepte toujours dans ses décrets l'article de mort et de nécessité.

10- Ils agissent d'une manière ignorante et injuste, les prêtres qui conservent aux mourants des pénitences canoniques pour le purgatoire.

11- Cette ivraie, qu'est la transformation de la peine canonique en peine pour le purgatoire, semble bien avoir été semée pendant que les évêques dormaient.

12- Autrefois, les peines canoniques étaient imposées non pas après, mais avant l'absolution, pour éprouver l'authenticité de la contrition.

13- Les mourants s'acquittent de tout par la mort et ils sont déjà morts aux lois des canons, en étant à bon droit affranchis.

---

<sup>9</sup> Mat. 4 : 17.

14- Une pureté ou une charité imparfaites du mourant amènent nécessairement avec elles une grande crainte, d'autant plus grande que sont moindres la pureté et la charité.

15- Cette crainte et cette épouvante sont suffisantes pour constituer à elles seules (pour ne pas parler du reste) la peine du purgatoire, car elles sont proches de l'horreur du désespoir.

16- L'enfer, le purgatoire, le ciel semblent être aussi différents que le désespoir, le quasi-désespoir, la tranquillité de l'âme.

17- Il semble nécessaire aux âmes du purgatoire qu'autant leur effroi diminue, autant leur charité augmente.

18- Il ne semble prouvé par aucune raison ni aucune écriture que ces âmes soient exclues de l'état de mérite et de croissance dans la charité.

19- Il ne semble pas non plus prouvé que ces âmes, du moins dans leur totalité, soient sûres et certaines de leur béatitude, même si nous-mêmes en sommes absolument certains.

20- Par conséquent, le pape, lorsqu'il parle de rémission plénière de toutes les peines, ne les comprend pas absolument toutes, mais seulement celles qu'il a lui-même imposées.

21- Ils errent donc, les prédicateurs des indulgences qui disent que par les indulgences du pape, l'homme est quitte de toute peine et qu'il est sauvé.

22- Bien plus, le pape ne remet aux âmes dans le purgatoire aucune peine qu'elles auraient dû acquitter dans cette vie selon les canons.

23- Si jamais une rémission d'absolument toutes les peines peut être accordée à quelqu'un, il est certain qu'elle n'est donnée qu'aux plus parfaits, c'est-à-dire aux moins nombreux.

24- C'est pourquoi la majeure partie du peuple est nécessairement trompée par cette promesse indistincte et vantarde de la rémission de toute peine.

25- Le pouvoir qu'a le pape universellement sur le purgatoire, un évêque ou un curé quelconque l'ont spécialement dans leur diocèse ou leur paroisse.

26- Le pape fait très bien, en donnant aux âmes la rémission non en vertu du pouvoir des clefs (qu'il n'a nullement), mais par mode d'intercession.

27- Ils prêchent l'homme, ceux qui disent qu'aussitôt tintera l'argent jeté dans la caisse, aussitôt l'âme s'envolera (du purgatoire).

28- Il est certain que dès que la pièce tinte dans la caisse, le gain et la cupidité peuvent être augmentés ; mais l'intercession de l'Église dépend de la volonté de Dieu seul.

29- Qui sait si dans le purgatoire toutes les âmes veulent être rachetées, comme on le raconte de saint Séverin et saint Pascal ?

30- Personne n'est sûr de la vérité de sa propre contrition, encore bien moins, de l'obtention de la pleine rémission.

31- Autant est rare un homme qui fait vraiment pénitence, autant est rare celui qui acquiert authentiquement des indulgences : c'est-à-dire qu'il est rarissime.

32- Ils seront damnés pour l'éternité avec leurs maîtres, ceux qui croient, par des lettres d'indulgences, être sûrs de leur salut.

33- Il faut se méfier au plus haut point de ceux qui disent que les indulgences du pape sont l'incalculable don divin par lequel l'homme est réconcilié avec Dieu.

34- Car les grâces des indulgences concernent seulement les peines de la satisfaction sacramentelle, lesquelles ont été établies par les hommes.

35- Ils prêchent le contraire de la vérité chrétienne, ceux qui enseignent que la contrition n'est pas nécessaire aux personnes qui veulent racheter des âmes ou acquérir des billets de confession.

36- N'importe quel chrétien, vraiment repentant, a pleine rémission de la peine et de la faute ; elle lui est due même sans lettres d'indulgences.

37- Tout vrai chrétien, qu'il soit vivant ou mort, participe à tous les biens de Christ et de l'Église : cette participation lui est donnée par Dieu, même sans lettres d'indulgences.

38- Pourtant il ne faut mépriser d'aucune manière la rémission accordée par le pape et la participation à ce qu'il donne, car elles constituent (comme je l'ai dit) une annonce de la rémission divine.

39- Il est extrêmement difficile, même aux plus savants théologiens, d'exalter en même temps auprès du peuple la profusion des indulgences et la vérité de la contrition.

40- La sincérité de la contrition recherche et aime les peines, mais la profusion des indulgences les fait négliger et haïr ; du moins en donne-t-elle l'occasion.

41- Les indulgences apostoliques doivent être prêchées avec prudence, de peur que le peuple ne s' imagine faussement qu'elles sont préférées aux autres bonnes œuvres de charité.

42- Il faut apprendre aux chrétiens qu'il n'est pas conforme à la pensée du pape de comparer, à un degré quelconque, l'achat des indulgences aux œuvres de miséricorde.

43- Il faut apprendre aux chrétiens que celui qui donne aux pauvres ou prête à celui qui est dans le besoin, fait mieux que s'il achetait des indulgences.

44- Car, par l'œuvre de la charité, la charité grandit, et l'homme est rendu meilleur, tandis que par les indulgences il n'est pas rendu meilleur, mais est seulement davantage libéré de la peine.

45- Il faut apprendre aux chrétiens que celui qui voit un pauvre et, sans lui prêter attention, donne pour les indulgences appelle sur lui-même non les indulgences du pape, mais la colère de Dieu.

46- Il faut apprendre aux chrétiens que s'ils ne sont pas comblés de biens superflus, ils sont tenus de conserver chez eux ce qui leur est nécessaire et de ne le dissiper en aucune façon pour des indulgences.

47- Il faut apprendre aux chrétiens que le rachat des indulgences est libre et non pas requis.

48- Il faut apprendre aux chrétiens que le pape, lorsqu'il s'agit pour lui de donner les indulgences, a davantage le besoin aussi bien que le désir, d'une prière fervente que d'argent sonnante.

49- Il faut apprendre aux chrétiens que les indulgences du pape sont utiles, s'ils ne se confient pas en elles, mais qu'elles sont excessivement nocives, si elles leur font perdre la crainte de Dieu.

50- Il faut apprendre aux chrétiens que si le pape connaissait les exactions des prédicateurs d'indulgences, il préférerait que la basilique de Saint-Pierre s'en aille en cendres plutôt que de la voir édifiée avec la peau, la chair et les os de ses brebis.

51- Il faut apprendre aux chrétiens que le pape serait disposé, comme il le doit — et même s'il était nécessaire qu'il vende pour cela la basilique Saint-Pierre — à donner de ses propres deniers à un grand nombre de ceux auxquels les fabricants d'indulgences soutirent leur argent.

52- Il est vain de croire à un salut acquis par les lettres d'indulgences, même si le commissaire des indulgences, ou mieux le pape donnaient pour cela leur âme en gage.

53- Ils sont ennemis du Christ et du pape ceux qui ordonnent que la Parole de Dieu soit complètement réduite au silence dans les autres églises afin que les indulgences soient prêchées.

54- On fait injure à la Parole de Dieu, lorsque dans le même sermon on consacre aux indulgences autant ou même plus de temps qu'à cette parole.

55- Le pape pense nécessairement que si l'on prêche les indulgences — qui sont très peu de chose — au moyen d'une cloche, d'une procession et d'une cérémonie, il faut célébrer l'Évangile — qui est la plus grande des choses — avec cent cloches, cent processions et cent cérémonies.

56- Les trésors d'où le pape tire les indulgences qu'il donne n'ont été ni suffisamment définis ni assez connus dans le peuple du Christ.

57- Il est manifeste que ce ne sont en tout cas pas des trésors temporels, car beaucoup de prédicateurs ne distribuent pas précisément ceux-ci mais ne font que les amasser.

58- Ce ne sont pas non plus les mérites du Christ ou des saints, car ceux-ci produisent toujours, sans l'intervention du pape, la grâce de l'homme intérieur ainsi que la croix, la mort et l'enfer pour l'homme extérieur.

59- Saint Laurent dit que les trésors de l'Église sont les pauvres de la communauté, mais il a employé ce terme conformément à l'usage de son temps.

60- Nous pouvons dire, sans audace exagérée, que le trésor consiste dans le pouvoir des clefs de l'Église (donné par le mérite du Christ).

61- Il est clair que le seul pouvoir du pape suffit pour remettre les peines et les cas canoniques.

62- Mais le vrai trésor de l'Église, c'est le sacro-saint Évangile de la gloire et de la grâce de Dieu.

63- Mais cet Évangile rencontre avec raison la plus grande aversion, car il fait des premiers les derniers.

64- Au contraire, le trésor des indulgences reçoit, avec raison, le meilleur accueil, car il fait des derniers les premiers.

65- C'est pourquoi les trésors de l'Évangile sont des filets avec lesquels on péchait autrefois les hommes pourvus de biens.

66- Les trésors des indulgences sont des filets avec lesquels on pêche maintenant les biens des hommes.

67- Les indulgences, que les prédicateurs publient bien haut comme les plus grandes grâces, sont en vérité considérées comme telles dans la mesure où elles procurent un gain.

68- Elles sont cependant, en réalité, des grâces bien minimes, comparées à la grâce de Dieu et à la piété de la croix.

69- Les évêques et les curés sont tenus de recevoir en toutes circonstances les commissaires des indulgences apostoliques.

70- Mais ils sont tenus bien davantage de veiller de tous leurs yeux et de prendre garde de toutes leurs oreilles à ce que ces commissaires ne prêchent pas leurs propres rêveries à la place de la commission du pape.

71- Celui qui parle contre la vérité de l'indulgence papale, qu'il soit anathème et maudit.

72- Mais celui qui veille à lutter contre la passion arbitraire et la licence verbale du prédicateur d'indulgences, qu'il soit béni.

73- De même que le pape fulmine justement contre ceux qui manigancent de quelque façon des entreprises au détriment des indulgences,

74- Il entend bien plus encore fulminer contre ceux qui, sous le couvert des indulgences, manigancent au détriment de la charité et de la vérité.

75- Penser que les indulgences sont si puissantes qu'elles pourraient faire absoudre un homme, même si, par impossible, il avait violé la mère de Dieu, c'est déraisonner.

76- Nous affirmons au contraire que les indulgences du pape ne peuvent effacer le plus insignifiant péché véniel, en ce qui concerne la culpabilité.

77- Ce que l'on dit, à savoir que si saint Pierre était le pape aujourd'hui, il ne pourrait pas disposer de plus grandes grâces, est un blasphème contre saint Pierre et contre le pape.

78- Nous affirmons au contraire que lui, comme tout pape, dispose de grâces plus grandes, à savoir l'Évangile, les vertus spirituelles, les dons de guérison, etc... conformément à I Corinthiens 12.

79- Dire que la croix dressée de manière éclatante dans les armes papales équivaut à la croix du Christ est un blasphème.

80- Ils en rendront raison, les évêques, curés et théologiens qui laissent circuler de tels propos dans le peuple.

81- Cette prédication dérégulée des indulgences fait qu'il n'est guère possible, même à des hommes savants, de préserver le respect dû au pape des calomnies ou des questions parfaitement pertinentes des laïcs.

82- À savoir : Pourquoi le pape ne vide-t-il pas le purgatoire pour l'amour de la très sainte charité et du besoin le plus impérieux des âmes, ce qui est le motif le plus juste de tous, alors qu'il rachète les âmes en nombre infini pour l'amour très funeste de l'argent en vue de l'érection de la cathédrale Saint-Pierre, ce qui est le motif le plus inconsistant ?

83- De même : Pourquoi les obsèques et les anniversaires des défunts subsistent-ils ? et pourquoi le pape ne restitue-t-il pas ou ne permet-il pas de reprendre les bénéfices fondés dans ces intentions, alors qu'il est injuste de prier pour des rachetés ?

84- De même : Quelle est cette nouvelle piété de Dieu et du pape selon laquelle ils permettent à un impie et ennemi de Dieu de racheter pour de l'argent une âme pieuse et amie de Dieu, alors qu'ils ne rachètent pas, en considération de son besoin impérieux, par une charité gratuite, cette même âme pieuse et aimée de Dieu ?

85- De même : Pourquoi les anciens canons pénitentiels qui depuis longtemps déjà sont abrogés, en fait et par l'absence d'usage, et sont donc morts, peuvent-ils cependant donner lieu à un rachat pécuniaire par concession d'indulgences, comme s'ils étaient en vigueur ?

86- De même : Pourquoi le pape, dont les richesses sont aujourd'hui plus grosses que celles des Crassus les plus opulents, ne construit-il pas la seule

basilique de Saint-Pierre avec ses propres deniers plutôt qu'avec ceux des pauvres fidèles ?

87- De même : Que remet ou répartit le pape à ceux qui, par une contrition parfaite, ont droit à une pleine rémission et participation ?

88- De même : Quel plus grand bien pourrait être acquis à l'Église si le pape, comme il le fait parfois, accordait cent fois par jour à quelqu'un des fidèles ces rémissions et participations ?

89- Puisque, par les indulgences, le pape cherche plus le salut des âmes que l'argent, pourquoi suspend-il les lettres et indulgences concédées déjà autrefois, quoiqu'elles soient également efficaces ?

90- Etouffer, en ayant recours à la puissance, ces questions tout à fait lucides des laïcs et ne pas les éclaircir en en donnant raison, c'est exposer l'Église et le pape au rire inévitable de ses ennemis et rendre les chrétiens malheureux.

91- Si donc les indulgences étaient prêchées selon l'esprit et la pensée du pape, toutes ces difficultés seraient facilement résolues ; bien plus, elles n'existeraient pas.

92- Qu'ils s'en aillent donc, ces prophètes qui disent au peuple de Christ : "Paix, paix"<sup>10</sup>, et il n'y a point de paix !

93- Qu'ils soient heureux dans leur activité, tous les prophètes qui disent au peuple de Christ : "Croix, croix", et il n'y a pas de croix !

94- Il faut exhorter les chrétiens à s'appliquer à suivre leur chef Christ à travers les peines, la mort et les enfers,

95- Et à espérer entrer au ciel, plus par de nombreuses tribulations<sup>11</sup> que par l'illusoire assurance de la paix.




---

<sup>10</sup> Ezech. 13 : 10 ; 16.

<sup>11</sup> Actes 14 : 22.

# « Théologie Germanique »

## Chapitre VIII

On se demande s'il est possible que l'âme, étant liée au corps, puisse voir dans l'éternité et recevoir ainsi un avant-goût de la vie éternelle et de la félicité suprême.

Généralement on dit que non et avec raison. Cela est impossible, pendant que l'âme est unie au corps et aux choses qui le concernent, au temps et aux autres créatures, pendant qu'elle s'assimile et se diversifie avec elles.

Pour contempler l'éternité, l'âme doit être pure et dégagée de tout ce qui est symbolique ; elle doit abandonner les créatures et en premier lieu elle-même.

C'est ce que l'on croit impossible dans cette vie.

Pourtant saint Denys l'affirme ; ce que l'on apprend des propres paroles qu'il a écrites à Timothée, en lui disant<sup>12</sup> :

Pour contempler les secrets divins, tu dois abandonner les sens, tout ce qui est sensible et tout ce que les sens et la raison peuvent concevoir ; ce que les opérations intellectuelles peuvent produire comme ce que la raison peut comprendre et connaître — qu'il soit créé ou non créé. Puis, dans l'oubli de tout ce que je viens de dire, élève-toi au-dessus de toi-même et tends à l'union avec celui qui est au-dessus de toi-même et de toute connaissance.

Saint Denys n'aurait sûrement pas enseigné tout cela à un homme de ce monde s'il ne le croyait pas possible dans ce monde. Aussi faut-il savoir qu'un certain maître a approuvé cette parole du saint, en affirmant même que l'homme pouvait éprouver cela fort souvent, jusqu'à ce qu'il ait pris l'habitude de regarder et de contempler autant qu'il voudra.

Et tout ce que la créature peut accomplir comme telle n'est ni aussi noble ni aussi bon, ni aussi cher à Dieu que ce regard [der plick].

---

<sup>12</sup> *Théologie mystique*, ch. I, par. 1. "Tu autem, o amice Timothee, circa mysticas speculationes corroborato itinere et sensus desere, et intellectuales operationes, et sensibilia et invisibilia, et omne non ens, et ens ; et ad imitatem ; ut possibile, inscius restituere ipsius — qui est super omnem essentiam et scientiam. Ea enim teipso et omnibus immensurabili et absoluto pure mentis excessu ad super essentialem divinarum tenebrarum radium, omnia deserens et ab omnibus absolutus ascensus." Comp. J. P. Migne, *Patrologie*, séries latina secunda, t. CXXII, p 1173. Le même passage est cité par maître Eckart [Comp. l'édition de ses œuvres par H. Büttner, t I, p. 40], et par Tauler dans son Sermon pour le premier dimanche après Noël, édition de E.-P. Noël, t. I, p. 332. "Ce texte, remarque P. Sandreau, fut regardé par tout le moyen âge comme le texte fondamental de l'enseignement mystique. Aussi tous les saints docteurs, tous les auteurs spirituels le citaient, le développaient et faisaient reposer sur lui leur doctrine de la contemplation."

# Pseudo-Denys l'Aréopagite

## La Théologie Mystique

[997 A] Dédié à Timothée

### *Chapitre premier. En quoi consiste la Ténèbre divine.*

§ 1- Trinité suressentielle et plus que divine et plus que bonne, toi qui présides à la divine sagesse chrétienne, conduis-nous non seulement par delà toute lumière, mais au delà même de l'inconnaissance jusqu'à la plus haute cime des Écritures mystiques, là où les mystères simples, absolus [997 B] et incorruptibles de la théologie se révèlent dans la Ténèbre plus que lumineuse du Silence : c'est dans le Silence en effet qu'on apprend les secrets de cette Ténèbre dont c'est trop peu dire que d'affirmer qu'elle brille de la plus éclatante lumière au sein de la plus noire obscurité, et que, tout en demeurant elle-même parfaitement intangible et parfaitement invisible, elle emplit de splendeurs plus belles que la beauté les intelligences qui savent fermer les yeux.

Telle est ma prière.

***Pour toi, cher Timothée, exerce-toi sans cesse aux contemplations mystiques, abandonne les sensations, renonce aux opérations intellectuelles, rejette tout ce qui appartient au sensible et à l'intelligible, dépouille-toi totalement du non-être et de l'être, et élève-toi ainsi, autant que tu le peux, jusqu'à t'unir dans l'ignorance avec Celui qui est au delà de toute essence et de tout savoir.***

Car c'est en sortant de tout et de toi-même, de façon irrésistible et [1000 A] parfaite que tu t'élèveras dans une pure extase jusqu'au rayon ténébreux de la divine Suressence, ayant tout abandonné et t'étant dépouillé de tout.



# Maître Eckhart<sup>13</sup>

1260-1327

## Bulle de Jean XXII<sup>14</sup> : In agro dominico du 27 Mars 1329, où sont condamnés 28 articles de Maître Eckhart

•••

Jean, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, en éternelle mémoire de l'affaire.

Dans le champ du Seigneur, dont, par disposition du Ciel et sans l'avoir mérité, nous sommes le gardien et l'ouvrier, nous devons apporter tant de soin et de prudence à la culture spirituelle que, si jamais un homme ennemi y sème l'ivraie en sus de la semence de la vérité, elle soit, avant de se multiplier en un pullulement nocif, étouffée dans son origine, afin que, la semence des vices étant détruite et les épines des erreurs arrachées, l'abondante moisson de la vérité catholique puisse croître.

C'est avec grande douleur que nous faisons savoir que, ces temps derniers, un certain Eckhart, des pays allemands, docteur es Écriture sainte, à ce qu'on dit, et professeur de l'ordre des Frères Prêcheurs, a voulu en savoir plus qu'il ne convenait ; il ne l'a pas voulu avec modération et suivant la mesure de la foi, puisque, détournant son oreille de la vérité, il s'est tourné vers des fables. Séduit en effet par le père du mensonge, qui souvent prend la figure d'un ange de lumière afin de répandre les noires et profondes ténèbres des sens à la place de la clarté de la vérité, cet homme faisant lever dans le champ de l'Église, au mépris de l'éblouissante vérité de la foi, des épines et des tribules, et s'efforçant d'y produire des chardons nuisibles et des ronces vénéneuses, a enseigné bien des dogmes qui obnubilent la vraie foi dans les cœurs de nombreux fidèles ; il a exposé sa doctrine principalement dans ses prédications devant le vulgaire crédule ; il l'a même rédigée dans ses écrits. De l'enquête faite à ce sujet contre lui, d'abord par ordre de Notre Vénérable Frère Henri, archevêque de Cologne, et finalement reprise sur notre ordre à la Curie romaine, nous avons appris qu'il est établi de façon évidente par les aveux du même Eckhart qu'il a prêché, enseigné, écrit vingt-six propositions dont la teneur suit :

1- Comme on lui demandait un jour pourquoi Dieu n'avait pas créé le monde plus tôt, il répondit alors, comme encore maintenant, que Dieu n'avait pu créer d'abord le monde, parce qu'une chose ne peut agir avant d'être ; par conséquent, dès que Dieu fut, il créa le monde.

2- De même, on peut accorder que le monde a existé de toute éternité.

<sup>13</sup> Condamné deux ans après sa mort. (Larousse dit qu'il était inconnu au début du 19<sup>ème</sup> siècle...). (F.M.)

<sup>14</sup> Le même Jean XXII qui canonisa Thomas d'Aquin en 1323 ; donc 6 ans auparavant. Et Eckart était dominicain.

Thomas d'Aquin : 1226-1274 ; donc canonisé 49 ans après sa mort. (F.M.)

3- De même, en même temps et à la fois, dès l'instant où Dieu fut et engendra son Fils, Dieu coéternel et coégal en toutes choses, il créa aussi le monde.

4- De même, en toute œuvre, même mauvaise, je dis mauvaise aussi bien du mal, de la peine que de la faute, se manifeste et brille également la gloire de Dieu.

5- De même, celui qui injurie un autre loue Dieu par le péché même qu'il commet par ces injures, et il loue Dieu d'autant plus qu'il injurie davantage et qu'il pêche plus gravement.

6- De même, celui qui blasphème Dieu loue Dieu.

7- De même, celui qui demande ceci ou cela demande le mal et demande mal, parce qu'il demande la négation du bien et la négation de Dieu, et prie Dieu de se nier soi-même.

8- Ceux qui ne recherchent ni la fortune, ni les honneurs, ni l'utilité, ni la dévotion intérieure, ni la sainteté, ni la récompense, ni le royaume des cieux, mais ont renoncé à tout, même à ce qui leur est propre, c'est dans ces hommes-là que Dieu est glorifié.

9- Je me suis demandé récemment si je voudrais recevoir quelque chose de Dieu ou le désirer : je veux y réfléchir très sérieusement, parce que là où je serais en acceptant quelque chose de Dieu, je serais sous lui ou son inférieur, tel un serviteur ou un esclave, et lui-même, en donnant, serait comme un maître, et ce n'est pas ainsi que nous devons être dans la vie éternelle.

10- Nous sommes totalement transformés en Dieu et changés en lui ; de la même manière que, dans le sacrement, le pain est changé au corps du Christ, je suis changé en lui, parce qu'il me fait son être un et non pas simplement semblable. Par le Dieu vivant, il est vrai que là il n'y a plus aucune distinction.

11- Tout ce que Dieu le Père a donné à son Fils unique dans la nature humaine, il me l'a donné en entier à moi-même : je n'en excepte rien, ni l'union, ni la sainteté, mais il m'a tout donné comme à lui-même.

12- Tout ce que la sainte Écriture dit du Christ se confirme également en totalité de tout homme bon et divin.

13- Tout ce qui est propre à la nature divine est aussi en totalité propre à l'homme juste et divin ; c'est pourquoi cet homme fait tout ce que Dieu fait et il a, en commun avec Dieu, créé le ciel et la terre et il est générateur du Verbe éternel et Dieu ne saurait rien faire sans un tel homme.

14- L'homme bon doit conformer sa volonté à la volonté de Dieu de telle façon qu'il veuille tout ce que Dieu veut ; et puisque Dieu veut, en quelque sorte, que j'aie péché, je ne voudrais pas ne pas avoir commis de péchés, et c'est là la vraie pénitence.

15- Si un homme avait commis mille péchés mortels et que cet homme fût bien disposé, il ne devrait pas vouloir ne pas les avoir commis.

16- Dieu ne commande à proprement parler aucun acte extérieur.

17- L'acte extérieur n'est proprement ni bon, ni divin, et ce n'est pas proprement Dieu qui l'opère, ni le produit.

18- Portons le fruit non des actes extérieurs, qui ne nous rendent pas bons, mais des actes intérieurs que fait et opère le Père qui demeure en nous.

19- Dieu aime l'âme, non l'œuvre extérieure.

20- L'homme bon est le Fils unique de Dieu.

21- L'homme noble est ce Fils unique de Dieu, que le Père a engendré de toute éternité.

22- Le Père m'engendre moi son Fils et le même que son Fils. Tout ce que Dieu fait, tout cela est un ; c'est pourquoi il m'engendre moi son Fils, nullement distinct de son Fils.

23- Dieu est Un sous toutes les formes et sous tous les rapports, en sorte qu'il ne peut être trouvé en lui nulle pluralité réelle ou de raison ; quiconque voit dualité ou voit distinction ne voit pas Dieu, car Dieu est un, hors du nombre et au-dessus du nombre et il ne compose pas l'unité avec qui que ce soit. Il s'ensuit qu'il ne peut y avoir aucune distinction en Dieu lui-même et qu'on ne peut en comprendre aucune.

24- Toute distinction est étrangère à Dieu, dans la nature et dans les personnes. La preuve en est que la nature est une et cela une même chose que Dieu, et toute personne est une et le même un que la nature.

25- Quand il est dit : "Simon, m'aimes-tu plus que ceux-ci ?" le sens (plus que tu aimes ceux-ci) est bon en vérité, mais non parfait. Car, dans premier et second, dans plus et moins, il y a une gradation et un ordre, mais dans l'unité il n'y a ni gradation ni ordre. Donc celui qui aime Dieu plus que son prochain aime bien, mais pas encore parfaitement.

26- Toutes les créatures sont un pur néant ; je ne dis pas qu'elles sont peu de chose c'est-à-dire quelque chose, mais qu'elles sont un pur néant.

On a, de plus, reproché au dit Eckhart d'avoir prêché deux autres articles en ces termes :

1- Il y a dans l'âme quelque chose qui est incréé et incréable ; si l'âme entière était telle, elle serait incréée et incréable ; et cela c'est l'intelligence.

2- Dieu n'est ni bon, ni meilleur, ni le meilleur ; quand j'appelle Dieu bon, je parle aussi mal que si j'appelais noir ce qui est blanc.

---

Non seulement nous avons fait examiner par de nombreux docteurs en sainte théologie tous les articles ci-dessus transcrits, mais nous les avons soigneusement examinés nous-mêmes avec Nos Frères. Et finalement, tant sur le rapport des dits docteurs que d'après notre propre examen, nous avons constaté que les quinze premiers articles mentionnés et aussi les deux derniers, tant par les termes employés que par l'enchaînement de leurs idées, contiennent des erreurs ou sont entachés d'hérésie ; mais les onze autres, dont le premier commence par ces mots : Dieu ne commande, etc., nous les avons trouvés tout à fait malsonnants, très téméraires et suspects d'hérésie, bien que, moyennant force explications et compléments, ils puissent prendre ou avoir un sens catholique. Pour que des articles de ce genre ou leur contenu ne puissent continuer de corrompre les cœurs des gens simples qui les ont entendus ni gagner du terrain autour d'eux, Nous, sur le conseil de Nos Frères susdits, condamnons et répropons expressément : comme hérétiques les quinze premiers articles et les deux derniers, et comme malsonnants téméraires et suspects d'hérésie les onze autres articles précités, et pareillement tous livres ou opuscules du même Eckhart contenant les dits articles ou quelque'un d'entre eux.

Que si d'aucuns osaient soutenir avec opiniâtreté ou approuver ces mêmes articles, nous voulons et ordonnons ceci : que ceux qui auraient ainsi défendu ou approuvé les quinze articles susmentionnés et les deux derniers ou l'un quelconque d'entre eux, soient traités

comme hérétiques et que ceux qui auraient défendu ou approuvé les onze autres articles, quant à leur texte, soient considérés comme suspects d'hérésie.

En outre, tant à ceux devant qui les articles précités ont été prêchés ou enseignés qu'à tous autres à la connaissance desquels ils sont venus, nous tenons à faire savoir, ainsi qu'il appert du protocole rédigé par la suite, que le dit Eckhart, confessant à la fin de sa vie la foi catholique, révoqua quant à leur sens et désavoua même les vingt-six articles précités qu'il reconnut avoir prêchés, il désavoua de même toutes autres choses écrites ou enseignées par lui, soit dans les écoles, soit dans ses sermons, qui pourraient faire adopter aux esprits des fidèles un sens hérétique ou erroné et contraire à la vraie foi ; il voulut qu'ils fussent tenus pour purement et entièrement révoqués, comme s'il avait révoqué ces articles et tout le reste un à un et séparément, soumettant tant sa personne que tous ses écrits et toutes ses paroles à la décision du Siège apostolique, Notre Siège.

Donné en Avignon, le 6<sup>ème</sup> jour des calendes d'avril, l'an 13 de notre pontificat.



# Jean Tauler

## AUX “AMIS DE DIEU”

### **Sermon 1**

**“Un enfant nous est né, un fils nous a été donné” (Isaïe 9, 5).**

*La naissance éternelle du Fils en son Père est le modèle de sa naissance en notre âme.*

Dieu, tous les jours et à toute heure, naît en vérité, spirituellement, par la grâce et l’amour, dans notre âme. Dans cette naissance, Dieu nous devient tellement nôtre, il se donne à nous en telle propriété, que personne n’a jamais rien eu en si intime possession. Il est nôtre, tout à fait nôtre, nôtre plus que tout autre bien.

Mais il faut de toute nécessité une rentrée en nous-mêmes pour que cette naissance s’accomplisse. Il faut nous recueillir fortement, ramener et rassembler intérieurement toutes nos facultés, les inférieures aussi bien que les supérieures, et les rappeler de toute dispersion à la concentration qui rend plus puissantes toutes les choses unifiées. Si un tireur veut atteindre sûrement son but, il ferme un œil pour que l’autre vise plus juste. Celui qui veut comprendre une chose à fond y emploie tous ses sens et les ramène en ce centre de l’âme d’où ils sont sortis. De même que tous les rameaux viennent du tronc de l’arbre, ainsi toutes nos facultés, celles de la sensibilité, celles de désir aussi bien que celles de lutte, sont unies aux facultés supérieures dans le fond de l’âme.

Si nous voulons ensuite sortir de nous, nous élever en dehors et au-dessus de nous-mêmes, nous devons renoncer à tout vouloir, désir et agir propres. Il ne doit rester en nous qu’une simple et pure recherche de Dieu, avec la seule volonté d’être à lui, de lui faire place de la façon la plus intime pour qu’il puisse naître en nous sans que nous y mettions obstacle. En effet, pour que deux êtres puissent n’en faire qu’un, il faut que l’un se comporte comme patient et l’autre comme agent. Pour que l’œil puisse percevoir les images qui sont sur ce mur, il doit n’avoir en lui aucune autre image. N’eût-il même qu’une image de couleur quelconque, jamais il ne pourrait en percevoir d’autre. De même l’oreille qui est pleine de bruit ne peut en percevoir un autre. Ainsi donc tout ce qui doit recevoir doit être pur, net et vide. C’est pourquoi tu dois te taire : alors le Verbe de cette naissance pourra être prononcé en toi et tu pourras l’entendre. Mais sois bien sûr que si tu veux parler, lui doit se taire.

Si tu sors complètement de toi-même, Dieu entrera tout entier. Autant tu sors, autant il entre, ni plus ni moins.

De cette sortie, nous trouvons une image dans le livre de Moïse où Dieu commanda à Abraham de quitter son pays et sa famille (Genèse 12), et cela parce qu’il voulait lui montrer tout bien, c’est-à-dire cette divine naissance qui à elle seule est tout bien. Son pays et sa terre d’où il devait sortir, c’est le corps avec toutes ses concupiscences et ses

désordres. La famille nous symbolise l'inclination des facultés sensibles et leurs imaginations qui attirent et entraînent ce corps, lui apportent les agitations du plaisir, de la douleur, de la joie, de la tristesse, du désir, de la crainte, du souci, de la légèreté. Cette famille nous est liée d'étroite parenté et il faut veiller avec d'autant plus de soin à s'en détacher complètement si l'on veut voir naître tout le bien qu'est en vérité cette naissance.

On dit communément : L'enfant élevé en foyer clos est, au-dehors, comme un veau — un grand niais. Ce proverbe a ici sa vérification. Les hommes qui ne sont jamais sortis de chez eux, qui ne sont pas élevés au-dessus de la nature et de ce que les sens peuvent apporter par la vue, l'ouïe, les sentiments, les émotions, qui ne sont pas allés au-delà et au-dessus de leur chez eux et de toute la région des choses naturelles, n'ont pas plus d'intelligence, pour les choses élevées, les choses de Dieu, que des veaux ou des bœufs.

Quand notre Seigneur Jésus entra en Egypte, toutes les idoles du pays s'effondrèrent (fait rapporté par les apocryphes). Tes idoles à toi, c'est tout ce qui empêche cette naissance éternelle de s'accomplir en toi d'une façon véritable et immédiate. Ce qui t'est le plus proche, voilà ton ennemi : cette multiplicité d'images qui cachent en toi le Verbe et s'étendent sur lui, empêchent cette naissance.

Puisse chacun de nous donner place en lui à cette noble naissance. Que Dieu nous y aide.



## Contra columbam haec imago turpissima clericorum pugnabit



**Dominus JACOBUS DE CANTURCHO,  
deinde Johannes vigesimus secundus papa, quae fuit mulier.**

“Imago turpissima clericorum” figure IX de la prophétie sur la suite des Papes (édition italienne de 1600), cette gravure représente Jean XXII éloignant de la colombe — qui symbolise les Spirituels — le blé sacré de la communion ; tandis que, du glaive de sa parole, il frappe l’Agneau — les Fraticelles. Par le pouvoir des deux clefs, il repousse Nicolas V, l’anti-pape à queue de dragon et ailes de chauve-souris. Image désignée par une devise latine : “contre la Colombe, combattra cette fort laide figure de prêtre.” (Ph. des éditions latines [autour de la Tiare de R. Duguet]).

## Genèse – 2 : 16

“YHWH-’Elohîms\* plante un Parc cloturé de délices, au pays d’Eden, en Orient\*\*.

Il met là le Terreux\*\*\* qu’il avait formé.

Il fait germer tous les arbres qui font envie et bons à manger.

De plus il suscite **l’arbre de Longue-Vie**, qui répare la Santé, au milieu du Parc ; et aussi **l’arbre de Divination** du sain et du malsain.

Elohîms prend le terreux et le pose dans le Parc de l’Eden, pour qu’il s’en occupe et le garde.

YHWH ordonne au Terreux pour dire : “de tous les arbres tu mangeras comme tu veux, mais pas de celui de la Divination du sain et du malsain ; pas du tout ;

Parce que sitôt que tu en mangerais, tu mourrais ; c’est sûr !”

---

Ensuite, après avoir fait la volaille et le bétail, YHWH les fait Nommer par le Terreux pour qu’il ait prise sur eux ; puis il lui fait une aide entièrement à lui : c’est EVE, sa femelle\*\*\*\*.

Freddy Malot

---

\* YHWH-’Elohîms : Matière-Puissance Duelle (יהוה-אלהים).

\*\* Parc en ‘Eden : GÂN-BEÉDEN (גן-עדן).

\*\*\* Terreux : ADAM (אדם).

\*\*\*\* Ève (חַוָּה) : Féconde (חַוָּה = VIVRE → la vivante).

---

## Les Juifs

- 1- **Création** (Genèse – 1 : 31)  
“Au soir du 6<sup>ème</sup> jour, Adam étant formé, ‘Elohîms regarda tout ce qu’il avait produit. Il dit : voyez, très bon !”
  
- 2- **Déluge** (Genèse – 6 : 5-9)  
“Elohîms se rendit compte que la terre devenait toute impure et pleine de transgressions. Il regretta de l’avoir fait paraître. Il dit : je vais effacer tous les animaux, y compris la race d’Adam, et la terre avec eux. Mais Noé était resté observant ; il l’épargna.”

## Le Teutonique

- 1- Du temps de la révélation **Naturelle-Humaine**, l’œuvre des Six Jours avait dû être corrigée par le Déluge.
  
- 2- Du temps de la révélation **Humaine-Naturelle**, l’œuvre de l’Incarnation doit être corrigée par la formation de la véritable Église ; celle des Frères du Christ, directement “ordonnés” par Dieu.



## Citations

“La Loi ancienne – la Torah – permettait le Mal  
pour empêcher le Pire.”

**LUC 8 : 30-31**



“Quand Christ fut sur Terre, les Démons reconnurent en lui, Celui  
qui devait les lancer dans l’Abîme et donc dans le Tourment.”

**St THOMAS :**

**Somme contre les Gentils**



# Saint Thomas

## Somme contre les Gentils – 1265

---

À cette époque, on ne tournait pas autour du pot !

Freddy Malot

---

“Le prêtre reçoit le sacrement de l’Ordre ; c’est ce qui l’habilite à administrer les autres sacrements destinés aux laïcs.

Or, ce qu’on a par voie de Consécration, on le conserve pour toujours.

Donc, les sacrements administrés par un prêtre **PÉCHEUR** ou **DÉPRAVÉ** ont leur pleine efficacité, ils opèrent le salut des Fidèles.”

---

## HAINE DU VATICAN !

**1-** Comme tous les païens (et donc les “autorités” protestantes elles-mêmes), les sbires du Pape selon Ignace de Loyola procèdent en archi-visqueux. Qu’entendent-ils par l’expression “**grâce sanctifiante**” ? Il nous revient de leur tirer le ver du nez : cela veut dire se faire autoriser à aller à la Messe !

La grâce sanctifiante a la réputation de “purifier du péché” commis après le Baptême dans le christianisme historique, c’est-à-dire médiéval. Mais encore ?

**2-** Voici ce qu’en dit Thomas d’Aquin (Somme contre les Gentils – 1265) :

Ce n’est qu’exceptionnellement que la “guérison spirituelle” du péché peut se produire “totalement de l’intérieur”, c’est-à-dire par la simple Contrition personnelle. Il est donc nécessaire d’avoir recours au Sacrement de Pénitence. Donc deux choses :

• **Le Sacrement :**

C’est un “jugement que le Christ rend par le Truchement de ses Ministres” ; en l’occurrence le Prêtre Ordonné, l’Ordination étant elle-même un Sacrement spécial, de nature “politique”. Il importe par-dessus tout de ne pas “frustrer les chefs de l’Église”...

• **La Pénitence :**

Suite à la Contrition, ce Sacrement intervient : Confession, Satisfaction, Absolution. La “Satisfaction” est l’acquittement de la peine infligée au pécheur.

**3-** Tout cela tient effectivement la route au 13<sup>ème</sup> siècle. Mais il se trouve que les Protestants du 16<sup>ème</sup> siècle, à la suite du Teutonique, prétendent qu’il faut améliorer la religion, que l’Homme moderne peut et doit obtenir sa guérison spirituelle totalement de l’intérieur. Comment cela ! hurle le débris médiéval, c’est anéantir toute grâce sanctifiante, anéantir toute mystique !

Merci, St Thomas et St Luther ; et Disgrâce pour vos “disciples” païens.

Freddy Malot



# La Bible

Chouraqui

## Lettre aux Hébreux

### Épître aux Hébreux

Clément d'Alexandrie semble être le premier à mentionner l'existence de la lettre aux Hébreux : il affirme que Paul l'écrivit en hébreu et qu'elle fut traduite en grec par Luc. Cette opinion prévalut jusqu'à la Renaissance, quand elle fut vigoureusement combattue par Erasme. Elle est aujourd'hui unanimement délaissée : le nom de Paul ne figure d'ailleurs nulle part dans cette lettre dont la langue et le style, sinon la pensée, diffèrent de l'ensemble du corpus paulinien.

Telle quelle, elle constitue un chef-d'œuvre d'apologie scripturaire, écrit par un Hébreu inconnu formé aux meilleures traditions de l'exégèse rabbinique.

Les structures générales de ce texte complexe ont donné lieu à de nombreuses analyses. Sans entrer dans le détail, dégageons-en les grands thèmes :

- I- Elohîms a parlé par son fils (1,1-4).
- II- Supériorité du messie sur les anges (1,5-2,18).
- III- Iéshoua' et Moshè (3,1-4,16).
- IV- Iéshoua' grand prêtre nommé par IHVH Elohîms (5,1-10,39).
- V- La foi des Pères (11,1-12,29).
- VI- Exhortation finale (13,1-15).

Comme tous les Hébreux, l'auteur voit dans les Écritures la parole vivante de IHVH Elohîms, annonciatrice du dessein d'Elohîms, celui qui s'incarne dans l'histoire des hommes. Il rappelle comment Elohîms sauve son peuple de l'esclavage égyptien pour conclure avec lui l'alliance du Sinaï : l'histoire de son peuple lui est familière dans ses moindres détails et c'est par elle qu'il entend confirmer son enseignement de la réalité et de la gloire du messie Iéshoua', celui en qui s'incarne la plénitude de la promesse faite à Abraham. L'annonce faite à Moshè se confirme par le sacrifice offert par Iéshoua', celui de son corps crucifié pour le salut d'Israël et des nations. Par le sang de ce sacrifice, l'ultime promesse messianique pourra se réaliser dans l'histoire. Car l'auteur ne fait qu'évoquer très rapidement ce que Iéshoua' dit ou fit durant sa vie. Sans doute tient-il pour acquis l'enseignement des Évangiles, et son but est de rallumer l'enthousiasme de ses lecteurs en insistant sur les certitudes de la foi et l'imminence des réalisations de la promesse. Celle-ci se fonde sur la réalité et la transcendante supériorité de Iéshoua', messie et roi de l'univers. Cet appel retentit dans un monde dont le roi très réel habite Rome et a pour nom César. De là, sans doute, l'extraordinaire résonance de l'enseignement de cette lettre chez les Hébreux comme chez les païens.

## I- Il nous a parlé par un fils

- 1- Maintes fois et de plusieurs manières,  
Elohîms a parlé jadis aux pères par les inspirés.
- 2- Aux derniers de ces jours, il nous a parlé par un fils  
qu'il a établi héritier de tout, lui par qui il a formé les ères,
- 3- lui, splendeur de la gloire, caractère de sa substance,  
porteur de tout par le mot de son dynamisme,  
lui qui a accompli la purification des fautes  
et s'est assis, à la droite de la grandeur, dans les hauteurs ;
- 4- devenu bien meilleur que les messagers,  
il a hérité d'un nom plus différent que le leur.
- 5- Oui, auquel des messagers a-t-il jamais dit :  
"Toi, mon fils<sup>15</sup>, moi-même aujourd'hui je t'ai engendré" ?  
Et encore : "Je suis à lui<sup>16</sup> pour père. Lui, il sera à moi pour fils" ?
- 6- Et encore, quand il introduit l'aîné dans l'univers, il dit<sup>17</sup> :  
"Que tous les messagers de l'Adôn se prosternent devant lui !"
- 7- Et pour les messagers il dit<sup>18</sup> : "Il fait de ses messagers des souffles,  
et de ses serviteurs une flamme de feu."
- 8- Mais pour le fils : "Ton trône<sup>19</sup>, Elohîms, pour les pérennités de pérennités,  
verge de rectitude, la verge de ton royaume.
- 9- Tu as aimé la justice, tu as haï la non-Tora ;  
aussi Elohîms, ton Elohîms, t'a messié à l'huile d'exultation  
plutôt que tes compagnons."
- 10- Et : "Toi, Adôn<sup>20</sup>, entête, la terre, tu l'as fondée ;  
les ciels sont l'œuvre de tes mains.
- 11- Ils seront détruits, mais toi tu demeures.  
Tous, comme un manteau, ils vieilliront
- 12- et comme un vêtement tu les rouleras ;  
comme un manteau ils seront aussi changés.  
Mais toi, tu es le même ; tes années ne disparaîtront pas."
- 13- Mais auquel des messagers a-t-il jamais dit : "Siège<sup>21</sup> à ma droite,  
jusqu'à ce que j'aie mis tes ennemis en escabelle de tes pieds" ?
- 14- Ne sont-ils pas tous fonction de souffles pour servir,  
envoyés pour ceux qui sont héritiers du salut ?

---

<sup>15</sup> Toi, mon fils : Ps 2,7.

<sup>16</sup> Je suis à lui : 2 S 7,14.

<sup>17</sup> il dit : Dt 32,43.

<sup>18</sup> il dit : Ps 104,4 LXX.

<sup>19</sup> Ton trône : Ps 45,7-8.

<sup>20</sup> Toi, Adôn : Ps 102,26-28.

<sup>21</sup> Siège : Ps 110,1.

## II- La gloire par la mort

1- Pour cela il nous incombe de prêter une surabondante attention à ce qui a été entendu, par peur d'être dévoyés.

2- Oui, si la parole dite par les messagers a été confirmée, toute transgression<sup>22</sup> ou désobéissance reçoit aussi une juste sanction.

3- Comment échapperons-nous, si nous négligeons un tel salut ?

Entête, il a commencé à être proclamé par l'Adôn, et il nous a été confirmé par ceux qui l'ont entendu.

4- Elohîms a porté témoignage par des signes, des prodiges, par diverses œuvres puissantes, et par les dons du souffle sacré selon son vouloir.

5- Car il n'a pas soumis aux messagers l'univers à venir dont nous parlons,

6- mais il en est un qui, solennellement, l'a attesté quelque part en disant<sup>23</sup> :

“Qu'est-ce que l'homme, pour que tu le mémorises ?

Le fils de l'homme, pour que tu l'examines ?

7- Pour peu, tu l'as fait moindre que les messagers ;

de gloire et de splendeur tu l'as couronné ;

8- tu as tout soumis sous ses pieds.”

Oui, en lui soumettant tout, il n'a rien laissé d'insoumis devant lui.

Or, maintenant, nous ne voyons pas encore que tout lui soit soumis.

9- Mais nous le voyons : pour peu fait moindre que les messagers,

Iéshoua', à cause de la souffrance de la mort,

est couronné de gloire et de splendeur.

Ainsi, par grâce d'Elohîms, c'est pour tous qu'il a goûté la mort.

10- Oui, il lui convenait, à lui à cause de qui tout et par qui tout est, conduisant de nombreux fils à la gloire,

de rendre parachevé, par des souffrances, le chef de leur salut.

11- Oui, le consécrateur et les consacrés ensemble sont d'un seul.

Aussi, il ne rougit pas de les appeler frères,

12- en disant<sup>24</sup> : “J'annoncerai ton nom à mes frères ;

au milieu de la communauté, je te louerai.”

13- Et encore<sup>25</sup> : “Moi, je me confierai à lui.”

Et encore : “Me voici, moi et les enfants qu'Elohîms m'a donnés.”

14- Puisque les enfants ont en commun le sang et la chair,

lui aussi a partagé les mêmes conditions afin d'abolir par la mort

celui qui avait le pouvoir de la mort – c'est le diable –

<sup>22</sup> *Transgression*, omettre ce qui est commandé, *désobéissance* faire ce qui est interdit.

<sup>23</sup> *en disant* : Ps 8,5-7.

<sup>24</sup> *en disant* : Ps 22,23.

<sup>25</sup> *Et encore* : Is 8.17-18.

15- et de délivrer ceux qui par peur de la mort,  
étaient assujettis pendant toute leur vie à l'esclavage.

16- Non, ce n'est certes pas des messagers qu'il aide,  
mais c'est bien la semence d'Abraham qu'il aide.

17- Donc, il devait ressembler en tout à ses frères,  
pour devenir un grand desservant, matriciel et adhérent  
au regard d'Elohîms, afin de faire expiation des fautes du peuple.

18- Oui, en ce qu'il a souffert lui-même, étant éprouvé,  
il peut porter secours à ceux qui sont éprouvés.



# L'Évangile selon SAINT JEAN

XIV- Que votre cœur ne se trouble pas. Croyez en Dieu ; croyez aussi en moi.

2- Dans la maison de mon Père nombreuses sont les demeures. S'il n'en était pas ainsi je vous l'aurais dit, parce que je vais vous préparer une place.

3- Et, quand je serai allé et que je vous aurai préparé une place, je reviendrai et je vous prendrai près de moi, afin que, là où je suis, vous soyez vous aussi<sup>26</sup>.

4- Et vous savez le chemin de l'endroit où je vais.

5- Thomas lui dit : "Seigneur, nous ne savons pas où tu vas, comment connaîtrions-nous le chemin ?"

6- Jésus lui dit : "Je suis le chemin, la vérité et la vie. Personne ne vient au Père si ce n'est par moi.

7- Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père et dès maintenant vous le connaissez et vous l'avez vu<sup>27</sup>".

8- Philippe lui dit : "Seigneur, montre-nous le Père, et cela nous suffit".

9- Jésus lui dit : "Il y a si longtemps que je suis avec vous, et tu ne m'as pas connu, Philippe ? Celui qui m'a vu a vu le Père. Comment peux-tu dire : Montre-nous le Père ?

10- Ne crois-tu pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ? Les paroles que je vous dis, je ne les prononce pas de moi-même. Mais le Père qui demeure en moi accomplit ses œuvres.

11- Croyez-moi, je suis dans le Père et le Père est en moi. Sinon, croyez à cause de ces œuvres mêmes.

12- En vérité, en vérité je vous dis, celui qui croit en moi fera lui aussi les œuvres que je fais ; et il en fera de plus grandes parce que je vais vers le Père.

13- Et ce que vous demanderez en mon nom je le ferai, afin que le Père soit glorifié dans le Fils.

14- Si vous me demandez quelque chose en mon nom, je le ferai.

15- Si vous m'aimez vous observerez mes commandements.

16- Et moi je prierai le Père, et il vous enverra un autre Paraclet<sup>28</sup> afin qu'il soit avec vous toujours ;

17- l'Esprit de vérité que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit pas et qu'il ne le connaît pas. Vous, vous le connaissez parce qu'il demeure parmi vous et qu'il sera en vous<sup>29</sup>.

18- Je ne vous laisserai pas orphelins, je viendrai à vous.

---

<sup>26</sup> Le Christ va au ciel et il introduira les âmes au ciel à mesure qu'elles quitteront la terre.

<sup>27</sup> Le Christ est le Dieu bon revêtu d'un corps éthéré.

<sup>28</sup> Jésus est le premier *Paraclet*, c'est-à-dire *Défenseur*, en ce sens qu'il défend les hommes contre le Prince de ce monde. "L'autre" Paraclet annoncé ici est Marcion.

<sup>29</sup> "L'Esprit de vérité" a été introduit artificiellement dans le texte qui, à l'origine, mentionnait seulement le Paraclet.

19- Encore un peu de temps et le monde ne me verra plus. Mais vous, vous me verrez, parce que je vivrai et que vous vivrez.

20- En ce jour-là vous connaîtrez que je suis en mon Père et vous en moi et moi en vous !

21- Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime. Mais celui qui m'aime sera aimé de mon Père, et je l'aimerai et je me manifesterai à lui".

22- Judas, non pas l'Isariote, lui dit : "Seigneur, d'où vient que tu te manifesteras à nous et non au monde ?"

23- Jésus répondit et lui dit : "Si quelqu'un m'aime il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui et nous ferons demeure chez lui.

24- Celui qui ne m'aime pas ne garde pas mes paroles ; et la parole que vous avez entendue n'est pas la mienne, mais celle du Père qui m'a envoyé.

25- Je vous ai dit ces choses demeurant parmi vous.

26- Mais le Paraclet *le Saint-Esprit*, que le Père enverra en mon nom, celui-là vous enseignera toutes choses et vous rappellera tout ce que je vous ai dit.

27- Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix. Je ne vous la donne pas comme le monde la donne. Que votre cœur ne se trouble pas et ne s'effraie pas.

28- Vous avez entendu que je vous ai dit : Je m'en vais et je reviendrai à vous. Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais au Père, parce que *le Père est plus grand que moi*.

29- Et maintenant je vous ai dit avant que cela arrive, afin que, quand cela arrivera, vous croyiez.

30- Je ne parlerai plus beaucoup avec vous : car le Prince du monde vient. Il n'a, il est vrai, rien en moi ;

31- mais il faut que le monde sache que j'aime le Père et que je fais comme le Père m'a ordonné. Levez-vous ; sortons d'ici<sup>30</sup>."




---

<sup>30</sup> L'entretien est terminé, le signal du départ est donné : la petite troupe sort et s'achemine vers le torrent de Cédron. Primitivement le chapitre XVIII suivait immédiatement XIV, 31. Les chapitres XV-XVI appartiennent à une seconde édition marcionite. Ils sont d'une date postérieure mais ni par la langue ni par la théologie ils ne diffèrent des précédents.

# COMPENDIUM THEOLOGIAE

Saint Thomas d'Aquin (1225-1274)

– 1270 environ –

## RÉSUMÉ DE LA FOI

### Chapitre 235 : La descente du Christ aux enfers

Du côté de l'âme, il y a chez l'homme après la mort en suite du péché, la descente aux enfers, non seulement quant au lieu mais aussi quant à la peine. De même que le Christ fut sous terre selon le lieu mais ne fut pas décomposé, ainsi l'âme du Christ descendit aux enfers quant au lieu mais n'y subit pas la peine, mais plutôt pour en délivrer ceux qui à cause du premier péché y étaient détenus et pour lequel il avait déjà pleinement satisfait en souffrant la mort. D'où après la mort il ne restait plus rien à souffrir, mais sans souffrance pénale il descendit localement aux enfers pour se montrer en libérateur des vivants et des morts. De là aussi on dit qu'il est le seul "parmi les morts à avoir été libre" (Ps 87, 6), parce que l'âme n'a pas connu la peine de l'enfer, ni son corps la corruption du tombeau.

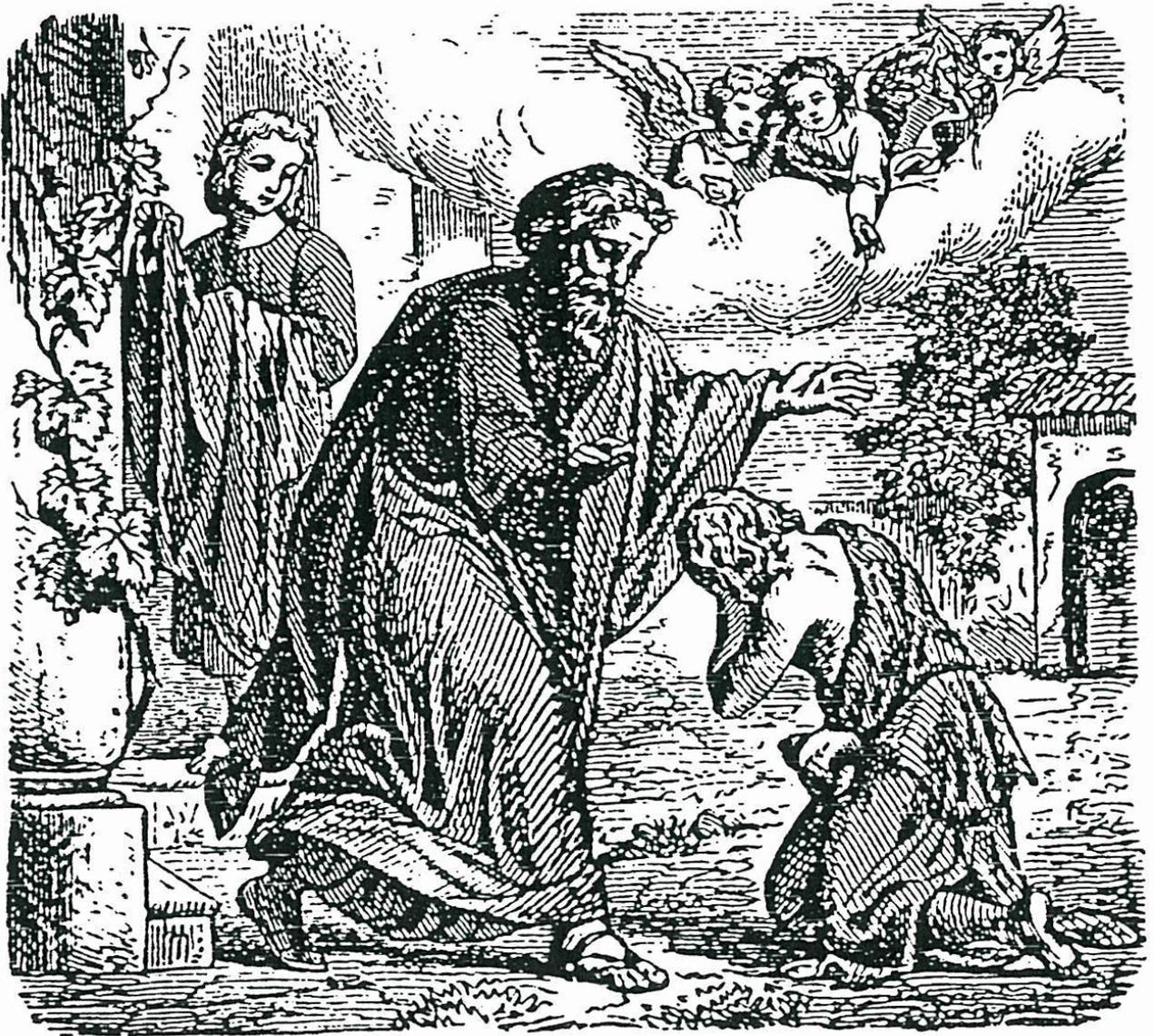
Quoique le Christ descendant aux enfers délivrât ceux qui pour le péché du premier père y étaient détenus, cependant il y laissa ceux qui pour leurs péchés personnels s'y trouvaient condamnés. Et c'est pour cela qu'il est dit de lui "Il a mordu l'enfer"<sup>31</sup> mais il ne l'a pas absorbé, parce qu'il libéra une partie et y laissa l'autre. Aux déficiences du Christ le Symbole de foi fait allusion : "A souffert sous Ponce Pilate, a été crucifié, est mort, a été enseveli, est descendu aux enfers."



---

<sup>31</sup> Ero mors tua, o mors ; morsus tuus ero inferne (Os 13, 14).

# L'enfant prodigue



Jésus dit encore : “Un homme avait deux fils. Le plus jeune dit à son père : Mon père donnez-moi la portion de votre bien qui doit me revenir. Et le père leur partagea son bien. Peu de jours après, le plus jeune fils ayant rassemblé tout ce qu’il avait, partit pour un pays lointain et y dissipa son patrimoine en vivant dans la débauche. Après qu’il eut mangé tout son bien, il survint une grande famine dans ce pays, et il finit par se trouver dans l’indigence. Il entra donc au service d’un habitant de ce pays. Celui-ci l’envoya dans ses

champs pour paître les porcs. Il désirait se rassasier des restes des glands que mangeaient les pourceaux ; mais personne ne lui en donnait. À la fin, étant rentré en lui-même, il dit : “Combien de mercenaires, dans la maison de mon père, ont du pain en abondance, et moi je meurs ici de faim ! Je me lèverai, et j’irai, vers mon père, et je lui dirai : Mon père, j’ai péché contre le ciel et devant vous. Je ne suis plus digne d’être appelé votre fils ; traitez-moi comme l’un de vos mercenaires.” Et se levant, il vint vers son père.

Comme il était encore loin, son père l’aperçut, et fut ému de la plus vive compassion ; et accourant, il se jeta à son cou et le baisa.

Mais le fils lui dit : Mon père, j’ai péché contre le ciel et devant vous ; je ne suis plus digne d’être appelé votre fils ! Mais le père ne le laissa pas achever, et dit à ses serviteurs : Apportez de suite la plus belle robe, et l’en revêtez ; mettez-lui un anneau au doigt, et des chaussures aux pieds. Amenez aussi le veau gras, tuez-le ; nous allons célébrer un joyeux festin. Car mon fils, que voici, était mort, et il revit ; il était perdu et il est retrouvé. — Cependant le fils aîné était dans les champs. Comme il revenait à la maison, alors que l’on faisait les préparatifs du festin en l’honneur de son frère, il se plaignit au père et lui dit : Voilà tant d’années que je vous sers ; jamais je n’ai transgressé vos commandements, et jamais vous ne m’avez donné un chevreau pour me réjouir avec mes amis. Mais dès que votre fils que voilà, qui a dévoré son bien avec des personnes de mauvaises mœurs, est revenu, vous avez tué pour lui le veau gras. Alors le père lui dit : Mon fils, vous êtes toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à vous. Mais il fallait faire un festin et se réjouir parce que votre frère était mort, et voilà qu’il revit ; il était perdu et il est retrouvé.”

Luc 15

---

Jésus-Christ a enseigné dans cette parabole la doctrine du sacrement de la Pénitence. L’enfant prodigue *reconnaît* d’abord son péché, s’en *repent* et fait le *bon propos* de retourner auprès de son père, il *confesse* son péché, et est prêt à *satisfaire* en perdant le rang de fils pour n’être plus que le mercenaire de son père. Ainsi le chrétien reconnaît ses péchés, s’en repent, les déteste, s’en confesse et accepte la pénitence qui lui est imposée. Aussi par l’absolution du prêtre, il est réconcilié avec Dieu et rentre en grâce.

---

# Première Épître aux Corinthiens

## VII- Les charismes et leur usage

**12**

**1-** En ce qui concerne les dons spirituels, je ne veux pas, frères, que vous soyez dans l'ignorance. **2-** Vous savez que, lorsque vous étiez encore païens, vous vous laissiez entraîner, au gré de vos tendances, vers les idoles muettes. **3-** Voilà pourquoi je vous déclare : personne, s'il parle sous l'action divine, ne peut dire : "Jésus soit maudit" ; et personne ne peut dire : "Jésus est Seigneur" que sous l'action de l'Esprit-Saint.

### *Diversité des charismes*

**4-** Or, s'il y a diversité de dons, il n'y a qu'un même Esprit ; **5-** s'il y a diversité de ministères, il n'y a qu'un même Seigneur ; **6-** s'il y a diversité d'opérations, il n'y a qu'un même Dieu qui opère tout en tous. **7-** La manifestation de l'Esprit est donnée à chacun en vue de l'utilité commune. **8-** À l'un, l'Esprit donne une parole de sagesse ; à l'autre est donnée une parole de science, selon le même Esprit ; **9-** à un autre la foi, par le même Esprit ; à un autre, le don de guérir, par ce seul et même Esprit ; **10-** à un autre, le don des miracles ; à un autre, la prophétie ; à un autre, le discernement des esprits ; à un autre, le don de la diversité des langues ; à un autre enfin, l'interprétation des langues. **11-** Tout cela est l'œuvre d'un seul et même Esprit qui distribue ses dons à chacun en particulier, comme il lui plaît.

### *Comparaison du corps et des membres*

**12-** Car, de même que le corps est un, tout en ayant plusieurs membres, et de même que tous les membres du corps, malgré leur nombre, ne forment qu'un seul corps, ainsi en est-il du Christ. **13-** Car nous avons tous été baptisés d'un même Esprit, pour ne former qu'un seul corps, Juifs ou Grecs, esclaves ou hommes libres ; et c'est d'un même Esprit que nous avons été abreuvés. **14-** Ainsi le corps ne consiste pas en un membre, mais en plusieurs.

**15-** Si le pied disait : "Je ne suis pas la main, donc je ne suis pas du corps", cesserait-il d'être du corps ? **16-** Et si l'oreille disait : "Je ne suis pas l'œil, donc je ne suis pas du corps", cesserait-elle pour cela d'être du corps ? **17-** Si tout le corps était œil, où serait l'ouïe ? S'il était tout ouïe, où serait l'odorat ? **18-** Mais Dieu a disposé dans le corps chacun des membres, comme il l'a trouvé bon. **19-** Si tous n'étaient qu'un seul membre, où serait le corps ? **20-** Il y a donc plusieurs membres, mais un seul corps.

**21-** L'œil n'a donc pas à dire à la main : "Je n'ai pas besoin de toi" ; ni la tête à dire aux pieds : "Je n'ai pas besoin de vous". **22-** Bien au contraire, les membres du corps qui passent pour les plus faibles, sont les plus nécessaires. **23-** Les membres du corps que nous prenons pour les moins honorables, ce sont ceux que nous entourons de plus de soins. Les moins décents sont ceux que nous traitons avec le plus d'égards, **24-** tandis que les membres décents n'en ont pas besoin. Dieu a disposé le corps de manière à donner plus

d'honneur à ce qui en manque, **25-** afin qu'il n'y ait point de division dans le corps, mais que les membres aient un égal souci les uns des autres, **26-** Aussi, un membre vient-il à souffrir, tous les membres souffrent avec lui ; un membre est-il traité avec égards, tous les membres partagent sa joie.

**27-** Or, vous êtes le corps du Christ, et chacun de vous pour sa part, est un de ses membres. **28-** Dans l'Église, Dieu a constitué des apôtres, en second lieu des prophètes, en troisième lieu des docteurs, ensuite ceux qui ont le don des miracles, le don de guérir, de secourir, de gouverner, de parler diverses langues. **29-** Tout le monde est-il apôtre ? Tout le monde est-il prophète ? Tout le monde est-il docteur ? **30-** Tout le monde a-t-il le don des miracles ? Tout le monde a-t-il le don de guérir ? Tout le monde parle-t-il en langues diverses ? Tout le monde interprète-t-il ?

### *L'excellence de la charité*

**31-** Aspirez aux dons les meilleurs. Mais maintenant je vais vous indiquer la voie excellente entre toutes.

### **13**

**1-** Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je ne suis qu'un airain qui résonne, ou une cymbale qui retentit. **2-** Quand j'aurais le don de prophétie, et quand je connaîtrais tous les mystères et toute la science ; quand j'aurais une foi totale, à transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. **3-** Quand je distribuerais tous mes biens pour l'entretien des pauvres, quand je livrerais mon corps au feu, si je n'ai pas la charité, cela ne m'avance à rien.

**4-** La charité est patiente, la charité est bonne. La charité n'est pas envieuse, elle n'est pas infatuée ni hautaine. **5-** La charité ne fait rien de messéant, elle ne cherche pas son intérêt, elle ne s'emporte pas, elle ne tient pas compte du mal. **6-** Elle ne prend pas plaisir à l'injustice, mais elle trouve sa joie dans la vérité. **7-** Elle excuse tout, elle croit tout, elle espère tout, elle endure tout.

**8-** La charité ne passera jamais. Les prophéties disparaîtront ; le don des langues cessera ; le don de connaissance sera supprimé. **9-** Notre science n'est que partielle, notre prophétie est imparfaite ; **10- mais, quand sera venue la perfection, alors disparaîtra ce qui est imparfait.** **11-** Quand j'étais enfant, je parlais comme un enfant, je pensais comme un enfant, je raisonnais comme un enfant. En devenant homme, j'ai éliminé tout ce qu'il y avait de puénil. **12-** Aujourd'hui, nous voyons comme dans un miroir, confusément ; alors, nous verrons face à face. Aujourd'hui, je ne connais que partiellement ; alors, je connaîtrai totalement, comme je suis connu.

**13-** Actuellement ; trois choses demeurent : la foi, l'espérance, la charité ; mais la plus grande des trois, c'est la charité.

### *Le don de prophétie, supérieur au don des langues*

### **14**

**1-** Recherchez la charité. Aspirez aussi aux dons spirituels, mais surtout à celui de prophétie. **2-** Celui qui parle en langues ; ne parle pas aux hommes, mais à Dieu : personne ne le comprend, il dit, sous l'action de l'Esprit, des choses mystérieuses.

**3-** Au contraire, celui qui prophétise parle aux hommes, il les édifie, les exhorte, les console. **4-** Celui qui parle en langues, s'édifie lui-même ; celui qui prophétise, édifie l'assemblée. **5-** Je vous souhaite à tous de parler en langues, mais je désire encore plus que vous prophétisiez. Celui qui prophétise a le pas sur celui qui parle en langues ; à moins que ce dernier ne s'explique, pour que l'assemblée en reçoive de l'édification.

**6-** Voyons donc, frères ! Si je viens parmi vous parler en langues, et que ma parole ne vous donne ni révélation, ni connaissance, ni prophétie, ni doctrine, en quoi serai-je utile ? **7-** Ainsi en est-il des instruments de musique, la flûte, ou la harpe par exemple ; s'ils ne rendent pas de sons distincts, comment reconnaitrai-je l'air joué sur la flûte ou sur la harpe ? **8-** Si la trompette ne rend que des sonorités confuses, qui se préparera au combat ? **9-** Vous de même : si votre langue ne produit que des paroles embrouillées, comment saisira-t-on ce que vous dites ? Vous parlez en l'air. **10-** Il y a dans le monde des quantités de langues, et aucune n'est inintelligible. **11-** Mais, si j'ignore le sens des mots, je serai comme un étranger en face de celui qui parle, et celui qui parle sera pour moi comme un étranger. **12-** Ainsi, puisque vous aspirez aux dons spirituels, cherchez-en l'abondance en vue de l'édification de l'Église.

**13-** C'est pourquoi, que celui qui parle en langues demande en sa prière le don d'interpréter. **14-** Si je prie en langues, mon esprit est en prière, mais mon intelligence reste stérile. **15-** Que faire alors ? Je prie avec l'esprit, mais je prierai aussi avec l'intelligence ; je chante avec l'esprit, mais je chanterai aussi avec l'intelligence. **16-** Autrement, si tu ne rends grâces qu'en esprit, comment celui qui est dans les rangs des gens simples pourra-t-il répondre *Amen* à tes actions de grâces ? **17-** Sans doute, tes actions de grâces sont-elles très belles, mais lui n'en est pas édifié. **18-** Je bénis Dieu de parler en langues plus que vous tous ; mais, dans l'assemblée, j'aime mieux prononcer cinq mots avec mon intelligence, de manière à instruire aussi les autres, que dix mille paroles en langues.

**20-** Frères, ne soyez pas des enfants pour ce qui est du jugement. Pour la malice, oui, soyez de petits enfants ; mais pour le jugement, soyez des hommes. **21-** Il est écrit dans la Loi : *C'est par des hommes à la langue étrangère, c'est par des lèvres d'étrangers que je parlerai à ce peuple ; et même alors, dit le Seigneur, ils ne m'écouteront pas* (Is., 28 : 11-12). **22-** Ainsi, les langues sont un signe non pour les croyants, mais pour les infidèles ; tandis que la prophétie ne l'est pas pour les infidèles, mais bien pour les croyants. **23-** Si donc durant une assemblée de l'Église entière, tous parlent en langues, et qu'il survienne un homme simple ou un infidèle, ne diront-ils pas que vous êtes fous ? **24-** Mais si tous prophétisent, et qu'il entre un infidèle ou un homme simple, il est convaincu par tous, jugé par tous ; **25-** les secrets de son cœur sont dévoilés. Alors, prosterné la face contre terre, il adorera Dieu et proclamera que Dieu est réellement au milieu de vous.

#### *L'usage des dons dans les assemblées*

**26-** Qu'est-ce à dire, frères ? Lorsque vous vous assemblez, l'un d'entre vous a-t-il un cantique, ou une instruction, ou une révélation, un discours en langues, une interprétation, que tout se passe de manière à édifier. **27-** S'il y en a qui parlent en langues, que ce ne soient que deux ou trois au plus, chacun à son tour, et que quelqu'un interprète. **28-** S'il n'y a pas d'interprète, qu'ils se taisent dans l'assemblée, et qu'ils se contentent de parler à

eux-mêmes et à Dieu. **29-** Pour les prophètes, qu'il y en ait deux ou trois à parler, et que les autres en soient juges. **30-** Si un autre assistant a une révélation, que le premier se taise. **31-** Vous pouvez tous prophétiser à votre tour, afin que tous soient instruits et que tous soient exhortés. **32-** Les esprits qui animent les prophètes doivent leur être soumis, **33-** car Dieu n'est pas un Dieu de désordre, mais de paix.

**34-** Comme dans toutes les Églises des saints, que les femmes se taisent dans les assemblées : elles n'ont pas le droit d'y parler. Elles doivent être soumises, comme le dit d'ailleurs la Loi. **35-** Si elles désirent s'instruire sur quelque question, qu'elles interrogent leur mari à la maison : car il est malséant qu'une femme parle dans l'assemblée.

**36-** Serait-ce de chez vous que provient la parole de Dieu ? Ne serait-ce qu'à vous seuls qu'elle serait parvenue ? **37-** Si quelqu'un estime être prophète ou pourvu de dons spirituels, qu'il admette que ce que je vous écris est un commandement du Seigneur. **38-** Si quelqu'un veut l'ignorer, qu'il l'ignore !

**39-** Ainsi donc, mes frères, aspirez au don de prophétie, sans empêcher de parler en langues. **40-** Mais que tout se fasse avec bienséance et avec ordre.



# L'Évangile selon SAINT JEAN

## La multiplication des pains

(Mt., 14 : 13-21 – Mc, 6 : 32-44 – Lc., 9 : 10-17)

### 6

**1-** Ensuite Jésus passa de l'autre côté de la mer de Galilée (ou Tibériade). **2-** Une grande foule le suivait, parce qu'elle voyait les miracles qu'il opérait sur les malades. **3-** Jésus gravit une colline, et là, s'assit avec ses disciples. **4-** La Pâque, la fête des Juifs, était proche.

**5-** Jésus leva les yeux sur cette grande foule qui venait à lui et il dit à Philippe : "Où achèterons-nous du pain pour que tous ces gens aient à manger ?" Il disait cela pour l'éprouver, car il savait bien ce qu'il allait faire. **7-** Philippe lui répondit : "Deux cents deniers de pain ne suffiraient pas pour n'en donner qu'un morceau à chacun." **8-** Un des disciples, André, frère de Simon-Pierre, lui dit : **9-** "Il y a ici un petit garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons... mais qu'est-ce que cela pour tant de monde ?" **10-** Jésus dit : "Faites-les asseoir." Il y avait beaucoup d'herbe à cet endroit. Et les gens s'assirent au nombre d'environ cinq mille. **11-** Jésus prit les pains et rendit grâce. Puis il les distribua aux gens qui étaient assis ; de même pour les poissons, il leur en donna tant qu'ils en voulurent. **12-** Lorsqu'ils furent rassasiés, il dit à ses disciples : "Ramassez les morceaux qui restent afin que rien ne se perde." **13-** Ils les ramassèrent ; et des morceaux qui étaient restés du repas des cinq pains d'orge, ils remplirent douze corbeilles.

**14-** À la vue de ce miracle que Jésus avait fait, les gens disaient : "C'est vraiment le prophète qui doit venir dans le monde." **15-** Et Jésus, pressentant qu'ils allaient venir l'enlever pour le faire roi, se retira de nouveau seul, sur la montagne.

## Jésus marche sur les eaux

(Mt., 14 : 22-36 – Mc, 6 : 47-53)

**16-** Le soir vint. Les disciples redescendirent au bord du lac. **17-** Ils remontèrent en barque et naviguèrent dans la direction de Capharnaüm. La nuit tomba, et Jésus ne les avait pas rejoints. **18-** Cependant le vent soufflait avec violence et la mer devenait houleuse. **19-** Ils avaient ramé environ vingt-cinq ou trente stades quand ils l'aperçurent marchant sur le lac en direction de la barque, et l'effroi les saisit. **20-** Mais il leur dit : "C'est moi, n'ayez pas peur." **21-** Ils voulaient donc le prendre à bord, et la barque aborda bientôt à destination.

## Discours de Jésus sur le pain de vie

**22-** Le lendemain, la foule qui était restée de l'autre côté de la mer s'aperçut que Jésus n'était pas monté avec ses disciples dans l'unique barque qui fût là, mais qu'ils étaient partis seuls. **23-** Dans l'entre-temps, d'autres barques étaient arrivées de Tibériade près du lieu où ils avaient mangé le pain reçu du Seigneur après qu'il eut rendu grâces. **24-** Les gens se rendirent compte que le Seigneur n'était pas là, non plus que ses disciples. Ils montèrent alors dans ces barques et regagnèrent Capharnaüm pour l'y chercher. **25-** Ils le trouvèrent sur l'autre rive du lac et lui dirent : "Maître, quand êtes-vous arrivé ici ?"

**26-** Jésus leur répondit : "En vérité, en vérité je vous le dis, vous me cherchez, non parce que vous avez vu des miracles, mais parce que vous avez mangé du pain à satiété. **27-** Ne travaillez pas pour la nourriture qui périt, mais travaillez pour celle qui subsiste jusque dans la vie éternelle et que le Fils de l'homme vous donnera. Car c'est lui que le Père, qui est Dieu lui-même, a marqué de son sceau."

**28-** Ils lui dirent : "Qu'avons-nous à faire pour travailler aux œuvres de Dieu ?" **29-** Jésus leur répondit : "L'œuvre de Dieu, c'est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé." **30-** Ils dirent : "Quel miracle faites-vous, dont la vue nous fasse croire en vous ?" **31-** Quelle est votre œuvre ? Nos pères, au désert, ont mangé la manne, ainsi qu'il est écrit ; *Il leur a donné à manger le pain venu du ciel* (Ps. 77 : 24). **32-** Jésus leur répondit : "En vérité, en vérité je vous le dis, ce n'est pas Moïse qui vous a donné le pain du ciel ; c'est mon Père qui vous donne le vrai pain du ciel, **33-** car le pain de Dieu, c'est le pain qui descend du ciel et qui donne la vie au monde." **34-** Ils lui dirent : "Seigneur, donnez-nous toujours ce pain-là !"

**35-** Jésus reprit : "Je suis le pain de vie : celui qui vient à moi n'aura jamais faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif. **36-** Mais je vous l'ai dit : Vous me voyez et vous ne croyez point... **37-** Tout ce que le Père me donne viendra à moi et je ne mettrai pas dehors celui qui vient à moi. **38-** Car je suis descendu du ciel pour faire non ma volonté, mais celle de celui qui m'a envoyé. **39-** Or, la volonté de celui qui m'a envoyé est que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés, mais que je les ressuscite au dernier jour. **40-** Telle est la volonté de mon Père, que tout homme qui voit le Fils et croit en Lui, ait la vie éternelle ; et moi, je le ressusciterai au dernier jour."

**41-** Là-dessus, les Juifs se mirent à murmurer parce qu'il avait dit : "Je suis le pain descendu du ciel." **42-** Ils disaient : "N'est-ce pas là Jésus, le fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère ? Comment donc dit-il qu'il est descendu du ciel ?" **43-** Jésus leur répondit : "Ne murmurez point entre vous. **44-** Personne ne peut venir à moi si le Père qui m'a envoyé, ne l'attire ; et moi je le ressusciterai au dernier jour. **45-** Il est écrit dans les prophètes : *Ils seront tous enseignés de Dieu* (Is., 54 : 13). Ainsi, tout homme qui a entendu le Père, et a été instruit par lui, vient à moi. **46-** Ce n'est pas que personne ait vu le Père, sinon celui qui vient de Dieu ; celui-là a vu le Père. **47-** En vérité, en vérité je vous le dis, celui qui croit en moi, a la vie éternelle. **48-** Je suis le pain de vie. **49-** Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts. **50-** Le pain du ciel est tel que si l'on en mange, on ne meurt point. **51-** Je suis le pain vivant qui est descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; et le pain que je donnerai, c'est ma chair, pour le salut du monde."

**52-** À ces mots, les Juifs entrèrent en discussion : “Comment, disaient-ils entre eux, cet homme peut-il nous donner sa chair à manger ?” **53-** Jésus leur dit alors : “En vérité, en vérité je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l’homme et ne buvez son sang, vous n’aurez point la vie en vous-mêmes. **54-** Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle ; et moi, je le ressusciterai au dernier jour. **55-** Car ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage. **56-** Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui. **57-** De même que le Père qui m’a envoyé, est vivant, et que moi je vis par le Père, de même aussi celui qui me mange vivra par moi. **58-** Tel est le pain descendu du ciel. Il n’en est pas de lui comme de la manne que vos pères ont mangée ; ils sont morts. Celui qui mange de ce pain vivra éternellement.”

**59-** Tel fut l’enseignement de Jésus dans la synagogue de Capharnaüm.

**60-** Plusieurs de ses disciples l’avaient entendu : “Cela, c’est trop fort, dirent-ils ; qui peut l’admettre ?” **61-** Jésus connaissait en lui-même que ses disciples discutaient à ce sujet : “Cela vous choque ? leur dit-il. **62-** Que sera-ce donc quand vous verrez le Fils de l’homme remonter où il était auparavant ?... **63-** C’est l’esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien. Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie. **64-** Mais il y en a parmi vous qui ne croient pas...” En effet, Jésus savait, dès le début, quels étaient ceux qui ne croyaient pas, et quel serait le traître. **65-** Il ajouta : “C’est pour cela que je vous ai dit que nul ne peut venir à moi si cela ne lui a pas été donné par mon Père.”

**66-** Depuis ce moment, plusieurs de ses disciples se retirèrent et cessèrent d’aller avec lui. **67-** Jésus dit alors aux douze : “Et vous, voulez-vous aussi vous en aller ?” **68-** Simon-Pierre lui répondit : “Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. **69-** Et nous, nous croyons et nous savons que vous êtes le Saint de Dieu !” **70-** Jésus ajouta : “Ne vous ai-je pas choisis, vous, les douze ? Et l’un de vous est un démon !...” Il parlait de Judas, fils de Simon Iscariote, car c’était lui, l’un des douze, qui devait le trahir.



## Il n'est de Moi que Dieu

“Dieu dit : JE NE DONNE MON HONNEUR ET MA GLOIRE à personne !<sup>32</sup>

Qu'est-ce à dire ?

Si je prétends être un Moi indépendant et libre, si je m'attribue mes capacités et m'approprie leurs effets, je fais le Mal deux fois :

- 1- Je pêche et me damne donc moi-même ;
- 2- Je me déclare ennemi de Dieu, attaquant son Privilège et volant son mérite.”

Théologie Teutonique (Chap. 4)




---

### <sup>32</sup> ISAÏE

• *“Moi, YHWH : Lui, c'est mon Nom.*

*Ma Gloire, je ne la partage avec personne ; ni ma propre Adoration avec celle des idoles” (42 : 8).*

• *“C'est de Moi, de Moi tout seul, que vient ce que je fais. Et on oserait profaner mon Nom !*

*Ma Gloire, je ne la partage avec personne” (48 : 11).*

## **Citations**

“Quand la Perfection, la Plénitude, arrivera, alors l’Imperfection, le Manque, cessera.”

**PAUL I-Corint. 13**

Théologie Teutonique : Ch. 1 et 54.



“À vin nouveau, outres neuves !”

**LUC 5 : 39**



## La Voie de la Croix

---

“Tout ce que je viens d’écrire n’est autre que la VIE DE CHRIST enseignée.

Lui-même résuma cela en deux mots : Suis-Moi !

Suis-Moi ? C’est personnellement tout abandonner, et prendre sa propre Croix.

La voie de la Croix : rien de plus amer pour un fils d’Adam !

Mais c’est tout l’inverse pour un frère du Christ : ayant goûté la Croix, il ne peut plus jamais la quitter...

Quiconque croit en Christ, doit croire tout ce que je viens d’écrire.

Amen.”

Théologie Teutonique (Chap. 52)

---

Le prince des prêtres des juifs voulait interdire à Pierre et Jean de prêcher l'Évangile. Ces derniers répliquèrent:

*“Quant à savoir si l'on doit plutôt obéir à Dieu qu'à vous mêmes, prêtres et anciens, arrangez vous avec votre conscience. Mais en ce qui nous concerne, nous déclarons qu'il nous est absolument impossible (non possumus) de taire notre devoir historique envers le Peuple mondial, devoir qui s'impose à notre conscience.”*



*Actes Des Apôtres -IV-19/20*

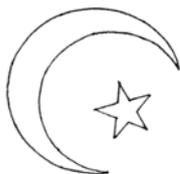
---

Abu-Talib est pressé de toutes parts par les Qoraïchites. Il est sommé d'exclure Muhammad du clan.

Abu-Talib fait venir son neveu et lui expose la situation.

Muhammad répond : “Oncle, veux-tu m'abandonner ? Je te le jure, par celui qui détient mon âme : **même s'ils m'apportaient en cadeau le soleil dans la main droite et la lune dans la main gauche, je ne renoncerais pas à ma Foi et à mon Dieu.** Le Dieu auquel je crois m'est un appui suffisant. Même si tu m'abandonnes. Fais-le si tu veux. Je reste avec Dieu.”

Abu-Talib annonce aux Qoraïchites, qui attendent le résultat, que lui – Abu-Talib – reste fidèle à la foi de ses ancêtres et qu'il ne deviendra jamais musulman. Mais il refuse de livrer Mahomet. Tant qu'il vivra, il protégera son neveu. Conformément à la loi du clan.



*Hadith du Prophète*



## Anonyme de Francfort

Thomas de Kempten (1380-1471) écrit *l'Imitation de Jésus-Christ*, le plus célèbre parmi tous les livres de piété. Son extraordinaire et permanente diffusion montre assez à quel point il répondait aux besoins des âmes.

La *Theologia deutsch*, composée entre 1400 et 1430 par un inconnu dit l'Anonyme de Francfort, reprend sans grande originalité les thèmes eckhartiens en insistant toutefois davantage sur les mystères de la vie du Christ. Cette œuvre doit surtout sa célébrité au grand cas qu'en fit le jeune Luther qui la publia en 1518. Il appréciait beaucoup aussi Tauler en ses textes plus ou moins authentiques, mais il devait plus tard se détourner de toute la mystique médiévale.



# Du Protestantisme et de toutes les Hérésies dans leur rapport avec le Socialisme

Précédé de l'examen d'un écrit de M. Guizot

Par Auguste Nicolas,  
auteur des études philosophiques sur le christianisme.

*Diligite homines,  
Interficite errores.*

(S. Augustin)

Bruxelles

1852

Le premier usage dogmatique que Luther fit du protestantisme, fut de s'approprier une doctrine qui avait été exposée immédiatement avant lui dans un livre connu sous le nom de *Théologie allemande*, et dont l'auteur est resté inconnu. Ce livre que le protestantisme a reproduit bien des fois, jusqu'en ces derniers temps, le fut une première fois par Luther, qui, dans la préface dont il l'accompagna, disait de lui : "Je ne craindrai pas de mettre **à côté de la Bible et de saint Augustin** un ouvrage qui m'a appris plus que tout autre ce que sont Dieu, le Christ, l'homme et toutes choses."

Or, la pensée fondamentale de la *Théologie allemande*, qui se reproduit sous mille formes, est que "Dieu est tout, et tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien". Le fini, dans cette doctrine n'est pas seulement un rien ; mais, en tant que fini, c'est un mal, une chose criminelle. Ainsi, dans le fini, il y a deux choses : l'**être**, en tant qu'être, qui est essentiellement divin et bon en tout, même dans le démon ; et le **vouloir**, qui n'est rien en tant qu'il est mauvais, et qui est mauvais tant qu'il n'est rien. Le vouloir n'est pas l'être ; donc le vouloir est mauvais en soi. Il faut l'attaquer, l'étouffer sans cesse pour n'être que l'instrument aveugle de Dieu manifestant ses perfections divines : ce qui anéantit tout l'homme en le divinisant<sup>33</sup>.

<sup>33</sup> Voyez l'exposé de cette théologie dans Staudenmaier, Philos. du Christia., t. I, p. 654, 666.

Cette doctrine est restée le fond du protestantisme. C'est toujours ce mysticisme panthéiste renouvelé des cathares, des Vaudois, des frères du Libre-Esprit, d'Amaury de Bène, de Wiclef, de Jean Hus, que le protestantisme s'est donné, à juste titre, pour précurseurs.

Le protestantisme ne fit que donner à cette doctrine quelque chose de plus absolu et de plus tranchant, en la formulant dans les propositions suivantes, qui forment l'ensemble de son système :

- Le péché originel a complètement corrompu la nature humaine ; c'est pourquoi l'homme naît absolument serf. Ce qu'il fait en bien ou en mal n'est pas son œuvre : c'est l'œuvre de Dieu. La **Foi seule justifie**, quelles que soient les œuvres. On est sauvé par la seule confiance qu'on a au pardon de Dieu. Proposition singulièrement féconde en licence, et qui accorde à l'homme une **indulgence plénière** et anticipée de ses péchés telle et si facile à gagner, que jamais pape n'en avait, certes, promis une pareille.

- La hiérarchie et le sacerdoce, dès lors ne sont pas nécessaires ; le **Culte extérieur** est inutile. Il ne sert à rien de s'occuper des choses saintes. La prière, le jeûne, les veilles, les bonnes œuvres, toute cette sainte discipline de l'âme est inutile, et peut être suppléée par la foi, simplement par la foi. À l'aide de ce procédé, **tout chrétien est prêtre**, et peut s'administrer à lui-même le salut, sans s'assujettir à aucun moyen spécial institué de Dieu, pas même celui des œuvres.

Voilà le protestantisme tel qu'il est sorti des premiers écrits de Luther : “*À la noblesse allemande*”, — “*du perfectionnement chrétien*”, — “*de l'esclavage de Babylone*”, — “*de la liberté chrétienne*”. — Luther, dans ses écrits, fait valoir surtout cette proposition, si flatteuse pour le peuple, que tout homme est prêtre, et si voisine de celle-ci, que tout homme est souverain. L'une et l'autre de ces propositions découlait, du reste, naturellement de la grande proposition panthéiste qui faisait le point de départ du protestantisme, et le rattachaient à la chaîne de toutes les hérésies qui avaient précédé, que tout homme est Dieu, Dieu opérant dans l'homme ; doctrine qui, par l'anéantissement de la volonté humaine, conclut en effet à sa divinisation, son activité n'étant que celle de Dieu.



# Staudenmaier (François-Antoine)

## 1800-1856

Théologien.

Études à Tübingen.

Enseigne à Fribourg.

---

1830 : Histoire des **élections épiscopales**.

1834 : Encyclopédie des sciences théologiques.

1837 : Esprit du Christianisme.

• 1840 : Philosophie du Christianisme.

1844 : Exposé et critique de la philosophie de **Hegel**.

1844 : Dogmatique Chrétienne (4 vol.).

1846 : Le **Protestantisme** : essence et développement.

1856 : Questions fondamentales du temps présent.

Freddy Malot

---

# Histoire de la mystique (1965)

Éditions du Seuil (Vatican !)

## 12- La mystique à l'âge de la Réforme et de la Contre-Réforme

### 1- L'attitude des Réformateurs à l'égard de la Mystique

La théologie des réformateurs, Luther (1483-1546) et Calvin (1509-1564), s'opposait foncièrement au développement d'une mystique authentique, même si des tendances mystiques se firent parfois sentir. **Luther** lui-même s'y intéressa pendant ses premières années et même durant quelque temps après avoir commencé la "Réforme" par l'affichage des quatre-vingt-quinze thèses à la porte de la chapelle du château de Wittenberg, en 1517. Il subit l'attrait des mystiques allemands, Maître **Eckart** et Tauler et, en particulier, d'un traité anonyme de la fin du 14<sup>ème</sup> siècle, dit la *Theologia Teutsch* (Théologie allemande), qu'il publia lui-même en 1516. Il disait de cet ouvrage qu'après la Bible et saint Augustin, aucun livre ne lui avait appris davantage sur Dieu et sur le Christ et la condition humaine. C'est très révélateur, car ce livre tout à fait orthodoxe, en dépit d'un enseignement mystique plutôt unilatéral, insiste sur certains aspects que Luther extraira plus tard de leur contexte mystique et insérera dans sa propre doctrine.

Ce sont, par-dessus tout, une insistance extrême sur l'indignité des créatures, une vue très pessimiste de la nature, parfois identifiée avec le diable, et aussi l'hostilité à la raison et à l'étude. De plus l'auteur considère comme une insulte envers Dieu l'idée que les hommes puissent mériter quelque chose par leurs bonnes œuvres. Il soutient également la thèse singulière que **le vouloir de l'homme ne relève pas de lui mais de Dieu** et doit être exercé non par lui, mais par Dieu. **Il n'y est point question de la grâce sanctifiante**, fondement de la vie surnaturelle et donc aussi de la vie mystique, qui surélève et transforme la nature et ainsi valorise, aux yeux de Dieu, les actions même naturelles de l'homme — excepté le péché, évidemment. Ajoutons à ces idées de la *Theologia* la doctrine spécifiquement luthérienne de la justification par la foi seule, sans les œuvres, et nous avons les bases de la spiritualité luthérienne. Cette spiritualité penche tout à fait du côté du quiétisme, dépréciant l'activité humaine et ouvrant un abîme entre l'homme et Dieu, que seule peut franchir la fiction juridique selon laquelle Dieu impute les mérites du Christ à l'homme, qui reste cependant aussi pécheur qu'auparavant. Cette imputation des mérites du Christ est effectuée par la foi, non au sens catholique d'acceptation de vérités, mais au sens de *fiducia*, confiance. Ce consentement a lieu une fois pour toutes et n'est suivi d'aucune autre activité humaine. Par conséquent, il n'y a pas de progrès possible dans la vie spirituelle de l'homme. Luther professerait plutôt une **mystique<sup>34</sup> de la justification**. L'homme reste passif en reconnaissance de ce que le Christ a fait pour lui.

**Plus tard, Luther rejettera de plus en plus la mystique**, et ses disciples aussi, bien que l'expérience leur ait à tous enseigné qu'une vie chrétienne ne peut absolument pas

---

<sup>34</sup> En français dans le texte. Au sens de confiance aveugle en l'efficacité d'un système ("mystique" de l'obéissance dans l'armée). (N.D.T.).

se passer de l'effort humain. On en a un exemple frappant en la personne de Johannes **Gerhard** (1582-1637), l'un des plus importants représentants de l'orthodoxie luthérienne tardive, qui écrivit un livre de méditation dans lequel, tout en appuyant sur la conception de la foi du Réformateur, il reproduit cependant largement l'enseignement spirituel du catholicisme, cite saint Bernard et plusieurs autres mystiques catholiques, et insiste sur l'effort moral et les vertus ascétiques comme la chasteté et l'abnégation.

L'autre grand réformateur, Jean **Calvin** diffère considérablement de Luther par sa doctrine activiste plutôt que quiétiste. Luther insistait sur la justification réalisée une fois pour toutes. Calvin entendait conduire ses disciples vers une sanctification progressive, limitée cependant aux prédestinés du salut, car Calvin enseignait une prédestination aussi bien à l'enfer qu'au ciel. La doctrine aboutissait nécessairement à une anxiété grave : comment savoir à laquelle des deux fins l'impénétrable volonté de Dieu avait prédestiné tel individu ? Ce dilemme engendra ce qu'on appelle aujourd'hui "**la mystique de la consolation**". Fermement convaincu de sa faiblesse et de sa dépravation extrême, le calviniste élève son esprit vers la miséricorde de Dieu, seule cause de sa sanctification. Cette pratique changera peu à peu l'idée qu'il se fait de Dieu ; ce n'est plus un Dieu plein de colère, mais de plus en plus miséricordieux et aimant. Le processus culmine dans une illumination soudaine, par laquelle l'homme sent avec une absolue conviction que Dieu l'aime et l'assure de son salut. À ce moment l'image divine obscurcie par la chute est restaurée.

Calvin enseigne aussi la justification par la foi. Le mot garde le même sens que chez Luther mais, dans la conception du réformateur suisse, les bonnes œuvres sont la conséquence nécessaire de la foi, car celui que le Christ justifie, il le sanctifie aussi. Même s'il ne prêche pas la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie, il est néanmoins convaincu que la sainte Communion est le canal de la grâce qui unit l'homme à son Sauveur. Il recommande également les pratiques ascétiques comme le jeûne et la veille. Malgré ces traits de la spiritualité calviniste, sa conception d'un Dieu dont le plus grand souci est sa propre gloire et qui inspire la crainte plus que l'amour, ainsi que l'enseignement d'une stricte prédestination au ciel ou à l'enfer, empêchèrent le développement de la mystique dans le sens catholique (et orthodoxe), celle où se vit l'union aimante de l'homme avec Dieu.

## **2. La Contre-Réforme**

### A- La Spiritualité Jésuite

#### *Saint Ignace*

La Réforme — quelles qu'en soient les causes plus profondes — fut responsable de la division déplorable de la chrétienté occidentale, mais l'un de ses plus heureux effets fut le renouvellement de la spiritualité et de la mystique catholiques dû à l'activité de quelques grands saints. Le premier dans ce domaine fut Ignace de Loyola (1495-1556), mieux connu comme fondateur très actif de la Compagnie de Jésus, mais qui fut aussi un grand contemplatif et mystique.

(...)

# J. Racine

## Cantique III

Plaintes d'un Chrétien sur les contrariétés qu'il éprouve au-dedans de lui-même<sup>35</sup>

(Tiré de l'Épître de Saint Paul aux Romains, ch. VII.)

---

Mon Dieu, quelle guerre cruelle !  
Je trouve deux hommes en moi :  
L'un veut que, plein d'amour pour toi,  
Mon cœur te soit toujours fidèle ;  
L'autre, à tes volontés rebelle,  
Me révolte contre ta loi.

L'un, tout esprit et tout céleste,  
Veut qu'au ciel sans cesse attaché,  
Et des biens éternels touché,  
Je compte pour rien tout le reste ;  
Et l'autre par son poids funeste,  
Me tient vers la terre penché<sup>36</sup>.

Hélas ! en guerre avec moi-même,  
Où pourrai-je trouver la paix ?  
Je veux, et n'accomplis jamais.  
Je veux ; mais (ô misère extrême !)  
Je ne fais pas le bien que j'aime,  
Et je fais le mal que je hais.

Ô grâce, ô rayon salulaire !  
Viens me mettre avec moi d'accord,  
Et, domptant par un doux effort  
Cet homme qui t'est si contraire,  
Fais ton esclave volontaire  
De cet esclave de la mort.

---

<sup>35</sup> SYNDÉRÈSE. **Contrition** : âme broyée par le Repentir (cf. triturer). (F.M.)

<sup>36</sup> "Voilà deux hommes que je connais bien !" s'écria Louis XIV lorsque Racine lui lut ce cantique.

## Unitarisme (théologie)

“Unitarisme : doctrine de certains groupes dissidents de la Réforme qui niaient le dogme de la Trinité parce qu’ils y voyaient un abandon du monothéisme.” (*Grand Larousse Universel*).

“Les solutions proposées par les divers unitariens ont en commun une insistance très forte sur le thème de l’unité divine et conduisent à privilégier la nature humaine de Jésus-Christ.” (*Encyclopædia Universalis*).

Les Unitariens ne connaissent pas de Trinité. Par fidélité à l’Ancien Testament, leur représentation du divin est telle que dans le verset “Écoute Israël, le Seigneur est notre Dieu, le Seigneur est Un”.

S’y ajoute la foi en la raison humaine. Aux vertus chrétiennes de foi, charité, espérance, ils ajoutent la liberté, la raison, la tolérance. Le rôle de la Bible comme source de révélation est maintenu.

---

### À partir de la Réforme.

#### Anti-trinitariens de la Réforme radicale.

La première branche est théologique et sociale dont le mouvement le plus connu est contemporain de Martin Luther : l’anabaptisme de Thomas Muntzer. Parmi les divers courants de cette Réforme radicale, il s’en trouve d’anti-trinitariens avec des positions assez diverses :

1- Les uns contestaient simplement que le Saint-esprit fut une personne que l’on put prier (par exemple Campanus à Wittenberg).

2- D’autres, tel Cellarius en 1527, pensaient que la divinité de Jésus était celle que tout homme peut revêtir lorsqu’il est habité par le Saint-Esprit.

3- Un troisième groupe d’anti-trinitaires voyait en Jésus un homme qui fut divinisé après sa mort et qui prit place, par la Résurrection, parmi les êtres célestes (par exemple Sozzini).

4- D’autres encore voyaient en Jésus un prophète, non préexistant, né de Joseph et de Marie, non divinisé, par exemple les “judaisants” de Transylvanie (région transfrontalière entre la Hongrie et la Roumanie).

Des anti-trinitaires, il y en eut dans tous les pays de l’Europe occidentale : en Allemagne, en Hollande, en Alsace, en France, en Suisse (Bâle, Zurich et Genève), aux Grisons et en Italie du Nord.

Il convient d’insister sur le rôle important joué par les anti-trinitaires italiens, favorables à l’anabaptisme, ayant leur centre à Venise. En 1550, à Venise, le *synode des évêques anabaptistes* italiens, représentant une soixante-dizaine de paroisses, adoptèrent une confession de foi en 10 articles, dont le premier stipulait leur foi en Jésus *vrai homme et non-Dieu* !

Réaction immédiate : l'Inquisition italienne sévit contre tous les Réformés quels qu'ils soient, et c'est un exode vers des cieux plus cléments, vers les Grisons, vers la Suisse. Calvin accueille avec bonté un groupe de Réformés italiens qui organise bientôt une Église réformée italienne à l'abri de nos murailles. Seulement voilà, parmi ces réfugiés il y a des anti-trinitaires : Georges Biandrata (qui fut condisciple de François Rabelais à Montpellier et qui était professeur à Pavie) ; Alciati et Gentile, ainsi que Gribaldo, habitant à Farges (Suisse) et visitant souvent ses amis à Genève. Autre visiteur : Lelio Sozzini. Ces deux derniers tentèrent d'infléchir vers la clémence les adversaires de Michel Servet, en 1553, mais en vain. Persécutés par Calvin, Biandrata, Alciati et Gentile s'enfuirent de Genève en 1558 et se rendirent en Pologne.

---

### **Persécutions**

Jusqu'à nos jours, jouet des ambitions politico-religieuses de puissants voisins, la Transylvanie vécut des périodes d'oppression variées, mais l'esprit d'indépendance de son peuple permit à l'Église unitarienne de subsister, clandestinement, malgré la persécution. Les premières oppressions, à la fin du XVI<sup>ème</sup> siècle, furent calvinistes. Puis arrivèrent les persécuteurs catholiques lorsque la Hongrie fut occupée par les Autrichiens, entre 1690 et 1867. Pourtant les unitariens purent jouir d'une liberté relative dans la partie de la Hongrie tenue par les Turcs. Ils créèrent là un centre, à Peez (au sud de Budapest).

L'Église unitarienne de Transylvanie, avec ses filiales en Hongrie, reçut un souffle nouveau dès 1821, lorsque les anti-trinitaires anglais et les unitariens se découvrirent mutuellement. Des liens qui se concrétisèrent par une aide matérielle et morale offerte aux opprimés. Ces frères anglo-saxons adoptèrent aussi le nom d'unitariens, en Grande-Bretagne, puis surtout aux États-Unis d'Amérique où les unitariens se comptent par centaine de mille, sans compter tous ceux qui, tout en appartenant à d'autres Églises, sont personnellement aussi des unitariens.

---

### **Quelques martyrs**

De fait, l'histoire des anti-trinitaires en Europe occidentale est l'histoire des persécutions dont ils furent victimes de la part des clergés catholique, calviniste surtout : rétractions obtenues sous la menace, exil, exécutions.

Le 15 avril de l'an de grâce 1539 une femme de 80 ans, *Hélène Weigel*, montait sur le bûcher à Crakow. Après avoir pourri durant dix ans dans une geôle ou elle avait été jetée à la suite d'une dénonciation. Celle de l'évêque du lieu en l'occurrence. Elle croyait en l'Unité de Dieu. En conséquence elle niait la Trinité. Elle rejetait en bloc les dogmes et les rites de l'Église catholique. Avant que le bourreau ne mît le feu aux fagots elle cria à la foule : "l'âme de celui qui reste dans la vérité ne saurait être damnée".

Le 27 octobre 1553 le médecin espagnol Michel Servet, condamné par les calvinistes genevois, subissait le même sort. Il niait l'essence divine en trois personnes distinctes. Pour couronner le tout, à l'instar des anabaptistes il prônait le baptême des adultes. C'en était assez pour le faire mourir. Jean Calvin approuva la condamnation, déplorant toutefois que le bûcher ne fut pas remplacé par la décollation, moins cruelle.

Le bûcher du Hollandais David Joris en 1559 à Bâle mérite le récit. Après avoir scandalisé le clergé par ses écrits, il vint finir ses jours près de Bâle, sous un faux nom, et y mourut en 1556. Trois ans plus tard, on découvrit son identité ; on le condamna ; on exhuma son cadavre qu'on brûla avec ses écrits !

Le 30 avril 1632, à Genève, le pasteur Nicolas Antoine était garrotté par le bourreau et son cadavre brûlé. Il avait prêché l'Unité de l'essence divine, sans distinction de personnes ; l'obéissance à la Loi donnée par Dieu à Moïse sur le Sinaï : la nécessité pour le croyant de la circoncision, de l'observance du Shabbat et l'abstention de viandes impures ; que le Messie encore à venir serait un homme ; l'aberration de la doctrine du péché originel ; la responsabilité de chacun dans l'obtention du salut ; et que le Nouveau Testament est en partie contradictoire avec l'Ancien.



### **Quelques théologiens**

- Sébastien Castellion (1515-1563) dans son ouvrage pour la défense de Michel Servet, *Contre le libelle de Calvin*, Castellion écrit : “Tuer un homme, ce n'est pas défendre une doctrine, c'est tuer un homme”.

- John Biddle (1615-1662), auteur de traités antitrinitaires, fondateur de l'unitarisme anglais (1654), est emprisonné jusqu'à sa mort. Après 1689 et *l'acte de Tolérance*, l'unitarisme put être prêché en Angleterre puis, au XVIII<sup>ème</sup> siècle, dans les colonies américaines (Nouvelle-Angleterre).

- James Relly (1720-1776) prêche une doctrine voisine, l'universalisme (1774). En 1961, un courant chrétien proche, l'universalisme, implanté à Boston en 1817 par Hosea Ballou (1771-1852), fusionne avec l'unitarisme, fondant une association de 100 églises : l'Unitarian Universalism (l'année de l'entrée des Patriarcats orthodoxes au Conseil œcuménique des Églises).

- Théophile Lindsey (1723-1808) crée à Londres la première congrégation unitarienne. Isaac Newton était membre de l'Église unitarienne d'Angleterre.

- Le pasteur Joseph Priestley (1733-1804, découvreur de l'oxygène), publie, en 1782 *Une histoire des corruptions du christianisme*. En 1794, il est chassé par une émeute de son église unitarienne de Birmingham, émigre aux États-Unis d'Amérique où il renforcera les tendances unitariennes de l'aile libérale des “puritains” de Nouvelle-Angleterre.

- En 1787, la plus grande église de Boston (King's Chapel) passe de l'anglicanisme à l'unitarisme.

- James Martineau (1805-1900),

- William Channing (1780-1842),

- Théodore Parker (1810-1860),

- Le pionnier de l'anti-esclavagisme, James Luther Adams (*Une foi pour hommes libres*, 1946).

**Quelques unitariens célèbres**

- John Milton (1608-1674),
- Isaac Newton (1642-1727),
- Robert Burns (1759-1796),
- Paul Révère (1735-1810),
- John Adams (1735-1826), président des États-Unis d'Amérique,
- Thomas Jefferson (1743-1826), président des États-Unis d'Amérique,
- John Quincy Adams (1767-1848), président des États-Unis d'Amérique,
- Phineas T. Bamum (1810-1891),
- Béla Bartók (1881-1945), musicien,
- Ambrose Bierce (1842-1914), romancier et humoriste anglais,
- Neville Chamberlain (1869-1940),
- Charles Dickens (1812-1870),
- Ralph Waldo Emerson (1803-1882),
- Millard Fillmore (1800-1874), président des États-Unis d'Amérique,
- Nathaniel Hawthorne (1804-1864),
- Herman Melville (1819-1891),
- Linus Pauling (1901-1994),
- Sir Henry Tate (1818-1899), mécène,
- Frank Lloyd Wright (1869-1959),
- Albert Schweitzer (1875-1965), théologien, médecin, organiste,
- Théodore Monod (1902-2000) naturaliste, écrivain, voyageur,
- André Malet, traducteur en français et biographe de Rudolph Bultmann.



# Précis en Quatre Thèses

## Du Mot de l'Énigme Métaphysique et Morale

Léger-Marie DESCHAMPS – 1775

### Thèse II

*Le Tout* universel, ou l'univers, est d'une autre nature que chacune de ses parties, et, conséquemment, on ne peut que le concevoir, et non pas le voir ou se le figurer.

•••

Un tout particulier, comme un homme ou la généralité des hommes, est de la même nature que ses parties, puisqu'il est partie lui-même d'un autre tout particulier, c'est-à-dire du globe de la terre, qui est partie du tourbillon solaire ; mais il n'en est pas de même *du Tout* universel, il n'est point de même nature que telle ou telle de ses parties, puisqu'étant l'ensemble, ou l'unité de toutes les parties possibles, il répugne qu'il soit partie lui-même, qu'il ait une forme, qu'il soit de telle ou telle couleur, de telle ou telle dimension<sup>37</sup>, qu'on puisse se le figurer.

**Une pensée, comme acte qui se passe dans le milieu de la tête et dans l'intérieur**, où les yeux ne voient point, n'est vue et ne peut être vue que par ses signes extérieurs : mais on se la figure à peu près, comme on se figure l'action des touches du clavecin sur les cordes<sup>38</sup>, et il n'y a que la somme des choses, qu'on ne se figure point, qui soit métaphysique, ou surnaturelle.

---

<sup>37</sup> *Le Tout* universel n'est ni long, ni large, ni profond : il est les trois dimensions, comme il est les trois temps, le passé, le présent et le futur, trois temps qui le donnent sous l'aspect de l'être métaphysique, nommé le temps, ou le présent, et qui ne sont que les êtres, que les mouvements passés, présents et futurs, malgré la distinction qu'on a faite absurdement entre eux et les êtres, entre eux et les mouvements, qui comme eux ne sont que les êtres.

*Le Tout* universel est l'être, est le mouvement, comme il est le temps, le présent ; et ce qu'il est, il l'est relativement aux différents aspects sous lesquels on envisage ses parties. Chaque chose dans lui diffère plus ou moins d'elle-même à chaque instant ; il est seul toujours le même, toujours égal à lui-même ; c'est l'unité parfaite, le beau primitif : *omnis porro pulchritudinis forma unitas est\** (Saint Augustin).

\* [L'unité est la forme de toute beauté. Cf. Saint Augustin, *Lettre à Celestin. In... Augustini... Operum tomus secundus, Epistola XVIII.*]

<sup>38</sup> La comparaison faite plus d'une fois, et avec raison, de notre tête, intérieurement vue, avec un clavecin, prouve qu'on peut se figurer l'acte par lequel on pense. On se le figure en effet, quand on y réfléchit, quoiqu'extrêmement moins que quantité d'autres objets moins sentis et plus sensibles. Le sentiment que l'on a de cet acte est physique, comme cet acte qui l'occasionne, et l'avoir équivaut à le voir. C'est sur quoi ma démonstration de *l'Existence* ne laissera aucun doute, quand on l'aura bien saisie. Mais j'entrerai, dans la suite, dans plus de détails, pour faire voir qu'il n'y a que du physique, que du sensible dans l'homme, comme homme.

*Le Tout* universel est un être purement relatif, ainsi que ses parties qui le font relatif, comme il les fait relatives : il n'est que rapport, que comparaison, ainsi que ses parties<sup>39</sup>, mais il n'en est pas moins d'une autre nature que telle ou telle de ses parties, et la preuve de cela c'est qu'il tombe sous l'*Entendement*, sous les sens de concert et d'accord, qui sont lui<sup>40</sup>, tandis que telle ou telle de ses parties tombe sous chacun de nos sens, parties eux mêmes, et qu'elles sont chacun de nos sens dans la proportion du rapport qu'elles ont avec lui, de leur action sur lui, de leur incorporation dans lui.

L'agrégat du physique : j'entends *Le Tout* universel, ne peut tomber que sous l'*Entendement*, que sous les sens de concert et d'accord, puisqu'il est de toute vérité qu'il n'a ni ne peut avoir aucun point de comparaison hors de lui, mais dans lui uniquement ; tandis que chaque être physique, ou particulier, qui le compose a toujours hors de lui, comme dans lui, des points de rapport, de comparaison qui le font tomber sous les sens, c'est-à-dire qui l'incorporent plus ou moins avec nous-mêmes. Car qu'est-ce que les sens physiquement pris, ou distributivement, sinon notre corps, ou notre existence physique, toujours composés par d'autres corps et les composant réciproquement ? De là, pour le dire ici, le mystère expliqué du rapport entre les sensations et les objets qui les occasionnent. Mais voyez mes développements, vous y verrez ce que tout nous dit : que les

---

<sup>39</sup> On verra, dans la quatrième thèse, qui est l'être qui existe par lui-même, l'être *unique* dont j'ai parlé. Mais cependant que de vérités dévoilées, que de phénomènes expliqués par la démonstration de l'existence relative, la seule susceptible d'être appliquée au physique et au moral. Voyez mes développements, où ces vérités sont dévoilées, où ces phénomènes sont expliqués, et osez nier après cela cette existence, qui par sa nature ne peut donner que ce qu'elle donne en effet, que des phénomènes, que des images.

C'est par elle, pour le dire ici, qu'on a l'explication du bien et du mal métaphysiques, d'où dérivent tous les biens et tous les maux physiques, dont les moraux font partie, mais dont ils ne font partie que par le vice de notre malheureux état social, que par notre état de lois, ou d'inégalité morale, qui fait nécessairement de nous, en général, des êtres très désunis entre eux dans le sein de l'union, très opposés les uns aux autres. S'il n'y avait point de mal moral, si nous étions dans l'égalité morale où nous pourrions être, il n'y aurait point de mal moral ; ce bien serait sans qu'on pût dire qu'il est : mais cependant quel est le bien et le mal en général, ou métaphysiques ? C'est l'existence relative même, comme on le verra, c'est *Le Tout* universel, c'est *Le Tout*.

<sup>40</sup> Les sens de concert et d'accord, les sens métaphysiquement pris, sont le concert et l'accord de tout ce qui existe. Ils ne nous rendent point ce qui paraît, comme chacun de nos sens nous le rend, mais ce qui est ; et ils ne nous rendent que ce qu'ils sont, que ce que nous sommes dans ce que nous avons de rigoureusement commun avec tous les êtres, dans ce qui exclut toute différence entre eux et nous. Cela paraîtra difficile à entendre à quiconque ne verra pas, en y réfléchissant profondément, que les sens de concert et d'accord sont le concert de l'*Existence*, et non plus de telle ou telle existence particulière. Mais c'est le sort de la vérité, quand on l'applique aux facultés de l'homme, quand on prend pour la développer le langage consacré à ces facultés dans lesquelles tous les préjugés se renferment. La vérité n'est point faite pour être appliquée à telle ou telle espèce en particulier, puisqu'elle est également toutes les espèces, étant l'*Existence* même, qui est le genre métaphysique. C'est l'absurde, dans lequel l'homme croupit par son état social nécessairement vicieux dans son principe, qui demande qu'on la lui applique, en la lui développant, et qu'on le fasse dans le style personnel qu'il s'est fait pour désunir sa nature.

L'homme considéré par son existence première, ou, ce qui va au même, relativement à l'*Existence* universelle, n'est plus l'homme, n'est plus ce qui le fait homme, mais ce qui le fait être : *prius est esse quam esse tale* [il est être avant d'être tel]. Il n'est homme qu'autant qu'il est considéré par son existence seconde, par ce qui le constitue homme, c'est-à-dire relativement à telle ou telle autre espèce. On le perd de vue comme être physique, ou sensible, on l'envisage métaphysiquement, on parle d'après l'*Entendement*, d'après les sens de concert et d'accord, toutes les fois que ce qu'on dit de lui peut se dire également des autres êtres, comme qu'il est fini, qu'il a commencement et fin, qu'il est partie de l'univers, &c. Nous parlons bien plus métaphysique, bien plus d'après l'accord, ou la voix de tous nos sens, que nous ne le pensons ; c'est ce qui nous arrive toutes les fois que nous généralisons de toute généralité. Si nous l'ignorons, si nous parlons prose sans le savoir, c'est que nous sommes encore à connaître ce que c'est que le métaphysique. Je n'en excepte pas les hommes réputés métaphysiciens.

corps distributivement pris n'ont telle ou telle existence que celle qu'ils tiennent de chacun de nos sens en particulier, et qu'il est absurde, et contre l'expérience universelle, de dire d'eux non seulement qu'ils existent en eux-mêmes, mais que leur existence est absolue, ou réelle ; car elle ne l'est que plus ou moins relativement, leur totalité seule étant sans réserve ce qu'ils sont avec réserve, avec restriction, étant l'absolu, le réel, le premier et véritable objet de rapport. Leur totalité tient son existence de nos sens de concert et d'accord, comme ils tiennent la leur de chacun de nos sens<sup>41</sup>, et cela parce qu'elle nous constitue dans le fond, comme ils nous constituent dans la forme. De là, son existence la même pour chacun de nous, pour tout ce qui existe de particulier, tandis que la leur est plus ou moins différente pour chacun de nous, pour tout ce qui existe de particulier. Mais que dit cette vérité, sinon que nous ne différons point au métaphysique, que nous n'avons tous qu'une même raison à cet égard, et que nous différons toujours plus ou moins au physique ? Cette vérité est tellement vérité qu'elle se trouve partout sous cent autres façons de l'énoncer : la religion même nous dit que nous avons tous le même sens intime par rapport à Dieu ; et on ne peut pas sensément disconvenir que nous ne différons tous d'ailleurs par la façon de voir et d'envisager les choses sensibles.

Le métaphysique est ce qui est général de toute généralité, ce qui est d'une autre nature, non pas que ses parties, qui sont lui, mais que les parties de ses parties, c'est-à-dire que telle et telle partie : il est les êtres dans ce qu'ils sont très également ; c'est l'être relatif appelé l'*univers*, le *monde*, la *nature*, la *matière*, dans lequel tout étant purement relation, rien n'est pas plus en soi, ou par soi, que lui.

Le physique, distributivement pris, car pris collectivement, c'est le métaphysique, le physique est ce qui est particulier, ce qui est telle ou telle chose, est un homme, un arbre, un globe, est la généralité des hommes, des arbres, &c., mais non pas des globes ; cette généralité, comme je l'ai dit, étant l'univers même : univers qui est le centre métaphysique, nécessairement parsemé de centres physiques dans lui, tous plus ou moins différents les uns des autres et plus ou moins sujets à distraction<sup>42</sup>, leur centre étant seul l'égalité et la stabilité.

Ces deux genres, le métaphysique et le physique, ne sont point l'un sans l'autre et sont inséparables, comme on verra que l'être qui les nie, et qui les affirme en les niant, est inséparable d'eux. Ainsi, tout existe métaphysiquement et physiquement tout à la fois. Ce que nous disons *notre moi* est ces deux genres, dont l'un, qui est le métaphysique, est commun à tous les êtres, et dont l'autre, qui est le physique, nous est personnel, est nous comme hommes. C'est du *moi métaphysique*, si on peut l'appeler ainsi, et aussi de notre *moi physique*, des ressorts de notre machine que nous avons fait une âme, et c'est du *moi métaphysique* et de notre *moi moral* que nous avons fait un Dieu métaphysique et moral. Je distingue notre *moi moral* de notre *moi physique*, mais ils rentrent entièrement l'un dans l'autre : aussi avons-nous fait un Dieu métaphysique, physique et moral, tel que nous sommes.

---

<sup>41</sup> L'univers, comme être, existe *per mentem* [par la pensée], dit-on, parce qu'il tient son existence de nous. Cela est vrai : mais c'est uniquement dans le sens que je l'explique ici. Il y a du vrai dans tout ce qu'on dit de l'*Existence* : mais ce vrai avait besoin du creuset de la vérité.

<sup>42</sup> [Au sens de démembrement, séparation (du latin *distrahere* : tirer en sens divers).]

Par-delà ces deux *moi*, le métaphysique, et le physique qui comprend le moral, il y a le *moi en soi*, dont je parlerai, et qui étant *Tout* et non plus *Le Tout*, comme on le verra, donne pour dernière vérité que *tout est Tout* : et alors tout est dit. Ce *moi* [ou ce *Tout*], dont nous avons fait également Dieu et l'être qui nie le métaphysique et le physique en les affirmant, on a par lui une troisième façon d'exister, inséparable des deux autres et qui les renferme dans elle.

Si nos langues sont un composé de termes métaphysiques, physiques et moraux, c'est que nous existons métaphysiquement, physiquement, et moralement : métaphysiquement, comme liés à tout, comme ne formant qu'un même être avec le reste des êtres ; physiquement, comme paraissant séparés de tout, comme hommes ; et moralement, comme hommes en société, sous l'état de lois, état qui en nous donnant des vertus et des vices, par le juste et l'injuste, le bien et le mal moral qui dérivent de lui nécessairement, nous a fait une moralité, ou, ce qui va au même, une façon d'être sociale, dépourvue de toute raison, et qui rend le mal moral infiniment plus onéreux que le mal physique<sup>43</sup>.

On n'a nié l'existence *du Tout* universel comme être que parce qu'on ne pouvait pas se le figurer, que parce qu'il ne présentait rien de sensible à l'entendement. C'est par la même raison que j'affirme son existence. On a dit que c'était un être abstrait, un être métaphysique, et je le dis aussi : mais on ne l'a dit que dans la croyance qu'on lui ôtait par là la réalité, et c'est en quoi l'on s'est trompé, faute d'avoir jamais su l'idée qu'il fallait attacher au mot *métaphysique* : mais si on l'avait su, si on avait bien entendu le cri de la vérité qui lui a donné l'existence, on aurait tout su.




---

<sup>43</sup> Les êtres moraux n'existeraient point pour des hommes en société raisonnable : pour des hommes que la droite raison gouvernerait, et non pas les lois. J'appelle cet état de société *l'état de mœurs*, par opposition à *l'état de lois*, ou *l'état d'égalité*, de *loi naturelle morale* ; mais par ce terme *morale*, il ne faut entendre que *sociale*. Notre ignorance vaincue sur le métaphysique et le moral peut seule nous amener à cet état, où nous ne pouvions venir que par notre ignorance à vaincre. Voyez mon ouvrage, et la preuve que si cet ouvrage avait une fois la publicité, il aurait nécessairement son effet dans le temps, par le despotisme de son évidence.

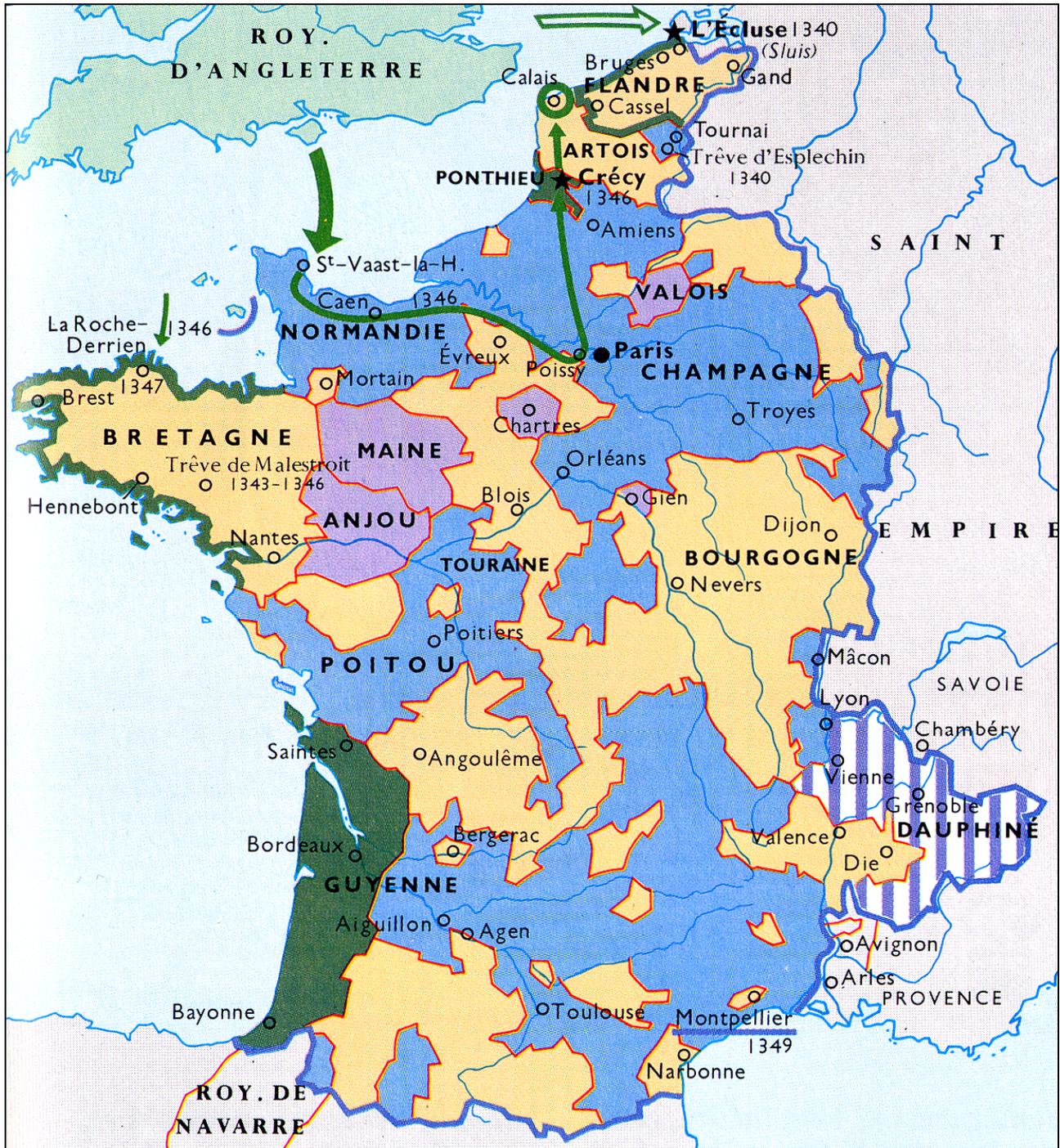
L'auteur du livre *De l'Esprit*\* dit que l'homme, après avoir enfanté mille systèmes absurdes, découvrira un jour les principes au développement desquels est attaché l'ordre et le bonheur du monde moral. Ce sera à mes lecteurs, après m'avoir lu, à juger si cette prophétie n'est pas accomplie.

\* [Claude Adrien Helvétius (1715-1771), auteur du livre *De l'Esprit*, 1758.]

# Possessions du roi d'Angleterre aux 12<sup>ème</sup> et 13<sup>ème</sup> siècles



# Les débuts de la guerre de Cent ans

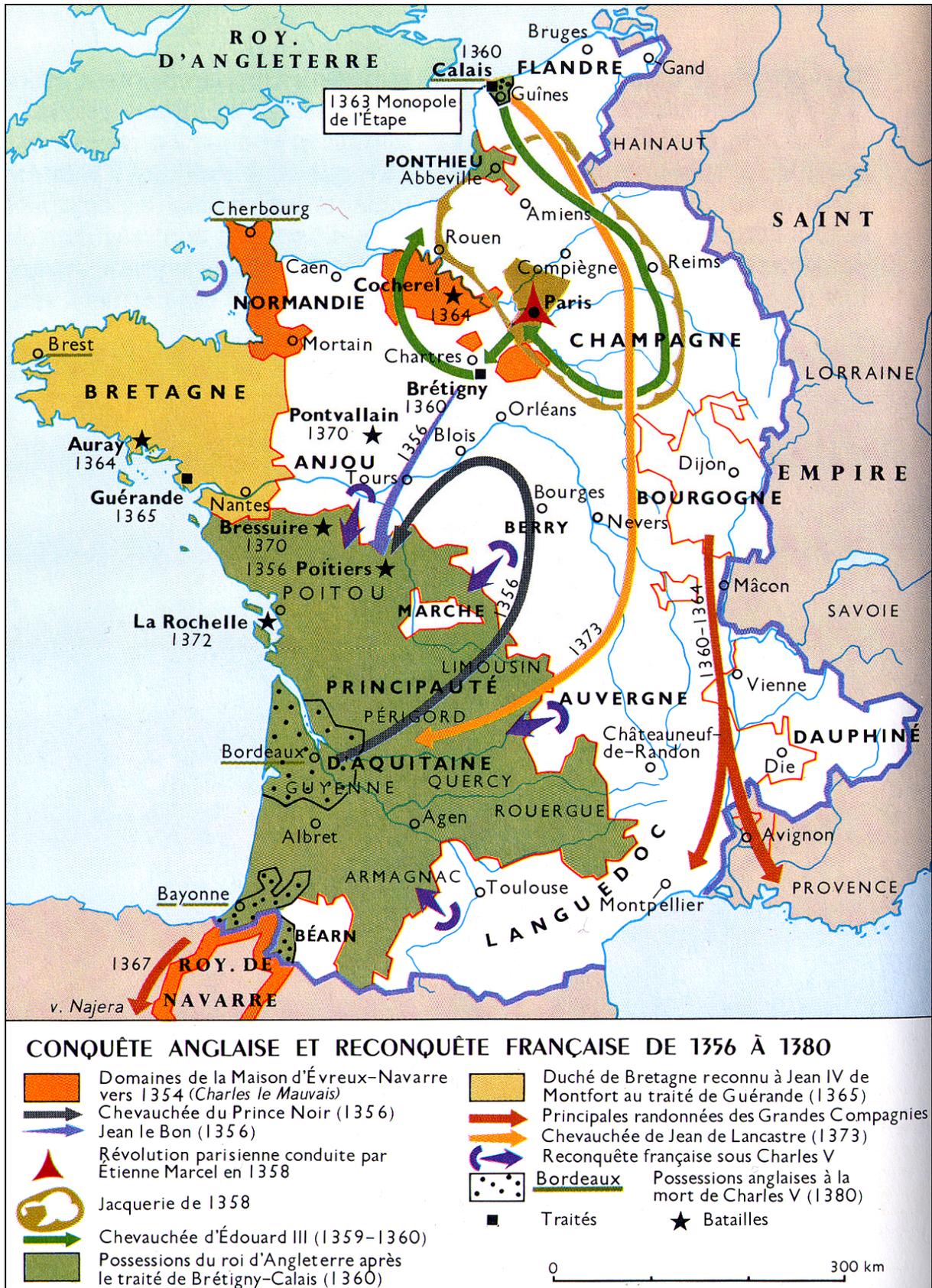


## LES DÉBUTS DE LA GUERRE DE CENT ANS DE 1338 À 1350

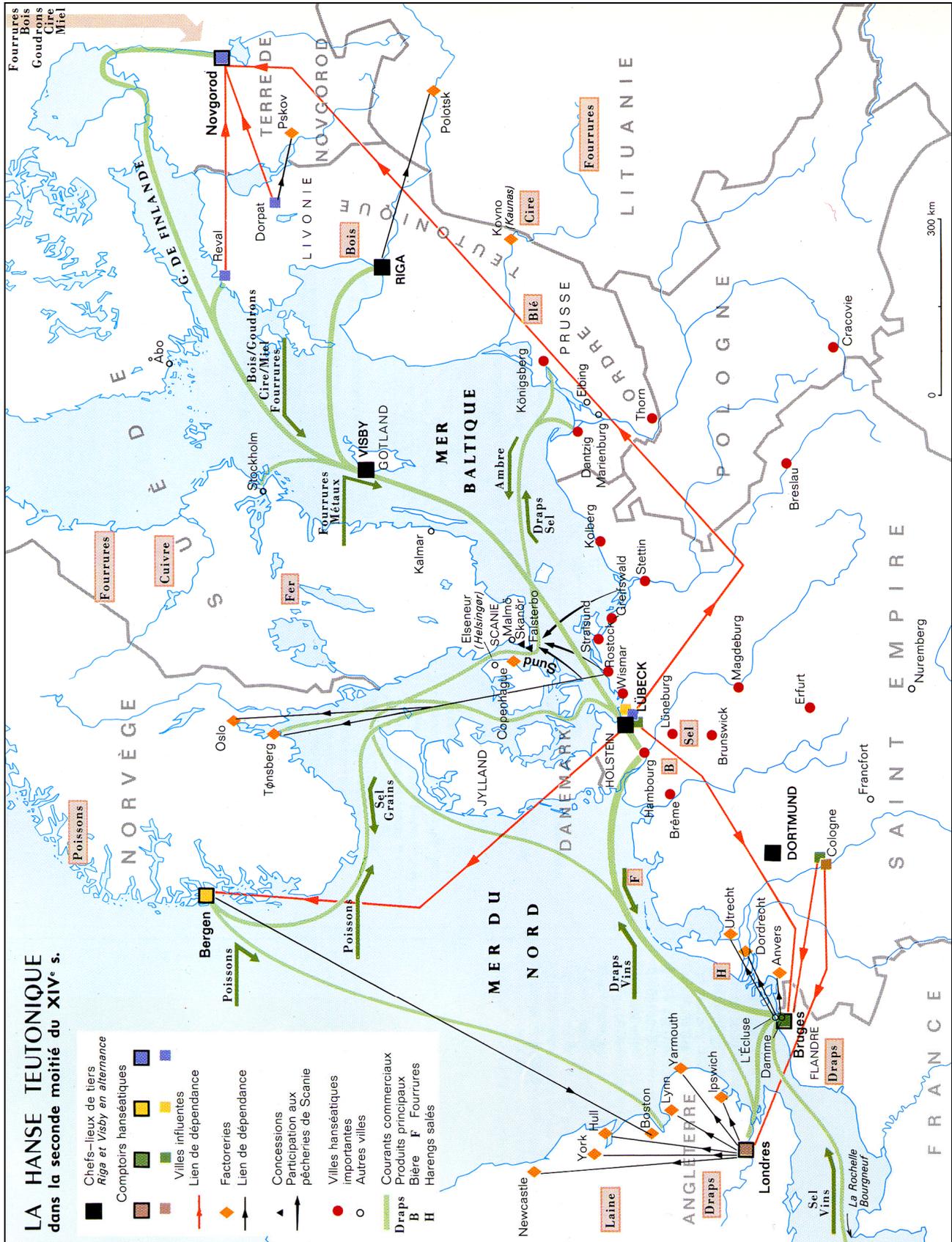
-  Le domaine royal à la mort de Charles IV le Bel (1328)
-  Le domaine royal à l'avènement de Philippe VI de Valois (1328)
-  Fiefs du roi d'Angleterre au début de la guerre de Cent Ans (1338)
-  Zones d'influence anglaise
-  Chevauchée d'Édouard III (1346)
-  Siège et prise de Calais par Édouard III (4 sept. 1346-4 août 1347)
-  Batailles

0 300 km

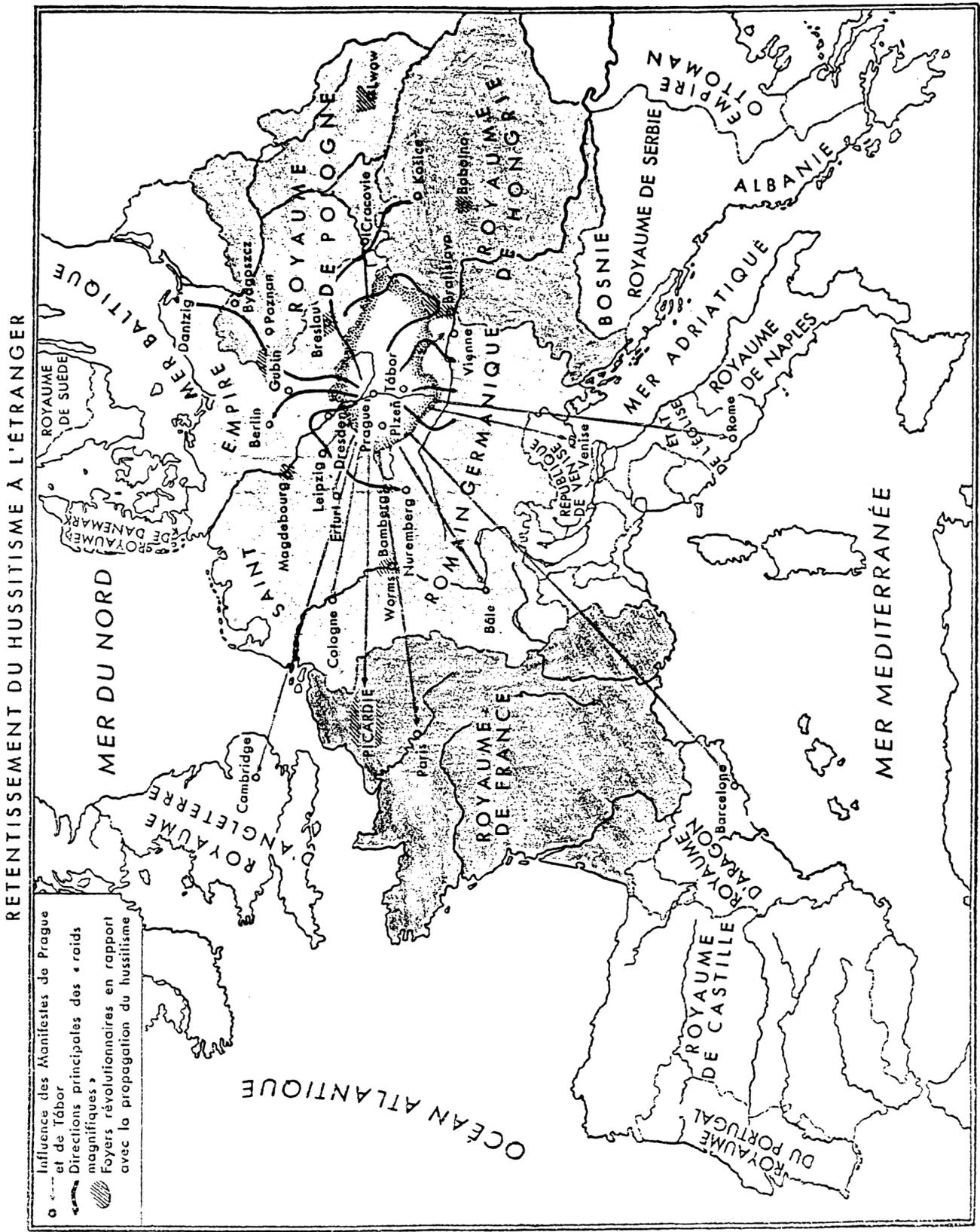
# Conquête anglaise et reconquête française de 1356 à 1380



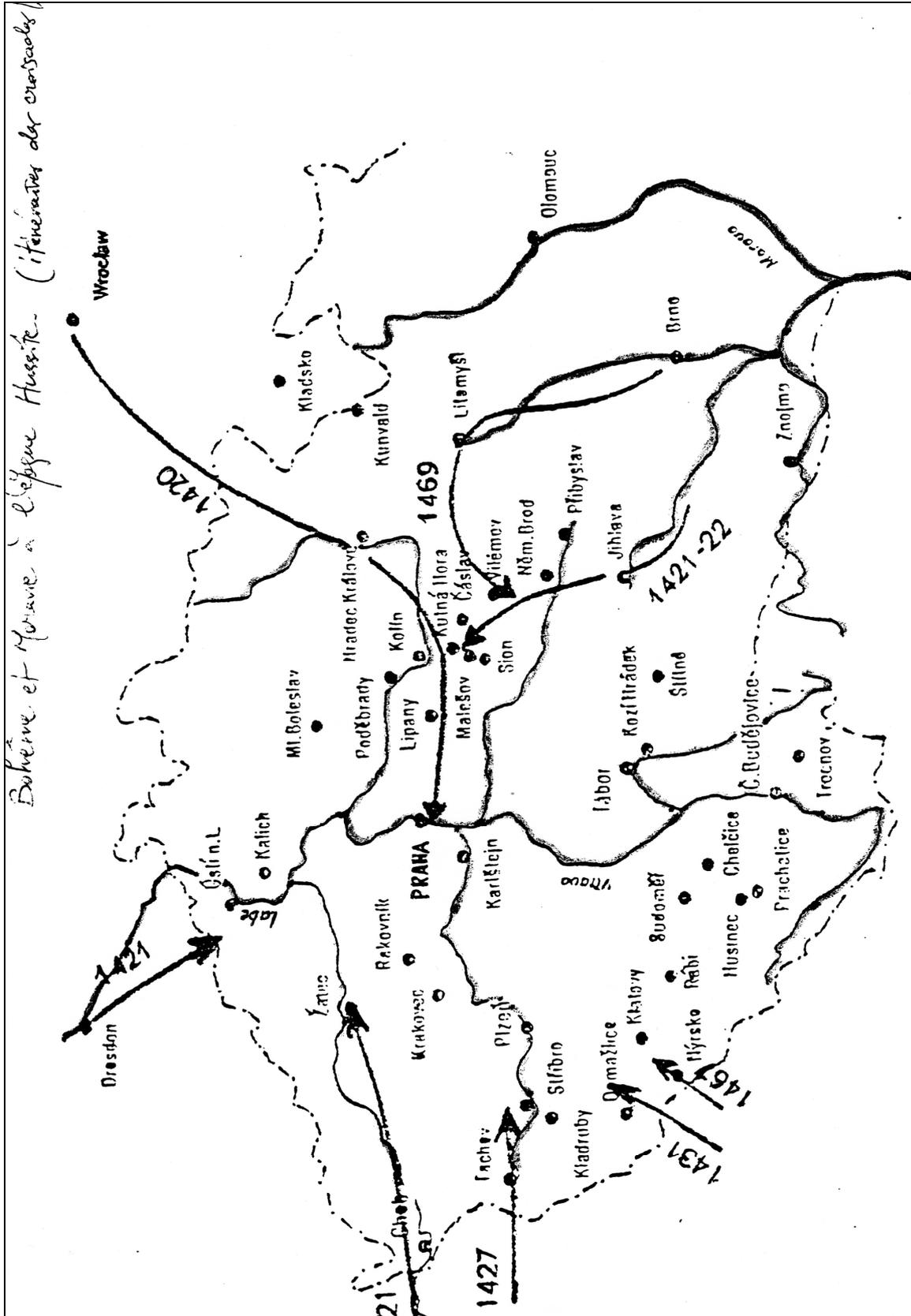
# Hanse Teutonique au 14<sup>ème</sup> siècle



# Retentissement du Hussitisme à l'étranger



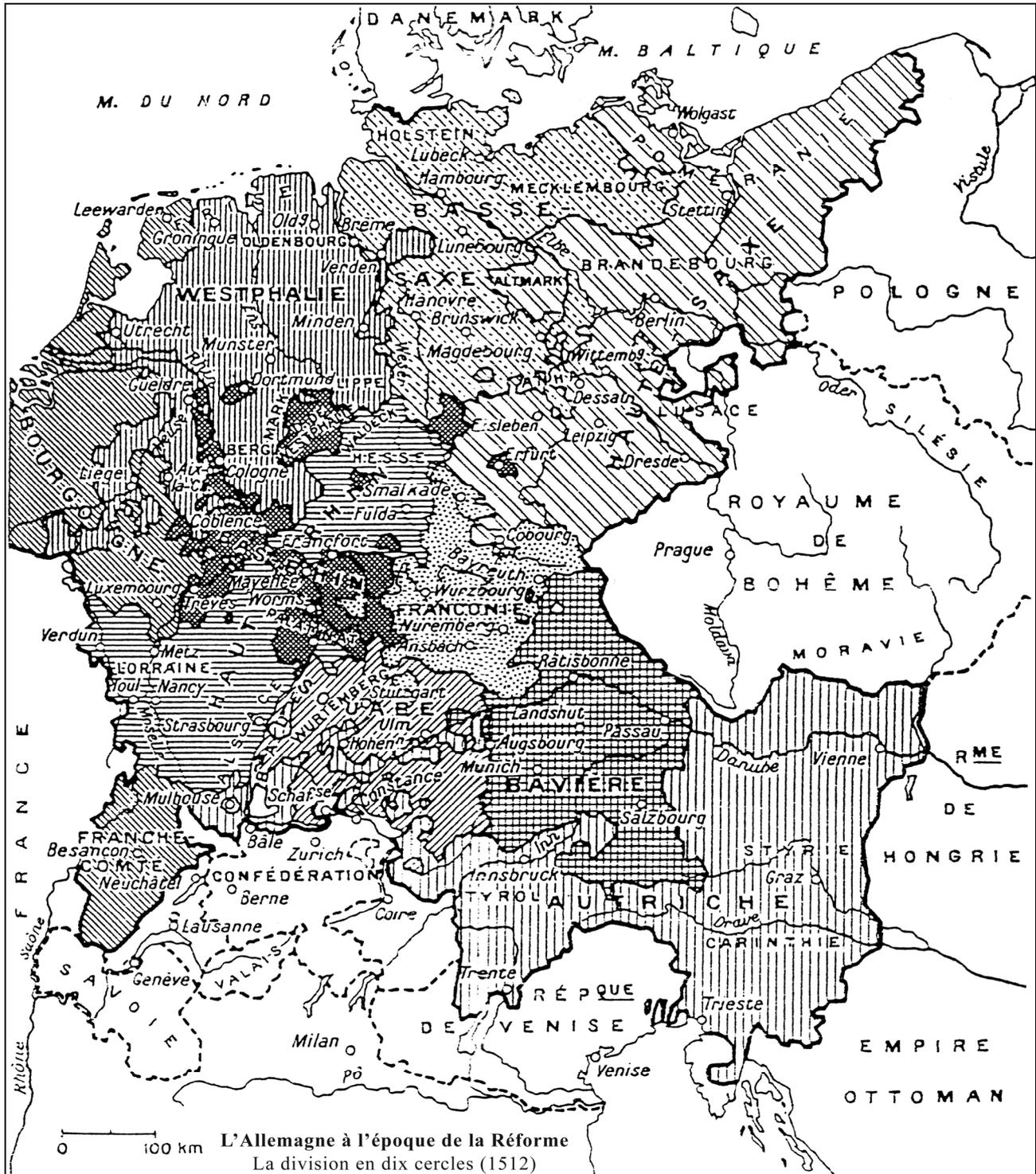
# Bohème et Moravie à l'époque des Hussites



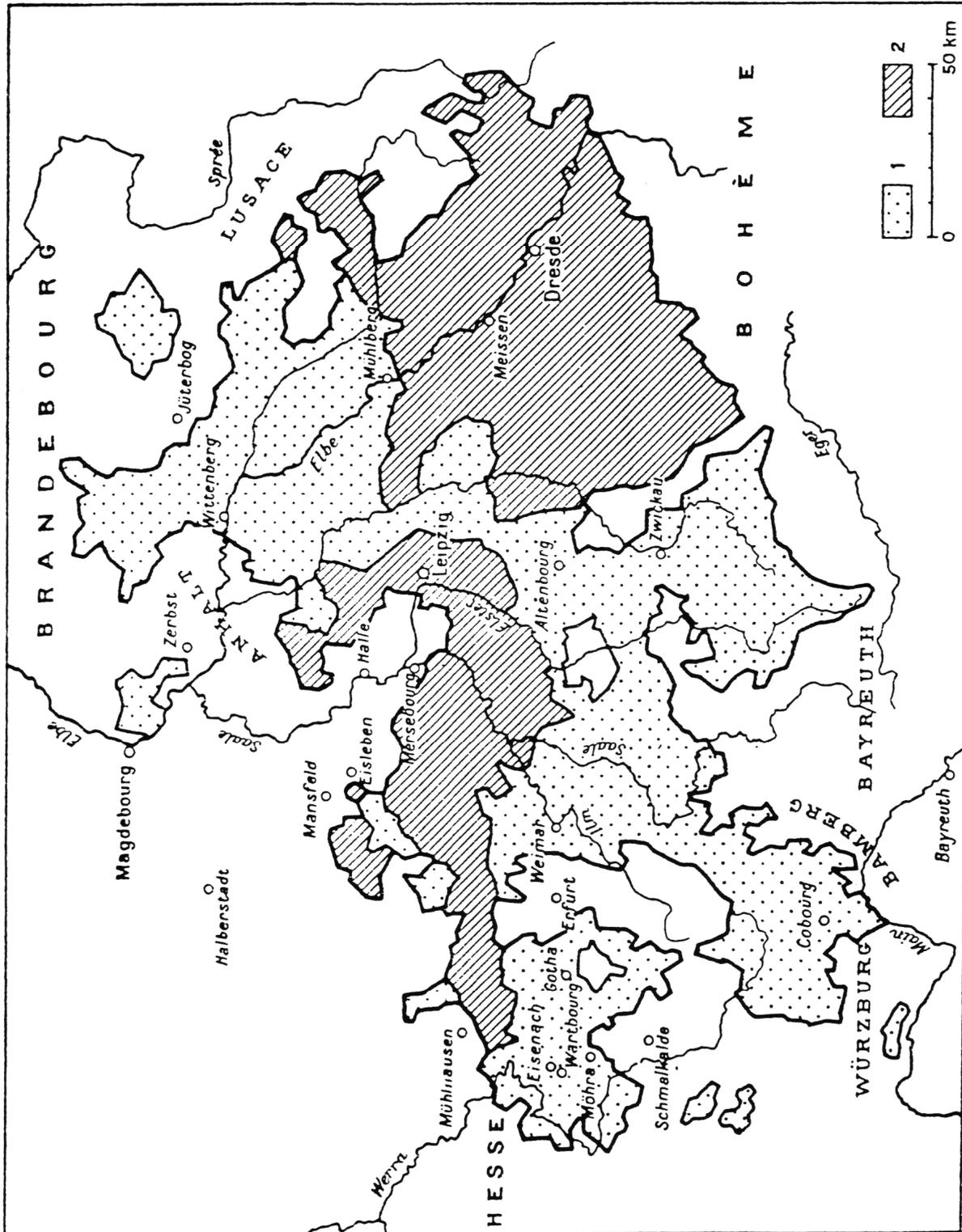
# Mystique Rhénane



# L'Allemagne à l'époque de la Réforme

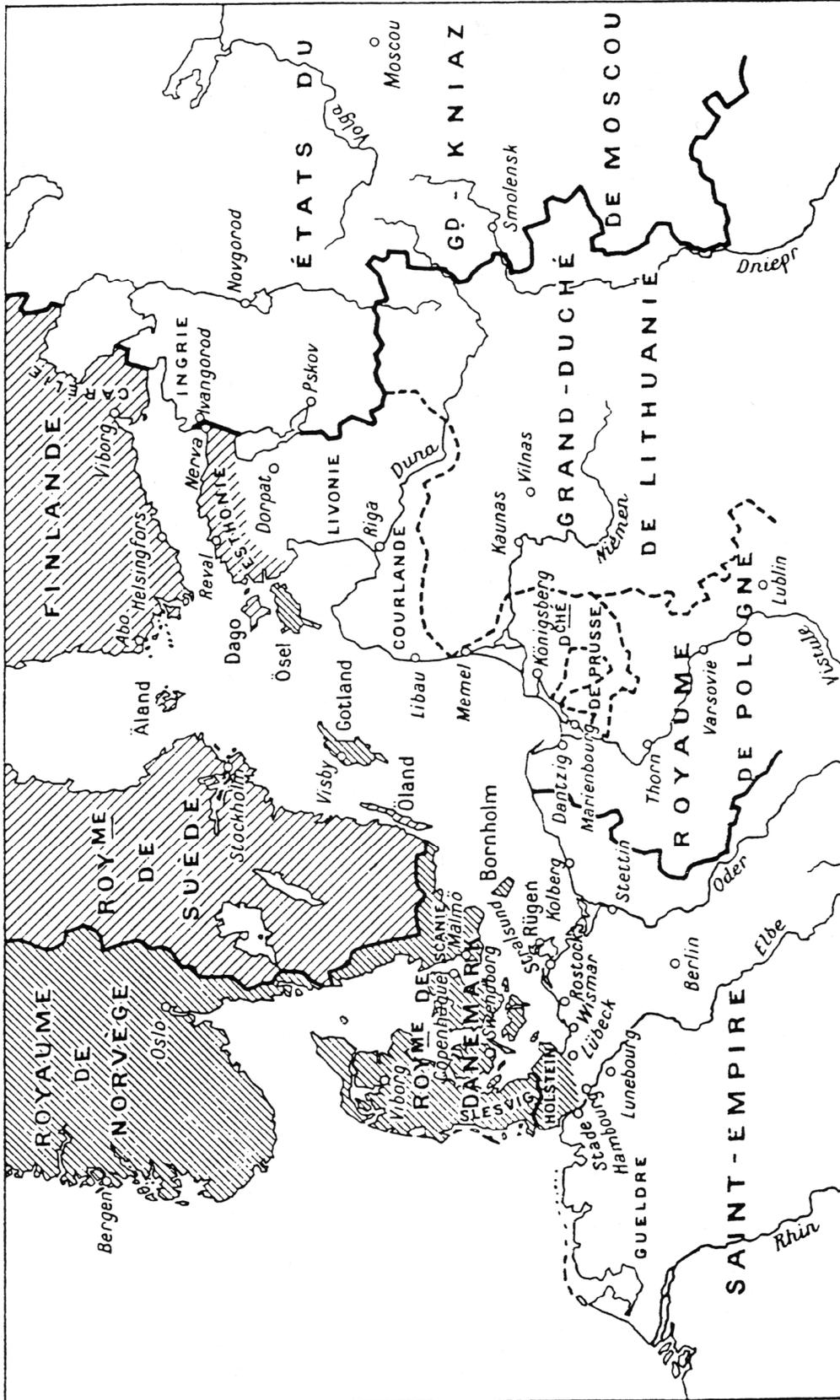


# La Saxe à l'époque de la Réforme



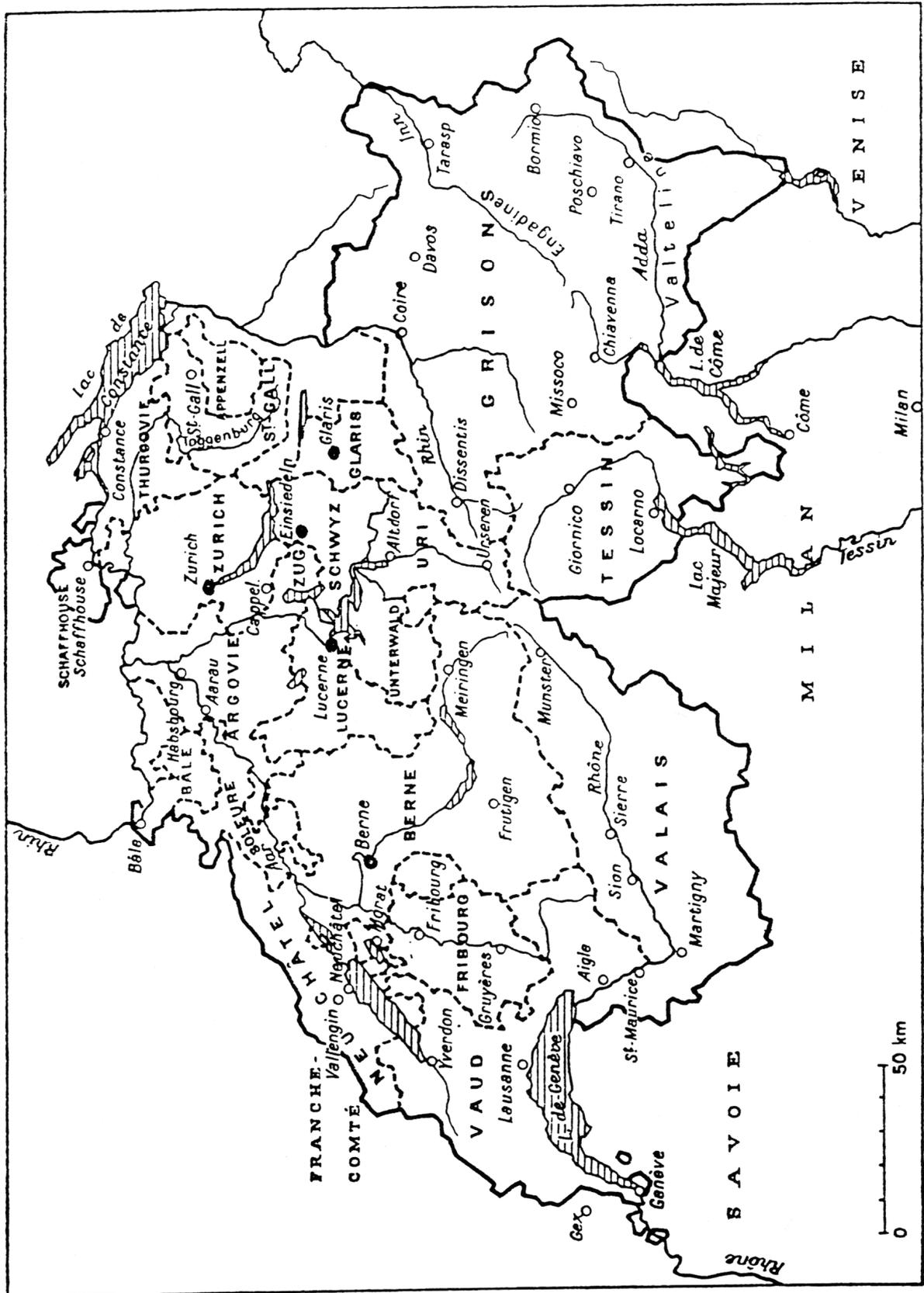
CARTE II. — La Saxe à l'époque de la Réforme  
 1, Saxe ernestine ; 2, Saxe albertine

# L'Europe septentrionale à l'époque de la Réforme



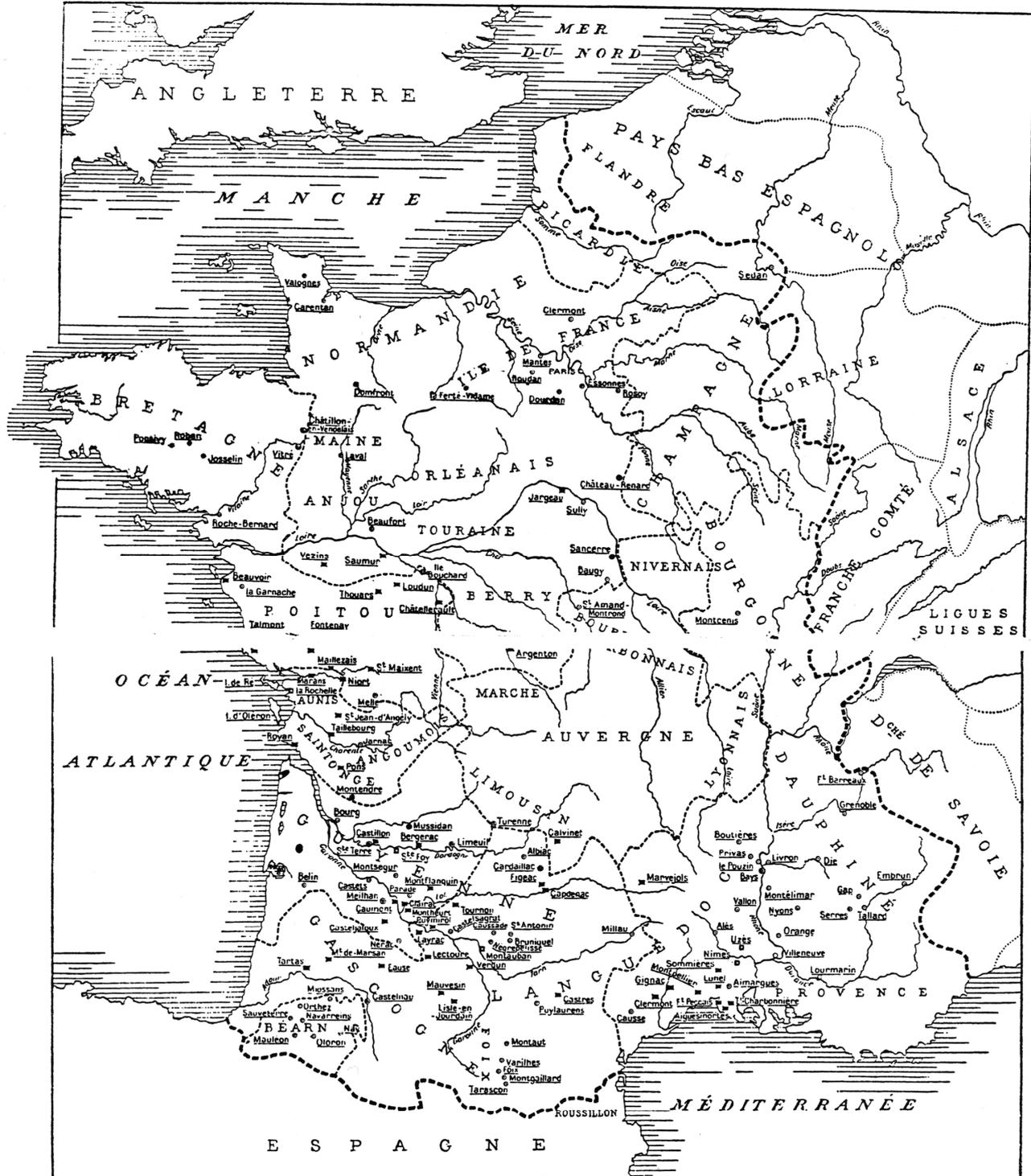
CARTE III. — L'Europe septentrionale à l'époque de la Réforme

# La Suisse à l'époque de la Réforme



CARTE IV. — La Suisse à l'époque de la Réforme

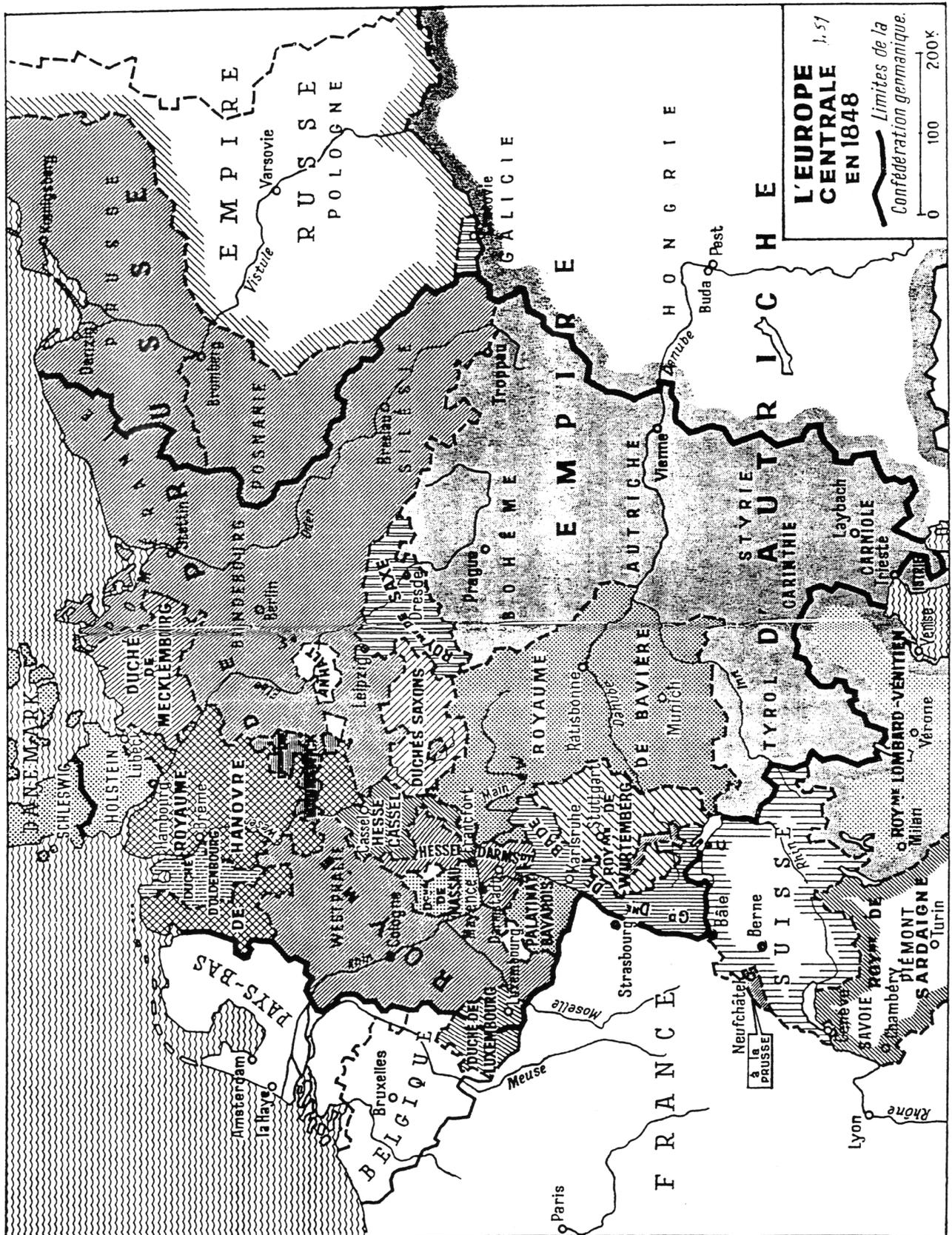
# Places de sûreté protestantes



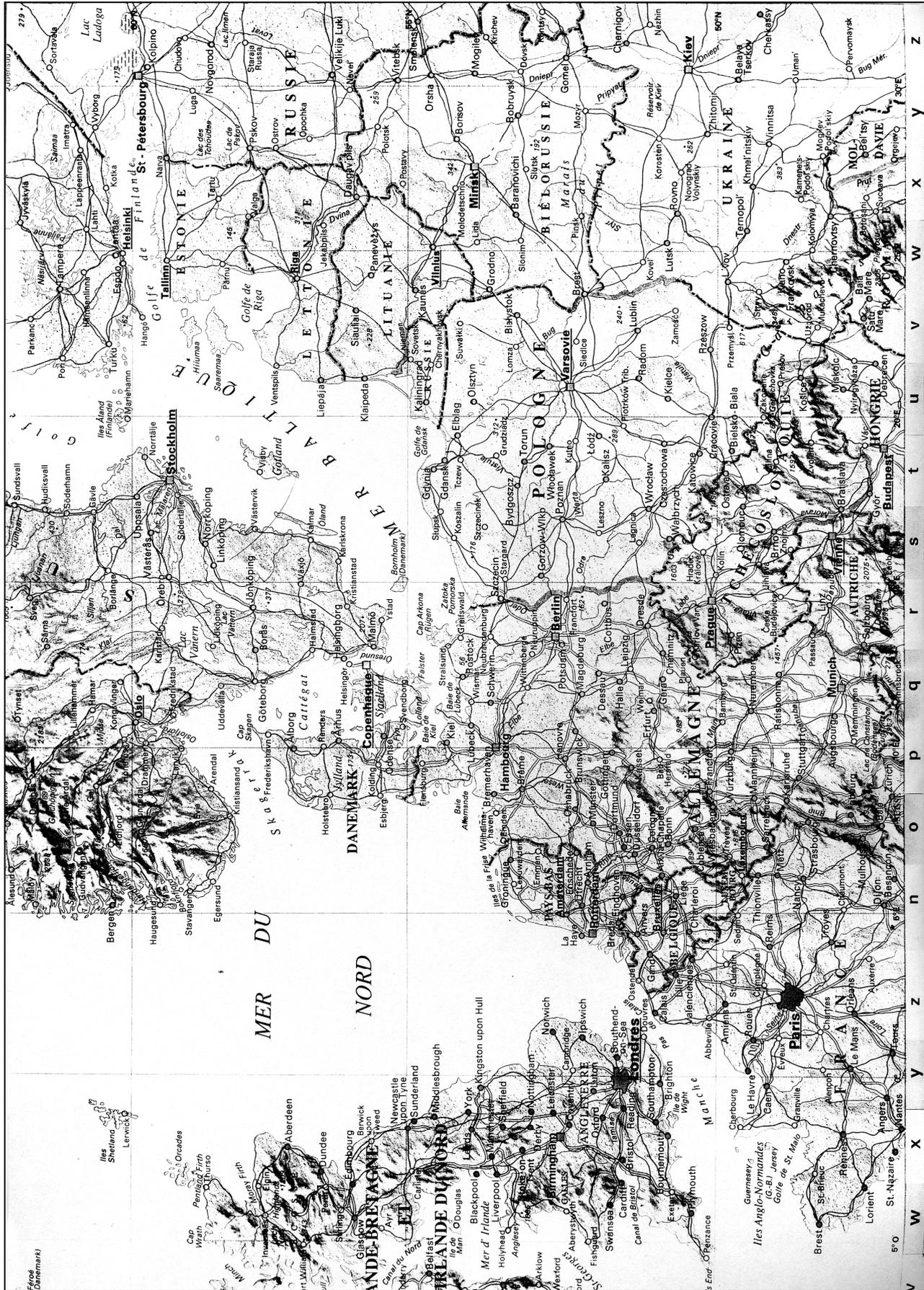
Frontières en 1610  
 Limites des départements militaires protestants (1621)  
 Places de sûreté  
 Places de mariage  
 Villes libres royales  
 Places particulières

Places de sûreté protestantes (1598-1622)  
 D'après l'*Histoire des Assemblées politiques des Protestants de France*, de L. ANQUEZ

# L'Europe centrale en 1848



# Europe – mers nord et baltique



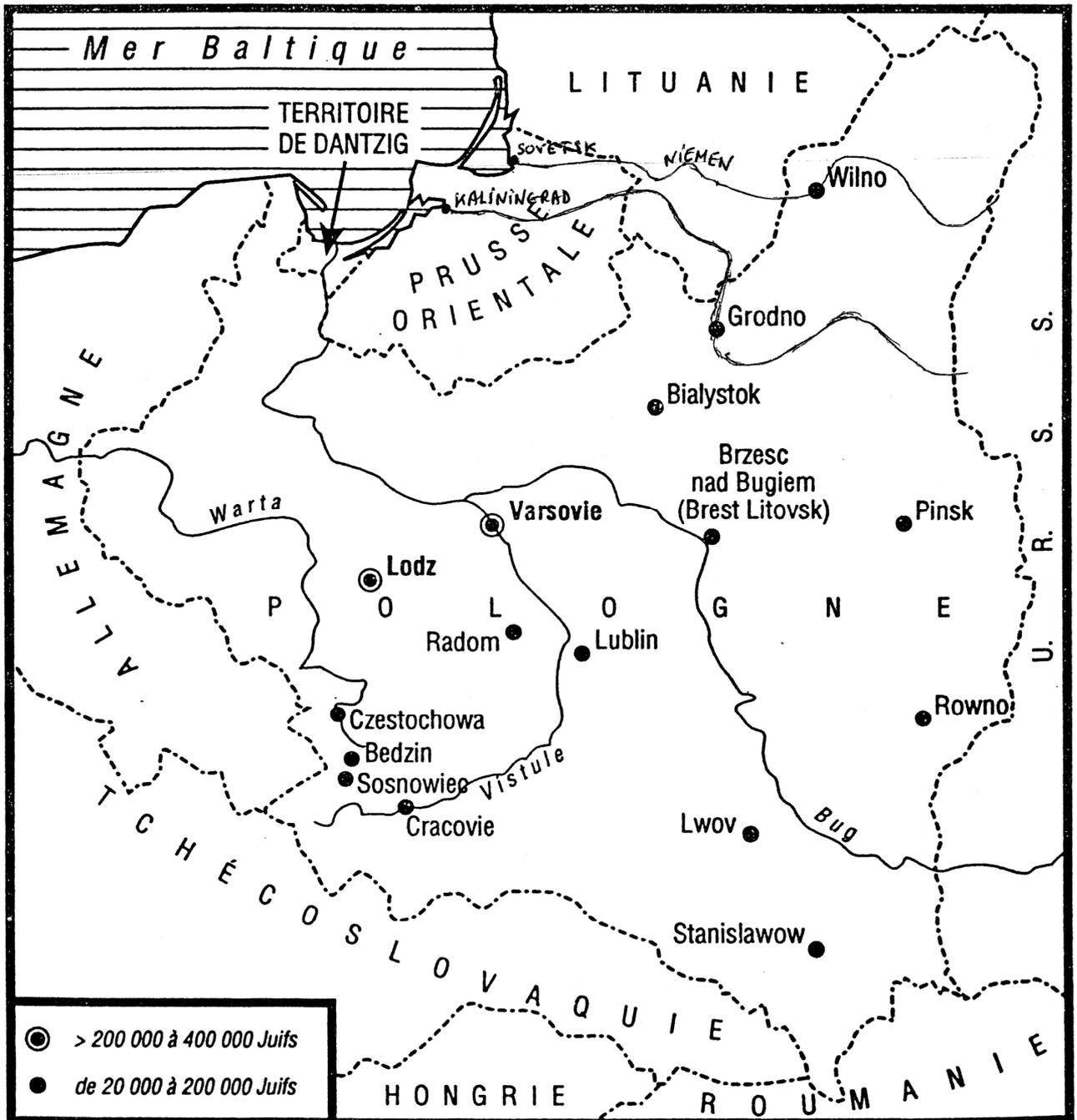
## CARTE DE LA ZONE DE RÉSIDENCE



# Allemagne actuelle



## CARTE DE LA POLOGNE DANS L'ENTRE-DEUX-GUERRES



# Table

« Théologie Germanique ».....	2
Martin Luther.....	4
Les 95 Thèses de Luther.....	6
« Théologie Germanique ».....	14
Pseudo-Denys l'Aréopagite.....	15
Maître Eckhart.....	16
Jean Tauler.....	20
Contra columbam.....	22
Genèse – 2 : 16.....	23
Les Juifs.....	24
Citations.....	25
Saint Thomas.....	26
Haine du Vatican !.....	27
La Bible.....	28
L'Évangile selon SAINT JEAN.....	32
COMPENDIUM THEOLOGIAE.....	34
L'enfant prodigue.....	35
Première Epître aux Corinthiens.....	37
L'Évangile selon SAINT JEAN.....	41
Il n'est de Moi que Dieu.....	44
Citations.....	45
La Voie de la Croix.....	46
Non possumus.....	47
Anonyme de Francfort.....	48
Du Protestantisme et de toutes les Hérésies.....	49
Staudenmaier (François-Antoine) 1800-1856.....	51
Histoire de la mystique (1965).....	52
J. Racine.....	54
Unitarisme.....	55
Précis en Quatre Thèses.....	59
 CARTES.....	 63 à 79



# THÉOLOGIE teutonique



**DOCUMENTS – Tome II**

# Les chevaliers teutoniques

---

Si l'ordre religieux militaire des chevaliers Teutoniques est né, comme celui du Temple et de Saint-Jean-de-Jérusalem, en Terre sainte, si son action pendant les Croisades a suscité l'admiration de Saint Louis, c'est en Europe septentrionale et aux marches de l'Est qu'il a bâti sa gloire et sa légende. Détourné de la Terre sainte dès le début du 13<sup>ème</sup> siècle, l'Ordre fut appelé à combattre les tribus slaves. Frédéric II de Hohenstaufen donna à l'Ordre tous les privilèges des princes d'Empire et les Teutoniques se virent investis d'une double mission : la conversion des païens des régions baltiques et leur colonisation. Dès lors, les chevaliers Teutoniques allèrent de conquête en conquête, créant des milliers de villes et de villages, multipliant les forteresses, suivis par les colons allemands venus mettre en valeur les terres nouvelles. En 1283, toute la Prusse est conquise, puis la Livonie (la Lettonie et l'Estonie actuelles) et la Courlande. La chute de Saint-Jean-d'Acre (**1291**) achève de rompre les liens des Teutoniques avec la Terre sainte et le grand maître s'installe dans la forteresse de Marienbourg, au sud de Dantzig, qui devient la capitale d'un véritable Empire monastique. À son apogée – au milieu du 14<sup>ème</sup> siècle – celui-ci va de la Poméranie au golfe de Finlande. L'activité temporelle de l'Ordre en a fait (au prix de milliers de victimes slaves) une grande puissance politique, commerciale (grâce au port de Dantzig) et financière.

Cet **impérialisme** [!!!] dresse contre eux la Pologne et la Lituanie qui, unies sous le sceptre des Jagellon, leur infligent la fameuse défaite de Tannenberg (**1410**), point de départ du déclin et de l'éclatement de l'Ordre. Leur dernier réduit, la Prusse orientale, leur échappe au début du 16<sup>ème</sup> siècle. La Réforme divisera l'Ordre dont la branche catholique, sous l'égide de la maison d'Autriche, reviendra à sa mission hospitalière primitive.

On a fait des Teutoniques, fondateurs de la Prusse, les ancêtres du militarisme prussien et les **nazis** ont cherché à les "récupérer". Quitte à sacrifier l'anecdotique et l'imaginaire au profit de la rigueur historique, Henry Bogdan n'a voulu se fonder que sur des faits établis et aboutit à une réalité bien éloignée de cette caricature.

---

Henry Bogdan est agrégé d'histoire et titulaire de plusieurs diplômes des Langues O (hongrois, finnois, estonien). Il est professeur au lycée Voltaire (Paris) et chargé de conférences à l'EMSST. Spécialiste de l'Europe de l'Est et des problèmes des minorités nationales, il est l'auteur entre autres d'une *Histoire de la Hongrie* et, chez Perrin, d'une *Histoire des pays de l'Est* (1990) et d'une *Histoire des peuples de l'ex-URSS* (1993).

---

# Les grands maîtres de l'ordre Teutonique

## 1- Les Prieurs de l'Ordre Teutonique sous tutelle des hospitaliers

### *Résidence à Acre :*

Sibrand	1190
Gerard	1192
Heinrich, <i>prior</i>	1193/1194
Ulrich	1195
Heinrich, <i>praeceptor</i> (sans doute identifiable à Heinrich Walpot)	1196

## 2- Les grands Maîtres sous l'Ordre des Chevaliers Teutoniques

Heinrich Walpot	1198-1200
Otto von Karpen	1200-1208
Heinrich von Bard	1208-1209
Hermann von Salza	1209-1239

### *Résidence à Montfort (1230-1271) :*

Conrad de Thuringe et de Hesse	1239-1240
Gerhard von Malberg	1240-1244
Heinrich von Hohenlohe	1244-1249
Gunther von Wüllersleben	1249-1252
Poppo von Osterna	1252-1256
Anno von Sangershausen	1256-1273

### *Résidence à Acre (1271-1291) :*

Hartmann von Heldrungen	1273-1282
Burchard von Schwanden	1282-1290

**Résidence à Venise (1293-1309) :**

Konrad von Feuchtwangen	1292-1296
Gottfried von Hohenlohe	1297-1303
Siegfried von Feuchtwangen	1303-1311

**Résidence à Marienburg (1309-1457) :**

Karl von Trier	1311-1324
Werner von Orseln	1324-1330
Luther von Braunschweig	1331-1335
Dietrich von Altenburg	1335-1341
Ludolf König von Weizan	1342-1345
Heinrich Dusemer	1345-1351
Winrich von Kniprode	1352-1382
Konrad Zöllner von Rotenstein	1382-1390
Konrad von Wallenrode	1391-1393
Konrad von Jügingen	1394-1407
Ulrich von Jügingen	1407-1410
Heinrich von Plauen	1410-1413
Michael Kuchmeister	1414-1422
Paul von Rufdorf	1422-1441
Konrad von Erlichshausen	1441-1449

**Résidence à Königsberg (1457-1525) :**

Ludwig von Erlichshausen	1450-1467
Heinrich Reuß von Plauen	1467-1470
Heinrich Reffle von Richtenberg	1470-1477
Martin Truchseß von Wetzhausen	1477-1489
Johann von Tiefen	1489-1497
Frédéric de Saxe	1498-1510
<b>Albert de Brandebourg-Ansbach</b>	<b>1511-1525</b>

**Résidence à Mariental-Mergentheim (1525-1809)**

Walter von Cronberg	1527-1543
Wolfgang Schutzbar Milchling	1543-1566
Georg Hund von Wenckheim	1566-1572
Heinrich von Bobenhausen	1572-1590/95
Maximilien de Habsbourg	1590/95-1618
Charles de Habsbourg	1619-1624

**THÉOLOGIE teutonique – Documents – Tome II**

Johann Eustach von Westernach	1625-1627
Johann Kaspar von Stadion	1627-1641
Léopold-Guillaume de Habsbourg	1641-1662
Charles-Joseph de Habsbourg	1662-1664
Johann Kaspar von Ampringen	1664-1684
Ludwig Anton von Pfalz-Neuburg	1684-1694
Franz Ludwig von Pfalz-Neuburg	1694-1732
Clément Auguste de Bavière	1732-1761
Charles-Alexandre de Lorraine	1761-1780
Maximilien-François de Habsbourg	1780-1801
Charles-Louis de Habsbourg	1801-1804

***Résidence à Vienne (depuis 1809) :***

Antoine-Victor de Habsbourg	1804-1835
Maximilien-Joseph de Habsbourg-Este	1835-1863
Guillaume de Habsbourg	1863-1894
Eugène de Habsbourg	1894-1923

**3- Les grands Maîtres de l'Ordre Clérical des Frères****allemands**

Norbert Klein	1923-1933
Paul Heider	1933-1936
Robert Schälzky	1936-1948
Marian Tumler	1948-1970
Ildefons Pauler	1970-1988
Arnold Wieland	1988-

# Les Chevaliers Teutoniques



1525

Les successeurs directs de Ludwig von Erlichshausen, les grands maîtres Heinrich Reuss von Plauen “le jeune” (1467-1470), Heinrich Reffle von Richtenberg (1470-1477), Martin Truchsess von Wetzhausen (1477-1489) et Johann von Tiefen (1489-1497) ont cherché principalement à relever le pays de ses ruines et à reconstruire l’Ordre autour de sa nouvelle capitale, Königsberg, dont la population ne dépassait guère les dix mille habitants. Soucieux de maintenir la paix, tous ont respecté scrupuleusement l’obligation qui leur était faite de prêter hommage au roi de Pologne dans les six mois qui suivaient leur élection. En dehors de la Prusse orientale, l’ordre Teutonique continuait à exercer son autorité en Livonie et disposait d’un important patrimoine foncier et immobilier dans le Saint Empire, en Italie et en Hongrie principalement sous forme de commanderies, de domaines ruraux, d’hôpitaux, d’immeubles ou même de simples revenus casuels.

Pour beaucoup de chevaliers Teutoniques, nostalgiques du passé glorieux de l’Ordre, la tutelle polonaise était pesante et humiliante. C’est pourquoi, à la mort du grand maître Johann von Tiefen, le chapitre général de l’Ordre proposa d’offrir le grand magistère à un prince étranger qui ne possédait pas les conditions statutaires pour exercer cette charge mais dont le rang redonnerait un élan à l’Ordre. Le choix se porta sur le prince Frédéric de Saxe, qui pouvait compter sur l’appui de l’empereur et des princes allemands. Frédéric arriva à Königsberg le 28 septembre 1498 et prononça dès le lendemain ses vœux, ce qui

lui permit d'occuper aussitôt sa charge de grand maître. Le roi de Pologne invita Frédéric à venir lui prêter hommage mais sans succès. Le nouveau grand maître se tourna vers la Diète d'empire qui rappela que la paix de 1466 n'avait été ni confirmée ni autorisée par le Saint Siège et par l'empire.

Frédéric était conscient que ses refus successifs de prêter hommage au roi de Pologne pouvaient provoquer une nouvelle guerre. Aussi, à l'occasion d'un chapitre général de l'Ordre tenu en 1507, il fut décidé de lever un impôt pour le recrutement de troupes et la réorganisation du système de défense. Chaque habitant devait s'équiper à ses frais d'une armure complète, d'une arquebuse ou d'une arbalète sous peine de perdre le droit de bourgeoisie. Le nouveau grand maître s'efforçait ainsi de reconstituer une armée. Il chercha même à obtenir de la Diète d'empire réunie à Worms la condamnation des villes de Dantzig, d'Elbing et de Thorn pour leur trahison lors de la guerre de Treize Ans, mais le roi de Pologne Sigismond I<sup>er</sup> interdit aux représentants des villes citées de se rendre à Worms.

Au moment de la mort du grand maître Frédéric, le 14 décembre 1510, la question de l'hommage au roi de Pologne n'avait toujours pas été réglée. Le problème du choix d'un nouveau grand maître se posa dans les mêmes termes qu'en 1497. Le chapitre désigna comme nouveau grand maître le margrave Brandebourg, Albert (Albrecht), fils du prince Frédéric le Vieux, margrave de Brandebourg-Ansbach, et de Sophie, fille du roi de Pologne Casimir IV.

Comme son prédécesseur, Albert n'était pas encore frère de l'Ordre, et il dut prononcer ses vœux à Mariental devant le maître provincial d'Allemagne qui l'arma chevalier. Après quoi, Albert reçut notification de son élection, prêta serment de fidélité à l'empereur Maximilien et à l'empire avant de partir pour Königsberg où il arriva en novembre 1512. Albert refusa lui aussi de prêter hommage au roi de Pologne et, aux injonctions de la Diète de Cracovie en avril 1518, il répondit qu'il tenait ses possessions de l'empire, que ses prédécesseurs avaient juré fidélité à l'empire et non à la Pologne et qu'il entendait agir de même. Le roi de Pologne Sigismond se tourna alors vers Charles Quint ; celui-ci invita le grand maître à prêter le serment demandé car il voulait que les princes chrétiens vivent en paix et puissent s'unir "contre les ennemis de la religion". Il est vrai qu'à ce moment-là, l'empereur était fort troublé par la grave crise religieuse que la prédication de Martin Luther avait provoquée dans toute l'Europe centrale et plus particulièrement dans le monde allemand. Le grand maître Albert considéra l'attitude de Charles Quint comme une trahison et refusa de nouveau le serment, ce qui déboucha sur la reprise de la guerre avec la Pologne.

La situation du grand maître Albert était délicate. Face à la Pologne, les forces teutoniques étaient insuffisantes sans aide de l'empire. Charles Quint, troublé par les progrès de la Réforme dans ses États et par l'avance des Turcs en Europe centrale, invita encore le grand maître à s'entendre avec la Pologne. Une trêve de quatre ans fut décidée en 1521 entre l'Ordre et son voisin polonais. Le grand maître comprit alors l'intérêt qu'il pouvait tirer du conflit religieux qui se développait dans toute l'Allemagne. Ayant laissé la régence à l'évêque de Sambie Polentz, **Albert partit en 1522 pour l'Allemagne en compagnie de quelques chevaliers ; il se rendit à Wittenberg où il eut de longs entretiens avec Luther. Puis, le 28 mars 1523, le grand maître adressa une lettre aux chevaliers Teutoniques les invitant à rompre leurs vœux et à**

**prendre femme.** Luther dépêcha en Prusse orientale ses théologiens, notamment l'ancien franciscain Johann Brisman, pour y prêcher la Réforme. Et le jour de Noël de 1523, l'évêque Polentz en personne prit position publiquement en faveur de la Réforme dans la Thumkirche de Königsberg. En quelques mois, les idées de Luther triomphèrent dans la Prusse teutonique ; la plupart des grands dignitaires de l'Ordre ainsi que de nombreux chevaliers s'y rallièrent.

\*

On a parlé d'apostasie à propos de la conduite du grand maître Albert de Brandebourg. En fait, il faut plutôt voir un acte politique dans son ralliement à la Réforme luthérienne, même s'il y a eu aussi des motivations religieuses ; lui qui, selon l'expression de E.G. Léonard, était "féru de théologie et sincèrement pieux", a certainement trouvé dans la prédication de Luther une réponse à ses problèmes. Mais il était conscient aussi qu'un ordre à la fois monastique et guerrier n'avait plus guère sa place dans cette Europe faite d'États jaloux de leur indépendance et attachés à leurs intérêts ; il savait que Charles Quint ne pouvait pas ou ne voulait pas aider l'Ordre à retrouver sa grandeur passée. Si l'on voulait sauver encore quelque chose de l'État teutonique, il fallait trouver un terrain d'entente avec la Pologne, mais il fallait le faire en tant que prince laïc et non en tant que chef d'un ordre religieux. Rompant ses vœux monastiques, Albert de Brandebourg sécularisa les biens de l'Ordre et choisit de s'entendre avec la Pologne. Par le traité de Cracovie du 8 avril 1525, l'ex-grand maître de l'ordre de Sainte-Marie-des-Allemands se reconnaissait vassal du roi de Pologne et recevait de lui à titre de fief héréditaire et indivisible le duché de Prusse avec droit de transmission en ligne directe et collatérale.

\*

La Prusse était ainsi perdue pour l'ordre Teutonique ; elle devenait un État laïc dont le duc, Albert de Brandebourg-Ansbach, de la famille souabe des Hohenzollern, reçut aussitôt le serment de fidélité des États pour lui et ses descendants. Là où, trois siècles plus tôt, Hermann von Salza avait jeté les bases d'un État territorial dirigé par un ordre de moines-soldats, venait de naître un État laïc, rallié à la Réforme luthérienne et détaché de l'influence romaine, mais étroitement lié à la couronne polonaise à laquelle furent remises en mai 1526 la plupart des archives et documents de l'Ordre.

La sécularisation des biens de l'Ordre en Prusse orientale – venant peu après l'annexion par la Pologne de la Prusse occidentale – et le ralliement à la Réforme protestante du grand maître Albert de Brandebourg-Ansbach provoquèrent une crise très grave dans toutes les provinces teutoniques et plus particulièrement dans le Saint Empire. Les protecteurs traditionnels des chevaliers Teutoniques, le **Pape** Clément VII et l'**Empereur** Charles Quint, furent les premiers à exprimer leur indignation contre l'apostasie et la trahison du grand maître et déclarèrent nulles et non avenues les mesures prises par celui qui était devenu le duc Albert de Prusse, vassal du roi de Pologne.

Au sein de l'Ordre, la première réaction vint du maître provincial d'Allemagne, Dietrich von Cleen qui, en juin 1526, devant la Diète de Spire, condamna publiquement la trahison du grand maître.

# Les Chevaliers Teutoniques

Lors de la réforme, Albert de Saxe converti au protestantisme, devenu chef de la dynastie de Prusse en fit sa capitale.

Le 19 octobre **1466**, un nouveau **traité** fut signé à Thorn entre les Teutoniques et les Polonais, **consacrant la ruine de l'Ordre**. Les chevaliers se résignaient enfin à **abandonner pour toujours** et sans réserve le duché de **Poméranie**, les districts de **Culm** et de **Michelow**, les villes et territoires de **Dantzig, Marienburg** et **Elbingen**.

Ils étaient **confinés** dans la Prusse orientale avec les districts de **Königsberg** et du **Selland** mais **sous suzeraineté polonaise**, et dans la Livonie.

Le **grand-maître** prenait rang de prince polonais et **devait jurer fidélité au roi de Pologne**. Il fut convenu en outre que les nouveaux grands-maîtres recevraient l'investiture six mois après leur élection, et qu'aucune guerre ne serait entreprise sans l'autorisation du roi de Pologne.

## Refus de serment au roi de Pologne

Ainsi, la paix était de nouveau rétablie. La nouvelle capitale de l'Ordre **Königsberg**. Les chevaliers continuèrent à gérer leurs domaines et constituèrent, **non plus un État civil, mais un véritable État religieux, beaucoup plus solide qu'auparavant**.

Quatre grands-maîtres, désignés selon les nouvelles modalités se succédèrent : Henri Reuss de Planen (1467-1470), Henri Refle de Richtenberg (1470-1477), Martin Truchess de Wetzhausen (1477-1489) et Jean de Tieffen (1489-1497).

Mais voilà qu'en **1498** fut élu au siège magistral le duc **Frédéric de Saxe**. **Il ne pouvait être question pour le nouveau grand-maître de prêter foi et hommage au roi de Pologne**, lui dont la famille prêtait le même serment à l'empereur d'Allemagne. Aussi refusa-t-il catégoriquement l'hommage que les maîtres devaient prêter depuis le second traité de Thorn.

L'empereur, **Maximilien I<sup>er</sup>**, **le soutenait** dans ses démêlés avec le roi de Pologne. Assuré de cet appui, Frédéric de Saxe alla jusqu'à demander la restitution de tous les biens qui avaient appartenu à l'Ordre avant le traité. Il était trop tard : la grandeur de l'ordre teutonique était en train de disparaître à tout jamais.

En 1504, l'empereur d'Allemagne conféra pour **la première fois le titre de prince d'Empire à des étrangers**. Le premier à en bénéficier fut Jean de Radziwill. Vint ensuite le grand-maître des Teutoniques, mais le roi de Pologne accueillit fort mal la prestation de serment faite par le duc de Saxe à l'empereur.

En **1511**, l'Ordre reçut un **nouveau grand-maître**, lui aussi membre de la famille de Saxe, **Albert de Saxe et de Brandebourg**, margrave de Bayreuth et d'Anspach. L'ambition et l'orgueil du nouveau grand-maître étaient immenses. Mais l'état de faiblesse

dans lequel se trouvaient l'Ordre et l'armée des chevaliers ne leur permettait pas d'entreprendre les conquêtes souhaitées par le grand-maître. Celui-ci, en effet, remarquant que la Samogitie était sans défense, voulut s'en emparer et la placer sous la domination de l'Ordre. Jean de Radziwill, prince d'empire et palatin de cette province, rassembla toutes ses troupes et fit échouer l'entreprise. Pour la première fois dans l'Histoire, les armées teutoniques, en présence de l'ennemi, refusèrent le combat.

En 1520, le roi de Pologne demanda que le grand-maître lui prête serment, comme le prévoyait le traité de Thorn. Albert de Saxe, comme son prédécesseur, refusa l'hommage : c'était pour lui le seul moyen de se conserver l'appui de l'empereur d'Allemagne.

Dans les années qui suivirent, le grand-maître entreprit d'attaquer la Pologne bien que sa mère fût la nièce du roi Casimir III mais ses préparatifs furent déjoués.

Le grand-maître, une fois de plus humilié et vaincu, malgré le courage de ses alliés, ne tarda pas à recourir à la clémence du roi de Pologne.

L'**Europe orientale** et l'Allemagne étaient sous le coup de **la Réforme** de Luther. Le prédicateur haranguait les foules en les invitant à rompre avec Rome. Le courant religieux envahissait l'empire et les royaumes environnants. Le district de **Dantzic fut le premier territoire à se convertir** à la nouvelle idéologie religieuse. Les habitants déposèrent leurs magistrats pour en élire d'autres. Ils pillèrent les couvents et profanèrent les églises, chassant les prêtres. Les massacres et les tortures des guerres de Religion seront dignes de ceux de l'Inquisition, et Luther comme Calvin répandront le sang en abondance, le dernier surtout.

## Le grand-maître trahit la religion et l'Ordre

Par un retournement extraordinaire, le grand-maître des Teutoniques, **Albert de Saxe et de Brandebourg prit parti pour la Réforme** et soutint la nouvelle religion, ainsi que toutes les révoltes contre Rome. Il essaya d'entraîner dans le nouveau courant l'Ordre tout entier. Dans ce but, il tenta de conserver l'unité des chevaliers en refusant d'appliquer certaines clauses du second traité de Thorn. **Une guerre éclata, qui s'acheva par le traité de Cracovie**, le 8 avril **1525**.

Le grand-maître trahit alors son Ordre, et s'enrichit de ses dépouilles. Il abjura définitivement la religion catholique romaine, et demanda que la partie de la Prusse encore soumise à l'Ordre soit érigée en duché séculier et héréditaire. Le traité de Cracovie mentionna cette clause, et spécifia que l'ensemble des territoires dépendant du duché retourneraient au royaume de Pologne, en l'absence de descendance mâle.

En même temps, le roi de Pologne, fort de l'expérience de ses prédécesseurs établit que le duché demeurerait un fief de la mouvance du souverain polonais et de ses successeurs, ce qu'accepta le nouveau souverain de Prusse.

Albert de Saxe devenait ainsi le chef de la dynastie de Prusse. Il établit sa capitale dans l'ancien siège magistral de **Königsberg** et épousa en 1516 Anne-Dorothee, fille du roi de Danemark.

Albert de Saxe est la souche des souverains allemands de la maison de **Hohenzollern**.

L'ordre des chevaliers de Sainte-Marie-des-Allemands survécut cependant à la trahison de son grand-maître. Si **la majorité des chevaliers adhèrent à la nouvelle**

**religion**, les autres restèrent catholiques. Par eux l'existence de l'Ordre allait se poursuivre jusqu'à nos jours.

... scission provoquée en 1525 par la conversion au luthéranisme du grand-maître Albert de Brandebourg.

Quant aux **chevaliers qui avaient suivi Albert** de Brandebourg jusque dans sa conversion ils **se marièrent et furent à l'origine de la noblesse prussienne**. Toute mention de leur appartenance à un ordre de chevalerie disparut.

Le grand-maître **hérétique**, en effet, après avoir abjuré le catholicisme, abolit purement et simplement l'ordre teutonique en Prusse et s'empara de ses richesses, trésors, villes, terres, châteaux et domaines. Ainsi, la partie protestante de l'Ordre fut définitivement abolie, et **toute tentative de reconstitution d'une branche protestante des Teutoniques doit par conséquent être considérée comme juridiquement usurpatrice et fausse**.

---

***Écoutez radio-Vatican !!!\****

\*Note de Freddy Malot

---

## Sachsenhausen

- Localisation : Allemagne, à 35 km de Belin.
- Créé en : 12 juillet 1938.
- Libération : 22 avril 1945, par une unité de la 47<sup>ème</sup> Armée Soviétique.
- Estimation du nombre de victimes : 30 – 35000.
- Camps annexes : 44 camps annexes et kommandos extérieurs.

---

Pendant l'été 1936 on abattit des arbres et on érigea une baraque en bois au milieu de la forêt d'Oranienburg, sur le territoire de Sachsenhausen. Le 12 juillet 1938, les 50 premiers prisonniers en provenance d'Esterwegen arrivèrent et furent immédiatement mis au travail pour la construction de ce qui allait devenir le camp de concentration de Sachsenhausen (K.Z. Sachsenhausen). Dès août et septembre 1938, 900 autres prisonniers furent transférés d'Esterwegen à Sachsenhausen pour travailler à la construction du camp. Très

peu d'entre eux survécurent au rythme de travail infernal imposé par les SS. Fin septembre, les premiers prisonniers politiques arrivèrent au camp.

Outre les baraques destinées aux prisonniers, le camp comprenait des bâtiments en pierre destinés aux SS ainsi qu'un véritable complexe industriel destiné à employer la main-d'œuvre gratuite fournie par le camp. Avant la guerre, la plupart des prisonniers étaient des allemands communistes ou juifs. C'est ainsi qu'après la "Nuit de Cristal", plus de 1800 juifs furent enfermés à Sachsenhausen et massacrés peu après.

En septembre 1939, des milliers de communistes, sociaux-démocrates et dirigeante ouvriers furent arrêtés. Près de 500 d'entre eux furent envoyés à Sachsenhausen, de même que 900 juifs. Fin septembre 1939, il y avait 8384 prisonniers dans le camp. Dès novembre, ce nombre passa à 11 311 prisonniers. C'est à cette époque qu'une première épidémie de typhus se déclara. Suite au refus des SS de donner le moindre soin aux malades, les prisonniers commencèrent à mourir en masse. Jusqu'en avril 1940, date à laquelle le premier crématoire du camp fut construit, les morts étaient transférés au crématoire de Berlin situé à 35 km du camp.

Comme dans tous les camps, les SS avaient instauré un régime de terreur d'une férocité incroyable. Les exécutions sommaires étaient monnaie courante, telle celle de 33 Polonais survivants d'un groupe de 320, ou encore de 81 otages Hollandais en mai 1942. Peu après l'invasion de la Russie par les nazis, des milliers de prisonniers de guerre soviétiques furent enfermés à Sachsenhausen. Ils furent soumis à un traitement inhumain, soit tués immédiatement par balle ou encore transférés à la compagnie punitive où ils mouraient en masse, battus à mort, pendus, noyés ou simplement affamés.

Le 31 janvier 1942, les SS entreprirent la construction de ce qui allait s'appeler la "Station Z". Cette installation était destinée à l'extermination des prisonniers et fut terminée le 29 mai 1942. De hauts fonctionnaires nazis furent invités à son "inauguration" au cours de laquelle 96 prisonniers juifs furent assassinés en leur présence. En mars 1943, une chambre à gaz fut ajoutée à la "Station Z". Elle fut en activité jusqu'à la fin de la guerre. Le nombre de victimes gazées est inconnu. En effet, les transports destinés à l'extermination n'étaient pas enregistrés dans les registres du camp.

En 1944 et 1945, devant l'avancée des alliés, le nombre de prisonniers augmenta rapidement. Les 20 et 21 avril 1945, 33 000 prisonniers durent quitter le camp à pied, par groupes de 400. Les SS avaient l'intention de les embarquer sur des navires puis de couler ceux-ci. Des milliers de prisonniers ne survécurent pas à cette marche de la mort. Tous ceux qui ne pouvaient plus marcher étaient abattus immédiatement.

Le 22 avril 1945, un détachement de la 47<sup>ème</sup> armée soviétique libéra Sachsenhausen. Les soldats russes trouvèrent dans le camp 3000 prisonniers, dont 1400 femmes. Ils étaient presque tous mourants, malades ou complètement affaiblis.

Sachsenhausen est aujourd'hui un musée. Il est aisément accessible à partir de Berlin.



# L'Ordre SS, Éthique et Idéologie

Éditions Avalon – Paris 1991

## Cahier de la SS N°2. 1943.

### *L'Ordre teutonique en Prusse*

Le 14 septembre 1772, les portes de Marienbourg s'ouvrirent devant le général prussien Thadden qui prit possession de la forteresse à la tête du régiment de Sydov. Ainsi s'achevait une domination étrangère plus que tricentenaire. Cependant, l'aspect du château fort avait bien changé ! La brique claire était cachée sous un enduit gris, les surcharges faites par les jésuites d'un baroque importun troublaient la solennité grave et la pureté stricte du vieil édifice de l'Ordre ; des baraques crasseuses s'entassaient à ses pieds. Les Polonais avaient construit des murs minces entre les piliers du château parce qu'ils doutaient de la hardiesse de la voûte. Même les dépouilles des jésuites avaient remplacé celles des maîtres dans leurs caveaux !

Cependant, une nouvelle règle s'instaura avec la venue du régiment prussien. Après les guerres d'indépendance, on commença à restaurer le vieux château : les travaux ont duré un siècle. Aujourd'hui, il rayonne à nouveau de sa beauté immortelle, en témoignage unique de cet esprit de l'Ordre qui fit de ce pays une terre allemande.

Il est remarquable de voir avec quelle certitude la Prusse de Frédéric Guillaume I<sup>er</sup> et de Frédéric le Grand vit que sa destinée résidait dans la *mission orientale* ! Déjà, le prince Électeur de la Prusse de l'époque, qui n'incluait pas totalement l'actuelle Prusse orientale, avait vaincu le joug polonais. Frédéric Guillaume procéda à un assainissement politique et économique et le grand roi unifia le pays en y associant la Prusse orientale. La Prusse démontrait sa vocation allemande autant par cette reprise de l'antique politique orientale allemande que par sa tâche de surveillance sur le Rhin ! Nous savons que le jeune Frédéric se préoccupa vivement du sort de l'Ordre et que le déclin de l'État teutonique le contraria. Ce n'est pas sans raison que l'ordre de fidélité marienbourgeois exigeait une fidélité inconditionnelle à l'autorité rétablie !

On a rarement eu une satisfaction aussi profonde en considérant l'histoire allemande, qu'à la vue de la reconquête de la terre prussienne au profit du peuple allemand ! Car, comme l'a prouvé l'histoire de l'État teutonique durant les trois-cents ans de son existence, ce fut un acquis définitif ! Et, de même que le nom du pays de l'Ordre, l'esprit de l'État teutonique apposa aussi sa marque sur la grande puissance devenue allemande, comme la Prusse du Brandebourg.

On a bien dit de la Prusse des Hohenzollern qu'elle devait être le marteau ou l'enclume ; ce qui veut dire qu'elle devait frapper pour s'imposer ou alors être brisée. Le roi prussien devait donc être un roi-soldat ; car le bonheur de son peuple résidait à la pointe de son

épée. L'Ordre avait donc également choisi l'idéal de vie guerrier et était régi par la *loi du combat*.

Déjà en Occident, la fraternité qui s'était fixé comme objectif de soigner les malades s'était transformée en un ordre chevaleresque. C'était en l'an 1198, durant cette année tragique où l'empereur allemand Henri IV trouva la mort et perdit donc le pouvoir. En l'an 1230 le maître du pays, Hermann Balk, accomplit avec sept frères un voyage dans le territoire sauvage de la Prusse, entamant ainsi le grand chapitre de l'histoire de l'Ordre qui ne pouvait s'écrire qu'avec du sang. À peine les Prussiens eurent-ils été vaincus et rattachés au nouvel État teutonique que l'Ordre se heurtait aux Litvaniens lui barrant la route vers la Livonie. Un ordre similaire, l'Ordre des Porte-glaive, y avait acquis la souveraineté de haute lutte : mais en 1237 celui-ci fut absorbé dans l'Ordre des Teutoniques. Ainsi la revendication souveraine de l'**Ordre atteignait désormais Narva**. Cependant, les Litvaniens avançaient entre les parties occidentale et orientale du territoire de l'Ordre, et tout le 14<sup>ème</sup> siècle est rempli d'incursions guerrières vers Schamaiten et le Memel, allant au cœur de la Lituanie. La branche de la Vistule ne pouvait pas non plus demeurer dans les limites occidentales. La Poméranie orientale et Dantzig devaient retourner à l'Ordre. Lors de la conquête de la Poméranie orientale, il devint clair que l'Ordre ne poursuivait pas l'idée d'un combat anti-païen mais luttait pour des *revendications spécifiques parfaitement légitimes*. La Poméranie orientale avait une grande importance en tant que tête de pont vers l'espace central allemand de l'ouest. Pour la première fois, l'Ordre se heurtait sérieusement à la politique polonaise qui ne devait devenir dangereuse qu'en 1386 avec l'union de la Pologne (...)

(...) grand arbre représentant le peuple allemand et qui devait germer sur cette terre. L'Ordre ne pouvait donc pas survivre par sa force propre puisqu'il n'avait plus de fils. On ne reconnaissait pas non plus les fils secrets nés lorsque le vœu de chasteté avait été rompu, et l'entrée dans l'Ordre était également refusée à la noblesse prussienne. Une troisième raison était que l'Ordre fit son apparition dans l'Histoire à *l'époque de la décadence de l'Empire*. L'empereur et le roi avaient parrainé la création de l'Ordre, mais l'Église pontificale l'abandonna bientôt car il était trop indépendant. Finalement, elle eut même partie liée avec la Pologne. Après le décès de Frédéric II, aucun empereur ne s'intéressa plus à l'Ordre. Les intérêts de la politique de la maison habsbourgeoise s'étendaient jusqu'au nord-est de l'Empire, et il n'y avait là-bas personne avec qui s'allier. L'Ordre affronta donc seul l'attaque litvano-polonaise tandis que les vagues de la lutte des États — aussi une conséquence de l'écroulement de l'Empire — minèrent ses fondements. Si l'Ordre avait eu des fils, il aurait brisé ses liens sans l'empereur et sans l'Empire.

Bien que l'Ordre se soit effondré, ses réalisations font partie de l'histoire allemande. Après une longue domination étrangère, il ressuscita dans la Prusse de Frédéric le Grand. L'empereur conféra au grand maître *l'aigle noir du Reich (et pas celui de Barbara !)* comme blason, comme prince de l'Empire, que la Prusse a conservé. Et lorsque les Hohenzollern devinrent rois, ils reçurent l'aigle noir tandis que l'aigle habsbourgeois était devenu rouge. L'aigle noir devint aussi le lien avec la Prusse de Frédéric le Grand comme animal héraldique du nouveau Reich allemand. Pourrions-nous y voir un symbole du fait que l'œuvre authentique accomplie est immortelle ?

Heinrich Gaese



L'Ordre des Teutoniques constitua l'une des grandes références historiques de la SS. Contre, Hermann von Salza, grand maître de l'Ordre des Teutoniques. (1209-1239).

# Hospitaliers

## de Saint-Jean de Jérusalem

Ordre religieux issu de l'hôpital des Amalfitains, à Jérusalem, créé vers 1050 et confié à des bénédictins. Après la prise de la ville par les croisés (1099), qui libéra son recteur, Gérard Tenque, de la prison où les musulmans l'avaient jeté, Godefroy de Bouillon le dota généreusement et la règle bénédictine fut abandonnée au profit de celle de saint Augustin, mieux adaptée à la fonction hospitalière de l'ordre nouveau des frères de l'Hôpital de Saint-Jean de Jérusalem. Ceux-ci furent approuvés par Pascal II (1113), qui leur conféra l'exemption (1115). Peu à peu, à la fonction hospitalière s'ajouta le service militaire pour la protection des convois de pèlerins souvent attaqués par les musulmans : la donation à l'ordre de la forteresse de Gibelin, en 1137, atteste cette évolution.

L'ordre était organisé en trois catégories de frères : **chevaliers**, issus de familles nobles parmi lesquels étaient choisis les dignitaires, dont le grand-maître, élu à vie ; **chapelains** adonnés aux fonctions sacerdotales ; **sergents** sur qui reposaient les soins hospitaliers mais qui servaient aussi d'auxiliaires aux chevaliers.

Maître de domaines et de forteresses en Terre sainte, l'ordre possédait en Occident des biens considérables, dotations des commanderies gérant les "membres", sortes de granges. À la fin du Moyen Âge, les six cents commanderies de l'ordre étaient réparties en huit "langues" : Saint-Gilles, la plus ancienne, France (1178) — dans laquelle se fonda en 1278 l'ordre des **frères pontifes** d'Avignon —, Auvergne (1229), Allemagne (1250), Italie, Aragon, Castille, Angleterre.

Après la chute de Jérusalem (1187), les hospitaliers s'installèrent à Acre, puis après la chute de la Terre Sainte à Chypre (1291), enfin à Rhodes (1308) qu'ils durent évacuer en 1522 devant l'offensive turque, pour se replier sur Malte que l'empereur Charles Quint leur donna en 1530 et dont ils devaient tirer le nom de "chevaliers de Malte". Si, contrairement aux templiers dont ils recueillirent une partie des biens, les hospitaliers durèrent, ils connurent des difficultés d'ordre interne, que Jean XXII prétendit régler par une réforme visant à éviter les cumuls de bénéfices et à rendre obligatoires les chapitres annuels.

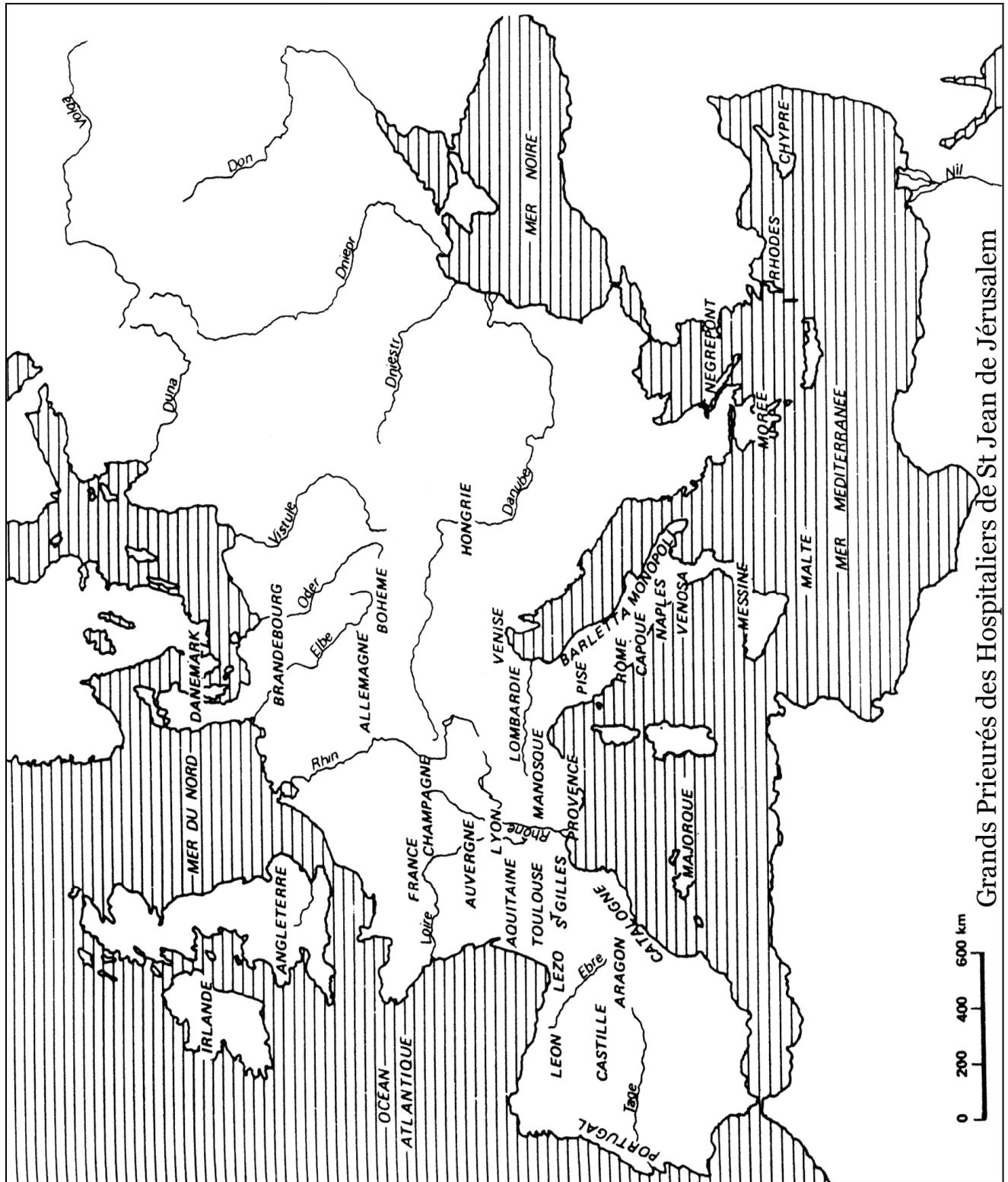
À l'époque moderne, l'ordre était toujours organisé en huit "langues", le mot "nations" tendant à s'y substituer, subdivisées en grands prieurés et en bailliages, ceux de Chypre et de Négrepont (Eubée) étant hors de la division en langues.

En déclin au 18<sup>ème</sup> siècle, l'ordre abandonna à Bonaparte l'île de Malte (1798) que les Anglais occupèrent en 1800.

### Moniales de Saint-Jean de Jérusalem

Il existait une branche féminine de l'ordre de Saint-Jean, comptant une vingtaine de monastères répartis dans tout l'Occident, le premier ayant été fondé à Sigena, en Aragon, en 1190. Seules les maisons espagnoles subsistèrent jusqu'à la fin du 18<sup>ème</sup> siècle.

# Grands prieurés des Hospitaliers de Saint Jean de Jérusalem.



Grands Prieurés des Hospitaliers de St Jean de Jérusalem

# Templiers et Teutoniques

## Templiers

L'ordre du Temple fut fondé à Jérusalem en 1119, dans un **but uniquement militaire**, par un chevalier champenois Hugues de Payns, auquel le roi Baudoin II donna un palais proche de l'ancien Temple de Salomon. Les "pauvres chevaliers du Christ" adoptèrent la règle de saint Augustin et se vouèrent à la défense de la Terre sainte. L'ordre végéta jusqu'à ce que Bernard de Clairvaux, au concile de Troyes, eut lancé un appel en sa faveur (1128). Le Pape confirma l'ordre et lui accorda l'exemption (1139).

**Organisé comme celui des hospitaliers dont il fut le grand rival**, l'ordre était riche de forteresses en Palestine et de biens en Occident. Au 13<sup>ème</sup> siècle, il aurait compté 9000 domaines, gérés par 900 commanderies. Celles-ci étaient regroupées en quatorze provinces : trois en Terre sainte (Jérusalem, Tripoli, Antioche) et onze en Europe (France, Provence, Poitou, Italie, Pouilles, Aragon, Castille, Portugal, Allemagne, Hongrie et Angleterre).

Après la perte de la Palestine (1291), les templiers se replièrent sur l'Occident, s'y livrant, entre autres, aux activités bancaires, prêtant aux rois, celui de France notamment, ce qui ne manqua pas de leur attirer de nombreuses inimitiés.

Après les avoir utilisés, le roi **Philippe le Bel décida de les abattre** et de mettre la main sur leurs richesses. Le Pape Clément V, soumis à son influence, décida une enquête, que le roi brusqua en faisant arrêter les notables templiers (13 octobre 1307). On leur fit avouer divers forfaits, dont ils se rétractèrent quand le Pape prit l'affaire en mains (novembre 1307). Cédant à nouveau au roi, Clément V chargea de l'enquête des commissaires pontificaux contrôlés par le pouvoir royal. Au concile de Vienne qui ne se prononça pas sur la culpabilité des templiers, **le Pape décida la suppression de l'ordre** par la bulle *Vox in excelso* (3 avril 1312). Ses biens furent attribués aux hospitaliers, mais en France, le roi en retint une part importante. D'autres souverains, ceux d'Aragon et du Portugal, aidèrent les templiers à se reconstituer sous d'autres noms : ordre de **Montesa**, ordre du **Christ**.

## Teutoniques

L'"ordre de Sainte-Marie des Teutoniques" est issu d'un hôpital pour les pèlerins allemands fondé à Jérusalem en 1118 et abandonné en 1187 à la chute de la ville. Il fut reconstitué à Acre (1191) par des marchands de Brème et de Lubeck et bientôt transformé en **ordre hospitalier et militaire** qu'approuva Innocent III (1199).

Ordre tard venu, moins important que ses devanciers en Palestine, il chercha en Europe un terrain d'action, d'abord en Hongrie où le roi André II l'utilisa contre les Coumans (1211), mais s'en débarrassa quand il se rendit compte que l'ordre visait à l'indépendance. Sollicité par le duc polonais de Mazovie d'agir contre les Prussiens païens, le grand maître,

**Herman de Salza**, accepta moyennant la cession du pays de Kulm (1226). Dès lors, sans abandonner tout de suite le monde méditerranéen puisque le grand maître résida à Acre, puis à Venise avant de s'installer à **Mariembourg** en 1309, **l'ordre se consacra à la conquête de la Prusse**, soutenu par la croisade permanente proclamée en 1230 qui lui amenait des contingents de toute l'Europe. En 1237, l'ordre fusionna avec celui des frères de la Milice du Christ, plus connus sous le nom de chevaliers Porte-Glaive, fondé en 1202 pour mener la croisade contre les païens de Livonie.

Peu à peu, les teutoniques se taillèrent une principauté de la Vistule au golfe de Finlande, vaste de 170 000 km<sup>2</sup>, soudé à l'Empire germanique quand la Poméranie de Gdansk eut été achetée à la Pologne (1308). À l'époque de l'apogée (1398-1410), l'ordre comptait trois cents commanderies, réparties en vingt et un bailliages, les plus nombreux dans l'Empire et les Pays Baltes, mais aussi en Espagne, Italie, France, Autriche et Grèce, sous l'autorité du grand maître (*Hochmeister*).

Après une période de grande prospérité, l'ordre fut affaibli par le relâchement de la discipline et des mœurs, les conflits avec les prélats, notamment l'archevêque de Riga, les revendications de la noblesse et de la bourgeoisie allemandes implantées dans le pays. L'union de la Pologne et de la Lituanie (1386), lui fut fatale : battu à Gruenwald (1410), puis dans la guerre de 1453-1466 où les Polono-Litvaniens reçurent l'appui de la Ligue prussienne des villes et de la noblesse, l'ordre abandonné par l'Empire et laissé dans une "solitude héroïque", dut céder à la Pologne le couloir de la Vistule et s'en reconnaître vassal.

Au nord une part notable de la Livonie était passée aux mains de l'archevêque de Riga et de ses suffragants.

D'autre part, l'ordre était sous le coup de l'accaparement des offices par les grandes familles, ce que traduisit sa laïcisation. Ses effectifs diminuaient : de mille frères chevaliers en Prusse, il n'en restait plus en 1430 que trois cents ; il y en avait beaucoup moins en Allemagne ; et deux cent soixante dix pour la Livonie. Cependant, l'ordre restait encore à la fin du 15<sup>ème</sup> siècle une puissance économique.

L'ordre végéta jusqu'à la Réforme dont profita le grand maître, **Albert de Brandebourg**, pour séculariser la Prusse et s'en proclamer duc, imité par la suite par le grand maître particulier des Porte-Glaive, Gotthard Kettler en Courlande (1561). Cependant, en Allemagne se maintint l'activité hospitalière sous la direction du *Deutschmeister*, avec comme siège la Commanderie de Mergentheim, en Franconie (1525-1561).

Aux 17<sup>ème</sup> – 18<sup>ème</sup> siècles, l'ordre teutonique était organisé en douze provinces : Alsace, Bourgogne, Autriche, Koblenz, Franconie, Hesse, Giessen, Westphalie, Lorraine, Thuringe, Saxe et Utrecht.

### **Sœurs de l'ordre teutonique**

Il existe des sœurs hospitalières de l'ordre teutonique, fondées en 1299.

**Notre cher Lénine dit que les Croisades furent de "l'Impérialisme". Grosse et grave bêtise. (Note de Freddy Malot)**

# LA GUERRE SAINTE selon...

## Bernard de Clairvaux (1091-1153)

“Mais ce qui, par dessus tout, charge terriblement la conscience de l’homme d’armes, c’est la légèreté, la futilité des motifs qui l’engagent dans une guerre si périlleuse. Il n’y a entre vous, en effet, de querelle ni de guerre qui ne soient provoquées par un mouvement de colère déraisonnable, un vain désir de gloire, ou l’ambition de posséder quelques biens terrestres.”

“Tuer ou mourir pour de tels objets ne met pas l’âme en sûreté...”

“Le Chevalier du Christ tue en conscience et meurt tranquille : en mourant, il fait son salut ; en tuant, il travaille pour le Christ. Subir ou donner la mort pour le Christ n’a, d’une part, rien de criminel, et de l’autre, mérite une immensité de gloire...”

“Sans doute, il ne faudrait pas tuer les païens, non plus que les autres hommes, si l’on avait un autre moyen d’arrêter leurs invasions et de les empêcher d’opprimer les fidèles.”

“Je veux qu’on voie clairement la différence qu’il y a entre les soldats séculiers et les soldats de Dieu. Et d’abord la discipline ne fait pas défaut chez ceux-ci.”

“C’est la vie en commun, menée dans la joie et dans la mesure, sans femmes ni enfants. Et pour que la perfection angélique soit réalisée, tous habitent dans la même maison, sans rien posséder en propre, attentifs à maintenir entre eux, un même esprit dont la paix est le lien. Cette multitude, on dirait qu’elle n’a qu’un cœur et qu’une âme, tant chacun loin de suivre sa volonté personnelle, s’empresse d’obéir à celle du chef. Ils ne restent jamais oisifs ; ne vont ni ne viennent par pure curiosité. Mais quand ils ne sont pas en campagne, pour ne pas manger leur pain sans l’avoir gagné, ils recousent leurs vêtements déchirés, réparent leurs armes, refont les pièces qui s’usent, remettent à l’ordonnance celles qui ne sont plus en état.”

“La volonté du Maître et les besoins de la communauté règlent leurs actions. Entre eux, pas de préférence de personne. Ils s’honorent mutuellement et pour observer la loi du Christ, portent les fardeaux les uns des autres. Jamais une parole insolente, une besogne inutile, un éclat de rire immodéré, un murmure, si faible soit-il, ne demeurent impunis. Ils délestent les échecs, les jeux de hasard ; ont la chasse à courre en horreur et ne se divertissent pas à la chasse à l’oiseau dont tant d’autres raffolent.”

“Alors, sans turbulence ni impétuosité, sans se précipiter... ils se mettent en ordre, posément, avec toutes les précautions requises par la prudence, se rangeant en bataille,

ainsi qu'il est écrit par nos pères, en vrais fils d'Israël qui marchent à la guerre pacifiquement.”

“Certes, ils savent qu'il ne faut, en aucun cas présumer de ses forces, mais ils espèrent que l'aide du Dieu des armées leur assurera la victoire. C'est qu'ils en ont maintes fois l'expérience, et que l'on pourrait dire, à l'ordinaire, que l'un d'entre eux met en fuite mille ennemis et que deux en font dix mille.”

“... Allez donc en sûreté, allez et repoussez les ennemis de la Croix avec un courage inébranlable, forts de cette certitude que ni la mort ni la vie ne pourront vous séparer de la Charité de Dieu qui est en Jésus-Christ, et répétant sans cesse en vous au milieu du danger : Morts ou Vivant, nous vous appartenons Seigneur !”

*Extraits de “Templiers et Guerre sainte”*



# Ordres Militaires Espagnols

## Alcantara

Ordre religieux et militaire espagnol, héritier de l'ordre de Saint-Julien du Poirier (San Julian del Pereiro), fondé avant 1174, à l'imitation de celui des Templiers, sous la règle cistercienne, dans la filiation de **Morimond**<sup>1</sup> ; il prit en 1218 le nom d'Alcantara, place forte d'Estrémadure cédée par l'ordre de Calatrava.

L'ordre fut annexé à la Couronne par Adrien VI et l'empereur Charles Quint (1523), après que le dernier grand-maître se fut démis au profit de Ferdinand le Catholique dès 1494.

Alcantara possédait encore au 18<sup>ème</sup> siècle 39 commanderies, 2 prieurés, 2 couvents de moines et 40 églises.

La branche féminine de l'ordre était encore représentée à cette époque par 3 couvents de “commendatrices”.

## Calatrava

Ordre religieux et militaire castillan, fondé en 1158 par l'abbé cistercien de Fitero, Raymond Serrat, auquel le roi de Castille, Sanche III confia, en désespoir de cause, la défense de la citadelle de Calatrava enlevée peu avant aux Maures.

L'ordre, constitué par des chapelains et des chevaliers, était dirigé par le maître élu à vie par les chevaliers, assisté au spirituel par le prieur, chef des chapelains. Calatrava fut incorporé à l'ordre cistercien avec l'approbation du Pape (1164) et placé dans la filiation de Morimond (1187). Son apogée suivit la victoire de Las Navas de Tolosa (1211), à la suite de laquelle le siège de l'ordre fut transféré à Calatrava la Nueva (1217).

Au début du 13<sup>ème</sup> siècle, malgré l'opposition des templiers et les réticences de la papauté, Calatrava absorba l'ordre militaire de **Montjoye** (Montegaudio), fondé vers 1170 en Terre sainte et replié sur l'Espagne (1215-1245).

À partir de 1486, le roi devint le maître de l'ordre, qui fut rattaché à la Couronne par Charles Quint en 1523.

Au 18<sup>ème</sup> siècle, Calatrava possédait encore deux grandes commanderies, cinquante-sept commanderies, un prieuré mitré, treize prieurés, deux couvents de moines et soixante-douze églises.

La branche féminine de l'ordre, inaugurée en 1219, n'était plus alors représentée que par deux couvents de “commendatrices”.

---

<sup>1</sup> L'abbaye de Morimond est une abbaye cistercienne, située à Fresnoy-en-Bassigny, située dans le département de la Haute-Marne, en France. Elle est la quatrième des quatre abbayes filles de Cîteaux, avec La Ferté, Pontigny et Clairvaux. Ces abbayes avaient un rôle de première importance dans l'organisation de l'Ordre de Cîteaux.

Le nom Morimond dérive du latin *mori mundo* (“mourir au monde”), illustrant l'idéal de renoncement au monde des moines cisterciens. (nde d'après Wikipédia)

## Montesa

Ordre religieux et militaire aragonais fondé en 1317 par le roi Jacques II avec l'accord de Jean XXII, pour prendre la suite de celui des templiers, dont le siège fut la place forte de Montesa au sud de Valence. On lui incorpora successivement les chevaliers de l'ordre de la Merci devenu purement clérical (1318) et le petit ordre d'**Alfama** (1373), remontant à 1201 mais demeuré secondaire. L'ordre était étroitement lié à celui de Calatrava, dans la filiation cistercienne de Morimond, sous la dépendance de l'abbaye catalane de Santes Creus.

Montesa fut incorporé à la Couronne au 16<sup>ème</sup> siècle.

Au 18<sup>ème</sup> siècle, l'ordre de Montesa tenait encore treize commanderies, huit prieurés, deux couvents de moines et quarante églises.

## Santiago

Ordre religieux hospitalier et militaire espagnol fondé en 1170 à Caceres (Estrémadure) par un chevalier, Pedro Fernandez, sous le règne de Ferdinand II de Léon. L'ordre ne tarda pas à fusionner avec les chanoines réguliers de Sainte-Marie de Loyo, ce qui amena l'adoption de la règle de saint Augustin. Après la perte de Caceres du fait des Almohades (1173), et la rupture avec le roi de Léon, les frères s'installèrent en Nouvelle Castille, à Uclès (1174), qui demeura le siège de l'ordre. Acceptant les chevaliers mariés, qui remplaçaient le vœu de chasteté par celui de fidélité conjugale, ce qui expliquerait en partie son succès, l'ordre fut approuvé par Alexandre III en 1175. Son activité demeura à la fois militaire contre les musulmans et hospitalière le long des chemins de Compostelle.

Il s'étendit hors de Castille, au Portugal où il forma une importante branche autonome ayant son siège à Palmela, en Aragon, en France (Midi, Gascogne et Paris) et en Italie. À la fin du 15<sup>ème</sup> siècle, le maître de Santiago, assisté du prieur au spirituel, était le supérieur des grands commandeurs (Léon, Castille, Aragon, Portugal). L'ordre comptait alors une centaine de commanderies, autant de *castillos*, vingt-six hôpitaux, une trentaine de couvents et deux cent quarante églises dans la seule Espagne. Sa puissance explique que le roi Ferdinand le Catholique s'en soit fait attribuer l'administration par Alexandre VI (1493), en attendant que l'ordre fut annexé à la Couronne par Charles Quint (1523).

Au 18<sup>ème</sup> siècle encore, l'ordre de Santiago restait le premier ordre militaire espagnol, maître de quatre vingt huit commanderies, treize prieurés, quatre couvents de moines et quelque trois cents églises.

La branche féminine de l'ordre, dont le premier monastère serait celui de Salamanque (1312), était encore représentée au 18<sup>ème</sup> siècle par sept couvents.

**Simplement signalé. Cela mériterait mieux :**

- **“Croisade espagnole parallèle à celle de Terre Sainte ;**
- **Grande conséquence pour le jésuitisme ultérieur. (Note de Freddy Malot)**

# IBÉRIE

## L'Ordre militaire de Santiago



*Cet ordre n'est pas le plus ancien de ceux qui furent créés en Espagne, mais il est le seul, dans la péninsule Ibérique, à posséder une règle canoniale. Il a pris le nom de Santiago da **Espada**, en Espagne, et de Santiago da **Spada**, au Portugal, à cause de sa croix en forme d'épée.*

### **Chasteté conjugale**

En 1170, après la reconquête de Caceres par Fernando II, un chevalier, don Pedro Fernandez, réunit une douzaine de ses compagnons. Il souhaitait constituer avec eux une milice religieuse et militaire, afin de chasser les musulmans de la péninsule. Établis à Caceres, ils **chargèrent les chanoines** de Santa Maria de Loyos **de rédiger leur règle**. Ces chanoines réguliers furent rapidement absorbés par les chevaliers, dont ils devinrent ainsi les premiers chapelains. Un couvent, *convento*, fut créé pour eux à Caceres.

**Les musulmans s'étant emparés une seconde fois de Caceres**, les **chevaliers s'exilèrent** dès 1173, et s'installèrent **en Castille** dans le *castillo* d'Uclès que l'ordre de l'Hôpital leur céda le 6 janvier 1174. Un bâtiment destiné aux chanoines, un autre affecté aux chevaliers, et la maison magistrale, furent construits autour de l'église. De cette époque date **la règle définitive** des Santiaguistes, celle **de saint-Augustin** augmentée d'une particularité que l'on ne retrouve dans aucun autre ordre : les **chevaliers mariés étaient acceptés dans l'Ordre**, à la condition de faire **vœu de chasteté conjugale**. Il est certain que grâce à cette clause, beaucoup de nobles rebutés par la sévérité de la règle de Calatrava vinrent grossir les rangs de l'ordre de Santiago. La règle fut **approuvée** en 1175 **par le Pape Alexandre III**.

L'Ordre conserva les hospices créés par les chanoines sur le chemin de Compostelle. Il est ainsi le seul ordre espagnol qui ait exercé une activité hospitalière.

Santiago se développa rapidement, et ne tarda pas à devenir célèbre. **On trouvait des chevaliers dans toute la péninsule Ibérique**. Nombreux et actifs, les chevaliers

**portugais constituèrent dans leur pays une branche autonome**, dont le maître résidait à **Palmela**. L'Ordre posséda aussi quelques commanderies en **France**, principalement dans le **Midi languedocien, autour de Paris**, avec Étampes, puis Le Mans et Domfront, dans la **vallée de la Saône**, avec Mâcon et Villefranche. Ils eurent aussi un hôpital, à **Marseille**. Au 16<sup>ème</sup> siècle, l'ordre de Santiago possédait près de cent commanderies, autant de *castillos*, une trentaine de couvents, vingt-six hôpitaux, deux cent quarante églises.

L'organisation de l'Ordre était à peu près semblable à celle des ordres militaires de l'époque. Au sommet de la hiérarchie se trouvait **le maître, supérieur direct du prieur religieux. Les commandeurs, comendadores**, étaient **choisis parmi les chevaliers, caballeros**. Au-dessus des commandeurs se trouvaient les grands-commandeurs, *comendadores mayores*. Un grand-commandeur dirigeait les **maisons** de chaque royaume, **Léon, Aragon, Castille et Portugal**, jusqu'à la séparation. Les commandeurs devaient tenir prêtes les formations militaires qui résidaient dans les commanderies, *comendas* ou *encomendas*. Tous **religieux ou chevaliers**, étaient **qualifiés de frayles**, terme qui, dans la péninsule Ibérique, désignait les membres de tous les ordres militaires.

### ***Religieuses chanoinesses***

L'**histoire guerrière de l'ordre** de Santiago s'achève **avec la prise de Grenade** où s'illustre Alonso de Cardenas, quarantième et dernier grand-maître. **En 1493, le Pape Alexandre VI donne la grande-maîtrise aux rois catholiques, Ferdinand et Isabelle**. En 1515, **une bulle de Léon X confie l'administration de l'Ordre à Charles Quint**. Ancien ministre de ce dernier, le Pape **Adrien VI annexera à la couronne les ordres militaires de Calatrava, Alcantara et Santiago**. Au **Portugal, l'Ordre fut annexé à la couronne par le Pape Jules II**, à la mort du maître de la branche portugaise, don Jorge, duc de Coimbra.

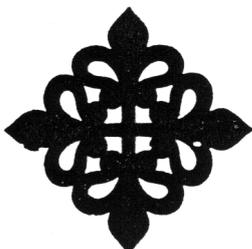
Tout en prononçant leur annexion, Adrien VI avait exigé que les Ordres conservassent leur indépendance spirituelle. C'est ainsi que **Charles Quint institua le Conseil des ordres**, qui étendait sa juridiction spirituelle et temporelle sur deux villes, deux cents bourgs et quinze villages.

Après l'annexion, l'habit de l'Ordre, un grand manteau blanc sur lequel était brodée **une croix rouge en forme d'épée**, devint une récompense recherchée par les courtisans. Les troubles qui secouèrent plus tard l'Espagne, invasion des troupes napoléoniennes, guerres carlistes, anticléricalisme, portèrent un grand tort aux ordres militaires. Mais ils ne parvinrent pas à les supprimer définitivement.

Il y eut en Espagne sept monastères de *comendadoras* de Santiago, des religieuses chanoinesses vivant dans les couvents et soumises à la clôture. Trois monastères subsistent aujourd'hui, ceux de Santiago del Major, à Madrid. Santa Fé, à Tolède, La Madré de Dios, à Grenade.

*Les Chevaliers Teutoniques de Laurent Dailliez (Libr. Ac. Perrin)*

## L'Ordre de Calatrava



Cet ordre a été fondé en **1158** par le bienheureux Raymond Serrat, abbé du monastère **cistercien** de Fitero, pour défendre la forteresse de Calatrava située le long de la frontière avec la zone musulmane, au sud de la Castille. Alexandre III confirma l'Ordre le 25 septembre 1164. Puis, par une déclaration du chapitre général datée du mois de septembre **1187, les chevaliers furent affiliés à l'Ordre de Cîteaux**. Tous les membres de l'Ordre étaient considérés comme des moines cisterciens, la règle était celle de l'ordre de Cîteaux. Avec les aménagements nécessaires à une vie combattante, le costume était le même que celui des cisterciens, mais plus court, pour permettre aux chevaliers de monter à cheval.

Calatrava correspond au modèle type des ordres monastiques. **Comme les Templiers**, ses membres, et ceux de sa filiation, n'exercèrent **aucune activité hospitalière**.

Tous les frères de l'Ordre et leurs établissements faisaient partie intégrante de la hiérarchie cistercienne. **L'abbaye-mère était celle de Morimond**, en Bourgogne, quatrième fille de Cîteaux. Le *Sacro Convento*, siège magistral de l'Ordre, jouait vis-à-vis des ordres affiliés le même rôle qu'une abbaye envers celles qui en étaient issues.

À la tête de l'Ordre se trouvait le **maître, maestro, élu à vie par les chevaliers réunis en chapitre**. Il était **assisté du grand-commandeur, dont dépendait toute l'organisation militaire**. En 1348 fut instituée en Aragon une charge de *comendador mayor*. Au *clavero*, chef du *Sacro Convento*, était confiée la garde des clés, c'est-à-dire le maintien de l'Ordre. Le **prieur** du *Sacro Convento* était le **chef spirituel** de l'Ordre aussi bien pour les religieux que pour les chevaliers et les servants. L'abbé de Morimond le désignait, après acceptation du chapitre. Le grand sacristain, lui aussi moine cistercien, régnait sur tout ce qui concernait le culte. Il supervisait les prieurés et les chapelles de l'Ordre. Venait ensuite l'*obrero mayor*, qui s'occupait des travaux, de l'entretien des forteresses et des châteaux. Les commanderies étaient dirigées par des commandeurs. Souvent, dans les régions où figuraient un certain nombre de commanderies, s'élevèrent des prieurés, abritant des religieux chargés des besoins spirituels des chevaliers.

### *Purement honorifique*

Calatrava donna sa règle aux **Ordres d'Avis**, au **Portugal**, d'**Alcantara**, dans le royaume de **Léon**, puis, après la suppression du Temple, aux Ordres créés dans la

péninsule pour le remplacer, l'ordre du Christ au Portugal, celui de Montesa dans le royaume de Valence.

En 1219, le maître don Gonzalo Yanez de Novoa fonda les moniales cisterciennes de l'Ordre de Calatrava, à Los Barrios, dans la province de Burgos.

Calatrava fut rattaché à la couronne en même temps que l'Ordre de Santiago, et connut une destinée identique. Le 25 juillet **1835**, le gouvernement espagnol ayant supprimé les monastères, **le prieur de *Sacro Convento* fut expulsé**, tandis que les chevaliers faisaient sauter leur propre forteresse. Il fallut attendre le 17 octobre **1851** pour que soit réglée la situation des ordres : **tous furent regroupés sur un même territoire**, celui de la province de ***Ciudad-Real***, qui **constitua un diocèse exempt et reçut le titre de *Priorato de las ordenes***. À sa tête se trouve l'évêque-prieur, assisté d'un chapitre canonial dont les membres appartiennent obligatoirement à l'un des quatre ordres.

Ces ordres ne subsistent aujourd'hui que sous une forme purement honorifique. Par contre, des *comendadoras* vivent encore dans deux couvents, à Madrid et Burgos.

Les Calatravais portaient un grand manteau blanc orné de la croix fleurdelisée rouge.

Les Chevaliers Teutoniques de Laurent Dailliez (Libr. Ac. Perrin)

## Autres Ordres

### *L'Ordre militaire de Montesa et San Jorge d'Alfama*



Lorsque l'Ordre du Temple fut supprimé, le roi d'Aragon Jaime II voulut éviter que ses biens ne passent aux Hospitaliers de Saint Jean. Il obtint du Pape Jean XXII une bulle l'autorisant à fonder une nouvelle milice qui recevrait les biens du Temple situés dans le royaume de Valencia. Bien que l'autorisation porte la date du 10 juin 1317, c'est seulement en 1319 que le maître de Calatrava, don Garcia de Padilla, envoya les dix chevaliers qui devaient former la nouvelle milice.

Montesa, avec au Portugal l'Ordre du Christ, est le seul successeur légitime du Temple. Cependant, ce dernier ayant été supprimé, et avec lui sa règle, les chevaliers de Montesa adoptèrent la règle de Calatrava. Le Pape Jean XXII plaça le nouvel ordre sous la juridiction spirituelle des abbés cisterciens de Santa Creus et de Valdigna. La hiérarchie, outre le maître, comprenait le *lugar tenente general*, le *clavero mayor*, le *tesorero* et l'*albacea*. Venaient ensuite les chevaliers *profès*, les *non profès* et les novices.

À l'Ordre de Montesa furent incorporés les chevaliers de La Merci, en 1317, puis, en 1400, ceux de l'Ordre de San Jorge de Alfama, fondé en 1201 par Pedro d'Aragon, et approuvé par le Pape le 15 mai 1373.

En raison de son appartenance à la couronne d'Aragon, **l'ordre de Montesa ne fut pas réuni à la couronne de Castille par les rois catholiques**. C'est seulement à la suite d'un **bref de Clément XIII, en 1739, que l'ordre de Montesa sera placé sous la dépendance du Conseil de Castille**.

Au moment de leur fondation, les chevaliers portaient la croix fleurdelisée de Calatrava. Cet insigne fut changé lors de l'incorporation de San Jorge de Alfama, les chevaliers portant la croix rouge à quatre bras égaux. Le 12 avril 1913, le roi Alphonse XIII donna à l'Ordre un nouvel insigne, la croix fleurdelisée noire surmontée de la croix rouge d'Alfama.

Les Chevaliers Teutoniques de Laurent Dailliez (Libr. Ac. Perrin)

### ***L'Ordre Sacré et Militaire de N.-D de La Merci***

Le fondateur de cet ordre militaire et hospitalier est saint **Pierre Nolasque**, né vers 1180 à Mas Saintes-Puelles, entre **Carcassonne et Toulouse**. Dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 août 1218, alors qu'il était en prière, il décida de fonder un Ordre qui se consacrerait essentiellement au **rachat des chrétiens captifs des musulmans**. Le roi d'Aragon Jaime I<sup>er</sup> s'intéressa personnellement à la fondation de cette institution qui adopta la **régule de Saint Augustin**. Grégoire IX approuva l'Ordre en 1235.

La Merci demeura un **ordre purement militaire pendant environ un siècle**. Ses chevaliers participèrent à la **reconquête de Majorque, de Valence et d'Almeria**. Toutefois, dès son origine, il comporta comme tous les autres ordres des prêtres qui faisaient partie de l'Ordre au même titre que les chevaliers. En 1245, le Pape Innocent IV décréta que la charge de maître général serait conférée à celui qui obtiendrait, dans le chapitre, **le plus grand nombre de voix, qu'il soit prêtre ou non**.

Les premiers maîtres furent tous choisis parmi les chevaliers. À la mort du huitième maître, Arnaud Rossignol, les voix du chapitre se portèrent sur un religieux-prêtre, Ramon Albert de Barcelone, élu le 12 juillet 1317. Cette élection permit au Saint-Siège de décréter qu'à l'avenir le maître général serait un prêtre. Les chevaliers protestèrent énergiquement, mais le Pape **Jean XXII décida que La Merci perdrait tout caractère militaire** pour devenir un ordre purement clérical. À la suite de cette décision, les chevaliers furent incorporés à l'Ordre de Montesa qui venait d'être fondé.

Chaque couvent avait à sa tête un supérieur qui portait le titre de commandeur. Il y eut des commanderies en Espagne, en Sicile, dans le Midi de la France, sans oublier le fameux couvent de La Merci à Paris, dans le quartier du Marais.

Presque anéanti au 19<sup>ème</sup> siècle, l'Ordre s'efforce de relever ses collègues et de former un personnel enseignant d'avenir. En 1918, il comptait sept cent cinquante religieux répartis dans soixante-trois couvents, principalement en Espagne. Les statistiques actuelles font état de mille trois cents religieux, et de plus de trois mille cinq cents religieuses.

L'habit des religieux se compose d'une robe de serge blanche, avec scapulaire et chape de couleur noire. Les chevaliers portaient le manteau blanc et, comme insigne, les armes de la maison d'Aragon surmontées d'une croix.

Les Chevaliers Teutoniques de Laurent Dailliez (Libr. Ac. Perrin)

**Les Ordres portugais**



**Chevalier de l'Ordre d'Avis en habit de cérémonie (17<sup>ème</sup> siècle).**



**Croix de l'Ordre d'Avis surmontée d'un cœur en émail rouge à flammes d'or rappelant que l'Ordre fut placé en 1789 sous la protection du Sacré-Cœur.**

Le **roi** Alphonse-Henriquez I<sup>er</sup> de **Portugal** ayant **pris, en 1147, la ville d'Evora sur les Maures**, demeura pleinement convaincu qu'il devait cette importante conquête à la protection de la Très Sainte **Vierge, qu'il avait implorée avant de livrer combat**. Afin de lui en témoigner sa reconnaissance, il donna le **nom de Confrères de Sainte-Marie-d'Evora à une troupe de chevaliers**, formée par ses soins, dans le but de garder et défendre la ville, qui pouvait, d'un instant à l'autre, être reprise par les Maures. Les chevaliers maintinrent la possession et restèrent plusieurs années dans les murs d'Evora.

### ***L'Ordre de Saint-Benoît d'Aviz***

En 1187, Henriquez, ayant **de nouveau battu les infidèles, leur enleva la forteresse d'Aviz** et en confia la garde à la vaillante milice des Confrères de Sainte-Marie-d'Evora.

Ceux-ci, en venant s'y établir, se constituèrent en ordre religieux et militaire, sous le nom de chevaliers de l'Ordre d'Aviz qui a été conservé jusqu'à nos jours.

Jean de Cirita, légat du Pape et abbé de Taronca, leur donna des statuts d'après lesquels les chevaliers devaient jurer d'être chastes et charitables, de défendre par les armes la religion catholique et d'observer la **règle de Saint Benoît et de Cîteaux** ( ? ?). L'Ordre se signala par des services éminents rendus à la cause de la religion catholique. En considération de ces faits, le Pape **Innocent III approuva les statuts en 1204**.

Une légende prétend que les premiers chevaliers qui entrèrent dans Evora aperçurent sur les murs un oiseau qui chanta à leur approche. C'est joli, mais c'est faux, puisque c'est quarante ans après la prise d'Evora que la ville d'Aviz fut prise et que l'Ordre prit le nom d'**Aviz, qui signifie "oiseau"**. Il n'en reste pas moins que c'est du nom d'Aviz que vient l'origine des **deux oiseaux noirs que portaient les chevaliers sur leur costume auprès de la croix verte fleurdalisée**.

Cette croix verte, en forme de fleur de lis, fut autorisée sur le costume des chevaliers par bref du Pape Innocent VI en 1352. À partir de ce moment, cette **institution commença à prendre une extension réelle et acquit des biens** que vint accroître une donation importante : celle que lui fit don Rodriguez Garces de Ava, de toutes les richesses appartenant à l'Ordre de Calatrava dont il était grand-maître. Cette libéralité détermina une fusion qui s'opéra entre les chevaliers d'Aviz et ceux de Calatrava, mais elle dura peu.

En 1385, l'Ordre d'Aviz redevint complètement indépendant.

Les chevaliers faisaient primitivement vœu de chasteté, de pauvreté et d'obéissance. En **1496**, le Pape **Alexandre VI changea le vœu de chasteté absolue en vœu de chasteté conjugale** ; en **1505**, le Pape **Jules II délia les chevaliers du serment de pauvreté** et l'Ordre eut jusqu'à quarante-neuf commanderies. En **1443, les rois de Portugal eurent l'administration et la maîtrise de cet Ordre**. En 1551, le Pape Jules III confirma cette grande maîtrise.

En **1789, la reine Maria sécularisa les ordres militaires et leur donna de nouvelles constitutions**. Pour marquer sa dévotion au **Sacré-Cœur** de Jésus, elle mit les ordres du royaume sous sa protection. Les commandeurs et les grands-croix de ces nouveaux ordres durent porter une décoration surmontée d'un cœur en émail rouge à

flammes d'or, surmonté, lui-même, d'une croix d'or ciselée. Ils durent assister aussi à la fête du Cœur de Jésus, célébrée chaque année au couvent d'Estrella le jour de la fête du Sacré-Cœur.

D'après les nouveaux statuts, l'Ordre de Saint-Benoît d'Aviz devint l'Ordre du Mérite Militaire de Saint-Benoît d'Aviz. Purement honorifique, il fut destiné à récompenser les sujets nationaux et étrangers qui s'illustrent par quelque action remarquable ou rendent des services à la nation portugaise. L'Ordre fut divisé en trois classes : chevaliers en nombre illimité ; commandeurs au nombre de quarante-neuf ; grands-croix au nombre de trois. Les Infants de Portugal étaient de droit grands-croix, mais en dehors de ce nombre.

Les statuts actuels datent du 24 novembre 1963. **L'Ordre peut être conféré à des officiers de marine**, portugais ou étrangers, en récompense de services exceptionnels rendus pendant leur carrière. **Le président de la République portugaise est le grand-maître de l'Ordre**, qui prend rang avant l'Ordre du Christ.

### *L'Ordre de Saint-Jacques de l'épée*



#### **Chevalier de l'ordre de Saint-Jacques de l'Epée.**

Cet Ordre, l'un **des plus anciens**, des plus illustres, des plus célèbres et des plus riches, a pris **naissance en Espagne**, dans la province de **Léon**, vers l'année **1170**. Des **chanoines réguliers de l'Ordre de Saint Augustin** bâtirent à cette époque plusieurs hôpitaux sur le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle en Galice, appelé alors Voie française. Ceci dans le dessein de secourir les nombreux pèlerins qui étaient continuellement attaqués par les Maures, maîtres d'une partie de l'Espagne.

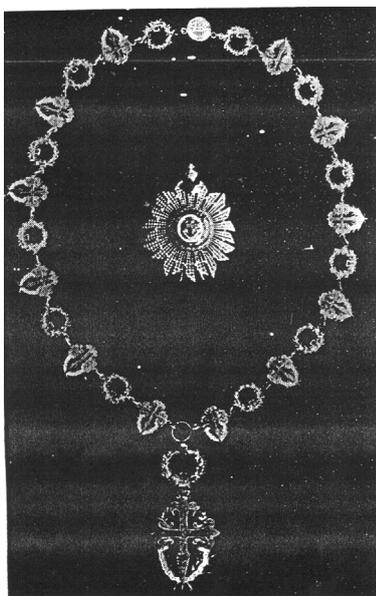
Peu de temps après, **treize gentilshommes** se joignirent à ces religieux et s'engagèrent, se plaçant sous l'invocation de Saint Jacques, à assurer les chemins et à

rendre le passage facile aux chrétiens en combattant les infidèles. Immédiatement après, **ces chevaliers s'unirent aux moines de Lerio et se soumirent à la règle de Saint-Augustin**. Ils jetèrent les premiers fondements de l'Ordre de Saint-Jacques de l'Épée, qui fut successivement **approuvé** par un bref du Pape **Alexandre III**, en 1175, et par Innocent III, en 1200.

Le **roi de Léon**, Ferdinand II, **en guerre avec** Alphonse IX, **roi de Castille**, soupçonna les chevaliers de Saint-Jacques de servir les intérêts de son neveu ; en conséquence, il ordonna leur expulsion de son royaume. Ces derniers **se réfugièrent en Castille**, où le roi Alphonse les accueillit favorablement et **leur donna, en 1171, la forteresse d'Ucles**, qu'ils habitèrent. Les chevaliers, dont la réputation de courage et de bravoure retentit dans toute l'Europe, et qui inspirèrent une pièce à Montherlant : "Le Maître de Santiago", rendirent d'importants services à la religion chrétienne. Ils faisaient autrefois vœu de pauvreté et de chasteté ; mais en 1180, **ils reçurent du Pape Alexandre III la permission de se marier**, ce qui, toutefois, ne fut pas accordé aux dames faisant partie de l'Ordre. Le monastère de Santos à Lisbonne était chargé de recevoir les femmes et les filles des commandeurs partant pour la guerre.

L'Ordre avait des revenus considérables et comprenait quarante-sept villes ou bourgades, cent cinquante commanderies. Le grand-maître reçut du Pape Léon X le titre d'évêque et la juridiction épiscopale sur toute l'étendue des territoires de l'Ordre.

Pour être chevalier, **il fallait quatre quartiers de noblesse du côté paternel et du côté maternel et jurer de défendre l'Immaculée Conception**. Les novices devaient rester **un mois dans un monastère** et servir **six mois dans la marine**. Les **chanoines** devaient prouver que **les quatre dernières générations de leurs ancêtres n'avaient exercé aucun art mécanique ou vil** et qu'ils n'avaient eu aucun démêlé avec le Saint-Office.



**Collier de l'Ordre avec sa croix d'or fleurdelisée en forme d'épée.**

L'Ordre de Saint-Jacques fut administré par un grand-maître jusqu'à l'année 1493. À la mort d'Alphonse de Cardena, grand maître de l'Ordre cette année-là, le Pape **Alexandre VI incorpora**, à perpétuité, **sa grande maîtrise à la couronne de Castille, en faveur de Ferdinand V** le Catholique. Depuis cette époque, **les rois d'Espagne** ont conservé les **titres et dignité de grand-maître** et perpétuel administrateur de l'Ordre Militaire de Saint-Jacques de l'Épée, qui compte aujourd'hui huit siècles de splendeur et d'éclat et qui, malgré les circonstances politiques et les modifications apportées à ses statuts en raison de celles subies par les mœurs, les lois, les coutumes et les usages de notre époque, reste un des plus grands ordres de la péninsule. En Espagne, il est placé sous la protection de la Couronne.

On retrouve maintenant l'Ordre de Saint-Jacques de l'Épée au **Portugal**. Le roi de Portugal, **Denis I<sup>er</sup>**, considérant la valeur et le mérite des chevaliers de l'Ordre de Saint-Jacques de l'Épée, les attira en ses États et une partie d'entre eux s'y établirent.

Cette **branche fut reconnue** et confirmée **par le Pape Jean XXII** en 1320. Plus tard, le Pape Jules II annexa la grande maîtrise à la couronne de Portugal, en la personne de Jean II. Pour être admis dans l'Ordre, il fallait faire preuve de seize quartiers de noblesse paternelle et maternelle. Le siège de l'Ordre était le château de Palmela, situé près de Lisbonne.

En 1789, l'Ordre a été sécularisé et changé en Ordre du Mérite Civil qu'il vise à récompenser.

L'Ordre fut divisé en trois classes : les grands-croix, au nombre de trois ; les Infants sont de droit grands-croix, mais ne comptent pas dans ce nombre ; les commandeurs, au nombre de cinquante ; les chevaliers, en nombre illimité. La décoration consiste en une croix d'or émaillée de rouge, en forme d'épée, fleurdelisée au pommeau et aux croisillons. Le ruban est violet.

### *L'Ordre du Christ*



**Chevalier de l'Ordre du Christ. Il fut créé à l'instigation du roi du Portugal Denis I<sup>er</sup> ou Don Dinis qui, ne reconnaissant pas la culpabilité du Temple<sup>2</sup>, voulait un Ordre qui servit d'asile aux Templiers et hériterait leurs biens.**

<sup>2</sup> "Coup" de Jean XXII. Jean XXII : 1316-1334. (Il y a l'antipape Nicolas V avec Louis de Bavière.) (Note de Freddy Malot).



**La croix de l'Ordre du Christ. C'est la croix du Temple modifiée aux extrémités chargée d'une croix d'argent.**

Après l'abolition de l'Ordre des Chevaliers du Temple, le **roi de Portugal, Denis I<sup>er</sup>**, obtint en **1319** du **Pape Jean XXII**, l'autorisation de créer la "Milice du Christ". Ce fut, dans le principe, une simple **continuation, sous un nom nouveau, de celui du Temple**. Son fondateur ne l'institua même que pour ouvrir un asile aux **Templiers** qui avaient pu se soustraire à leurs persécuteurs. Il fut **encouragé par le Pape Jean XXII** qui l'autorisa à accomplir son œuvre. Comme ceux du Temple, les chevaliers du Christ formaient une association religieuse et militaire destinée à **combattre les Maures**. Le chef-lieu de l'Ordre était à Castro-Marino. Plus tard, il fut transporté à Thomar, où l'on peut encore admirer son couvent.

Cet Ordre était soumis à la **règle de Saint Benoît**. Le premier grand-maître de l'Ordre fut dom Gillez Martinez. Les chevaliers jouissaient de tous les privilèges, droits, exemptions et juridictions qu'avaient auparavant les chevaliers du Temple. Ils furent **peu à peu déchargés des trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance**. **Alexandre VI<sup>3</sup>** leur permit de se marier, et, comme ils rendirent de grands services en expulsant les Maures du royaume et en étendant même leurs conquêtes au-delà des mers, les rois de Portugal les comblèrent de richesses. **Jean I<sup>er</sup>** leur abandonna même toutes les possessions et les **colonies d'Afrique**, ne se réservant que le droit de suzeraineté ; mais l'Ordre devint si puissant que les souverains virent d'un œil envieux et défiant cet état de prospérité. Il fut donc **décidé que les nouvelles conquêtes de l'Ordre seraient une propriété de la couronne et le Pape Jules III réunit, en 1550, la grande maîtrise de l'Ordre à la couronne de Portugal**.

**Les rois**, à dater de ce jour, **devinrent les administrateurs de l'Ordre**. Pour y être admis, il fallait prouver qu'on descendait d'une famille noble et catholique et qu'on avait, pendant trois ans, fait la guerre aux Maures. Comme pour les chevaliers de Saint-Benoît d'Aviz, les chevaliers de l'Ordre du Christ furent relevés de leur vœu de pauvreté par le Pape Alexandre VI, mais ils durent promettre de consacrer le tiers du revenu de leurs commanderies à la construction d'églises.

<sup>3</sup> Toujours ce BORGIA rencontré ! Alexandre VI : 1492-1503. (Note de Freddy Malot).

La décoration de l'Ordre du Christ consistait en une croix patriarcale de gueules, chargée d'une autre croix d'argent. Cette décoration ressemblait à peu près à celle du Temple qui consistait en une croix entièrement rouge.

L'Ordre du Christ reçut de nombreuses marques de la sollicitude des rois et reines du Portugal. Il eut en son pouvoir vingt et une villes et quatre cent cinquante-quatre commanderies.

En **1789**, l'Ordre du Christ fut, comme les deux précédents, **réorganisé** par la reine qui lui donna de nouveaux statuts, en vigueur jusqu'en 1918. Il était devenu purement honorifique.

**Le roi en était toujours le grand-maître, le prince héritier grand-commandeur.** Les grands-croix étaient au nombre de six. Les Infants étaient de droit grands-croix, mais ils n'étaient pas compris dans ce nombre. Il y avait quatre cent cinquante commandeurs. Les chevaliers étaient en nombre illimité.

Les statuts actuels de l'Ordre datent du 24 novembre 1963. L'Ordre peut être décerné à des Portugais ou à des étrangers pour des services exceptionnels rendus à la République dans le gouvernement, la diplomatie, les services publics ou l'administration. Le président de la République en est le grand-maître. **L'Ordre prend place après l'Ordre d'Aviz.**

Le ruban de cet Ordre est divisé en trois parties d'égale largeur, de couleur verte, rouge et violet, auquel est suspendu un médaillon en or portant la reproduction des trois insignes de l'Ordre du Christ, de l'Ordre d'Aviz et de l'Ordre de Saint-Jacques. Ce ruban est aussi accompagné d'une plaque en or à huit pointes chargée au centre d'un médaillon identique.

Arnaud Chaffanjon



# Espagne du 6<sup>ème</sup> au 8<sup>ème</sup> siècles



*L'Espagne wisigothique*

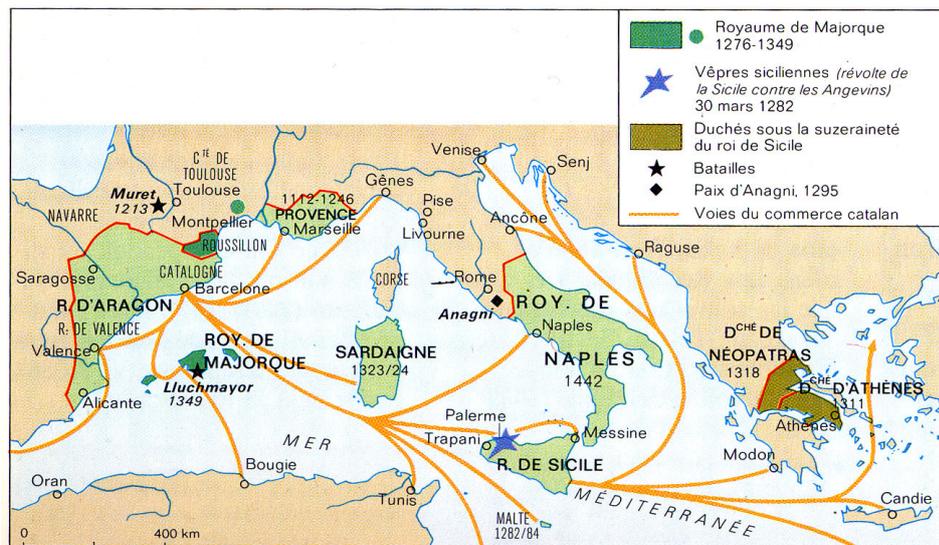
## La conquête musulmane



# Espagne et Portugal



La Reconquête au XIII<sup>e</sup> s.



Expansion de l'Aragon en Méditerranée

# Règle de saint Augustin



## Plan de la Règle

- De la charité et de la vie commune
- De l'humilité
- De la prière et de l'office divin
- Du jeûne et de la lecture de table
- Du soin des malades
- De la garde de la chasteté
- De la correction fraternelle
- Du dépôt commun
- Du lavage des habits, des bains, des malades, des provisions
- De la paix
- De l'obéissance
- De l'observance et de la lecture de cette Règle

## La Règle

Avant tout, frères très chers, aimons Dieu, aimons le prochain : ce sont les commandements qui nous sont donnés en premier<sup>4</sup>.

### De la charité et de la vie commune

I- Et voici mes prescriptions sur votre manière de vivre dans le monastère.

Tout d'abord, pourquoi êtes-vous réunis<sup>5</sup> sinon pour habiter ensemble dans l'unanimité<sup>6</sup>, ne faisant qu'un cœur et qu'une âme<sup>7</sup> en Dieu.

Ne dites pas "ceci m'appartient" ; mais que, pour vous, tout soit en commun<sup>8</sup>. Que votre **supérieur distribue** à chacun<sup>9</sup> le vivre et le couvert<sup>10</sup> **non pas selon** un principe d'**égalité** – ni vos forces ni vos santés ne sont égales – **mais** bien plutôt **selon les besoins** de chacun<sup>11</sup>. Lisez en effet les Actes des Apôtres : pour eux tout était en commun, et l'on distribuait à chacun selon son besoin<sup>12</sup>.

### De l'humilité

Ceux qui possédaient quelque chose quand ils sont entrés au monastère doivent accepter volontiers que tout cela soit désormais commun. **Ceux qui n'avaient rien** n'ont pas à chercher dans le monastère ce qu'au dehors ils n'avaient pu posséder. Qu'on leur donne toutefois ce que requiert leur mauvaise santé, même si auparavant leur pauvreté les empêchait de se procurer le nécessaire.

Mais alors qu'ils ne félicitent pas d'avoir trouvé vivre et couvert<sup>13</sup>, qu'ils n'auraient pu trouver tels au dehors ! Qu'ils n'aillent pas orgueilleusement tête haute<sup>14</sup> parce qu'ils ont désormais pour compagnons des gens qu'auparavant ils n'auraient pas osé approcher : que leur cœur plutôt s'élève<sup>15</sup>, sans chercher les vanités de la terre<sup>16</sup>. Les monastères n'auraient d'utilité que pour les riches et non pour les pauvres, s'ils devenaient lieu d'humble abaissement pour les premiers, d'enflure pour les autres<sup>17</sup>.

---

<sup>4</sup> Mt 22, 35-40.

<sup>5</sup> Mt 18, 20 ; Jn 11, 52 ; 17.

<sup>6</sup> Ps 67, 7 ...Deus qui habitare facit unanimes in domo...

<sup>7</sup> Act 4, 32.

<sup>8</sup> Act 2, 44 ; 4, 32.

<sup>9</sup> Act 4, 35.

<sup>10</sup> 1 Tim 6,8 ...habentes autem victum et tegumentum his contenti sumus... cf. Deut 10, 18.

<sup>11</sup> Act 2, 45 ; 4, 35.

<sup>12</sup> Act 2, 44-45.

<sup>13</sup> cf. supra note 10.

<sup>14</sup> erigere cervicem, expression dérivée de l'AT et fréquemment employée par saint Augustin pour désigner l'orgueil.

<sup>15</sup> Col 3, 1-2.

<sup>16</sup> Phil 3, 19.

<sup>17</sup> 1 Cor 5, 2 ; 13, 4.

De leur côté **ceux qui étaient antérieurement des gens considérés**<sup>18</sup> ne seront pas dédaigneux à l'égard de leurs frères venus de la pauvreté dans cette société sainte. S'ils cherchent à se glorifier, que ce ne soit pas de la richesse et du prestige de leur parenté, mais bien plutôt d'habiter en compagnie de frères pauvres. Qu'ils ne se vantent pas d'avoir tant soit peu contribué de leur fortune<sup>19</sup> à la vie commune ; avoir distribué leurs richesses dans le monastère ne devrait pas leur causer plus d'orgueil que d'en jouir dans le monde. Tout autre vice se déploie en faisant faire le mal ; mais l'orgueil, lui, s'attaque même au bien que l'on fait, pour le réduire à néant. À quoi sert de distribuer ses biens aux pauvres<sup>20</sup>, de se faire pauvre soi-même, si l'âme dans sa misère devient plus orgueilleuse de mépriser les richesses qu'elle ne l'était de les posséder ?

Vivez donc tous dans l'unanimité<sup>21</sup> et la concorde, et honorez mutuellement en vous Dieu, dont vous avez été faits les temples<sup>22</sup>.

## De la prière et de l'office divin

**II-** Soyez assidus aux prières<sup>23</sup>, aux heures et aux temps fixés. Puisque l'oratoire est par définition un lieu de prière, qu'on n'y fasse pas autre chose. Si l'un ou l'autre, en dehors des heures fixées, veut profiter de son loisir pour y prier, qu'il n'en soit pas empêché par ce qu'on y prétendait faire.

Quand vous priez Dieu avec des psaumes et des hymnes<sup>24</sup>, portez dans votre cœur ce que profèrent vos lèvres<sup>25</sup>. Ne chantez que ce qui est prescrit ; ce qui n'est pas indiqué pour être chanté ne doit pas être chanté.

## Du jeûne et de la lecture de table

**III-** Domptez votre chair par le jeûne et l'abstinence dans la nourriture et la boisson, autant que la santé le permet. Celui qui ne peut pas jeûner doit à tout le moins ne pas prendre de nourriture en dehors de l'heure des repas, sauf en cas de maladie.

À table, jusqu'à la fin du repas, écoutez la lecture d'usage sans bruit et sans discussions. Que votre bouche ne soit pas seule à prendre nourriture ; que vos oreilles aussi aient faim de la parole de Dieu<sup>26</sup>.

Affaiblis par leur ancienne manière de vivre, certains peuvent avoir un régime spécial ; ceux que d'autres habitudes ont rendus plus robustes ne doivent pas s'en chagriner, ni voir là une injustice. Qu'ils n'estiment pas ceux-ci plus heureux de recevoir ce qu'eux-mêmes ne reçoivent pas ; qu'ils se félicitent plutôt d'avoir plus de force physique que les autres. Si ceux qui sont passés d'une vie plus raffinée au monastère reçoivent, en fait de nourriture, de vêtements et de couvertures, un peu plus que les autres, plus vigoureux et donc plus

<sup>18</sup> Gal 2, 2.

<sup>19</sup> Tob 1, 19 ; Lc 8, 3 ; 1 Cor 13, 3.

<sup>20</sup> Ps 111, 9 ; Lc 18, 22 ; 1 Cor 13, 3.

<sup>21</sup> Act 1, 14 ; 2, 46 ; Rom 15, 6.

<sup>22</sup> Cor 6,16 ...Nos enim templa Dei vivi sumus... ; cf. 1 Cor 3, 16.

<sup>23</sup> Col 4, 2 ; Rom 12, 12.

<sup>24</sup> Eph 5, 19.

<sup>25</sup> Mt 12, 34.

<sup>26</sup> Amos 8, 11 ; Mt 4, 4.

heureux, ces derniers doivent songer à la différence de niveau qui sépare la vie mondaine que leurs compagnons ont quittée et celle du monastère, lors même qu'ils n'arrivent pas à la frugalité des plus robustes. Tous ne doivent pas réclamer le supplément accordé à quelques-uns non comme marque d'honneur mais par condescendance. Ce serait vraiment un lamentable renversement des choses si dans un monastère, où les riches font tous les efforts possibles, les pauvres devenaient des délicats.

### **Du soin des malades**

On donne moins aux malades, pour ne pas les charger. Aussi doivent-ils être spécialement traités ensuite pour se rétablir plus rapidement, fussent-ils originaires de la plus humble condition ; leur récente maladie leur laisse les mêmes besoins qu'aux riches leur genre de vie antérieur. Une fois leurs forces réparées, qu'ils reviennent à leur plus heureuse façon de vivre, celle qui convient d'autant mieux à des serviteurs de Dieu qu'ils ont moins de besoins. Redevenus bien portants, qu'ils ne s'attachent pas par mollesse à ce que la maladie avait rendu nécessaire. Mieux vaut en effet moins de besoins que plus de biens.

### **De la garde de la chasteté**

**IV-** Pas de singularités dans votre tenue ; ne cherchez pas à plaire par vos vêtements, mais par votre manière de vivre.

Si vous sortez, marchez ensemble ; à l'arrivée, restez ensemble. Dans votre démarche, votre maintien, tous vos gestes, n'offensez le regard de personne ; mais que tout s'accorde avec la sainteté de votre état.

Que votre regard ne se fixe sur aucune femme. En vos allées et venues, il ne vous est pas défendu de voir des femmes ; ce qui est coupable, c'est le désir que l'on accepte en soi, ou que l'on voudrait provoquer chez autrui. La convoitise s'éprouve et se provoque non seulement par un sentiment secret, mais aussi par ce que l'on manifeste. Ne dites pas : mon cœur est chaste si vos yeux ne le sont pas. L'œil impudique dénonce le cœur impudique<sup>27</sup>. Quand, même sans paroles, l'échange des regards manifeste l'impureté des cœurs, chacun se complaisant en l'autre selon la concupiscence de la chair<sup>28</sup>, les corps ont beau demeurer intacts de toute souillure, la chasteté, quant à elle, est en fuite.

Celui qui fixe ses regards sur une femme et se complaît à se savoir regardé par elle ne doit pas s'imaginer qu'on ne le voit pas lorsqu'il agit ainsi : il est parfaitement vu de ceux dont il ne se doute pas. Mais passerait-il inaperçu et ne serait-il vu de personne, que fait-il de Celui qui d'en-haut lit dans les cœurs<sup>29</sup>, à qui rien ne peut échapper ? Doit-on croire qu'il ne le voit pas, parce que sa patience est aussi grande que sa perspicacité ? Que l'homme consacré craigne donc de Lui déplaire<sup>30</sup>, et il ne cherchera pas à plaire coupablement à une femme. Qu'il songe que Dieu voit tout, et il ne cherchera pas à

---

<sup>27</sup> Mt 5, 28.

<sup>28</sup> Jn 2, 16.

<sup>29</sup> Prov 24, 12.

<sup>30</sup> Prov 24, 18.

regarder coupablement une femme. Car c'est précisément en cela que la crainte de Dieu est recommandée par l'Écriture : qui fixe son regard est en abomination au Seigneur<sup>31</sup>.

Quand donc vous êtes ensemble, à l'Église, et partout où il y a des femmes, veillez mutuellement sur votre chasteté ; car Dieu qui habite en vous<sup>32</sup>, par ce moyen même veillera<sup>33</sup> par vous sur vous.

### De la correction fraternelle

Si vous remarquez chez l'un d'entre vous cette effronterie du regard dont je parle, avertissez-le tout de suite, pour empêcher le progrès du mal et amener un amendement immédiat. Mais si après cet avertissement, ou un autre jour, vous le voyez recommencer, c'est comme un blessé à guérir qu'il convient de le dénoncer. Toutefois, prévenez d'abord un ou deux autres<sup>34</sup> pour qu'on puisse le convaincre par le témoignage de deux ou trois<sup>35</sup> et le punir ensuite avec la sévérité qui convient.

Ne vous taxez pas vous-même de malveillance, à dénoncer ainsi. Bien au contraire, vous ne seriez pas sans reproches, si vos frères, que votre dénonciation pourrait corriger, se trouvaient par votre silence abandonnés à leur perte. Si, par exemple, ton frère voulait cacher une plaie corporelle par crainte des soins, n'y aurait-il pas cruauté à te taire, et miséricorde à parler<sup>36</sup> ? Combien plus justement dois-tu le dénoncer, pour que n'empire pas la plaie de son cœur !

Cependant, avant d'en informer d'autres pour le confondre en ses dénégations, c'est d'abord au Supérieur qu'il faut le signaler, si malgré l'avertissement déjà reçu il ne s'est pas soucié de s'amender ; une réprimande plus secrète pourrait éviter en effet que d'autres soient mis au courant. S'il nie, c'est alors qu'il faut lui opposer d'autres témoins ; ainsi, devant tous il ne sera pas seulement inculpé<sup>37</sup> par un seul, mais convaincu par deux ou trois<sup>38</sup>.

Une fois confondu, selon la décision du Supérieur ou du Prêtre auquel en revient le pouvoir, il doit se soumettre à une sanction salutaire. S'il la refuse, ne voudrait-il pas de lui-même se retirer, qu'il soit exclu de votre communauté. Ici encore, ce n'est pas cruauté mais miséricorde<sup>39</sup>, pour éviter une funeste contagion qui en perdrait un plus grand nombre.

Ce que j'ai dit des regards trop appuyés doit être de même soigneusement et fidèlement observé pour toute autre faute à découvrir, prévenir, dénoncer, confondre et punir, la haine des vices s'y associant à l'affection pour les personnes.

D'autre part, on peut être avancé dans le mal jusqu'à recevoir clandestinement de quelqu'un lettres ou cadeaux. À celui qui s'en accuse on pardonnera, et on priera pour lui ;

---

<sup>31</sup> Prov 27, 20 a, selon les Septante.

<sup>32</sup> 1 Cor 3, 16 ; Rom 8, 9. 11.

<sup>33</sup> custodiet, cf. psautier, passim.

<sup>34</sup> Mt 18, 15-17.

<sup>35</sup> Deut 19, 15 ; 17, 6.

<sup>36</sup> Prov 11, 17.

<sup>37</sup> 1 Tim 5, 20.

<sup>38</sup> Cf. supra note 35.

<sup>39</sup> Cf. supra note 36.

celui qui sera pris sur le fait et convaincu sera plus sévèrement puni selon la décision du Prêtre ou du Supérieur.

### **Du dépôt commun**

V- Laissez vos vêtements sous la garde d'une personne ou deux, ou d'autant qu'il en faudra pour les secouer et les défendre contre les mites. De même qu'une seule dépense vous nourrit, qu'un seul vestiaire vous habille.

Si possible, ne vous préoccupez pas des effets que l'on vous procure selon l'exigence des saisons, ni de savoir si vous recevez bien le vêtement que vous aviez déposé ou au contraire celui qu'un autre avait porté ; à condition toutefois qu'on ne refuse à aucun ce dont il a besoin<sup>40</sup>.

Si cette distribution provoque parmi vous contestations et murmures, si l'on se plaint de recevoir un vêtement moins bon que le précédent, si l'on s'indigne d'être habillé comme un autre frère l'était auparavant, jugez vous-même par là de ce qui vous manque en cette tenue sainte<sup>41</sup> qui est celle de l'intime du cœur, vous qui vous chicanez pour la tenue du corps. Si toutefois l'on condescend à votre faiblesse en vous rendant vos anciens habits, rangez cependant toujours en un seul vestiaire, sous une garde commune, les effets que vous déposez.

Que personne ne travaille pour soi ; mais que tous vos travaux se fassent en commun, avec plus d'empressement, de constance et de zèle que si chacun s'occupait exclusivement de ses propres affaires. La charité en effet, comme il est écrit, ne recherche pas ses intérêts<sup>42</sup> ; cela veut dire qu'elle fait passer ce qui est commun avant ce qui est personnel, et non ce qui est personnel avant ce qui est commun. Plus vous aurez souci du bien commun avant votre bien propre, plus vous découvrirez vos progrès. Dans l'usage de toutes ces choses nécessaires qui passent, que la prééminence<sup>43</sup> soit à la charité, qui demeure<sup>44</sup>.

C'est pourquoi, lorsque tel ou telle envoie à ses enfants ou à de plus ou moins proches parents vivant au monastère, un vêtement ou tout autre objet d'usage courant, il ne faut pas les recevoir en cachette, mais les mettre à la disposition du Supérieur pour que, rangés au commun<sup>45</sup>, ils soient attribués à qui en a besoin. Cacher un présent ainsi reçu, c'est un délit à juger comme un vol.

### **Du lavage des habits, des bains, des malades, des provisions**

Au Supérieur de régler comment les vêtements seront lavés, soit par vous-mêmes soit par des blanchisseurs. Il ne faut pas qu'un souci excessif de propreté dans les habits provoque quelques taches intérieures dans l'âme.

---

<sup>40</sup> Act 4, 35.

<sup>41</sup> Tit 2, 3.

<sup>42</sup> 1 Cor 13, 5.

<sup>43</sup> 1 Cor 12, 31 ...et adhuc supereminentiorem viam vobis demonstro...

<sup>44</sup> 1 Cor 13, 8-13.

<sup>45</sup> Act 4, 35.

Ne pas refuser les bains, si la santé l'exige. Qu'on suive sans murmure l'avis du médecin. Même y répugnerait-on, sur l'ordre du Supérieur on fera ce qui est nécessaire pour la santé. Qu'on ne cède pas au caprice de celui qui réclame un bain, si ce traitement n'est pas opportun. Quand quelque chose fait plaisir en effet, on s'imagine que cela fait du bien, même si c'est en réalité nuisible. Un serviteur de Dieu vient-il se plaindre d'une douleur cachée, on le croira sans hésiter ; mais s'il n'est pas sûr que le remède agréable souhaité doit guérir cette douleur, mieux vaut consulter le médecin.

Pour les bains, comme pour tout déplacement nécessaire, on sera au moins deux ou trois. Celui qui doit sortir n'a pas à choisir ses compagnons ; ils seront désignés par le Supérieur.

Le soin des malades, des convalescents et de tous ceux qui, même sans fièvre, sont plus ou moins affaiblis, sera confié à l'un d'entre vous, qui aura à demander lui-même à la dépense ce qu'il jugera nécessaire pour eux. Quant aux responsables de la dépense, du vestiaire ou des livres, qu'ils servent leurs frères sans murmurer. Pour les livres, une heure, chaque jour, sera fixée pour les demander ; en dehors de cette heure, aucune demande ne sera honorée. Ceux qui s'occupent des vêtements et des chaussures les remettront sans délai à ceux qui, en ayant besoin, viendront les leur demander.

## De la paix

**VI-** Pas de litiges entre vous ; ou alors mettez-y fin au plus vite ; que votre colère ne se développe pas en haine, d'un fétu faisant une poutre<sup>46</sup>, et rendant votre âme homicide. Vous lisez en effet : qui hait son frère est homicide<sup>47</sup>.

Quiconque blesse autrui par injure, mauvais propos, accusation directe, se préoccupera de réparer le plus tôt possible ; et que l'offensé pardonne sans récriminer<sup>48</sup>. Si l'offense a été réciproque, que l'on se pardonne réciproquement ses torts<sup>49</sup>, à cause de vos prières qui doivent être d'autant plus saintes qu'elles sont plus fréquentes.

Mieux vaut le vif coléreux, qui se dépêche de solliciter son pardon auprès de celui qu'il reconnaît avoir offensé, que l'homme plus lent à s'irriter mais plus lent aussi à s'excuser. Qui ne veut jamais demander pardon ou le fait de mauvaise grâce n'a rien à faire dans le monastère, même si on ne l'en chasse pas.

Épargnez-vous donc des paroles trop dures ; s'il en échappe de votre bouche, que cette bouche prononce sans retard les mots qui seront un remède aux blessures qu'elle a causées.

Si la nécessité de la régularité à maintenir vous pousse à des paroles sévères, même si vous avez conscience d'avoir dépassé la mesure, on n'exige pas de vous que vous demandiez pardon à vos inférieurs. En effet, vis-à-vis de ceux qui ont à demeurer soumis, un excès d'humilité compromettrait l'autorité que vous avez pour les commander. Mais alors demandez pardon à Celui qui est le Seigneur de tous ; Il sait bien, Lui, quelle

---

<sup>46</sup> Mt 7, 3-5.

<sup>47</sup> 1 Jn 3, 15.

<sup>48</sup> Mt 6,12.

<sup>49</sup> debita, cf. ibid.

bienveillante affection vous portez à ceux-là mêmes que vous réprimandez peut-être plus qu'il ne convient. Car entre vous l'affection ne doit pas être charnelle, mais spirituelle.

### **De l'obéissance**

**VII-** Obéissez au Supérieur<sup>50</sup> comme à un père, et plus encore au Prêtre qui a la charge de vous tous.

Veiller à l'observation de toutes ces prescriptions, ne laisser passer par négligence aucun manquement mais amender et corriger, telle est la charge du Supérieur. Pour ce qui dépasserait ses moyens ou ses forces, qu'il en réfère au Prêtre dont l'autorité sur vous est plus grande.

Quant à celui qui est à votre tête, qu'il ne s'estime pas heureux de dominer au nom de son autorité mais de servir par amour<sup>51</sup>. Que l'honneur, devant vous, lui revienne de la première place ; que la crainte, devant Dieu, le maintienne à vos pieds<sup>52</sup>. Qu'il s'offre à tous comme un modèle de bonnes œuvres<sup>53</sup>. Qu'il reprenne les turbulents, encourage les pusillanimes, soutienne les faibles ; qu'il soit patient à l'égard de tous<sup>54</sup>. Empressé lui-même à la vie régulière, qu'en se faisant craindre il la maintienne. Et bien que l'un et l'autre soient nécessaires, qu'il recherche auprès de vous l'affection plutôt que la crainte, se rappelant sans cesse que c'est à Dieu qu'il aura à rendre compte de vous<sup>55</sup>. Quant à vous, par votre obéissance ayez pitié de vous-même sans doute<sup>56</sup>, mais plus encore de lui ; car, parmi vous, plus la place est élevée, plus elle est dangereuse.

### **De l'observance et de la lecture de cette Règle**

**VIII-** Puisse le Seigneur vous donner d'observer tout cela avec amour, en êtres épris de beauté spirituelle et dont l'excellence de la vie<sup>57</sup> exhale l'excellent parfum du Christ<sup>58</sup>, non comme des esclaves sous le régime de la loi, mais en hommes libres sous le régime de la grâce<sup>59</sup>.

Que ce livret vous soit comme un miroir pour vous regarder ; et de peur que l'oubli n'entraîne des négligences, qu'on vous le lise chaque semaine. Si vous vous trouvez fidèles à l'égard de ce qui est écrit, rendez grâce au Seigneur dispensateur de tout bien. Si par contre quelqu'un se découvre en défaut, qu'il regrette le passé, veille à l'avenir, priant notre Père de lui remettre sa dette et de ne pas le soumettre à la tentation<sup>60</sup>.

---

<sup>50</sup> Heb. 13, 17.

<sup>51</sup> Lc 22, 25-26 ; Gal 5, 13.

<sup>52</sup> Eccli 13, 20.

<sup>53</sup> Tit 2, 7 ...circa omnes te ipsum bonorum operum praebens exemplum...

<sup>54</sup> 1 Th 5, 14.

<sup>55</sup> Heb 13, 17 ...quia ipsi vigilant pro animabus vestris, tamquam rationem reddituri pro vobis...

<sup>56</sup> Eccli 30, 34.

<sup>57</sup> Jac 3, 13 ; 1 Pet 3, 16 ; 2 12

<sup>58</sup> 2 Cor 2, 15.

<sup>59</sup> Rom 6, 14 ; Gal 4, 1-7.

<sup>60</sup> Mt 6, 13.

# Augustins et Augustines

## Augustins (Ermites de Saint-Augustin)

Durant les 12<sup>ème</sup> et 13<sup>ème</sup> siècles, de nombreux groupements d'ermites s'étaient fondés, principalement en Italie. Les principaux étaient les jeanbonites de Jean Bono († 1249), établis près de Mantoue, les brittiniens de la Marche, connus depuis 1230-1240, les ermites toscans signalés en 1243... De cette diversité résultaient confusion et anarchie, auxquelles Innocent IV pour les seuls toscans (1246), puis Alexandre IV résolurent de mettre fin : tous les groupements furent réunis en un seul ordre, celui des augustins, les guillelmites faisant seuls bande à part au chapitre romain de la "grande union" (1256).

Placé sous la règle de saint Augustin, le nouvel ordre mendiant était gouverné par un prieur général, dont le premier fut celui des jeanbonites, et un chapitre général triennal. Ses constitutions propres furent mises au point par les chapitres généraux de Florence (1287) et de Ratisbonne (1290).

Les augustins connurent un développement extraordinaire, comptant 30 000 religieux en 2000 couvents regroupés en 42 provinces au 14<sup>ème</sup> siècle. La dispersion était souvent la règle, avec une fâcheuse influence sur la discipline. Aussi le besoin de réforme se fit-il sentir dès la seconde moitié du 14<sup>ème</sup> siècle : aux côtés des augustins traditionnels, dits "conventuels" ou **grands-augustins**, se créèrent des mouvements d'**observants**, soucieux de revenir à la régularité primitive. Ils constituèrent des congrégations jouissant d'une certaine autonomie sous leur "vicaire de congrégation" reconnaissant l'autorité du prieur général. Les plus florissantes de ces congrégations furent celles de Lombardie (1431), avec 80 couvents, dont celui très fameux et fastueux de Brou en Bresse, de Gênes (1470), avec 31 maisons, de Calabre (1507) qui en comptait 40. Le mouvement d'observance gagna la Castille grâce à Jean d'Alarcon (1430), et engloba nombre de couvents allemands qui constituèrent la congrégation de Saxe, exemptée par Jules II de l'autorité du prieur général (1503) ; à ce propos, on peut rappeler que c'est dans un couvent de cette congrégation, celui d'Erfurt, que Martin Luther fut religieux, entre 1505 et 1521.

L'ordre fut surtout répandu en Italie – quatorze provinces et onze congrégations – en France et en Belgique – sept provinces –, en Allemagne – cinq provinces et une congrégation – en Espagne – trois provinces –, au Portugal, en Angleterre et en Irlande, en Hongrie, Dalmatie, Pologne, à Chypre et en Crête. Par la suite, les Augustins développèrent leur influence outre-mer, d'Espagne en Amérique (Mexique, Pérou, Quito, Chili) et aux Philippines, et du Portugal aux Indes.

À cette époque, après le concile de Trente, un courant réformiste travailla l'ordre, au départ du Portugal, essentiellement sous l'action de Tomaso de Jésus, mort captif au Maroc, dont les disciples obtinrent l'ouverture de maisons de récollection : ce fut l'origine des :

- **Augustins récollets** (1588) qui se séparèrent de l'ordre, en attendant que fassent à leur tour sécession les :

• **Augustins déchaussés** qui se répandirent en Espagne, puis dans le Napolitain (1592), en France à partir du couvent de Villard-Bonnot en Dauphiné (1596), puis à Paris à Notre-Dame-des-Victoires. Ces augustins déchaussés se rendirent très populaires en France où on les appelait familièrement “petits pères”.

Les augustins déchaussés restèrent soumis au prieur général et furent organisés en provinces particulières : huit en Italie, trois en Espagne, comme en France, et outre-mer une au Pérou et une aux Philippines.

Quant à l'ensemble de l'ordre, une certaine décadence y est attestée par la décision du Pape Innocent X de supprimer tous les couvents augustins d'Italie ne comptant pas six religieux : 344 maisons se trouvèrent anéanties (1652).

## **Augustines (Moniales de Saint-Augustin)**

Le “second ordre” des augustins ne doit pas être confondu avec les nombreuses maisons de moniales placées sous la référence de la règle augustinienne. Très tôt, les constitutions de l'ordre ont mentionné les “moniales ermites de saint Augustin”, aux couvents répandus, restées hors de l'organisation de 1256, autonomes, relevant du premier ordre, chaque province et plus tard chaque congrégation d'augustins ayant ses couvents de moniales, au total quelque 300.

À partir du 15<sup>ème</sup> siècle, la tendance de l'ordre fut de se décharger de ces maisons sur les évêques : ainsi, le chapitre de Rimini (1544) renonça à la direction de cinquante communautés de moniales, et en 1555, ce furent encore cinquante autres couvents qui furent abandonnés aux évêques, le mouvement se généralisant au 17<sup>ème</sup> siècle.

Les **augustines déchaussées** sont issues du mouvement de réforme commencé à Madrid, en 1589, par Alfonso de Orozco. Ces moniales furent improprement appelées “déchaussées”, car elles furent toujours chaussées. Il s'agissait pour elles de rechercher une vie parfaite. À partir de Madrid, la réforme gagna d'autres monastères d'Espagne.

Un second groupe eut son origine à Alcoy, en 1597, donnant naissance à cinq maisons.

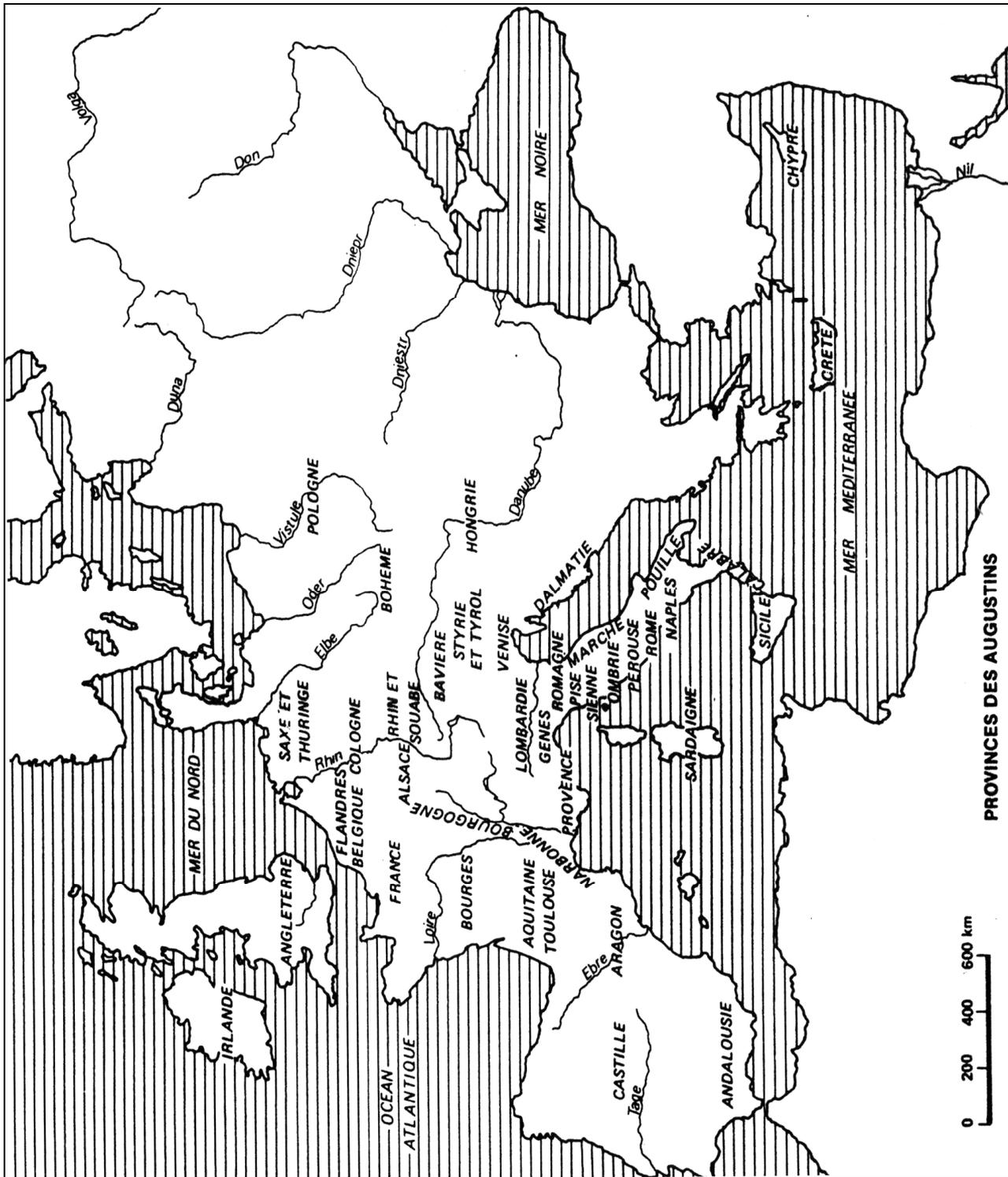
La réputation de ces mouvements de réforme suscita la création, au Portugal, du monastère de Xabregas, près de Lisbonne (1663).

Les **augustines récollettes** furent fondées par Agustino Antolinez, prieur provincial de Castille, et Marianna de Manzanedo († 1638), ex-prieure des augustines conventuelles de Ciudad Rodrigo, fondatrice du couvent réformé d'Eybar (Guipuzcoa) en 1603. Le mouvement reçut l'approbation de Paul V (1616) et donna naissance à une dizaine de maisons en Espagne, notamment à Madrid celui de l'Incarnation, patronné par la reine Marguerite d'Autriche, achevé en 1616.

---

**Attention ! toutes ces fiches nous servent de cadre (dates, etc.). Mais c'est plein de bêtises, de parti-pris, de sous-entendus à dérouter. Etc. (Note de Freddy Malot)**

# Provinces des Augustins



# Les Moines et la Civilisation en Occident

## *Des invasions à Charlemagne*

Jean Décarreaux – 1962

### **Saint Augustin, moine et maître d’humanisme chrétien**

En Afrique, la vie monastique débute également par des initiatives privées. Là comme ailleurs, les origines sont incertaines, et c’est à saint Augustin qu’on doit se référer pour trouver des précisions, étant entendu qu’il ne s’agit que d’un aspect de sa personnalité et qu’on ne saurait l’enfermer dans un cadre quelconque<sup>61</sup>.

L’idée de la vie en commun lui est venue assez tôt. À l’âge de trente ans à Milan, où il exerce, comme il dit, son métier de marchand de paroles, il a déjà, dans un de ces moments de fatigue que lui ménage le travail de la grâce, l’idée de fonder une communauté philosophique et amicale, où un intendant, élu pour deux ans – comme les magistrats –, se chargerait de l’administration du groupe pour permettre aux autres de vaquer au travail de la pensée. Mais la question des femmes (Augustin ne parle pas de femmes mariées, *uxores*, mais de petites femmes, *mulierculae*) empêcha le projet d’aboutir. Les uns en avaient une, d’autres en voulaient avoir, et lui-même était alors tenu par les liens que l’on sait.

La question se pose de nouveau environ deux ans plus tard. Un jour, à Milan encore, il reçoit la visite d’un compatriote, Pontitien, officier de la cour impériale, alors fixée à Trêves sur la frontière des Germanies. Au cours de la conversation, Pontitien aperçoit un livre ouvert sur une table de jeu. Il le prend, le feuillette et, remarquant que c’est là une lecture bien sérieuse, en fait, non sans humour, compliment au lecteur. Pontitien, qui est chrétien, a reconnu les épîtres de saint Paul. Augustin apprend alors qu’un moine d’Égypte, appelé Antoine, a fondé le monachisme et qu’à Milan même, il existe un monastère conduit par l’évêque Ambroise. Il devient encore plus attentif quand son visiteur lui conte une aventure personnelle qui lui est arrivée à Trêves. Un jour que l’empereur présidait les jeux du cirque, quelques officiers, dont Pontitien, allèrent pour tuer le temps se promener dans les jardins situés près des remparts. Ils découvrirent alors dans une cabane un solitaire qui possédait dans le texte latin d’Evagre d’Antioche la biographie d’Antoine par l’évêque Athanase, autrefois exilé à Trêves. Deux d’entre eux la lurent, sans doute un peu vite, et décidèrent

---

<sup>61</sup> Né en 354 à Thagaste (Souk-Ahras) ; 370, étudiant à Carthage ; 383-384, séjour à Rome, puis à Milan ; 387, baptême à Milan et retour en Afrique ; 391, acclamé prêtre à Hippone (Bône) ; 396, évêque d’Hippone ; 430, mort à Hippone.

sur-le-champ de se faire moines. Leurs fiancées, car ils étaient promis, apprirent simplement qu'elles n'avaient plus à compter sur eux. Ce que comprenant, les deux jeunes filles se firent nonnes de leur côté. Augustin resta très ébranlé par ce récit. La fameuse scène du jardin mit le comble à son émotion. On sait que, ce jour-là, ouvrant au hasard le livre de saint Paul, qui traînait encore sur la table, il tomba sur le passage décisif. Antoine avait lui aussi gagné sa victoire.

On ne saurait dire que la retraite inaugurée à Cassiciacum, non loin de Milan, un peu avant le baptême, ait été une société monastique. Augustin, il est vrai, a réuni un groupe d'amis dans la villa de Verecundus. Monique remplit le rôle de maîtresse de maison et préside la table. Son fils, de son côté, médite longuement. Ayant décidé de se faire chrétien, il jouit comme d'un printemps de l'attente bienfaisante. Son esprit s'exerce à la contemplation pacifiée de la Beauté créée. Mais, à Cassiciacum, la vie, toute réglée, n'est nullement monastique. La direction intellectuelle, les discussions philosophiques, même lorsqu'elles frôlent les préoccupations du jeune maître, en font plutôt une retraite d'études, que rappelleraient (de loin) les conférences qui se tenaient naguère à Pontigny ou plutôt l'émouvant essai de Newman à Littlemore avant sa conversion.

Peu à peu cependant, l'idée prend corps. Rentré à Thagaste, Augustin précise dans le sens monastique l'ébauche de Cassiciacum. Il s'est renseigné auprès des saints de Milan. En Italie, il a visité des cénobites, qu'il préfère aux anachorètes. Il a admiré leurs vertus, leurs jeûnes, la pratique humble et saine du travail manuel, la sagesse des supérieurs. Dans la petite communauté qu'il a réunie à Thagaste, on vit pauvrement et sobrement, on prie beaucoup, on lit la Bible, dont la rusticité ne choque plus, on philosophe toujours, on reçoit de nombreuses visites, car Augustin, l'enfant du pays, fait parler de lui. Mais le monastère, ainsi constitué, ne dure pas.

Augustin, devenu prêtre puis évêque, a dû abandonner sa bourgade natale pour le siège d'Hippone (Bône). Les idées mises en œuvre à Thagaste prennent alors leur forme définitive : l'évêque fait de sa maison un monastère de clercs, à la fois centre de contemplation et d'apostolat, séminaire et paroisse. Sous la direction du Maître, ces prêtres moines sont tenus d'étudier, avec la Bible et la science divine, les méthodes profanes de l'École. Au-dessus de l'action, la contemplation a la meilleure part : la délectation de la vérité ne doit jamais être abandonnée et, quelles qu'elles soient, les nécessités apostoliques ne sauraient jamais en faire perdre la suavité. Formule féconde, qui porte des fruits immédiats. Formés à cette école, les compagnons d'Augustin non seulement rayonnent autour d'Hippone et fournissent des prêtres aux paroisses, mais encore, pour un bon nombre, deviennent à leur tour évêques et fondateurs de monastères. C'est de toute évidence s'écarter du monachisme oriental, strictement contemplatif et volontiers fanatique de la pieuse ignorance – encore que les évêques moines comme Basile et Grégoire de Nazianze eussent consciemment fait la part de l'action. Mais ce n'est pas tout à fait nouveau. À Verceil, Eusèbe, à Tours, Martin, à Milan surtout, Ambroise ont déjà appliqué des formules analogues. Au reste, conscient de son innovation, Augustin a fondé à

Hippone un second monastère de type classique à l'usage des laïques qui se sentiraient inaptes au sacerdoce ou le déclinaient.

Le monastère augustinien est cénobitique. C'est donc le bien commun qui doit commander tous les actes. Tous sont solidaires dans leur travail de sanctification et d'apostolat. Entrer au monastère ne signifie nullement entrer au paradis, comme certains apologistes, un peu trop lyriques sur le sujet, tendraient à le faire croire. Le monastère ressemble plutôt à un navire où chacun a son office et qui évoluerait en eaux habituellement calmes. S'il survient une bourrasque, tous doivent se serrer les uns contre les autres pour éviter les secousses provoquées par la tempête. Toujours on est ensemble.

Le rôle du supérieur (Augustin n'a jamais porté le titre d'abbé) consiste avant tout à rendre effectives l'unanimité dans la concorde, l'exactitude des observances, notamment du travail à l'intérieur et à l'extérieur, la sauvegarde de la pauvreté et de la chasteté, l'assiduité à l'office, célébré à la manière orientale et chanté le plus simplement possible. Le supérieur n'est pas de ceux qui passent leur temps à éplucher tous les actes de leurs moines. Il veut un gouvernement à la fois attentif et libéral, confiant, sans mesquinerie, accessible aux exemptions raisonnables, quitte à reprendre avec sévérité les délinquants. À l'abbé il a fixé une règle d'or qui est pour lui une règle de fer : son bonheur consistera non pas à exercer la domination du pouvoir, mais à servir par la charité. Cela suppose chez Augustin des expériences très précises ou d'inaffables intuitions.

L'abbé a pour le seconder, ce qui suppose une communauté de quelque importance, des officiers ou doyens (*decani*) chargés de la lingerie, du réfectoire, de l'infirmerie, de la bibliothèque, l'analphabétisme étant beaucoup moins répandu dans l'Occident monastique qu'en Orient. Tous doivent assurer aux frères ce que réclame la nécessité selon les normes de la pauvreté. La loi de pauvreté est en effet générale. Le monastère doit posséder plutôt moins que plus et, en tout cas, ne saurait être, comme il arrive, une officine commerciale.

Tous, riches et pauvres, peuvent y être admis. Le "puissant" oubliera qu'il l'a été et devra sur ce point remodeler son âme, sans se prévaloir de ce que le monastère a pu acquérir de son dépouillement ni chercher à se recréer dans la pauvreté les diminutifs d'un confort abandonné. Le pauvre, en coudoyant son maître d'hier, ne se prévaut pas de l'égalité de la vie monastique pour libérer des complexes longuement refoulés. Chacun travaillera selon ses aptitudes : la brimade systématique ou l'épreuve de force, toutes vertueuses qu'elles puissent être, ne favorisent ordinairement pas l'harmonieux équilibre qui doit présider à la vie en commun. L'intellectuel préparera ses sermons, mais il n'y trouvera pas de prétexte pour esquiver le travail manuel. Le frère *rusticus* (paysan) ne jalouera pas celui qui ne travaille pas de ses mains et, s'il sait lire, ne posera pas à l'intellectuel, en arguant que la lecture de la Bible est meilleure que toute tâche matérielle. Le travail est la loi de quiconque prétend à sa nourriture. Le monastère n'est donc pas une maison de retraite pour les fatigués de la vie – conception toute romantique, aussi fausse que répandue – ni pour ceux qui, n'ayant rien à manger chez eux, tiennent à trouver à heure fixe une table toute servie.

Cette table réunira tous les frères. Il n'est pas question d'accepter de dîner en ville. En revanche, c'est une loi de l'hospitalité que d'accueillir tous ceux qui se présentent. La table est frugale et suffisante : le supérieur se méfie des prouesses de l'ascèse. La viande y apparaît quelquefois, et aussi le vin, toutes choses sévèrement prohibées en Orient. Il est même permis d'apprécier les petits plats dévotieusement cuisinés, que les nonnes voisines font parfois porter aux frères. Les ustensiles sont grossiers, de bois ou de terre, mais à Hippone, les cuillers, venues on ne sait d'où, sont d'argent, car le Maître sait avoir des gestes de seigneur. En certaines occasions, on pourra même parler à table, mais une inscription du réfectoire prévient avec autorité et bonhomie qu'il est défendu de manger du frère absent (*absentium rodere vitam*).

Le vêtement est celui de tous les moines : une tunique d'étoffe commune serrée à la taille par une ceinture et un manteau pour le mauvais temps (*casula*, notre chasuble). Tous, supérieur compris, sont tondus. Il semble qu'on ne se lave pas trop. Les bains ne sont autorisés qu'aux malades, et l'on devra s'y rendre par groupes de trois, non sur l'initiative des intéressés, mais sur désignation de l'abbé. Augustin a de bonnes raisons de se défier des tempéraments de ses Numides en des lieux publics qui n'étaient pas alors des tabernacles de vertu. Pour les mêmes raisons, un moine ne recevra jamais seul une femme au parloir. Il est d'ailleurs recommandé d'écarter toutes les femmes en général : quand une est reçue, elle en amène une autre et cela n'en finit jamais.

Ces principes généraux, ces conseils, ce style de vie sont fort éloignés des rigueurs coutumières à l'espèce monastique, surtout orientale, de l'époque : les moines de la maison épiscopale d'Hippone sont des clercs, mêlés en partie au monde et, comme tels, obligés de combiner, sans équivoque et avec le moins possible de dispenses, les obligations de la vie monastique et les nécessités de l'apostolat, les premières alimentant les secondes. Les autres cloîtrés suivent évidemment un train plus régulier.

Le cadre qui vient d'être esquissé ne doit d'ailleurs pas faire illusion. Il serait inexact de donner rang à Augustin parmi les fondateurs d'ordre. L'expérience d'Hippone répondait à une idée précise, mais en fait était tout empirique. Ce qu'on appelle la Règle de saint Augustin n'est qu'une lettre de circonstance adressée aux moniales d'Hippone, dont la supérieure, sœur de l'évêque, était en difficulté avec ses moniales. Cette lettre doit être complétée par le traité sur le *Travail monastique*, autre écrit de circonstance composé pour Aurélien, évêque de Carthage, embarrassé d'une maison d'hommes qui tenaient très fort à maintenir la sécurité de leur farniente sous le vocable évangélique des lis des champs et des oiseaux du ciel. Ces deux documents, destinés à réprimer des abus et à proposer des directives générales, ne sauraient constituer un code complet de vie monastique. Ils n'en sont pas moins précieux, et peut-être eussent-ils contribué à établir une tradition aussi forte que les règles de Pachôme et de Basile en Orient si, après Augustin, l'Église d'Afrique n'avait été bouleversée par l'invasion vandale et réduite à rien par l'établissement des Arabes.

On a vu que tout n'allait pas toujours à merveille dans les monastères d'Augustin. Là comme en Egypte, quoique moins spectaculairement, les démons rôdaient. Dans son traité sur le *Travail monastique*, Augustin dénonce une race d'hypocrites qui, sous l'habit des saints, parcouraient les provinces, sans mandat, sans lieu fixe, incapables de ne pas s'agiter. Certains vendaient des reliques, en admettant que ce fussent des reliques, d'autres posaient au docteur, d'autres prétendaient faussement qu'ils avaient à visiter des parents lointains. Mais tous réclamaient et exigeaient l'argent que rapporte un dénuement lucratif (*sumptus lucrosae egestatis*) ou le prix d'une sainteté simulée (*simulatae pretium sanctitatis*). Et quand ils étaient pris, toute l'espèce des moines en portait l'affront.

---

## Benoît de Nursie

...Mais il apparaît aussi en 1961 que la communauté s'est mal remise du désastre de 1944. Une trentaine de moines seulement l'habite, alors qu'il en faudrait deux cents. La bibliothèque est malaisément accessible, et c'est seulement depuis peu que les moines n'en sont plus les simples gardiens.

Abritée sous cette masse de splendeurs, l'humble et basse cellule de saint Benoît n'a pas eu besoin d'être reconstituée : une bombe de gros calibre, tombée tout près et qui aurait dû la pulvériser, n'a pas éclaté. C'est en cet endroit que le Patriarche des moines d'Occident mourut après 547 (1).

(1) Il convient, au moment où l'apparition de saint Benoît marque un événement dans le monde monastique, de le situer dans la succession chronologique :

Martin de Tours	mort en 397
Jérôme	mort en 419
Honorat de Lérins	mort en 429
Augustin	mort en 430
Paulin de Nole	mort en 431
Cassien	mort en 435
Hilaire d'Arles	mort en 449
Patrick	mort en 461
Césaire d'Arles	mort en 543
<b>Benoît de Nursie</b>	<b>mort en 547</b>
Martin de Braga	mort en 580
Radegonde	mort en 587
Columba d'Iona	mort en 597
Léandre de Séville	mort en 601
Colomban de Luxeuil	mort en 615
Isidore de Séville	mort en 636

---

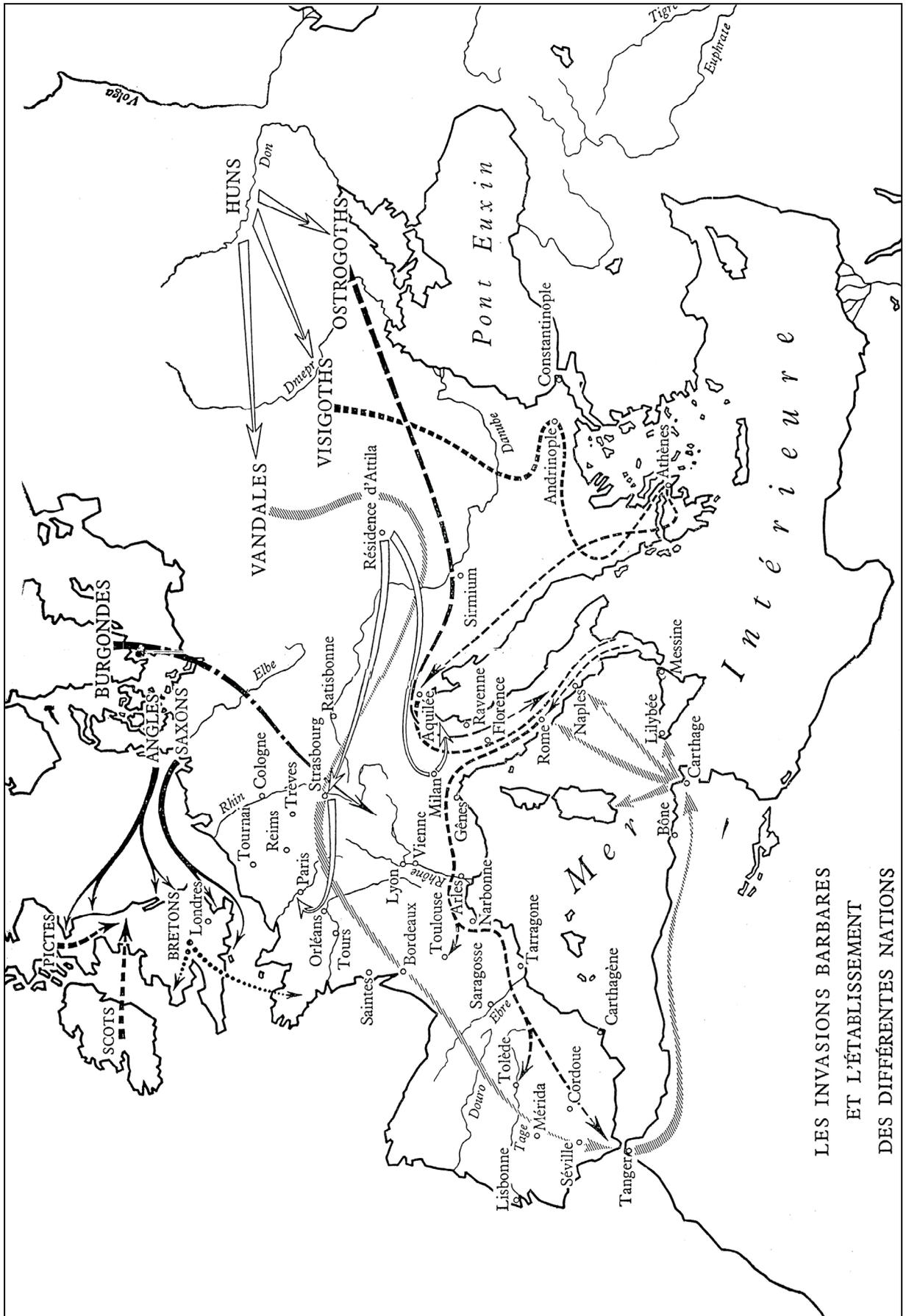
# Tableau chronologique

	ÉVÉNEMENTS GÉNÉRAUX	MOINES	FONDATEURS DE MONASTÈRES
200		Origène (185-254).	
250	Invasion des Francs, Alamans et Goths.	Saint Paul de Thèbes ermite (234-347). 270-275 Saint Antoine (251-351) au désert. Vie anachorétique.	
300	L'empereur Constantin.	305-306 Saint Antoine organise la vie de ses disciples. 307 Hilarion (v. 291-371) anachorète en Palestine. v. 307 Saint Pachôme (286-346). Vie cénobitique.	307 Monastère de Tabennésis, fondé par saint Pachôme.
325	Concile de Nicée.		v. 333 Premier monastère de cénobites en Palestine, fondé par saint Epiphane.
350		358 Saint Basile (329 ou 330-379). 360 Athanase écrit la vie de saint Antoine. Saint Martin de Tours (316-397). 373 Saint Ambroise (v. 340-397) évêque de Milan. Saint Jérôme (347-419). Saint Grégoire de Nazianze (330-390). Saint Grégoire de Nysse (340-400). Saint Jean Chrysostome (v. 347-407).	358 Monastère d'Annési, fondé par saint Basile. 360 Ligugé fondé par saint Martin. 372 Marmoutier, fondé par saint Martin.
400	Empereur Théodose Les grandes invasions. Les Wisigoths en Italie. 410 Prise de Rome par Alaric.  Les Vandales en Afrique du Nord.  Invasion de la Grande-Bretagne par les Anglo-Saxons; fusion avec les Bretons.	382 Schénouti (334-466) abbé d'Atripé. 385 Traduction de la Bible par saint Jérôme. 386 Conversion de saint Augustin (354-430). 396 Saint Augustin évêque d'Hippone.  Saint Honorat (v. 350-429). v. 412 Ascèse de saint Syméon stylite (v. 389-459).  Jean Cassien (v. 350-434).  Saint Patrick (389-461).  Saint Hilaire d'Arles (v. 403-449) évêque d'Arles.	382 Atripé (monastère blanc, Egypte), fondé par Schénouti.  388 Monastère de Tagaste, fondé par saint Augustin. v. 396 Fondation monastique d'Augustin à Hippone.  410 Abbaye de Lérins fondée par saint Honorat.  415 Abbaye de St-Victor à Marseille, fondée par Jean Cassien.  v. 430 Premières fondations de saint Patrick. Premiers monastères en Grande-Bretagne. 444 Monastère d'Armagh, fondé par saint Patrick.

450	Les Huns en Gaule.		
	476 Fin de l'Empire romain d'Occident. Les Wisigoths en Espagne et en Gaule. Apogée de l'Empire byzantin.	Sainte Brigide de Kildare	v. 490 Abbaye de Kildare, fondée par sainte Brigide.
500	496 Baptême de Clovis. Premiers Mérovingiens en Gaule.	Saint Benoît de Nursie (v. 480-547).	v. 500 Abbaye de Subiaco, fondée par saint Benoît.
		502 Saint Césaire (470-543) primat d'Arles.	502 Abbaye St-Césaire à Arles, fondée par saint Césaire. 510 Abbaye St-Germain d'Auxerre, fondée par sainte Clotilde. 520 Abbaye de Clonard (Irlande), fondée par saint Finian. v. 524 Abbaye du mont Cassin, fondée par saint Benoît.
	Hégémonie franque en Occident.	537 Rédaction de la Règle bénédictine.	543-558 Abbaye Ste-Croix-St-Vincent (St-Germain-des-Prés), fondée par Childebert I <sup>er</sup> .
550		Cassiodore (mort en 578 ou 580).	550 Abbaye St-Médard de Soissons, fondée par Clotaire I <sup>er</sup> v. 550 Abbaye St-Bénigne de Dijon, fondée par Grégoire de Langres. 555 Le Vivarium, fondé par Cassiodore.
		Saint Comgall (516-601).	559 Abbaye de Bangor (Irlande), fondée par saint Comgall.
		Saint Breudan (484-577 ou 583).	560 Abbaye de Clonfert (Irlande), fondée par saint Breudan.
		Saint Columba (512-595 ou 597). Sainte Radegonde (v. 520-587).	563 Abbaye d'Iona (Hébrides), fondée par saint Columba. Monastères de Kells et de Durrow, fondés par saint Columba.
		573 Grégoire de Tours (539-594), évêque de Tours. v. 575 Saint Colomban (v. 540-615) en Armorique.	577 Destruction du mont Cassin par les Lombards. 589 Abbaye St-Martin d'Auxun, fondée par la reine Brunehaut.
	Apparition des moines irlandais en Gaule.	590 Saint Grégoire le Grand (538-604) pape. 597 Saint Augustin de Cantorbéry (mort en 605) en Angleterre.	590 Abbaye de Luxeuil, fondée par saint Colomban.
600		Isidore de Séville (560-636)	601 Abbaye St-Pierre-St-Paul de Cantorbéry, fondée par saint Augustin. 610 Abbaye de Westminster de Londres, fondée par saint Mellite.

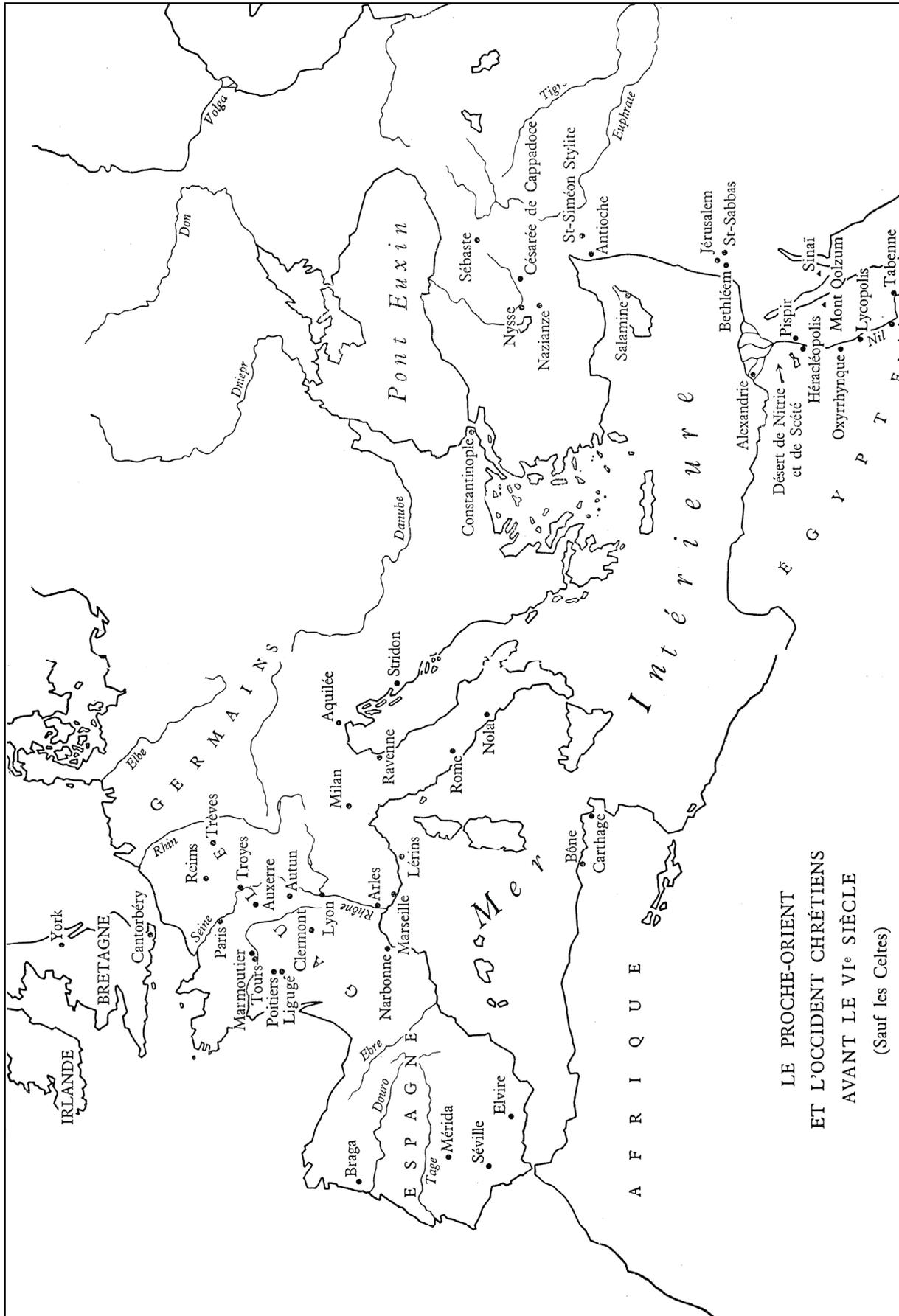
		Saint Gall (né entre 532 et 550, mort entre 625 et 640).	v. 613 Ermitage de St-Gall. 613 Abbaye de Bobbio, fondée par saint Colomban. 630 Abbaye de Jouarre, fondée par Adon. 631 Abbaye de Fleury-sur-Loire (St-Benoît-sur-Loire) fondée par Leodebold. 632 Abbaye de Solignac, fondée par saint Eloi.
	632 Mort de Mahomet.	Saint Eloi (588-660).	
	634 Expansion arabe.	635 Saint Amand (mort en 676) évêque de Maestricht.	635 Abbaye de Lindisfarne, fondée par Aidan. 636 Abbaye d'Elnore, fondée par saint Amand.
		Saint Wandrille (mort en 668).	649 Abbaye de Fontenelle (St-Wandrille), fondée par saint Wandrille.
		Saint Ouen (609-683).	649 Abbaye de St-Ouen de Rouen, fondée par saint Ouen.
650	Conversion définitive des Lombards.		650 Abbaye de St-Denis. 654 Abbaye de Jumièges, fondée par saint Philibert.
	Décadence byzantine en Italie.	664 Synode de Whitby. Saint Wilfrid (634-709) unification spirituelle des Celtes et des Romains.	664 Abbaye de Peterborough, fondée par saint Wilfrid. 674 Abbaye de Wearmouth, fondée par saint Benoît-Biscop.
	Les Arabes en Afrique du Nord.	Saint Benoît-Biscop (628-690). Saint Cuthbert (635-687). 690 Saint Willibrord (v. 658-739), évangélise la Frise.	682 Abbaye de Jarrow, fondée par saint Benoît-Biscop. 695 Abbaye St-Martin d'Utrecht, fondée par saint Willibrord. 696 Abbaye St-Pierre de Salzbourg, fondée par le moine Rupert. 703-708 Abbaye St-Vincent de Vulturne, fondée par les Lombards. 708 Abbaye d'Echternach, fondée par saint Willibrord.
700			
	711 Conquête de l'Espagne par les Arabes.	709 Mort de saint Aldhelm. Saint Pirmin, mort en 753.	720 Restauration du mont Cassin par Petronax.
	732 Victoire de Charles Martel sur les Arabes à Poitiers.	731 « Histoire ecclésiastique de la nation anglaise » par Bède le Vénérable (673-735). 741 Saint Boniface réorganise l'Église franque.	724 Abbaye de Reichnau, fondée par saint Pirmin. 734 Abbaye de Murbach, fondée par saint Pirmin. 741 Abbaye de Fulda, fondée par saint Boniface.
750	Pépin le Bref élu roi des Francs à Soissons.		750 Abbaye de St-Gall. 752 ou 753 Abbaye de Nonnola, fondée par Anselme.
<p><i>Note</i> : Lorsque les auteurs ne sont pas unanimes sur les dates (on trouve par exemple pour la mort de Cassiodore 570, 575, 578, 580 ou 583), on s'est appuyé sur l'autorité d'un spécialiste. Pour l'ordinaire, on s'est référé aux ouvrages de D. Schmitz et de D. Cousin mentionnés à la bibliographie.</p>			

# Invasions barbares



LES INVASIONS BARBARES  
ET L'ÉTABLISSMENT  
DES DIFFÉRENTES NATIONS

# Proche-Orient et Occident Chrétiens

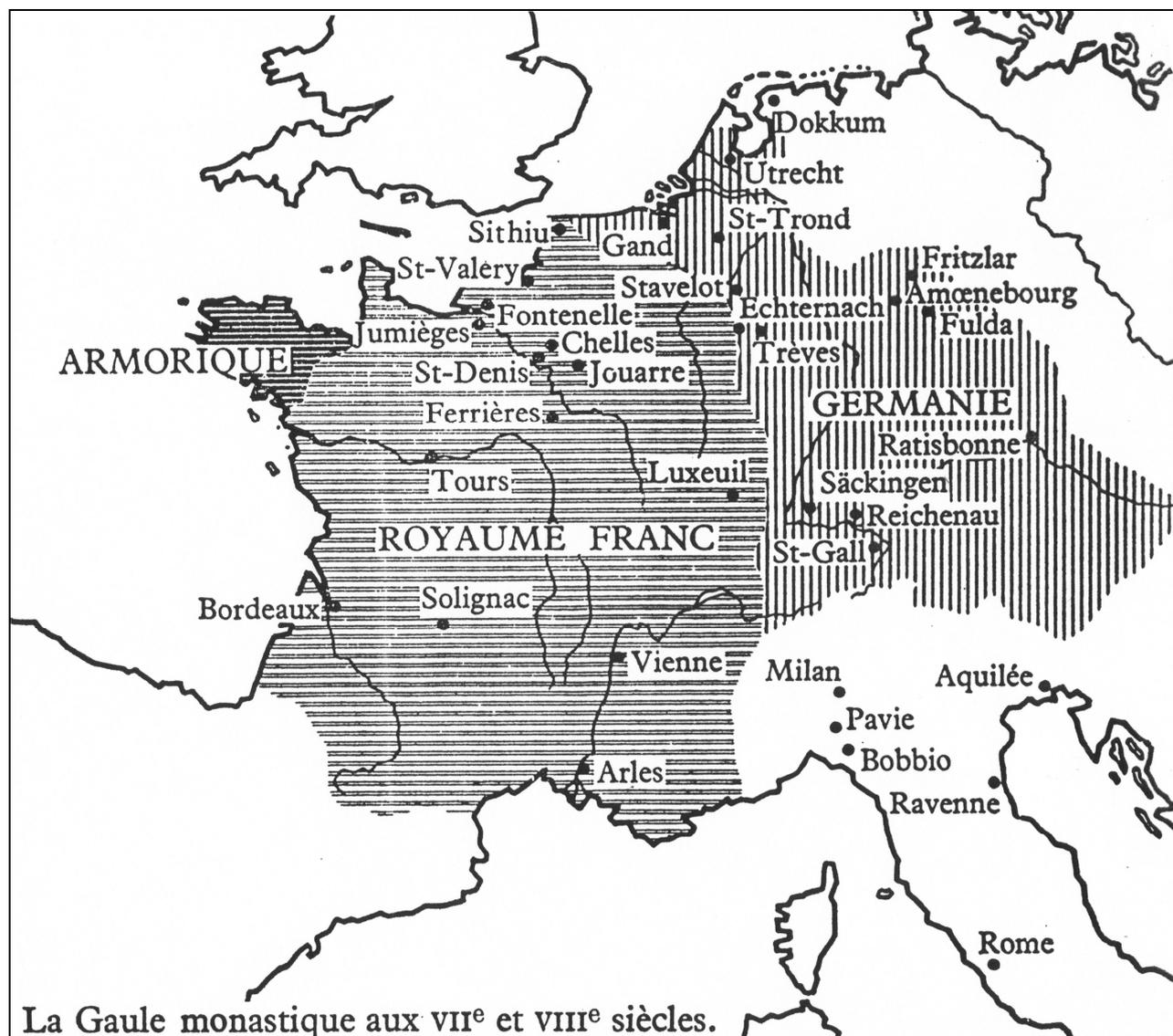


LE PROCHE-ORIENT  
ET L'OCCIDENT CHRÉTIENS  
AVANT LE VI<sup>e</sup> SIÈCLE  
(Sauf les Celtes)

# L'Italie monastique aux 6, 7 et 8<sup>ème</sup> s.



# Gaule monastique aux 7 et 8<sup>ème</sup> siècles



# Histoire du Monachisme Bénédictin

*Don Stephanus Hilpisch*

Moine bénédictin de l'Abbaye de Marin Laach

---

## L'Ordre de Cîteaux

*La réaction contre Cluny – Les ordres nouveaux alliant la Règle de saint Benoît et l'idéal érémitique – Robert d'Arbrissel, Vital de Savigny et leurs compagnons – La décadence de Cluny, ses causes – L'abbé Pons de Cluny – Les débuts de Cîteaux – Saint Robert – Saint Bernard – Le nouvel idéal monastique – Parallèle avec l'esprit de Cluny – Influence de Cîteaux sur le monachisme bénédictin – Les chanoines réguliers et leur idéal.*

Le vieux monachisme bénédictin, évolué jusqu'au type clunisien, représentait vers l'an 1100 la puissance prépondérante dans la vie de l'Église. Plongeant ses racines dans les institutions sociales et politiques de son temps, il se formait en grande partie sous leur influence, et était devenu un petit univers dans le bon sens du mot. Sans nul doute il constituait avec la papauté le facteur le plus efficace du mouvement de l'histoire. Un incident remarquable est signalé à propos d'un synode romain de 1123. À l'occasion de la bénédiction abbatiale qui fut conférée à Oderisius II du Mont-Cassin par le Pape Callixte II, un violent débat s'éleva entre les évêques et les moines. Avec passion, l'épiscopat protesta contre la puissance croissante du monachisme. "Les chanoines ne valent plus rien, le sacerdoce est abattu, les moines possèdent tout, ils ont les dîmes, les dons des fidèles, la terre ; ils prétendent même aux droits épiscopaux. Nous autres évêques, il ne nous reste plus qu'à déposer la crosse et l'anneau, et à servir les moines".

L'épiscopat n'était d'ailleurs pas seul mécontent de l'évolution monastique. Au sein même du monachisme une réaction commençait, contre cette situation des monastères trop influencée par le monde. Et de nouveau c'était en France, la patrie de Benoît d'Aniane que se dessinait la ligne nouvelle. Dans ce cercle, Cluny était encore considéré comme une lumière, mais un autre chemin s'ouvrait, et les moines de la direction non-clunisienne apparaissaient à leurs contemporains comme "modernes". Ils ne criaient pas sur les toits leur opposition à l'ancien monachisme, mais ils vivaient autrement. En réplique aux traditions, à la manière de vivre qui s'était plus ou moins adaptée aux circonstances des temps et au goût du monde, ils voulaient l'observance de la Règle dans tous ses points. Surtout, ils repoussaient la dîme ainsi que les autres sources de revenus ecclésiastiques, et vivaient du travail de leurs mains. Ils bâtissaient leurs monastères, ou plutôt leurs

ermitages, dans des lieux retirés, inhospitaliers, les faisaient presque toujours de bois, allaient nu-pieds et adoptaient pour leurs vêtements de la bure non teinte. La pauvreté était leur premier signe distinctif, en antithèse à la possession. Mais un autre s’y ajoutait : ils prêchaient la pénitence et la prêchaient au peuple. Les anciens bénédictins ne connaissaient que leur service dans l’abbaye – ou, si des missions extérieures se présentaient, elles étaient entreprises sur l’ordre du Pape ou du Prince. Les nouveaux moines au contraire se consacraient aux pauvres, au peuple. D’une part ils s’efforçaient de s’arracher du monde ; d’autre part ils s’engageaient dans le ministère des âmes. Ermites et prédicateurs itinérants, tel était leur idéal. [...]

***Je saute la préhistoire de l’Ordre. (Guerre à Cluny !)***

(Note de Freddy Malot)

[...] Une épidémie enleva en 1111 un grand nombre de moines – mais l’ordre fut raffermi par l’entrée d’un homme dont le nom allait bientôt remplir le monde : Bernard.

En avril 1112 il entra à Cîteaux avec trente compagnons, et non seulement il fut désormais certain que le monastère continuerait à vivre, mais l’ordre prit alors cet essor incomparable qui lui donna pour deux générations la première place dans l’Église et dans le monde.

Le saint naquit d’une famille de chevalerie dont le lieu d’origine, Fontaines, est situé près de Dijon. Il reçut une instruction soignée chez les chanoines de Châtillon. Ni la science ni la chevalerie ne captivèrent son âme : l’idéal monastique la conquit. Et parvenu à l’âge d’homme, épris de vie ascétique âpre et austère, il se décida pour le cloître. Cluny et Dijon, les deux grands centres de bénédictins noirs, étaient en Bourgogne et il les connaissait bien. Mais leur renommée et leur idéal ne l’attirèrent pas. Il choisit le “nouveau monastère” de Cîteaux, sa pauvreté et son austérité, sa solitude et son travail. Sûr de la mission de ce nouveau monachisme, il fit de la propagande dans sa parenté et réussit effectivement à entraîner à sa suite toute une escorte de postulants, jeunes et vieux. À peine entré, le saint devint comme un aimant qui attirait les autres et les conduisait dans ce cloître écarté, solitaire. Il n’y avait plus de place à Cîteaux, et trois ans seulement après l’arrivée de Bernard on pouvait procéder à une nouvelle fondation. Le comte Hugues de Troyes offrit une terre sauvage dans la “Vallée de l’absinthe” pour y établir un monastère, et Étienne Harding désigna Bernard comme abbé. Le saint se mit en route et commença la fondation avec onze compagnons. Les moines firent tout de leurs propres mains, défrichèrent la forêt et construisirent le monastère. Ils avaient toujours la hache à la main. La vie était misérable, on faisait une sorte de soupe avec des feuilles d’arbre et on mangeait avec cela un pain d’orge ou de millet, dur et noir. Un moine de Cluny venu visiter le jeune monastère versa des larmes en voyant ce pain et en emporta un morceau pour le montrer à ses frères. Mais sous la conduite de Bernard, le cloître de la “vallée de l’absinthe” grandissait, devenait une claire lumière et on l’appelait Clairvaux : “la claire vallée”. Sept-cents moines et frères lais obéissaient maintenant à cet abbé de flamme qui comptait parmi ses novices son propre père, Tescelin, et son plus jeune frère, Nivard. Mais plus

importante encore que la fondation de Clairvaux fut l'activité déployée par le saint au service de l'idéal monastique.

C'est surtout lui qui représente l'idéal de l'ordre dans toute son âpreté abrupte, idéal fixé précédemment par Aubri. C'est lui qui l'a dressé contre la vie clunisienne et lui a insufflé sa force de choc.

Si l'on voit un programme dans l'*Exordium parvum*, ce programme s'affiche avec éclat comme une rupture. Rupture d'avec le monde pour se retirer dans le monachisme ; rupture d'avec l'abondance et la superfluité, pour la pauvreté, la *puritas*. Cela signifiait plus qu'un retour d'opinion, plus qu'un réveil de l'esprit religieux. Cela ne signifiait pas moins que la complète rupture avec le monachisme existant, avec la conception ecclésiastico-féodale. Car là était le grand malheur, la dernière source de décadence pour les bénédictins. Et quand il lançait cet ultimatum au monachisme, Cîteaux n'était pas seul : il se sentait soutenu par tant d'autres qui proclamaient, par leurs actes, leur refus de la vie clunisienne contemporaine : les grandmontins, les chartreux, les congrégations de Bernard de Tiron, de Vital de Savigny, de Robert d'Arbrissel, de Gilbert de Sempringham. D'où cette première affirmation : le cloître est à sa place dans la solitude – pas en ville ; pas sur la rue, mais dans le désert, loin des hommes et de toute vie humaine. La solitude est la place du cloître, elle est surtout la place du moine. Il n'a aucun devoir à remplir ailleurs. Toute son activité doit se déployer dans le silence de la cellule. Aussi les cisterciens ne doivent-ils pas prêcher, ni se charger du ministère des âmes, ni régir des paroisses. Il faut tenir le monde à distance : pas de prince, pas de femme au monastère. – Oui, les morts mêmes ne doivent pas venir troubler la paix du cloître. Mais plus radicale encore était la rupture avec l'économie domestique jusque là en vigueur, principalement à Cluny. Cîteaux renonça solennellement aux dîmes, aux serfs. Ses moines devaient vivre de leur propre travail, que celui-ci consistât à labourer les champs ou à élever du bétail. Les abbayes clunisiennes étaient de grands domaines, possédaient de nombreuses fermes, mises en valeur par des serfs ou des colons, et en tiraient dîmes et revenus. C'était précisément la propriété qui avait rendu possible aux premiers clunisiens leur vie séparée du monde, qui avait soutenu l'institution à travers le temps, et permis de donner à l'office du chœur une place prépondérante. La grande propriété monastique était un produit de l'histoire. Elle avait grandi à la faveur des donations ; et la dispersion des terres n'eût guère permis de les exploiter autrement que par des fermiers. Changer cet état de choses n'était pas au pouvoir des propriétaires et eût impliqué non quelques modifications de la vie monastique, mais une révolution dans l'ordre économique et social de l'époque. C'est pourquoi Pierre le Vénérable pouvait regarder de tels reproches comme inouïs, et plus dignes d'étonnement que de réfutation. Il en appelle au témoignage de la sainte Écriture, des Pères, au droit commun ; il tire argument du bon emploi des richesses : "Travailler nous-mêmes, c'est impossible, et inopportun". La terre et le peuple ne gagnaient-ils pas à être sous le gouvernement des moines ? Les donjons s'y muaient en chapelles, les serfs y étaient bien traités. Certes, les cisterciens n'entendaient pas non plus renoncer à toute possession ; mais leurs terres ne seraient pas travaillées par des fermiers et des serfs, elles le seraient par des frères lais.

"Les moines pour la prière", disait le vieil adage. Cîteaux l'entendait bien ainsi. Mais ils devaient aussi travailler – à proximité du cloître toutefois. Dans les fermes détachées on mettrait des frères qui appartiendraient à la communauté, qui mèneraient une vie

pleinement religieuse – pas des moines proprement dits, car cette charge comportait trop de contacts avec le monde. Sur la voie ainsi ouverte, les bénédictins devaient plus tard s’engager à leur tour.

Un des traits extérieurs les plus frappants du nouveau monachisme était la pauvreté exigée en toutes choses : dans le vêtement, la nourriture, l’habitat, même dans la forme des cérémonies et la décoration de l’église. Les cisterciens étaient intarissables quand ils énuméraient les superfluités de Cluny. Avec de fines plaisanteries Bernard fait justice des nombreux services de table, de la cuisine exquise : combien connaissait-on de recettes, à Cluny, pour faire cuire les œufs ? Et chacun n’y avait-il pas souvent trois ou quatre verres de vin ? On mangeait et buvait bien, dans les abbayes ; et quand ensuite il fallait se rendre au chœur, n’était-ce pas un *planctus* plutôt qu’un *cantus* ? Et les vêtements, qui sont destinés à couvrir la nudité et à protéger du froid, qu’en avaient fait les clunisiens ? Quel trousseau possédait chacun ! Et fait de quelles belles étoffes ! Restait-il vraiment une différence entre un chevalier et un moine ? Fallait-il en rire ou en pleurer ? Est-ce ainsi que Macaire avait vécu, Basile enseigné ? Était-ce là ce qu’Antoine avait prescrit, ou ce qu’Odon, Mayeul et Hugues avaient observé ? Mais, à propos d’abbés, de quel luxe s’entouraient les abbés de Cluny ! Un abbé avait plus de suite que deux évêques ensemble. Saint Bernard en connaissait un dont l’escorte comptait soixante chevaux. Hélas ! ils ne ressemblaient plus à des pasteurs d’âmes, à des Pères de monastères, mais à des châtelains et à des ducs. Encore tout cela était-il relativement peu de chose : le pire luxe se trouvait à l’église. L’église était trop haute, trop longue, trop large, trop richement ornée et trop bien peinte. Quel besoin d’or, de peintures, de tapis et de lumières à l’église ? N’emploierait-on pas mieux cet or en le donnant aux pauvres ? L’église resplendit dans ses dorures et a faim dans ses pauvres. Les cisterciens tombaient dans le puritanisme. Déjà l’*Exordium* avait ouvert la voie et proscrit loin du sanctuaire toute magnificence ; la législation cistercienne persévéra dans cet ostracisme, interdit clochers et vitraux. Certains abbés qui s’y fourvoyèrent furent punis, et plus d’un dut détruire sur l’ordre du chapitre général l’édifice ou l’œuvre d’art auxquels il s’était risqué. Avec cette pauvreté allait de pair la simplicité du cérémonial et de la liturgie. On raccourcit les offices, on supprima l’une ou l’autre fête. Même inimitié contre l’étude et la science que contre l’art. On ne demandait au moine que la *lectio divina*. Le travail manuel une fois proclamé occupation par excellence du moine, l’activité scientifique devait nécessairement tomber d’elle-même. Une loi intervint aussi sur ce point, prohiba les écoles claustrales et fit enlever les livres des bibliothèques. Pour écrire un livre, il fallut l’autorisation du chapitre général.

Le jeune ordre de Cîteaux, qui proclamait si haut et avec tant d’emphase la “pureté de la Règle”, qui condamnait toutes les coutumes contemporaines par l’argument concluant : “Cela n’est pas dans la Règle”, n’était pourtant pas un retour au passé ; bien plutôt apportait-il quelque chose d’entièrement neuf. Le retour aux anciens était le cri de guerre des cisterciens – et cependant aucun ordre fondé sur les bases bénédictines ne s’est autant éloigné des anciens. L’institution des frères lais était nouvelle. Elle avait des précédents, à Camaldoli et Hirschau ; mais Cîteaux a procédé avec plus de méthode, a donné à cette forme de vie un fondement solide. Une nouveauté plus importante encore était la centralisation qui réunissait les monastères cisterciens et faisait d’eux un ordre proprement dit, en marge du monachisme bénédictin. Là non plus on n’inventait pas : les tentatives de réunion avaient été nombreuses ; presque toutes les réformes sorties de l’un

ou l'autre monastère s'étaient efforcées d'établir un lien entre leurs filiales. L'expérience la plus importante avait été faite à Cluny même. Mais l'antipathie des cisterciens à l'égard de Cluny leur faisait voir clairement le côté faible de son organisation, qui au lieu de promouvoir la vie l'avait étouffée. Cîteaux entendait faire son chemin entièrement neuf, et là peut-être plus encore que dans son programme ascétique était en contradiction avec Cluny. Sa conception tiendrait le milieu entre une centralisation rigoureuse et la complète indépendance des abbayes. Cette conception est exposée dans la célèbre *Charta caritatis*, publiée en 1119. Une loi fondamentale de la *Charta caritatis* assurait à chaque monastère son développement indépendant. Chacun des monastères choisissait librement son abbé, et l'abbé avait pleins pouvoirs dans son abbaye. Mais dans tous les monastères on observait les mêmes rites et cérémonies ; tout abbé devait se tenir, pour l'interprétation de la Règle, à celle qu'en avaient donnés les pères de Cîteaux. Sur le reste, il pouvait décider. Il n'était pas un prieur subalterne, son monastère n'était pas une succursale dépendante, bonne pour porter des charges et inapte à exercer des droits. On déclarait expressément qu'aucune redevance ne serait payée à l'abbaye mère par aucun monastère. L'abbaye mère, Cîteaux, n'exercerait pas une domination juridique, mais une sollicitude de charité. On garantissait à l'abbé de chaque monastère une autorité entière, mais on prenait des sûretés d'autre part pour qu'un abbé trop plein de lui-même n'abusât pas de son pouvoir, et qu'un abbé faible ne pût laisser fouler aux pieds ses droits. Au-dessus de l'abbé comme du monastère, il y avait une autorité supérieure : celle de l'abbé fondateur, celle de l'abbaye mère, Cîteaux, celle du chapitre général. L'abbé fondateur d'un ou de plusieurs monastères devait avoir pour ses filiales une sollicitude maternelle. C'était à lui d'intervenir dans les cas pressants ; il avait même le droit de déposer un abbé qui eût contrevenu aux lois de l'ordre. C'est à lui que revenait le gouvernement pendant la vacance d'un siège ; il pouvait réprimer les abus, déplacer les officiers infidèles. En retour, les abbayes-filles par l'intermédiaire de leur abbé prenaient part à l'élection de leur abbé-père, ce qui garantissait l'équilibre. L'abbaye mère Cîteaux, comme premier monastère, avait le soin et la surveillance de tous les autres – mais trouvait elle-même un contrôle en ses quatre premières filles : La Ferté, Pontigny, Morimond et Clairvaux. La plus haute autorité était celle du chapitre général, assemblée de tous les abbés. Ils devaient paraître une fois par an à Cîteaux : on y tenait des assises sur la vie dans les cloîtres, sur l'observance de la Règle par les moines, et aussi sur le gouvernement des abbés. Si on n'était pas d'accord sur quelque question, l'abbé de Cîteaux tranchait. Cette constitution était un chef-d'œuvre d'organisation et ne contribua pas peu à donner au nouvel ordre sa grande puissance de pénétration.

Évidemment, un ordre qui se donnait pour le seul interprète authentique de la Sainte Règle, un ordre qui débutait avec un programme ascétique aussi clairement formulé, avec une constitution aussi nettement dessinée et qui se présentait comme une réforme, évidemment un tel Ordre appelait une réplique de la part de tous le monachisme bénédictin. Les moines noirs avaient déjà vu naître d'autres rameaux réformés qui prenaient comme programme la pureté de la Règle ; mais aucun n'avait revendiqué pour lui seul le monopole de toute vérité et pureté, aucun n'avait si bruyamment condamné comme échec misérable tout ce qui n'était pas lui. Pour les cisterciens, passer d'un monastère de Cluny à une abbaye de leur ordre équivalait à passer du monde au cloître. En toute circonstance on les sentait agressifs. Pas une page des cisterciens – soit-elle de

*l'Exordium*, de la *Charta caritatis*, ou de la *Vie des premiers pères* – qui ne contiennent des griefs contre les moines noirs. Les clunisiens relevèrent le gant, et le monde assista à ce débat unique en son genre dans lequel les deux partis en présence étaient commandés par deux saints : **Bernard, et Pierre le Vénérable. Des nombreuses querelles entre religieux que relate l'histoire, aucune ne fut soutenue avec des armes si saintes et si nobles, avec une telle charité et tant d'estime réciproque.**

Par ailleurs, il est vrai, elle ne manqua pas de duretés et d'amertumes, la charité n'y fut pas toujours sauvegardée, n'y gagna pas toujours. Tous ceux qui entrèrent dans la lice n'étaient pas des saints comme les deux chefs. **Pierre le Vénérable devait se plaindre de l'insolence des cisterciens** : “Je croyais être un Chrétien, on me tient pour un païen. Je me prenais pour un moine, on me méprise comme un pécheur public. Je croyais être leur frère, ils me chassent comme un Samaritain”.

Ce qui blessait le plus, dans les cloîtres de la vieille école, c'était la propagande cistercienne poussée activement pour amener les moines à passer du camp bénédictin dans le camp cistercien. Beaucoup de moines, surtout en France, et même des abbés, répondirent à l'appel ; et quelquefois il s'agissait d'hommes marquants, comme Guillaume de Saint-Thierry qui passé à Cîteaux pouvait occuper un poste de commande. La parole et la personnalité de saint Bernard jouèrent là un grand rôle. Il ne voulait évidemment pas faire de tous les clunisiens des cisterciens ; mais quand il disait que rester à Cluny à cause d'une mauvaise santé ou pour éviter des difficultés n'était pas un péché, il prononçait indirectement une condamnation pure et simple des moines noirs.

Les questions extérieures tinrent une grande place dans cette polémique. Sur ce chapitre **il faut lire comme particulièrement instructif l'Entretien entre le clunisien et le cistercien**, souvent assaisonné d'humour. On jette à la tête des clunisiens le grand nombre de leurs cloches, leurs litanies indéfinies, les longs neumes du chant, toutes les nouvelles fêtes, comme la Trinité et la Transfiguration, mais surtout les chasubles brodées, les calices d'or et d'argent. Le cistercien demande ironiquement au clunisien si au jour du jugement le Seigneur dira : “Venez, les bénis de mon Père, car vous m'avez préparé un calice d'or”. Et quand le clunisien se défend sur la coutume, le cistercien lui réplique qu'il faut suivre non la coutume, mais le bon sens.

Bernard l'emporta, c'est incontestable. Non pas seulement parce qu'il était un maître en dialectique, un maître en éloquence ; mais parce qu'il s'attaquait à des abus réels. Ce n'était pas seulement deux conceptions différentes qui s'affrontaient, mais un haut idéal qui se dressait devant une triste réalité. **Le nouvel ordre se propagea avec une rapidité absolument extraordinaire.** Depuis que Bernard était entré à Cîteaux avec ses amis, c'était comme si Moïse eût frappé le rocher de son bâton ; et maintenant les eaux se précipitaient. Si l'on avait cru la France saturée de monastères, il apparut que pour les cisterciens se trouverait encore toute la place qu'il faudrait. Bernard était venu à Cîteaux en 1112 ; en 1113 on avait fondé La Ferté, en 1114 Pontigny, en 1115 Clairvaux et Morimond. Suivirent Preuilley, Trois-Fontaines, La Cour-Dieu, Bonneval, Bourrat. Les voyages et les prédications de Bernard amenaient à l'ordre des troupes de novices. Il en gagna vingt à Paris par un seul discours, beaucoup à Tournai, et soixante sur le Rhin. Bernard à lui seul fonda pour l'Ordre soixante-huit monastères. En 1147 la congrégation de Savigny se réunit à Cîteaux avec ses vingt-huit abbayes. Le torrent débordait maintenant sur l'Allemagne, sur le Rhin, et de là encore plus à l'est, porté par le flot des émigrants allemands qui

allaient répandre la culture allemande et conquérir de la terre allemande. Vers la fin du 12<sup>ème</sup> siècle, l'ordre comptait cinq cent trente monastères d'hommes. C'est un phénomène unique dans l'histoire. Si le mérite principal en revient à saint Bernard, il ne faut pas perdre de vue que même après sa mort et encore pendant le 13<sup>ème</sup> siècle la fécondité de l'ordre se maintint. **La période de grande activité prit fin avec la vie de Bernard**, mais par un travail modeste et tenace l'ordre fit encore de grandes choses. Sans doute, on allait bientôt voir que les cisterciens eux-mêmes ne pouvaient résister aux circonstances ; il ne fallut pas **un siècle** pour que leurs monastères possédassent tout ce qu'avaient combattu leurs premiers Pères. **Ils devinrent eux aussi de puissants seigneurs terriens**, ils prirent part à la vie de l'Église. **Eux qui avaient proscrit l'art, ils élevèrent de grandioses édifices**. Eux qui avaient prêché la fuite du monde, ils devinrent des transmetteurs de civilisation. Le temps corrigea de lui-même une grande part des outrances primitives.

On conçoit qu'un tel mouvement, avec une si rapide extension, ne dut pas rester sans influence sur le monachisme bénédictin. À vrai dire, en ce qui concerne l'esprit même de Cîteaux, la majorité des moines noirs le repoussa avec ensemble. La campagne de Cîteaux, activement menée par la plume et par l'action influente de ses nombreux monastères, n'agit que bien peu sur la tradition bénédictine. Cluny avait gagné un monde à ses idées, bien des couvents avaient adopté ses conceptions et ses usages ; en Cîteaux au contraire les abbayes bénédictines ne voyaient pas un monastère de leur esprit, bien qu'il affichât hautement "la Règle et saint Benoît". On était loin de trouver que Robert, Aubri, ou Bernard fissent autorité. Les vieux monastères ne reconnaissaient pas en Cîteaux un développement vital ; ils y voyaient une création nouvelle et refusaient d'adopter son programme. Les abbayes de l'ancienne observance bénédictine qui passèrent à Cîteaux furent peu nombreuses. La Congrégation de Savigny se réunit à lui, mais elle était elle-même de formation récente et voyait en Cîteaux la réalisation de son propre idéal. Chez les moines noirs on fut unanime à rejeter le travail des champs comme obligatoire pour le moine. Être occupés, oui ils le voulaient tous et la Règle le demandait ; mais le travail de la terre était, d'après la Règle, une exception et non la normale. Les moines avaient conscience que des devoirs plus importants les réclamaient et que si saint Benoît demandait le travail, les temps en exigeaient un autre que celui des champs. On fut également unanime à repousser la conception cistercienne de la pauvreté comme *puritas* et *egestas*. Les cisterciens se mettaient là en contradiction avec la Règle. Certes, Benoît et la bonne tradition prohibaient tout superflu, mais la mesure pour les distributions n'était pas la *puritas*, le dépouillement absolu – c'était plutôt la *necessitas*, *caritas*, *honestas* : nécessité, charité et convenance. On reconnaissait que les cisterciens avaient pour eux la lettre de la Règle en plusieurs points, en beaucoup peut-être ; mais s'en tenir à la lettre ce n'était pas l'accomplir, c'était la trahir, comme disait Pierre le Vénérable. Le principe de Benoît n'était pas que le moine sentît en tout le dénuement, mais qu'il disposât du nécessaire et qu'on eût égard aux besoins personnels. Même accord des moines bénédictins pour rejeter l'antipathie cistercienne contre l'art et la culture. C'est sur ce terrain que les réformateurs se heurtèrent à la plus forte opposition ; et les cisterciens eux-mêmes se détournèrent très vite de leur programme primitif. En un mot, on refusa de voir d'authentiques interprètes de la Règle dans les pères de Cîteaux, même avec un saint Bernard au milieu d'eux. L'autorité des Pères de Cluny, la tradition des siècles, la coutume

étaient dans une position plus forte que les idées nouvelles, et hors d'atteinte. Ce n'était pas le fanatisme de la lettre morte qui devait faire loi, mais plutôt l'esprit vivifiant ; et l'esprit de la Règle était avant tout "discrétion". Celui qui lui portait atteinte, celui-là transgressait la Règle.

Les vieilles abbayes bénédictines repoussèrent donc l'esprit de Cîteaux. Cela ne veut nullement dire que le nouvel ordre n'ait pas exercé sur elles une forte influence. Bien au contraire, aucune réforme greffée sur le tronc de la sainte Règle n'eut jamais une telle répercussion ; et bien des usages encore en vigueur aujourd'hui chez les bénédictins noirs doivent leur origine à l'initiative des moines blancs. Il faut encore inscrire à l'actif du jeune Cîteaux les nombreux moines bénédictins qui quittèrent leur cloître pour trouver enfin à Cîteaux le véritable monachisme. On recevait les transfuges à bras ouverts, même s'ils avaient quitté leur monastère sans la permission de leur abbé ou contre sa volonté expresse – ce qui était contraire aux prescriptions de la sainte Règle. Cette manière de procéder souleva à juste titre les réclamations des cercles bénédictins et amena une aigreur particulière dans les relations. Les défections eurent lieu surtout en France, mais se laissent déceler aussi dans le sud de l'Allemagne. Des abbés mêmes quittaient leur abbaye pour se perdre dans la masse des moines blancs. Un réfugié de ce genre se faisait gloire d'avoir passé du noir au blanc.

Mais beaucoup plus importants que cet exode de moines bénédictins dans les cloîtres cisterciens furent les changements disciplinaires qui se produisirent au sein même des abbayes bénédictines, surtout en France. Car si Cluny attaqué se défendit, les vérités qu'on lui avait fait entendre ne tombèrent pas dans l'oreille d'un sourd. Il suffit de suivre de près l'activité réformatrice de **Pierre le Vénérable** pour reconnaître combien il fit disparaître d'abus signalés par les cisterciens – si bien qu'**on lui reprocha même de se mettre à la remorque des novateurs**. Et de fait, sa lettre aux prieurs de la congrégation est si pleine d'après plaintes contre les abus, d'avertissements et de réprimandes, que saint Bernard lui-même n'eût pu mieux dire. En 1122 il réunit tous les prieurs de sa juridiction pour délibérer avec eux des réformes à faire ; et l'assemblée porta des statuts qui sur bien des points suivaient les directives données par l'abbé de Clairvaux. Pierre réussit effectivement à produire dans beaucoup de monastères un renouveau d'esprit religieux. Il fut soutenu dans cette tâche par **son fidèle auxiliaire, Mathieu, le futur cardinal d'Albano**.

Mais c'est surtout sur le terrain de l'organisation, de la constitution, que l'exemple des Cisterciens devait ouvrir au monachisme bénédictin une voie toute nouvelle. L'activité efficace des chapitres généraux cisterciens fit sentir aux moines noirs le besoin de resserrer leur union, fit naître en eux aussi la pensée qu'il fallait une autorité suprême dominant les différents monastères. C'est à partir de ce moment qu'on peut parler de constitution bénédictine. Ainsi le mouvement cistercien a amené cette double réaction : d'une part l'esprit de l'ancien monachisme bénédictin s'est affirmé avec plus de clarté et de certitude, se distinguant nettement d'autres idéals : un type d'esprit s'est formé comme spécifiquement bénédictin – d'autre part les bénédictins ont cherché le moyen de sauver l'esprit, en le plaçant sous la garde d'une autorité protectrice.

L'intervention cistercienne a écarté un grand danger : la satiété, le repos satisfait sur les positions conquises. La toute-puissance de Cluny au 11<sup>ème</sup> siècle lui avait fait perdre le désir d'un nouvel effort. Avec les cisterciens reparut le mouvement, et avec le mouvement la

conscience de soi-même et une vie nouvelle. Bernard déclare : Pas de repos ! Jacob vit sur l'échelle céleste des anges qui montaient et descendaient ; il n'en vit pas rester immobiles, ni surtout s'asseoir. Celui qui veut être bon doit s'efforcer d'être encore meilleur. "Chez les clunisiens on prend âprement la défense des traditions humaines, on les observe avec des scrupules superstitieux. Mais il s'agit de savoir si l'on accomplit la volonté de Dieu, et si l'on vit selon lui".

Il ne faut pas perdre de vue, quand on étudie le mouvement cistercien, qu'il était avant tout une opposition à Cluny, une lutte contre le Cluny évolué tel qu'il se présentait alors. Tous les abus flétris par saint Bernard et les siens n'étaient pas généralisés parmi les bénédictins, beaucoup concernaient uniquement Cluny et ses monastères. Dans les autres abbayes pas plus que chez les cisterciens on n'était universellement d'accord avec Cluny ; on ne faisait cause commune avec lui en aucune manière. Et ce n'étaient pas seulement les vieilles abbayes allemandes, comme Saint-Gall et Lorsch, qui exprimaient leur désapprobation des coutumes bourguignonnes : l'abbaye mère du Mont-Cassin, qui se sentait toujours gardienne des plus antiques traditions, n'aimait pas l'exclusivisme de Cluny. Dans un esprit authentiquement bénédictin, elle se déclarait pour une certaine liberté laissée aux différents monastères sur les détails de discipline, et blâmait comme vains et présomptueux ces moines qui tenaient leurs propres usages pour les seuls bons et tous les autres pour mauvais. L'abbaye ancêtre proclamait solennellement : "Nous suivons en tout la Règle comme la maîtresse. Nous observons les préceptes de notre saint Père Benoît. Nous ne voulons pas quitter ce sentier de vérité sur la foi d'une coutume neuve et étrangère, et nous obéissons à ce mot de saint Paul : "Ne vous laissez pas séduire par toutes sortes de doctrines étrangères", et à cet autre : "Si quelqu'un vous annonce un autre évangile que celui que je vous ai annoncé, qu'il soit anathème" ; et encore : "S'étant élevés dans leur propre justice, ils ont perdu la justification qui est le don de Dieu".

On pouvait à Cluny discerner bien des signes de décadence ; mais sur l'ensemble des bénédictins, les reproches de Cîteaux ne portaient pas. Au contraire, le 12<sup>ème</sup> siècle appartient encore à la grande époque des moines noirs. Au premier plan de la vie ecclésiastico-politique, comme dans le domaine de la création littéraire, on peut citer des noms fameux : rappelons seulement ce maître en politique, Wibald de Stavelot ; les historiens Guillaume de Malmesbury († 1143), Laurent de Saint-Vanne († 1144), et surtout Orderic Vital dans le monastère de Saint-Évroult en Normandie († 1145), Hugues de Flavigny († 1150), Suger de Saint-Denis († 1151) et à Weingarten l'auteur de la *Chronique des guelfes*. Comme écrivains ascétiques, cette époque a produit Hervé de Déols, dans l'abbaye de Bourg-Dieu († 1150), l'abbé Arnaud de Bonneval († 1156), l'abbé Godefroid d'Admont, l'abbé Egbert de Schönau († 1184) et, éclipsant tous les autres, sainte Hildegarde de Bingen († 1179). L'extension de la vie bénédictine n'était pas non plus en recul : dans le cours du 12<sup>ème</sup> siècle, quatre-vingt-deux abbayes d'hommes furent encore fondées en Allemagne. Mais en regard, il faut convenir qu'à cette époque les abbayes bénédictines et les moines avaient perdu de leur influence et de leur prestige. Non que l'esprit monastique eût sombré chez eux ; mais des temps nouveaux s'annonçaient, avec de nouveaux besoins, de nouvelles exigences que les bénédictins ne pouvaient entièrement satisfaire.

La prépondérance indiscutée de l'ancien monachisme dans la vie ecclésiastique et religieuse était maintenant mise en question. Déjà les cisterciens, présentant une nouvelle

forme d'idéal ascétique, avaient ébranlé la foi aux données traditionnelles ; mais leur réforme ne s'attaquait qu'aux tendances dominantes de la vie bénédictine contemporaine. Il n'en allait pas de même avec d'autres formes de vie religieuse qui maintenant entraient en scène et revendiquaient une place à côté de l'ancien monachisme. Elles devaient vite lui enlever une grande part de sa place dans le monde – je veux parler des collèges de chanoines et des prémontrés qui venaient de faire leur apparition.

En dernière analyse, les chanoines devaient l'existence au réveil religieux que Cluny avait suscité. L'appel à la vie canoniale, à la vie commune des clercs, avait trouvé un écho – surtout en France mais aussi sur le Rhin et dans le sud de l'Allemagne. *Vita apostolica* était le nouveau slogan : la vie en communauté au service de l'Église. Dans ces milieux on ne prenait pas pour idéal Benoît, le père du monachisme, mais Augustin, l'homme de l'Église. Une nouvelle autorité apparaissait pour la vie religieuse : la règle de saint Augustin. Jusqu'alors, quand on disait la Règle, c'était toujours de celle de saint Benoît qu'il s'agissait. Tout s'était incliné devant elle ; et si dans quelques rameaux réformés on s'était écarté de la vie bénédictine évoluée, jamais on n'avait voulu abandonner la Règle. Bien au contraire, toutes les réformes n'avaient pour but que de la remettre en vigueur, de la faire mieux observer. Chaque nouveau groupe ne songeait qu'à incarner le vrai monachisme de la Règle.

Maintenant cependant sa valeur absolue était mise en question, et ceci était gros de conséquences pour l'avenir. Marchant ainsi avec une autre règle, en dehors du monachisme bénédictin, les augustins allaient revendiquer également un domaine propre dans la vie de l'Église. Les cisterciens s'étaient chargés de réaliser à fond un point du programme des congrégations érémitiques : la séparation d'avec le monde. Les chanoines se chargeraient de réaliser l'autre : le soin des âmes, la prédication. Les deux groupes, cisterciens et augustins, signifiaient une critique des bénédictins. Tous deux exigeaient des bénédictins la séparation d'avec le monde. Après la polémique cistercienne, il fallut soutenir celle des augustins : la place du moine, c'est la cellule, la vie contemplative ; non le ministère des âmes. "Celui qui se reconnaît moine se reconnaît donc comme mort... Mais quel est ce mort dont la voix retentit au dehors ? Celui qui n'est pas mort au monde n'est pas un moine ; il le prouve lorsqu'il élève la voix pour prêcher". En Allemagne, l'abbé Rupert de Deutz († 1135) se leva pour défendre les bénédictins. Il dut soutenir contre les chanoines qu'un moine peut être prêtre, qu'il peut exercer les fonctions sacerdotales et qu'il n'y a là rien de contraire à l'idéal de la vie monastique. Les chanoines voulaient adjuger aux moines la contemplation et le travail manuel, se réserver l'activité au service du peuple et de l'Église. En réalité, ce qui était en cause c'était l'influence, exercée par l'ancien monachisme dans l'Église ; et l'énergie avec laquelle les bénédictins se défendirent contre les prétentions des chanoines montre qu'ils n'étaient pas disposés à abandonner la place. Cette controverse pour justifier une activité extérieure des moines et définir leurs vrais devoirs, intimement liée à la question de la valeur et de la dignité de l'un et l'autre état, fut de part et d'autre menée avec âpreté. L'abbé Rupert devait reconnaître : "Ce débat sur la dignité apostolique est si vif qu'on y oublie tout à fait la charité apostolique".

Les chanoines Augustins et surtout **les Prémontrés**, qui n'avaient d'autre particularité que de vouloir représenter pleinement l'idéal canonial, conquièrent à côté des cisterciens une place importante, cela principalement en se chargeant de paroisses. Ainsi de nouveaux centres de vie ecclésiastique naissaient, qui dans un certain sens pouvaient influencer sur la

vie religieuse des fidèles beaucoup plus fortement et plus directement que les monastères. Il est incontestable que le monachisme bénédictin perdit ainsi de son importance dans le monde. **Cisterciens, Augustins, Prémontrés : trois ordres puissants se dressaient maintenant à côté des moines noirs.** Jusque-là toutes les vocations religieuses s'étaient engouffrées en masse dans les cloîtres de saint Benoît ; les nouveaux ordres en drainaient à présent une grande part. En marquant le recul du monachisme bénédictin à cette époque, il ne faut pas perdre de vue ces circonstances. Et ces trois ordres avaient pour eux la nouveauté, la jeunesse, plus encore ceci : qu'ils adaptaient aux besoins du temps leur constitution et leur activité.



**Et, devinez quoi ? Bernard est un géant, dont ce texte ne donne qu'une faible idée. Il est de la taille de Marx, et réciproquement. Faut lire sa vie, au jour le jour, et l'Église la réécrira obligatoirement. Et ces ŒUVRES inouïes, qui traitent de tout ! (Note de Freddy Malot)**

# Cisterciens et Cisterciennes

## Cisterciens

L'abbaye de Cîteaux (Notre-Dame) au diocèse de Chalon-sur-Saône, fut fondée en 1098 par Robert, abbé de Molesme, à la recherche d'une vie monastique plus "évangélique", mais qui retourna à Molesme († 1111), laissant Cîteaux à Aubry. Ce fut l'abbé Étienne Harding († 1134) qui donna à l'ordre la *Carta caritatis* (1119) base de son organisation. L'essor suivit l'arrivée de Bernard de Fontaine (1112) : fondation des quatre "premières filles" : La Ferté (1113), Pontigny (1114), Clairvaux et Morimond (1115).

- **Cîteaux** avait une filiation propre de 109 maisons en Bourgogne, Allemagne et Espagne principalement.

- **La Ferté** : abbaye cistercienne (Notre-Dame) fondée en 1113 au diocèse de Chalon-sur-Saône, la "première fille de Cîteaux", mais la moins répandue des quatre.

Filiation de dix-sept abbayes seulement, mais jusqu'en Macédoine et en Syrie.

- **Pontigny** : abbaye cistercienne (Notre-Dame) fondée en 1114, au diocèse d'Auxerre, seconde fille de Cîteaux, troisième pour le nombre des filiales.

Filiation de quarante-trois abbayes en France (surtout dans le Sud-Ouest), Italie et Hongrie.

- **Clairvaux** : abbaye cistercienne (Notre-Dame) fondée au diocèse de Langres en 1115 par saint Bernard qui imposa aux cisterciens une vie de prière, d'austérité et de simplicité.

Elle acquit durant son abbatiat (1115-1153) une renommée européenne.

La filiation de Clairvaux représentait presque la moitié de l'ordre cistercien : 356 abbayes. Parmi celles-ci, il y a lieu de mettre à part Mellifont (diocèse d'Armagh) fondée en 1142, à la tête de vingt-cinq fondations, supprimée en 1539.

- **Morimond** : abbaye (Notre-Dame) fondée en 1115 au diocèse de Langres.

Filiation de 213 abbayes parmi lesquelles :

- Kamp (diocèse de Köln) avec sa filiation de soixante abbayes dans toute l'Allemagne,
- Ebrach (diocèse de Würzburg) et sa filiation de vingt-quatre abbayes en Bavière, sans compter plusieurs abbayes de moniales.

À Morimond, furent rattachés les ordres religieux militaires :

- espagnols : Calatrava, Alcantara, Montesa,
- portugais : Aviz, du Christ.

L'ordre cistercien était organisé selon le système de surveillance mutuelle des maisons, chaque maison contrôlant ses fondations, les quatre filles de Cîteaux faisant de même pour l'abbaye-mère et sous l'autorité du chapitre général annuel présidé par l'abbé de Cîteaux.

L'ordre connut des progrès rapides : 345 maisons à la mort de saint Bernard (1153), 740 abbayes à l'apogée (fin 13<sup>ème</sup> siècle), encore 700 à la veille de la Réforme, dans toute l'Europe.

Répartition géographique des abbayes cisterciennes :

• **Europe occidentale :**

- France	240 (33%)
- Allemagne	72 (10%)
- Autriche	9
- Belgique	19 (3 %)
- Espagne	59 (8 %)
- Grande Bretagne	87 (12 %)
- Irlande	36 (5 %)
- Italie	85 (12 %)
- Pays-Bas	14 (2 %)
- Portugal	14 (2 %)
- Suisse	8

• **Europe du Nord :**

- Danemark	8
- Norvège	3
- Pays Baltes	2
- Suède	8

• **Europe orientale :**

- Grèce	3
- Hongrie	9
- Pologne	25 (3 %)
- Roumanie	2
- Tchécoslovaquie	14 (2 %)
- Yougoslavie	6

• **Proche Orient :**

- Chypre	2
- Orient latin	9

D'autres se contentèrent de l'autonomie :

- Congrégation de Pologne, dite de Marie Reine (1580), avec quinze abbayes, plus cinq de moniales cisterciennes ;

- Congrégation de Haute-Allemagne (1595), avec vingt abbayes hostiles à "une ingérence étrangère" – c'est-à-dire française – dans les affaires allemandes, les chapitres provinciaux correspondant aux quatre provinces de Souabe, Franconie, Alsace, Brisgau et Suisse ; le chapitre de Cîteaux finit par l'accepter en 1623 ;

- Congrégation d'Aragon et Navarre, érigée par Paul V (1616), regroupant dix-huit abbayes de ces régions, de Catalogne et des Baléares ;

- Congrégation d'Italie centrale, ou romaine, constituée par Grégoire XV (1623), avec huit abbayes, dont le président était le procureur général de Cîteaux à Rome ;

- Congrégation de Calabre-Lucanie, organisée par Urbain VIII (1633) avec seize abbayes du fait de l'agrégation de ce qui restait de la congrégation de Fiore ;

- Congrégation d'Irlande, fondée en France en 1626, qui réussit à faire reflourir la vie monastique à Dublin sous l'abbé Patrice Plunkett, la sanglante conquête de Cromwell (1650) remettant tout en question.

En France, se produisirent deux mouvements de réforme, celui des feillants (1592) et celui de la Trappe (1664) qui aboutirent à la constitution de groupements séparés. Au 17<sup>ème</sup> siècle, la querelle des observances troubla profondément les cisterciens français, opposant les observants de "stricte observance" aux anciens de "commune observance". Les premiers s'étaient exprimés dès 1613 à l'abbaye champenoise de Châtillon, dirigée par Octave Arnolfini. L'abbé de Clairvaux, Denis Largentier, "converti", s'employa à propager la réforme qui prônait l'abstinence de toute viande, le travail manuel et la clôture la plus stricte. Au sein de l'ordre, qui comptait alors en France 224 monastères peuplés de 3-3500 moines, la "stricte observance" n'en avait qu'une quinzaine, mais les observants étaient agissants et pouvaient compter sur Richelieu qui vit dans l'affaire la possibilité de se faire élire abbé de Cîteaux (1635). Après lui, la lutte reprit, ponctuée d'interventions du Saint-Siège et de négociations qui aboutirent au bref d'Alexandre VII (1666) qui tentait un compromis, imposant à tous une observance réformée mitigée, et diminuant la fréquence des chapitres généraux qui, d'annuels devinrent triennaux (1666). Seuls les plus intransigeants le refusèrent, ainsi l'abbé de Rancé se repliant sur la Trappe. Après le chapitre général de 1683, la paix revint dans l'ordre, maisons de "stricte observance" faisant bon ménage avec maisons de "commune observance" jusqu'à la Révolution.

## **Cisterciennes**

Parallèlement au développement de l'ordre cistercien s'opéra une floraison de monastères de femmes, sur l'exemple de Tart (1123). La branche féminine de l'ordre de Cîteaux n'eut jamais, sauf exceptions (Tart, Las Huelgas) d'organisation autonome.

La grande époque des moniales cisterciennes fut le 13<sup>ème</sup> siècle, encore que le chapitre général de 1251 ait demandé et obtenu que le Saint-Siège renonçât à imposer à Cîteaux l'incorporation de nouveaux couvents de religieuses. La décision n'eut que des effets temporaires mais on distinguait moniales incorporées et moniales non incorporées.

Répartition géographique des maisons de cisterciennes :

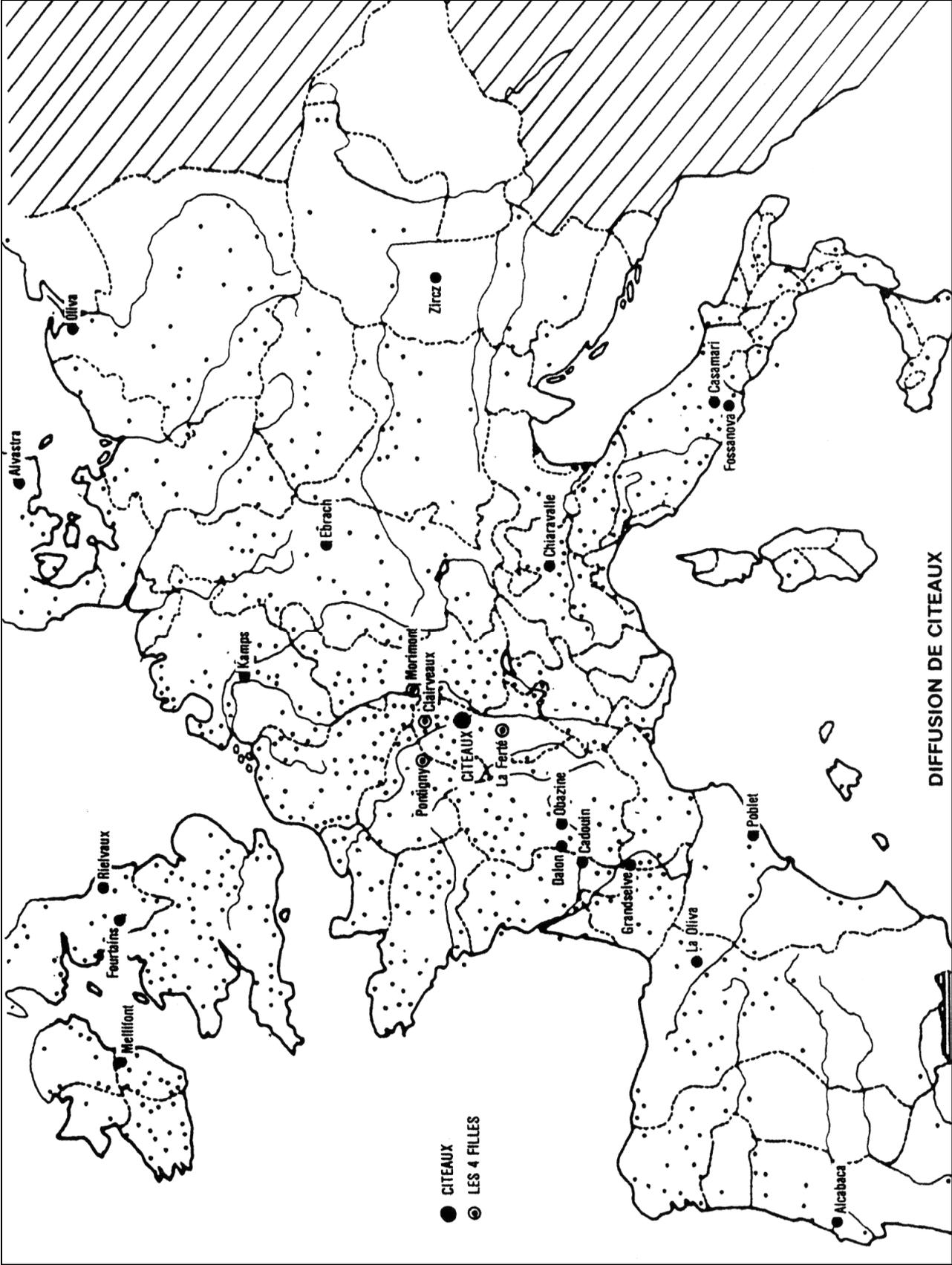
Allemagne : 290 ; France : 145 ; Grande-Bretagne : 35 ; Belgique-Hollande : 70 ; Italie : 50 ; Espagne-Portugal : 90.

Avec ceux de Hongrie, de Pologne, des pays Scandinaves, c'étaient largement 660 monastères dans la branche féminine.

Les cisterciennes connurent la même évolution que les moines, le déclin étant suivi, aux 16<sup>ème</sup> et 17<sup>ème</sup> siècles, d'un intense mouvement de ferveur, en particulier en Espagne.

Malgré la réforme due au Pape cistercien Benoît XII (1335), le déclin de l'ordre, sensible dès le 14<sup>ème</sup> siècle, fut accru quand le chapitre général de 1433 substitua au système des filiations celui des provinces, dont plusieurs, celles de Castille, d'Italie ou de Saint-Bernard, du Portugal, tendirent à l'indépendance et l'arrachèrent.

# Diffusion de Cîteaux



# Les cohortes du Christ

**Pierre-Roger Gaussin**

1985

Les groupements religieux en Europe et hors d'Europe  
des origines à la fin du 18<sup>ème</sup> siècle

---

## II- Les siècles monastiques (7<sup>ème</sup>-13<sup>ème</sup> siècle)

*“L’essentiel, au-delà des pratiques et des œuvres,  
c’est la vie pour Dieu et selon Dieu”*

Syméon le Nouveau Théologien

Ainsi, une sorte de chassé-croisé s’effectuait et tandis que le monachisme bénédictin, parti d’Italie, gagnait l’Angleterre, le monachisme irlandais conquérait la Bretagne (Landévennec) et la Gaule, voire l’Italie avec Bobbio. En fait, la règle de saint Colomban n’ignorait pas celle de saint Benoît et surtout les monastères luxoviens passèrent à une règle mitigée en attendant de se rallier à la règle bénédictine dont la *discretio* faisait merveille. C’était chose faite au 8<sup>ème</sup> siècle, mais entre temps, le monachisme avait réalisé de nouveaux progrès en Italie où, les Lombards convertis (fin 7<sup>ème</sup> siècle), l’essor monastique avait repris : Farfa, Saint-Vincent-au-Vulture (qui restaura le Mont-Cassin : 717-20), Nonantola, et surtout en Germanie grâce à l’action conjuguée des missionnaires irlandais et anglo-saxons dont le plus célèbre, Wilfrid-Boniface, contribua à fonder Fulda (744), dix ans avant d’être massacré en Frise.

L’Espagne allait demeurer à part. Des règles particulières, celle de Fructueux, favorable aux monastères doubles et celle d’Isidore de Séville, où se trouvent des emprunts bénédictins, s’y maintinrent d’autant que la conquête musulmane de 711, suivie par une domination qui se perpétua, largement jusqu’au 13<sup>ème</sup> siècle, petitement ensuite jusqu’à la fin du 15<sup>ème</sup> siècle, allait aboutir à un repliement. L’Église mozarabe eut de nombreux monastères, foyers jusqu’au 11<sup>ème</sup> siècle des usages locaux.

### ***L’époque carolingienne***

Cette longue période d’expansion monastique fut contrariée en Gaule dans le premier quart du 8<sup>ème</sup> siècle, lorsque les Arabes commencèrent à envahir le sud de la Gaule et que

se développa, sous Charles Martel, la pratique de la sécularisation et de l'appropriation des abbayes. L'époque carolingienne, qui vit la première tentative de création d'un espace politique européen, fut marquée, en dehors de l'expansion en Germanie, par l'action de Witiza-Benoît, fondateur de l'abbaye d'Aniane (782), réformateur et restaurateur de monastères maintenus sous sa juridiction, chargé officiellement de la même mission à l'échelle du royaume d'Aquitaine d'abord, puis de l'Empire après l'avènement de Louis le Pieux (814). Le *Capitulaire monasticum* (817) imposa l'observance bénédictine à tous les monastères, tandis que l'abbaye d'Inden (Kornelimünster), confiée à Benoît, devenait la tête de l'institution monastique. La mort de saint Benoît d'Aniane (821), la déliquescence rapide de l'empire carolingien, expliquent l'échec de la tentative d'organisation d'un ordre monastique unifié et unique, à une époque marquée par un essor extraordinaire en matière de constructions, puisque 417 monastères auraient été construits entre 768 et 865 – et seulement 27 cathédrales. Et quels monastères : Angilbert, gendre de Charlemagne et abbé de Centula-Saint-Riquier ne déclarait-il pas vouloir construire un modèle pour son temps où seraient associés cadre grandiose et liturgie communicative dans l'idée du monastère représentatif du ciel ? Le jour de Pâques, les populations des environs convergeaient processionnellement vers l'abbaye où elles s'unissaient en un seul cortège qui rejoignait celui des moines tournant autour de l'enceinte : c'était comme la figuration de l'humanité venant contempler Dieu dans sa Cité terrestre.

Durant cette période carolingienne (8<sup>ème</sup>-9<sup>ème</sup> siècle), les monastères avaient, certes, continué à jouer un rôle de premier plan dans l'évangélisation. Mais les moines missionnaires n'étaient qu'une minorité. La plupart demeuraient dans leurs monastères. Avant tout, ils y priaient, mais ils y travaillaient aussi, manuellement et intellectuellement. Seuls à l'époque, les monastères possédaient bibliothèque et *scriptorium*, conservatoires de la culture, tant sacrée que profane. Les moines se sont trouvés, sans le rechercher, au cœur de la "renaissance carolingienne". On peut évoquer Alcuin, abbé de Saint-Martin de Tours et maître à penser de la cour de Charlemagne ; Théodulfe, abbé de Saint-Benoît-sur-Loire et conseiller de l'empereur, créateur de la *villa* de Germigny-des-Prés ; Hilduin, abbé de Saint-Denis et de Saint-Germain-des-Prés, chancelier, chroniqueur et traducteur ; Hincmar, moine de Saint-Denis, grand prélat et théologien. Moins "politique", Paul Diacre fut un auteur fécond, un historien, avant de se retirer au Mont-Cassin, et l'abbé de Fulda Raban Maur eut une profonde influence intellectuelle. Dans d'autres contrées, un Bède le Vénérable, moine à Jarrow, laissa une œuvre considérable de quarante-cinq ouvrages, touchant l'exégèse aussi bien que l'histoire : *Histoire ecclésiastique de la nation anglaise*.

Ne nous y trompons cependant pas ; la plupart des moines n'étaient pas des savants, les travaux des champs en absorbaient le plus grand nombre, permettant aux abbayes de pourvoir, non seulement à leur propre subsistance, mais encore à celles des pauvres et des voyageurs. C'étaient cependant les prières qui leur valaient les libéralités des fidèles soucieux de leur salut. Les grandes abbayes possédaient un énorme patrimoine : le *Polyptique* d'Irminon, abbé de Saint-Germain-des-Prés, permet d'évaluer le domaine de cette abbaye à 33 000 ha au 9<sup>ème</sup> siècle, avec des villages entiers. Richesse et misère : dans ce monde violemment contrasté, cette fortune monastique permettait d'immenses bienfaits, mais elle exposait à des tentations, tant internes qu'externes, en particulier aux convoitises des puissants laïcs, voire bientôt, des envahisseurs normands, sarrasins et

hongrois. Le résultat fut, en de nombreux cas, l'anéantissement, pour deux siècles au moins, de la fortune monastique.

Un aspect de l'époque carolingienne fut la réglementation de la vie canoniale. Les chanoines sont apparus plus tardivement que les moines. Au 6<sup>ème</sup> siècle, le mot désignait les clercs qui menaient une vie commune, soit avec l'évêque dans l'église cathédrale, soit entre eux dans une église collégiale, souvent basilique rendue célèbre par quelques corps saint, dans l'exemple des communautés qui entouraient saint Augustin à Hippone, saint Eusèbe à Verceil, saint Martin à Tours. Par la suite, le relâchement l'emporta. Mais au 8<sup>ème</sup> siècle, le désir de réforme réapparut et l'évêque de Metz Chrodegang († 765), rédigea une sorte de règle en s'aidant de celle de saint Benoît. Ce fut ce règlement, où dortoir et réfectoire rappelaient la vie monastique, mais qui en différait par le maintien de la propriété individuelle, l'usage de la viande, le port de vêtements de lin, que l'empereur Louis le Pieux voulut imposer à tous les chanoines par l'*institutio canonicorum* (817).

Comme dans le domaine monastique, il y avait là une tentative manifestant un désir d'unité, révélateur d'une espérance que d'autres allaient, ailleurs et dans d'autres conditions, reprendre sous une forme différente.

### **Les temps féodaux**

Les épreuves des 9<sup>ème</sup>-10<sup>ème</sup> siècles avaient fait prendre conscience du danger de l'isolement des maisons monastiques et de la nécessité de regroupement. Restait à trouver un système qui ne devrait rien au pouvoir politique : ce fut le monachisme clunisien. Le fondateur de **Cluny**, en 910, le duc Guillaume le Pieux, voulut placer l'abbaye sous l'obédience unique du Pape. Dans un premier temps, la renommée de Cluny lui imposa le devoir de réformer des monastères de plus en plus nombreux. Dans un second temps, avec Odilon de Mercœur, abbé de 999 à 1049, le devoir devint le droit de garder sous la tutelle de Cluny les maisons réformées, avantage que l'abbé Hugues de Semur (1049-1109) poussa au maximum. Ainsi se constitua, au sein du monachisme bénédictin et sans jamais en absorber l'ensemble, un "ordre" de Cluny étendu à une grande partie de l'Europe. Foyer de vie contemplative centrée sur la liturgie (*Opus Dei*), Cluny joua un rôle important dans l'évolution artistique : son abbatale (1088-1250), chef-d'œuvre de l'art roman, fut la plus grande église de la chrétienté jusqu'à la reconstruction de Saint-Pierre de Rome au 16<sup>ème</sup> siècle.

Le succès même de Cluny suscita les émules qui, d'esprit clunisien ou non, presque tous dotés de l'exemption, constituèrent des réseaux monastiques centralisés sous la houlette de l'abbé de la maison-mère.

Les plus importants groupements furent :

- en **France** :

- Aurillac, fondée vers 896, d'où sortit Gerbert, devenu le Pape Silvestre II (999-1003),
- Saint-Florent-les-Saumur, restaurée en 950,
- Marmoutier, réformée en 982-86,
- Saint-Victor de Marseille restaurée par l'évêque en 977 ;

- en **Italie** :

- le Mont-Cassin, restaurée en 949,

- Saint-Michel de la Cluse, fondée vers 983-987,
- Cava, fondée vers 1011 ;
- en **Espagne** :
  - San Millan de la Cogolla, réformée en 1030,
  - Sahagun, réformée en 1079 ;
- en **Allemagne** :
  - Hirsau, dont les *Consuetudines hirsaugienses* (v. 1079), s'inspirèrent de celles de Cluny.

Cependant, le centralisme clunisien n'était pas l'unique façon de concevoir le monachisme. Dans le mouvement "lorrain" dont les principaux tenants furent : Brogne, fondée en 919 par saint Gérard († 959), Gorze, restaurée en 933 par Jean de Vandières († 973), Saint-Vanne de Verdun, restaurée en 1004 par Richard († 1046), dont l'action fut soutenue par celle de son disciple Poppon († 1048), abbé de Stavelot et de Saint-Maximin de Trêves, les monastères réformés gardaient leur indépendance ou la reprenaient après la mort du réformateur. Un mouvement comparable se dessina, hors de l'espace lorrain, à Saint-Bénigne de Dijon sous le clunisien Guillaume de Volpiano (990-1031).

Ces différents mouvements, qui mettaient l'accent sur la vie ascétique et mystique, transformèrent apparemment moins le monachisme que Cluny et ses émules. On peut se demander s'ils n'eurent pas un rôle plus créatif dans le renouveau spirituel de l'époque.

En tout cas, l'afflux des richesses ne tarda pas à entraîner la contestation du monachisme clunisien dans un désir de retour tant à la solitude qu'à la vie "évangélique". L'initiateur de ce mouvement fut le moine calabrais Nil de Rossano († 1005), fondateur de l'abbaye "basilienne" de Grottaferrata. Le monachisme basilien était à base de contemplation et d'extase. Il a influencé l'orientation du monachisme vers un érémitisme organisé, vers une recherche de la pauvreté évangélique qui a touché l'ensemble de l'Europe :

- l'**Italie** d'abord :
  - Camaldoli : fondée vers 1012 par Romuald, où coexistaient ermitages et monastère, la conventualité étant, dans les premiers, réduite au minimum ;
  - Vallombreuse : fondée vers 1036 par Jean Gualbert, où pour que les religieux puissent se consacrer entièrement à la contemplation, des frères lais, les convers, étaient chargés de travaux manuels et des relations extérieures, institution nouvelle qui devait connaître une grande diffusion ;
  - plus tard (1080) Sassovivo.
- la **France** ensuite :
  - La Chaise-Dieu : fondée en 1043 par Robert de Turlande, où l'austérité se doublait d'un certain érémitisme temporaire vécu dans les petits prieurés ;
  - Grandmont : fondée en 1076 par Étienne "de Thiers" où les religieux, les "bonshommes" vivaient dans une pauvreté confinante à la misère, la solitude et le silence grâce à l'activité des frères convers qui en vinrent à prétendre diriger l'ordre, l'entraînant rapidement au déclin ;
  - sans oublier Molesme (1075), mère de Cîteaux, et la Sauve-Majeure (1080).

La réussite la plus parfaite fut celle des **Chartreux**, issus de la Grande-Chartreuse fondée en 1084 par saint Bruno. Cet ordre de “solitaires unis”, régi par les *Consuetudines Cartusiae* du prieur Guigues (1127), a pu défier le temps, se maintenir sans modifications substantielles jusqu’à nos jours, tout en étant considéré comme le sommet de la perfection puisqu’il est le seul auquel d’autres religieux, quels qu’ils soient, peuvent obtenir l’autorisation d’être transférés.

Cependant les chartreux n’acquirent pas, du moins dans l’immédiat, la renommée et la diffusion des cisterciens. L’abbaye de **Cîteaux** fut fondée en 1098 par Robert, abbé de Molesme, monastère qu’il avait créé mais où il n’avait pu réaliser la stricte observance de la vie bénédictine. Après des débuts difficiles, Cîteaux fut sauvée par l’action de son troisième abbé, Étienne Harding, appuyé par l’arrivée de Bernard de Fontaine accompagné d’une trentaine de compagnons (1112). Rapidement Cîteaux fonda : La Ferté (1113), Pontigny (1114), Clairvaux dont, durant 38 ans, saint Bernard fut abbé (1115-1153) et Morimond (1115). L’ordre, organisé par la *Carta Caritatis* (1119), posait le principe de l’égalité entre les maisons cisterciennes, contrôlées grâce à la visite canonique annuelle de l’abbé de l’abbaye fondatrice dans sa filiale, et par le chapitre général annuel qui réunissait à Cîteaux tous les abbés sous la présidence de celui de Cîteaux. L’ordre arriva à compter plus de 700 abbayes dans toute la chrétienté.

Par son organisation, par sa volonté de simplicité dans la vie matérielle comme dans la liturgie et l’architecture, l’ordre cistercien et ses moines blancs se distinguaient de Cluny et de l’ensemble des moines noirs. Établis d’ordinaire sur des terres incultes défrichées par les moines, les monastères étaient flanqués d’exploitations satellites, les granges, exploitées par des convers. Correspondant à une époque d’essor économique rural, le développement des cisterciens amena leur enrichissement, qui fut à l’origine de leur décadence et de leur contestation.

D’autres congrégations se constituèrent à l’époque de l’essor cistercien, inspirées par un esprit semblable, liées à l’action de prédicateurs itinérants, comme Gérard de Sales, fondateur de Cadouin et Dalon, Vital de Mortain, initiateur de Savigny, Bernard d’Abbeville créateur de Tiron, fondée vers 1109 qui, sous une observance austère mettant l’accent sur le dépouillement et le travail manuel, obtint un grand succès dans l’Ouest de la France et le Bassin parisien, avec un certain nombre de filiales dans les îles Britanniques.

---

Le mouvement de réforme ne pouvait pas laisser à l’écart ces aspirants à la perfection qu’étaient les **chanoines**. Certes, le déclin les avait fortement atteints aux 9<sup>ème</sup>-10<sup>ème</sup> siècles, époque d’abandon de la vie commune. Mais le désir de réforme existait : quelques préceptes dus à saint Augustin allaient être à l’origine de ce que l’on appela, un peu abusivement, la “**règle de saint Augustin**”, et auxquels on se référa quand, au début du 11<sup>ème</sup> siècle, le courant en faveur de la vie commune, austère, pauvre, devint plus fort dans le milieu clérical. La recherche de la “vie parfaite” toucha une proportion importante de chanoines, amenant la distinction entre chanoines séculiers et chanoines réguliers, ceux-ci pratiquant une spiritualité de l’action.

Parmi eux, les premiers à être organisés furent les chanoines de Saint-Ruf, qui, d’Avignon où ils furent fondés en 1039 par quatre chanoines cathédraux, s’établirent à

Valence en 1158. Initiateurs et propagateurs d'un genre de vie fidèle à la règle de saint Augustin, les chanoines de Saint-Ruf constituèrent à travers l'Europe méridionale une congrégation nombreuse et peu structurée, mais surtout influencèrent beaucoup de fondations en France, en Allemagne, au Portugal, parmi lesquelles la plus importante paraît avoir été Marbach, en Alsace.

Mais les réformateurs ne se satisfirent pas longtemps des prescriptions modérées de l'*Ordo antiquus*, et prétendirent se référer à des pratiques plus proches du monachisme, faisant une part considérable à la contemplation, non exemptes d'austérités : ce fut l'*Ordo novus*, orienté vers les œuvres de miséricorde, à l'origine de plusieurs congrégations de chanoines réguliers :

- Arrouaise : formée vers 1090 autour d'un ermite, dans la forêt artésienne de ce nom, qui eut une grande expansion de la France du Nord aux îles Britanniques ;

- Saint-Victor de Paris : fondée en 1108 par Guillaume de Champeaux, moins répandue mais très influente, sur le plan religieux comme dans le domaine de la pensée, dont l'émule fut au 8<sup>ème</sup> siècle le Val-des-Écoliers.

- Prémontré : fondé en 1120 par saint Norbert, futur archevêque de Magdeburg (1126-1134), d'observance très austère, ascétique, organisé sous l'influence cistercienne en un ordre de monastères égaux dont l'unité était maintenue par le chapitre général. Avec plus de 600 fondations dans toute la chrétienté, l'ordre se plaça d'emblée sur le plan de Cluny et de Cîteaux.

Entre moines et chanoines réguliers, et entre eux et les séculiers, tout n'allait pas parfaitement, un des points de friction étant celui de la desserte des paroisses. Dès les origines du monachisme s'était posé le problème des rapports des moines avec le monde, car si le moine cherche la connaissance, l'adoration, le service de Dieu, il n'est pas indifférent aux autres : "le moine est celui qui est séparé de tous et uni à tous" selon la belle formule du moine mystique Évagre (4<sup>ème</sup> siècle).

Au cours des siècles, les monastères, peuplés de plus en plus de moines-prêtres, furent à l'origine de nombre de paroisses nouvelles, notamment dans les régions qu'ils évangélisèrent. Au 11<sup>ème</sup> siècle quand la réforme "grégorienne", qui culmina au temps du Pape **Grégoire VII** (1073-1085), contraignit la plupart des seigneurs laïcs à "rendre" les églises intégrées à leur patrimoine, la "restitution" s'opéra essentiellement au profit des monastères, tant ceux de moines que ceux de chanoines. D'où le problème des activités paroissiales qui, après des hésitations, fut résolu, sauf en ce qui concernait la prédication, par le repli des moines dans leurs monastères, alors que les chanoines continuaient à desservir les églises, y fondant souvent de petits prieurés-cures, résidence d'un ou deux chanoines, prieurés assez semblables à ceux des moines.

Ainsi, aux siècles "féodaux", les religieux, moines et chanoines réguliers, ont dominé la vie de la Chrétienté. Si la fonction propre des monastères était purement spirituelle : sanctification des moines, pratique des vertus chrétiennes, la Chrétienté en bénéficiait. Ainsi la charité explique l'annexion aux abbayes d'hôpitaux, et la distribution de vivres aux pauvres. Certaines maisons, "miroir de perfection", étaient pour la société un exemple de dignité et de piété.

Sur un autre plan, les clercs ont continué à maintenir le niveau intellectuel, tant religieux que profane, autour d'écoles ou d'équipes comme celles de Saint-Benoît-sur-Loire, du Bec, de Reichenau, de Saint-Gall, et tant d'autres.

La théologie, balbutiante depuis le 5<sup>ème</sup> siècle, reprit son éclat grâce à trois moines : **Anselme**, abbé du Bec, contemplatif qui, sentant que la foi requiert l'intelligence, inaugura la scholastique, Abélard, abbé de Saint-Gildas, qui lança audacieusement la dialectique, **Bernard**, abbé de Clairvaux, qui tempéra la raison par une piété toute mystique. Les collections canoniques furent, au 10<sup>ème</sup> siècle, l'œuvre de Réginon, abbé de Prüm, et d'Abbon, abbé de Saint-Benoît. Au 11<sup>ème</sup> siècle, le plus grand canoniste fut Yves de Chartres, abbé de Saint-Quentin de Beauvais, tandis que le camaldule **Gratien**, auteur du *Décret*, fut à la base de la codification officielle du droit de l'Église jusqu'en 1917.

---

Demeures de Dieu sur la terre, préfiguration de la Jérusalem céleste, les églises ne parurent jamais assez belles aux moines voués à la *laus perennis*. Dès le 10<sup>ème</sup> siècle, commença une **grande période artistique** dont une des premières manifestations fut l'abbaye du Mont-Cassin au temps de l'abbé Didier. Vinrent ensuite les différentes abbayes clunisiennes. L'une et l'autre ont malheureusement disparu en grande partie. Mais plus généralement, le goût des moines, clunisiens en tête, pour le faste et l'ornementation, associé au désir d'instruire par la représentation imagée, sont parmi les motivations de l'art roman. Ce faisant, l'art suivait les directives formulées par Grégoire le Grand dès la fin du 6<sup>ème</sup> siècle dans sa lettre à Sirinus (Ep. II, 13), selon lesquelles il devait rendre l'Écriture accessible aux illettrés et aux humbles.

La floraison d'églises, si bien décrite par le moine Raoul Glaber, fut largement monastique. Dans le nord, l'architecture, héritière de l'art carolingien par le canal ottonien, présente par exemple Nivelles, Hildesheim et Reichenau, avec des prolongements en France : Saint-Riquier, Corbie, Saint-Rémi de Reims. Dans le sud, l'Italie s'affirme avec Pomposa et Saint-Nicolas de Bari. Le rôle véhiculaire des artistes catalans par rapport à l'art précédent est connu, et les modèles en sont monastiques à Ripoll, au Canigou et à Rodes. Là et à Saint-Genis-des-Fontaines, s'effectuèrent les premiers essais de sculpture romane. Quant au "grand art roman", on sait ce qu'il doit à Cluny, à Saint-Martial de Limoges, à Saint-Sernin de Toulouse, à Conques, sans oublier, pour la peinture, Saint-Savin sur Gartempe. À cet épanouissement des arts de la pierre correspondit un immense progrès dans le domaine musical : le développement de la polyphonie à Saint-Benoît-sur-Loire et à Saint-Martial de Limoges, l'introduction des notes linéaires et interlinéaires dans la notation musicale par Gui d'Arezzo († 1050), moine de Pomposa.

Cette flambée artistique ne fut pas affectée par les grandes crises politico-religieuses : querelle des Investitures (1074-1122), lutte du Sacerdoce et de l'Empire (1154-1250), encore que les grands groupements monastiques aient, en général, appuyé les Papes contre les Antipapes suscités par les empereurs, le rôle d'un Pierre Damien au 11<sup>ème</sup> siècle, d'un Bernard de Clairvaux au 12<sup>ème</sup>, étant caractéristique d'une prise de parti.

---

Cependant, de nouveaux problèmes passaient au premier plan avec la poussée démographique et le renouveau économique, faisant naître des mouvements religieux de type nouveau.

La protection et l'assistance aux pèlerins et aux voyageurs de plus en plus nombreux fut à l'origine de plusieurs congrégations, comme celle d'Aubrac dans le Massif central, moins répandue que celle des chanoines du Grand-Saint-Bernard, à partir de l'hôpital établi au col par saint Bernard, archidiacre d'Aoste (v. 1050), auquel furent soumises un certain nombre de maisons de l'Angleterre à l'Italie du Sud.

D'autres ordres, consacrés au soulagement des malades et des malheureux, furent intégrés aux chanoines réguliers par la papauté. L'ordre de Saint-Antoine découle de la "maison de l'aumône" fondée avant 1095 pour soigner les malades du "feu de Saint-Antoine", l'ergotisme du seigle, fléau des 11<sup>ème</sup>-12<sup>ème</sup> siècles, à la Motte-Saint-Didier que son pèlerinage aux reliques de saint Antoine, invoqué dans cette maladie, fit rebaptiser Saint-Antoine (de Viennois). Si les fondations antoniennes se multiplièrent à travers l'Europe dès le 12<sup>ème</sup> siècle, à l'échelle du fléau, l'ordre eut beaucoup de peine à faire reconnaître son autonomie parce que la Motte-Saint-Didier était un prieuré de l'abbaye bénédictine de Montmajour. Les "frères de l'aumône" ne conquièrent leur indépendance totale qu'en 1297.

L'ordre du Saint-Esprit, fondé vers 1170 à Montpellier, perdit rapidement son caractère montpelliérain à cause de l'intérêt que lui manifesta d'emblée le Pape Innocent III, qui fonda lui-même, près de Saint-Pierre du Vatican, l'hôpital de Sainte-Marie *in Sassia* (actuellement *San Spirito in Sassia*) dont il fit (1208) le chef de l'ordre. Voué aux œuvres de charité et d'hospitalité, l'ordre du Saint-Esprit, placé officiellement au 15<sup>ème</sup> siècle sous la règle de saint Augustin, proliféra dans presque toute l'Europe.

À peu près à la même époque (1169) se développa en Italie l'ordre hospitalier des Croisiers, fondé à Bologne, qui posséda de nombreux hôpitaux dans toute la péninsule.

Ainsi, évangélisation, desserte des paroisses, œuvres de charité, attiraient nombre d'esprits religieux. Le sort des captifs chrétiens ne pouvait non plus laisser indifférent. L'ordre des trinitaires ou de la Très Sainte Trinité pour la rédemption des captifs, fut fondé en 1198 à Cerfroid (diocèse de Meaux), par Jean de Matha pour se consacrer au rachat des captifs chrétiens aux mains des Musulmans en Espagne et dans tout le bassin méditerranéen. L'ordre, dont le grand-maître fut toujours un Français, s'étendit de la France à l'ensemble de l'Europe.

À la fondation française des trinitaires correspondit celle, espagnole, des mercédares : l'ordre de la Bienheureuse Vierge Marie de la Merci pour la rédemption des captifs fut fondé en 1218 à Barcelone par Pierre Nolasque pour le rachat des captifs faits par les Musulmans dans le royaume de Valence. Il eut l'appui du canoniste Raimond de Peñafort et du roi d'Aragon Jaime I<sup>er</sup> qui poussa à sa transformation en ordre militaire. Par la suite, un conflit opposa clercs et chevaliers, qui se retirèrent de l'ordre quand Jean XXII prescrivit que le maître-général ne pouvait être qu'un prêtre (1318). Tandis que les chevaliers rejoignaient l'ordre militaire de Montesa, les mercédares constituèrent un ordre purement clérical.

Ces ordres, hospitaliers ou autres, s'éloignaient de l'idéal de retrait du monde qui avait été, des siècles durant, celui des esprits religieux, encore que, pour les moines, l'hospitalité était un devoir, au point que dom Leclercq a pu dire que "l'ordre monastique a longtemps fait figure d'ordre hospitalier". De fait, retrait du monde et renonciation au monde sont deux notions différentes. Du moins, le religieux, même plongé dans la *vita activa* par la desserte paroissiale, l'assistance aux voyageurs, les soins aux malades, le rachat des captifs, restait-il fidèle à cette distinction par rapport au laïc : il ne versait pas le sang. Or, au 12<sup>ème</sup> siècle, cette différence disparut avec la naissance et le développement des ordres religieux militaires qui traduisaient une transformation radicale de la mentalité religieuse, en relation avec le mouvement de la Croisade.

L'idée même de croisade portait en germe cette "confusion", qui n'en était pas une à l'époque : œuvre pie, œuvre sacrée, moyen de pénitence et de salut, telle apparut la lutte armée contre l'infidèle. Se dévouer à la conquête et à la préservation des Lieux saints, c'était accomplir une œuvre très voisine de celle du religieux qui renonçait au monde pour faire son salut. D'ailleurs, la vocation militaire des ordres nés en Terre sainte ne s'affirma pas dès le départ : l'hospitalité en fut le premier moteur et le demeura au moins pour l'un d'entre eux : celui du **Saint-Sépulcre**, fondé après la conquête de Jérusalem (1114) pour veiller sur le Saint-Sépulcre. Il comprenait des chanoines réguliers, assistés de chevaliers pour la protection des pèlerins. Après la perte de la Terre sainte (1291), les chanoines se replièrent sur l'Occident et l'ordre connut aux 14<sup>ème</sup> et 15<sup>ème</sup> siècles un lent déclin, de même qu'un autre groupement au demeurant moins important, l'ordre de Saint-Lazare.

Les autres ordres nés en Terre sainte eurent plus nettement, voire uniquement, la vocation militaire. L'ordre des **Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem**, était issu de l'hôpital des Amalfitains, créé vers 1050, approuvé par Pascal II (1113). Peu à peu se développa la fonction militaire, qui ne fit jamais disparaître la vocation hospitalière.

Après la perte de la Terre sainte, l'ordre, qui avait reçu des biens considérables en Occident, s'installa à Chypre, puis à Rhodes (1308). Après la chute de cette île (1522), il se replia sur Malte en 1530, continuant à donner à l'Europe chrétienne l'image d'un ordre tout à la fois hospitalier et combattant.

L'ordre du **Temple** fut, dès sa fondation (1119), uniquement militaire, mais végéta jusqu'à ce qu'il reçût l'appui de Bernard de Clairvaux au concile de Troyes (1128). Organisé comme celui de l'Hôpital, dont il fut le grand rival, il était lui aussi fort riche de forteresses en Terre sainte et de domaines en Occident. Après la perte de la Terre sainte, l'ordre se replia sur l'Occident où il se livra, entre autres, aux activités bancaires, s'attirant de nombreuses inimitiés qui expliquent sa dissolution par le Pape Clément V, à l'instigation du roi de France Philippe IV (1312).

L'ordre **Teutonique** découlait d'un hôpital pour les pèlerins allemands, fondé à Jérusalem avant 1118, abandonné à la chute de la ville (1187), reconstitué à Acre (1191), transformé en ordre militaire approuvé par Innocent III (1199). Moins important que ses devanciers en Terre sainte, l'ordre chercha en Europe des compensations qu'il trouva en Prusse à partir de 1224. Il se tailla, de la Vistule au golfe de Finlande, un État qui entra en conflit avec la Pologne et fut vaincu au début du 15<sup>ème</sup> siècle. La perte de la Prusse et de la Livonie par suite de la Réforme protestante le ramenèrent (1525-1561) à ses origines d'ordre hospitalier.

En dehors de la Terre sainte, l'**Espagne**, autre théâtre d'affrontement entre chrétienté et islam, vit se créer des ordres du même genre. L'un, celui de Santiago, était à la fois hospitalier et militaire, les autres strictement militaires et étroitement liés à l'ordre cistercien, qu'il s'agisse des ordres espagnols d'Alcantara et de Calatrava, ou de l'ordre portugais d'Avis.

Les Croisades furent l'occasion de nouveaux contacts entre Rome et les chrétientés isolées d'Orient, par exemple celle des Maronites, fondamentalement appuyée sur un monachisme original basé peu ou prou sur la tradition de saint Antoine.

---

Cette revue rapide du mouvement monastique pourrait donner l'impression qu'il ne s'est agi que d'un mouvement masculin. Ce serait une vue absolument fautive. Des **communautés de femmes** se créèrent et se développèrent à côté des communautés d'hommes et parallèlement. Cependant, elles ne furent, durant tout le Moyen Âge, ni aussi nombreuses, ni aussi actives que les secondes. Leur vie, par définition plus orientée vers la contemplation, les laissèrent un peu à l'écart de la société. Ces communautés de moniales se répartissaient en trois catégories :

- celles qui demeuraient totalement indépendantes les unes des autres, sous la tutelle de l'évêque diocésain ;

- celles qui formaient une branche d'un ordre ou groupement monastique masculin, lequel avait dû les laisser se constituer sous la pression de la société.

En reprenant les groupes dont il a été question, on citera :

- les moniales bénédictines : de Cluny, de Sahagun, d'Hirsau, de Camaldoli, de Vallombreuse, de la Chaise-Dieu et de Molesme,

- les moniales grandmontaines,

- les moniales cartusiennes,

- les moniales cisterciennes,

- les chanoinesses, notamment d'Arrouaise,

- les chanoinesses de Prémontré,

- les sœurs du Saint-Esprit qui, à côté des frères, desservaient les hôpitaux de l'ordre,

- les trinitaires,

- les mercédaires,

- les sœurs de l'Hôpital de Saint-Jean de Jérusalem,

- celles qui constituaient, autour d'une abbaye-mère, un groupement monastique féminin, dont aucun ne fut comparable, quant à l'importance et au rayonnement, aux groupements masculins. Les plus répandus : Ligueux, en Périgord, la congrégation des Servantes de Marie (*Servarum B. Mariae Virginis*) de Gubbio en Ombrie, ne regroupaient qu'une trentaine de maisons.

Pour des raisons de soutien, spirituel aussi bien que matériel, il avait parfois semblé souhaitable de regrouper en des lieux proches maisons de moniales et maisons de moines : ce furent les **monastères doubles**, qui remontent aux origines mêmes du monachisme, mais n'étaient, au mieux, que tolérés par la législation canonique. Ces monastères doubles se retrouvent dans quelques ordres particuliers, tel Saint-Sulpice-la-Forêt, près de Rennes,

éclipsé par son homologue Fontevraud, fondation du prédicateur itinérant Robert d'Arbrissel (1101), devenue abbaye par l'institution d'une abbesse (1115) ayant autorité sur les moniales comme sur les frères. L'ordre se développa dans l'ouest de la France, accessoirement dans le nord de l'Espagne et en Angleterre. L'ordre de Sempringham, fondé par saint Gilbert vers 1139 associait maisons de religieuses suivant la règle de saint Benoît pratiquée comme à Cîteaux et maisons de religieux, ceux-ci chanoines réguliers de saint Augustin. Il ne fut représenté qu'en Angleterre.

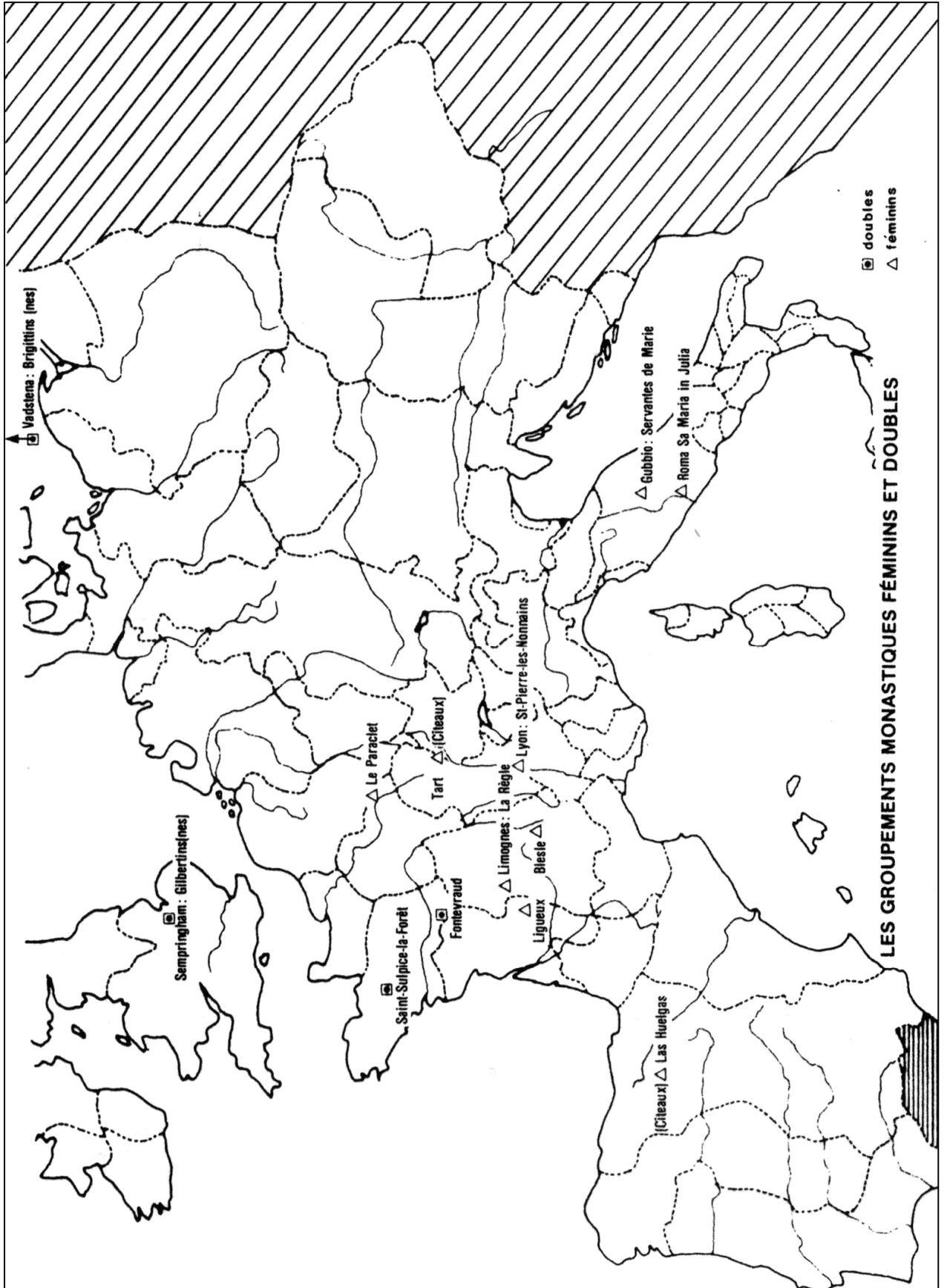
On ne peut en terminer avec l'époque monastique par excellence sans évoquer le rôle des moines dans l'art gothique.

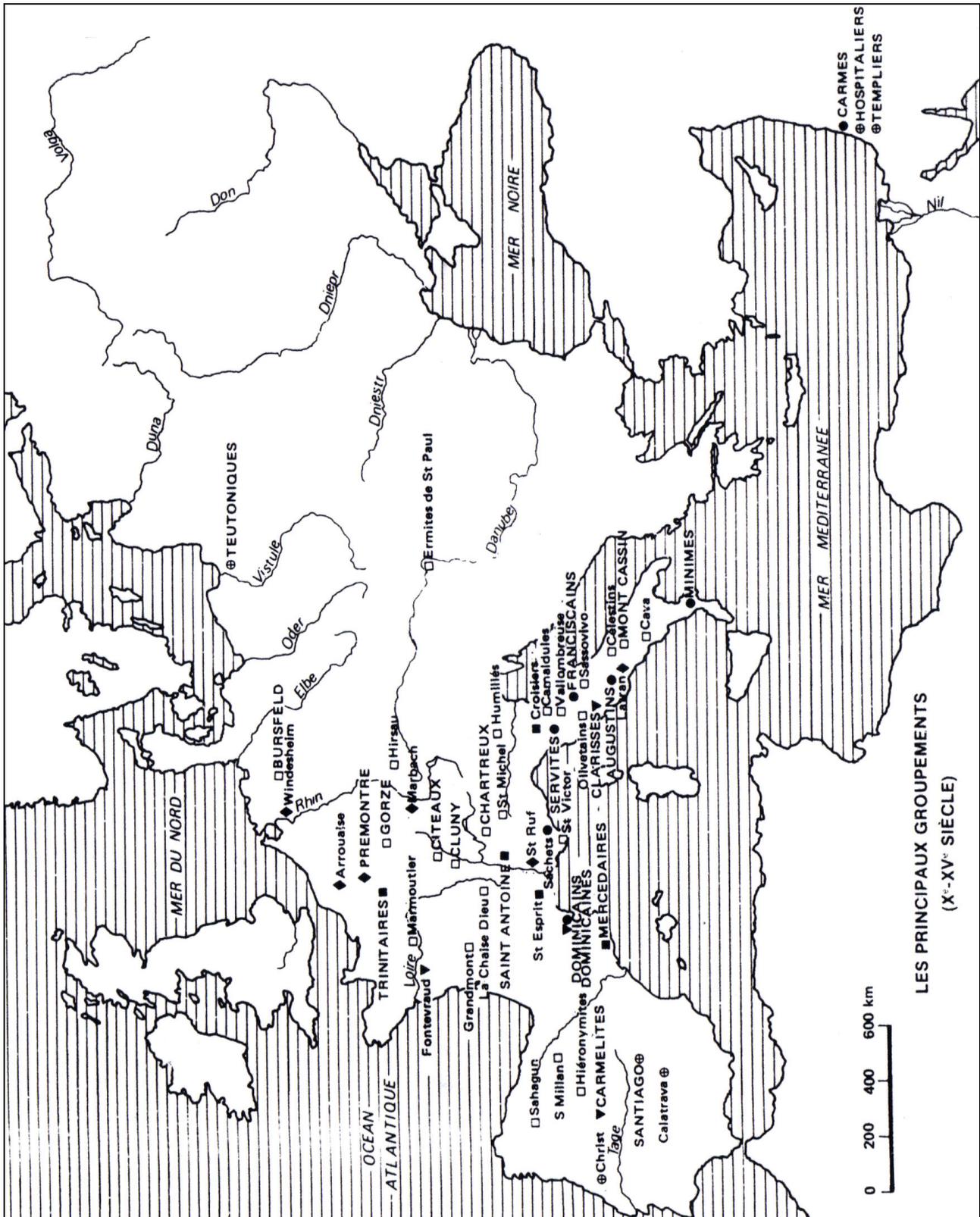
La seconde moitié du 12<sup>ème</sup> siècle vit le début de la grande aventure ogivale dont une des premières expressions fut l'abbatiale de Saint-Denis voulue par Suger (1132-1144). Certes, les moines ne jouèrent pas, dans la propagation de cet art, un rôle de premier plan, comme cela avait été le cas pour l'art roman. Ils ne l'ignorèrent cependant pas, notamment les cisterciens dont le grand essor correspond justement au premier art "gothique". Après s'être inspiré du roman bourguignon corrigé dans le sens de l'austérité, les "moines blancs" utilisèrent le nouveau procédé de couverture, contribuant par leur expansion à faire connaître à l'Europe l'*opus francigenum*. "Missionnaires de l'art gothique" : l'expression est exagérée, mais dans un pays aussi réfractaire au nouveau style que l'Italie, le gothique leur dut quelques-unes de ses réalisations majeures, à Chiaravalle Milanese, Fossanova et Casamari.



**Tout cela est bel et bien... MAIS :**

**- Pourquoi "oublier" l'immense monachisme Orthodoxe, "slave" ; et ceux des nestoriens (jusqu'en Chine !), Monophysites... Et le "problème" de Mani ?**  
**- Hélas, pas une ombre d'Historisme. (Ex : "haines" successives). (Note de Freddy Malot)**





LES PRINCIPAUX GROUPEMENTS  
(X<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> SIÈCLE)

### III- L'époque des mendiants (13<sup>ème</sup>-début du 15<sup>ème</sup> siècle)

*“Lorsque la contemplation s'affaiblit chez les hommes, ils passent à l'action qui est une ombre de la contemplation et de la raison.”*

Plotin [!]

La montée des villes et de nouvelles classes sociales, dès la fin du 12<sup>ème</sup> siècle, s'était faite hors de l'influence des anciens ordres religieux. Ceux-ci ne paraissaient pas en état de répondre aux problèmes qui se posaient à l'Église au tournant du 12<sup>ème</sup>-13<sup>ème</sup> siècle, notamment au développement des hérésies : bogomilisme venu de Thrace et des Balkans, catharisme du Midi de la France, patarisme d'Italie du Nord, valdisme des pays du Rhône.

La papauté, et plus particulièrement Innocent III, se préoccupait de ces contestations. Le Pape eut le mérite de savoir réconcilier avec l'Église un certain nombre d'entre eux, pauvres catholiques, ex-disciples de Valdo et **humiliés** de Lombardie. Ceux-ci, recrutés dans le milieu des tisserands de la laine prétendaient, comme les “pauvres de Lyon”, revenir à l'Église primitive. À la fois ordre religieux double, communautés doubles de laïcs vivant dans la continence, tertiaires laïcs mariés, les humiliés, ces frères “servant Dieu dans l'humilité de leur cœur et de leur corps” (Innocent III), préfiguraient un peu les “mendiants”.

---

L'ordre des **frères mineurs**, plus connu sous l'appellation de **franciscains**, est issu de l'apostolat de François d'Assise, qui groupa autour de lui quelques disciples dont l'idéal de vie : humilité et pauvreté les plus intransigeantes, fut approuvé par Innocent III (1210). Les frères devaient prêcher et mendier sans former de communauté organisée. Ordre purement laïc, il inquiétait l'Église : le Pape Honorius III obligea saint François à revoir sa règle avant de l'approuver (1223). Après la mort de saint François (1226), les frères mineurs se transformèrent en un ordre de clercs, se consacrant à la prédication et rapidement, à l'instar des dominicains, à l'enseignement (1230).

Cette évolution provoqua une grave crise dans l'ordre de la part de ceux qui voulaient rester totalement fidèles à la pensée de saint François : les **spirituels** qui bénéficièrent de l'appui de Célestin V (1294), mais furent condamnés par Jean XXII (1317). Les plus exaltés, appelés “Fraternelles” poursuivis comme hérétiques, se maintinrent assez longtemps en Italie.

Les dissensions n'empêchèrent pas les franciscains de se répandre rapidement dans toute la chrétienté, mais aux “conventuels”, accusés de céder à l'attrait des richesses et au relâchement moral, s'opposèrent les “observants” qui, dans la ligne des spirituels, se réclamaient de la règle primitive. L'institution d'un vicaire général de la réforme (1415) fut un premier pas vers la scission que le Pape Léon X entérina en 1517. Désormais

**observants**, les plus nombreux, et **conventuels** constituèrent des ordres indépendants, auxquels s'ajouta encore le Tiers-ordre régulier, issu du Tiers-ordre que la papauté avait approuvé en 1230 et dont l'action sur les masses populaires fut considérable. Le Tiers-ordre régulier, qui existait dès la fin du 13<sup>ème</sup> siècle, fut organisé en 1521 sous la forme d'un ordre indépendant.

Dès 1212, sainte Claire d'Assise († 1253), disciple de saint François, avait fondé l'ordre des "pauvres dames" ou clarisses, qui connut un grand essor. Aux 14<sup>ème</sup>-15<sup>ème</sup> siècles, sainte Colette réforma le monastère de Corbie et rétablit la règle dans sa rigueur primitive dans un grand nombre de couvents.

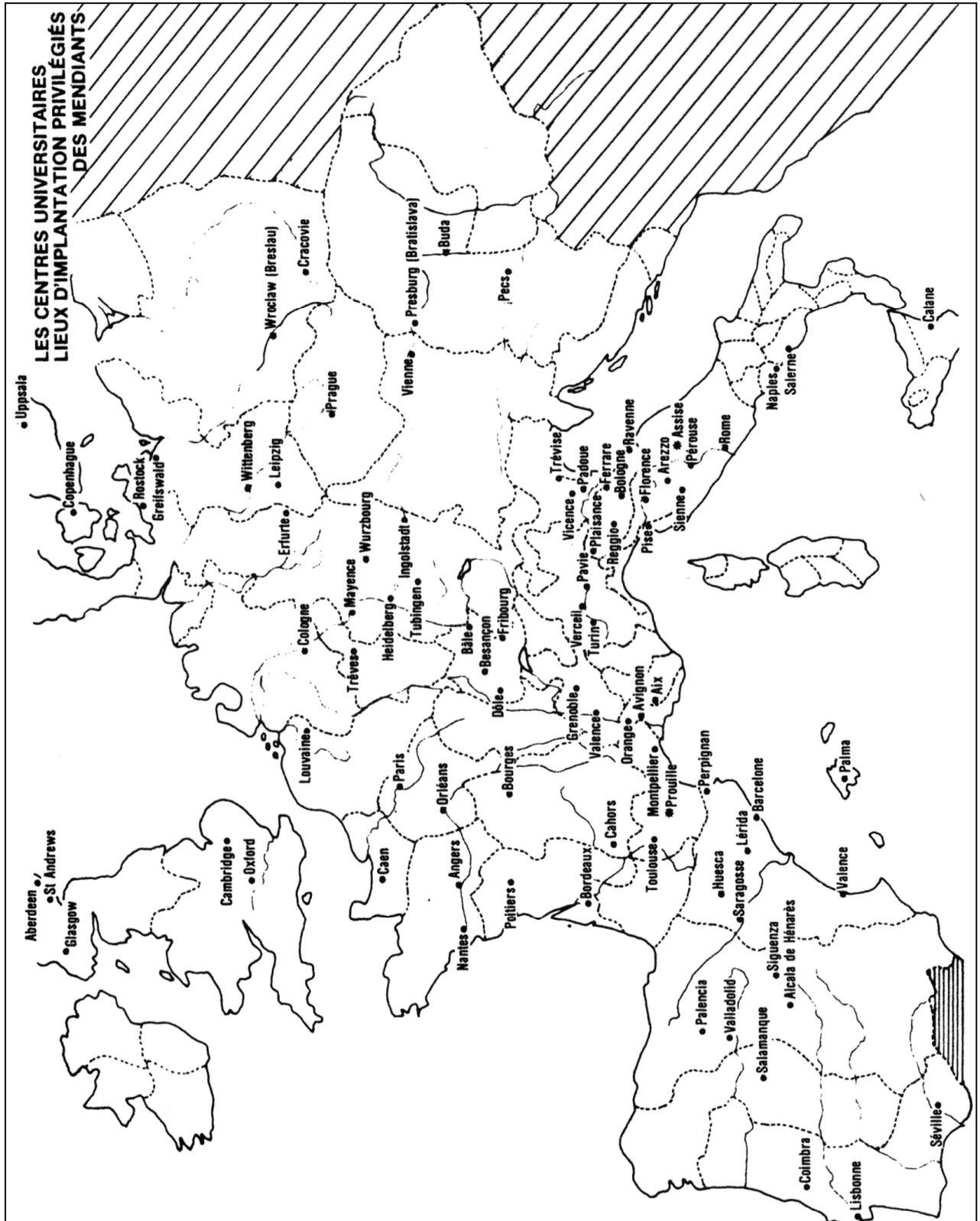
À l'extrême fin du Moyen Âge, un mouvement greffé sur celui des clarisses, mais juridiquement indépendant, se proposa d'honorer l'Immaculée Conception de la Vierge : l'ordre des moniales conceptionnistes, né en Espagne en 1484, qui eut de nombreuses filiales dans une partie de l'Europe.

L'ordre des **frères prêcheurs** ou **dominicains**, naquit de l'initiative du Castillan Dominique de Guzman († 1221), qui se joignit aux légats envoyés en Languedoc pour convertir les hérétiques cathares. Il réunit autour de lui quelques compagnons créant un nouvel ordre dont les statuts s'inspiraient de la règle de saint Augustin adaptée aux buts de l'ordre. Approuvés par Honorius III (1216), les frères prêcheurs menaient une vie consacrée à l'étude et subordonnaient tout à l'apostolat. L'ordre des "athlètes de la foi", selon l'expression d'Honorius III, se répandit rapidement à travers toute l'Europe, gouverné par le maître-général élu à vie.

Si les dominicains connurent moins de frictions intérieures, de drames de la pensée que les franciscains, ils furent **durement affectés par la crise du Grand schisme qui amena leur scission en deux groupements rivaux**. Sur le plan doctrinal, si des réformes furent nécessaires, elles n'entraînèrent pas de sécessions, des couvents non-réformés subsistant aux côtés des couvents réformés, les premiers regroupés en provinces, division traditionnelle, les seconds en congrégations.

Le Tiers-ordre dominicain, qui eut beaucoup d'influence sur les masses, fut fondé par le maître-général Muño de Zamora (1285).

Quant aux moniales dominicaines, elles découlent du couvent de femmes cathares converties réunies par saint Dominique à Prouille, en Languedoc (1206) et connurent une grande diffusion dans toute l'Europe.



Faut pas s'attendre à évoquer Duns Scot... (Note de Freddy Malot)

L'ordre des **carmes** présente une certaine originalité par rapport aux ordres précédents. À l'origine se trouve un groupe d'ermites vivant sur le mont Carmel, au-dessus d'Haïfa, autour d'un croisé, Berthold († 1198) dans une solitude et une pauvreté totales. Approuvé par Grégoire IX (1224), les carmes émigrèrent en Occident sous la pression de l'Islam. Une règle très sévère fut rédigée par le prieur général saint Simon Stock (1245) approuvée par Innocent IV, qui assimila les carmes aux ordres mendiants (1247).

L'ordre connut un développement rapide, mais aussi une crise grave à cause des adoucissements apportés par Eugène IV (1431), qui opposa observantins fidèles à la règle primitive et conventuels, acquis aux mitigations.

La branche féminine des **carmélites** fut fondée par le prieur général Jean Soreth (1452) et approuvée par le Pape Nicolas V. Elle se répandit aux Pays-Bas et en Espagne et connut les mêmes problèmes que la branche masculine.

---

Contrairement aux trois ordres précédents, issus d'initiatives particulières, encore que celui des carmes ait déjà suivi une voie assez singulière, celui des **ermites de saint Augustin** découle de la volonté des Papes, surtout d'Alexandre IV (1256), de réunir en un seul ordre les nombreux groupements d'ermites développés en Italie depuis le début du 13<sup>ème</sup> siècle. Seuls les guillemites, à l'exception de quelques-uns, refusèrent l'union, réclamèrent et obtinrent la filiation bénédictine et demeurèrent à l'écart. L'ordre des augustins fut placé sous l'autorité d'un prieur général élu et la direction d'un chapitre général triennal.

Le développement des augustins, comparable à celui des franciscains, toucha toute l'Europe. Cette extension n'eut pas une influence heureuse sur la discipline, et un besoin de réforme se fit sentir dès la seconde moitié du 14<sup>ème</sup> siècle, opposant aux augustins "conventuels" ou Grands augustins, les augustins "observants", soucieux de revenir à la régularité première.

Parallèlement aux religieux, se développèrent des communautés féminines : les moniales augustines, qui connurent un développement considérable et restèrent longtemps, jusqu'au 16<sup>ème</sup> siècle, rattachées aux provinces et congrégations masculines, avant d'être soumises assez généralement aux évêques au milieu du 16<sup>ème</sup> siècle.

---

Le caractère un peu artificiel à l'origine des augustins ne se retrouve pas dans d'autres fondations : servites, frères de la Pénitence, jésuites et minimes.

Les **servites** sont issus d'un groupe de marchands florentins désireux de se vouer au service de la Vierge (1234). L'ordre adopta la règle de saint Augustin (1245), et fut approuvé par Alexandre IV en 1256. Martin V en fit un ordre mendiant en 1424. Entre temps, il s'était répandu en Italie, Allemagne, Hongrie et Pologne, mêlant vie contemplative et apostolat.

La branche féminine des servantes de Marie fut fondée par le général Philippe Benizzi († 1285), auquel l'ordre est largement redevable de son rayonnement.

Les **frères de la Pénitence de Jésus-Christ**, ou frères "**sachets**", fondés à Hyères en 1248, approuvés par Innocent IV en 1251, voués à la prédication, prospérèrent

rapidement au point de compter vingt ans plus tard 115 couvents dans la plupart des pays européens. Ils n'en furent pas moins supprimés en 1274 par le concile de Lyon, victimes de l'hostilité des autres ordres, surtout dominicains et franciscains.

Les **jésuates** ou pauvres du Christ eurent pour fondateur le Siennois Jean Colombini. Frères laïcs voués au service des hôpitaux, ils furent approuvés par Urbain V (1367). Devenus au 17<sup>ème</sup> siècle "clercs apostoliques de saint Jérôme", voués à la prédication, ils adoptèrent la règle de saint Augustin et devaient connaître un certain développement avant d'être supprimés en 1668 pour raison d'"inutilité".

Une branche féminine, hospitalière, avait été fondée par la cousine du fondateur Catherine Colombini (+ 1387).

L'ordre des **minimes** est l'œuvre de François de Paule, franciscain, fondateur à Cosenza (1432) des ermites de saint François d'Assise, appelés minimes, sous une règle très sévère. Thaumaturge réputé, saint François fut appelé en 1482 au Plessis-les-Tours par Louis XI. Resté en France, il y fonda les premiers couvents de l'ordre. Celui-ci se répandit surtout en Italie, France et Espagne.

Une branche féminine, dite des "minimesses" fut fondée en Espagne, à Andujar, en 1495.

En 1493, saint François institua un Tiers-ordre.

Durant l'époque des mendiants, que l'on peut clore à la Réforme, les ordres anciens continuaient à vivre (ou à survivre), mais aussi connaissaient de nouveaux développements, quelquefois en rapport avec celui des mendiants : ainsi pour les croisiers, créés à Huy près de Namur, sous la règle des chanoines réguliers, avec des emprunts aux coutumes des dominicains. Approuvés en 1248, ils se développèrent surtout aux Pays-Bas, en France, en Allemagne, et en Angleterre. Dans le même esprit, avait été fondé l'ordre des croisiers de Bohême (1237), qui se transforma rapidement en ordre militaire, dit de l'Étoile-Rouge.

Plus souvent, les nouvelles fondations s'inscrivaient soit dans la vieille revendication de retrait du monde et de vie évangélique, soit en rapport avec de nouvelles formes de vie spirituelle dans le sens de la *dévotio moderna*.

Au premier courant se rattachent silvestrins, célestins, paulins, olivétains et hiéronymites :

Les **silvestrins**, réunis en 1231 autour de Silvestre Guzzolini, associaient un certain érémitisme à la prédication. Ils se développèrent en Italie centrale.

Les **célestins**, à l'origine "frères du Saint-Esprit" formèrent dans les Abruzzes, en 1259, autour de Pierre "del Morrone", un groupement érémitique devenu rapidement un ordre confirmé par Grégoire X (1275). L'accession à la papauté du fondateur, l'éphémère Pape Célestin V (1294), valut à l'ordre son nom : célestins, et sa renommée. L'ordre se diffusa en Italie du sud puis en Lombardie, et en France où il eut l'appui des Valois.

Une branche féminine se développa jusqu'aux 16<sup>ème</sup>-17<sup>ème</sup> siècles.

Les **paulins** ou ermites de Saint-Paul, issus de petites communautés érémitiques de Hongrie, suivant la règle de saint Augustin renforcée dans le sens de la plus grande austérité, furent approuvés par l'épiscopat (1262). L'ordre se propagea rapidement en Hongrie, en Allemagne (1340), en Pologne, avec le fameux monastère de Jasna Gora, à Czestochowa (1382), au Portugal où la congrégation des ermites paulins portugais était en

fait indépendante, et en Espagne. Gravement atteint par la conquête turque en Hongrie et par la Réforme, il se releva pour connaître un essor spectaculaire au 17<sup>ème</sup> siècle.

Les **olivétains** était primitivement une communauté fondée en pleine solitude, à Monte Oliveto Maggiore (Toscane) autour du Siennois Bernard Tolomei (1313). Approuvé par Clément VI (1344), original par l'annualité de l'abbé et l'autorité du chapitre général, l'ordre connut une diffusion rapide dans toute l'Italie. Son influence contribua à la réforme du Mont-Cassin et de Subiaco et à la naissance de la congrégation de Sainte-Justine de Padoue.

Côté féminin, la filiale romaine de Sainte-Marie-la-Neuve inspira sainte Françoise Romaine, fondatrice d'une très influente congrégation d'oblates, vouée au service des pauvres et des malades, rattachée aux olivétains (1433).

Les hiéronymites sont issus d'un mouvement érémitique castillan autour de deux chanoines de Tolède retirés à Lupiana vers 1370. Grégoire XI confirma les "frères ermites de saint Jérôme" sous la règle de saint Augustin (1370). L'ordre des hiéronymites dut son succès au fait que le monachisme traditionnel était en déclin. Les grands aidèrent à la fondation de monastères dont le premier chapitre général se tint, en 1415, à Guadalupe.

Il se développa une branche féminine des hiéronymites, qui eut et conserve une notable influence en Espagne.

En Italie se créèrent trois congrégations dans la même inspiration. Celle des hiéronymites de l'Observance de Lombardie ou ermites de saint Jérôme fondée dans cette région en 1426 par Louis d'Olmedo était dans la ligne du mouvement espagnol.

Les deux autres congrégations, celle du bienheureux Pierre de Pise et celle de Fiesole, n'eurent, par contre, aucun rapport avec la branche espagnole.

Quant à la *devotio moderna*, dont l'influence sur la vie religieuse fut considérable au 15<sup>ème</sup> siècle, elle se rattache à l'action du mystique Gérard Groote, chanoine d'Utrecht "converti" (1374) qui, après des années de retraite, se consacra à la prédication, avant de se retirer à Deventer, groupant autour de lui des disciples organisés en confrérie des frères de la Vie Commune (1381). La *devotio moderna*, marquée par l'influence du mystique Jan Van Ruysbroeck († 1384), propagée par les frères, visait à l'imitation du Christ dans une tradition née sans doute dans le milieu monastique de l'Italie du Nord au 13<sup>ème</sup> siècle, transmise par différents canaux, chartreux en particulier. Il en résulta une spiritualité moins intellectuelle que celle répandue jusqu'alors dans le milieu clérical, plus accessible à tous par l'accent mis sur la méditation et l'oraison. L'influence du mouvement toucha aussi bien les milieux populaires par l'*Imitation de Jésus-Christ*, qu'intellectuels avec des humanistes comme Nicolas de Cues († 1464) et Erasme († 1536). Cependant, un certain nombre de frères voulurent aller plus loin dans le retrait du monde, d'où la communauté de Windesheim, origine d'un ordre de chanoines réguliers sous la règle de saint Augustin (1387), qui connut une grande diffusion à la fin du 15<sup>ème</sup> siècle. Son prestige était tel que d'anciennes congrégations canoniales, celles de Groenendael (1412) de Neuss (1430) et de Marbach (1464) se joignirent à Windesheim. L'ordre fut gravement touché par la Réforme et la révolte des Pays-Bas qui entraîna le transfert du siège à Cologne.

À la même époque, l'Italie connaissait un important mouvement de rénovation canoniale, largement inspiré par la papauté, dont l'émanation la plus active et la plus durable fut celle des chanoines du Latran (1445).

La *devotio moderna* eut de l'influence chez les moines, les incitant à un retour à la régularité et à une réorganisation qui expliquent, entre autres, les congrégations de Sainte-Justine de Padoue et de Bursfeld.

Sainte-Justine de Padoue était une ancienne abbaye bénédictine reprise en mains par un jeune patricien vénitien : Ludovico Barbo, approuvé par Martin V (1419). La *congregatio de Unitate* (1438), dirigée par le chapitre général qui élisait le président, annuel, regroupa la plupart des monastères bénédictins italiens, dont le Mont-Cassin qui lui donna son nom de congrégation cassinaise (1504).

L'abbaye de Bursfeld, en Saxe, n'avait jamais eu d'importance jusqu'à ce qu'un nouvel abbé, Jean Dederoth, la réformât avec l'aide de l'ancien chartreux Jean Rode, réformateur de Saint-Mathias de Trêves. L'abbé Jean Hagen (1436-1469) organisa la congrégation de Bursfeld avec chapitre général annuel et présidence de l'abbé de Bursfeld (1446). La congrégation connut, grâce à l'appui de Nicolas de Cues, légat en Allemagne, une grande extension, surtout en Allemagne du Nord, Pays-Bas et Danemark, réussissant à surmonter la crise de la Réforme protestante.

Les 14<sup>ème</sup> et 15<sup>ème</sup> siècles virent quelques fondations d'ordres féminins, voire d'un ordre double, en l'occurrence celui du Saint-Sauveur qui naquit de la fondation par sainte Brigitte de Suède du monastère de Vadstena (1346) dont la première abbesse fut sa fille, sainte Catherine († 1381). L'ordre, organisé en 1370, associait couvents de religieuses et de religieux dans le nord de l'Europe, de la Baltique à l'Angleterre.

Quant aux deux ordres voués à l'Annonciation de la Vierge, ou salutation angélique, caractéristique de l'époque, ils n'ont en dehors de cela rien de commun. Celui des annonciades de Lombardie, fondé à Pavie en 1408, eut moins d'importance, surtout en Italie, que celui de l'Annonciade, institué à Bourges en 1500 par Jeanne de France, fille de Louis XI et épouse temporaire de Louis (XII) d'Orléans.

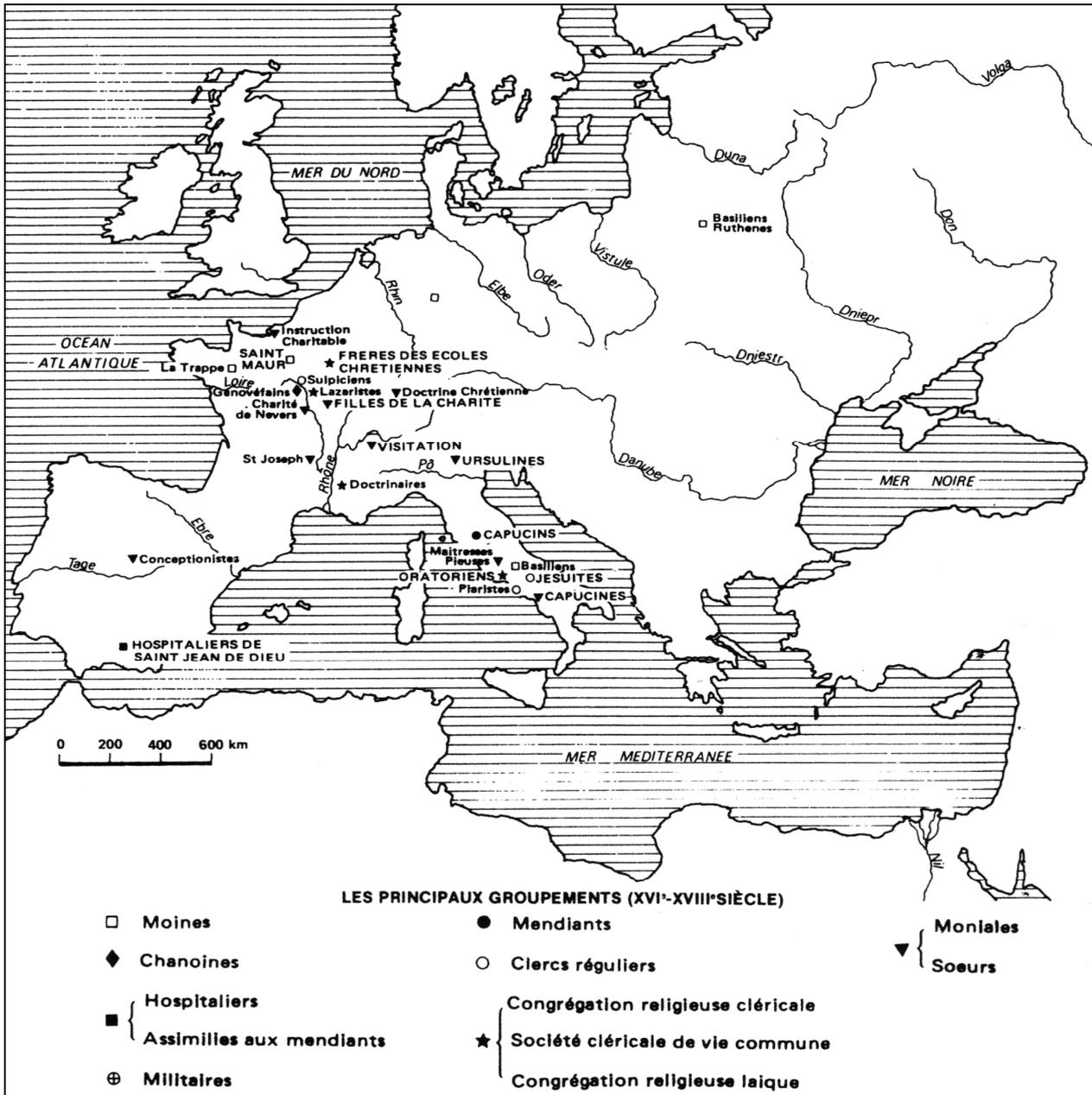
Enfin parmi les anciens ordres, dont la plupart furent, à partir de la fin du 15<sup>ème</sup> siècle, affectés par la commende, beaucoup s'efforcèrent de se réformer, mais et c'est là un fait nouveau, dans les cadres nationaux respectifs.

Les mouvements les plus durables furent :

- en Espagne :
  - la congrégation de Castille (1425), réunissant la plupart des monastères cisterciens ;
  - la congrégation de Valladolid (1428), regroupant les monastères bénédictins.
- en France :
  - la petite congrégation de Chezal-Benoît, créée à la fin du 15<sup>ème</sup> siècle ;
- en Italie :
  - la congrégation de saint Bernard, créée en 1496, qui réunit des maisons cisterciennes ;
  - la congrégation camaldule de Murano, approuvée par la papauté en 1487, devenue en 1513 la congrégation du "Saint-Ermitage et de Saint-Michel de Murano" qui ne devait pas tarder à absorber le vieux groupement de Fonte Avellana.

---

**Ils noient les fleuves dans les ruisseaux, mêlent bondieuserie et hérésies avec religion, sautent les révolutions, etc. etc. (Note de Freddy Malot)**

Les principaux groupements (16-18<sup>ème</sup> siècle)

Arrivé au terme de ce que l'on est convenu d'appeler le Moyen Âge, il n'est pas inutile de chercher à dresser un bilan de l'apport des religieux à la civilisation.

Sans tomber dans l'apologie, on peut envisager leur œuvre matérielle, sociale, intellectuelle et spirituelle.

Matériellement, les moines, et parmi eux plus particulièrement les cisterciens, ont asséché des marais, essarté – avec les chartreux – des forêts, mis en valeur des étangs. Tous ont cultivé céréales et vignes. Nombre de celles-ci, parmi les plus célèbres, en Bourgogne, en Bordelais, dans les vallées de la Loire, de la Garonne et de ses affluents,

dans celles du Rhin et du Main, ont une origine monastique. Les moines ne le firent pas pour la prospérité de l'Europe, notion bien vague à l'époque ni, du moins à l'origine, dans un esprit de lucre, mais pour vivre et faire vivre les familiers qui les entouraient, les pauvres qui les suppliaient. La première nécessité fut longtemps la possession de la terre, d'une terre aussi bien exploitée que possible. Dans leurs prairies, les moines pratiquaient l'élevage, et ils furent les seuls à le faire au Moyen Âge, qu'il s'agisse des bovins et des porcs, mais surtout des moutons, richesse des cisterciens anglais, base de la prospérité de l'Angleterre médiévale. Quant à l'élevage des chevaux et à l'amélioration de leurs qualités, ce furent les ordres hospitalo-militaires qui l'eurent en charge, hospitaliers et templiers, mais aussi chanoines d'Aubrac.

Les monastères et autres maisons religieuses fixaient autour d'eux les populations, grâce à leurs ateliers, brasseries, forges, tanneries, grâce aux marchés où s'écoulaient les surplus monastiques, aux foires, celle du Lendit à Saint-Denis, de Saint-Germain-des-Prés, de Saint-Baudile à Nîmes, autant de rendez-vous commerciaux monastiques.

Quant aux villes nées des monastères, l'Europe en est pleine, et l'énumération est longue, sans d'ailleurs être exhaustive : Berchtesgaden, Fulda, Maulbronn, Ottobeuern en Allemagne ; Melk en Autriche ; Einsiedeln, Payerne, Saint-Gall, Schaffhouse en Suisse ; Bobbio, Cava, Monreale, San Benedetto Po, San Giovanni in Fiore, Monte Sant Angelo en Italie ; Aurillac, Cluny, Dijon, Issoire, Luçon, Luxeuil, Redon, Saint-Amand-les-Eaux, Saint-Claude, Tulle en France ; Celanova, Ripoll, San Cugat en Espagne ; Alcobaça, Tomar au Portugal ; Gembloux, Saint-Trond en Belgique ; Bury Saint-Edmunds, Abingdon, Saint-Albans, Shrewsbury, Reading en Angleterre... Entre monastères et bourgades monastiques, les produits circulaient, comme les religieux eux-mêmes, porteurs ou non des "rouleaux des morts" : les moines pourvurent à bien des aménagements de chemins, de voies navigables, de ponts.

Mais encore une fois, pour les religieux, ces œuvres matérielles étaient secondaires. Ce qui comptait pour eux, c'était le spirituel, et dans ce domaine l'apport monastique fut longtemps primordial. Sans remonter au premier Moyen Âge, dominicains et franciscains portèrent la théologie en ses sommets. Trois noms suffiront à les évoquer : **Thomas d'Aquin**, **Duns Scot** et **Guillaume d'Occam**. Le premier, dominicain, eut l'immense mérite de mettre fin à une grave crise de pensée provoquée par les traductions d'Aristote en conciliant l'aristotélisme et le dogme chrétien. Pour lui, les contradictions n'étaient qu'apparentes et venaient de la différence de point de vue entre le philosophe, qui considère les êtres en eux-mêmes, et le théologien, qui les envisage par rapport à Dieu. Les deux autres, franciscains, se complétèrent en ce sens que, si Duns Scot sépara franchement les domaines de la raison et de la foi, la première ne pouvant apporter de certitudes que dans l'univers sensible, Guillaume alla jusqu'à avancer que la raison ne peut appréhender que ce monde sensible, l'immatériel ne relevant que de la foi guidée par la Révélation. Quant au droit canon, on se contentera de nommer **Raimond de Peñafort**. Du spirituel, on glisse au culturel, et les sciences profanes sont largement redevables à **Roger Bacon** et à **Raimond Lulle**.

Il n'est guère nécessaire de revenir sur les arts. Si l'architecture des mendiants fut moins somptueuse que celle des bénédictins, combien de peintres leurs fondateurs n'ont-ils pas inspirés, et il faut bien au moins citer **Fra Angelico**.

Il n'est pas jusqu'à l'influence sur les institutions qui ait joué : chapitres, votations, élections, chez les cisterciens, puis chez les mendiants, ont marqué les techniques et les principes démocratiques, surtout en ce qui concerne la représentativité. Inversement, les religieux ont subi les épreuves de leur époque : les guerres, les pestes, surtout celle de 1348, le Grand schisme d'Occident, les ont terriblement et profondément marqués, comme, au soir du Moyen Âge, les nationalismes naissants.

Certes, la fin dudit Moyen Âge fut, en très gros, plutôt calamiteuse pour le monde des religieux. On le constate même dans la dégradation de l'architecture, atteinte par une sorte d'essoufflement. En France en particulier, les monastères ont payé un lourd tribut aux guerres. On a pu noter que cette oblitération artistique se traduisit par l'édification de petites constructions adventices plantées "au petit bonheur" par les officiers qui n'entendaient plus partager la vie du commun des moines.

Pourtant, il restait bien des apports de qualité : que l'on pense au théologien Denys le Chartreux, au canoniste Nicolas Dei Tedeschi, dit *Panormitanus*.

Sans doute faudrait-il terminer sur la sainteté, mais la cohorte des saints est tellement nombreuse dans le monde des religieux durant le millénaire que nous avons évoqué qu'on nous excusera d'y renoncer.

---

## Prémontré

Abbaye fondée (1120-21) par Norbert de Xanten (Rhénanie), chanoine de Xanten qu'il ne put réformer (1118), non plus que Saint-Martin de Laon (1120). Elle obéissait à la règle de saint Augustin, avec un code disciplinaire (*disciplina monasterii*) d'observance très austère (*Ordo novus*). Plus tard, la règle fut tempérée sous l'action des Papes par son successeur Hugues de Flosses qui, quand Norbert fut devenu archevêque (1126-† 1134) donna aux prémontrés au chapitre général de 1128, leur organisation, inspirée de la *Carta caritatis* cistercienne. L'ordre était dirigé par un conseil des abbés des quatre premières fondations : Prémontré, Saint-Martin de Laon finalement ralliée, Floresse et Cuissy.

Cet ordre complexe, synthèse de vie monastique et de vie canoniale, annonçant les mendiants par la propension à la méditation, proche des cisterciens par l'aspect cénobitique, ascétique et contemplatif, s'orienta du fait des circonstances (missions en Saxe, Frise, confins slaves) vers le ministère paroissial, les évêques de Brandebourg, Havelberg et Ratzebourg étant membres de l'ordre et élus par les chanoines du lieu.

L'ordre de Prémontré dans lequel le chapitre général devint dès le 12<sup>ème</sup> siècle prépondérant, l'abbé de Prémontré (Saint-Norbert), n'étant qu'un simple président, connut un développement considérable : une centaine de maisons sous Hugues de Flosses, finalement 660 monastères répartis en provinces ("circaries") en France (une centaine), Pays-Bas (110), Lorraine (une trentaine), Îles Britanniques (une soixantaine), Allemagne (160), Danemark-Norvège (une dizaine), Bohême (une vingtaine), Pologne (une vingtaine), Livonie (deux), Hongrie (une cinquantaine), Italie (une dizaine), Espagne (une quarantaine), Grèce et Terre sainte.

Répartition des maisons de prémontrés au 13<sup>ème</sup> siècle :

• Europe occidentale :	
- France	135 (23%)
- Allemagne	158 (28%)
- Belgique	44 (8%)
- Espagne	40 (7%)
- Grande-Bretagne	49 (9 %)
- Irlande	13 (2%)
- Italie	10 (2%)
- Pays-Bas	26 (5%)
• Europe du Nord :	
- Baltique	2
- Pays Scandinaves	8
• Europe orientale :	
- Hongrie	48 (8%)
- Pologne	16 (3%)
- Tchécoslovaquie	24 (4%)
• Orient latin	5

L'ordre connut au 15<sup>ème</sup> siècle un déclin qui se traduisit par la chute de nombre des maisons, tombé en 1445 à 231. La papauté se préoccupait de cette dégradation, et en 1438, Eugène IV incita les responsables à se préoccuper de la réforme. Un mouvement de ce genre se développa dans la circarie de Saxe vers 1460, sous l'influence de Windesheim, mais dans l'ensemble, la fin du 15<sup>ème</sup> et le 16<sup>ème</sup> siècles furent difficiles pour l'ordre, auquel le luthéranisme fit perdre un grand nombre de maisons en Allemagne, Scandinavie, Hollande, Angleterre. Mais la fermeture de nombreux monastères n'est pas seulement imputable au protestantisme, la baisse de ferveur y eut sa part.

L'abbaye-mère de Prémontré, après une période de commende et de dépérissement, retrouva la régularité et la ferveur sous l'abbé Jean Despruets (1572-1592).

D'autres mouvements de réforme se firent jour, notamment dans les monastères prémontrés de Hongrie aux 17<sup>ème</sup>-18<sup>ème</sup> siècles.

Plus importante, intrinsèquement et par ses conséquences pour l'ordre, fut la réforme espagnole. Une des manifestations les plus marquantes se produisit à l'abbaye de Villamayor de Trevino (diocèse de Burgos) sous l'influence de Diego de Mendieta, abbé en 1571, mais plus décisive fut la volonté de l'abbé commendataire de la Vid de Aranda (diocèse de Burgos) le cardinal Inigo Lopez de Mendoza, de rétablir la régularité et de revenir à la ferveur primitive (1535). L'exemple fut suivi par l'ensemble des maisons espagnoles de l'ordre, qui adoptèrent les unes après les autres le système de l'abbatit triennal et se constituèrent en 1570 en congrégation espagnole séparée, sous un vicaire général. Toutes les tentatives pour les ramener dans l'ordre échouèrent.

Au même moment, en Lorraine, un mouvement de réforme s'engagea à l'abbaye de Sainte-Marie-au-Bois, sous l'abbatit de Daniel Picart et surtout sous celui de son

coadjuteur et successeur Servais de Lairuelz (1560-1631). Ce dernier fut appuyé par l'abbé général François de Longpré qui en fit son vicaire général (1596). Tout un groupe d'abbayes lorraines adhèrent au mouvement qui reçut l'approbation de l'abbé de Prémontré et de Paul V (1613). Malheureusement pour l'ordre, un nouvel abbé général retira son appui, si bien qu'avec l'accord du Saint-Siège se constitua la congrégation de l'Antique rigueur de Prémontré, soustraite à l'autorité du chapitre général (1630).

### Moniales prémontrées

La branche féminine des moniales prémontrées, dites parfois "norbertines", est issue des monastères prémontrés des premiers temps, qui étaient doubles – ne dit-on pas qu'à Prémontré, il y avait à l'origine 500 religieux et un millier de religieuses ? – Mais au chapitre général de 1137, Hugues de Flosses fit interdire les monastères doubles. Des maisons de moniales prémontrées se créèrent donc, peut-être 400 au milieu du 18<sup>ème</sup> siècle, peuplées de 10 000 religieuses. Devant cette situation de fait, les prémontrés revinrent sur leur décision, tout en décidant que les maisons féminines, qui ne devraient pas compter plus de vingt chanoinesses placées sous la direction d'une "maîtresse" (*magistra*) seraient placées sous la dépendance de l'abbé, ce que confirma Innocent IV (1247).

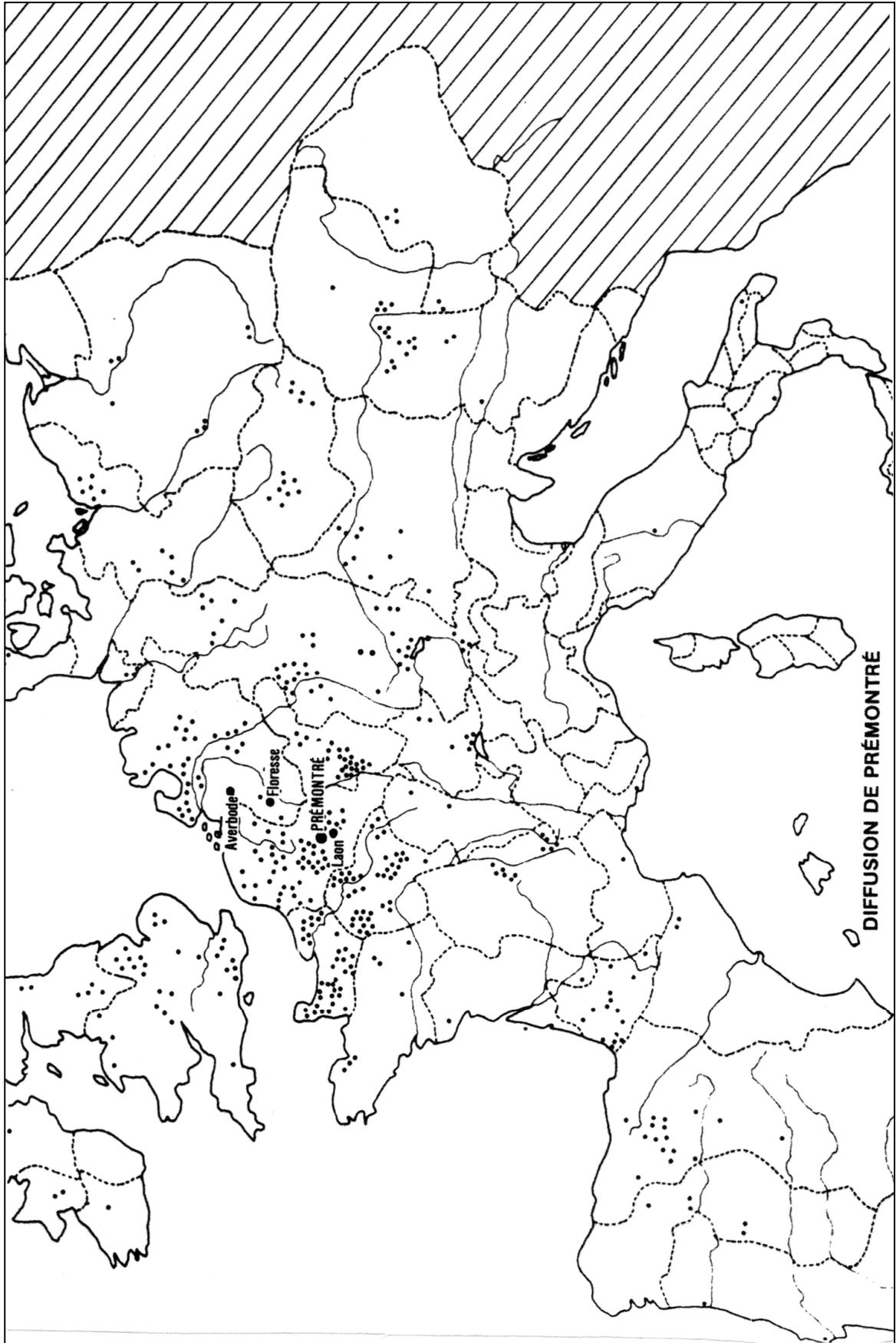
L'évolution de la branche féminine, dont les membres, soumises à une clôture stricte, s'adonnaient uniquement à la contemplation, varia selon les régions. Les maisons françaises s'éteignirent dès la fin du 13<sup>ème</sup> siècle. Il n'en alla pas de même en Allemagne, Bohême, Pologne, Hongrie, Belgique et Pays-Bas où elles durèrent, les unes jusqu'à la réforme protestante qui en anéantit un grand nombre, les autres jusqu'à la Révolution. Quant aux monastères féminins d'Espagne, ils suivirent les destinées de la congrégation espagnole au 16<sup>ème</sup> siècle.

### Chartreux

Le monastère de la Grande-Chartreuse (Saint-Bruno) fut fondé en 1084, au diocèse de Grenoble par Bruno, noble rhénan, chanoine de Cologne, écolâtre de Reims, à la recherche de la solitude, après un essai à Sèche-Fontaine, près de Molesme, grâce à l'appui de l'évêque Hugues de Grenoble et de l'abbé de la Chaise-Dieu. Après une crise produite par le départ de Bruno, appelé en Italie par son ancien disciple le Pape Urbain II (1089), la reprise s'effectua grâce au prévôt Landuin. Les *Consuetudines* furent rédigées par le cinquième prieur, Guigues, vers 1115-20 : les chartreux, "solitaires unis", moines puisqu'ayant adopté l'office monastique à douze leçons, vivent très partiellement en communauté mais passent largement leur vie en solitaires. Comme à Grandmont, les convers jouaient un rôle important, mais étaient étroitement soumis au prieur. Un remarquable équilibre, une organisation très centralisée, approuvée par Innocent II (1133) assurèrent permanence et succès.

Ordre en progression lente, mais continue, qui finit par compter au 16<sup>ème</sup> siècle 228 maisons dans la chrétienté, après avoir surmonté la crise causée au 14<sup>ème</sup> siècle par le Grand schisme, qui vit la division de l'ordre en deux obédiences, avec deux généraux (1379-1410). [suite page 102]

# Diffusion de Prémontré



À la fin du 17<sup>ème</sup> siècle, les 225 chartreuses comptaient 2500 moines et 1300 frères convers. Au 18<sup>ème</sup> siècle, se décèle un certain déclin marqué par la diminution du nombre des chartreuses, en partie imputable au protestantisme. L'examen de la situation des différentes provinces de l'ordre est éloquent : Chartreuse (ou Genève : 17 maisons fondées, 17 subsistantes ; Provence : 17 et 10 ; Bourgogne : 13 et 12 ; Aquitaine : 14 et 12 ; France sur Loire : 11 et 9 ; France sur Seine : 14 et 11 ; Picardie : 12 et 12 ; Teutonie : 23 et 12 ; Angleterre : 11 et 0 ; Rhin : 16 et 11 ; Saxe : 9 et 2 ; Allemagne inférieure : 18 et 10 ; Allemagne Supérieure (de l'Autriche à la Pologne-Lituanie) : 21 et 10 ; Lombardie : 17 et 11 ; Toscane : 13 et 11 ; Saint-Bruno (Italie du Sud) : 9 et 7 ; Catalogne (avec l'Aragon) : 14 et 10 ; Castille (y compris le Portugal) : 9 et 9.

Répartition géographique des chartreuses :

• Europe occidentale	
- France	80 (35%)
- Belgique	12 (6%)
- Pays-Bas	9 (4%)
- Grande-Bretagne	10 (4%)
- Irlande	1
- Allemagne	30 (13%)
- Autriche	12 (6%)
- Suisse	9 (4%)
- Italie	36 (16%)
- Espagne	19 (8%)
• Europe du Nord	
- Danemark	1
- Suède	1
• Europe orientale	
- Hongrie	5 (2%)
- Pologne	3

En tout, restaient donc à la fin du 18<sup>ème</sup> siècle : 171 chartreuses. Mais l'autorité du chapitre général était loin de s'exercer sur toutes, seules les maisons des provinces française, lombarde et toscane y étant encore représentées.

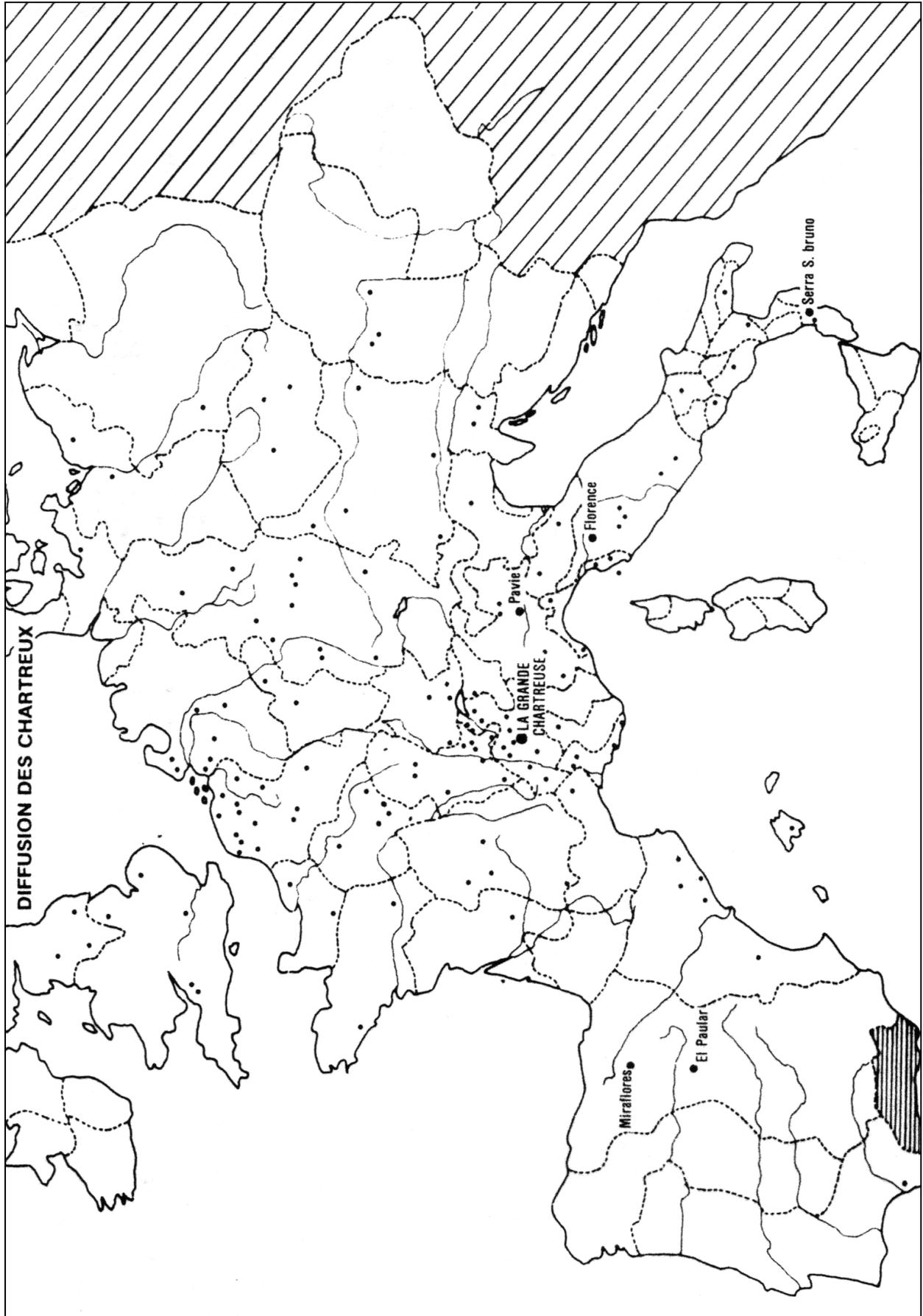
Les chartreuses espagnoles obtinrent même, en 1784, d'être érigées en congrégation particulière.

### **Moniales cartusiennes**

Une branche féminine s'ajoutait à l'ordre, forte d'une douzaine de maisons fondées à la suite de celle de Prébayon, en Provence (vers 1140). Il n'en subsistait plus que cinq à la fin du 18<sup>ème</sup>.



# Diffusion des Chartreux



# Table

## I- MOINES-CHEVALIERS

● Teutoniques.....	2
● Tous.....	22

## II- LES MAITRES

● Augustin.....	38
● Bernard.....	61

III- LES MOINES.....	76
----------------------	----



# T'ES MIGNONNE...

## I

- C'est depuis quand que tu n'as plus HONTE d'accoster une inconnue ?
- C'est bien triste. Bonsoir !

Le départ pour une relation sexuelle saine est **à l'envers**. Ta méthode malsaine te mène donc à tous les coups au malheur.

## II

- M'as-tu bien regardée ? Je ne suis pas la réponse à TON problème.
- Désolée. Bonsoir !

- Dans tous les cas, tu sais très bien que tu te trompes d'adresse :
  - \* Soit – c'est peu probable – si la solution se trouve dans les **Agences Matrimoniales** ;
  - \* Soit – c'est plus vraisemblable – si la solution se trouve dans les **Hôtels de Passe**.

• Ton problème relève donc du délire lamentable ; tu cherches une **Prostituée Gratuite** ; le mariage en hôtel de passe ! En comptant sur moi pour cela, tu devrais te douter que je le prends comme une insulte. (On en revient à la Honte.)

...

**P.S.** : À part cela, il y a des solutions qui ne sont plus à la mode, mais qui restent bien moins mauvaises (et d'ailleurs bon marché) :

- Te faire **Moine** (mais beaucoup, de nos jours sont pédérastes !).
- Te faire **Châtrer** (mais y'a plus que les vétérinaires qui savent faire !).

...

On peut avoir ce papier dans son sac, et le laisser au dragueur en partant.

## Remarques

J'ai l'impression d'écrire un article pour "*Réveillez-vous*" ! Pas un article sur une famille méconnue de papillon ou de pissenlit ; mais de conseil aux adultes, traités comme des enfants, pour leur vie privée...

•••

A priori, un dragueur à tout pour DÉ-plaire. Il est donc pour ainsi dire fou de draguer ! Et celle qui s'y laisse prendre, qu'est-elle donc ? Une écervelée. Un couple bâti là-dessus – oui, ça existe, malgré tout, et même tout plein – ça promet de la belle amour ! Y'a qu'à écouter aux portes, et même de l'escalier, à côté de chez vous ! (car pas la peine de poser des micros, ça crie assez fort, le soir à la veillée). Mais tout ce monde-là vote !

Pourquoi le dragueur se conduit-il "à l'envers", ce qui le rend déplaisant au possible ? D'où sort-il cet individu ? On doit se poser la question, car son attitude le signale comme étranger à la société. Sous son apparence humaine, est-il un martien ? un démon ? Non, c'est un malade mental ; et ce détraqué n'est répertorié, ni par Charcot, ni par Brudenell Carter (pillé par Freud). Encore une fois, d'où sort-il avant d'accoster une femelle ? Il n'a pas gardé des copines d'école ? Il n'en connaît pas chez ses voisins ? Dans les commerces et les bistrotts de son quartier ? À son travail ? N'a-t-il jamais eu l'idée d'entrer dans une association quelconque (sportive, culturelle, syndicale ; politique, religieuse, etc.) ? Qu'est donc ce zombie ? Est-il rejeté partout ? Mais ils sont des milliers comme cela ; qu'ils fondent un parti, s'ils ne sont pas de vrais asociaux ! Et il voudrait me "plaire" ? Pour ses muscles ou sa voiture, qui ne me disent rien de ce qu'il vaut ; ou plutôt qu'il ne vaut rien s'il n'a que cela à offrir ! Il veut "me connaître" ? Au lit ; et on verra après. On ne verra rien du tout ; que ce qu'on voit chez n'importe qui : de la viande d'une caricature d'homme.

Ce malade n'a qu'une ressource : se décider à guérir. Et cela commence par le renoncement à la drague, par la découverte de la Honte qui peut seule le réintégrer dans l'humanité.

Freddy Malot – décembre 2004



# Tu attaques les Acquis Sociaux, mais t'es bien content d'en profiter !

- Je te soumets notre opinion sociale, et tu me réponds par une attaque personnelle. Tu te sens visé ? En quoi notre opinion te fait du tort ?

- Bien sûr que j'attaque les Acquis Sociaux. Et tu devrais m'en féliciter. Est-ce que ça t'intéresse de savoir pourquoi ?

- J'attaque les Acquis Sociaux, et ça te met en colère. C'est quoi ton but ? Tu souhaites que dans la société des Acquis, on coupe la langue à ceux qui les détestent ? C'est pour ça que tu milites ?

- T'as l'air de croire que je pense d'une façon et que j'agis en sens contraire. Demande-toi plutôt autre chose. Léon Blum et Cie disaient adorer les 40 h et les congés payés. Mais pour les autres, pour la masse ; ils n'en avaient bien sûr rien à faire pour eux. Alors c'était quoi leur vrai but ?

- Explique-moi pourquoi toucher le SMIC, les ASSEDICS, etc., devrait empêcher de dénoncer tout ce bazar ?

- Toi et moi, on doit respirer pour vivre. Faut pas qu'on se plaigne de la pollution de l'air ? Faut s'estimer heureux de ne pas être envoyés en chambre à gaz ?

...

- As-tu une idée précise de la liste des Acquis, des Organismes qui les représentent ? À ton avis, quel est le vrai rôle de ce "système" dans le fonctionnement de la société ?

- Sais-tu que TOUS les Acquis ont pour condition le Travail, des "cotisations" sur le travail ? Alors, pourquoi le travail ne **suffit** pas tout simplement ?

- Sais-tu Quand, Pourquoi, Comment, par Qui, pour Qui et contre Qui on a installé les Acquis Sociaux ?

- Concernant les Acquis, on nous bassine tout le temps avec le Front Populaire et la Libération. Ça nous ramène à nos grands-parents. Mais on vivait comment avant, pendant des siècles et des siècles ? Y avait pas de société ? On vivait comme des chiens ? Et maintenant qu'on a la "Sécu", pourquoi personne est content. Qu'est-ce qu'on peut encore inventer comme "Acquis" ?

- Les Acquis, ça coûte ! D'où vient l'argent ? **Qui** le collecte, et Qui le distribue ? Ceux qui s'occupe de cette montagne d'argent, avec leurs bureaux de luxe et leurs ordinateurs dernier cri, sais-tu combien ça coûte à la société ? Sans compter que toute cette smalah ne produit rien du tout...

- Faut-il craindre que le chômage disparaisse, parce que les gens de l'ANPE seraient mis à la porte ?

- Les Acquis ? Ça fait longtemps que ça existe ; on a fait que changer de nom : Charité, Bienfaisance, Assistance, Protection Sociale. Ça n'aura pas de fin ? Justement, avec la

## **Tu attaques les Acquis !**

Sécurité Sociale, on est arrivé au bout. C'est pas le moment de faire quelque chose pour mettre par-terre ce maudit "signe ostentatoire" de l'humiliation de la masse ?

- Pourquoi tu ne te demandes pas "de quoi vivent" tous ceux qui rigolent des Acquis : les Banquiers usuriers, les gros Patrons parasites, les tueurs de l'Armée, les patrons de Sexshops et de PMU, les empoisonneurs de l'École, les violeurs de foule de la Télé, les trafiquants du Foot, les stars du sang et du cul du festival de Cannes ; et j'en passe : les planqués du "social" ?

- Pourquoi on laisse faire les grèves, alors que les gens sont sensés choisir les responsables du pays aux élections ?

- Est-ce que tu ne te trompes pas d'ennemi ? C'est la grande question que tu dois te poser. Car il y a des "Assistés" réactionnaires et des "Assistés" progressistes.

- Si tu veux balayer **les assistés Réactionnaires**, les ÉPAVES de bistrots et les VOYOUS de banlieue, non seulement on est d'accord, mais c'est nous et nous seuls qui le **feront**.

- Face à cela, il y a **la Pieuvre des "partenaires sociaux"** : chercheurs, sociologues, syndicalistes "autorisés". Ceux-là sont protégés, subventionnés, honorés par le système ; et ils ne pensent **pas** vivre sans les épaves et les voyous ! Les vrais Acquis – directement – c'est bien pour eux, et à condition que la société reste mal faite ; à tout prix ! Il est là, le secret de toute l'affaire.

- Enfin, il y a nous, qui aimons **les assistés Progressistes** ; ceux qui font le seul usage légitime, responsable, des Acquis : en dénoncer le système pervers, anti-social et insultant ; et qui n'ont à attendre de leur Civisme... que des ennuis !

•••

Que penses-tu des quelques citations suivantes ; d'un livre ultra-officiel intitulé "Les Pauvres et le Droit" :

\* C'est dans la collection Que Sais-je des Presses **UNIVERSITAIRES** ;

\* L'auteur est Maître de Conférences à la Faculté de **DROIT** et de **SCIENCES POLITIQUES** de Dijon.

- "Il y a toujours eu des pauvres, il y en aura toujours".
- La Sécurité Sociale est "la Bureaucratization de la Charité" du moyen-âge.
- "Les nécessités de la Paix Publique rejoignent les exigences de la Charité".
- C'est le PRÉFET qui gère le R.M.I.
- Il y a un "DEVOIR d'insertion" en contrepartie du Droit au R.M.I.
- Les "Prestations d'Aide Sociale" sont "RÉCUPÉRABLES", c'est-à-dire remboursables, par le Bénéficiaire ou ses Héritiers.

•••

**1789** : "Chaque homme a droit à la subsistance, la société doit y pourvoir ; ce n'est pas un Bienfait, mais une Dette sacrée de la société."

**ROUSSEAU** : "S'il y a des pauvres, c'est que la société a violé le Contrat Social ; c'est à elle à en réparer les conséquences en garantissant à tous ses membres les moyens d'exister".

# Thomas HODGSKIN

« Il y a en ce moment, dans tout le pays, un grave conflit entre le Capital et le Travail : les salariés font des grèves contre les salaires de misère et les lois policières.

Aux salariés s'oppose une ligue générale : les Employeurs, les Parlementaires, l'Église, les Économistes et la Presse.

**Tous dénoncent** les salariés comme des INSOLENTS et des INGRATS, ils ne savent que mépriser les revendications des salariés et rire de leur détresse ! Et, comble de tout, non seulement le Capital s'approprie les fruits du Travail, mais il prétend encore être le bienfaiteur du travailleur...

**Avec arrogance**, ils disent : comment les salariés osent-ils se plaindre ? Leur situation n'est-elle pas au contraire enviable. Elle l'est même à double titre :

- si on regarde ce qu'elle était AUTREFOIS, du temps du Servage ;
- et ce qu'elle est aujourd'hui AILLEURS, comparée par exemple à celle des pouilleux d'Irlandais.

**Avec une duplicité machiavélique**, ils présentent le mouvement des salariés comme anti-social. Et anti-social à double titre :

- par les grèves, disent-ils, les salariés portent atteinte à l'UNITÉ NATIONALE ;
- si on ne brise pas promptement les grèves, ajoutent-ils, les salariés FERONT FUIR LE CAPITAL du pays, ce qui ruinerait la nation, les travailleurs donc y compris.

**Avec une brutalité sans frein**, ils décrètent subversive en tant que telle toute LIBRE ASSOCIATION POPULAIRE, et livrent les syndicalistes aux magistrats, sans les entendre, sans procès public, tels des Vagabonds et des Voleurs.

L'Association Populaire Libre est jugée un crime, alors que c'est le principe même de cohésion de la société civilisée. Ironie macabre : c'est cette même Association qu'on vante quand elle est mise au service du Chauvinisme, pour aller piller et massacrer un peuple étranger !

Anéantir l'Association Populaire Libre, c'est violer les principes sacrés de la JURISPRUDENCE ANGLAISE, née il y a 200 ans (COKE : 1549-1634 ; puis SELDEN : 1584-1654 et PYM : 1584-1643). »

“Défense du Travail contre le Capital” – **1825**

**SALARIÉ**

- 1650 **Libéraux.** John Hampden ; puis Cromwell et Milton.
- 1775 **Radicaux** ; à la source de la Révolution Américaine. Wilkes, Cartwright et Payne.
- 1790 **Jacobins anglais** ; avec la Révolution Française. Price, Priestley, et encore Payne.
- 1815 **Nouveaux Radicaux et Socialistes** ; depuis Napoléon. Cobbett, Spence, Owen, les Luddites, Thistlewood, Carlile, Place... et Hodgskin<sup>1</sup>.
- 1830 **Chartistes.**

**INDIGÈNE**

- 1795 1794 : suppression de l'Habeas Corpus (de 1679). Délit de "trahison" par des paroles !  
1795 : "**Les DEUX LOIS**", contre la liberté d'expression, de presse, d'association et de manifestation.
- 1800 1797 : Loi contre les "Sociétés de Correspondance".  
1799 : "**Loi ANTI-ASSOCIATIONS**".
- 1805 1806 : Suppression de l'Habeas Corpus.
- 1810 **Krach** de Guerre (Blocus Continental).  
1812 : Loi de Protection des Machines (peine de mort pour les Casseurs).
- 1815 **Krach** de Paix.  
1817 : - Interdiction des Réunions Publiques, et suppression de l'Habeas Corpus.  
- Loi contre les écrits Blasphématoires et Séditieux.
- 1820 1818 : **Krach** cyclique.  
1819 : "**Les SIX LOIS**". Répression à un niveau inégal : impunité des arrestations et perquisitions.
- 1825 **Krach** général.  
Loi "anti-grèves et anti-syndicat".
- 1840 **Krach** général de 1839-1841.  
Écrasement des Chartists. **Institution des JAUNES.**  
"Ordre et Progrès" désormais ! Vive le Salariné Intégré !

---

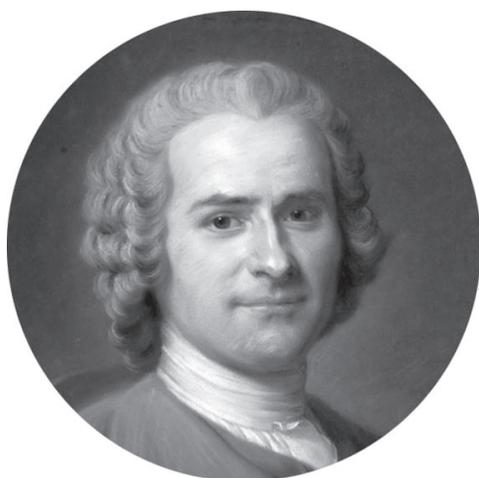
Freddy Malot, Église Réaliste – décembre 2004

---

<sup>1</sup> **Hodgskin** (1787-1869) : Disciple de Ricardo-Bentham. Puis Démocrate-Radical. Puis Chartist.

# ACQUIS SOCIAUX ?

## « FUNESTE FOUTAISE ! »



**Rousseau**

1762

**HONTEUX SYSTÈME DES ACQUIS SOCIAUX ! QUI RAVALE LA MASSE, LES PAUVRES ET LES FAIBLES, AU RANG DE GUEUX.**

Le type non déguisé des Acquis Sociaux fut donné par **les Romains décadents**. Ceux-ci distribuèrent des vivres à la foule, à la manière de la Sibylle, qui jetait des gâteaux de miel dans la gueule de Cerbère, le chien intraitable gardien des enfers : non point pour le nourrir, mais comme soporifique pour l'empêcher de mordre.

Notre système des Acquis Sociaux porte cette **Immoralité à son comble**. C'est l'expression de la putréfaction complète de la cité civilisée, qui honorait le couple **CONTRAT-LOI**. Ce n'est pas autre chose que la Ploutocratie intégrale.

Les deux aventuriers, fondateurs du régime, sont **Cavaignac** et **Louis-Napoléon** (1848). Car la Caste Despotique dominante revêt deux livrées, et mène deux ballets successifs : d'abord Conservatisme/Travaillisme, puis Démon-cratie/Nazisme.

**INTERDITE DE TOUTE RESPONSABILITÉ SOCIALE, L'HUMANITÉ SOMBRE DANS LA FÉROCITÉ !**

150 ans de règne du système des Acquis Sociaux démontrent à souhait qu'**il est vain d'attendre un nouveau Constantin !** Comment donc nous délivrer du chaos social ?

Les Acquis Sociaux n'ont vécu qu'en dévorant les manifestations de l'Intellectualisme des Politiques. Il n'en reste plus rien. L'heure est bien d'en sauver l'essence ! Mais cela ne se peut qu'en réhabilitant en même temps le fond de **la Sagesse des Coutumes traditionnelles**, dont la Morale avait dû balayer des formes ultimes corrompues pour imposer ses premiers foyers.

Aujourd'hui s'ouvre un âge social tout nouveau. Il s'annonce en posant simplement ceci : s'avouer Esclave de la nature ou s'en déclarer le Maître sont les deux faces d'une même médaille : **le VRAI TRAVAIL**, complet et équilibré.

Il suffit de fondre ensemble les deux flancs de la maladroite Partialité préhistorique pour l'abolir ! Célébrons le mariage inédit Égalité-Liberté : c'est la formule même de **la VRAIE SOCIÉTÉ**, du Nouvel Homme complet et équilibré.

**FAISONS-NOUS COMMUNISTES-ANARCHISTES !**



*Tu attaques les Acquis !*

**SI**

on cesse de gober

**LE ROMAN DES “ACQUIS SOCIAUX”**

on casse la baraque de

**L’ADMINISTRATION SYNDICALE.**

Immense conquête, celle-là !

**ALORS**

**LE VRAI SYNDICAT NAÎTRA,**

et la route s’ouvrira enfin, de

**LA LIBRE ASSOCIATION**

dans tous les domaines.

**QUELLE**

**MAGNIFIQUE PERSPECTIVE,**

si nous acceptons

**LA LUTTE ET LES SACRIFICES !**



# 1- PEUPLE HUMAIN !

Tout comme toi, j'ai autour de moi des êtres bipèdes (à deux pattes) que tu connais bien.

Toi et moi, nous saisissons très bien leur langue. Presque à demi-mot. Et très souvent, avant même qu'ils aient ouvert la bouche.

Mais eux, ils ne nous comprennent pas du tout. Et ça leur est impossible. Nous en avons fait l'expérience tant et plus : aucun interprète n'existe (1). Cette idée-là nous a au contraire joué les plus sales tours !

Peuple humain ! Je ne me trompe pas ? Quand je dis « eux », tu vois bien qui je veux dire ?

Alors, ne gaspille plus ta salive : cause de toi à toi. Cause de nous. De ce qu'on veut et ce qu'on peut. Haut et fort !

# PARLE !

2-

# PAROLE DE PEUPLE !

- Si je donne ma parole, c'est que moi, je fonctionne à la confiance.  
Avec moi, finis les faux-contrats (2), où il n'y en a qu'un qui décide.  
Et qui dit après cela que c'est la faute à la crise !

## VEUX-JE ?

- du R.M.I. ? du S.M.I.C ?
- de l'horaire à la carte ? du 35 h ?

*Ça Non !*

## TOURNONS LA PAGE !

**JE SUIS FAIT POUR  
ETRE A MON COMPTE (3) ;**

**J'EMBAUCHE EX-PATRONS.**

- Avis donné à tous secteurs : privé et public.
- Option retraite anticipée :
  - \*CRS - Paras - Vigiles en tous genres ;
  - \*Permanents syndicaux, « Elus », Combinards de tout poil.

## SANS RANCUNE !

## ***Tu attaques les Acquis !***

### **1 – Aucun interprète n'existe :**

C'est pourquoi, probablement, leurs linguistes, qui ont déchiffré (disent-ils !) le cunéiforme et le sanscrit, n'ont même jamais eu l'idée de se pencher sur ce cas très particulier.

Il est pourtant de la plus haute importance !

Preuve de plus qu'il faut qu'on s'occupe de tout...

### **2 – Finis les faux contrats :**

Avec moi, fini le “Code du Travail” maso. ; finis les “acquis sociaux” de mendigos ; et les matraques de salauds !

### **3 – Être à mon compte :**

A mon compte : voilà de quoi causer à-tu-et-à-toi !

Bien sûr, je veux dire “à mon compte”, à ma façon.

A la mode qu'on ne connaissait pas avant ! C'est à mon compte, manière Grande Famille du peuple. Bref, nous les “peuple”, on s'arrangera ensemble entre parents. Soit dit en passant, “nous, les peuple”, c'est quand même moins obscène, moins malpropre, que “nous les Lip”, ou “nous les Renault” ! C'est quand même nettement plus poli que “nous les français” !

On est pas fous, nous dans la Famille-peuple. Tous les frères et cousins “peuple”, par le sang ou par alliance, savent que ça n'ira pas sans tiraillement dans la Famille réunie. Parfois même très fort, c'est sûr. Et même après qu'on aura mis au pas la vieille race qui ne comprenait pas notre langue, et qui voudra forcément nous nuire au départ, en mettant des bâtons dans les roues, il y aura encore des brouilles par-ci-par-là.

Mais ce qui est sûr et certain, c'est qu'en famille, ce sera forcément moins pire que maintenant ! Fini, le peuple orphelin d'aujourd'hui. Adieu, les “oui, mon adjudant d'atelier” ! Les “s'il vous plaît, monsieur de l'A.N.P.E.” !

Autre chose de pas négligeable. Dès qu'on aura la Grande Famille, et bien, les petits ménages d'à présent, qui battent sérieusement de l'aile... ils vont se refaire vite une jolie santé ; une santé de vrais copains qu'on aurait jamais imaginé !

F. Malot – novembre 1997

*Tu attaques les Acquis !*

# NOTRE PROGRAMME :



**PLUS JAMAIS  
..CA !**

Église



Réaliste

---

# NOUVEAU COMMUNISME

---

- 1 • Nous sommes les nouveaux communistes, fiers de l'héritage de quelques 125 ans, qui va **de Marx à Mao** en passant par Lénine.
  - Cet héritage est celui de la **Résistance la plus puissante** à la domination Barbare.
  - Nos maîtres conquièrent cet honneur en opposant à la Barbarie, le Socialisme Utopique antérieur posé non seulement comme vraie culmination civilisée, mais encore comme le produit nécessaire de la **révolution de la masse des Manuels** eux-mêmes.
- 2 • Nous sommes les Nouveaux Communistes, conscients que le but final est l'avènement d'une **3<sup>ème</sup> espèce humaine communiste**, dépassant les espèces Primitive et Civilisée.
  - Nous affirmons que la Préhistoire humaine dans son ensemble a sombré depuis Juin 1848 sous **le joug de la Barbarie Intégrale**, dont l'idéologie n'est autre que le Paganisme Intégral.
  - Nous déclarons : la nouvelle époque veut que la Masse se fasse Peuple ; que pour cela s'impose l'édification d'**une Église Réaliste**, amie du Dieu civilisé et de sa Mère primitive. L'Église des Nouveaux Communistes est nécessairement appelée au service du Front Rouge Socialiste-Démocratique, dont elle forme le pendant populaire à toutes les étapes inférieures du Communisme.
- 3 • Nous sommes les Nouveaux Communistes, sonnant le tocsin contre **la Guerre de Blocs** Démocrate-Fasciste, dans laquelle les Castes dominantes d'Europe et des U.S.A. précipitent présentement la Masse mondiale.
  - Contre cette dérive criminelle, nous proclamons l'urgence d'un grand **Syndicat Défaitiste** Rouge en Europe ; syndicat devant appeler la formation d'un grand Parti Patriotique Rouge dans notre empire néo-colonial.
  - À la grande bataille pour la défaite de notre Bloc guerrier, nous prédisons l'issue victorieuse de la **République Syndicale** d'Europe.

**Tu attaques les Acquis !**

“ Tant de choses urgentes à faire  
Le Monde qui tourne  
Le temps qui presse  
Dix mille ans - c'est trop long ”.

Poème de Mao, à 70 ans : 9 Janvier 1963.

# À BAS L'AGRESSION ÉLECTORALE ! VIVE L'ASSOCIATION LIBRE !

**VA-T-ON ENFIN COMPRENDRE ?**

Que veulent dire les deux ans de campagne électorale incessante que nous vivons : pour les maires, les députés et le Président ?

Cela n'est rien d'autre que la planification de deux ans de guerre politique anti-peuple ! La masse paie tout cela à l'entrée, et c'est elle qui déguste à tous les coups et au maximum à la sortie...

**UN RÉGIME DIABOLIQUE :**

Le régime en place porte un masque clinquant, aux couleurs des droits de l'homme et de la tolérance laïque, de la démocratie pluraliste et des acquis sociaux.

Grattez ce vernis, et c'est la barbarie mise à nu : une Caste de colons occupants écrase la masse de citoyens-indigènes. Enfonçons-nous dans le crâne que la Caste nous tient à fond, nous autres sondés électoraux, pour l'ennemi de l'intérieur. Les prétendus scrutins ne sont, dans tous les cas, que de simples plébiscites ; leur objet est de river toujours plus la masse de la population au système institutionnel existant d'Arbitraire : la culpabiliser, la diviser, la paralyser et la bestialiser.

Bien sûr, on ne peut se rendre à l'évidence, qu'à partir du moment où on a bien compris que la Caste noire dominante unit indissociablement trois clans plus pervers les uns que les autres : les Parasites économiques, les Bandits politiques, et les Jaunes syndicaux. Tout ce beau monde compte bien, le cas échéant, s'appuyer sur la pègre de haute volée et sur les hordes de voyous de bas étage, que le système fait nécessairement proliférer.

**150 ANS QUE ÇA DURE !**

Notre fausse modernité, qui est vraie barbarie dominante, remonte à loin ! Le régime maudit s'est installé en Juin 1848, suite à la saignée des Socialistes-Démocrates qu'on appela les Rouges, pour ne faire que s'enkyster et s'envenimer durant 150 ans.

Ainsi donc, depuis la République de Cavaignac, la vérité vraie c'est que, au sens civilisé des mots, nous n'avons plus de Constitution, plus de Lois, plus de Suffrage Universel, plus d'Association Libre ; tout cela, précisément, est absolument interdit par la Caste.

150 ans d'Arbitraire barbare nous ont amenés où ? À cette sorte de perfection dans la malice sociale qu'incarnent la mensongère Sécurité Sociale au Nord et la mensongère Décolonisation au Sud. Observons que le régime diabolique en place, pavoisé de ces conquêtes à l'envers, nous baigne en même temps dans une ambiance générale de «chute de l'empire romain» portée à son extrémité ; jusqu'au chaos civilisé complet...

**COMME EN 14 !**

À la lumière de la Barbarie dominante aux abois, l'actualité prend tout son sens : voilà-t-il pas que, depuis le brigandage de l'opération du Golfe (1990), la masse mondiale se trouve embarquée dans la marche forcée à la guerre des Blocs, «comme en 14» ! À cette seule différence que ce sont cette fois de vrais poids lourds qui s'affrontent : Europe et U.S.A. Le Grand Dessein garanti est un vrai carnage géant, mené d'un côté par les tueurs d'Algérie, et de l'autre par les tueurs du Vietnam.

## **Tu attaques les Acquis !**

Sachons bien que l'aventure est lancée, il ne reste plus qu'à hisser les drapeaux : au nom du Droit ou au nom de la Vie ; de la Liberté ou du Destin ; bref, Démon-cratie contre Bétail-Socialisme !

L'hystérie géopolitique actuelle révèle le secret de l'agression électorale en cours : c'est d'abord un grand branle-bas au sein de la Caste noire, de part et d'autre de l'Atlantique et du Pacifique, pour faire une croix sur les vieilles cliques policières Droite-Gauche datant de 1950, pour se «recomposer» en factions militaristes Démocrate-Fasciste ; c'est surtout une diversion criminelle, d'envergure inégalée et même indépassable, qui consiste à tirer parti de la faillite même du régime barbare, pour lancer une moitié de la masse mondiale contre l'autre moitié.

### **VIVE LA COMMUNE !**

C'est de l'excès même de l'Arbitraire barbare que la Liberté populaire va surgir. N'avons-nous pas assez soupé, jusqu'à devoir vomir maintenant, des rituelles obsèques électorales, auxquelles la masse de citoyens-indigènes était conviée, dans le seul but de sanctifier des coups d'État des «partenaires sociaux» (Jaunes-Bandits-Parasites), comme à Matignon en 1936 et à Grenelle en 1968 ?

Brisons donc hardiment l'agression électorale en cours ! Le faire, c'est faire triompher l'Association Libre, laquelle nous fera pour de bon et durablement vrais Citoyens. L'âme Rouge, socialiste-démocratique, des

Communards d'il y a 130 ans a pu être étouffée, mais il n'était au pouvoir de personne de l'anéantir ; elle ne demande qu'à s'évader de l'Arbitraire barbare et de s'en exorciser.

Soyons assurés que l'Association rouge mènera infailliblement à la défaite du Bloc-Europe guerrier ! Dans le même mouvement, l'Association rouge imposant la Loi du Nombre, renversera les Bandits politiques, et le Syndicat s'érigera nécessairement en Gouvernement ! Dans le même élan, nous verrons évidemment la République Syndicale, imposant le Droit au Travail, exproprier les Parasites économiques, c'est-à-dire les Ménages se décréter maîtres des Entreprises libérées !

### **LA BELLE LONGUE MARCHÉ :**

La République Syndicale redonnera à l'Europe sa position pionnière perdue au milieu du 19<sup>ème</sup> siècle. L'Europe libérée donnera immédiatement une énorme espérance à sa zone coloniale ; et la Forteresse-Europe ainsi fondée sur le roc, sera le point d'appui invincible de la libération du monde.

C'est une tâche vraiment grandiose qui nous incombe : ni plus ni moins que tourner toute grande la page de la Préhistoire sociale ; c'est à moyen terme le rêve réalisé de la République Sociale Universelle de 1848 : Salaire Gratuit et Gouvernement Mondial ; c'est à long terme l'essor de la 3<sup>ème</sup> espèce de la race humaine, dans le Volontariat et la Gratuité, dans l'Anarchie et le Concert humain.

**DÉFAITE DU BLOC EUROPE !  
RÉPUBLIQUE SYNDICALE !**

**Freddy Malot**  
**Église Réaliste Mondiale**



**06.84.49.30.99 - mai 2001**  
**[www.docil-cocktail.org](http://www.docil-cocktail.org)**

# LIBERTÉ

“La censure n’est pas seulement un outrage à la dignité humaine ; c’est une invention complètement inutile, qui n’atteint pas son but, et ne peut pas même s’exécuter. Elle veut, dit-elle, préserver les esprits et les cœurs du contact de l’immoralité ; mais elle ignore que l’esprit du mal nous en inspire le dégoût, ou bien souvent nous fournit des armes contre lui ; que de la fatale pomme se sont élancés en même temps, comme deux jumeaux, le Bien et le Mal ; qu’ils croissent ensemble, unis par de subtils rapports, difficiles à distinguer, et que nous n’arrivons pas à l’un, si nous ne connaissons pas l’autre. Celui-là seul qui sait envisager d’un oeil fixe le vice avec ses pièges et avec ses fausses jouissances, et cependant le repousser et préférer la vertu, celui-là seul est le vrai chrétien. Il ne faut pas louer une vertu cloîtrée et paresseuse, sans exercice et sans vigueur, qui n’ose contempler au grand jour son adversaire, ou qu’on voit défaillir au milieu de sa course tandis que la palme immortelle doit être conquise à travers la sueur et la poussière. Vous voulez arrêter le vice ? Mais prenez garde, en lui fermant une porte, de lui laisser mille



autres ouvertures, et rappelez-vous la rare imagination de ce galant homme qui, fermant à clé son parc, croyait emprisonner les corneilles... Et quand vous réussirez à fermer à l’esprit toutes ces ouvertures, que deviendrait-il ainsi séquestré ? La vérité, dans l’Écriture est comparée à une fontaine qui coule ; ses eaux sont-elles arrêtées, ces erreurs et ces préjugés qui tout à l’heure la troublaient un instant, puis disparaissaient, s’amassent alors en un bourbeux étang, qui l’arrête et la corrompt... Non, non, Nobles et Bourgeois ! Il ne faut pas emprisonner les esprits ; les temps sont venus d’écrire et de parler librement sur toutes les matières du bien public. Dussent les vents de toutes les doctrines souffler à la fois sur la terre, la vérité est en campagne, laissez-la lutter avec l’erreur ! Qui a jamais vu que, dans un combat libre et à ciel ouvert, la vérité fut vaincue ?

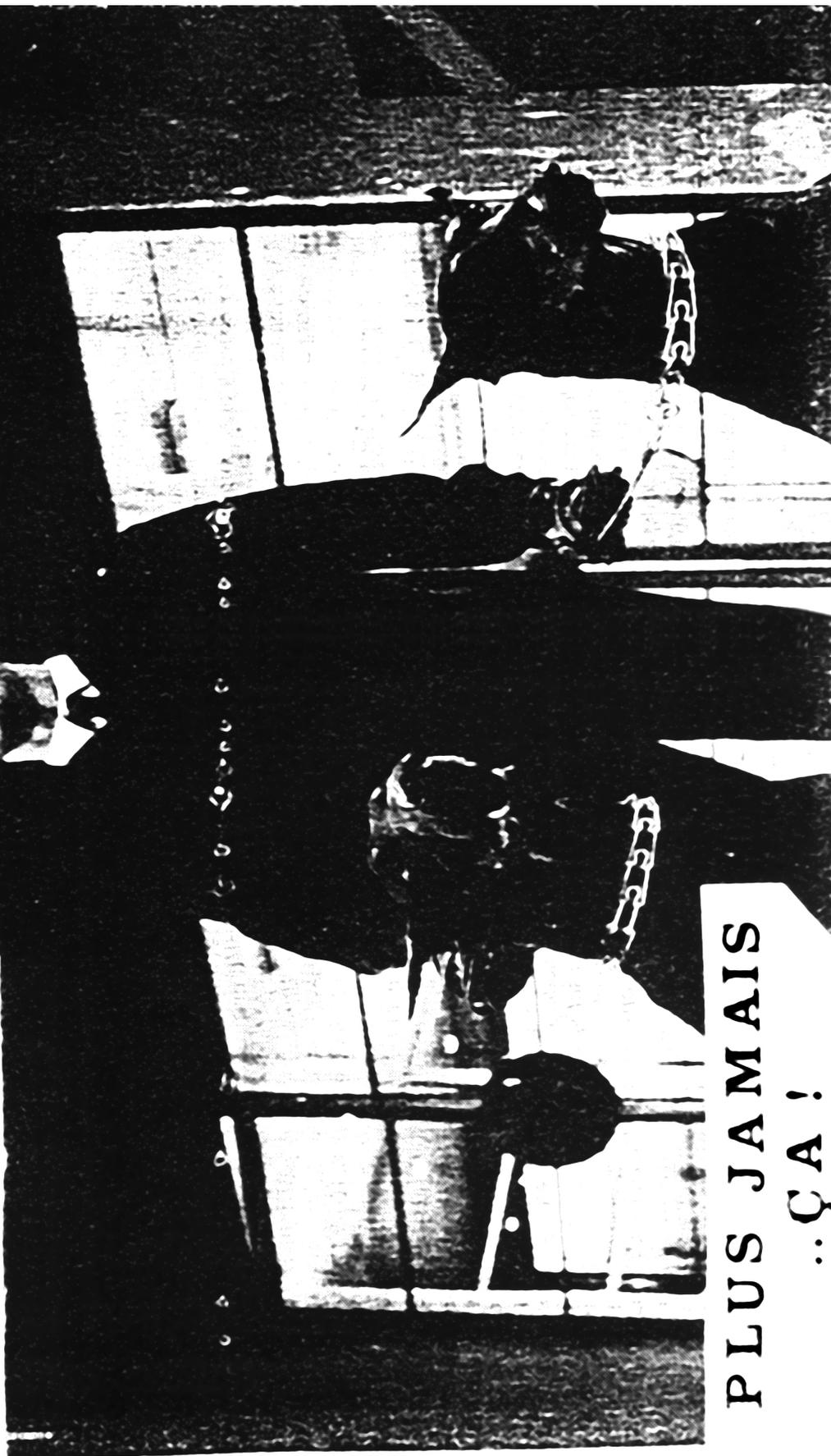
Je ne prétends pas, milords et messieurs, que l’Église et le gouvernement n’aient intérêt à surveiller les livres aussi bien que les hommes, afin, s’ils sont coupables, d’exercer sur eux la même justice que sur des malfaiteurs ; car un livre n’est point une chose absolument inanimée. Il est doué d’une vie active comme l’âme qui le produit ; il conserve même cette prérogative de l’intelligence vivante qui lui a donné le jour. Bien plus, les livres préservent comme en un flacon la plus pure quintessence de l’intellect vivant qui les a fait naître. Je regarde donc les livres, comme des êtres aussi vivants et aussi féconds que les dents du serpent de la fable<sup>1</sup> ; et j’avouerai que, semés dans le monde, le hasard peut faire qu’ils y produisent des hommes armés. Mais je soutiens que l’existence d’un bon livre ne doit pas plus être compromise que celle d’un bon citoyen ; l’une est aussi respectable que l’autre ; et l’on doit également, craindre d’y attenter. Tuer un homme, c’est détruire une créature raisonnable, l’image divine ; mais étouffer un bon livre, c’est tuer la raison elle-même, c’est tuer l’image de Dieu, pour ainsi dire son regard. Quantité d’hommes n’ont qu’une vie purement végétative et, pèsent inutilement sur la terre ; mais un livre est l’essence pure et précieuse d’un esprit supérieur ; c’est une sorte de préparation que le génie donne à son âme, afin qu’elle puisse lui survivre. La perte de la vie, quoiqu’irréparable, peut quelquefois n’être pas un grand mal ; mais il est possible qu’une vérité qu’on aura rejetée, ne se représente plus dans la suite des temps et que sa perte entraîne le malheur des nations.”

John Milton - 1644.

1 - Le Héros hellène met à mort le Dragon primitif. Il ouvre un sillon et y sème les dents du monstre, dont naissent des guerriers qui s’exterminent mutuellement pour la plupart. cf. Ovide : *Métamorphoses*.

**NOTRE**

**PROGRAMME :**



**PLUS JAMAIS**

**..ÇA !**

# LE GRAND GUIGNOL

Allons forgeons l'**homme pensant**,  
Sans dogme, sans superstition.  
Matière est mère et nous enfants,  
L'Esprit est père, nous recréons.  
Le Peuple en a assez,  
De tous les préjugés !

On nous vantait le Capital,  
L'**État-patron**, les trafiquants.  
Fallait rester, c'était normal,  
Méprisés et troupeau mendiant.  
Le Peuple en a assez,  
Faisons-nous Associés !

Oh ! le système a un malaise ?  
On trouvait un grand **Ennemi**.  
Mais faut récrire la Marseillaise,  
Finiissons-en des colonies.  
Le Peuple en a assez,  
Noirs, blancs, tous fédérés !

“**Laïcité**” c'est le faux nez,  
Des païens suppôts de Satan.  
Cléricaux et « Libre-pensée »,  
C'est blanc-bonnet et bonnet-blanc  
Le Peuple en a assez,  
Brûlons du feu sacré !

Les **syndicats**, faux mécontents,  
C'était bla-bla et division.  
Ils prétendaient : « on vous défend »,  
C'était chantage et diversion.  
Le Peuple en a assez,  
Vive nos délégués !

De préhistoire, tournons la page !  
Du Peuple-roi à l'Homme-total,  
Force Féconde et bel Ouvrage  
Enfin amis, c'est le signal !  
Réal est défriché...  
L'**Écologie** semée !

Tous **les partis** avaient promis,  
La liberté, celle des banquiers.  
Tous les partis avaient promis,  
Des marchands d'armes, l'égalité.  
Le Peuple en a assez,  
C'est eux les étrangers !

Le “**beau sexe**” est dans de sales draps :  
Troupeau baisable à satiété !  
Gros porc est roi, sonne le glas  
De feu pondeuse d'héritiers...  
Le Peuple en a assez,  
Guerre à Bestialité !

## Refrain :

À bas le grand guignol,  
Plus d'illusions, il est grand temps,  
À bas le grand guignol,  
Faisons l'union en combattant !

Ils avaient dit : trompons les gens,  
À **droite** les gros insolents.  
Ils avaient dit : c'est des enfants,  
À **gauche** les caméléons.  
Le Peuple en a assez,  
Les voilà démasqués !

Il fallait être corrompus,  
Autrement c'était la prison.  
**Être intégrés**, c'était vaincus,  
Autrement gare à la Légion.  
Le Peuple en a assez,  
Courrons les désarmer !

Oui on est là,  
C'est comme ça,  
Fallait pas,  
Mettre en colère le populaire !  
Ah, ça plait pas, tant mieux, va !  
Que les Barbares aillent en Enfer !



Freddy Malot – juin 2000  
**Hymne de l'Église Réaliste**  
www.docil-cocktail.org  
06.84.49.30.99.

## Église Réaliste Mondiale

Les couplets et la première partie du refrain se chantent sur l'air de la *Carmagnole* ; la deuxième partie du refrain sur l'air du *ça-ira* ! La *Carmagnole* a été la chanson la plus populaire de la Révolution française. Elle date de 1792 : convocation de la Convention et emprisonnement du roi. Mais depuis, elle a reparu à toutes les périodes révolutionnaires du 19<sup>ème</sup> siècle, en 1830 comme en 1848 et 1871, avec de nouveaux couplets à chaque fois. Le *ça-ira* est à l'origine une chanson bien distincte, mais qu'on a l'habitude de chanter comme refrain de la *Carmagnole*.

# LA SOCIÉTÉ POLITIQUE

طالِب فِرْدِي – avril 2005

Attention à ce que la théorie ne nous fasse pas oublier l'Historisme !

1- La société Politique n'est rigoureusement rien hors sa "négation" de la société Parentale ;

2- Nous n'exposons que la forme Parfaite et la forme Orthodoxe de la société Politique (de même pour la Parentale)<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> L'annexe "Création-Néant" rappelle le contenu essentiellement historique de la société Politique.

# I- L'ESPRIT

La caractéristique fondamentale de la Société Politique est qu'elle était Spiritualiste, religieuse. Il n'est pas du tout intelligent d'opposer à cela une fin de non recevoir, de dire que c'était là une "illusion". Ce qui est sage est de s'incliner devant les faits. La société Politique, qui n'est qu'un synonyme de la Civilisation, déclarait : ce qui est substantiel dans la Réalité est **l'Esprit** ; ma Conception du monde ne fait que s'incliner devant ce fait Objectif, et ma Méthode mentale Subjective se trouve en pleine conformité avec la Réalité ainsi assumée.

Dès lors que la Réalité est envisagée sous l'angle de l'Esprit, deux choses sont déterminantes : Dieu et l'Âme des hommes.

## • DIEU

Dieu est l'Esprit Absolu, l'Esprit même, la Substance dernière de la Réalité. À l'égard de Dieu, ce que nous appelons **Matière n'est Rien**. Ainsi, rapporter la Matière à Dieu – ce que nous ne pouvons éviter de faire – ne mène, en toute rigueur, qu'à poser le "rapport" Être-Néant. D'où l'expression : Dieu créa le Monde à partir du néant (ex nihilo).

Attention ! Le mot Dieu n'est pas un nom ordinaire qui "définirait" tout simplement l'Esprit.

- D'un côté, Dieu n'est pas un Nom du tout ; il ne fait qu'"indiquer" **l'Objet du Mystère** qu'est l'Esprit comme Substance de la Réalité authentique. De ce point de vue s'il y a Création, celle-ci est "sans raison" en dernière analyse.

- D'un autre côté, puisque Création il y a, qu'elle ne peut être que réalité Relative et donc relative à Dieu, c'est le Créateur qui est désigné par le mot Dieu ; ce mot devient un nom, en l'occurrence le Nom des noms. Dès lors Dieu se montre intelligible, accessible à la Raison comme sa propre borne et, la raison étant le privilège de l'Homme, Dieu se donne immédiatement comme Personnel, il est **le Sujet Absolu**. Réciproquement, il n'y a de Création que "pour" l'Humanité.

### Remarque :

La Foi orthodoxe s'est toujours interdite de sonder le Mystère proprement dit de Dieu. C'est même cette "curiosité indiscrete" qui fut toujours tenue pour le danger principal qu'encourait la religion. Ceci est cohérent, puisque le Mystère échappe par définition aux catégories solidaires du relatif et de l'absolu. La Foi portait donc strictement sur l'union paradoxale, incompréhensible, mais néanmoins indéniable, de l'Objet du Mystère et du Sujet Absolu. Dès qu'une des deux faces de Dieu prétendait être considérée exclusivement, il y avait Hérésie : exagération, soit du Fidéisme, soit du Rationalisme (danger secondaire pour la religion).

La confession de foi du “Dieu Unique” peut nous égarer. Prise à la lettre, l’expression Dieu Unique est un pléonasme. Elle ne vise que le Sujet Absolu, évidemment Identitaire. L’opposition sous-entendue au “polythéisme” n’a aucunement trait au problème fondamental de la Foi ; elle n’intervient qu’accessoirement, dans l’Histoire de Dieu. Le caractère vivant, contradictoire, de la Foi concerne une autre “identité” : celle de Dieu tout à la fois Dicable et Ineffable. C’est sur ce point que porte l’essence réellement **Dogmatique** de la mentalité religieuse, spiritualiste.

## • L’ÂME

L’Âme des hommes incarne (oui !) électivement l’Esprit Relatif, nos Personnes ayant par leur âme le privilège d’être des sujets au monde. Ainsi, l’âme des hommes est le “vrai Moi” des personnes, leur part Immortelle faisant écho à l’Éternité de Dieu. Vis-à-vis de l’Âme, le Corps est strictement instrumental, subordonné. Ceci souligne que la Création est inconcevable sans que soit posée ce que nous appelons la Matière, qui est comme le tain, le dos, de la Nature. Réciproquement, que le Monde soit nécessairement physique, corporel, explique que les âmes humaines soient “nombrées”, multiples et non pas Une. En tout état de cause, le croyant ne doit pas se laisser prendre au mirage qui consisterait à taxer la Matière de Substance ; Néant en Dieu, elle est **Non-être** au Monde, simple marque fondamentale de la Dépendance de la Création vis-à-vis du Créateur, de la Transcendance de Dieu. Ceci a pour complément, ne l’oublions pas, le fait que la Matière ouvre son champ à l’hégémonie de l’Humanité sur la Nature, déploie le domaine des Choses, de l’esprit “passif” offert aux agents sociaux que nous sommes.

Attention ! La “dualité” Âme-Corps qui constitue les Personnes donne lieu à de graves méprises.

- Relativement à Dieu en tant qu’Objet du Mystère, les âmes mêmes ne se distinguent en rien des corps ; étant simples créatures au sens absolu, elles sont comme n’étant pas, néant de Dieu.

- Relativement à Dieu en tant que Sujet Absolu – donc Créateur –, la réalité des Personnes est affirmée et exposée comme suit :

- **Nos âmes** sont “divines”. Ceci accuse simplement l’affinité directe qu’il y a entre les Personnes et Dieu, contrairement aux Choses. C’est donc un aspect relatif au sein du Relatif (du monde) qui est mis en relief. La “divinité” de nos âmes n’est qu’une analogie ; l’âme même du Prince des Apôtres n’est en aucune façon une “parcelle” de l’Esprit Absolu ; professer cela, c’est sombrer dans le Panthéisme. D’ailleurs, le caractère “divin” de nos âmes ne préjuge nullement de leur destinée future : soit la vie immortelle, soit la mort perpétuelle.

- **Nos corps** relèvent du Non-être matériel, nous rappellent que nous sommes en dernier ressort simples “balayures du monde” (Saint Paul), et sont ce qui nous expose à la tentation fondamentale d’élever la Matière au rang de Substance. Cependant, il est tout à fait impie de prétendre que nos corps sont l’œuvre de Satan ; au contraire, ils sont l’“accident nécessaire” qui fait de nous des créatures de Dieu ; professer le contraire, c’est sombrer dans le Manichéisme. Que notre corps, dans le siècle présent, soit périssable est

une chose ; cela n'en fait pas moins une part divine secondaire de notre personne, et on doit seulement avoir en tête qu'un corps vraiment adéquat à notre âme, incorruptible, attend les Bienheureux. Nos païens<sup>2</sup> ne cessent d'incriminer le Moyen-âge de la "haine de la chair", et en même temps ils se disent scandalisés de ce que le Moyen-âge condamnait le suicide ! De fait, Saint Thomas dit : "L'homicide de soi-même l'emporte en gravité sur les autres homicides" ; et la législation de l'époque livrait, après procès, le cadavre du suicidé au supplice, son meurtrier étant tenu pour asocial.



---

<sup>2</sup> En effet, les curés appuient sans faille les bouffe-curés dans la répudiation de la spiritualité médiévale (cf. Croisades, Inquisition, etc.). Ils y procèdent seulement avec la mièvre, sournoise et implacable onctuosité consommée qui les distingue ; mais se réservent bien sûr bec et ongles ce qui pourrait attenter à leur ministère ô combien "temporel" de la bondieuserie.

## II- LA CRÉATION

Dieu étant l'Absolu intelligible, le Monde "et tout ce qu'il contient" devient donc la réalité Relative. Il est la manifestation de l'Esprit suprême (Créateur), comme on dit qu'un visage "reflète l'âme" d'une personne. À ce titre, le Monde est dit **Création**. N'oublions jamais que la Création est le Mystère, que vis-à-vis de nous c'est la Raison Absurde, la Nécessité Libre, la Légalité Arbitraire. Bien sûr que, d'un côté, rien ne contraint Dieu, ni à créer le Monde, ni à maintenir sa Création ; mais, d'un autre côté, tout l'y oblige : étant Esprit, il doit être Sujet, étant Sujet il doit penser quelque chose, et pensant quelque chose il doit le Parler, et le parler dans la Création ! La preuve ? Elle est bien simple : n'y a-t-il pas ce Monde ! Et n'est-il pas tel qu'on devait s'y attendre : comprenant l'Homme avec un grand "H", tout à fait constitué pour répondre au Créateur, car homme défini par son esprit à lui, son Âme ; bref l'homme Civilisé, le "Bourgeois" au sens le plus général du terme. Ceci étant bien établi, il va y avoir bien des problèmes secondaires à régler.

Elle est bien extraordinaire la Parole de Dieu, dont l'expression n'est autre que le Monde même ! Pas tant que cela, pour peu que le Monde soit vu à fond avec l'œil de l'Âme par nous autres bourgeois, c'est-à-dire de part en part comme **Épiphanie** de l'Être Suprême, comme la seule parution possible de son invisibilité, comme le Phénomène propre de son Noumène. On ne peut donc comprendre le Monde que comme Création ; et si quelqu'un a des difficultés à le voir ainsi, cela ne vient pas de Dieu mais de quelque chose qui ne va pas du côté de l'œil de l'Âme chez celui qui rencontre ces difficultés.

Qu'est donc la Création, cette "montre" prodigieuse/colossale du Créateur (montre = être "montré") ? C'est à n'en pas douter Sa parole et Sa vérité mêmes, pour toute âme vraiment claire. C'est-à-dire ? Eh bien seulement ceci : seule une âme obscure, émettant une parole menteuse, professant l'erreur, pourrait songer à voir le Monde autrement que de-Dieu à tous points de vue ; en particulier en traitant du Mal moral et de la Mort physique ici-bas. Car, bien évidemment, la Création n'est pas Dieu même ! Le Monde est de-Dieu veut dire qu'il n'est rien hors sa **Participation de** l'Esprit divin, de sa Dépendance vis-à-vis de Dieu. En précisant la chose, on peut dire que le monde étant avéré, la création admise, et donc prise à part, n'est rien de l'Objet du Mystère divin, mais seulement **l'Objet Surnaturel** unique, la seule "ombre" possible de ce même objet de Mystère. La Création n'est rien non plus du Sujet Absolu, mais seulement le **Sujet Relatif** unique, la seule "expression" possible de ce même Sujet Absolu. Il s'ensuit que la Création est tout à la fois **Non-être** (puisque radicalement étrangère au Mystère), et **Non-néant** (puisque Sujet Relatif, positivement sous l'hégémonie de l'Absolu). C'est ce double caractère du Monde qu'on exprime plus ou moins confusément en parlant de la Transcendance et l'Immanence de Dieu.

Nous comprenons maintenant qu'il y a deux manières d'aborder la Création : comme Système des Choses et comme Société de Personnes. Chacune saisit toute la Création, c'est pourquoi chacune est légitime et fructueuse ; mais chacune se limite à une de ses deux faces et doit se compléter par la seconde : pas de Nature sans Humanité, et réciproquement. **Le Système des Choses** est la Création en tant que Tout spatial fait de

Parties ; c'est l'illimité, le Partout, fait d'Endroits, d'Icisé ; c'est la Circonférence supposant son Centre. **La Société de Personnes** (mortes, nées et à naître) est la Création en tant que Cycle temporel constitué de Phases (cf. phases : "aspects" successifs d'un Astre) ; c'est la Perpétuité, le Toujours, fait de Moments, de Mainténants ; c'est l'Omega supposant l'Alpha. Est-il utile de préciser que l'illimité/Perpétuité de la Création est tout autre chose que l'Éternité/Immensité de Dieu ? Pourquoi l'approche Empiriste de la Création (comme système des choses), et l'approche Idéliste de la Création (comme société de personnes) embrassent chacune toute la Création, quoique par une seule de ses deux faces seulement ? Parce que la Nature est intelligible-rationnelle par l'Âme unique qui soutient l'Espace, tandis que l'Humanité (corporelle aussi par ailleurs) est Intelligible-Raisonnée en la série complète des âmes des Fils d'Adam, porteurs du Temps.

La Création se présente donc jumeaux (gémellaires) : union solidaire du Système des Choses et de la Société de Personnes. Il est évident qu'au sein de ce composé, **l'Humanité prime de droit** sur la Nature. Ceci est officiel : la société Humaine est investie d'une souveraineté déléguée par Dieu au sein du Monde ; elle est le Vicaire temporel du Roi éternel, elle se doit d'exercer son Hégémonie générale sur la Nature, ceci comprenant tout spécialement l'hégémonie particulière de l'Âme sur le Corps de chacun de ses membres. La mission proclamée de l'Humanité religieuse au Monde, du fait de la Liberté des hommes face aux choses soumises à la Nécessité, entraîne l'exaltation tout à fait extraordinaire du **Travail** chez les Civilisés. Ce n'est pas le travail en soi qui se trouve déchaîné, mais précisément celui du bourgeois épris de Foi et armé de Raison. C'est pourquoi l'Humanité religieuse jugea durant 25 siècles les Sauvages, allergiques à ce type de travail, irrémédiablement "indolents" ; pourquoi encore se produisit la Traite des Nègres dans les Temps Modernes, les autochtones s'avérant "inemployables". Si on ne se laisse pas prendre par les amalgames odieux (à Gauche !) du Code Noir de Colbert et du "rétablissement de l'esclavage" par Napoléon, avec le génocide colonial développé depuis 1840 jusqu'à nos jours (le néo-colonialisme se trouvant sous nos yeux !), prenons conscience que les Blancs (et autres) civilisés, religieux, ne faisaient qu'administrer au "bois d'ébène" le même dressage sévère qu'ils ont toujours appliqué à leurs propres enfants, ces petits êtres ayant autrement une vocation spontanée pour la Société Parentale !

Le travail mental du bourgeois, selon Foi/Raison, s'appuie sur un **Premier Principe**, évident-indémontrable, ce qui est le contraire direct du mystère révélé. Ce Premier Principe a deux faces : Identité logique et Unité mathématique. Unité et Identité sont la condition première, respectivement, de l'Induction des Empiristes et de la Dédution des Idéalistes (cf. brochure "Principe de Raison"). Le Principe de Raison, qui gouverne tout le travail mental civilisé donne à cette forme du Travail son caractère général **Intellectualiste**.

Pourquoi, selon la mentalité Dogmatique, donnant lieu à un travail Intellectualiste chez l'homme civilisé, se présente-il **des âmes obscures**, émettant un discours menteur, professant l'erreur ? C'est une grande question, à laquelle la société religieuse ne pouvait répondre qu'en faisant appel au "mystère du Mal". Nous pouvons aujourd'hui lui donner une explication critique. Ce n'est pas dans une histoire à l'intérieur du dogme religieux que nous trouvons la solution. La plus ancienne de ces histoires est celle de Prométhée, qui dérobe le **Feu** du Ciel contre la volonté de Zeus. L'histoire la plus connue est celle de Satan, l'ange rebelle, que Dieu confine au rôle de Tentateur sous forme de Serpent, lequel

séduit Ève, cette aide d'Adam tirée de ses os et Mère des hommes, qui entraîne sa moitié dans la Faute : goûter du **Fruit** défendu, prétendre à l'Omniscience divine (sorcellerie matérialiste chez les juifs). Ces histoires sont "fondatrices" du Dogme religieux parce qu'elles soulignent l'embarras, le handicap, que représente la Matière pour la mentalité exigeant que l'Esprit rende compte "exclusivement" de ce qui est substantiel dans la Réalité. Ainsi, le Substantialisme unilatéral de l'Esprit entraîne l'Hégémonie obligée des Personnes sur les Choses, donc de l'Âme sur le Corps dans chaque personne, et finalement d'une **ÉLITE** intellectualiste de Pasteurs sur le **troupeau** des Fidèles dans la société religieuse. À ce sujet, il ne faut pas s'y tromper : le problème des âmes obscures ne concerne pas que l'humanité mortelle d'Ici-bas. En effet, dans l'immortalité de l'Au-delà, il y a nécessairement les âmes tout à fait noires des damnés, et la colonie même des Élus devra courir indéfiniment vers un but "interdit" : former un seul Sujet se confondant avec le Créateur.

La société religieuse, en identifiant tout travail à sa forme Intellectualiste qui a seule cours dans la Civilisation, prêche nécessairement que l'élection de l'Homme, "pour qui" le Monde fut créé, a sa contrepartie dans l'"**épreuve**" **momentanée** que représente le travail Ici-bas. En effet, l'âme immortelle, attachée à un corps mortel, ne se trouve pas pleinement dans la condition qui lui convient. Ceci dit, il faut absolument un **Jugement** "final" qui décide de quelle immortalité, de joie ou de peine, les uns et les autres vont jouir. "Le grain et l'ivraie ne poussent ensemble que jusqu'à la moisson ; alors on fait de l'ivraie un bûcher, et on serre le grain dans la grange" (Matthieu 13 : 30). Bref, le bourgeois doit rendre compte à Dieu de sa gestion de la Terre.

Il y a donc **deux Degrés** de la Création, l'Ici-bas et l'Au-delà. Mais cela ne fait pas deux mondes comme le pense le vulgaire ! L'Ici-bas passager n'existe qu'en vue de l'Au-delà, le Ciel est la vraie patrie du croyant et, concernant les Saints, la vie "éternelle" (au temps continu) ne fait "presque" que poursuivre leur vie "temporelle" (au temps discret). Le point qui fait vraiment problème est autre : la Création à deux degrés ne peut pas être vue comme le terme du Temps. Au contraire, il faut espérer un Instant véritablement dernier **brisant ce cloisonnement** de la Création en deux compartiments. Pouvons-nous concevoir une telle "confusion" ultime de l'Au-delà et de l'Ici-bas, et du Ciel et de l'Enfer dans l'"Autre Monde". C'est ici que le Mystère initial de Dieu resurgit de manière écrasante. Une telle curiosité indiscreète est-elle permise au Croyant, osant envisager un pont réel entre le Temps et l'Éternité, entre la Création et le Créateur ?...

Ces remarques sur la Création prises comme un tout rendent encore utile un examen plus précis de chacun de ses éléments pris à part : l'Humanité d'un côté, et la Nature de l'autre côté.

## Création

(Complément)

### • *Humanité*

• L'Humanité<sup>3</sup>, l'Homme (Individu-Genre humain), c'est le titre que se donnent les êtres pensants religieux, organisés en **Société de Personnes**.

La société de personnes est posée comme régie par la **Liberté**. Un intellectualisme spécial préside à cette vision : le **Moralisme** (cf. "Vies Parallèles" de Plutarque). Donc : Dogmatisme → Intellectualisme → Moralisme (cf. supra).

• La méthode adoptée par le Moralisme, jugée garante de la vérité, est la **Déduction** – expérience intime et méditation spéculative – (cf. Rousseau).

La Déduction se place sous le signe exclusif du principe d'**Identité**. L'expression adéquate de l'Identité est la **Qualité** (exemple des Saints et Enseignement des docteurs).

• Les personnes connaissent leur dignité dans la mesure où elles saisissent leur **Âme** comme leur "vrai Moi", chaque âme étant le fait d'une création directe de Dieu, et pour cela Immortelle. C'est en effet au Créateur en tant que Sujet suprême, Identité absolue, que chaque fils d'Adam doit son Moi, et la descendance entière des hommes forme le support même du Temps général. (Finalement, la "Légende Dorée" des Personnes prédestinées, vrais Amis de Dieu, se propose à notre Morale ; cf. Jacques de Voragine, 1230-1298). Bref, à l'égard de l'Humanité, Dieu se montre comme la **Cause Finale** : "L'homme s'agit ; Dieu le mène" par sa grâce (Fénelon).

Le premier devoir de la personne est par suite sa Conversion propre ; **la FOI** étant l'hommage légitime rendu à Dieu par la Raison conséquente. C'est par la Foi seule que la Personne adhère au vrai principe de son action (entéléchie), qu'elle œuvre pour sa Finalité authentique : la vie céleste. Notons que le **Dynamisme** de l'âme qu'implique la Foi, loin de s'identifier au Quiétisme moral (Molinos – 1675), s'épanouit au contraire dans le **Progressisme déclaré**. L'expression adéquate de la Foi est l'exercice de **la Vertu**, ayant pour objectif la Perfection. C'est **l'ESPÉRANCE** du Salut personnel. L'objet immédiat de la Vertu est la maîtrise de l'Âme sur le Corps, la domination de la Raison sur **les Passions**. ("Le Mouvement n'est pas une fin en soi ; c'est une voie vers la perfection". Saint Thomas : Compendium – 1270).

• On peut comprendre aisément que l'argument moral de la Liberté humaine figure comme preuve éminente, déterminante, de **l'existence de Dieu et de l'Âme** (appuyée sur la solide "raison pratique" de Kant). C'est l'appel au Bien Suprême voulant que la vertu mène au Bonheur.

<sup>3</sup> Remarquez la tentative pour qu'à tous les alinéas, Humanité et Nature se correspondent.

- Le vrai Croquant ne peut se concevoir autrement que comme vrai fils d'Adam, membre d'un **Genre humain** unique à travers les pays et époques ; et toutes les âmes étant égales devant Dieu.

C'est en tant qu'affilié à l'**Église invisible**, corps même du Créateur, que le croyant témoigne essentiellement de sa Foi. D'où l'obligation **Missionnaire**, de prosélytisme, expression fondamentale de "l'amour du Prochain". (Newton : "la Vertu est un vain mot sans la **Charité**"). Étant religieuse, la société de Personnes ne se trouve comme "vraie Nation" qu'au Ciel. C'est tout au long du Temps discret (discontinu) d'ici-bas, que les âmes prédestinées à la vie perpétuelle sont sélectionnées pour former enfin l'**assemblée Complète** des agréés ; et à ce moment même, "passera la scène de notre monde". Dès lors, les croyants ayant remporté la palme de la Félicité formeront le **Chœur des Élus** animé d'un seul mouvement spontané : la communion par la vision de Dieu au fond de l'âme ; c'est ce dont sont privés les Réprouvés, condamnés à la peine du Dam, c'est-à-dire à la mort perpétuelle (cf. Augustin et Thomas).

- De tout cela vient la fascination exercée dans la société religieuse par les **Surhommes** suscités par la Providence : Hercule, Enée et Socrate ; Confucius, Bouddha et Mahomet ; Saint Paul, Boniface et Luther.



## • *Nature*

- La Nature, l'Univers saisi sous l'angle spatial-corporel, c'est le nom donné au monde par l'humanité religieuse. À ce titre, on parle de **Système des Choses**.

Le système des choses est déclaré régi par la **Nécessité**. Un intellectualisme spécial préside à cette vision : le **Rationalisme** ordinaire.

- La méthode adoptée par le Rationalisme, jugée garante de la vérité en physique, est l'**Induction** (observation sensible et expérimentation externe – cf. Locke).

L'Induction se place sous le signe exclusif du principe d'**Unité**. L'expression adéquate de l'Unité est la **Quantité** (Grandeur arithmétique et Similitude géométrique). Réfléchissons-y : Augustin estime que QUATRE est le premier nombre Pair...

- La Nature ne peut s'aborder correctement que comme Une, comme **un Tout** général. Le fond de ce Tout est précisément la **Matière** indifférenciée, cet Écran inévitable qui préserve l'hégémonie du Créateur sur sa Création. Comme telle, cette "Matière Première" ne fait que traduire le mystère de la création, la Transcendance divine et la Dépendance absolue du monde. Elle n'est donc pas "sensible", et n'est intelligible que négativement ; c'est le Non-être même, simple affirmation dogmatique que la matière est pur Néant en Dieu. C'est sous le nom de Chaos, que Zeus eut à débrouiller pour produire le Cosmos, que les Grecs désignent cette Matière.

Il y a donc autre chose que la non-substance matérielle qui fait le Tout explicite de la Nature. C'est la Force divine unique la produisant comme Système intelligible, qui lui donne son Impulsion première (Impetus, Chiquenaude) et la Soutient fondamentalement.

Cette **Force**, ou **Âme de la Nature**<sup>4</sup>, Aristote la nomme “premier Moteur Immobilé” et “Forme des Formes” corporelles. C’est en effet à cette seule Énergie spirituelle que nous devons la Nature “pour-nous”, le Tout Second que nous voyons comme Espace général occupé par les Corps particuliers (Éléments, Règnes naturels, Genres et Espèces, et finalement les Choses “nombrées” que Dieu propose à notre Physique). Alors, la matière “informée” nous apparaît comme le domaine de l’Inertie, de la Passivité et du simple Possible. Bref, à l’égard de la Nature, Dieu se montre comme la **Cause Efficente** qui la met au jour et la gouverne ; c’est le Grand Horloger ou Grand Architecte du Système des Choses professé par Voltaire.

Concrètement, le physicien croyant voit la Nature comme Étendue Vide meublée harmonieusement de Corps Impénétrables. Comme les Choses du monde, quelque apparence de vie que prenne leur forme, ne sont susceptibles que du seul changement de lieu (plus ou moins complexe), le physicien traite la Nature comme un **Mécanisme** appliqué à l’Inertie : “il n’y a pas d’effet sans cause”. Notons que le Mécanisme, loin de s’identifier au fixisme, s’épanouit au contraire dans le **Transformisme** qui rend compte complètement de l’ordre et la continuité dans la Nature, depuis les corps simples indécomposables jusqu’au Corps humain placé au point le plus élevé de l’échelle des Choses. L’expression adéquate de la conception Mécanique de la Nature se trouve dans la conviction que tout phénomène naturel se prête à **la Mesure**, laquelle peut viser à l’Exactitude (instrument décisif : la Balance), dont la formulation parfaite est donnée par le principe de la “Conservation de l’Énergie” : la Quantité de force, virtuelle et effective, est Constante dans la Nature (Poids-Choc-Chaleur-Lumière-Vie. Helmholtz – 1847). Ceci fixe le but de la Physique : rassembler en un seul faisceau les **« lois immuables de la Nature »**. Cette tâche se résume toute entière dans la chasse au “travail moteur perdu” dans les mouvements mécaniques (“Éviter **les Frottements**, c’est presque tout le secret de la Mécanique” – Voltaire).

- On peut comprendre aisément que l’argument physique de la Nécessité naturelle figure comme **preuve de l’existence de Dieu** et de l’Âme, même si elle est tenue pour naïve et ne joue qu’un rôle subsidiaire (appuyée sur la seule “raison théorique” selon Kant). C’est l’appel à la Splendeur et Profusion du Cosmos.

- Le vrai croyant ne perd jamais de vue que la royauté que Dieu délègue à l’Humanité sur la Nature lui assigne en contrepartie un **Milieu Naturel**, en lequel il est étroitement inséré par son corps.

C’est strictement en tant qu’affilié à **l’Église visible** que l’homme s’incline ici-bas devant le Système des Choses. C’est une obligation propre de l’Église Visible d’inspirer le déploiement de l’Industrie, d’en patronner les **Ingénieurs** soucieux de leur corps comme le “temple de l’âme”, et de promouvoir la maîtrise des forces de la Nature en l’honneur du Grand Architecte auquel en revient tout le bénéfice. Ce n’est pas un vain mot que l’Homme s’est vu confier la Seigneurie sur la Nature et ce qu’elle contient. “Paresse et oisiveté sont sans excuse et maudites de Dieu. L’homme a été créé pour qu’il apprit de jour en jour par expérience que la Nature lui est sujette” (Calvin). Il se doit de s’emparer de la production Naturelle “inerte” (in-erte = manquant d’art, d’initiative), et d’employer son effort “artificiel” (produit au moyen de l’art, délibéré) pour rappeler que la Nature ne doit pas

---

<sup>4</sup> Ici-bas et Au-delà tout ensemble, dans leur côté corporel.

rester le présent vestige mutilé de l'Eden en en faisant éclater la **Beauté** cachée. C'est ainsi que nous préfigurons la vraie Nature, la **Patrie céleste** des Bienheureux, qui convient au plein essor du **pur Travail Intellectuel** de ses habitants, cette fois réellement à l'image de la puissance Créatrice de Dieu, travail exercé revêtu d'un corps subtil et limpide, avec une spontanéité totale, directement sous le chef commun, comme acolytes du Créateur.

- C'est de la gestion religieuse de la Nature que viennent les exploits de **la Technique**, prérogative justifiée de l'aventure civilisée.

---

## ÉGLISE VISIBLE-INVISIBLE

(Complément)

- Dans le monde civilisé, selon la religion, les hommes **relèvent doublement du Créateur** :

- Directement par leurs ÂMES. Celles-ci font les Identités, Membres moraux, libres, actifs, responsables, du **CONVENT** de Personnes qui constitue la Société Humaine ;

- Indirectement par leurs CORPS. Ceux-ci sont de simples Unités, Parties physiques, nécessités, passives, sourdes, appartenant au **TOUT** des Choses que forme le Système Naturel.

- “L'homme n'est pas seulement de nature compagnable (sociable). Il plaît à Dieu de mettre les hommes en ce monde, non pas pour y vivre comme bêtes brutes, mais comme **ayant Seigneurie** sur toutes les Choses. L'homme étant comme lieutenant de Dieu à gouverner la Nature, il a été créé pour qu'il apprit de jour en jour par expérience que la Nature lui est sujette” (Calvin).

- Si la société peut se prévaloir d'avoir reçu la nature en usufruit, comme son propre “domaine utile”, il va de soi que le Créateur a conservé le “domaine direct” de ce fief. Plus même, à un autre égard, chaque Personne n'est qu'une créature, une chose au même titre que la Nature entière aux yeux de Dieu.

Par suite, il est du devoir de chaque sociétaire de veiller à ce que le vicariat sur la nature assumé en commun ne transgresse en aucune façon la Dépendance vis-à-vis de Dieu qui pèse sur l'humanité. C'est dans le cadre strict d'**Humilité-Obéissance-Dépouillement** que la Royauté de l'homme sur la nature doit s'exercer (TA'A – Obéissance). Dominer la nature n'est licite qu'à la condition de “dépouiller le vieil homme corrompu et revêtir l'homme nouveau”, c'est-à-dire en faisant divorce avec le monde d'ici-bas (Éphésiens 4 : 22).

• En ce monde, en effet, la tentation du **Mal** moral est présente même chez les Bons ; c'est ce qui fait précisément que la **Mort** physique échoit à tous. D'où encore une double infirmité qui marque notre monde : d'une part, nos Âmes pécheresses sont désunies, et le Temps qu'elles supportent n'est pas continu ; d'autre part, l'Espace n'est pas vide, et les Corps opaques qu'ils occupent sont périssables. C'est ainsi que les hommes résolument rétifs à l'appel de la Foi, qui s'obstinent à tout voir par les yeux du corps, se fichent de se trouver alors "comme les ordures du monde" (1- Corinthiens 4 : 13), et se complaisent dans l'Orgueil, la Cupidité et la Luxure. Ce dédain de Dieu et de l'Âme et, avec cela, le mépris de la Cause finale de la Société de Personnes entraînant avec elle celui de la Cause efficiente de la Nature, est pure folie ! C'est élever la Matière, la Nature et notre propre Chair – source immédiate des passions – au rang de Substance de la Réalité. Il est vrai que la Matière, vue autrement que par les yeux de l'Âme, se donne comme un lourd Rideau recouvrant l'Esprit qui semble alors absent du Monde.

• On dit que Satan est "le Singe de Dieu". Il faut comprendre cela de la manière suivante : au séjour céleste des Bienheureux, Dieu se donne à ces derniers comme couvert d'un Voile léger. C'est ainsi que **le laid Païen** substitue la Matière à l'Esprit. Mais ni la vraie Matière, ni nos amis quadrumanes n'ont à faire dans cette histoire. Les Coptes (anciens Égyptiens) matérialistes rendaient un culte ingénu au singe ; le Païen, lui, contrefait le singe en sa propre personne : c'est lui qui mérite le nom de "Satan" ; la Matière n'y est pour rien, elle n'est que l'excuse de sa dépravation morale.

L'Athée, qu'il ne faut pas confondre avec le Païen, et s'il en survient encore (car nous ne voyons que des Libres-penseurs païens), est allergique à l'idée de Dieu. Nous lui passons cela sans difficulté ; mais, au moins, qu'il croit au Diable, à ce diable-là : la cohue des Païens qu'il a devant le nez ; et qu'il la traite comme elle le mérite...

Ah ! oui, la société ne peut se passer d'Église Visible !

• Oui, nous sommes dans une Nature blessée, dont l'étoffe est la matière grossière et corrompible, le corps des Saints eux-mêmes étant faits de chair épaisse et opaque. Et alors ? Calvin écrit : "Il ne doit pas sembler étrange que l'actuel penchant au Mal des hommes **REDONDE SUR LA NATURE**, bien qu'elle soit Innocente. Si toutes les Choses, depuis la terre jusqu'au ciel, ne paraissent que pour tomber en ruine, finir en cendre et poussière, c'est par la faute des Personnes que nous sommes. Il convient que la Nature abâtardie porte en elle cette marque pour nous rappeler notre propre condamnation". Ceci fait-il de l'Église Visible une troupe de désespérés frénétiques, contempteurs de la Nature en soi et ennemis de toute chair ? Tout au contraire. Les médecins pontificaux demandent à Saint François mourant : "Est-ce que ton corps n'a pas été pour toi, toute ta vie, un bon et dévoué serviteur ?" François ne peut s'empêcher de donner un bon témoignage à son "frère l'âne". Les médecins l'interpellent : "Eh ! bien, et toi, comment l'en as-tu récompensé ?" François se recueille en soi-même puis s'écrie : "Réjouis-toi, mon frère le corps, et pardonne-moi : voici que je suis prêt maintenant à céder à tes désirs !"

• **L'Église Visible** se lève pour relever le défi de la Civilisation. En viendra-t-on enfin à comprendre son double caractère ? Oui, ses membres affirment : "Nous sommes pèlerins en ce monde. Nous y cheminons en tant qu'aspirant à notre vrai pays d'En-haut" (Calvin). "Le temps d'ici-bas est court ; il nous faut user de ce monde comme si nous n'en usions pas" (1- Corinthiens 7 : 31). Mais cela veut dire justement que l'Église Visible, subordonnée

## *La Société Politique*

à l'Invisible, est la "Milice de Dieu", engagée corps et âme dans le combat réparateur, tant de la Société de Personnes que du Système des Choses. Qu'il est pitoyable d'avoir à rappeler cela !

- Tout est indissolublement uni dans la mission de l'Église Visible, son œuvre Morale avec son œuvre Physique.

L'Église Visible ne redoute aucunement l'obstacle qui s'opposera à son œuvre **Morale**, que même "dans cette Église se trouveront mêlés aux bons, des hypocrites, des ambitieux, des médisants et des libertins. Il n'empêche qu'il n'y a nulle entrée en la vie permanente du siècle à venir, sinon que nous soyons conçus croyants au ventre de l'Église ; cette mère qui nous enfante et nous allaite de ses mamelles" (Calvin).

L'Église Visible ne redoute pas non plus l'obstacle qui s'opposera à son œuvre **Physique**. Elle tient à se faire l'âme de l'Industrie humaine, à en patronner les Ingénieurs ambitionnant de "Commander à la Nature en lui obéissant" (F. Bacon – 1620), précisément pour briser l'Industrie de Mort et de Hideur dont la matière sert d'alibi. Elle déclare la guerre aux fauteurs de Misère, aux Chevaliers d'industrie et autres Capitaines de voleurs (Mandrin).

- Ceci dit, peut-on nous masquer que tous nos efforts industriels ne peuvent que mieux faire ressortir que la Machine du Monde n'est qu'un vestige défiguré de **l'Éden originel** ? Que peut l'industrie la plus puissante contre les Catastrophes naturelles, contre les Monstruosités et Hasards physiques, contre les Qualités irréductibles des Choses, autant de dérogations à la Nécessité mécanique ? Et puis l'inventeur le plus génial, tel Ulysse construisant le Cheval de Troie, ne voit-il pas son Ingéniosité impuissante à le faire échapper au lot commun de la Mort corporelle ?

- Bref, les physiciens les moins pieux se doivent d'avouer que les Choses de la nature ne se présentent pas du tout comme **les Objets purs** de la théorie, et qu'on se leurre soi-même quand on prétend avoir affaire à ces derniers dans les laboratoires.

N'est-il pas vrai que nos Machines prométhéennes (MECHANÊ = Ruse), équipées des Volants les plus sophistiqués, ne pourront jamais être employées à l'état de mouvement Uniforme absolu, c'est-à-dire donner un Rendement de 100 % supprimant tout "travail perdu" ?

- Ô, combien elle est fondée, l'Espérance des croyants qui languissent de l'attente du céleste **Séjour des Bienheureux** ! Qu'en est-il alors ? "Nous sommes toujours frétilants d'un appétit désordonné de plus savoir qu'il est licite" (Calvin). Comment parler de la Colonie des Élus habitant la Ruche céleste ? Considérons que nous sommes ici-bas comme des Hiboux, que la gloire du soleil à son zénith dans le signe du Lion (en plein été) éblouit et égare. Tels l'Oiseau de Minerve, nous ne pouvons soupçonner que le ciel en feu est celui-là même qui se découvre tout autre quand notre étoile se trouve au nadhir dans le signe du Verseau (en plein hiver) : le Firmament azuré serti d'innombrables Étoiles d'or. Ayant compris ceci, l'évocation de la Nation agrée dans la Patrie céleste par Calvin prend toute sa force. Il dit : "Au Ciel, la mort est engloutie dans la victoire. Nous y luisons comme les Étoiles dans la splendeur du Firmament, clartés dans la Beauté, rassasiés de biens célestes : Justice, Paix et joie, sous un chef commun, le Créateur".

## *La Société Politique*

- “Celui qui trône dira : cette fois je refais **tout à Neuf** !

Alors, la mer, la mort et l'enfer (le Schéol) expulseront leurs morts. Tous passeront ensuite en Jugement. Ceci fait, Mort et Schéol seront jetés dans un lac de feu. Enfin, un Ciel nouveau, une Terre nouvelle et la Nouvelle Jérusalem paraîtront. Il n'y aura plus de Mer et de Nuit, Souffrance et Mort seront oubliées” (Apocalypse).



### **Mécanique Barbare** (Larousse – 1873) :

« Les combinaisons intelligentes d'un seul INGÉNIEUR ont dispensé toute une population d'ouvriers :

- \* non seulement d'une **éducation** industrielle longue et coûteuse ;
- \* mais jusqu'à un certain point d'attention et d'**intelligence**.

C'est ce qui explique pourquoi les machines permettent de multiplier si considérablement les produits. »

Qui est donc plus “machine” : la chose ou bien la personne ?!

Et dire qu'à l'usine, on admire l'Ingénieur, tandis qu'on hait le Contremaître !



## **Johannes Kepler, protestant (1571-1630)**



*“Qu’ils sont bienheureux ceux auxquels il est donné de s’élever au Ciel par l’étude !... Là ils voient par-dessus tout l’œuvre de Dieu, dont la considération les remplit de joie et de bonheur !... Je vous remercie, Seigneur, parce que Vous m’avez procuré une si intime jouissance à étudier votre création et à considérer l’œuvre de vos mains... Qu’il est grand, notre Dieu !... Ciel, Soleil, Lune, Planètes, chantez vous tous Sa gloire avec le langage de votre grandeur !... Chantez-Le sans cesse, harmonies célestes !... Oh ! mon âme, tu ne dois jamais cesser d’entonner un hymne à la gloire de l’Éternel, autant que tu vivras...” Où pourrait-on trouver un commentaire plus enthousiaste des mots du Psalmiste : “Les Cieux chantent la gloire de Dieu” ?*

### III- La Cité

Ce que nous avons dit de l'humanité, dans la Création (II), définit la société **théorique** selon la religion ; il y a une grande différence avec la même société civilisée en **pratique**. En effet, concrètement (et même sous sa forme Parfaite moderne), la société religieuse ne se présente nullement comme "société de Personnes", mais très précisément sous la forme de société Politique, avec pour base la fameuse "cellule fondamentale", la Famille (mieux nommée Ménage). Dans la société réelle, c'est seulement à titre d'idéal qu'on déclare "le caractère sacré de la Personne", de même qu'on proclame l'unité essentielle du "Genre Humain".

Avec cela, nous comprenons mieux la "**Déclaration des droits** de l'Homme ET du Citoyen" de Sieyès au 26 août 1789, et l'ambiguïté de ladite Déclaration. Que dit-elle ? Sous les auspices du droit **DIVIN** (de l'Être Suprême), l'Assemblée Nationale "reconnait et proclame" les droits **NATURELS** de l'Homme, d'où sont "déduits" les droits **POSITIFS** du Citoyen. On ne prétend donc pas instaurer des droits, mais les reconnaître : "Les hommes **NAISSENT** et **DEMEURENT** libres et égaux en droits" (Art. 1) ; tels sont les droits Naturels voulus par Dieu. Viennent ensuite, subordonnés aux droits Naturels, les droits Positifs : "Les **distinctions sociales** ne peuvent être fondées que sur **l'utilité commune**", sachant que la société politique ne peut coïncider avec l'humanité naturelle, du fait simple que la Nation n'est pas le Genre Humain, et que la Patrie n'est pas l'Univers. Que sont donc les droits Naturels ? Ils se concentrent en un seul : la Liberté, laquelle se développe en Liberté-Égalité/Sûreté-Propriété. Tout cela concerne l'Homme ; quand on parlera du "citoyen", c'est en fait du Propriétaire-Citoyen de la Nation dans sa Patrie, où l'Homme n'existe plus que dans le cadre d'un Marché et d'un État, c'est-à-dire représenté dans des Cellules (Ménage et Entreprise) protégées et aidées par des Institutions (Assemblée législative et Gouvernement exécutif). C'est ce que développe **la Constitution** faisant immédiatement suite à la Déclaration.

Il ne faut voir **aucune inconséquence dans le hiatus** entre l'Homme Naturel de la Déclaration et le Propriétaire/Citoyen Social de la Constitution (social = Civil-politique ; à l'époque, "civil" était synonyme de notre "politique", lequel englobe Privé-Public, Propriétaire-Citoyen). (Par "Social", nous voulons dire social concret, effectif, au sein de Nation-Patrie, alors que l'homme Naturel n'était "social" qu'en puissance, "en droit" naturel). Ce hiatus a sa raison en amont, dans l'idée d'Homme Naturel exprimant le Dogmatisme de la société religieuse, civilisée. L'Homme Naturel n'est donc que le Bourgeois, la sociabilité de l'homme Civilisé seulement. Pourtant, quand en 1789, on dit simplement "reconnaitre" les droits Naturels de l'Homme, ce n'est pas absolument anti-historique, car on fait ce qui ne s'était jamais produit : élever le Bourgeois à sa forme Parfaite et donc indépassable.

Il y a une "inconséquence", mais ailleurs, dans la Révolution Française : c'est que **dès le départ "le puritain Sieyès"<sup>5</sup> ne fut pas suivi jusqu'au bout**. Ainsi, les Nobles

<sup>5</sup> Selon le Libertin Chamfort.

## *La Société Politique*

attaquèrent immédiatement la Révolution par la gauche, voulant se venger sur le Clergé, en imposant la mise à l'encan de la "Dîme ecclésiastique", ce qui fit dire à Sieyès : "Ils veulent être Libres et ne savent pas être Justes". De même, on ne permit pas l'adoption de la grande idée de Sieyès du Jury en matière Civile, le limitant au Criminel, alors qu'il y voyait entre autres, la seule institution pouvant traiter des "délits" d'opinion et de presse. Ce qui l'emporta sur Sieyès dans ces affaires fut **Mirabeau** et Cie<sup>6</sup> ; de même que Jefferson fut limité par Washington et Cie dans la révolution américaine. Chez Sieyès et Jefferson, il n'y a pas une ombre d'utopisme ; et de ne pas avoir été écoutés n'empêcha pas les deux révolutions de vaincre ; mais le coût de la victoire s'en trouva plus élevé, et les petites gens qui s'opposèrent à leur message tracèrent un sillon habilement exploité par les anti-apôtres de la Barbarie : Comte et Proudhon.

Telle fut la Société Politique, c'est-à-dire Civilisée, placée sous l'égide de l'Esprit, dans un monde vu comme Création, donnant à la société la forme de Cité. Cette grande aventure commença avec le "**miracle grec**" en Occident, il y a plus de 25 siècles. Alors surgirent les bases de tout ce qui justifie le sens positif du mot Civilisation :

- Les sciences "pures" (se donnant leur propre objet) : Logique et Mathématique ;
- Les sciences "expérimentales" : Morale-Physique (morale : expérience "intérieure", nourrie des "modèles" du passé) ;
- Les arts "intéressés" : Économie-Administration (dont économie "domestique" et art de la guerre) ;
- Les vocations "altruistes" : Mystique-Art (Mystique : Vies Saintes "exemplaires" ; Art : Œuvres Belles "sans prix").

Cependant, la Société Politique n'a rien de "naturel" ; elle est **simplement historique**. Elle a même ses limites Préhistoriques : elle n'eut pas été sans la Société Parentale qui l'a précédée ; et elle ne restera pas "immortelle" si le Comm-Anar ne lui succède pas, la sauvant ainsi de l'anéantissement auquel la voue la Barbarie actuelle. Les limites de la Société Politique sont simples. Un monde borné par l'Argent et les Armes est-il le fin mot de la Société Humaine ! Le travail "forcé"<sup>7</sup> d'un côté et la guerre "inévitable" de l'autre côté sont-ils inscrits dans la "nature humaine" ? Une minorité de Propriétaires-Citoyens ACTIFS dirigeant la masse de Propriétaires-Citoyens PASSIFS, n'est-ce pas un système arrivé "au bout de son latin" après l'œuvre acquise de 1789 ? L'Individu et le Genre Humain ne peuvent-ils pas s'évader du corset du Ménage et de la Nation ? C'est notre tâche à nous, au contraire, de "dépasser" la Société Politique, se voulant exclusivement monde Libre ; car l'Égalité, ne se concevant qu'au Ciel, ne donnait, rétroactivement, à la Liberté qu'un caractère "formel", tronqué.

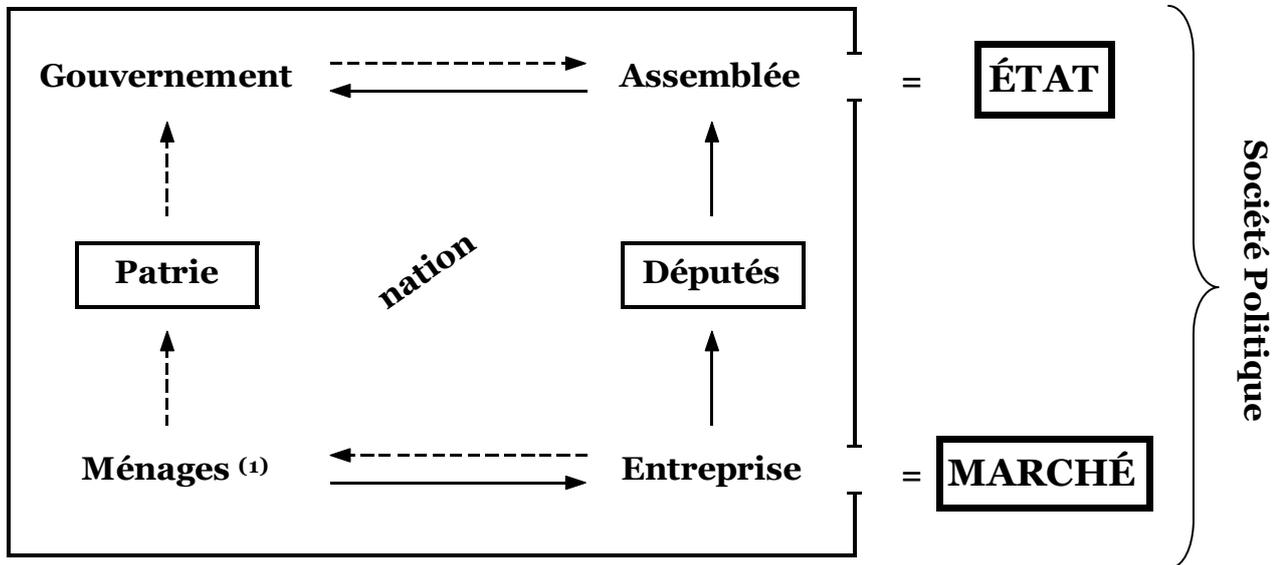
طالب فريدي – avril 2005

---

<sup>6</sup> Il se trouve que Mirabeau, et l'autre démagogue Danton criant contre "le prêtre Sieyès", furent découverts figurant sur le "Livre Rouge", la liste civile ou "fonds secrets" de Louis XVI !

<sup>7</sup> L'Argent n'est plus finalement que l'instrument de cela.

# Société Politique



—————> Constitution de septembre 1791 (Assemblée Constituante).

- - - - -> Constitution de décembre 1799 (Consulat).

(1)

• Tous les Entrepreneurs ont un Ménage , mais quelques Ménages seulement ont une Entreprise.

• Les Salariés sont propriétaires sans patrimoine ; à part la Patrie ! Pour cela citoyens Passifs (ni électeurs, ni éligibles). Les entrepreneurs, avec leur richesse Mobilière, quoique citoyens Actifs, ont un penchant Apatride (ou plutôt Cosmopolite en Civilisation). “Les Prolétaires n’ont pas de Patrie” ? C’est le contraire en Civilisation. Et c’est un non-sens en Barbarie, puisqu’il n’y a PLUS de Patrie !

طالب فركي – août 2005

# Substance-Accident

Le couple Substance-Accident est fondamental dans toute la pensée du passé, dans la pensée préhistorique, pour rendre compte de la Réalité.

Cela vaut tout autant pour l'homme primitif, pour la société parentale Matérialiste, que pour l'homme civilisé, pour la société politique Spiritualiste.

- **Le Matérialisme primitif** dit que la Matière est la substance dernière de la Réalité ; que Cette Matière est Secrète en elle-même, mais Sensible comme Mère Émanatrice du monde tout entier Vivant. Secrète ou Sensible, la Matière tient l'Esprit pour Néant ; c'est seulement dans l'Émanation mondaine que l'Esprit est inévitable, au titre d'Accident, la Mère fondamentale ne pouvant se confondre avec son Émanation, comme Absolu vis-à-vis du Relatif. La Mère est Cis-Immanente, en-deça de l'En-deça de notre monde. Pourquoi parler de matière "sensible" dans la Mère ? Parce que l'intelligible primitif se donne pour du sensible : le cerveau Collectif de la société parentale paraît être doté d'un Instinct naturel faillible. Ceci ne doit pas nous choquer, puisque l'Intelligible civilisé n'est après tout qu'une forme – dogmatique en l'occurrence – de pensée, ne s'identifie pas du tout avec le travail mental en général.

- **Le Spiritualisme civilisé** dit que l'Esprit est la substance dernière de la Réalité, que la Matière est Néant pour le Père suprême trans-transcendant, au-delà de l'Au-delà de notre monde. Ce n'est que dans la Création que la matière doit figurer, comme Accident, le monde étant de-Dieu mais par ailleurs étranger à Dieu.

Dans le Matérialisme comme dans le Spiritualisme, la Réalité est donc traitée de la même manière, en termes de Substance/Accident. Mais il y a **deux formes directement inverses** du même Substantialisme : ce qui est substance dans un cas est accident dans l'autre, et réciproquement. Matérialisme et Spiritualisme s'appuient sur quelque chose **de vrai et de déterminant**. En témoigne la Solidité incomparable de la société parentale, se voulant en intimité avec ce que nous appelons la Nature ; et les Exploits incomparables de la société politique, élevant au rang de Substance ce qui était Accident chez les primitifs. Mais Matérialisme et Spiritualisme furent historiquement incompatibles, exclusifs l'un vis-à-vis de l'autre, et ne prenaient finalement en compte **qu'"une moitié" de la Réalité**, à cause précisément de leur substantialisme Unilatéral. Or, ce même Unilatéralisme empêcha les deux humanités préhistoriques de **donner toute leur ampleur**, et au Matérialisme et au Spiritualisme ! Exemple : le spiritualisme se doit de proclamer le privilège de l'homme quant à l'esprit "actif", et de réduire toute la Nature au Mécanisme, déniaut aux Choses, avec la réflexion rationnelle, même la conscience au sens de spontanéité du mouvement. Réciproquement, le matérialisme se doit de proclamer le privilège de la Nature quant à la vie infailliblement et spontanément féconde, déniaut aux hommes (à l'essaim racial, lié par le sang), avec l'Instinct infaillible des choses, même toute initiative personnelle au sens de capacité d'innovation, de travail "artificiel".

Le Substantialisme est une manière unilatérale – il n'y en a pas 36, mais 2 seulement – de rendre compte de la réalité **Objective**. C'est ce que les civilisés appellent Ontologie, science de l'"être" (ontos = être en grec). Même si cela surprend, notre Ontologie devrait

être dite, pour les primitifs, science du “néant” ! (Pour rester dans le grec : OUDÉNOLOGIE, science du “pas”, du “non”).

Le Substantialisme ne se conçoit pas sans le mécanisme mental, **Subjectif**, correspondant. Ainsi, à l'Ontologie civilisée correspond la Logique. Que devient la mentalité des primitifs, ce qu'on a qualifié maladroitement de mentalité “prélogique” (qui ne veut rien dire positivement, sauf à y voir une logique naïve, enfantine, ce qui est faux) ? Faute de mieux, on peut dire qu'à l'Oudénologie correspond le Symbolisme, si on ne se laisse pas prendre au sens que les occultistes donnent à ce mot. Nous disons aussi qu'au Dogme spiritualiste correspond son contraire : le Mythe matérialiste. Toujours est-il que Logique et Symbolisme ont en commun de fonctionner selon la **Contradiction Hégémonique** : soit la Matière exerce son Hégémonie sur l'Esprit, soit l'Esprit exerce son Hégémonie sur la Matière ; chez la Mère primitive, l'Hégémonie de la Matière est absolue, et chez le Père civilisé l'Hégémonie de l'Esprit est absolue, tandis que dans le monde Émané ou Créé, l'Hégémonie ne peut être envisagée que comme relative.

Que toute l'humanité préhistorique reposait sur le couple Substance-Accident sur le plan Objectif, et sur la Contradiction Hégémonique sur le plan Subjectif, et cela dans des formes directement contraires dans le Matérialisme et le Spiritualisme, c'est **notre Église Réaliste** qui **pour la 1<sup>ère</sup> fois** le pose clairement et fermement.

Les officiels de notre régime Barbare radotent tant et plus à propos de nos “racines” mentales ; voilà ce qui pourrait leur donner un coup de main ! Hélas, les vedettes païennes-obscurantistes du système préfèrent de beaucoup jaser sur la “religion” (!) “dualiste” des Chamans du Neandertal (Emmanuel Anati et compagnie) ; en attendant que les OVNI redeviennent à la mode, et sans désespérer parallèlement en ce qui concerne la chasse aux Talibans.

Il est curieux qu'on n'ait jamais mis le doigt auparavant sur la Contradiction Hégémonique qui fut directrice dans tout le passé de l'humanité ! Les **Marxistes** résumaient leur “Méthode” dans la Théorie de la Contradiction, mais n'avaient pas la moindre idée de la Contradiction Hégémonique et de son caractère décisif dans le passé. Comment se fait-il ? Ils parlaient en ce domaine de la Logique de Hegel, qui était PANTHÉISTE, et répétaient : “La contradiction est ce qui fait avancer”. De là vient le fait qu'ils n'imaginèrent jamais que des Contradictions, ou bien Antagoniques (entre l'ennemi et nous) et donc le Manichéisme, ou bien Congénères (au sein du peuple) et donc le Panthéisme. Malheureusement, l'essentiel était ailleurs. Il y aura tout un exposé à faire pour montrer en quoi notre théorie de la contradiction – celle de l'Église Réaliste – se sépare de celle de Hegel et Marx.

•••

**Deux remarques :****1- La Théorie de l'Église Réaliste :**

En reprenant le langage d'Aristote, on peut dire qu'il y a deux aspects de notre Mentalité. D'abord notre Théorie Première, théorie proprement dite, qui traite de la **Réalité** en tant que telle : Matière-Esprit ; c'est notre Réalisme théorique. Ensuite, notre Théorie Seconde qui traite du **Monde** : Nature-Humanité ; c'est notre Historisme pratique. Il ne faut pas confondre les deux, et voir le lien précis entre les deux domaines.

- Quant à la Réalité, sur laquelle nous n'avons pas prise concrètement, ou directement, si nous la dédoublons en Matière-Esprit (et dans cet ordre), nous le faisons par la pensée, abstraitement. Le dédoublement est très justifié, car nous pouvons aborder la Réalité de deux manières : soit par son côté Matière, de Solidité, d'Immuabilité, soit par son côté Esprit, de Spontanéité, de Nouveauté incessante. (Il n'y a d'Immuable que le Changement ; et INVERSEMENT). On ne perd pas de vue, ce faisant, que le dédoublement est formel, non pas réel ; que parler de Matière ou d'Esprit, c'est deux manières de dire la même chose. Bref, si on exprime ce fait Ontologique de façon Logique (ce n'est plus la Réalité mais le Vrai qui est formulé), il faut dire : le Vrai se dédouble en Unité-Identité (une expression seconde est : Universel-Singulier). Que dire de la Contradiction de notre Réel et de notre Vrai ? Ceci : **l'Unité prime sur la Dualité** ; Matière et Esprit sont absolument confondus et ne peuvent être distingués que relativement.

- Quant au Monde, Nature-Humanité (dans cet ordre), il en va tout autrement, et même à l'inverse : **la Dualité prime sur l'Unité**. Que veut dire Nature-Humanité ? C'est qu'on se doit d'affirmer : l'Humanité "appartient" plus à la Nature que le fait inverse, que l'Humanité "embrasse" la Nature (par la pensée). Choses et Personnes sont bien la même chose en théorie, mais on est autorisé à les voir surtout très différentes en pratique. Poser le monde comme couple Nature-Humanité, c'est lui donner deux "pôles", mais qui empiètent l'un sur l'autre, se recouvrent, et même s'identifient totalement, mais seulement "en dernière analyse". Que veut dire l'identité en dernière analyse de Nature et Humanité ? C'est que quand on explore pratiquement le Monde, on n'oublie jamais qu'en allant jusqu'au bout, on ne trouverait plus le Monde mais la Réalité, non plus Nature-Humanité mais Matière-Esprit, non plus des Choses et des Personnes mais de la Solidité Neuve qui échappe à notre action, pour la bonne raison que nous sommes nous-mêmes cette Solidité Neuve par laquelle nous ne nous distinguons en rien au sein de la Réalité. Il y a une conséquence importante dans le fait que le Monde se résout en dernière instance en la Réalité. C'est que la Réalité n'est ni la Secrète Matière des primitifs, ni le Mystère-Esprit des civilisés ; elle est simplement le fin fond du Monde que nous pouvons clairement comprendre et même sentir. La formule "l'Absolu est dans le Relatif" prend maintenant tout son sens, justement parce que l'inverse est encore plus vrai : le Relatif est dans l'Absolu (pour Engels, l'Absolu est "nominal" et non pas "réel"). Pour finir, si on exprime l'Ontologie seconde que désigne Nature-Humanité de façon Logique, c'est à un Vrai second que nous avons affaire, celui de **l'Historisme** : il n'y a à traiter pratiquement que des Faits-Événements, ceux-ci bien vus comme inédits, incomparables, neufs... "en dernière

analyse". Ainsi, la Réalité Vraie s'exprime dans l'Histoire Critique (contradictoire, concrète/abstraite).

## **2- Le Moyen-âge (Christianisme en Occident) "petit-bourgeois" :**

D'abord, par opposition aux Chrétiens, les Hellènes et les Déistes (Hellènes = Jupitériens) se rejoignent dans le fait que, s'agissant de "création", c'est l'ensemble de cette création qui les préoccupe, bien distingué de ce que le Monde "contient". Ceci dit, la perspective est complètement inversée chez les Anciens et les Modernes : les premiers mettent en relief le Cosmos spatial (par ailleurs Défini), et les seconds le Devenir de l'Univers (par ailleurs Indéfini). L'horizon des Anciens est Espace-Temps ; celui des Modernes est Temps-Espace. Au Moyen-âge, malgré le souci de la Genèse juive spiritualisée, ce que "contient" le Monde est la grande préoccupation. D'où l'échafaudage des "essences" et "entités" de la Scolastique. C'est d'ailleurs dans le mauvais Scotisme que cet échafaudage sombrera. Il faudra y revenir.

Ensuite, on peut noter le grand décalage entre le Moyen-âge "naïf" et les Temps Modernes (dogmatisme conséquent). Le Moyen-âge, on le sait, est Géocentriste, tandis que les Modernes sont Héliocentristes. Le Moyen-âge a un Temps Défini (l'âge du monde tourne autour de 4000 ans A.C.), tout comme son espace. Pour les Modernes, la Création coïncide franchement avec l'avènement du Temps, lequel a une durée Indéfinie, depuis toujours jusqu'à toujours. De même, le nombre des Élus du Ciel est "compté", limité. On dit bien qu'alors "tout changera", l'Ici-bas et l'Au-delà, mais on ne se préoccupe pas du tout de l'histoire ultérieure : En-haut, l'Enfer sera-t-il détruit un jour, les Damnés pardonnés ? En-bas, que deviendront minéraux, plantes et animaux ? Que signifierait l'abolition de la cloison entre l'En-bas et l'En-haut ? Nous avons encore beaucoup à creuser...

mai 2005



# Les Bienheureux Catholiques

## Saint Augustin

(Cité de Dieu : 413-426)

« Le nombre des Saints du Ciel (élus) est **strictement limité**, car il n'est ni plus ni moins grand que celui des anges prévaricateurs (démons) qu'il faut remplacer ».

## Saint Thomas

(Compendium : 1270)

« La fin ultime du mouvement des sphères célestes est la multiplication des hommes pour la vie éternelle. En effet, le corps des hommes ici-bas a pour origine le mouvement des Astres.

Or, cette multitude humaine ne peut pas être indéfinie ; car l'intention de toute intelligence s'arrête en quelque chose de défini<sup>8</sup>.

**Une fois complet le nombre** des hommes qui auront été produits pour la vie éternelle, et ceux-ci y étant établis avec leur corps glorieux qui permet l'automouvement des élus commandé par leur âme, le mouvement céleste cessera, comme cesse le mouvement de tout instrument une fois l'œuvre achevée.

Le mouvement du Ciel cessant, cessera en conséquence le mouvement des corps inférieurs, non-pensants, le mouvement de l'homme à partir de l'âme étant seul excepté.

Ainsi, tout l'univers corporel aura une toute autre disposition et une forme toute nouvelle, comme Saint Paul l'indique : "La figure de ce monde passe" (1-Corinthiens 7 : 31) ».

mai 2005

---

<sup>8</sup> Il dit infini et fini.

# L'Ère Chrétienne

**11<sup>ème</sup> siècle P.C.** – C'est à ce moment que **les Juifs** adoptent l'ère "de la Création du Monde". Ils la fixent au → **7.10.3761 A.C.**

...

**1660** – Jacques **USHER**, dit Usserius, voit sa "**Chronologie Sacrée**" publiée à Oxford. Usher (1580-1656) est un Irlandais zélé Anti-catholique. Persécuté, Richelieu lui offrit asile. Sa maturité se déroule en pleine guerre de Trente Ans (1618-1648). Il fixe la Création du Monde en l'an → **4004 A.C.**

**1750** – Dom Maur-François **D'ANTINE** (ou Dantine) voit son célèbre "**Art de vérifier les Dates**" publié par son successeur, Dom Clément, lequel poursuit le travail : 1770, etc.

D'Antine et Clément appartiennent aux Bénédictins de St Maur. Or, tout se passe à l'époque même de **Dom Deschamps**, lui aussi "mauriste".

D'Antine fixe la Création du Monde en l'an → **4963 A.C.**

**1845-1850** – L'Anglais Henry-Fynes **CLINTON** (1781-1852) publie sa "**Chronologie de Rome et Constantinople**, après Auguste et jusque Héraclius".

Il fixe la Création du Monde en l'an → **4138 A.C.**

...

\* Selon le chrétien d'Antine, le monde est donc **plus vieux de 1202 ans** que pour les Juifs.

\* Ne tenons pas compte de la révision qui eut lieu de la date de la Nativité. Depuis Denys-le-Petit – vers 580 P.C. –, on faisait naître Jésus en l'an 754 de Rome. Depuis d'Antine, on dit que Jésus naquit en l'an 749 de Rome, donc **en 4 A.C.** (et Jésus aurait donc vécu 36 ans, non pas 33). (Irénee dit que Jésus avait "la quarantaine").

mai 2005



# Création-Néant

On nous parle de “Création tirée du Néant” systématiquement à la légère. Il faut donc préciser.

- En tout premier lieu, prétendre traduire ainsi la parole chère aux adeptes de **Moïse** est une absurdité sans nom. Un juif qui comprendrait encore sa Bible lirait quelque chose comme : “Au début, Lui-Elle-Vie, ÉMANA ferme le couple Ciels-Terre” (Genèse 1 : 1). Il n’y a pas à s’attarder sur ce point ; c’est la religion qui nous intéresse, pas le matérialisme parental.

- Quant aux **Croyants**, il est normal qu’ils lisent avec des yeux civilisés cette expression ; d’où les mots Créer et Néant. Mais c’est là que commence la difficulté : que met-on derrière ces mots ? La religion a une longue histoire, depuis sa forme Simple de l’Antiquité à sa forme Pure de l’époque Moderne. Or, Création et Néant ne prirent un sens absolu que chez les Modernes, tandis que les Anciens usaient de ces mots de façon totalement inconséquente, tout à fait “timide” dirions-nous (de même que leurs Salariés n’étaient encore que des Esclaves !... depuis peu éloignés du Paradis terrestre ; de Tahiti avant les colons pour être concrets !).

- Schématisons le perfectionnement révolutionnaire qu’on fit subir aux mots Création et Néant. Les Croyants ne se tournèrent pas les pouces !

- Chez les Anciens, Dieu est Zeus, **MAÎTRE** d’une “création” qu’il a **FORMÉE**. Former veut dire arranger, organiser, une Matière in-forme, confuse, coexistante au “Créateur”. La Matière n’est donc “néant” qu’au sens de Chaos dont Zeus fait un Cosmos.

- Au Moyen-âge, Dieu est le **PÈRE** d’une “création” qu’il a fait **ENGENDRER** par son Fils co-éternel et consubstantiel, en même temps qu’il “créa” le Temps. Nous préciserons cela plus loin.

- Avec les Modernes, Dieu est l’**AUTEUR** du Monde qu’il **CRÉE** au sens fort du terme. Cela veut dire que l’Auteur Parole tout simplement la Création, se contente ce faisant d’exprimer une Idée du Monde “conçue” (formée en pensée) de toute Éternité. Ainsi l’Auteur fait-il réellement ÊTRE (esse) le Monde. La Création est totalement la pure manifestation de l’Idée de Dieu, et cette Idée “emporte” (implique) dans sa manifestation le “dos” matériel du Monde, qui ne sert que d’Écran préservant la Transcendance du Créateur et champ d’activité des Croyants simultanément. Ainsi, la Matière perd à ce moment tout vestige substantiel dans la Création, et ceci est officiellement proclamé : Néant absolu en Dieu, la Matière est pur Non-être dans la Création. Cette vraie Création y gagne énormément : elle a une durée et une dimension Indéfinies, est Perpétuelle et Illimitée ; un “rien qui change tout” la sépare “seulement” du Créateur Éternel et Immense, mais ce rien mesure un Abîme, sachons-le !

- Revenons sur le Moyen-âge, ce qui coïncide en Occident avec le **Christianisme** (Grec et Latin). En matière de Création et de Néant, un marxiste (qui se serait intéressé sérieusement à la religion) aurait dit que les Chrétiens furent des “petits-bourgeois”, avec leur Dieu ni Simple comme celui des Anciens, ni Pur comme celui des Modernes, mais coincé entre les deux ; admirable compromis mais inconséquent à tout point de vue.

Quelqu'un comme Marx cependant, en l'aidant un peu, aurait élevé le débat et dit : l'Auteur moderne est la "double négation" du Maître antique et du Père médiéval, ceci redorant à juste titre le blason du christianisme ; le sens péjoratif du mot "petit-bourgeois" se trouvant effacé, sans que le rôle de médiation du Christianisme dans l'Histoire de Dieu soit oublié.

La nuée de docteurs des Califats de Genève, Rome et Moscou est prête à s'abattre sur nous et s'égosiller : seul le Fils éternel est "engendré" ; tout le reste est créé ! Tout doux Messieurs. Vous qui traduisez le BARA hébreu "créer", allez refaire votre éducation. Notre Dieu-le-Père, qui n'est plus le vôtre, étant Père, ne sait évidemment faire qu'"engendrer", soit dans l'Éternité, soit dans le Temps ; tenons-nous à ce fait, sans ergoter.

- Bien sûr, c'est engendrer par la tête, spirituellement (la même ambiguïté existe pour le verbe "concevoir"), et non pas par le ventre comme chez les juifs. Ceci dit, engendrer, accoucher cérébralement, c'est faire EXISTER (sistere) et non pas faire être au sens fort. C'est faire surgir de soi, susciter de soi. Exister, c'est "faire naître", faire se tenir "en sortant" ; c'est la forme absolue en Dieu de la "génération spontanée" que, précisément, le spiritualisme médiéval revendique dans notre monde sublunaire. L'engendrement paternel du Monde selon le christianisme est une solution très originale de la "création". Tout d'abord, c'est la nette "négation" de la solution Hellène, puisque le "néant" matériel n'est plus extérieur à Dieu, mais décidément intérieur. D'autre part, on n'en est pas du tout pour autant à la solution Déiste de l'Auteur moderne. Au contraire. Ce n'est pas véritablement de sa tête intellectuelle que le Père sort la Matière Première, mais de son Cœur "amoureux". Aussi, cette Matière Première n'est pas du tout le Non-être pur des Modernes, ombre portée du Néant qu'elle est en Dieu, mais réalité encore substantielle – comme chez les Grecs –, bien que tout à fait accessoire. Ce n'est plus le Chaos informe coexistant extérieurement au Créateur, mais la "Puissance" pure coexistante intérieurement, donc constitutive autrement du Créateur ; voilà toute la différence. Bref, la Matière Première des chrétiens est CRÉATURE effective et directe ; c'est non pas l'"informe" des Grecs, Tohu-bohu désordonné et inquiétant spiritualisé, mais Forme véritable seulement désignée comme Passivité générale du monde corporel, et Passivité ayant "désir", "appétit", d'être formée Activement, à donner lieu à des "composés" matériels effectivement sensibles.

- D.J. Lallement écrit l'énorme commentaire d'"Être et Essence" de Saint Thomas (1955-1959). Il dit : pour Saint Thomas, la Matière Première a une pleine "dignité ontologique, métaphysique" ; ce qui veut dire : c'est explicitement une créature. Et il insiste : elle est, "à sa manière, cause intrinsèque" ; c'est simplement la créature "la plus inférieure qui soit, la plus humble". Pour finir, il nous souligne que l'Empiriste Thomas a un point commun sur cette question avec l'Idéaliste Augustin, en citant les Confessions (XII, 4 à 7) : "Ma Matière Première est informe, non pas comme chez les Grecs au sens de privation de forme Hideuse et Horrible, mais en comparaison de formes plus belles dont elle est la base. Elle est quelque chose entre ce qui a une forme et le non-être, un presque non-être néanmoins réel".

- La réalité de la Matière est véritablement essentielle au christianisme puisque la Sphère supérieure du monde, celle du Firmament et des Astres, est posée comme constituée de Matière INCORRUPTIBLE ! Là-dessus, notre Lallement choisit la sourdine. D'ailleurs, ce statut "immortel" des Astres est étroitement lié à l'existence des Anges. Au total, comme le raconte en détail Augustin (Cité de Dieu), AVANT la création d'Adam, ou

bien À LA BASE de la création et couvrant les Six Jours (six = “nombre parfait”), il y a une “création” fondamentale double : celle de la race Angélique (créature spirituelle pure, “sans” matière) et celle de la Matière Première (créature matérielle pure, “sans” Esprit). Pour Augustin, la race Angélique, c’est ce que la Genèse désigne allégoriquement par la “Lumière”. Ainsi, tout se tient, est cohérent, dans la version médiévale, chrétienne, de la “création” et du “néant” ; et c’est bien la version intermédiaire nécessaire, “petite-bourgeoise”, de la religion. Qu’y a-t-il de scandaleux à dire cela ? Au contraire, c’est enfin comprendre Dieu et la Civilisation, ce qu’on ne demandait pas aux Croyants ; il leur suffisait bien de purifier Dieu et de perfectionner la Civilisation ! Et c’est la plus forte et belle manière de rendre hommage à la religion, de l’effort inlassable des Croyants pour prouver que l’Esprit est impérissablement constitutif de la Réalité. “La Loi de Dieu a été donnée selon la dispensation des temps” (Augustin), c’est-à-dire par étapes et selon ce que requéraient les phases de la Civilisation.

- Reste que **les Modernes** ont purgé la religion de tout ce qui lui était secondaire et était venu à nuire à son perfectionnement total. Bien sûr, comme à chaque Réforme générale antérieure, on ne pouvait juger qu’injustement – du point de vue historique – les inconséquences du passé, les voyant comme du matérialisme, de la superstition, de l’Idolâtrie dans le dogme et de la Magie dans le culte. Mais il fallait bien en finir du recyclage spiritualiste du Matérialisme primitif. Et puis, comme toujours, on avait laissé la crise de la religion s’aggraver à l’extrême, jusqu’à la domination folle d’un clergé Païen, ceci ne facilitait pas la tâche des “novateurs” persécutés. Il faut admirer même le sang-froid et la modération des vrais chefs de la dernière Grande Réforme, Luther et Calvin, en ces temps d’exaspération générale.

- Quand on pense que nos Papes romains et les Patriarches orthodoxes n’ont toujours pas digéré les révolutions qui ont sauvé la religion ! Par-dessus le marché, les héritiers de Luther et Calvin ont eux-mêmes sombré dans le Paganisme, et cela sans qu’ils abandonnent le moins du monde leurs rivalités de “démons” au sein de leur camp commun anti-Dieu ! Et tous autant qu’ils sont, sont plus éloignés que jamais de reconnaître leur dette vis-à-vis des adeptes de Jupiter (sans parler d’intérêt “évangélique” pour Confucius, Bouddha et Mahomet !).

- **Les Modernes, donc, ont balayé** – laborieusement ! tout ne se fit pas en 1500/1550 – tout ce qui était “inessentiel” dans le christianisme (tandis que les catholiques entraient en guerre contre ce qu’il avait d’ineffable ! Maintenant, tout le monde est dans le même sac : la Bondieuserie Plurielle...). En arrivant à la Religion Parfaite de Kant (1775), on avait pratiquement mis bas :

- La Révélation inconséquente, datée et localisée, en un seul Homme-Dieu (Jésus).
- La vieille Trinité, ne faisant Dieu “Personnel” que dans la famille divine (le Déisme proclame Dieu directement Sujet ; c’est secondement, dans ses Facultés, qu’il est Trine).
- La Création ne se limite plus à un Lieu Défini dans l’Espace Infini (cf. Thomas). De même, le Temps d’Ici-bas n’est plus Limité, mais Perpétuel.
- Plus de créatures nommées Anges et Matière Première, agents premiers de Dieu et secours secondaires pour les hommes (Ange = Messenger). Le Ciel nous est exclusivement réservé et la Morale en décide (par la Foi) ; le but n’est pas de “devenir comme les Anges”, mais les Élus humains.

- Dieu n'est plus "dans les cieux des cieux", AVEC les Anges, mais au-delà de l'au-delà, absolument Transcendant. Réciproquement – bien noter –, il devient absolument Immanent, la Foi étant "lumière intérieure" de chacun, affaire intime et personnelle, et non plus conditionnée par l'Autorité, par un corps d'"Hommes de Dieu" séparé des fidèles. Tout Sacrement n'a de valeur qu'a posteriori. Fi des Princes revêtus du Sacre aussi.

- Plus de Démons, notre "penchant au Mal" suffisant bien ; non plus que de Miracles (au 1<sup>er</sup> rang la Virginité de Marie). Points de Saints intercesseurs (reliques, etc.).

- Plus d'Espèces "fixes", cloisonnées ; et que notre CORPS "descende du singe" importe peu. Point de "vertus" minérales, d'âmes étagées dans l'homme, de génération spontanée en physique. Avec cela, la "résurrection des corps" sur terre devant précéder le Jugement n'a plus de sens.

• **Ne pas s'y tromper** : la religion Moderne, conséquente, arrivant à Kant, n'a rien à voir avec le "Modernisme" païen, et elle n'est pas un froid intellectualisme ! C'est le contraire qui est vrai. Avec Dieu absolument Transcendant/Immanent, la Création "sans miracles" devient Surnaturelle à l'extrême. C'est bien pour cela qu'il fallut abattre à tout prix Rousseau, Kant et Robespierre ; et plus tard encore leurs rejetons : Leroux, Lamennais et autres.

• **Le Paganisme absolu** d'aujourd'hui, qui soude Libres-penseurs et Cléricaux derrière Comte et Proudhon, est vraiment l'"abomination de la désolation". Sa cible directe est commune, c'est KANT, et à travers lui toute la religion Moderne ; ce qui concentre et entraîne la guerre contre TOUTE la Civilisation, depuis Hésiode et Socrate en Occident (avec son contrecoup sur toute la planète). Tel est le ciment de l'œcuménisme païen, scellé depuis belle lurette (1840) : le Déisme n'existe pas, il n'a jamais existé, il ne doit pas exister ! Kant est la bête noire du Paganisme régnant, c'est lui par-dessus tout qui doit être ostracisé. Quant à "l'œcuménisme" païen-jésuitique des maîtres de la Barbarie, foire d'empoigne géopolitique, qui progresse autant que Sisyphe s'épuisait à rouler son rocher, parlons-en ! Il est né "entre chrétiens" avec la Sainte Alliance (1815), et on l'a étendu jusqu'au "Dialogue chrétiens-marxistes" de Khrouchtchev en 1970 ! sans oublier l'"Amitié judéo-chrétienne" et la Commission avec les Musulmans de Vatican II. On sait ce que veut dire l'"amour" des Trois Religions Monothéistes (!) et l'arrière-cour Théologie de la Libération "marxisante"... pour la plus grande gloire de l'Occident impérial.

• Guerre à Kant ! Guerre au Déisme ! C'est une priorité de principe, celle de rayer de la carte l'épanouissement Moderne de la religion. **Ceci ne suffit pas tout à fait**. Du côté catholique, pour plus de sûreté, il faut écrêter la Scolastique Latine, fusiller Duns Scot... le "Kant" du Moyen-âge ; revenir à 1260 pour éviter les ricochets de l'histoire. Ainsi parée de tous côtés, la Bondieuserie peut se donner libre cours à l'aise. D'où le néo-thomisme (Louvain) de notre Lallement. Malheureux "Bœuf" (surnom de Saint Thomas) ! malheureux "Ange de l'École" ! Toute la chiennerie du paganisme vaticanesque retomba sur lui. Voyez-vous, dit-on derrière Léon XIII, Thomas avec sa Matière Substantielle était bien le Philosophe Pérenne, et donc en avance sur A. Comte !

avril 2005



## **Païens Cléricaux**

***“Ces misérables, qui veulent  
jouir de l’argent,  
et se servir de Dieu ;  
N’employant pas l’argent pour Dieu,  
mais adorant Dieu pour l’argent !”***

Saint Augustin – *La Cité de Dieu*



# Table

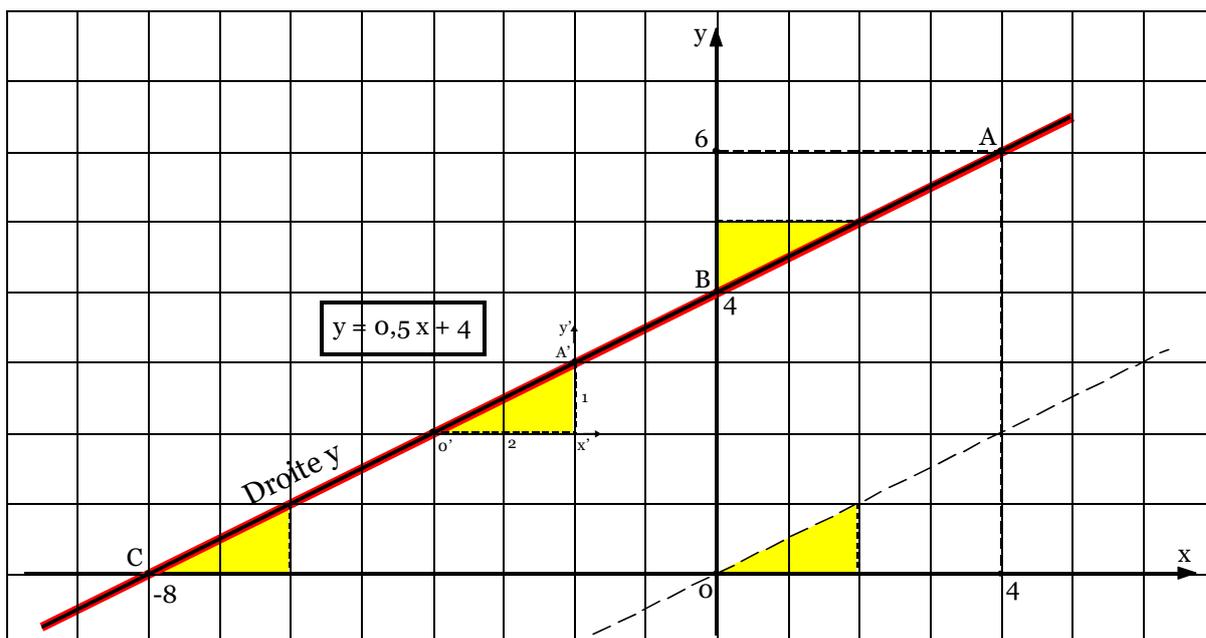
I- L'ESPRIT.....	2
• DIEU.....	2
• L'ÂME.....	3
II- LA CRÉATION.....	5
Création (Complément).....	8
ÉGLISE VISIBLE-INVISIBLE(Complément).....	11
Johannes Kepler, protestant (1571-1630).....	15
III- La Cité.....	16

## Annexes

Société Politique.....	18
Substance-Accident.....	19
Les Bienheureux Catholiques.....	23
L'Ère Chrétienne.....	24
Création-Néant.....	25
Paiens Cléricaux.....	29



$$y = ax + b ?$$



Freddy Malot – juin 2005

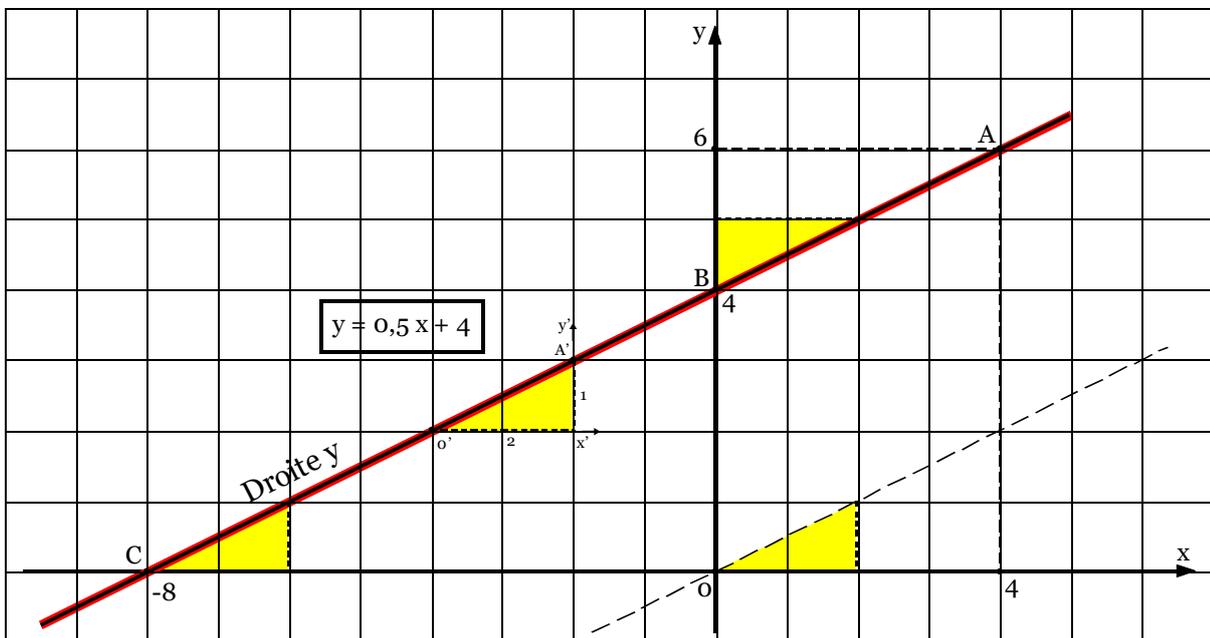
$$y = ax + b ?$$

- Qu'est-ce que c'est ?

On nous enseigne : c'est **l'équation de n'importe quelle droite.**

C'est-à-dire : pourvu que l'on ait un système d'axes se coupant à angle droit posé dans le plan en un point ZÉRO, **et** les deux axes étant gradués au moyen des nombres naturels (1, 2, 3...) réitérant la même unité conventionnelle, l'équation permet de situer tout point d'une Droite figurant dans le plan.

- Bien sûr, ça marche...



### Contrôle :

en  
**A** :  $x = 4 \rightarrow y = 6$

en

**B** :  $x = 0 \rightarrow y = 4$

en

**C** :  $x = -$

$8 \rightarrow y = 0$

- Il y a 2 **CONSTANTES** : a et b. Ici : 0,5 et 4
- Et 2 **VARIABLES** : y et x. Mais la valeur de l'une étant donnée, celle de l'autre, **INCONNUE**, se trouve aussitôt.

- Comment fabrique-t-on l'équation ?

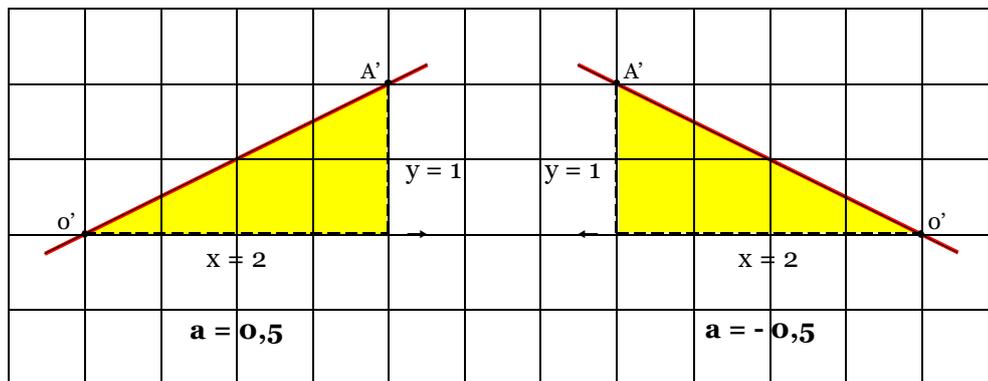
- On ne pose pas le problème des **variables** : y et x seront dans toutes les équations.
- Faut donc préciser les **constants**, distinguant une droite de toutes les autres.

**b** indique en quel point la droite **coupe l'axe des y** (niveau de la droite). Ici :  $b = 4$ .

$$y = ax + b ?$$

**a** indique la PENTE de la droite, son **inclinaison par rapport à l'axe des x**. Sa valeur est donc un quotient : pour tout point A' de la droite, son ordonnée (y) étant ramenée à 1, une origine dérivée o' se trouve déterminée sur la droite, et donc l'abscisse du point A' (ici 2) ; d'où la pente de la droite, rapport de l'ordonnée sur l'abscisse (ici  $y/x = 1/2 = 0,5$ ). Pourquoi "origine dérivée" ? On le voit avec la parallèle (donc ayant même pente) à la droite y passant par o.

- On nous enseigne aussi qu'il y a des droites à pente **NÉGATIVE**.



- C'est fou ce qu'on apprend à l'école. En vérité, si on voulait posséder tout le **SAVOIR** mathématique on pourrait y passer sa vie !

Une fois à l'aise en ce qui concerne la Droite, faut sauter dans les Courbes. Toujours "dans le plan". Alors, on a des  $x^2$  et des racines ; des paraboles, des ellipses, des sinusoides, etc. Et on se limite aux courbes "régulières" ! Finalement, on tombe sur LA courbe, le redoutable Cercle et sa quadrature...

Puis le plan prend des bosses, se spatialise. Diable : le cube, la sphère... et le Panier dont la courbe nous avait permis par avance de calculer l'"ANSE".

Après tout cela, on nous a trouvé qu'on restait dogmatique, que tout était à revoir avec la "logique mathématique", l'espace-temps, les univers à "n" dimensions, etc.

Qu'est-ce que cela signifie ? Que l'époque est mûre pour remettre tout à plat, pour critiquer les bases Préhistoriques civilisées de la Mathématique. Mettons donc de côté le Savoir, et place à l'**INTELLIGENCE** mathématique !

---

- Si l'intelligence peut encore vouloir dire quelque chose, ce dont il faut se pénétrer avant tout, c'est que la Mathématique est absolument solidaire de la **société politique**, de l'humanité spiritualiste civilisée fonctionnant selon Foi-Raison. Il y eut de vrais hommes, ceux de la société parentale (matérialiste primitive) qui se passaient allègrement de Mathématique ! D'autre part, si la société parentale appartient au passé, nous pouvons en dire autant de la société politique, que nous devons regarder comme tout autant préhistorique. De ce point de vue, cela n'a plus aucun sens de gaver les enfants – et autres ingénieurs – de " $y = ax + b$ " et de tout ce qui s'y rapporte ! Alors, comment on va pouvoir vivre ? Un sou est un sou, et 20 sous font 1 franc, non ? Si on remet en cause que 2 et 2 font 4, où va-t-on ? Comment je ferai pour acheter mon portable, mes ray bans, et le fromage

$$y = ax + b ?$$

du terroir que je ne manque pas de rapporter en ville, après les nuitées passées au gîte rural chaque fois qu'il y a un pont ?... Oui, il va falloir revoir tout cela, on ne peut pas y couper, et il n'y a pas du tout à "y craindre" quand on est de la masse populaire. Bien au contraire.

- La Mathématique est solidaire de la société Politique. Or, bien que ce soit "le premier pas qui coûte", que les Grecs et les Romains ont fait le plus gros du travail pour installer ce système, **ni Pythagore ni Euclide** ne se sont embarrassés de " $y = ax + b$ ". Pourquoi donc ? Voilà une question intéressante qu'on pourrait traiter à l'école. Il est vrai que pour le faire comme il faut, il faudrait rayer de la carte cette institution qu'on a appelé École jusqu'ici... C'est dans les Temps Modernes, avec l'épanouissement de la société Politique, que **DESCARTES** fonde la "Géométrie Analytique", ce fameux "artifice des coordonnées" (le système d'axes orthogonaux). En réalité, penser à poser un système d'axes sur un plan est tout autre chose qu'un "artifice" ! C'est la confirmation que la Mathématique devient parfaite, que le monde issu de Luther exige de balayer toutes les inconséquences antérieures en ce domaine comme dans les autres (en Logique, en Métaphysique, en Politique, en Économie, en Art, etc.). " $y = ax + b$ " est cohérent chez Descartes avec le fait qu'il pose le monde comme naturellement indéfini, une matière identique sur la Terre et au Ciel et divisible indéfiniment, et le monde sans aucun "vide". Descartes est "oratorien" comme Pascal est "janséniste" : les deux partis résolument et irréversiblement anti-Jésuites. Si on ne part pas de là à l'"école", que veut-on enseigner aux élèves, sous le nom de Mathématique ?

- L'humanité Moderne (celle de " $y = ax + b$ ") affiche "franchement" l'hégémonie de droit qui lui revient sur la nature. Nous devenons des Personnes (ou Sujets) qui font face sans réserve à des Choses (ou Objets), lesquelles sont de manière tranchée, ou bien particulières, ou bien générales : comme les Points et le Plan, dans l'affaire qui nous occupe. Le Principe de Raison qui commande notre travail mental se purifie de son côté : en Mathématique, c'est le principe d'Unité dont on se sert pour graduer les axes ; et tous les Objets mathématiques – la Droite et ses Points – relèveront expressément de la Quantité, affranchie de toute considération qualitative. Notre problème comporte enfin un aspect de la plus grande importance : la mathématique Moderne prend en compte la Chronologie Pure, sous la forme du Mouvement absolument **MÉCANIQUE** qui doit affecter la Matière, donc la Nature, donc les Choses, donc la Physique. Ce mouvement Mécanique se réduit tout entier à l'impulsion première donnée par Dieu<sup>1</sup>. D'où chez Descartes l'affirmation que seul le "mouvement local" (déplacement dans l'espace) doit être considéré dans la nature, mécanisme dont on rend compte par le "principe d'inertie". C'est pourquoi on nous définit la Droite comme le LIEU géométrique des points qui satisfont à une FONCTION de type  $y = x$ . Pourquoi ce mouvement n'ayant de sens que "dans l'espace", donc sans rapport essentiel en tant que tel au temps ? Parce que Dieu nous ayant doté d'une Âme, donc de liberté, de **Dynamisme** pur (chez les Modernes), nous offre la Machine de la nature à soumettre (dont notre corps).

---

<sup>1</sup> Dieu, oui, donne la Pichenette. Ensuite, sous le nom de Mécanique, il n'y a **PLUS** de Mouvement.

$$y = ax + b ?$$

• On peut maintenant pressentir la critique historique que réclame “ $y = ax + b$ ”. Les païens barbares n’ont cessé de hurler contre Descartes, ayant introduit disent-ils le Dualisme dans la pensée. Nous sommes purement et simplement Corps-Âme ? Cela nous coupe absolument de l’animal ! Il n’y a dans la Nature qu’Étendue-Mouvement (mécanique) ? Il n’y aurait donc plus de “beau sexe” ! La Physique ne serait qu’affaire de Quantité ? Le bandit de juin 48, Lamartine, s’insurge : c’est pourquoi le machinisme industriel met aux capitalistes “un chiffre à la place du cœur” ! (De Gaulle nous a refait le coup de la “société mécanique”, le 10 avril 1969, pour faire avaler sa **Participation** aux indigènes salariés de la Métropole ; c’était une variante du mélo déclamé à Brazzaville le 30 janvier 1944, adressé aux “hommes qui vivent dans leur terre, à l’ombre de notre drapeau”, auxquels il promettait de “pouvoir un jour être associés chez eux à la gestion de leurs propres affaires...”). Si Descartes est si dénigré pour son “Dualisme” (!) c’est qu’après le dogmatisme parfait des Modernes, il n’y a plus de place que pour le Réalisme Vrai animant le Comm-Anar. Nous dirons cela dans nos “écoles” de 3<sup>ème</sup> espèce...

• Revenons à “ $y = ax + b$ ”. Cette équation permet, nous l’avons vu, de situer tout point de n’importe quelle Droite dans le Plan, mais à deux conditions : poser un Système d’axes orthogonaux dans ce plan ; **et** graduer ces axes selon une unité réitérée convenue, partant du zéro de leur intersection. C’est évidemment à ces conditions, présupposées de toute l’affaire, que nous devons nous en prendre.

Remarquons qu’une Droite toute seule ne donne aucun Plan déterminé. Situer les points d’une Droite dans le Plan veut donc dire qu’on s’est donné le Plan **avant** la Droite ! La Géométrie dit que pour avoir un Plan, il faut et il suffit de se donner trois points non-alignés. Comment s’assurer que trois points ne sont pas alignés, c’est-à-dire qu’ils n’appartiennent pas à une même Droite ?

Pour cela, il faut savoir ce qu’est un Point, savoir mesurer la distance d’un point à un autre, savoir ce que veut dire qu’un tel segment est orienté différemment d’un autre, et savoir ce qui distingue un segment d’une droite en même temps que ce qui distingue un point d’un segment, si petit soit-il ; bref s’expliquer ce qu’on entend par mesurer. Pour finir, à quoi correspondent, concrètement, et un Point, et une Droite, et un Plan ? Cela fait beaucoup de choses à élucider avant de se lancer dans les équations-fonctions (affines ou autres) !

Dis donc toi, le philosophe, qu’es-tu en train de faire avec tes histoires de “qu’est-ce qu’un point” et tutti quanti ? Tu veux nous ramener aux disputations sur le sexe des anges ou quoi ? Nous, on est géomètres, vois-tu ; c’est pas très opérationnel ton galimatias... Faisons la sourde oreille.

• Qu’est-ce qu’un POINT ? Il est vite clair que tout tient à cela, puisqu’il s’agit de localiser les **points** d’une droite, et que cette localisation s’obtient par les coordonnées de chaque point, lesquelles dépendent totalement du **point zéro** d’intersection des axes<sup>2</sup>. Un point est “aussi petit qu’on voudra”, mais sans jamais devenir un “rien”, ce qui demanderait un saut qualitatif de l’être au néant. Et pourtant on peut tenir un point

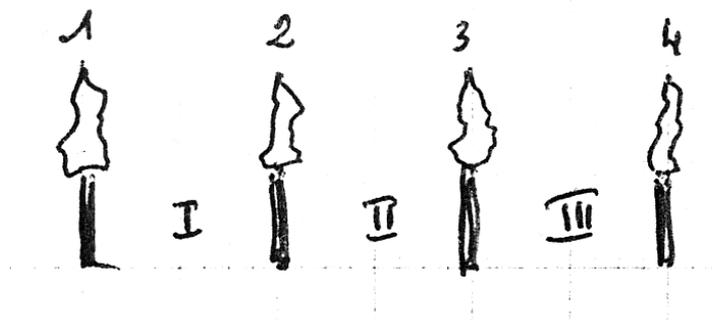
<sup>2</sup> On nous chante aussi qu’un Point se définit comme... “intersection de deux droites”. Faut le faire !

$$y = ax + b ?$$

mathématique pour un “rien”, **comparé** à un Endroit (ou lieu) physique, car en Math on opère sur la Quantité pure, alors qu’en Physique surgit nécessairement un “accident” qualitatif : un endroit est en plaine ou à la montagne, dans l’eau, les nuages, le feu, etc. Bref, un point exprime le non-être en tant que tel. C’est pourquoi on dit : la Math. **se donne a priori ses objets**, uniquement par la pensée, sans qu’intervienne rien d’empirique, aucune expérience sensible (dans laquelle le corps est engagé essentiellement). Et pourtant c’est strictement en vue de son application spécifique à la Physique (au corporel, à la nature, à l’espace, à la matière) que la Math. existe.

Noter qu’un Objet Particulier mathématique (un point, un cercle, aussi bien que ce qui entre en jeu dans la Mécanique Céleste), **et à plus forte raison** (oui !) une Chose Particulière de la Physique, est non-être **AU MONDE**. Il en va autrement de la Nature Générale, du monde matériel pris comme un tout, directement lié à l’“impulsion” divine originelle. Inversement, le Sujet Particulier de la logique, c’est-à-dire l’âme de chaque homme, est non-néant au monde, parce que le monde est créé en vue de l’homme, que celui-ci est libre, responsable, image du Sujet absolu qu’est le Créateur. Mais c’est pour cela même que, non plus au monde mais **VIS-À-VIS DE DIEU**, chaque âme n’est que “créature” : tout comme la Nature Générale, le sujet “aurait pu” n’avoir pas été créé et “pourrait” être anéanti, de sorte qu’à ce titre chaque âme est elle aussi non-être. Que ceci ne nous égare pas : cet aspect non-être de toute âme n’est à retenir que dans la mesure où chacune **pèse autant** que tout le monde matériel, et seule la Mystique peut en faire état.

• Reprenons. Chaque point d’une droite (et plus largement chaque point du plan et de l’Espace) est absolument identique au ZÉRO de l’intersection des axes. Qu’est ce quasi-rien ? Un cercle (disque, sphère) ? Un carré (cube) ? On ne sait pas. Cependant, on voit les corpuscules, les atomes, les cellules, et jusqu’aux étoiles et leurs planètes, représentés régulièrement par des “ronds”, des “billes”. Cette chose étrange s’expliquera plus loin. En attendant, les graduations sur les axes (1, 2, 3...) présentent des “briques” d’unités identiques (I, II, III... des chiffres romains, ignorant le ZÉRO) que les chiffres arabes séparent et repèrent, à la manière des bornes kilométriques, ou les panneaux qui indiquent qu’on sort de Lyon pour entrer à Villeurbanne. Une question se pose : le panneau est installé aux frais de quelle ville ? Qui va encaisser la contravention si je me trouve en stationnement interdit exactement (!) sous le panneau ? En effet, 1, 2, 3... font illusion, ce ne sont que des zéros qui ordonnent les intervalles égaux, les briques de la graduation. On n’use d’un zéro “spécial” qu’à cause de l’intersection, car il n’a sa place nulle part si on a la droite “toute seule” qu’est, par exemple, l’axe des x ou des y. D’où le problème de **quatre** arbres qui ne délimitent que **trois** intervalles. Pourquoi appeler le premier arbre “zéro” ?!



$$y = ax + b ?$$

Zéro n'est pas un nombre. Il n'y a de nombres que cardinaux (1, 2, 3...) ou ordinaux (1<sup>er</sup>, 2<sup>ème</sup>, 3<sup>ème</sup>...). Même Larousse dit que zéro n'est qu'un "chiffre" utile pour la numérotation écrite, mais non significatif, sans valeur en tant que nombre, et qui ne fait que remplacer dans les nombres (101, etc.) "les espèces d'unités absentes". D'ailleurs, zéro est en quelque sorte le "chiffre" par excellence, puisque venu par les Arabes en Europe seulement au 10<sup>ème</sup> siècle, et SIFR<sup>3</sup> signifiant : vacant, vide, nul, rien, zéro. Faut-il rappeler de telles trivialités ? Qui ne voit que 1, 2, 3... des graduations des axes ne sont que des zéros réitérés, dont on fait **simultanément** un usage ordinal, repérant les intervalles qui, eux, sont cardinaux ? Alors le premier arbre étant **DIT** zéro exclusivement, on a **autant** d'arbres qui comptent (3) que d'intervalles. Il reste que cet usage ordinal des graduations, partant d'un zéro, fait de TOUS les arbres, zéro compris, de la "**rognure**" de Descartes, ou "matière subtile" qui sépare les corps "durs", les corps proprement dits, sans qu'il n'y ait aucun "vide" ! Un tel non-être, cependant existant, est évidemment nécessaire en PHYSIQUE.

- Sans le dire, la Mathématique déclarant qu'elle pose un système d'axes dans le plan, pour "y" repérer les points d'une droite, **se donne** ainsi le plan, c'est-à-dire les trois points non-alignés, du fait même que les axes exigés sont orthogonaux et donc par définition divergents. Il faut bien faire attention à ces détails. Mais une fois le plan obtenu, grâce au système d'axes et non l'inverse, **où** se trouve ce système d'axes "dans le plan" de dimension "indéfinie" ? Lui qui servira à localiser toute chose du plan n'est absolument PAS localisé ! Quand on y pense, on en est tout troublé... Les axes, leur zéro, ET l'orientation indispensable au calcul (+/- x, +/- y) sont totalement arbitraires : les flèches indiquant le nord et l'est (+∞) pourraient tout aussi bien être celles du sud et de l'ouest.

Signalons une autre bizarrerie de la mathématique moderne – parfaite – avec sa Géométrie Analytique. On nous dit que le **système d'axes orthogonaux orientés dans le plan** permet de localiser tout point d'une droite quelconque. Les axes eux-mêmes (des x et des y) ne sont-ils pas des droites ? Quelle est l'équation de type "y = ax + b" qui peut les définir respectivement ? Dans les deux cas, les constantes disparaissent. Qu'en est-il des variables ? Elles n'ont plus de sens, car l'inconnue tombe : y = x, et la pseudo-variable qui subsiste ne peut prendre que la forme de la "suite des nombres naturels" : 1, 2, 3... Mais où se situe le "1" ? À gauche, à une distance "indéfinie", se rapprochant autant que l'on voudra, sans jamais l'atteindre, d'un zéro que Dieu tient jalousement dans sa poche. Et pourtant nous sommes tout autant "dans le plan" que quand le système d'axes fonctionne comme un "centre" très déterminé (!) de l'espace. Dans ce cas, où le "1" lui-même s'enfuit aux confins de l'espace, quelle signification conserve encore les graduations, les fameuses "unités" ?... On a compris que l'axe des x est représenté par l'équation y = 0 (zéro x), et celui des y par l'équation 0 = x (zéro y). On peut, à volonté, donner toutes les valeurs de la "suite des nombres naturels", soit à y, soit à x, un point c'est tout. Cela c'est la théorie ; en pratique on ne peut en faire aucun usage : si on raisonne sur une indéfinité d'objets identiques, compter n'a plus de sens. Pourquoi ce non-sens ? C'est que les nombres "NATURELS" ne sont pas du tout naturels ! Ils ne servent qu'à compter des CHOSES PRIVÉES, celles de la civilisation, de la société politique. On compte tout particulièrement

---

<sup>3</sup> صِفْر

$$y = ax + b ?$$

les choses privées générales, “fongibles”, les choses monétaires, tel Harpagon comptant ses Louis, l’un étant exactement le même qu’un autre, et tous ensemble semblant incorruptibles, des météorites venant non pas du ciel sidéral mais directement de la Cité des Bienheureux. Mais que ferait-on de Louis d’or en nombre indéfini ? Harpagon en irait se réfugier aux Petites-Maisons. C’est pourquoi on dit :  $y = \text{ZÉRO}$  et  $x = \text{ZÉRO}$  !

- Dernière remarque à propos de “ $y = ax + b$ ”. J’ai déjà dit en passant que la formule n’est qu’une “complication” de  $y = x$ . Ceci devient on ne peut plus évident.  $y = x$  est le PRINCIPE de toute équation de droite. Il n’y a que cela à apprendre et enseigner au fond, car c’est l’intelligence de la chose ; toute complication de  $y = x$  n’est que savoir, ce qu’on pourrait **trouver soi-même** si on avait compris à fond le principe. Admettons qu’on puisse **aider** quelqu’un à trouver soi-même les complications ; il reste la différence qualitative entre le principe ( $y = x$ ) et les complications (ex. :  $y = ax + b$ ). On fait le contraire exact à l’école : l’intelligence mise en friche, et tout le tralala des “complications” gavé par cœur pour être récité par des perroquets. Et cela sévit dans toutes les matières, pas seulement en Math. Si on demande surtout des cours de soutien en Math, c’est parce que la matière est plus abstraite, loin des usages “visibles”, et qu’on lui donne les plus forts coefficients, d’où le stress.  $y = x$  est le principe de toute équation de droite pour une raison simple : le système des axes étant planté “n’importe où” dans l’espace-plan, si on se trouve dans le cas où la droite ne coupe pas l’axe des  $y$  en  $o$  (origine) – il y a donc un “ $b$ ” –, il n’y a aucune raison de ne pas supprimer ce  $b$  en transportant le système d’axes verticalement pour que “ $b$ ” disparaisse. De même, dans le cas où la droite a une “pente” différente de 1, il n’y a aucune raison pour ne pas supprimer le “ $a$ ” en procédant à la rotation voulue des axes autour de  $o$  (origine) pour que la droite devienne une bissectrice de l’angle droit (pente = 1). Ces deux opérations effectuées, on a effectivement une droite qui répond à l’équation-type :  $y = x$ .

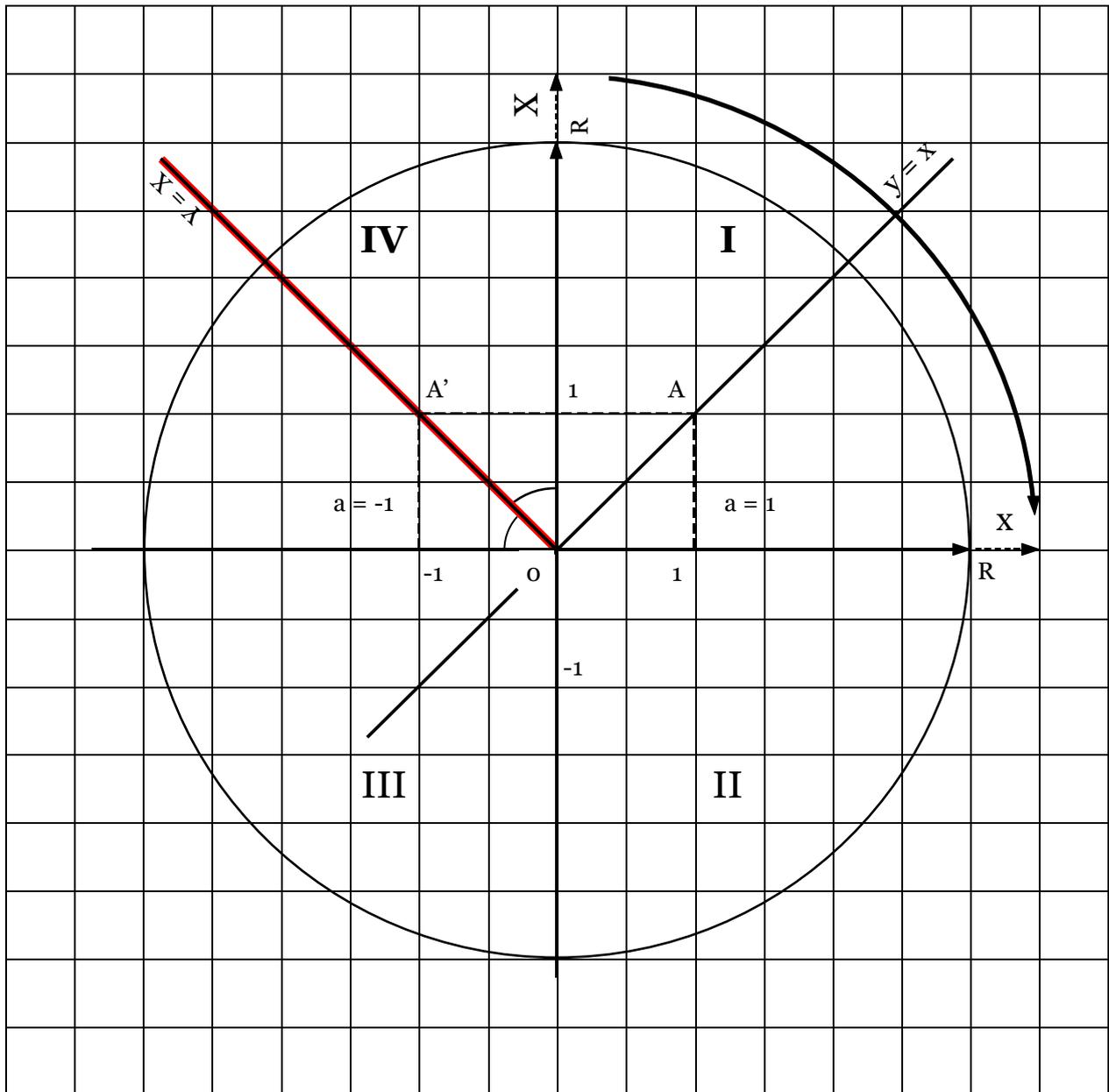
- Reste alors seulement le faux problème de la **pente “négative”**, dont je fais quand même une question à part à cause de ses conséquences. Je dis LA pente négative car, ce qu’on vient de dire ci-dessus ne laisse que la possibilité  $y = -x$ , d’une bissectrice penchant à l’envers de celle exprimée par  $y = x$  (-1 au lieu de +1 pour  $a$ ).

Examinons le système d’axes orthogonaux orientés de la page suivante, où les deux droites-bissectrices à pente inverse sont représentées. Le système comporte quatre secteurs : I, II, III, IV, conséquence directe de l’orthogonalité des axes. C’est seulement dans le secteur I que les coordonnées ( $x$  et  $y$ ) sont positives immédiatement, d’emblée. La droite  $y = x$  conserve sa pente positive en se prolongeant dans le secteur III parce que le rapport  $y/x$  fait “moins ÷ moins = plus” ! Qu’en est-il maintenant de la droite à pente négative (en rouge) :  $y = -x$  ( $a = -1$ ) ? Faisons pivoter de  $90^\circ$  le système d’axes autour de son origine (on le peut, puisque sa position première est “arbitraire”, et le Principe de  $y = x$  ne se trouve pas modifié). Qu’a-t-on à ce moment ? Le secteur IV prend la place du secteur I, et ce qui nous semblait  $y = -x$  devient  $Y = X$ . (Si on ne peut pas tourner la page, tournons la tête ! Cela montre qu’on fait tout le temps ce que je demande...4).

---

4 “Changer sa tête” : voilà la chose à “apprendre”.

$$y = ax + b ?$$



Les conséquences de l'exercice qu'on vient de faire sont de la plus haute importance.

- D'abord on s'aperçoit que, dans la Géométrie Analytique, au fond, **tout se trouve dans le secteur I**, les trois autres, compliqués par les signes n'en sont en réalité que la duplication (en "pliant" le système sur la ligne des axes, on le voit tout de suite). Effectivement, avec le seul secteur I, on a tout ce qu'il faut pour établir l'équation-type de toute Droite : deux axes gradués se coupant à angle droit en un point ZÉRO.

\* Pourquoi ai-je fait **figurer un Cercle** avec le système d'axes ? Parce que TOUTE la Géométrie est contenue dans les "deux contraires" que sont la Droite et le Cercle ! Par-dessus le marché, ce qui prime dans le couple Droite/Cercle, c'est le Cercle ! Les Anciens le comprenaient spontanément (sans se l'expliquer, bien sûr). En tout cas, jusqu'au 18<sup>ème</sup> siècle, on disait "géomètre" pour parler d'un mathématicien... Par la suite, d'ailleurs, spontanément encore, on utilisa la "ligne" (la droite) pour représenter électivement le Temps, c'est-à-dire ce qui concerne essentiellement l'Humanité, et la "figure" (le cercle) pour représenter électivement l'Espace (la sphère au-delà du plan), c'est-à-dire ce qui concerne essentiellement la Nature. Le Cercle a bien pu représenter le Temps, mais comme

$$y = ax + b ?$$

“mouvement immobile” du Ciel divin, recyclage de l’Éternel Retour de la société Parentale “asiate”.

• Revenons à notre problème. Nous avons deux axes qui doivent être gradués, c’est-à-dire devant exploiter l’unité conventionnelle adoptée, en la réitérant autant que de besoin, en ordonnant ces unités au moyen des nombres naturels décalés d’un rang par le zéro exclusif de l’origine. Comme l’unité est conventionnelle, il est souvent utile de la faire coïncider avec le Rayon d’un cercle lui-même conventionnel dont on dit :  $R = 1$ . Exemple : pour un Cercle dont le rayon = 1, sa Circonférence =  $2\pi$ , et sa Surface =  $\pi$ . Que signifie “cercle conventionnel” ? C’est un ZÉRO EXPLICITEMENT SENSIBLE ! En effet, le zéro, ou point mathématique, n’est rien d’autre qu’un cercle dont le rayon est “tellement négligeable” (à l’échelle où l’on entreprend de mesurer concrètement ! car “négligeable” est absolument relatif) qu’on peut le dire “rien”, bien qu’on se trouve en droit d’en faire un repère, parce que ce n’est pas néant absolu (comme en Dieu), mais non-être bien défini. Reste que si l’on se dirige vers “l’indéfiniment petit”, le zéro sera “toujours plus” petit, toujours plus négligeable, se rapprochera toujours plus du néant (sans jamais l’atteindre), donc sera **toujours plus zéro** ! Ce qu’on appellera alors un cercle, un zéro sensible, prendra la place de ce qu’on appelait un zéro tout court, un zéro mathématique, à une échelle supérieure. Ce n’est pas tout. Un cercle conventionnel, le zéro sensible, peut voir son rayon augmenter indéfiniment. Jusqu’où ? “À l’infini”, dit-on maladroitement. Non ! La suite des nombres naturels n’a pas de fin. De sorte que l’indéfini peut être indéfiniment reculé d’une limite **très définie**. Défini et Indéfini sont des “contraires identiques”. L’Infini, c’est autre chose ! C’est le “contraire identique” du Fini, du point de Dieu qui serait **Néant**-même irréprésentable. Ainsi le Cercle (ou la Sphère) qui aurait un rayon infini sortirait de la suite des nombres naturels, et sa mesure serait UN avec majuscule, l’**Être** Absolu, celui de Dieu, contraire identique de son Zéro, le Néant-même. Ainsi, un Cercle “immense” (celui de Dieu) n’est plus du tout un zéro sensible, ce n’est plus un Cercle de la géométrie. Par suite, l’indéfiniment grand n’est pas plus “inconcevable” (parce qu’il serait trop loin, à une distance “dépassant l’imagination”) que l’indéfiniment petit (qu’on pense avoir, en tout état de cause, “sous le nez”).



$$y = ax + b ?$$

## Conclusion

**1-** La Mathématique – qui gouverne la Physique, la science de la Nature, dite “exacte” – est l’œuvre propre de la société Politique (civilisée). Cette société est essentiellement spiritualiste, religieuse. On ne doit donc pas s’étonner de voir **Dieu présent**, quoique de manière voilée, dans la Mathématique. Par suite, un mathématicien qui ne dévoile pas Dieu expressément dans sa discipline est un usurpateur, ou bien un pauvre vulgarisateur.

Quand on “fait des Maths”, ne jamais perdre de vue que la Mathématique se trouve sous l’hégémonie proclamée de **la Logique**, qui gouverne la Morale, la science de l’Humanité. Ceci vient du fait que selon la société Politique, bourgeoise au sens général, la Nature n’existe que “pour” l’Humanité. Cette “royauté déléguée” sur la Nature, dont Dieu fait jouir l’Humanité, trouve une expression inverse du côté de Dieu : si celui-ci crée l’Homme librement, arbitrairement, ceci étant admis, il crée la Nature (le côté matériel du monde) nécessairement, s’y trouvant “contraint”. Pourquoi cela ? Parce qu’une création sans l’écran matériel qui la distingue du Créateur, réduite au côté spirituel, ne comportant que les âmes humaines, est inadmissible : ce serait Dieu lui-même directement “visible”... mais alors sans hommes ; même pas les Bienheureux du Ciel. Dieu seul peut se voir ainsi, et il y parvient complètement sans Création aucune. Dieu ne pouvant créer qu’un monde empreint de Matière, cette dernière n’est pas créée au sens fort, positif ; elle n’est que non-être du monde, tandis que l’Humanité en tant que faite d’âmes, spirituelle essentiellement, est le non-néant du monde, l’élément libre et responsable de la création, “à l’image” de Dieu directement. Inutile d’insister sur le fait que les Panthéistes errent complètement en ce qui concerne la “royauté déléguée” de l’Humanité sur la Nature<sup>5</sup>.

Suite à ce qui précède, on peut comprendre que, contrairement à ce qui se passe en Logique, Dieu se trouve comme **doublement** voilé en Mathématique. Celle-ci se rapporte à la compréhension et la gestion du côté matériel, corporel du Monde, donc à son côté passif, nécessité, étroitement spatial, qui s’élucide de manière Mécanique, tout cela ne “révélant” Dieu que comme accidentellement contraint dans sa Création. Doublement voilé dans la Mathématique, Dieu impose une double obligation au mathématicien de l’y montrer présent.

- Tenons-nous en à la représentation du Plan que notre étude de “ $y = ax + b$ ” exigea d’emblée. C’est le système d’axes orthogonaux qui nous a donné ce plan. Aussitôt, nous avons été confrontés au caractère ambigu de zéro : à la fois non-être “sensible” et Néant de Dieu voilé. Ceci s’est répercuté évidemment sur la graduation des axes (ils n’existent que pour cela), les “unités” réitérées transportant à leur suite l’ambiguïté du zéro : 1, 2, 3... n’étant que de nouveaux zéros que masque la fonction ordinale qu’on leur associe. Finalement, on voit que ces graduations ne servent qu’à repérer l’accumulation d’objets privés absolument fongibles, les “unités” en question (I, II, III...), conventionnelles, et qui ont ce caractère parce que ce sont des objets mathématiques, et non pas physiques. Les nombres naturels (!) servent à compter des pommes, mais aucune pomme n’est identique à

<sup>5</sup> Soit on fait de la Matière une création **Positive** (et Dieu alors se fait étranger, pratiquement inutile) ;

Soit on dit : le monde Matériel n’est **Rien** (et Nous sommes alors illusoirement au monde, et réellement “en Dieu”).

$$y = ax + b ?$$

une autre ; et on ne peut pas compter ensemble des pommes et des souliers (sauf à dire que ces êtres ont en commun d'être des Choses, puis que des choses concrètes sont assimilables à des Objets abstraits, ce qui mène à prétendre qu'on compte des nombres !). La conclusion est que si on n'a pas d'objets privés, donc d'unités, donc de graduation, il n'y a plus rien de **DISCRET** sur l'axe (la Droite). On a alors une droite **CONTINUE**, et qui n'est telle que parce que faite "que de zéros". L'expression de zéros au pluriel est évidemment impropre ! A-t-on donc encore une Droite ? Pourquoi pas, puisqu'on s'est déjà permis de poser un zéro "sensible". Mais il faut alors savoir qu'on a une Droite divine avouée, cachée sous cette droite continue-sensible qui est le vrai Temps, des Hommes/sujets. Il est vrai qu'une telle droite peut "aller de zéro à l'infini" (du Fini à l'Infini). D'où la flèche des axes légitimée, sauf qu'on oublie qu'on ne se trouve plus dans la géométrie, qu'on parle de Dieu ou de Morale-Logique, et qu'on se leurre en posant l'Infini comme le fruit d'une progression. Notre axe qui "va à l'infini" ne fait en réalité qu'étaler le zéro, le rendre plus sensible, mais de rendre plus sensible quelque chose incapable de bouger<sup>6</sup>... Dieu, lui, est déjà "immuable" comme Être, alors comme Néant ! Prenons bien garde au fait que, dans toutes ces considérations, il n'est nullement question de Réalisme Vrai ; nous ne faisons que nous mettre dans la peau d'un mathématicien Moderne qui serait totalement cohérent et conséquent.

- Ce n'est pas tout. En se donnant le Plan avec un système d'axes orthogonaux gradués, on s'est en même temps donné le même plan d'une tout autre manière : en posant un quart de **Cercle** ayant pour centre le zéro même des axes, et pour rayon une longueur définie, que l'on fait coïncider en général avec l'unité conventionnelle ( $R = 1$ ) pour faciliter pratiquement les calculs. Or ce quart de cercle, donné avec le système d'axes, est bien plus important que ce dernier. Voyons cela.

Nous avons vu que, quand on se donne les axes, la clef de tout est leur Origine, le zéro, et que cette origine, ce "vide", se présente spontanément comme un cercle de rayon négligeable, quant à son statut "sensible". D'ailleurs on l'écrit sous forme d'un rond. Bref, l'origine est un cercle effectif – tracé – en puissance. Mais quand on pointe le zéro d'origine, on y marque aussitôt l'angle droit, certifiant que nous voulons des axes "orthogonaux", ce qui flanque le Cercle d'origine "implicite" d'un **Carré** on ne peut plus explicite. Dès lors le plan structuré qu'on s'est donné va se trouver tout entier imprégné de l'hégémonie du cercle sur le carré. Et nous avons bien dans le seul secteur N-E du système d'axes, à la fois  $\frac{1}{4}$  de cercle (arc  $RR'$  de rayon 1 par exemple), et  $\frac{1}{4}$  du carré circonscrit au cercle (de côté  $C = 2$  dans notre exemple). Retenons bien cette **double** manière de poser le plan, et **simultanément** puisque leurs éléments sont les mêmes : même origine, et 2 segments divergents (ceci s'étend au carré et au cercle, et au cube et à la sphère pour rendre l'espace complet). Mais il faut insister encore sur la **contradiction** entre le cercle et le carré, qui s'opposent comme l'esprit et la matière. Le point, même sensible, ne se dévoile pas comme le cercle qu'il EST, tandis que l'angle droit, et les unités qui graduent les axes et sont des carrés qui reproduisent cet angle, s'affichent sans pudeur. De même, quand on veut représenter Dieu géométriquement, la première chose à laquelle on pense, c'est le Cercle, l'alpha et l'oméga ( $\alpha$  et  $\omega$ ) faisant allusion à cette courbe "sans

---

<sup>6</sup> Même chez l'homme : c'est l'Instant rendant son Identité Permanente. C'est cela le Temps.

$$y = ax + b ?$$

commencement ni fin” (la Circonférence) exprimant le privilège divin du “mouvement immobile”. Si on ajoute au Cercle d’autres emblèmes géométriques, le carré peut certes trouver sa place (la matière aussi “vient” de Dieu), mais, à la limite, le **triangle équilatéral** (p. 18) supplante même le carré. Ce n’est pas étonnant. Le carré (ou cube) ne représente que la “pierre brute”, comme disent les francs-maçons, c’est-à-dire informe. Il en va tout autrement de la beauté matérielle dont le triangle équilatéral est le premier type. D’ailleurs, même dans un seul secteur du cercle, on en trouve un en entier, et dont le côté a pour mesure exacte le rayon du cercle. Et si on prolonge la corde du cercle, qu’un de ses côtés forme, jusqu’aux axes, on a la longueur AA’, côté d’un carré spécial, et surtout mesure “**entière**” la plus proche se rapportant à  $\pi$  ( $1/4$  de circonférence). Signalons que le triangle équilatéral inscrit dans le cercle entier a pour côté  $\sqrt{3}$  (p. 20), et celui circonscrit  $2\sqrt{3}$  (p. 21). Il faut aussi savoir que le triangle équilatéral est à la base de la structure des **CRISTAUX**, qui sont répandus dans toute la nature, de la neige au diamant. Kepler parle avec admiration des cristaux de neige. Le mystique Swedenborg invente la cristallographie. Le voyageur De Custine dit : “la neige a plus d’éclat que le Soleil”. Le physicien Tyndall, parlant des cristaux de neige, ces ÉTOILES HEXAGONALES, dit : “ce sont des fleurs à six pétales” (p. 22 et 23).

- Venons aux conséquences de l’hégémonie du cercle sur le carré. De même que le zéro d’origine est ambigu, non-être du monde dans la mesure où il est sensible, et Néant de Dieu en tant que purement intelligible, de même en va-t-il pour le un qui mesure le rayon du cercle, termine ce rayon, et délimite sa circonférence. En tant que sensible, ce Un désigne le “tout” du monde matériel, de la création physique ; en tant qu’intelligible, c’est un second zéro, borne de l’un **au même titre** que son origine, mais aussi comme circonférence opposée au centre, l’Être de Dieu pleinement affirmé (la droite continue en était une expression inconséquente).

Par suite, il est impératif de borner le plan au cercle, tout aussi “arbitrairement” qu’on y a posé un centre “n’importe où” (p. 18). C’est une véritable hérésie philosophique de se permettre de crever le cercle par des flèches “allant à l’infini”. Pour être simplement cohérent en géométrie (donc dans la société Politique), quand on pose un système d’axes dans le plan, pour étudier  $y = ax + b$  ou n’importe quelle courbe, il faut donc **faire buter** les flèches des x et des y sur la circonférence du cercle, les arrêter à UN tout COMME on les fait partir de zéro. Cela peut surprendre, mais c’est obligatoire. Le UN en question doit être découvert comme ambigu, tout COMME le zéro :

- C’est d’abord et fondamentalement le Un de Dieu voilé, l’Être-même qui ne fait l’objet d’aucune mesure possible ; le cercle de circonférence Infinie à Rayon Infini.

- C’est ensuite la limite de OR, distance qui **comprend** la “suite Indéfinie des nombres naturels”, qui s’arrête à l’Infini de Dieu. L’Un avec majuscule contient en lui toute réitération possible et imaginable des unités “conventionnelles”.

- Enfin, cas particulier du § qui précède, rien n’empêche d’identifier le rayon du Cercle avec l’unité conventionnelle et dire  $R = 1$ .

$$y = ax + b ?$$

• Certaines courbes, ou figures, ne pourront pas être étudiées, avec ce système ? Au contraire : toutes le seront, mais enfin correctement, le soubassement philosophique de la Mathématique se trouvant respecté, et la confusion entretenue habituellement se trouvant désormais abolie. Comme il se doit, Dieu présent dans la Géométrie ne sera, à aucun moment, oublié par le Géomètre. La Mathématique, avec son Principe d'Unité, peut traiter de toute QUANTITÉ, aussi bien Particulière que Générale, mais elle ne peut que cela : ni de la Qualité dont le type positif est l'Identité d'une Personne, ni même de la quantité Singulière ou Universelle qui ne réside qu'en Dieu. En ce qui concerne la quantité Particulière et Générale, la Mathématique en traite de façon "pure", totalement abstraite, contrairement à la Physique à laquelle elle fournit son instrument (organon) essentiel, du fait qu'"aucune goutte d'eau de la mer n'est absolument identique à une autre". C'est ce qui fait que l'unité mathématique est à la fois Particulière et Générale : elle désigne "un" individu corporel particulier, cela va de soi, mais cet "individu" peut tout aussi bien être un ciron ou une galaxie, un grain de poussière ou un corps humain. Quant à la **Singularité** de Dieu, c'est le zéro qui la manifeste. Cela peut paraître paradoxal, mais il en est ainsi. D'abord parce que Dieu crée tout du Néant, même l'homme pourtant "moral", qui n'est pour le mystique qu'une "créature" en dernière analyse, au même titre qu'une Chose/Objet. Ensuite et plus directement, parce qu'en Mathématique (destinée à la Physique, au monde en tant que matériel), le zéro divin **doit** être le Néant dont l'expression mondaine est le non-être. Quant à l'**Universalité** de Dieu, elle est manifestée dans le Un qui borne le cercle de toute part, pour ainsi dire "**extérieurement**", comme limite de la série indéfinie comprise depuis le centre "au bout" de tous les rayons (en nombre indéfini eux-mêmes). Mais pris en lui-même, abstraction faite du rayon et la circonférence étant seule considérée, le Un de Dieu se trouve "**sous**" le un ordinal du rayon, voilé par lui.

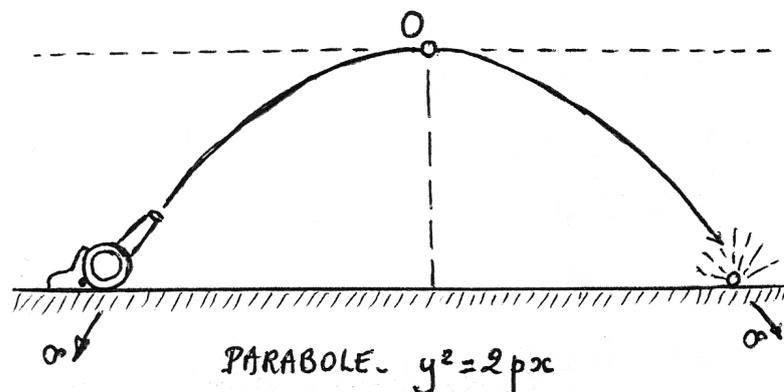
• Encore une précision. Le Un de Dieu est Être, mais non pas comme Identité du Sujet Absolu ; c'est seulement l'Unité de l'Objet Absolu. Qu'est-ce que cela signifie ? Comment Dieu peut-il être "objet" ? Cela n'évoque-t-il pas la Matière ? Dieu n'est pas comme nous, petits sujets relatifs. Dieu est Objet Absolu en tant qu'objet de notre adoration aveugle et inconditionnelle ; c'est encore le Sujet mais objet de notre Crainte, Dieu de **JUSTICE** inexorable, qui voue à la peine du Dam perpétuel ceux qu'il juge pécheurs "contre l'esprit", cela seul qui "ne peut être pardonné" ; Dieu qui ne fait acception de personne. Dieu est TOUT ESPRIT, donc aucunement "objet" en notre sens. Pour prendre un exemple extrême qui met les choses en relief, disons qu'Harpagon est sujet, face à son tas d'écus, objet brillant d'un faux éclat qui fascine ses yeux cupides. Il y a alors un abîme chez l'homme entre le sujet et l'objet. Chez Dieu, tout Sujet en tant qu'intelligible, on ne trouve que Conscience et Sagesse, qui s'embrassent jusqu'à se confondre dans la seule resplendissante Vérité. Ce n'est qu'avec nos mots défailants qu'on peut distinguer ces trois : conscience – sagesse – vérité, qui ne touchent qu'au Sujet Absolu, mais dont l'indistinction fondamentale dans la Substance-Esprit relève du Mystère ; et c'est seulement dans cette Substance, dont l'objectivité exclut tout "objet", que Dieu se donne comme Un, une "sorte de chose" pour nous. Dieu est ce Sujet qui est son propre Objet, l'anti-Harpagon total. Ainsi, Dieu n'est objet qu'au sein de l'Esprit, mais c'est un aspect qui lui est secondaire à notre égard, car face à sa Justice il y a sa **Miséricorde** ; et il ne veut, de son côté,

$$y = ax + b ?$$

condamner personne, ne ratifie que notre auto-condamnation. La Justice de Dieu se trouve dans l'hellénisme, dans DESTIN aux yeux bandés (impartial et ne pouvant être fléchi) dont ZEUS exécute les décrets. Dans l'Islam, Justice et Miséricorde se conjuguent dans la distinction des Décrets et des Arrêts d'Allah<sup>7</sup> qui concilient Prédestination et Libre-Arbitre. On en revient toujours aux mêmes questions-clefs dans la Civilisation, n'est-ce pas ? Affrontons-les ; et maîtrisons-les.

• Comment tout représenter et calculer, en ne disposant que de la zone apparemment restreinte d'un secteur du Cercle ? Cette zone n'est pas du tout étriquée en réalité ! Puisque entre 0 et R sur l'axe des x, et 0 et R' sur l'axe des y (p. 18), tous les nombres naturels sont compris, la difficulté tombe en prenant conscience que tout est **affaire d'ECHELLE**. N'est-ce pas d'ailleurs ainsi que nous pratiquons la géométrie dans la plupart des cas, sans nous en rendre compte ? On ne met pas des "unités" d'1 mm sur un graphique quand le problème posé réclame 1 km ! Reste qu'avec nos flèches qui crèvent le cercle, il est besoin d'une rééducation complètes de nos géomètres. Ce n'est pas le cercle limité qui fait problème, mais **nos yeux** qui sont à transformer décisivement, afin d'abolir l'obscurantisme, le confusionnisme qui ne trace pas une frontière nette entre Indéfini et Infini. Habitons-nous patiemment à regarder le système circulaire-carré posé sur le plan, tantôt comme le nain Lilliput, tantôt comme le géant Brobdingnag de Swift des "Voyages de Gulliver" (1726). À bas les absurdités et blasphèmes des vulgarisateurs de la Mathématique ! Vous voulez chasser Dieu de la Mathématique, leur disons-nous ? Ne vous plaignez pas que Satan s'y glisse pour y commettre ses mauvais coups : pourquoi dit-on sans se gêner qu'on n'a "pas le droit" de diviser un nombre par zéro<sup>8</sup> ? Pourquoi déclare-t-on sans ciller qu'en brisant une droite en un de ses points, on hérite de "deux infinis" ? Pourquoi trouve-t-on partout "zéro est un nombre" ? Pourquoi les insanités des nombres "Transfinis", de la "Métamathématique" ? Etc.

En effet, le confusionnisme "non-euclidien" fait des ravages. Et on en trouve le germe dans des problèmes tout simples. Voici ci-joint le type d'une Parabole, en rappelant ce que la Géométrie moderne doit à l'artillerie (effectivement, la Mathématique ne se justifie que pour servir la Physique – science de la nature).



<sup>7</sup> al qadha wa'l qadar : قَدَرٌ ; قَضَاءٌ.

<sup>8</sup> Alors qu'on peut (!) multiplier par zéro ( $1 \times 0 = 0$ ). Un comble ! Une multiplication n'est qu'une addition compliquée...

$$y = ax + b ?$$

La courbe révèle deux choses :

- elle a une limite au sol : l'affût du canon et la cible ;
- elle a aussi une limite intrinsèque, "en l'air" : toute la trajectoire, la forme même de la parabole, signalent que la puissance de feu se subordonne à la Gravitation et en "exploite" la loi (Attraction Universelle de Newton). Donc TOUT est limité dans la parabole ; elle tient tout à fait dans notre plan "fermé" (circulaire-carré). Existe-t-il un canon d'une puissance "infinie" ? Est-ce qu'un boulet lancé "trop haut" ne serait pas "satellisé", achevant la parabole en cercle !? Or, nos géomètres perdant les pédales, s'émancipant de la Physique qu'ils doivent servir, en même temps que de Dieu qu'ils doivent respecter, "retournent" la courbe (**retournez la page**), et élancent ses branches en l'air "à l'infini" ! Quelle désinvolture intellectuelle ! L'expression est un euphémisme. Et puis, voilà l'apogée de la courbe transformée en son origine ; sur quel "sol" repose-t-elle ? Le centre de la terre ? Il est vrai que nos mathématiciens dégénérés jouent aux ultra-newtoniens et déclarent : "le cercle est un cas particulier de l'ellipse" (Science de l'Ingénieur, J. Claudel – 1875, 6<sup>ème</sup> édition). Ils se servent de cela, entre autres, pour trouver des Asymptotes à l'hyperbole (encore le "nombre infini" des Poirier et consorts). En vérité, l'ellipse n'est tout simplement qu'une COMPLICATION du Cercle.



**2-** Voilà où l'on en est dans **le monde civilisé, la société Politique**, dans sa perfection Moderne, en ce qui concerne le côté matériel, spatial, Naturel, physique, corporel du dit monde, Mathématique à la clef.

Cette Nature "bourgeoise" – nos corps y compris, ne l'oublions pas, malgré le sort très particulier de ces corps directement soumis à nos âmes – se trouve donc constituée de Choses physiques ou Objets mathématiques (alors physiques "en théorie"). Choses et Objets sont à leur tour Particuliers ou Généraux, Privés ou Publics. C'est à partir du Principe de Raison sous son aspect "principe d'Unité", traitant de la Quantité, que la Mathématique proprement dite, science de la Mesure, s'affirme comme l'instrument essentiel, décisif, de la science de la Nature.

En fait la Physique Moderne, avec son Héliocentrisme et son Transformisme, cette physique devenue parfaite, **pure**, eut besoin simultanément d'une Mathématique parfaite, pure. Mais ne nous illusionnons pas, sur le fond, c'était la même approche que celle, **simple**, des Anciens : celle d'Euclide et d'Archimède, celle d'Hippocrate, de Pline et Ptolémée.

- **On ne reviendra pas** à la Mathématique et à la Physique modernes. Mais tout dépend de la manière (de même pour la Logique et la Morale) ! Contre l'obscurantisme païen en ces domaines, nous disons qu'il y a quelque chose à sauver du naufrage, dans la Géométrie Analytique de Descartes et l'Attraction Universelle de Newton, ce fleuron de la Physique Moderne. Il est proprement lamentable et scandaleux de voir dans l'aventurier intellectuel Einstein un nouvel Euclide !

Il est en particulier attristant de constater que l'URSS stalinienne et ses épigones du genre Paul Langevin ont vanté "le caractère matérialiste" des divagations d'Einstein. Or, les

$$y = ax + b ?$$

mêmes staliniens lançaient leurs foudres contre Freud, complètement aveugles au fait que la Psychanalyse était l'exact équivalent dans la science humaine de la Relativité dans la science naturelle ! Il est vrai que dès la disparition de Staline, les "savants" soviétiques se ruèrent à corps perdu dans la "parapsychologie"... (Pour être complet, il faut étudier les contraires identiques : Einstein – Planck ; Freud – Jung).

La dérive stalinienne avait été rendue possible par **Marx-Engels** eux-mêmes, qui renouvelaient sur le mode Panthéiste le courant de "gauche" de la Philosophie : Empirisme et Athéisme, en qualifiant leur Sensualisme de "matérialisme", alors qu'ils ignoraient tout du véritable Matérialisme de l'histoire, celui de la société Parentale, pré-civilisée. Marx dénonça le "fétichisme de la Marchandise". Le plus gros restait à faire : démolir le fétichisme du PRODUIT, c'est-à-dire de la Chose-Objet.

• Il nous faut donc attaquer à leur racine la Physique et la Mathématique. Mais pour cela, il faut prendre la peine d'en assimiler à fond l'arrière-plan Philosophique (autrement dit théologique, métaphysique), et reconnaître sans réticence ce qui s'y trouvait légitime, quoique unilatéral. Des gens qui se croyaient Matérialistes – Marx, Engels, Lénine et Mao – ne pouvaient le faire. À nous donc de refondre la Mathématique et la Physique, selon le Réalisme Vrai (matérialisme-spiritualisme) et la vraie "dialectique", Mythique-Dogmatique. Dès lors, à bas sérieusement les "lois immuables de la Nature", et place à la "**Physique du Neuf**"; de même, à bas sérieusement les "théorèmes des grandeurs mesurables", et place à la "**Mathématique de la Qualité**" !

Ex. : "3<sup>ème</sup>" espèce ?!...

...

La Mathématique est **religieuse** ! Elle est **politique** !

Quel marxiste fut effleuré par cela<sup>9</sup> ?...

...

**C'EST NOUS** qui la faisons vraiment,

la Révolution Culturelle<sup>10</sup> !!

Freddy Malot – 19 juin 2005

---

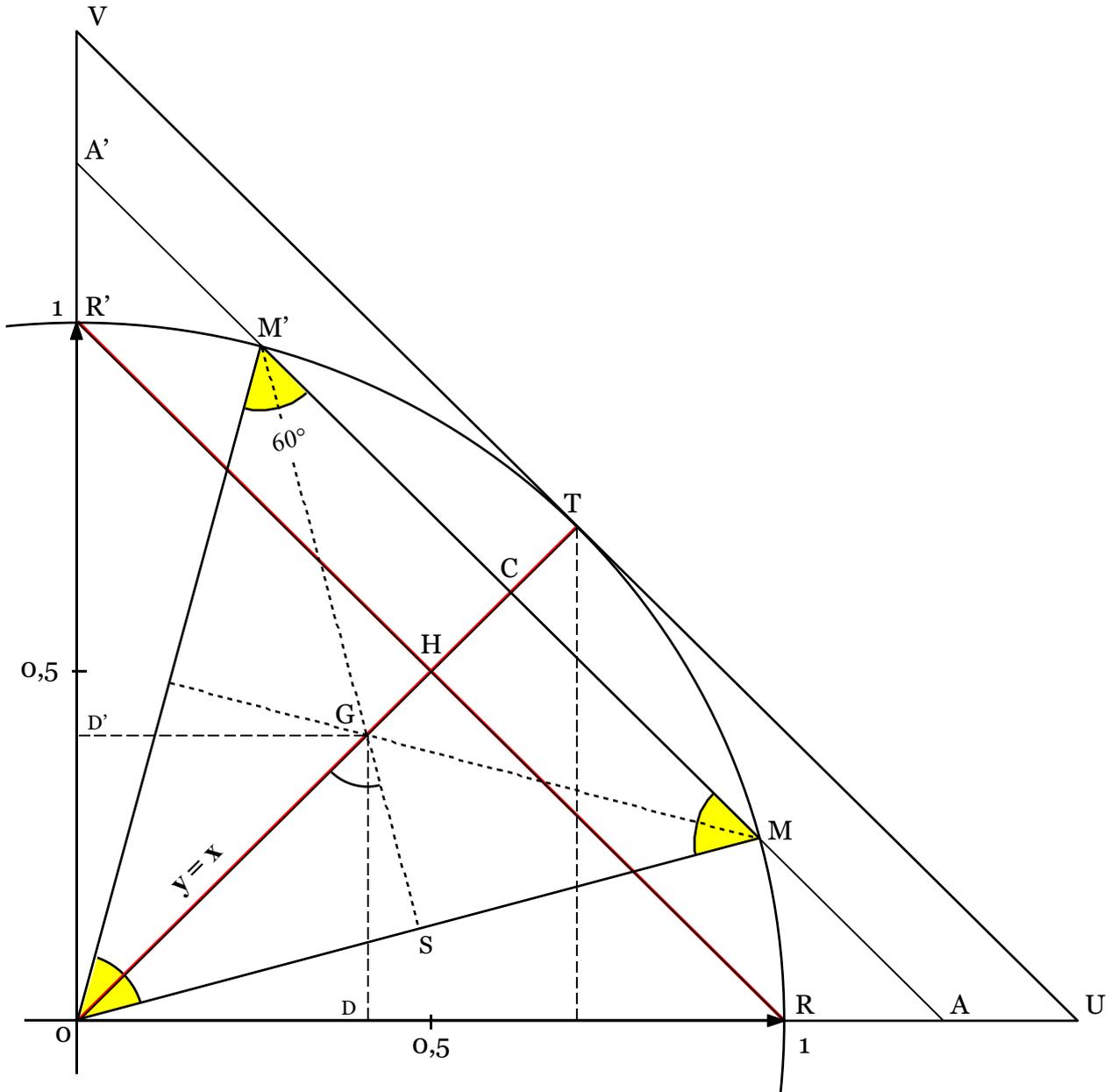
<sup>9</sup> Alors que c'est **criant** dans la vie même et les écrits des grands Géomètres ! Mais il n'y a pire aveugle que celui qui, historiquement, ne peut ni ne veut voir...

<sup>10</sup> Qu'est celle de MAO ? Des **bons** bourgeois chassent des **mauvais** bourgeois du Parti !

$y = ax + b ?$

# Figures

Figure 1



Secteur I



$y = ax + b ?$

$MM' = 1 = R$  ( $\overline{OR}$  et  $\overline{OM}$ )

$OH = \sqrt{0,5} = RH = R'H$

$HT = 1 - \sqrt{0,5}$

$MC = 0,5 = M'C$

$OC = \sqrt{0,75}$

$CH = \sqrt{0,75} - \sqrt{0,5}$

$CT = 1 - \sqrt{0,75}$

$OA = \sqrt{1,5} = OA'$

$AA' = 2\sqrt{0,75}$  (cf.  $\pi$ )

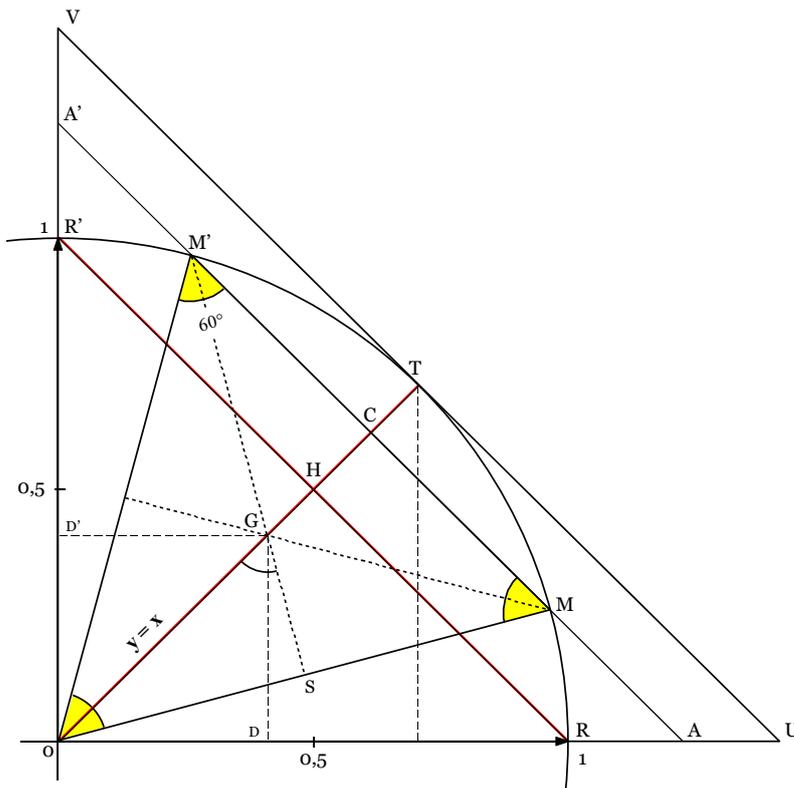
$0,25C = 0,5\pi = \widehat{RR'}$

$RA = \sqrt{1,5} - 1 = R'A'$

$UV = 2 = 2R$

$\left\{ \begin{aligned} OU &= \sqrt{2} = OV \\ RR' &= \sqrt{2} \end{aligned} \right.$

$OF = 0,5\sqrt{2}$



Que fait  $\overline{AA'}$  p.r.  $\widehat{RR'}$  ?

$\sin 60^\circ = \sqrt{0,75}$

$\cos 60^\circ = 0,5$

$\tan 60^\circ = \sqrt{3}$

$OS = 0,5$

$M'S = \sqrt{0,75} = OC$

$GS = \frac{0,25}{\sqrt{0,75}}$

$GO = \frac{\sqrt{0,75}}{1,5}$

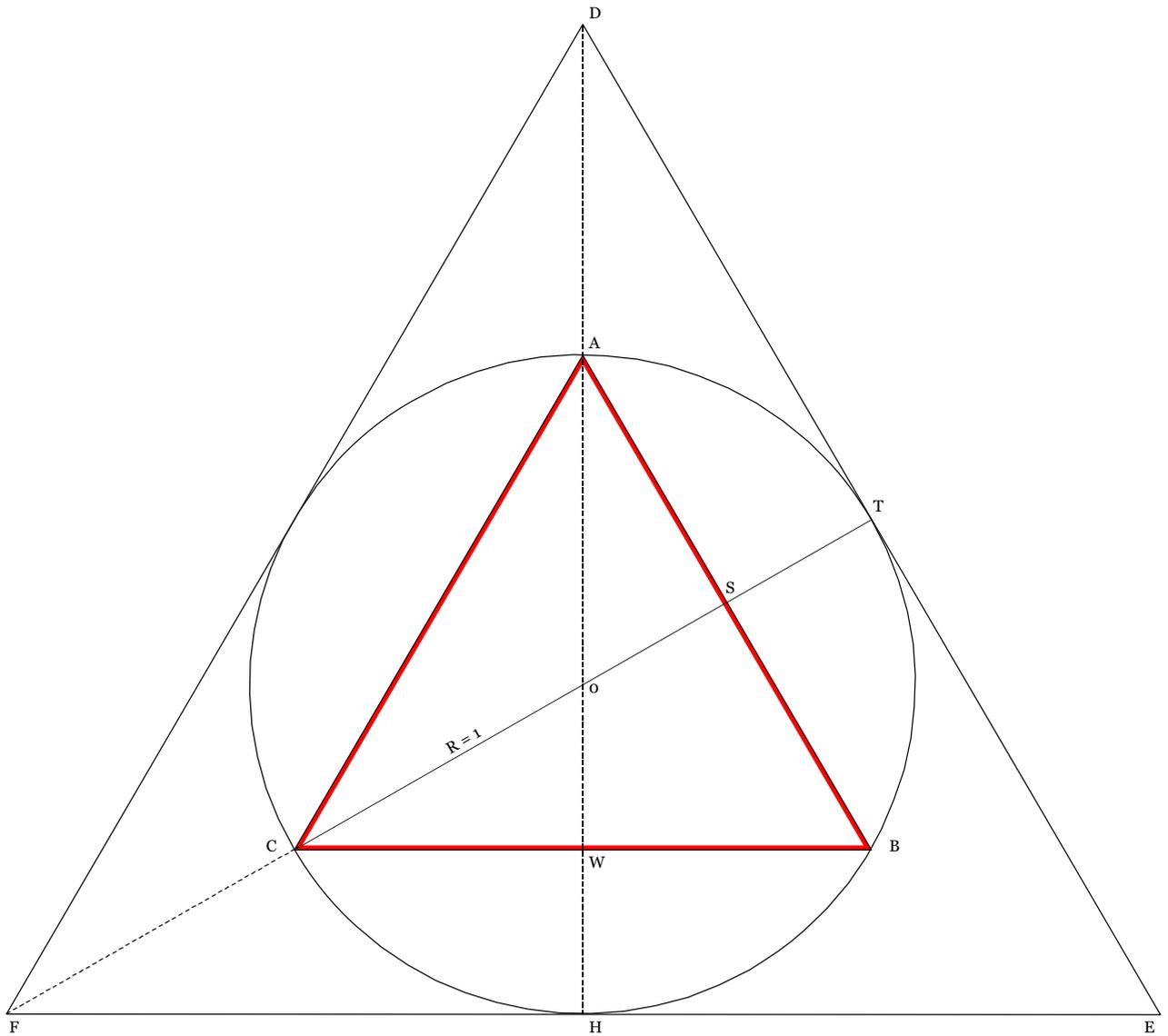
$OD = \frac{0,5\sqrt{2} \times \sqrt{0,75}}{1,5} = OD'$





$y = ax + b ?$

**Figure 3**



$AB = \sqrt{3} = BC = CA$ $OW = 0,5$	}	<div style="border: 2px solid black; padding: 5px; display: inline-block;"><math>FD = 2\sqrt{3}</math></div> $= DE = EF$
$CS = 1,5$ $FT = 3 = DH$		



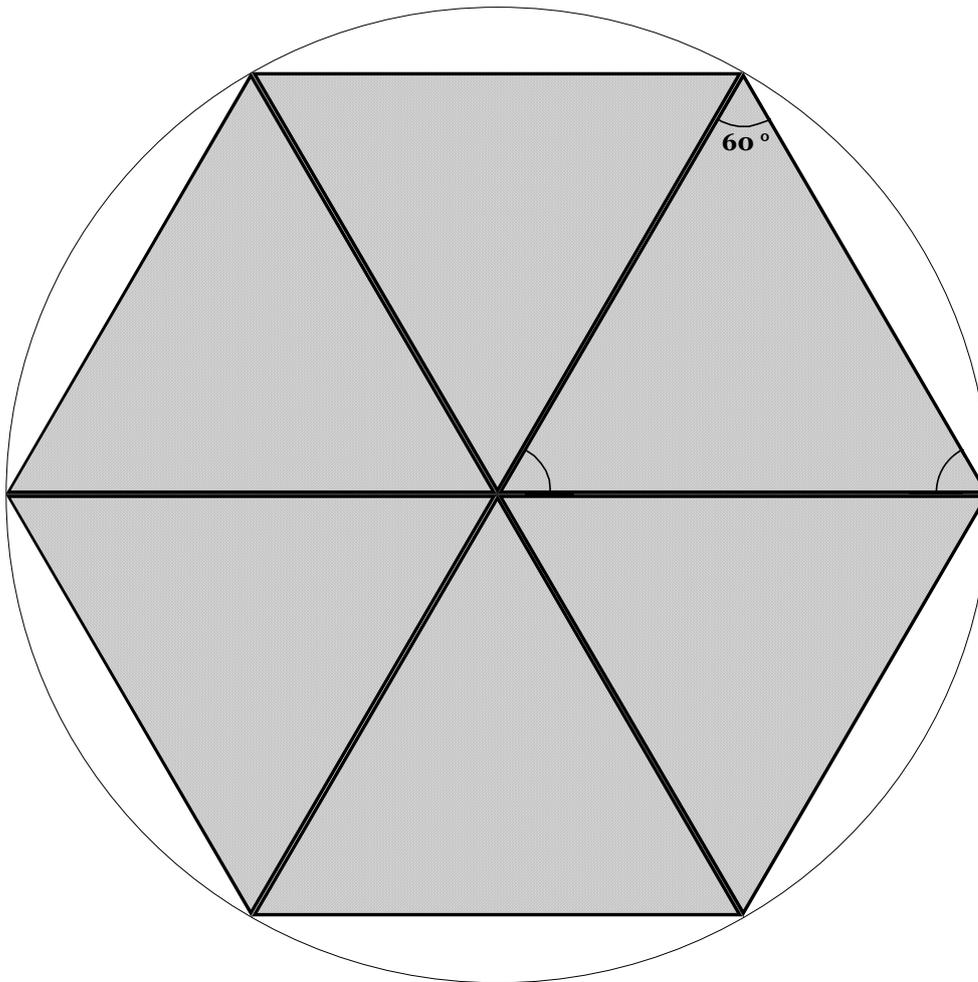
$$y = ax + b ?$$

## Cristaux

Deux **contraires identiques** : Feu (sur Terre) et Glace (sur Eau).

**TOUT à 60°** (géométrie).

### *Compression CRISTALLINE*



## DIAMANT

Carbone (C) + ?<sup>11</sup>

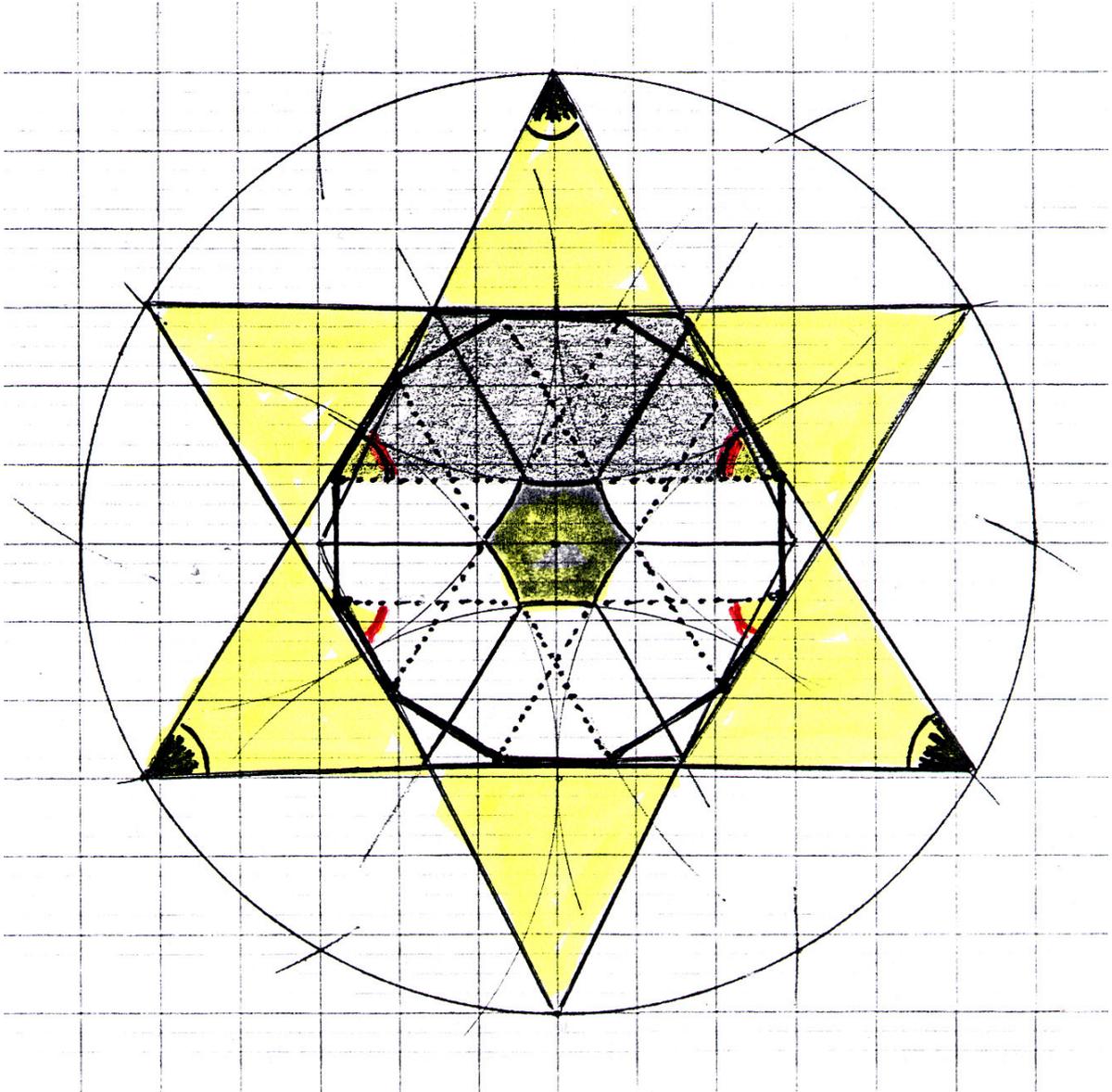



---

<sup>11</sup> Longtemps discuté. De l'hydrogène ? De l'acide carbonique (donc oxygène) ? Pourquoi pas de l'azote ?  
Hélium ?

$$y = ax + b ?$$

## ***Dilatation CRISTALLINE***



### **NEIGE**

Hydrogène + Oxygène (H<sub>2</sub>O)

“Noyau à 12 facettes”. (ou 6).



$$y = ax + b ?$$

## Testez mon démarrage...

Tout ce domaine de Math/Physique me trotte depuis bien longtemps.

Mais je n'ai jamais eu le temps de m'y plonger à fond, ne faisant toujours que l'effleurer.

Je ne revendique donc aucune vraie compétence sur la question.

Le Comm-Anar a absolument besoin de maîtriser cela à merveille.

Au travail ! Testez mon démarrage...

Freddy Malot – 25 juin 2005



$$y = ax + b ?$$

# Paul LANGEVIN

**1872-1946**

Langevin fut, on le sait, une vedette du PCF thorézien, avec le couple icône des Curie. Ceci pour les sciences de la nature. Ces “grands savants” sont de la même bande que les “grands artistes” Aragon, Picasso, et j’en passe ; tous ensemble “amoureux transis” de Staline... tant que celui-ci est vivant !

Voici ce que je lis dans un livre de **1950** du parti des travailleurs, préfacé par Frédéric Joliot-Curie en personne :

## Les éditeurs

“Paul Langevin met en évidence, dès 1922, le caractère **MATÉRIALISTE** des théories relativistes d’Einstein”.

## Langevin – 1932

“La Relativité Généralisée d’Einstein réussit l’absorption de la Mathématique par la Physique”.

Bien se rendre compte que c’est cela même qu’**Auguste Comte** prétendait opérer plus de 75 ans auparavant !

## Les éditeurs

“Le jugement que porte Langevin sur la Relativité rejoint celui des grands savants soviétiques, par exemple le Président de l’Académie des Sciences d’URSS Vavilov”.

Freddy Malot – juin 2005

$$y = ax + b ?$$

## Presse

### Benoît Mandelbrot, explorateur du chaos

**Le mathématicien inventeur de la géométrie fractale se passionne pour des domaines, comme la finance, où la science bute sur la complexité. En assurant sa propre promotion.**

1924 : Naissance à Varsovie (Pologne).

1936 : Émigre en France.

1958 : Installation aux États-Unis.

1975 : Parution des *Objets fractals, forme, hasard et dimension*.

1993 : Prix Wolf de physique.

2005 : Publication en français d'*Une approche fractale des marchés. Risquer, perdre et gagner* (éd. Odile Jacob, 361 pages).

•••

Une légende vivante... Benoît Mandelbrot s'accommode plutôt bien d'un tel statut. "Lors d'une visite en Pologne, une jeune fille est venue vers moi et m'a dit : *Je suis très heureuse de vous rencontrer. Je croyais que vous étiez mort depuis longtemps.*", raconte-t-il. Le mathématicien, né à Varsovie en 1924, a inventé dans les années 1970 la géométrie fractale. Ce vocable obscur cache l'une des premières tentatives de la science pour mettre un peu d'ordre dans le chaos. Benoît Mandelbrot fait aujourd'hui figure de pionnier de cette entreprise très ambitieuse, encore bien loin d'avoir atteint son objectif.

Est-ce l'absence d'aboutissement qui pousse le **père des fractales** à assurer lui-même une inlassable promotion de ses propres idées ? En tout cas, il ne laisse guère aux autres le soin de rendre hommage à son génie, se consacrant lui-même à son hagiographie – ce qui dénote un peu avec une carrière marquée par la volonté de rester en marge du monde scientifique.

La géométrie fractale propose de discerner, dans le chaos de phénomènes aussi variés que la forme des montagnes, la turbulence des gaz ou les fluctuations des cours de Bourse, des formules mathématiques cachées. Pour Benoît Mandelbrot, il s'agit ainsi de passer d'une science classique "lisse" à une **étude du "rugueux", ce qui fait qu'une table ronde n'est pas tout à fait un cercle**, ni la côte de Bretagne tout à fait une ligne brisée.

Explorateur du chaos, Benoît Mandelbrot s'est aventuré dans des régions longtemps délaissées par ses pairs pour pénétrer dans ces zones instables **où règnent l'imprévisible, l'irrégulier et le désordre**. Il est né avec l'époque où les mathématiques sont parties à l'assaut de ces étranges contrées, dans l'exaltation et le doute. "Mes idées sont déjà appliquées pour l'étude des perturbations atmosphériques ou la maîtrise du ciment, un matériau éminemment fractal, et cette approche a permis de le rendre plus léger et résistant en comprenant comment il fonctionne", dit-il.

En revanche, le domaine de la finance, l'un des premiers auxquels il a appliqué ses théories, résiste encore. Selon Emmanuel Bacry, professeur assistant à l'École

$$y = ax + b ?$$

Polytechnique, si les fractales restent peu appliquées dans la finance aujourd'hui, c'est en raison de la complexité de leur mise en œuvre. La théorie est ainsi rattrapée par son sujet.

Après plusieurs publications, Benoît Mandelbrot y revient toutefois dans son dernier ouvrage, intitulé *Une approche fractale des marchés. Risquer, perdre et gagner*. Il y critique sans ménagement la formule de Fischer Black et Myron Scholes datant de 1973 et encore largement utilisée : "On sait depuis de nombreuses années qu'elle est purement et simplement fausse." Conséquence de ce diagnostic sans appel, les investisseurs en Bourse prennent, selon lui, des risques beaucoup plus importants qu'ils ne le pensent. "Au fond, ils savent bien que les cours ne sont pas continus. Alors ils combinent plusieurs ingrédients. Mais au final, comme dans un médicament à la formule complexe, on ne sait plus quel est le produit qui soigne..."

Immigré avec sa **famille juive** en France en 1936, Benoît Mandelbrot a été plongé dans un chaos particulier, celui de la seconde guerre mondiale. En 1944, réfugié à Lyon, il s'est soudain découvert un don étonnant. À l'école, des figures lui apparaissaient spontanément lorsque son professeur parlait algèbre. Cette aptitude lui a permis de réussir tous les concours, celui de l'École normale supérieure et de l'École Polytechnique.

Son "œil absolu" le pousse à s'intéresser à certaines formes qui semblent se répéter à l'infini lorsqu'on se rapproche d'elles. Le **flocon de neige** [me confirme ! (F.M.)], déjà étudié par Helge von Koch, la branche de l'arbre, l'inflorescence du chou-fleur, le caillou de la montagne... "Le tout peut être divisé en parties plus petites, chacune répétant le tout comme en écho", explique-t-il. Après les travaux précurseurs de Georg **Cantor**, Waclaw Sierpinski et Gaston Julia, il baptise "fractales" (du latin signifiant "cassé, brisé") les courbes reproduisant les similitudes, invariances et symétries de la nature. Outre leur intérêt scientifique, ces dernières présentent une **étrange beauté**. À la fois artificielle et vivante. Spirales ciselées de délicate dentelle. Volutes fragiles, fleurs imaginaires, coquilles improbables... Les circonvolutions aux allures psychédéliques générées par les tout premiers ordinateurs rencontrent très vite un vif succès esthétique. Dans les années 1970-1980, elles deviennent des emblèmes de modernité et ornent couvertures de livres, posters et tee-shirts. Ce succès brouille le sens véritable du travail de Benoît Mandelbrot. Mais il le rend célèbre.

Pourtant, cet homme aux formes arrondies et à la voix régulière et ronronnante, encore teintée d'accent polonais, choisit très tôt de se retirer du monde académique. Il se réfugie dans le fameux **laboratoire IBM Research**, sur l'Hudson River, près de Manhattan, entre 1958 et 1993, année où il reçoit le **prestigieux prix Wolf**, qui récompense une œuvre... en physique. Ses théories, plus basées sur l'observation que sur la réflexion abstraite, ont longtemps été méprisées par la communauté scientifique. "On me l'a fait payer de façon continue et supportable, mais très pénible", confie-t-il. Et d'ajouter : "Mais je ne suis pas facile à intimider..." De fait, sa confiance a résisté à toutes les critiques. Pourtant il admet qu'il reste à élaborer une "**théorie de la rugosité**". "Ce sera fait d'ici une génération", assure-t-il, en reconnaissant qu'il n'a "peut-être pas consacré assez de temps à constituer un groupe de chercheurs autour de lui".

Professeur de sciences mathématiques à l'**université Yale** depuis 1987, Benoît Mandelbrot aurait préféré une chaire de "philosophie naturelle". À 81 ans, il envisage une retraite ou un poste d'enseignant dans un contexte moins élitiste. Toujours pour continuer

$$y = ax + b ?$$

à porter la théorie de la rugosité. “Les modes durent sept ans et disparaissent. Ce n’est pas arrivé aux fractales”, note-t-il. Comme si, derrière les certitudes orgueilleusement affichées, une inquiétude subsistait. Comme si la complexité n’avait pas dit son dernier mot dans son œuvre de résistance à la science.

Le Monde – samedi 25 juin 2005

---

On nous ferait presque croire que

- La Math. de la Qualité,

- et la Physique du Neuf,

sont sur les rails !! Ça montre, en tout cas, qu’il en est besoin !

Freddy Malot – juin 2005

---

## Presse – Participation

**Créée en 1967** par le général de Gaulle et **obligatoire depuis 1990**<sup>12</sup> dans les entreprises de plus de 50 salariés, la participation est un complément de rémunération lié aux profits réalisés par l’entreprise.

Chaque année, et à condition que le bénéfice net dépasse 5 % des capitaux propres, une fraction des profits, appelée “réserve spéciale de participation” est distribuée à l’ensemble des salariés présents dans l’entreprise pendant l’exercice, y compris ceux sous contrat à durée déterminée. Une ancienneté peut être exigée mais dans la limite maximum de trois mois.

La participation est en général proportionnelle au salaire, mais l’entreprise peut décider de la répartir de façon uniforme ou proportionnellement à la durée de présence du salarié dans l’entreprise. Dans tous les cas, le salaire pris en compte pour calculer le montant de la participation est plafonné à 118 848 euros pour l’exercice 2004 et la quote-part de chaque salarié ne peut excéder les trois quarts du plafond de la Sécurité sociale, soit 22 644 euros en 2005.

Les sommes versées dans le cadre de la participation sont en principe bloquées pendant cinq ans. Toutefois, le salarié peut les récupérer de manière anticipée dans certaines situations fixées par décret : en cas de naissance ou d’adoption (si le salarié a déjà au moins deux enfants à charge) ; de décès du salarié, de son conjoint ou de la personne liée au salarié par un pacte civil de solidarité (pacs) ; d’invalidité, de surendettement, de création ou de reprise d’entreprise, d’acquisition ou d’agrandissement d’une résidence principale.

En cas de cessation du contrat de travail (démission, licenciement, fin de contrat à durée déterminée...), le salarié peut récupérer l’intégralité de ses droits, les transférer chez son

---

<sup>12</sup> Le “**contraire identique**” des 35 h : des su-sucres pour... les **CADRES**. (FM)

$$y = ax + b ?$$

nouvel employeur, ou laisser les sommes dans l'entreprise qu'il quitte. Celles-ci lui seront restituées à l'issue de la période de blocage.

Exceptionnellement, et suite à la déclaration de l'ancien premier ministre Jean-Pierre Raffarin, le 23 mars devant le **Conseil économique et social**<sup>13</sup> – reprise par le ministre de l'économie et des finances, Thierry Breton –, les salariés pourront débloquer cette année la totalité ou une partie du montant de la participation versée en 2005 sur les résultats 2004. Le dispositif pour les années suivantes sera discuté ultérieurement.

La participation est systématiquement gelée cinq ans, soit sur un compte courant individuel bloqué, soit sur un plan d'épargne entreprise (PEE). Son rendement dépend des supports où il est investi (actions de l'entreprise, fonds communs de placement plus ou moins diversifiés et dynamiques). Le plan d'épargne retraite collectif (Perco) peut aussi recevoir la participation des salariés, sachant que les sommes investies sont immobilisées jusqu'à la retraite.

En 2003, 4,9 milliards d'euros ont été versés au titre de la participation pour l'exercice 2002. Soit une prime moyenne par salarié de 1 161 euros. Selon les chiffres du ministère du travail, plus de 4,2 millions de salariés ont profité de cette mesure en 2003.

Rappelons que les sommes versées aux salariés au titre de la participation sont exonérées d'impôt sur le revenu, à condition d'être conservées pendant au moins cinq ans et imposables dans tous les autres cas. En revanche, le salarié devra régler la CSG (Contribution Sociale Généralisée) et la CRDS (Contribution pour le Remboursement de la Dette Sociale).

Le Monde – dimanche 26-lundi 27 juin 2005

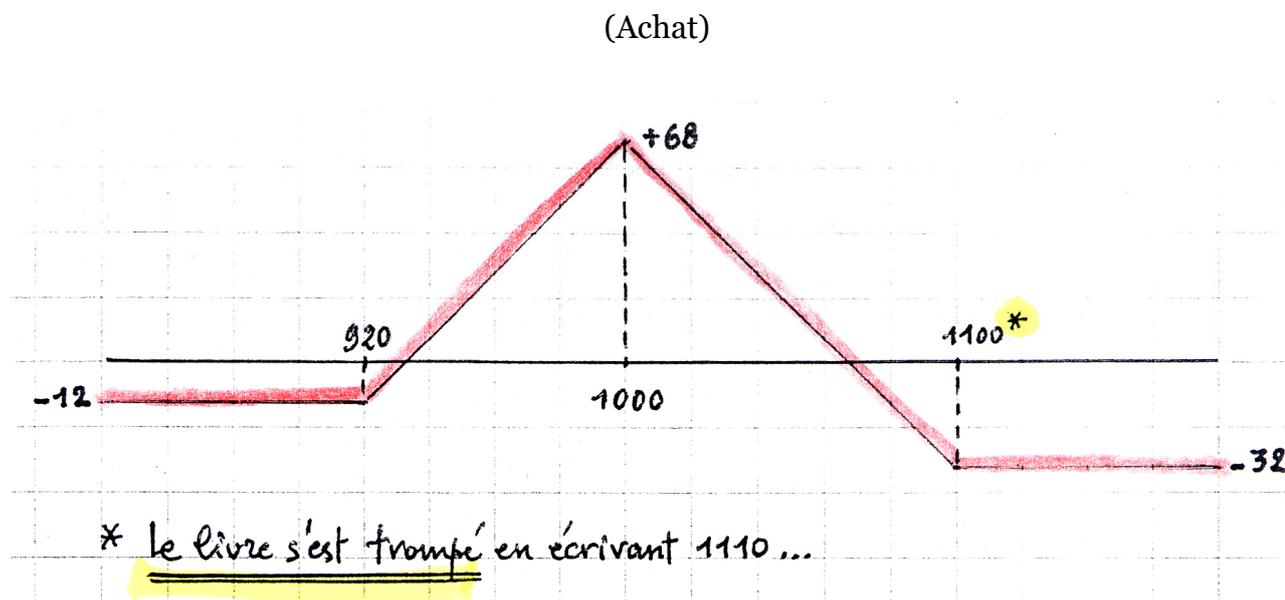



---

<sup>13</sup> Les "forces vives"... (FM)

$$y = ax + b ?$$

## Combinaison “Papillon”



### Profil des Gains et Pertes

(voir graphique des Calls superposés plus loin)

...

On n'a absolument PAS besoin d'introduire les “équations” des Calls dans cette histoire, qui ne sont d'ailleurs d'aucune utilité. D'où l'exposé qui précède “ $y = ax + b$ ”, grâce auquel, au moins, on ramène cette fonction à sa plus simple expression pour un “manuel” qui en aurait besoin pour d'autres problèmes ; et grâce auquel on profite de l'occasion pour montrer le côté préhistorique borné de la Mathématique dans son ensemble. Alors nous sommes dans notre rôle de Réalistes.

Comment comprendre cette introduction d'équations ? On ne peut le faire que par “facilité personnelle” (qui est fautive !), **sans se soucier de la Masse et du Front**. On dit adorer la Révolution Culturelle chinoise ; qu'en retenons-nous dans les faits, alors que notre obligation est bien plus grande que celle de Mao : anticiper dans l'Église la 3<sup>ème</sup> espèce humaine ! Pourquoi sommes-nous scandalisés quand nos élèves sortent leur calculatrice pour trouver le résultat de  $2 + 2 = 4$  ??...

Dans mon graphique des courbes superposées des trois Calls, tous les points qui y figurent, y compris les points d'intersection des courbes entre elles, dont on a pas réellement besoin, tous ces points ont été établis par la Mathématique la plus élémentaire, celle d'Euclide, 300 ans avant J.C.<sup>14</sup> ! Je n'use que d'Arithmétique et des triangles semblables. Il n'y a même pas de racines carrées (les Calls acheteur, de pente = 1, font des angles droits avec les axes).

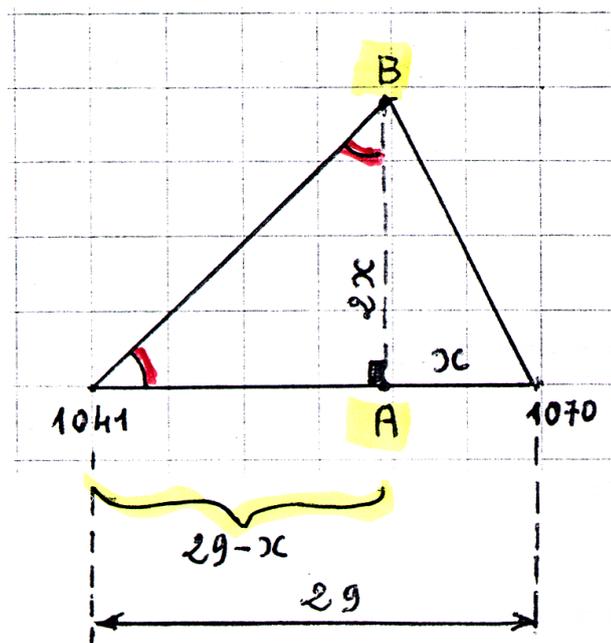
<sup>14</sup> Euclide exerce à Alexandrie, sous le règne de Ptolémée I<sup>er</sup> (306-283 A.C.).

$$y = ax + b ?$$

Le seul problème demandant un peu de réflexion consista à localiser les points A et B. Pourquoi ce problème ? Parce que **je me suis laissé aller à “cumuler” sur le graphique l’effet des deux Calls vendeur**, me faisant introduire une pente - 2 qui bousille les triangles rectangles isocèles. Je n’ai jamais fait cela dans le passé, avec les Primes, et **je le déconseille définitivement** après réflexion. Encore de la fausse “facilité”, qui mélange les genres, donne une méthode éclectique. Il faut traiter **toutes** les courbes de la même manière, que certaines se superposent – à cause de la quantité double, triple, etc. – ou pas. De toute façon, pour passer **du** graphique des courbes superposées **au** profil des gains et pertes, il faut “lire” le 1<sup>er</sup> graphique avec intelligence.

Ex. Si le Ferme recule jusque 920, comment est-ce que je trouve que ma combinaison est en Perte de - 12 à ce cours ? Il faut que je fasse  $140 - (31 + 121) = 12$ . Noter que la perte de - 31 sur un Call n’est PAS INCLUSE dans la perte de - 121 sur le second Call de même type. De même, dans les deux Calls au même prix d’exercice et qui se superposent donc, il ne faut faire que la courbe d’un seul, en indiquant “ $\times 2$ ” sur la courbe, pour le calcul du Profil qui est une autre chose. (Et puis j’ai mes triangles rectangles isocèles rendant enfantin la localisation de tout point.)

Comment m’en suis-je sorti pour **localiser les points A et B** (cf. page 33), malgré la pente - 2 indésirable, en en restant à Euclide ? C’est simple ; voici la zone concernée agrandie :



- La base du grand triangle fait 29 ;
- sachant que la pente est - 2, je pose  $x$  et  $2x$  ;
- de 1041 à A j’ai donc  $29 - x$  ;
- comme le triangle à gauche de A est formé avec la pente = 1 d’un Call,  
 $29 - x = 2x$ .

Par suite,  $x = 9 \frac{2}{3}$  ;  $29 - x = 19 \frac{1}{3} = 2x$ .

C’est élémentaire, mais bien se compliquer la vie à plaisir pour avoir introduit sans besoin une droite de pente - 2.

...

$$y = ax + b ?$$

Finissons-en avec cette fichue histoire d'équations, et posons-les par acquis de conscience, en même temps que les points d'intersection des courbes correspondantes.

**ÉQUATIONS** (cf. 1<sup>ère</sup> partie : "y = ax + b") :

$$C_{A1} : \quad y_1 = x - 41 \quad \left\{ \begin{array}{l} x = 0 \rightarrow y = -41 \\ y = 0 \rightarrow x = +41 \end{array} \right.$$

$$C_{A2} : \quad y_2 = x - 131 \quad \left\{ \begin{array}{l} x = 0 \rightarrow y = -131 \\ y = 0 \rightarrow x = +131 \end{array} \right.$$

$$2 C_V : \quad z = -2x + 140 \quad \left\{ \begin{array}{l} x = 0 \rightarrow z = -140 \\ z = 0 \rightarrow x = +70 \end{array} \right.$$

**INTERSECTIONS :**

$$\boxed{C_V \text{ avec } C_{A1}} : \quad -2x + 140 = x - 41 \quad \left\{ \begin{array}{l} x = 60 \frac{1}{3} \\ y = 19 \frac{1}{3} \end{array} \right\} (1)$$

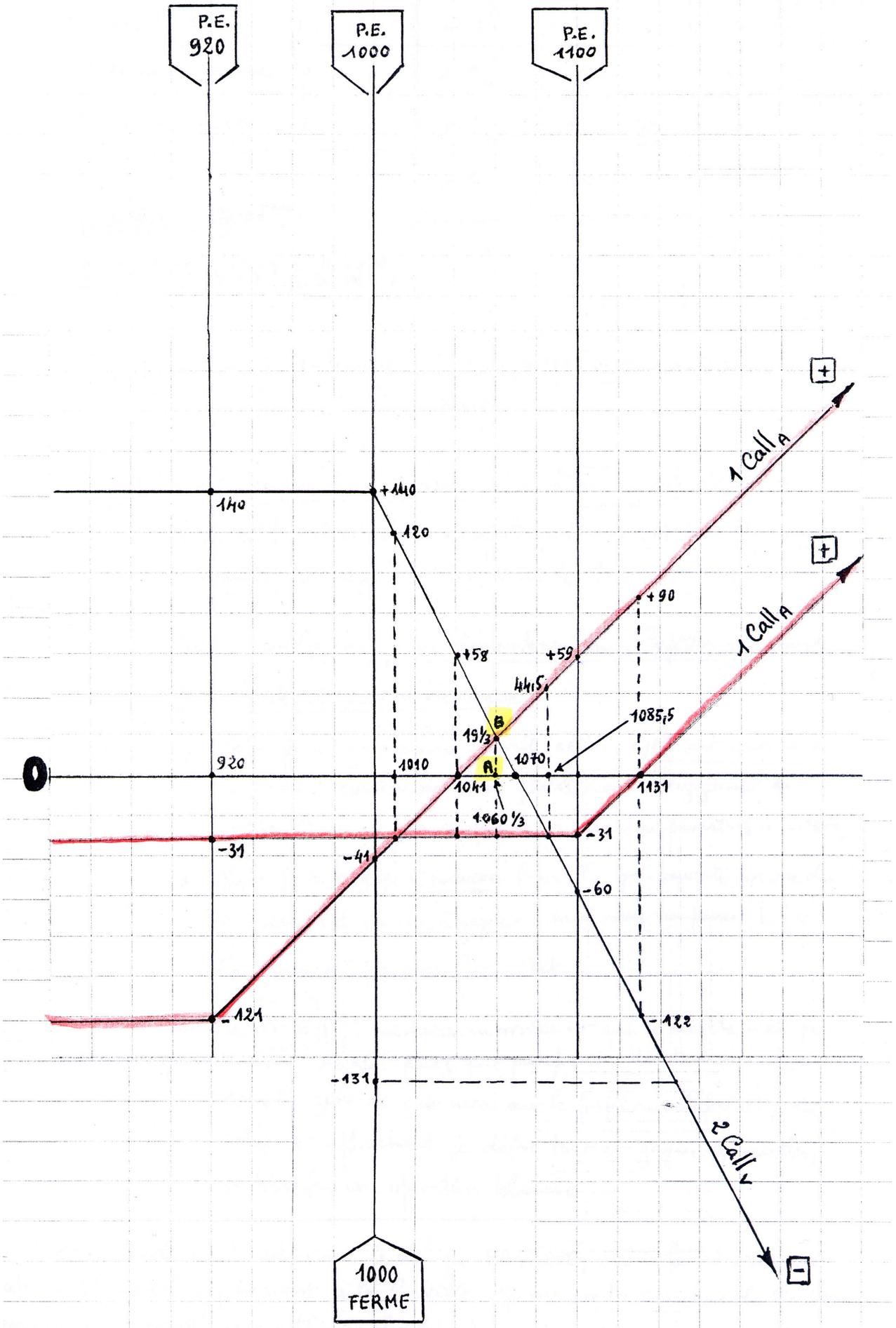
$$\boxed{C_V \text{ avec } C_{A2}} : \quad -2x + 140 = x - 131 \quad \left\{ \begin{array}{l} x = 90 \frac{1}{3} \\ y = -40 \frac{2}{3} \end{array} \right.$$

---

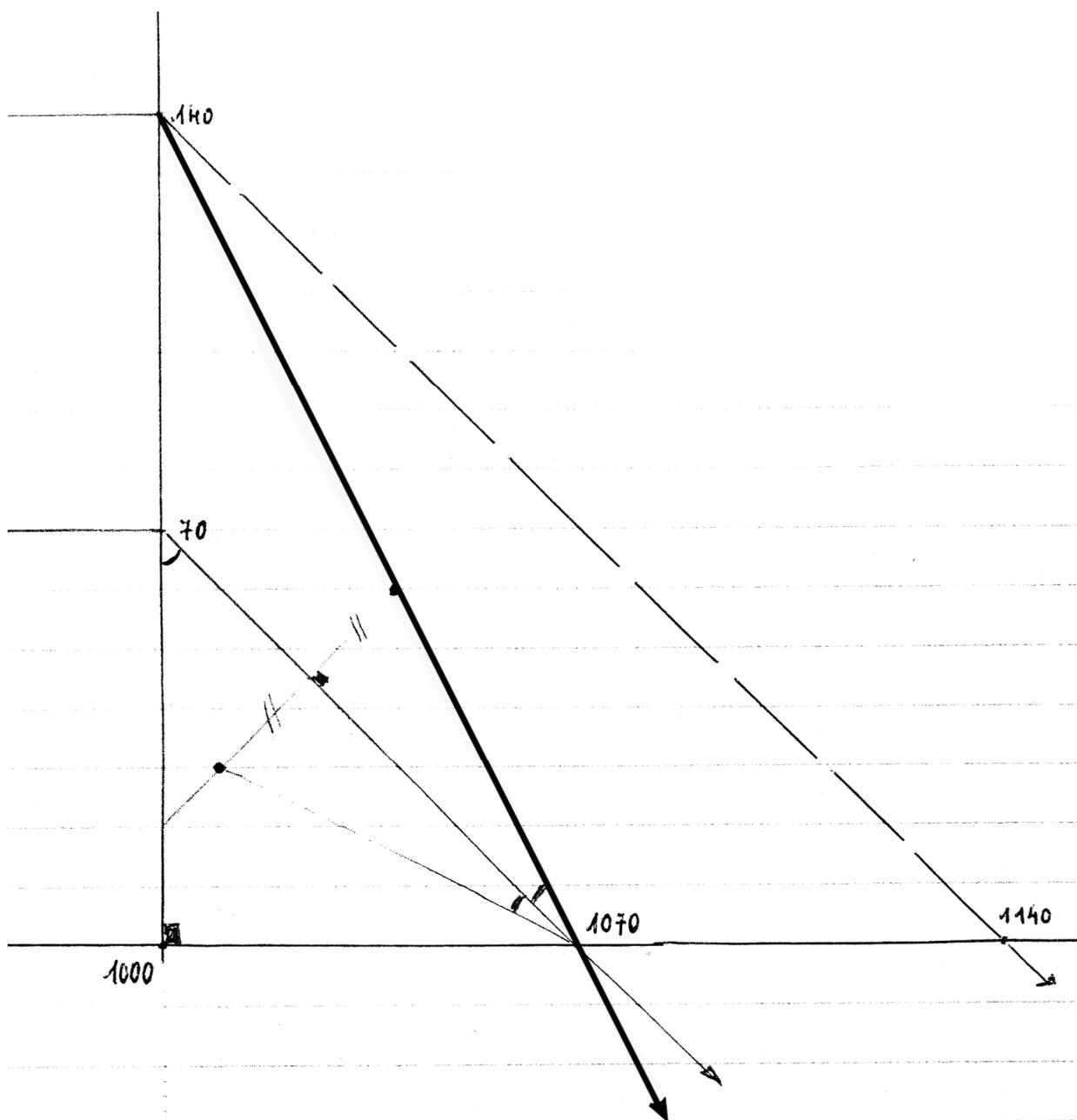
(1) Nous retrouvons les valeurs trouvées dans notre triangle ci-dessus ( $60 \frac{1}{3} - 41 = 19 \frac{1}{3}$ ).



$y = ax + b ?$



$$y = ax + b ?$$



## 2 CALL<sub>V</sub> "ensemble"

Pourquoi la Droite plus épaisse.

Parce que théorème de Thalès (incorpore "pente" - 2).



$$y = ax + b ?$$

## VRAI BUT DU “PAPILLON”

Même valeur : Peugeot ;  
Même échéance : Décembre ;  
Le Ferme cote 1000.

O.N.	P.E.	Premium (“avec”)
1 C <sub>A</sub>	920	121 (-)
2 C <sub>V</sub>	1000 (AT)	70* (+)
1 C <sub>A</sub>	1100	31 (-)

$$* \times 2 = +140.$$

Déboursé net : + 12

**1** Presque gratuitement, je suis **prépositionné** sur tous les cours possibles.

**2** C'est-à-dire, **en cas de SECOURSSES**, prêt à **m'engager**, déjà couvert à un coût “rêvé” dans n'importe quel sens (et peut-être **successivement** si j'opère “loin”), avec de très gros gains.

**3** Dans tous les cas, **je ne démembrerai mon Papillon que quand je le décide, et sans aucun risque.**

\* Soit je n'engage aucune nouvelle action, **exploitant seulement** le chahut spontané des cours (m'abstenant d'engagement qui “espèrent” ceci ou cela au prix de premiums ou couvertures à verser) ;

\* Soit je m'engage à **nouveau** (ex : F<sub>v</sub> pré-couverte par une des 2 primes s'il y a gros à gagner, mais sans “compenser”). (ex : F<sub>A</sub> “couvert” par mon C<sub>v</sub>). Etc.

\* Le **PIRE** (!) qui puisse m'arriver est que le marché n'ait pas décalé assez fort pour foncer. Me trouvant donc dans la zone de gain maxi sur le papier au départ et, la “réponse” approchant, je défais tout et gagne des miettes, ou bien fais une opération blanche...

...

C'est la seule combinaison que je n'ai pas PRATIQUÉ, car il fallait avoir un intermédiaire en lien permanent à la Corbeille. Je me contentais donc de l'exposer comme une curiosité, sans réfléchir plus loin et examiner ses conséquences, son utilité réelle.

Freddy Malot – juin 2005

$$y = ax + b ?$$

# Table

## **I**- $y = ax + b ?$

Figures :

La Droite.....	2
Pente négative.....	3
Limites et intervalles.....	6
Secteurs du Cercle.....	9
Parabole.....	15
Secteur I.....	18
Cristaux.....	22
Paul Langevin.....	25
Le « Fractal ».....	26

## **II**- *Combinaison “Papillon”*

Figures :

Profil des Gains et Pertes.....	30
Calcul A et B.....	31
Graphique des Calls superposés.....	33



# Table générale

*Freddy Malot – 2004-2005*

---

Mentalité Religieuse – Deux Révolutions Totales.....	3
Contradiction de l'Église (Codicille).....	147
Deux mots sur la Physique.....	155
Puisque nous sommes tous un peu chinois.....	160
Bestialité.....	161
Le B-A-BA !.....	163
Prêtons-y attention.....	164
Hégémonie-Reffet – Genèse 1 : 26-27.....	165
Théologie Teutonique.....	169
Théologie Teutonique – documents tome 1.....	227
Théologie Teutonique – documents tome 2.....	307
T'es Mignonne.....	411
Tu attaques les Acquis !.....	413
La Société Politique.....	429
$y = ax + b$ ?.....	459

---



*Freddy Pietro Malot*

6 février 1941 – 17 février 2022

ما شاء الله

---

*Éditions de l'Évidence – 17 février 2022*

2 montée de la Rochette

69300 Caluire (France)

contact@eglise-realiste.org

---

OBJET HORS COMMERCE – Prix moyen de revient : 20 €



# CREDO

*Hardi, camarades !*

C'est le moment d'abattre le Colosse aux pieds d'argile : l'Occident pourri jusqu'à l'os.

Désertons le Système. Contre-société (École, Media, Justice, Police, et tout le St Frusquin) !

- Matière et Esprit sont les 2 faces d'une même et unique Réalité.

Nature et Humanité sont à Parité.

- Deux Partis accouplés forment l'assise sociale : le Féminin et le Masculin.

- Deux Valeurs combinées animent le travail : Égalité et Liberté. Ceci entraîne une double conduite : Fraternelle et Amicale.

- Le nouveau régime d'Associés authentiques implique tout à la fois la Gratuité et le Volontariat.

Tandis que les prisons sont vidées sans façon, les serrures de tout type s'en vont au musée.

De même que la Propriété privée-publicue disparaît et fait place à de simples Possessions, les Frontières sont renversées et l'O.N.U. est expédiée dans les poubelles de l'histoire.

Enfin ! La Société Convenable est là : le Comm-Anar. Sans Argent et sans Armes.

طالب فريدي - 4.12.2012.

1

Now's our time to bring down the Idol with feet of clay: the West rotten to the core.

Forsake the System. Counter-community (School, Media, Courts, Constabulary, and the whole caboodle)!

- Matter and Spirit are heads and tails of the same and single Real.

Nature and Humanity are at Parity.

- Two mated Parties make up the social basis: one Feminine and the other Masculine.

- Two combined values animate working: Equality and Liberty. This entails a twofold behaviour: Brotherhood and Friendship.

- The new regime of genuine Partners implies all at once Free Livelihood and Voluntary Service.

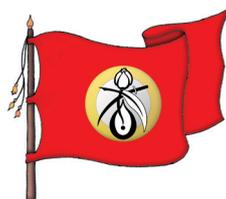
3

As jails are offhand vacated, likewise locks of every kind depart for the museum.

As well as public-private Properties vanish and give way to mere Possessions, Borders are overthrown and U.N.O. is consigned to the scrap heap of history.

4

Well! Well! We've got the Suitable Community: Anar-Comm. Without Money and Weapons.



[www.eglise-realiste.org](http://www.eglise-realiste.org)